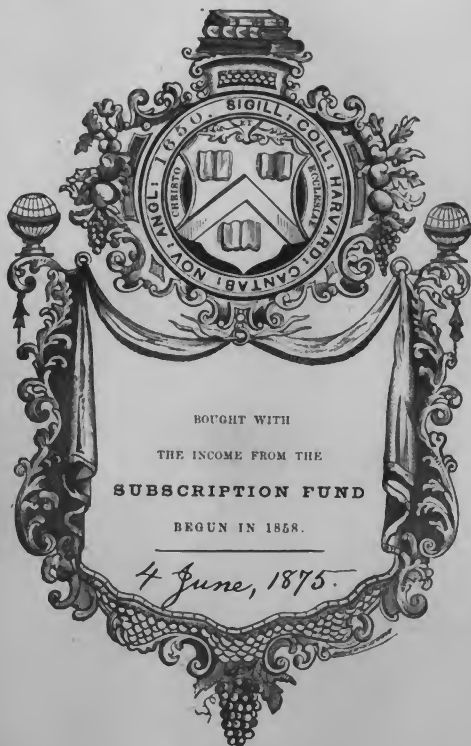
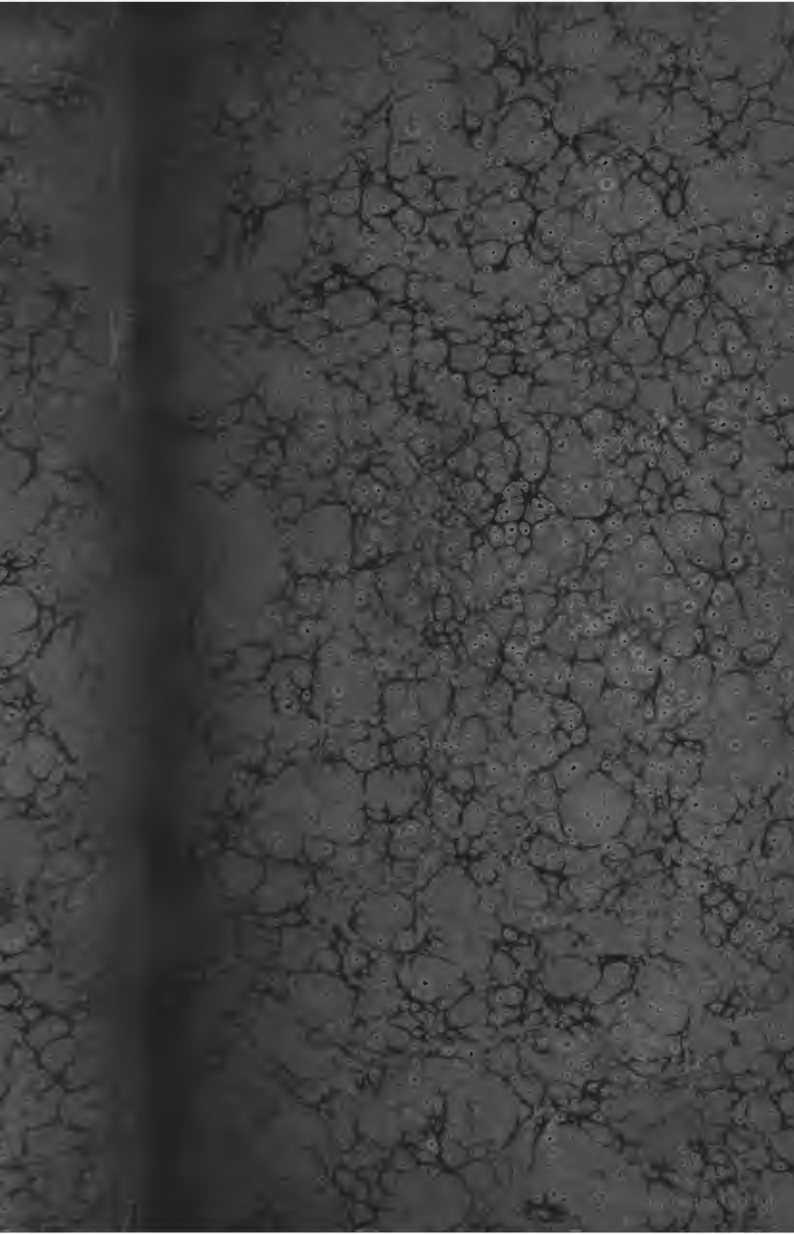



SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE



CHEFS-D'ŒUVRE

DE LA

LITTÉRATURE

FRANÇAISE

3

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE MOLIÈRE

TOME TROISIÈME


IMPRIMERIE J. CLAYE
RUE SAINT-BENOIT 7
PARIS

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE MOLIÈRE

NOUVELLE ÉDITION

TRÈS-SOIGNEUSEMENT REVUE SUR LES TEXTES ORIGINAUX

AVEC

UN TRAVAIL DE CRITIQUE ET D'ÉRUDITION

APERÇUS D'HISTOIRE LITTÉRAIRE, BIOGRAPHIE, EXAMEN DE CHAQUE PIÈCE

COMMENTAIRE, BIBLIOGRAPHIE, ETC.

PAR

M. LOUIS MOLAND

TOME TROISIÈME



PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES

M DCCC LXIII

1875, June 4.
Subscription Fund.

LA CRITIQUE

DE

L'ÉCOLE DES FEMMES

COMÉDIE EN UN ACTE

1er Juin 1663

NOTICE PRÉLIMINAIRE.

La première représentation de *l'École des Femmes* fut orageuse. « Ceux qui en virent la première représentation, dit de Villiers dans la *Lettre sur les affaires du théâtre,* se souviennent bien qu'elle fut généralement condamnée. » De Villiers exagère sans doute: mais une telle affirmation prouve au moins qu'à côté des applaudissements dont Molière se prévaloit à bon droit, il y eut des manifestations hostiles. La victoire ne fut pas gagnée sans combat.

La cour et la ville se partagèrent en deux camps; chacun prit parti pour ou contre l'audacieuse comédie. Le gazetier Loret, en rendant compte de la représentation qui eut lieu devant le roi et les reines le samedi 6 janvier 1663, traduit bien la situation, tout en s'étudiant à conserver une prudente neutralité. Voici comment il s'exprime :

Le roi fètoya l'autre jour
La plus fine fleur de la cour,
Savoir sa mère et son épouse
Et d'autres jusqu'à plus de douze
Dont ce monarque avoit fait choix...
Pour divertir seigneurs et dames,
On joua *l'École des Femmes*
Qui fit rire leurs Majestés
Jusqu'à s'en tenir les côtés;
Pièce aucunement instructive
Et tout à fait récréative;

Pièce dont Molière est auteur
Et même principal acteur;
Pièce qu'en plusieurs lieux on fronde,
Mais où pourtant va tant de monde
Que jamais sujet important
Pour le voir n'en attira tant.
Quant à moi, ce que j'en puis dire,
C'est que, pour extrêmement rire,
Faut voir avec attention
Cette représentation
Qui peut, dans son genre comique,
Charmer le plus mélancolique,
Surtout par les simplicités
Ou plaisantes naïvetés
D'Agnès, d'Alain et de Georgette,
Maîtresse, valet et soubrette.
Voilà, dès le commencement,
Quel fut mon propre sentiment,
Sans être pourtant adversaire
De ceux qui sont d'avis contraire;
Soit gens d'esprit, soit innocents,
Chacun abonde dans son sens.

La pièce devint l'entretien des salons : elle fut déchirée, disséquée avec acharnement par la critique. Nous retrouvons dans les contemporains les mille objections qu'on élevoit contre elle. On s'en prenoit d'abord à quelques détails qu'on trouvoit de mauvais goût; ainsi *tarte à la crème* étoit une occasion d'interminables risées et répondoit à tout, quand on n'avait pas de meilleur argument. « *Tarte à la crème,* bon Dieu! avec du sens commun peut-on soutenir une pièce où l'on a mis *tarte à la crème?* Cette expression, dit Grimarest, se répétoit par écho parmi tous les petits esprits de la cour et de la ville, qui, incapables de sentir le bon d'un ouvrage, saisissent un trait foible pour attaquer un auteur beaucoup au-dessus de leur portée. » Après *tarte à la crème,* on s'en prenoit aux *enfants par l'oreille,* puis au *potage* d'Alain, que les délicats « ne pouvoient digérer, » tandis que d'autres prétendoient, au contraire, « que la comparaison étoit trop forte et marquoit plutôt l'esprit de l'auteur que la simplicité du paysan.[1] » Dans le même ordre de critiques, on n'épargnoit ni « les puces

1. *Zélinde,* par de Villiers.

dont Agnès est inquiétée,[1] » ni « le petit chat dont la mort faisoit de *l'École des Femmes* une pièce tragique.[2] » On eût dit vraiment que ces ardents détracteurs prenoient pour autant de sottises et d'impertinences échappées à l'auteur les traits de naïveté ou de niaiserie qu'il avoit prêtés à ses personnages et qui composoient justement leur caractère.

On se récrioit surtout, au nom de la morale, contre ce *le* de la scène VI du deuxième acte. « Rien, disoit le prince de Conti, n'est plus immodeste et scandaleux que cette scène.[3] » D'autres ajoutoient que, « sans ce *le*, cet impertinent *le*, que Molière avoit pris dans une vieille chanson, l'on n'auroit jamais parlé de cette comédie.[4] »

La religion, qu'on déclaroit blessée par le discours d'Arnolphe et les *Maximes du mariage*, avoit ses défenseurs irrités; ils faisoient entendre que ces dix Maximes étoient la parodie des dix Commandements, du Décalogue, et ajoutoient que le comédien préconiseroit bientôt sur la scène « les sept péchés mortels, avec leur exercice journalier.[5] » « Il ne doit point trouver mauvais, disoit un peu plus tard Rochemont par un retour à ces accusations persistantes,[6] qu'on défende publiquement les intérêts de Dieu, et qu'un chrétien témoigne de la douleur en voyant la farce aux prises avec l'évangile, un comédien qui se joue des mystères et qui tourne en ridicule ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré dans la religion. »

Enfin les gens du métier, les auteurs rivaux, soulevoient des objections littéraires contre l'invraisemblance du lieu où se passe l'action, contre la multiplicité des récits, contre ce grès qui joue un rôle dans la pièce. « Un grès dans une comédie, ma foi! cela est bon. Comment diable comprendre qu'une jeune fille jette un grès? car ce qu'on appelle un grès est un pavé qu'une femme peut à peine soulever. Arnolphe étoit bien des amis du commissaire, de faire pleuvoir impunément des grès par la fenêtre en

1. *Le Portrait du Peintre*, par Boursault.
2. *Ibid.*
3. *Traité de la Comédie et des Spectacles.*
4. *Zélinde.*
5. *La Vengeance des Marquis*, par de Villiers.
6. Observations du sieur de Rochemont sur *le Festin de Pierre*.

plein jour.[1] » Il n'y avoit pas jusqu'aux gens ménagers et économes qui observoient qu'Arnolphe prêtoit trop facilement ses pistoles à Horace; et « qu'ayant fait élever Agnès à ses dépens, il auroit dû savoir si on lui comptoit les mois d'un maître d'écriture.[2] » Enfin, on ne laissoit rien passer de ce qui pouvoit fournir prétexte à la chicane.

Molière, « à force d'ouïr conter les défauts de sa pièce par tout le monde, » trouva qu'il y avoit à faire une comédie avec ses censeurs. Il hésita quelque temps à donner suite à un projet dont les difficultés étoient grandes; il n'avoit pas encore pris une décision au mois de mars 1663, lorsqu'il fit imprimer *l'École des Femmes*. C'est ce que lui-même nous apprend dans la préface qu'il mit en tête de cette pièce, et qu'on a pu voir à la page 400 de notre deuxième volume. Il fut sans doute retardé par l'intervention inopportune de l'abbé Dubuisson, qui s'avisa de vouloir travailler d'après une idée de Molière, pour le compte de Molière. Enfin son parti fut arrêté; et, le 1er juin, il fit paroître *la Critique de l'École des Femmes*, qui vint prêter à *l'École des Femmes* un vigoureux secours et mettre en déroute les adversaires du poëte.

La Critique de l'École des Femmes reproduit simplement une conversation entre gens du monde, conversation qui a pour sujet la représentation de *l'École des Femmes*, devenue l'événement du jour, car on étoit, dans les salons de cette époque, fort occupé des questions littéraires. En même temps que cette petite pièce répliquoit victorieusement à la plupart des objections qu'on vient de lire, elle offroit une charmante peinture de mœurs et de ridicules, la plus fine et la plus délicate peut-être que Molière eût encore tracée. « Connoissant tout l'avantage de l'attaque sur la défense, dit Auger, il songe moins à parer les coups de ses ennemis qu'à leur en porter lui-même; il ne perd pas le temps à prouver froidement qu'ils ont eu tort en le critiquant, il fait voir qu'ils ne pouvoient avoir raison, tant leur esprit est faux, bizarre, inconséquent et rempli d'absurdes préventions; ils ont voulu chasser *l'École des Femmes* du théâtre, il les y traduit eux-mêmes; ils n'ont pas voulu rire de cette pièce, il fait rire d'eux

1. *La Guerre comique*, par le sieur Delacroix
2. *Ibid.*

en les peignant au naturel : ce n'est pas la vengeance d'un auteur entêté de son mérite et qui veut en convaincre les autres, c'est celle d'un artiste, d'un homme de génie qui peint gaiement ses ennemis ou plutôt ceux de son art, et qui pense que le meilleur argument en faveur de son talent méconnu est d'en donner une nouvelle preuve. Aussi n'a-t-on pas oublié *la Critique de l'École des Femmes* comme les pièces qui ont été faites par la suite à son imitation : *la Critique du Légataire*, par Regnard; *la Critique du Philosophe marié*, par Destouches; *le Procès de la Femme juge et partie*, par Montfleury; et l'on verra toujours avec plaisir ce tableau ingénieux, cette image piquante et vraie d'une causerie où le bon sens et la folie, l'esprit et la sottise, l'instruction polie et le savoir pédantesque semblent étaler à l'envi leurs grâces et leurs ridicules, et se faire mutuellement valoir par le contraste. »

Un côté qui, dans *la Critique de l'École des Femmes*, est particulièrement intéressant pour nous, ce sont les théories littéraires que Molière y développe par la bouche de Dorante et de Lysidas. Molière est avec Dorante l'homme du monde, contre Lysidas enfermé dans les règles et invoquant sans cesse Horace et Aristote : « Je voudrois bien savoir, dit Dorante, si la grande règle de toutes les règles n'est pas de plaire..... Moquons-nous donc de cette chicane où ils veulent assujettir le goût public, et ne consultons dans une comédie que l'effet qu'elle fait sur nous. Laissons-nous aller de bonne foi aux choses qui nous prennent par les entrailles, et ne cherchons point de raisonnements pour nous empêcher d'avoir du plaisir. »

Les grands écrivains ont presque tous été obligés d'en appeler au succès, au sentiment et au jugement public. Cet argument a l'avantage de clore la bouche aux pédants. Il est possible sans doute d'en abuser. On peut plaire en flattant des préférences injustes, en caressant de mauvais penchants, en se conformant à des goûts équivoques; cela s'est vu toujours. Il faut sous-entendre, par conséquent, qu'il s'agit d'un succès de bon aloi et qui intéresse des sentiments assez nobles, assez généraux pour n'être point passagers. Au fond, Molière ne fait que proclamer le droit du génie à créer les règles au lieu de les subir. Les règles sont, en effet, l'enseignement, la tradition de l'école; elles forment

l'éducation élémentaire; elles présentent un fonds d'expérience acquise qu'on ne sauroit imposer objectivement, pour ainsi dire, aux artistes, aux esprits créateurs, car ils doivent les avoir en eux-mêmes, les suivre d'instinct, comme l'habile nageur pratique sans y songer les leçons des maîtres. Opposer les règles à un poëte, ce n'est guère autre chose que contester son génie. Molière ne laissa jamais troubler son jugement par ces tracasseries dont le grand Corneille fut toute sa vie tourmenté; il se déclara hautement au-dessus des formules de la rhétorique, tout en restant pour celle-ci un incomparable modèle.

La petite pièce eut un succès qui ranima celui de la grande; elle fut jouée, du 1er juin au 12 août, trente-deux fois à la suite de *l'École des Femmes.* Voici, d'après les registres de La Thorillière, le relevé des recettes de ces trente-deux représentations :

1re,	Vendredi	1er juin 1663.	......	1,357	livres	»
2e,	Dimanche	3 —	......	1,131	—	»
3e,	Mardi	5 —	......	1,352	—	10 sous.
4e,	Vendredi	8 —	......	1,426	—	10 sous.
5e,	Dimanche	10 —	......	1,600	—	»
6e,	Mardi	12 —	......	1,356	—	10 sous.
7e,	Vendredi	15 —	......	1,731	—	»
8e,	Dimanche	17 —	......	1,265	—	»
9e,	Mardi	19 —	......	842	—	10 sous.
10e,	Vendredi	22 —	......	1,025	—	10 sous.
11e,	Dimanche	24 —	......	800	—	»
12e,	Mardi	26 —	......	957	—	»
13e,	Vendredi	29 —	......	1,300	—	»
14e,	Dimanche	1er juillet.	......	1,209	—	»
15e,	Mardi	3 —	......	950	—	»
16e,	Vendredi	6 —	......	850	—	»
17e,	Dimanche	8 —	......	702	—	»
18e,	Mardi	10 —	......	532	—	»
19e,	Vendredi	13 —	......	570	—	10 sous.
20e,	Dimanche	15 —	......	711	—	»
21e,	Mardi	17 —	......	482	—	»
22e,	Vendredi	20 —	......	563	—	»
23e,	Dimanche	22 —	......	780	—	»
24e,	Mardi	24 —	......	422	—	»
25e,	Vendredi	27 —	......	790	—	»
26e,	Dimanche	29 —	......	725	—	»

27ᵉ, Mardi	31 juillet 1663	. . . . . .	737	livres	»
28ᵉ, Vendredi	3 août.	. . . . . .	631	—	5 sous.
29ᵉ, Dimanche	5 —	. . . . . .	462	—	»
30ᵉ, Mardi	7 —	. . . . . .	400	—	»
31ᵉ, Vendredi	10 —	. . . . . .	682	—	»
32ᵉ, Dimanche	12 —	. . . . . .	392	—	»

Le registre de La Grange donne les mêmes chiffres, sauf quelques différences insignifiantes, que nous ne prenons pas la peine de relever.

« *La Critique de l'École des Femmes*, comédie par J. B. P. Molière, » fut achevée d'imprimer, pour la première fois, le 7 août 1663. Le privilége est daté du 10 juin 1663, pour sept années, accordé à Charles de Sercy, marchand libraire, et communiqué par lui aux sieurs Joly, de Luyne, Billaine, Loyson, Guignard, Barbin et Quinet. Nous reproduisons ce premier texte.

Nous donnons les variantes de l'édition de 1673 et de l'édition de 1682.

L. M.

A LA REINE MÈRE.[1]

MADAME,

Je sais bien que VOTRE MAJESTÉ n'a que faire de toutes nos dédicaces, et que ces prétendus devoirs, dont on lui dit élégamment qu'on s'acquitte envers Elle, sont des hommages, à dire vrai, dont Elle nous dispenseroit très-volontiers. Mais je ne laisse pas d'avoir l'audace de lui dédier *la Critique de l'École des Femmes;* et je n'ai pu refuser cette petite occasion de pouvoir témoigner ma joie à VOTRE MAJESTÉ sur cette heureuse convalescence qui redonne à nos vœux la plus grande et la meilleure princesse du monde, et nous promet en Elle de longues années d'une santé vigoureuse. Comme chacun regarde les choses du côté de ce qui le touche, je me réjouis, dans cette allégresse générale, de pouvoir encore obtenir l'honneur * de divertir VOTRE MAJESTÉ ; Elle, MADAME, qui prouve si bien que la véritable dévotion n'est point

* VAR. *Avoir l'honneur* (1673, 1682.)

1. Anne d'Autriche, mère de Louis XIV, ne survécut pas beaucoup à la maladie dont Molière, dans cette Épître dédicatoire, la félicite d'être rétablie : elle mourut moins de trois ans après, le 20 janvier 1666, âgée de soixante-quatre ans. C'étoit une bonne princesse, fière et pourtant affable, foible et cependant capable de résolution, même de persévérance, pieuse et toutefois amie de la galanterie délicate et ingénieuse. Sa dévotion étoit telle que Molière la représente ; après avoir prié avec beaucoup de ferveur dans son oratoire, elle alloit rire de fort bon cœur dans sa loge à la comédie. (AUGER.)

contraire aux honnêtes divertissements; qui, de ses hautes pensées et de ses importantes occupations, descend si humainement dans le plaisir de nos spectacles, et ne dédaigne pas de rire de cette même bouche dont Elle prie si bien Dieu. Je flatte, dis-je, mon esprit de l'espérance de cette gloire; j'en attends le moment avec toutes les impatiences du monde; et quand je jouirai de ce bonheur, ce sera la plus grande joie que puisse recevoir,

MADAME,

De VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, très-obéissant et très-fidèle serviteur et sujet,

J. B. P. MOLIÈRE.

LA CRITIQUE

DE

L'ÉCOLE DES FEMMES

PERSONNAGES.	ACTEURS.
URANIE	Mlle Debrie.
ÉLISE	Mlle Molière.[1]
CLIMÈNE	Mlle Duparc.
LE MARQUIS	La Grange.
DORANTE, ou Le Chevalier	Brécourt.
LYSIDAS, poëte	Du Croisy.
GALOPIN, laquais.	

1. Le personnage d'Élise est le premier qu'Armande Béjart ait créé certainement. Molière avoit épousé cette jeune femme depuis un peu plus de quinze mois, et il voulut probablement la faire débuter sur le théâtre par ce rôle où, tout en plaisantant, elle prend avec chaleur la défense de son mari. « Le rôle d'un maligne et fine créature, dit M. P. Chasles, se détache vivement au milieu des interlocuteurs; elle paroît approuver ce qu'elle raille et encourage par d'ironiques et doux éloges le développement des ridicules. Molière a fait briller dans tous les personnages qu'il a confiés à sa femme la vive saillie, la coquetterie involontaire et la pointe caustique qu'il admiroit chez Armande. Elle commence par être Élise; elle sera plus tard Célimène. »

LA CRITIQUE

DE

L'ÉCOLE DES FEMMES

COMÉDIE

SCÈNE PREMIÈRE.

URANIE, ÉLISE.

URANIE.

Quoi! cousine, personne ne t'est venu rendre visite?

ÉLISE.

Personne du monde.[1]

URANIE.

Vraiment, voilà qui m'étonne, que nous ayons été seules l'une et l'autre tout aujourd'hui.

ÉLISE.

Cela m'étonne aussi, car ce n'est guère notre coutume; et votre maison, Dieu merci, est le refuge ordinaire de tous les fainéants de la cour.

URANIE.

L'après-dînée, à dire vrai, m'a semblé fort longue.

1. On disoit autrefois: personne du monde, rien du monde. On trouve, dans l'édition du dictionnaire de l'Académie de 1694, cet exemple: « Je ne voudrois de cette maison pour rien du monde. » On dit aujourd'hui: rien au monde, personne au monde. (AUGER.)

ÉLISE.

Et moi, je l'ai trouvée fort courte.

URANIE.

C'est que les beaux esprits, cousine, aiment la solitude.

ÉLISE.

Ah! très-humble servante au bel esprit; vous savez que ce n'est pas là que je vise.

URANIE.

Pour moi, j'aime la compagnie, je l'avoue.

ÉLISE.

Je l'aime aussi, mais je l'aime choisie; et la quantité des sottes visites qu'il vous faut essuyer parmi les autres, est cause bien souvent que je prends plaisir d'être seule.

URANIE.

La délicatesse est trop grande de ne pouvoir souffrir que des gens triés.

ÉLISE.

Et la complaisance est trop générale, de souffrir indifféremment toutes sortes de personnes.

URANIE.

Je goûte ceux qui sont raisonnables, et me divertis des extravagants.

ÉLISE.

Ma foi, les extravagants ne vont guère loin sans vous ennuyer, et la plupart de ces gens-là ne sont plus plaisants dès la seconde visite. Mais, à propos d'extravagants, ne voulez-vous pas me défaire de votre marquis incommode? Pensez-vous me le laisser toujours sur les bras, et que je puisse durer à ses turlupinades[1] perpétuelles?

1. Le mot *turlupin*, d'où l'on a fait *turlupinade*, existoit de vieille date dans notre langue, lorsqu'il prit au XVIIe siècle une faveur que Molière

URANIE.

Ce langage est à la mode, et l'on le tourne en plaisanterie à la cour.

ÉLISE.

Tant pis pour ceux qui le font, et qui se tuent tout le jour à parler ce jargon obscur. La belle chose de faire entrer aux conversations du Louvre de vieilles équivoques ramassées parmi les boues des Halles et de la place Maubert! La jolie façon de plaisanter pour des courtisans, et qu'un homme montre d'esprit lorsqu'il vient vous dire : Madame, vous êtes dans la place Royale, et tout le monde vous voit de trois lieues de Paris, car chacun vous voit de bon œil; à cause que Bonneuil est un village à trois lieues d'ici! Cela n'est-il pas bien galant et bien spirituel? Et ceux qui trouvent ces belles rencontres n'ont-ils pas lieu de s'en glorifier?

URANIE.

On ne dit pas cela aussi comme une chose spirituelle;

contribua plus qu'aucun autre à lui donner. Ce mot désigna à l'origine une sorte d'hérétiques ignorants qui furent plusieurs fois condamnés aux XIII[e] et XIV[e] siècles : « La science insuffisante est occasion de cheoir en hérésie, dit Gerson, comme Julien l'Apostat, Éludices, Jovinien et les turlupins. » Ce mot prit bien vite son acception dérivée de mauvais plaisant, de méchant bouffon. « Autant en dict ung tirelupin de mes livres. » (RABELAIS.) Turlupin fut longtemps un personnage traditionnel de la farce françoise. Un acteur de l'hôtel de Bourgogne nommé Henri Legrand devint célèbre sous ce titre; monté sur le théâtre vers 1583, il mourut en 1634, en même temps que ses deux camarades Gros-Guillaume et Gautier Garguille.

La vogue de ce mot s'est continuée après la mort de Molière. On connoit les vers de Boileau dans l'*Art poetique* :

Toutefois à la cour les turlupins restèrent,
Insipides plaisants, bouffons infortunés,
D'un jeu de mots grossier partisans surannés.

La Bruyère, Le Sage l'emploient aussi : « De sage et posé que j'étois auparavant, dit ce dernier, je devins vif, étourdi, turlupin. » Quoique moins usité aujourd'hui, il n'a pourtant pas cessé d'avoir cours.

et la plupart de ceux qui affectent ce langage savent bien eux-mêmes qu'il est ridicule.

ÉLISE.

Tant pis encore de prendre peine à dire des sottises, et d'être mauvais plaisants de dessein formé. Je les en tiens moins excusables; et si j'en étois juge, je sais bien à quoi je condamnerois tous ces messieurs les turlupins.

URANIE.

Laissons cette matière qui t'échauffe un peu trop, et disons que Dorante vient bien tard, à mon avis, pour le souper que nous devons faire ensemble.

ÉLISE.

Peut-être l'a-t-il oublié, et que...

SCÈNE II.

URANIE, ÉLISE, GALOPIN.

GALOPIN.

Voilà Climène, madame, qui vient ici pour vous voir.

URANIE.

Hé! mon Dieu, quelle visite!

ÉLISE.

Vous vous plaigniez d'être seule,* aussi; le ciel** vous en punit.

URANIE.

Vite, qu'on aille dire que je n'y suis pas.

GALOPIN.

On a déjà dit que vous y étiez.

* Var. *Vous vous plaignez d'être seule*, (1673, 1682.)
** Var. *D'être seule; aussi le ciel* (1673, 1682.)
C'est une différence de ponctuation.

URANIE.

Et qui est le sot qui l'a dit?

GALOPIN.

Moi, madame.

URANIE.

Diantre soit le petit vilain! Je vous apprendrai bien à faire vos réponses de vous-même.

GALOPIN.

Je vais lui dire, madame, que vous voulez être sortie.

URANIE.

Arrêtez, animal, et la laissez monter, puisque la sottise est faite.

GALOPIN.

Elle parle encore à un homme dans la rue.

URANIE.

Ah! cousine, que cette visite m'embarrasse à l'heure qu'il est!

ÉLISE.

Il est vrai que la dame est un peu embarrassante de son naturel; j'ai toujours eu pour elle une furieuse aversion; et, n'en déplaise à sa qualité, c'est la plus sotte bête qui se soit jamais mêlée de raisonner.

URANIE.

L'épithète est un peu forte.

ÉLISE.

Allez, allez, elle mérite bien cela, et quelque chose de plus, si on lui faisoit justice. Est-ce qu'il y a une personne qui soit plus véritablement qu'elle ce qu'on appelle précieuse, à prendre le mot dans sa plus mauvaise signification?

URANIE.

Elle se défend bien de ce nom, pourtant.

ÉLISE.

Il est vrai. Elle se défend du nom, mais non pas de la chose : car enfin elle l'est depuis les pieds jusqu'à la tête, et la plus grande façonnière du monde. Il semble que tout son corps soit démonté, et que les mouvements de ses hanches, de ses épaules et de sa tête n'aillent que par ressorts. Elle affecte toujours un ton de voix languissant et niais, fait la moue pour montrer une petite bouche, et roule les yeux pour les faire paroître grands.

URANIE.

Doucement donc. Si elle venoit à entendre...

ÉLISE.

Point, point, elle ne monte pas encore. Je me souviens toujours du soir qu'elle eut envie de voir Damon, sur la réputation qu'on lui donne, et les choses que le public a vues de lui. Vous connoissez l'homme et sa naturelle paresse à soutenir la conversation. Elle l'avoit invité à souper comme bel esprit, et jamais il ne parut si sot parmi une demi-douzaine de gens à qui elle avoit fait fête de lui, et qui le regardoient avec de grands yeux, comme une personne qui ne devoit pas être faite comme les autres. Ils pensoient tous qu'il étoit là pour défrayer la compagnie de bons mots ; que chaque parole qui sortoit de sa bouche devoit être extraordinaire ; qu'il devoit faire des impromptus sur tout ce qu'on disoit, et ne demander à boire qu'avec une pointe. Mais il les trompa fort par son silence ; et la dame fut aussi mal satisfaite de lui que je le fus d'elle.[1]

1. On s'accorde à croire que c'est à lui-même que Molière fait ici allusion ; l'on sait en effet, par divers témoignages, qu'il étoit habituellement taciturne. Il pourroit cependant avoir songé à Corneille, à La Fontaine, dont la conversation n'étoit pas non plus très-brillante. On ne veut parler, bien

URANIE.

Tais-toi, je vais la recevoir à la porte de la chambre.

ÉLISE.

Encore un mot. Je voudrois bien la voir mariée avec le marquis dont nous avons parlé. Le bel assemblage que ce seroit d'une précieuse et d'un turlupin !

URANIE.

Veux-tu te taire; la voici.[1]

SCÈNE III.

CLIMÈNE, URANIE, ÉLISE, GALOPIN.

URANIE.

Vraiment, c'est bien tard que...

CLIMÈNE.

Eh ! de grâce, ma chère, faites-moi vite donner un siége.

URANIE, à Galopin.

Un fauteuil promptement.

entendu, que de la conversation d'apparat, car nul doute que, dans l'intimité ou seulement dans la familiarité, ces grands esprits n'eussent toute leur valeur.

1. Élise et Uranie sont toutes deux également ennemies de l'affectation et de la pruderie ; elles les combattent avec des armes différentes, selon la différence de leur situation et de leur caractère. Uranie, maîtresse de maison, d'ailleurs plus calme et plus réservée que sa cousine, croit devoir aux personnes qu'elle reçoit de réfuter sérieusement leur opinion, sans mêler la moindre moquerie à ses raisonnements. Uranie tutoyant Élise et n'étant pas tutoyée par elle, on en peut conclure naturellement que la première a quelques années de plus que l'autre et possède même sur elle une sorte d'autorité. (AUGER.)

Élise est une femme spirituelle; assez en fonds pour se passer de la société, assez aimable pour en faire le charme. Son esprit a cette pointe de malice, cette ironie fine et légère qui fait passer la raillerie et donne du piquant à la raison. L'esprit d'Uranie s'annonce avec des traits moins brillants; c'est une femme de bon sens, qui juge sainement les travers de la société, mais qui ne sauroit se passer de son mouvement. Ces deux caractères se font mutuellement valoir. (AIMÉ MARTIN.)

CLIMÈNE.

Ah! mon Dieu!

URANIE.

Qu'est-ce donc?

CLIMÈNE.

Je n'en puis plus.

URANIE.

Qu'avez-vous?

CLIMÈNE.

Le cœur me manque.

URANIE.

Sont-ce vapeurs qui vous ont prise?

CLIMÈNE.

Non.

URANIE.

Voulez-vous que l'on vous délace?*

CLIMÈNE.

Mon Dieu, non. Ah!

URANIE.

Quel est donc votre mal? et depuis quand vous a-t-il pris?

CLIMÈNE.

Il y a plus de trois heures, et je l'ai rapporté du Palais-Royal.**

URANIE.

Comment?

CLIMÈNE.

Je viens de voir, pour mes péchés, cette méchante rapsodie de *l'École des Femmes*. Je suis encore en défail-

* Var. *Voulez-vous qu'on vous délace?* (1673, 1682.)

** Var. *Je l'ai apporté du Palais-Royal.* (1682.)

lance du mal de cœur que cela m'a donné, et je pense que je n'en reviendrai de plus de quinze jours.

ÉLISE.

Voyez un peu comme les maladies arrivent sans qu'on y songe!

URANIE.

Je ne sais pas de quel tempérament nous sommes, ma cousine et moi; mais nous fûmes avant-hier à la même pièce, et nous en revînmes toutes deux saines et gaillardes.

CLIMÈNE.

Quoi! vous l'avez vue?

URANIE.

Oui, et écoutée d'un bout à l'autre.

CLIMÈNE.

Et vous n'en avez pas été jusques aux convulsions, ma chère?

URANIE.

Je ne suis pas si délicate, Dieu merci; et je trouve, pour moi, que cette comédie seroit plutôt capable de guérir les gens que de les rendre malades.

CLIMÈNE.

Ah! mon Dieu, que dites-vous là? Cette proposition peut-elle être avancée par une personne qui ait du revenu en sens commun? Peut-on impunément, comme vous faites, rompre en visière à la raison? Et, dans le vrai de la chose, est-il un esprit si affamé de plaisanterie, qu'il puisse tâter des fadaises dont cette comédie est assaisonnée? Pour moi, je vous avoue que je n'ai pas trouvé le moindre grain de sel dans tout cela. *Les enfants par l'oreille* m'ont paru d'un goût détestable; *la tarte à la crème* m'a affadi le cœur; et j'ai pensé vomir *au potage*.

ÉLISE.

Mon Dieu! que tout cela est dit élégamment. J'aurois cru que cette pièce étoit bonne; mais madame a une éloquence si persuasive, elle tourne les choses d'une manière si agréable, qu'il faut être de son sentiment, malgré qu'on en ait.

URANIE.

Pour moi, je n'ai pas tant de complaisance: et, pour dire ma pensée, je tiens cette comédie une des plus plaisantes que l'auteur ait produites.

CLIMÈNE.

Ah! vous me faites pitié de parler ainsi, et je ne saurois vous souffrir cette obscurité de discernement. Peut-on, ayant de la vertu, trouver de l'agrément dans une pièce qui tient sans cesse la pudeur en alarme, et salit à tout moment l'imagination?

ÉLISE.

Les jolies façons de parler que voilà! Que vous êtes, madame, une rude joueuse en critique, et que je plains le pauvre Molière de vous avoir pour ennemie!

CLIMÈNE.

Croyez-moi, ma chère, corrigez de bonne foi votre jugement; et, pour votre honneur, n'allez point dire par le monde que cette comédie vous ait plu.

URANIE.

Moi, je ne sais pas ce que vous y avez trouvé qui blesse la pudeur.

CLIMÈNE.

Hélas! tout; et je mets en fait qu'une honnête femme ne la sauroit voir sans confusion, tant j'y ai découvert d'ordures et de saletés.[1]

1. La véritable pudeur se détourne de ce qui la blesse; la pruderie, au

URANIE.

Il faut donc que pour les ordures vous ayez des lumières que les autres n'ont pas; car, pour moi, je n'y en ai point vu.

CLIMÈNE.

C'est que vous ne voulez pas y en avoir vu, assurément; car enfin toutes ces ordures, Dieu merci, y sont à visage découvert. Elles n'ont pas la moindre enveloppe qui les couvre, et les yeux les plus hardis sont effrayés de leur nudité.

ÉLISE.

Ah!

CLIMÈNE.

Hai, hai, hai.

URANIE.

Mais encore, s'il vous plaît, marquez-moi une de ces ordures que vous dites.

CLIMÈNE.

Hélas! est-il nécessaire de vous les marquer?

URANIE.

Oui. Je vous demande seulement un endroit qui vous ait fort choquée.

CLIMÈNE.

En faut-il d'autre que la scène de cette Agnès, lorsqu'elle dit ce que l'on lui a pris?

URANIE.

Eh bien! que trouvez-vous là de sale?*

CLIMÈNE.

Ah!

* VAR. *Et que trouvez-vous là de sale?* (1682.)

contraire, s'arrête devant ce qui la choque, et fait mille efforts pour faire remarquer une rougeur qui n'existe pas. (AIMÉ MARTIN.)

URANIE.

De grâce?

CLIMÈNE.

Fi!

URANIE.

Mais encore?

CLIMÈNE.

Je n'ai rien à vous dire.

URANIE.

Pour moi, je n'y entends point de mal.

CLIMÈNE.

Tant pis pour vous.

URANIE.

Tant mieux plutôt, ce me semble. Je regarde les choses du côté qu'on me les montre, et ne les tourne point pour y chercher ce qu'il ne faut pas voir.

CLIMÈNE.

L'honnêteté d'une femme...

URANIE.

L'honnêteté d'une femme n'est pas dans les grimaces. Il sied mal de vouloir être plus sage que celles qui sont sages. L'affectation en cette matière est pire qu'en toute autre; et je ne vois rien de si ridicule que cette délicatesse d'honneur qui prend tout en mauvaise part, donne un sens criminel aux plus innocentes paroles, et s'offense de l'ombre des choses. Croyez-moi, celles qui font tant de façons n'en sont pas estimées plus femmes de bien. Au contraire, leur sévérité mystérieuse et leurs grimaces affectées irritent la censure de tout le monde contre les actions de leur vie. On est ravi de découvrir ce qu'il peut y avoir à redire: et, pour tomber dans l'exemple, il y avoit l'autre jour des femmes à cette comédie, vis-à-vis de la loge où nous

étions, qui, par les mines qu'elles affectèrent durant toute la pièce, leurs détournements de tête et leurs cachements de visage,[1] firent dire de tous côtés cent sottises de leur conduite que l'on n'auroit pas dites sans cela; et quelqu'un même des laquais cria tout haut qu'elles étoient plus chastes des oreilles que de tout le reste du corps.

CLIMÈNE.

Enfin il faut être aveugle dans cette pièce, et ne pas faire semblant d'y voir les choses.

URANIE.

Il ne faut pas y vouloir voir ce qui n'y est pas.

CLIMÈNE.

Ah! je soutiens, encore un coup, que les saletés y crèvent les yeux.

URANIE.

Et moi, je ne demeure pas d'accord de cela.

CLIMÈNE.

Quoi! la pudeur n'est pas visiblement blessée par ce que dit Agnès dans l'endroit dont nous parlons?

URANIE.

Non, vraiment. Elle ne dit pas un mot qui de soi ne soit fort honnête; et si vous voulez entendre dessous quelque autre chose, c'est vous qui faites l'ordure et non pas elle, puisqu'elle parle seulement d'un ruban qu'on lui a pris.

CLIMÈNE.

Ah! ruban tant qu'il vous plaira; mais ce *le*, où elle s'arrête, n'est pas mis pour des prunes. Il vient sur ce *le*

1. Notre langue manque des substantifs nécessaires pour désigner l'action représentée par le verbe *cacher* et le verbe *détourner*. Molière a risqué les mots *détournement* et *cachement*. Il est à regretter que l'autorité de Molière ne les ait pas fait admettre par l'usage. (AUGER.)

d'étranges pensées. Ce *le* scandalise furieusement; et, quoi que vous puissiez dire, vous ne sauriez défendre l'insolence de ce *le*.

ÉLISE.

Il est vrai, ma cousine, je suis pour madame contre ce *le*. Ce *le* est insolent au dernier point, et vous avez tort de défendre ce *le*.

CLIMÈNE.

Il a une obscénité qui n'est pas supportable.[1]

ÉLISE.

Comment dites-vous ce mot-là, madame?

CLIMÈNE.

Obscénité, madame.

ÉLISE.

Ah! mon Dieu, obscénité. Je ne sais pas ce que ce mot veut dire; mais je le trouve le plus joli du monde.[2]

CLIMÈNE.

Enfin, vous voyez comme votre sang prend mon parti.

URANIE.

Eh! mon Dieu! c'est une causeuse qui ne dit pas ce qu'elle pense. Ne vous y fiez pas beaucoup, si vous m'en voulez croire.

ÉLISE.

Ah! que vous êtes méchante, de me vouloir rendre sus-

1. Les récriminations que ce passage de *l'École des Femmes* souleva témoignent des progrès qu'avoient faits la délicatesse et la décence au théâtre; quinze ans auparavant, les imprécations de Dom Japhet contre la duègne qui l'inonde ne choquoient personne, et les honnêtes gens écoutoient sans sourciller les stances de Jodelet :

Soyez nettes, mes dents; l'honneur vous le commande.....

2. Ce mot avoit reçu nouvellement sa forme françoise. On lit dans les œuvres d'Antoine Arnauld qu'il a été employé pour la première fois par les auteurs de la traduction de la Bible connus sous le nom de *traducteurs de Mons*.

pecte à madame! Voyez un peu où j'en serois, si elle alloit croire ce que vous dites! Serois-je si malheureuse, madame, que vous eussiez de moi cette pensée?

CLIMÈNE.

Non, non. Je ne m'arrête pas à ses paroles, et je vous crois plus sincère qu'elle ne dit.

ÉLISE.

Ah! que vous avez bien raison, madame, et que vous me rendrez justice quand vous croirez que je vous trouve la plus engageante personne du monde; que j'entre dans tous vos sentiments, et suis charmée de toutes les expressions qui sortent de votre bouche!

CLIMÈNE.

Hélas! je parle sans affectation.

ÉLISE.

On le voit bien, madame, et que tout est naturel en vous. Vos paroles, le ton de votre voix, vos regards, vos pas, votre action et votre ajustement ont je ne sais quel air de qualité qui enchante les gens. Je vous étudie des yeux et des oreilles; et je suis si remplie de vous que je tâche d'être votre singe et de vous contrefaire en tout.

CLIMÈNE.

Vous vous moquez de moi, madame.

ÉLISE.

Pardonnez-moi, madame. Qui voudroit se moquer de vous?

CLIMÈNE.

Je ne suis pas un bon modèle, madame.

ÉLISE.

Oh que si, madame!

CLIMÈNE.

Vous me flattez, madame.

ÉLISE.

Point du tout, madame.

CLIMÈNE.

Épargnez-moi, s'il vous plaît, madame.

ÉLISE.

Je vous épargne aussi, madame, et je ne dis pas la moitié de ce que je pense, madame.

CLIMÈNE.

Ah! mon Dieu, brisons là, de grâce. Vous me jetteriez dans une confusion épouvantable. (A Uranie.) Enfin, nous voilà deux contre vous; et l'opiniâtreté sied si mal aux personnes spirituelles...

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, CLIMÈNE, URANIE, ÉLISE, GALOPIN.

GALOPIN, à la porte de la chambre.

Arrêtez, s'il vous plaît, monsieur.

LE MARQUIS.

Tu ne me connois pas, sans doute.

GALOPIN.

Si fait, je vous connois; mais vous n'entrerez pas.

LE MARQUIS.

Ah! que de bruit, petit laquais!

GALOPIN.

Cela n'est pas bien de vouloir entrer malgré les gens.

LE MARQUIS.

Je veux voir ta maîtresse.

GALOPIN.

Elle n'y est pas, vous dis-je.

LE MARQUIS.

La voilà dans la chambre.*

GALOPIN.

Il est vrai, la voilà; mais elle n'y est pas.

URANIE.

Qu'est-ce donc qu'il y a là?

LE MARQUIS.

C'est votre laquais, madame, qui fait le sot.

GALOPIN.

Je lui dis que vous n'y êtes pas, madame, et il ne veut pas laisser d'entrer.

URANIE.

Et pourquoi dire à monsieur que je n'y suis pas?

GALOPIN.

Vous me grondâtes l'autre jour de lui avoir dit que vous y étiez.

URANIE.

Voyez cet insolent! Je vous prie, monsieur, de ne pas croire ce qu'il dit: c'est un petit écervelé qui vous a pris pour un autre.

LE MARQUIS.

Je l'ai bien vu, madame; et, sans votre respect,[1] je lui aurois appris à connoître les gens de qualité.

ÉLISE.

Ma cousine vous est fort obligée de cette déférence.

URANIE, à Galopin.

Un siége donc, impertinent.

* VAR. *La voilà dans sa chambre.* (1682.)

1. C'est-à-dire sans le respect que je vous porte. On dit encore dans le même sens : sauf votre respect. *Voy.* tome Ier, page 33.

GALOPIN.

N'en voilà-t-il pas un ?

URANIE.

Approchez-le.*

(Le petit laquais pousse le siége rudement, et sort.)

SCÈNE V.

LE MARQUIS, CLIMÈNE, URANIE, ÉLISE.

LE MARQUIS.

Votre petit laquais, madame, a du mépris pour ma personne.

ÉLISE.

Il auroit tort, sans doute.

LE MARQUIS.

C'est peut-être que je paye l'intérêt de ma mauvaise mine.[1] (Il rit.) Hai, hai, hai, hai.

ÉLISE.

L'âge le rendra plus éclairé en honnêtes gens.

LE MARQUIS.

Sur quoi en étiez-vous, mesdames, lorsque je vous ai interrompues ?

* VAR. *Approche-le.* (1682.)

1. C'est exactement le mot de Philopœmen. Étant dans une auberge, plus que simplement vêtu, il fut pris pour un des gens de sa suite par l'hôtesse qui le pria de lui fendre du bois. L'hôte qui le connoissoit survint, et le trouvant à la besogne, lui demanda ce que cela vouloit dire : « Rien autre chose, dit-il, sinon que je paye les intérêts de ma mauvaise mine. » Mais ce que Philopœmen disoit simplement et de bonne foi, le marquis le dit avec fatuité et sans en rien croire. Il n'y a que cette différence qui puisse expliquer comment un turlupin se rencontre si juste avec le dernier des Grecs. (AUGER.)

URANIE.

Sur la comédie de *l'École des Femmes*.

LE MARQUIS.

Je ne fais que d'en sortir.

CLIMÈNE.

Hé bien! monsieur, comment la trouvez-vous, s'il vous plaît?

LE MARQUIS.

Tout à fait impertinente.

CLIMÈNE.

Ah! que j'en suis ravie!

LE MARQUIS.

C'est la plus méchante chose du monde. Comment, diable! à peine ai-je pu trouver place. J'ai pensé être étouffé à la porte, et jamais on ne m'a tant marché sur les pieds. Voyez comme mes canons et mes rubans en sont ajustés, de grâce.

ÉLISE.

Il est vrai que cela crie vengeance contre *l'École des Femmes*, et que vous la condamnez avec justice.

LE MARQUIS.

Il ne s'est jamais fait, je pense, une si méchante comédie.

URANIE.

Ah! voici Dorante que nous attendions.

SCÈNE VI.

DORANTE, CLIMÈNE, URANIE, ÉLISE, LE MARQUIS.

DORANTE.

Ne bougez, de grâce, et n'interrompez point votre dis-

cours. Vous êtes là sur une matière qui, depuis quatre jours, fait presque l'entretien de toutes les maisons de Paris; et jamais on n'a rien vu de si plaisant que la diversité des jugements qui se font là-dessus. Car enfin j'ai ouï condamner cette comédie à certaines gens, par les mêmes choses que j'ai vu d'autres estimer le plus.

URANIE.

Voilà monsieur le marquis qui en dit force mal.

LE MARQUIS.

Il est vrai. Je la trouve détestable; morbleu! détestable du dernier détestable; ce qu'on appelle détestable.

DORANTE.

Et moi, mon cher marquis, je trouve le jugement détestable.

LE MARQUIS.

Quoi! chevalier, est-ce que tu prétends soutenir cette pièce?

DORANTE.

Oui, je prétends la soutenir.

LE MARQUIS.

Parbleu! je la garantis détestable.

DORANTE.

La caution n'est pas bourgeoise.[1] Mais, marquis, par quelle raison, de grâce, cette comédie est-elle ce que tu dis?

LE MARQUIS.

Pourquoi elle est détestable?

DORANTE.

Oui.

LE MARQUIS.

Elle est détestable, parce qu'elle est détestable.

1. Nous avons déjà rencontré cette expression; *voy.* tome II, page 33.

DORANTE.

Après cela, il n'y a plus rien à dire : voilà son procès fait. Mais encore instruis-nous, et nous dis les défauts qui y sont.

LE MARQUIS.

Que sais-je, moi? je ne me suis pas seulement donné la peine de l'écouter. Mais enfin je sais bien que je n'ai jamais rien vu de si méchant, Dieu me damne!* et Dorilas, contre qui j'étois, a été de mon avis.

DORANTE.

L'autorité est belle, et te voilà bien appuyé!

LE MARQUIS.

Il ne faut que voir les continuels éclats de rire que le parterre y fait. Je ne veux point d'autre chose pour témoigner qu'elle ne vaut rien.

DORANTE.

Tu es donc, marquis, de ces messieurs du bel air, qui ne veulent pas que le parterre ait du sens commun, et qui seroient fâchés d'avoir ri avec lui, fût-ce de la meilleure chose du monde? Je vis l'autre jour sur le théâtre un de nos amis qui se rendit ridicule par là. Il écouta toute la pièce avec un sérieux le plus sombre du monde; et tout ce qui égayoit les autres ridoit son front. A tous les éclats de risée, il haussoit les épaules et regardoit le parterre en pitié; et quelquefois aussi, le regardant avec dépit, il lui disoit tout haut : *Ris donc, parterre, ris donc*. Ce fut une seconde comédie, que le chagrin de notre ami. Il la donna en galant homme à toute l'assemblée, et chacun demeura d'accord qu'on ne pouvoit pas mieux jouer qu'il fit.[1] Ap-

* VAR. *Dieu me sauve!* (1673, 1682.)

1. Ce personnage, suivant Bret, se nommoit Plapisson. Cette belle action l'a du reste sauvé seule du plus profond oubli.

prends, marquis, je te prie, et les autres aussi, que le bon sens n'a point de place déterminée à la comédie; que la différence du demi-louis d'or et de la pièce de quinze sous[1] ne fait rien du tout au bon goût; que debout et assis* on peut** donner un mauvais jugement; et qu'enfin, à le prendre en général, je me fierois assez à l'approbation du parterre, par la raison qu'entre ceux qui le composent il y en a plusieurs qui sont capables de juger d'une pièce selon les règles, et que les autres en jugent par la bonne façon d'en juger, qui est de se laisser prendre aux choses, et de n'avoir ni prévention aveugle, ni complaisance affectée, ni délicatesse ridicule.

LE MARQUIS.

Te voilà donc, chevalier, le défenseur du parterre? Parbleu! je m'en réjouis, et je ne manquerai pas de l'avertir que tu es de ses amis. Hai, hai, hai, hai, hai, hai.

DORANTE.

Ris tant que tu voudras. Je suis pour le bon sens, et ne saurois souffrir les ébullitions de cerveau de nos marquis de Mascarille. J'enrage de voir de ces gens qui se traduisent en ridicules malgré leur qualité; de ces gens qui décident toujours et parlent hardiment de toutes choses sans s'y connoître; qui, dans une comédie, se récrieront aux méchants endroits et ne branleront pas à ceux qui sont bons; qui, voyant un tableau, ou écoutant un concert de musique,[2] blâment de même et louent tout à contre-sens,

* Var. *Debout ou assis* (1673, 1682.)
** Var. *L'on peut* (1673, 1682.)

1. Le demi-louis d'or valoit cinq livres dix sous; c'étoit le prix des places de théâtre et des billets de premières loges, comme nous l'avons marqué tome II, page II. Quinze sous étoit le prix des places de parterre.

2. Le mot *concert* n'étoit pas employé encore d'une manière absolue. Ce

prennent par où ils peuvent les termes de l'art qu'ils attrapent, et ne manquent jamais de les estropier et de les mettre hors de place. Hé, morbleu! messieurs, taisez-vous. Quand Dieu ne vous a pas donné la connoissance d'une chose, n'apprêtez point à rire à ceux qui vous entendent parler, et songez qu'en ne disant mot, on croira peut-être que vous êtes d'habiles gens.

LE MARQUIS.

Parbleu! chevalier, tu le prends là...

DORANTE.

Mon Dieu! marquis, ce n'est pas à toi que je parle. C'est à une douzaine de messieurs qui déshonorent les gens de cour par leurs manières extravagantes, et font croire parmi le peuple que nous nous ressemblons tous. Pour moi, je m'en veux justifier le plus qu'il me sera possible; et je les dauberai tant, en toutes rencontres, qu'à la fin ils se rendront sages.

LE MARQUIS.

Dis-moi un peu, chevalier, crois-tu que Lysandre ait de l'esprit?

DORANTE.

Oui sans doute, et beaucoup.

URANIE.

C'est une chose qu'on ne peut pas nier.

LE MARQUIS.

Demandez-lui ce qui lui semble de *l'École des Femmes:* vous verrez qu'il vous dira qu'elle ne lui plaît pas.

DORANTE.

Hé! mon Dieu! il y en a beaucoup que le trop d'esprit

n'est que beaucoup plus tard, en 1687, que La Bruyère un des premiers, secouant le joug de la périphrase, écrit : « Qui annoncera un concert, un beau salut, un prestige de la foire? »

gâte; qui voient mal les choses à force de lumière; et même qui seroient bien fâchés d'être de l'avis des autres pour avoir la gloire de décider.[1]

URANIE.

Il est vrai. Notre ami est de ces gens-là, sans doute. Il veut être le premier de son opinion, et qu'on attende par respect son jugement. Toute approbation qui marche avant la sienne est un attentat sur ses lumières, dont il se venge hautement en prenant le contraire parti. Il veut qu'on le consulte sur toutes les affaires d'esprit; et je suis sûre que, si l'auteur lui eût montré sa comédie avant que de la faire voir au public, il l'eût trouvée la plus belle du monde.

LE MARQUIS.

Et que direz-vous de la marquise Araminte qui la publie partout pour épouvantable et dit qu'elle n'a pu jamais souffrir les ordures dont elle est pleine?

DORANTE.

Je dirai que cela est digne du caractère qu'elle a pris, et qu'il y a des personnes qui se rendent ridicules pour vouloir avoir trop d'honneur. Bien qu'elle ait de l'esprit, elle a suivi le mauvais exemple de celles qui, étant sur le retour de l'âge, veulent remplacer de quelque chose ce qu'elles voient qu'elles perdent, et prétendent que les grimaces d'une pruderie scrupuleuse leur tiendront lieu de jeunesse et de beauté. Celle-ci pousse l'affaire plus avant qu'aucune; et l'habileté de son scrupule découvre des saletés, où jamais personne n'en avoit vu. On tient qu'il va, ce scrupule, jusques à défigurer notre langue, et qu'il n'y

1. Voyez dans *le Misanthrope*, acte II, scène v, le portrait que fait Célimène d'un certain *Damis*, qui est de ses amis.

a point presque de mots dont la sévérité de cette dame ne veuille retrancher ou la tête ou la queue, pour les syllabes déshonnêtes qu'elle y trouve.[1]

URANIE.

Vous êtes bien fou, chevalier.

LE MARQUIS.

Enfin, chevalier, tu crois défendre ta comédie, en faisant la satire de ceux qui la condamnent.

DORANTE.

Non pas, mais je tiens que cette dame se scandalise à tort.

ÉLISE.

Tout beau, monsieur le chevalier! il pourroit y en avoir d'autres qu'elle qui seroient dans les mêmes sentiments.

DORANTE.

Je sais bien que ce n'est pas vous, au moins; et que lorsque vous avez vu cette représentation...

ÉLISE.

Il est vrai; mais j'ai changé d'avis; (Montrant Climène.) et madame sait appuyer le sien par des raisons si convaincantes, qu'elle m'a entraînée de son côté.

DORANTE, à Climène.

Ah! madame, je vous demande pardon; et, si vous le

1. Nous voyons bien, dans le *Dictionnaire des Précieuses* de Somaize, Roxalie, Didamie, Silénie, réunies à Claristène, entreprendre « de diminuer tous les mots et d'en oster toutes les lettres superflues. » Mais cette idée d'en retrancher les syllabes sales semble être de l'invention de Molière; elle avoit pu lui être suggérée par bien des scrupules et des minauderies analogues qui étoient à la mode chez les précieuses, lesquelles, lit-on dans le *Chevræana*, « n'auroient pas dit un écu au lieu de soixante sous. » Molière est revenu à plusieurs reprises sur cette idée extravagante, mais caractéristique; on la retrouve dans *la Comtesse d'Escarbagnas* et dans *les Femmes savantes*.

voulez, je me dédirai, pour l'amour de vous, de tout ce que j'ai dit.

CLIMÈNE.

Je ne veux pas que ce soit pour l'amour de moi, mais pour l'amour de la raison : car enfin cette pièce, à le bien prendre, est tout à fait indéfendable; et je ne conçois pas...

URANIE.

Ah! voici l'auteur monsieur Lysidas. Il vient tout à propos pour cette matière. Monsieur Lysidas, prenez un siége vous-même, et vous mettez là.

SCÈNE VII.

LYSIDAS, CLIMÈNE, URANIE, ÉLISE, DORANTE, LE MARQUIS.

LYSIDAS.

Madame, je viens un peu tard; mais il m'a fallu lire ma pièce chez madame la marquise dont je vous avois parlé; et les louanges qui lui ont été données m'ont retenu une heure plus que je ne croyois.

ÉLISE.

C'est un grand charme que les louanges pour arrêter un auteur.

URANIE.

Asseyez-vous donc, monsieur Lysidas; nous lirons votre pièce après souper.

LYSIDAS.

Tous ceux qui étoient là doivent venir à sa première représentation, et m'ont promis de faire leur devoir comme il faut.

URANIE.

Je le crois : mais, encore une fois, asseyez-vous, s'il vous plaît. Nous sommes ici sur une matière que je serai bien aise que nous poussions.

LYSIDAS.

Je pense, madame, que vous retiendrez aussi une loge pour ce jour-là.

URANIE.

Nous verrons. Poursuivons, de grâce, notre discours.

LYSIDAS.

Je vous donne avis, madame, qu'elles sont presque toutes retenues.[1]

URANIE.

Voilà qui est bien. Enfin, j'avois besoin de vous, lorsque vous êtes venu ; et tout le monde étoit ici contre moi.

ÉLISE, à Uranie, montrant Dorante.

Il s'est mis d'abord de votre côté ; mais maintenant (Montrant Climène.) qu'il sait que madame est à la tête du

1. C'est une chose continuellement digne d'admiration, que l'art avec lequel Molière annonce un personnage, le place tout de suite en scène, et, par les premiers mots qu'il lui fait dire, lui fait révéler son caractère tout entier. A voir ce monsieur Lysidas qui, tout en entrant, se vante des louanges qu'il vient de recevoir et s'obstine à parler de sa pièce et à recruter des gens pour y applaudir, on peut parier que c'est quelque ridicule auteur, bien vain et bien jaloux, qui va déchirer à belles dents l'ouvrage de son confrère. (AUGER.)

On a dit que Boursault crut se reconnoître dans le personnage de Lysidas. Il tâcha de s'emparer de ce rôle et de le tourner à son avantage, plutôt qu'il ne crut sérieusement sans doute que Molière l'eût mis en scène, lui jeune auteur de vingt-cinq ans. Les contemporains, du reste, ont d'abord cherché ailleurs l'original de Lysidas ; on lit dans la *Zélinde* : « J'oubliois à vous dire que le commencement du rôle de Lysidas est tiré des *Nouvelles nouvelles*, et que votre chevalier (le Dorante de *la Critique*) se divertit aux dépens de monsieur l'abbé Daubignac, qui s'en est lui-même bien aperçu ; mais, comme chacun vous loue de parler contre ceux qui écrivent contre les grands hommes (l'abbé Daubignac écrivoit contre Corneille), je n'ai garde de vous en blâmer. »

parti contraire, je pense que vous n'avez qu'à chercher un autre secours.

CLIMÈNE.

Non, non. Je ne voudrois pas qu'il fît mal sa cour auprès de madame votre cousine, et je permets à son esprit d'être du parti de son cœur.

DORANTE.

Avec cette permission, madame, je prendrai la hardiesse de me défendre.

URANIE.

Mais, auparavant, sachons un peu les sentiments de monsieur Lysidas.

LYSIDAS.

Sur quoi, madame?

URANIE.

Sur le sujet de *l'École des Femmes.*

LYSIDAS.

Ah! ah!

DORANTE.

Que vous en semble?

LYSIDAS.

Je n'ai rien à dire là-dessus; et vous savez qu'entre nous autres auteurs, nous devons parler des ouvrages les uns des autres avec beaucoup de circonspection.

DORANTE.

Mais encore, entre nous, que pensez-vous de cette comédie?

LYSIDAS.

Moi, monsieur?

URANIE.

De bonne foi, dites-nous votre avis.

LYSIDAS.

Je la trouve fort belle.

DORANTE.

Assurément?

LYSIDAS.

Assurément. Pourquoi non? N'est-elle pas en effet la plus belle du monde?

DORANTE.

Hon, hon; vous êtes un méchant diable, monsieur Lysidas; vous ne dites pas ce que vous pensez.

LYSIDAS.

Pardonnez-moi.

DORANTE.

Mon Dieu! je vous connois; ne dissimulons point.

LYSIDAS.

Moi, monsieur?

DORANTE.

Je vois bien que le bien que vous dites de cette pièce n'est que par honnêteté; et que, dans le fond du cœur, vous êtes de l'avis de beaucoup de gens qui la trouvent mauvaise.

LYSIDAS.

Hai, hai, hai.

DORANTE.

Avouez, ma foi, que c'est une méchante chose que cette comédie.

LYSIDAS.

Il est vrai qu'elle n'est pas approuvée par les connoisseurs.

LE MARQUIS.

Ma foi, chevalier, tu en tiens, et te voilà payé de ta raillerie. Ah, ah, ah, ah!

DORANTE.

Pousse, mon cher marquis, pousse.

LE MARQUIS.

Tu vois que nous avons les savants de notre côté.

DORANTE.

Il est vrai, le jugement de monsieur Lysidas est quelque chose de considérable. Mais monsieur Lysidas veut bien que je ne me rende pas pour cela; et, puisque j'ai bien l'audace de me défendre (Montrant Climène.) contre les sentiments de madame, il ne trouvera pas mauvais que je combatte les siens.

ÉLISE.

Quoi! vous voyez contre vous madame, monsieur le marquis et monsieur Lysidas, et vous osez résister encore? Fi! que cela est de mauvaise grâce!

CLIMÈNE.

Voilà qui me confond, pour moi, que des personnes raisonnables se puissent mettre en tête de donner protection aux sottises de cette pièce.

LE MARQUIS.

Dieu me damne! madame, elle est misérable depuis le commencement jusqu'à la fin.

DORANTE.

Cela est bientôt dit, marquis. Il n'est rien plus aisé que de trancher ainsi; et je ne vois aucune chose qui puisse être à couvert de la souveraineté de tes décisions.

LE MARQUIS.

Parbleu! tous les autres comédiens qui étoient là pour la voir en ont dit tous les maux du monde.

DORANTE.

Ah! je ne dis plus mot, tu as raison, marquis. Puisque les autres comédiens en disent du mal, il faut les en croire

assurément. Ce sont tous gens éclairés et qui parlent sans intérêt. Il n'y a plus rien à dire, je me rends.

CLIMÈNE.

Rendez-vous, ou ne vous rendez pas, je sais fort bien que vous ne me persuaderez point de souffrir les immodesties de cette pièce, non plus que les satires désobligeantes qu'on y voit contre les femmes.

URANIE.

Pour moi, je me garderai bien de m'en offenser, et de prendre rien sur mon compte de tout ce qui s'y dit. Ces sortes de satires tombent directement sur les mœurs, et ne frappent les personnes que par réflexion. N'allons point nous appliquer nous-mêmes* les traits d'une censure générale; et profitons de la leçon, si nous pouvons, sans faire semblant qu'on parle à nous. Toutes les peintures ridicules qu'on expose sur les théâtres doivent être regardées sans chagrin de tout le monde. Ce sont miroirs publics, où il ne faut jamais témoigner qu'on se voie; et c'est se taxer hautement d'un défaut, que se scandaliser qu'on le reprenne.[1]

CLIMÈNE.

Pour moi, je ne parle pas de ces choses par la part que j'y puisse avoir, et je pense que je vis d'un air dans le monde à ne pas craindre d'être cherchée dans les peintures qu'on fait là des femmes qui se gouvernent mal.

* VAR. *N'allons point nous appliquer à nous-mêmes* (1682.)

1. Phèdre exprime ainsi la même pensée :

> Suspicione si quis errabit sua
> Et rapiet ad se quod erit commune omnium,
> Stulte nudabit animi conscientiam.

« Sur la foi d'un faux soupçon prendre pour soi en particulier ce qui est dit en général, c'est trahir sottement le secret de sa conscience. »

ÉLISE.

Assurément, madame, on ne vous y cherchera point; votre conduite est assez connue; et ce sont de ces sortes de choses qui ne sont contestées de personne.

URANIE, à Climène.

Aussi, madame, n'ai-je rien dit qui aille à vous; et mes paroles, comme les satires de la comédie, demeurent dans la thèse générale.

CLIMÈNE.

Je n'en doute pas, madame. Mais enfin passons sur ce chapitre. Je ne sais pas de quelle façon vous recevez les injures qu'on dit à notre sexe dans un certain endroit de la pièce; et, pour moi, je vous avoue que je suis dans une colère épouvantable, de voir que cet auteur impertinent nous appelle *des animaux.*[1]

URANIE.

Ne voyez-vous pas que c'est un ridicule qu'il fait parler?

DORANTE.

Et puis, madame, ne savez-vous pas que les injures des amants n'offensent jamais; qu'il est des amours emportés aussi bien que des doucereux; et qu'en de pareilles occasions les paroles les plus étranges, et quelque chose de pis encore, se prennent bien souvent pour des marques d'affection par celles mêmes qui les reçoivent?

ÉLISE.

Dites tout ce que vous voudrez, je ne saurois digérer

1. De Villiers, dans la *Zélinde*, a répété des récriminations tout à fait pareilles : Zélinde prétend sérieusement venger son sexe des épithètes d'*animaux*, de *diablesses*, que Molière lui auroit infligées. On conçoit difficilement d'aussi lourdes méprises; elles avoient cours cependant, et Molière ne les a pas imaginées pour se donner facilement raison.

cela, non plus que *le potage* et *la tarte à la crème*, dont madame a parlé tantôt.

LE MARQUIS.

Ah! ma foi, oui, *tarte à la crème!* voilà ce que j'avois remarqué tantôt; *tarte à la crème!* Que je vous suis obligé, madame, de m'avoir fait souvenir de *tarte à la crème!* Y a-t-il assez de pommes en Normandie pour *tarte à la crème?*[1] *Tarte à la crème*, morbleu! *tarte à la crème!*

DORANTE.

Hé bien! que veux-tu dire, *tarte à la crème?*

LE MARQUIS.

Parbleu! *tarte à la crème*, chevalier.

DORANTE.

Mais encore?

LE MARQUIS.

Tarte à la crème!

DORANTE.

Dis-nous un peu tes raisons.

LE MARQUIS.

Tarte à la crème!

URANIE.

Mais il faut expliquer sa pensée, ce me semble.

LE MARQUIS.

Tarte à la crème, madame!

URANIE.

Que trouvez-vous là à redire?

LE MARQUIS.

Moi, rien. *Tarte à la crème!*

1. On jetoit des pommes aux acteurs dont on étoit mécontent : Racine dans une épigramme, dit de Pradon :

Pommes sur lui volèrent largement.

URANIE.

Ah! je le quitte.[1]

ÉLISE.

Monsieur le marquis s'y prend bien, et vous bourre de la belle manière. Mais je voudrois bien que monsieur Lysidas voulût les achever, et leur donner quelques petits coups de sa façon.

LYSIDAS.

Ce n'est pas ma coutume de rien blâmer, et je suis assez indulgent pour les ouvrages des autres. Mais enfin, sans choquer l'amitié que monsieur le chevalier témoigne pour l'auteur, on m'avouera que ces sortes de comédies ne sont pas proprement des comédies, et qu'il y a une grande différence de toutes ces bagatelles à la beauté des pièces sérieuses. Cependant tout le monde donne là dedans aujourd'hui; on ne court plus qu'à cela, et l'on voit une solitude effroyable aux grands ouvrages, lorsque des sottises ont tout Paris. Je vous avoue que le cœur m'en saigne quelquefois; et cela est honteux pour la France.[2]

CLIMÈNE.

Il est vrai que le goût des gens est étrangement gâté là-dessus, et que le siècle s'encanaille furieusement.

1. Je quitte la partie.

Nous avons dit que ce trait passoit pour avoir été pris sur nature, et qu'on attribuoit particulièrement au duc de La Feuillade ce mode d'argumentation trop irrésistible.

2. Il paroit que les plaintes dont M. Lysidas se fait ici l'interprète avoient été exprimées par les Corneille. Thomas Corneille écrivoit à l'abbé de Pure, dans une lettre inédite datée du 1er décembre 1659: « Tout le monde dit qu'ils (les comédiens de Monsieur) ont joué détestablement la pièce de M. de La Clairière; et le grand monde qu'ils ont eu à leur farce des *Précieuses* fait bien connoitre qu'ils ne sont propres qu'à soutenir de pareilles bagatelles, et que la plus forte pièce tomberoit entre leurs mains. » De là vient qu'on accusa Pierre ou Thomas Corneille d'avoir mis la main au *Portrait du Peintre* de Boursault. Pierre Corneille étoit en effet l'ami déclaré

ÉLISE.

Celui-là est joli encore, s'encanaille! Est-ce vous qui l'avez inventé, madame? [1]

CLIMÈNE.

Hé!

ÉLISE.

Je m'en suis bien doutée.

DORANTE.

Vous croyez donc, monsieur Lysidas, que tout l'esprit et toute la beauté sont dans les poëmes sérieux, et que les pièces comiques sont des niaiseries qui ne méritent aucune louange?

URANIE.

Ce n'est pas mon sentiment, pour moi. La tragédie, sans doute, est quelque chose de beau quand elle est bien touchée; mais la comédie a ses charmes, et je tiens que l'une n'est pas moins difficile à faire que l'autre.*

DORANTE.

Assurément, madame; et quand, pour la difficulté, vous mettriez un peu plus du côté de la comédie, peut-

* VAR. *N'est pas moins difficile que l'autre.* (1673, 1682.)

de Boursault, qu'il appeloit son fils et dont il admiroit le talent. Mais il est bien peu probable qu'il se soit mêlé à cette guerre dans laquelle on vouloit l'intéresser. En tout cas il ne tarda pas à nouer avec Molière des relations qui furent aussi honorables pour l'un que pour l'autre.

Molière avoit mis à la scène le 23 juin 1662 la tragédie de *Sertorius*, qui avoit été représentée d'abord sur le théâtre du Marais.

1. Le mot *encanailler*, suivant Somaize, fut inventé par la marquise de Maulny. Voici le portrait qu'il trace de cette précieuse : « *Mandaris* est une femme de qualité des plus spirituelles. Ses actions sont réglées, ses conversations agréables, et elle a une économie la plus juste du monde pour les choses de sa maison. Elle n'aime pas les gens de basse naissance, et les mots qu'elle a inventés pour marquer son aversion en sont des témoins fort convaincants. » Voir le *Dictionnaire* de Somaize, édition Livet, t. II, p. 288.

être que vous ne vous abuseriez pas. Car enfin, je trouve qu'il est bien plus aisé de se guinder sur de grands sentiments, de braver en vers la fortune, accuser les destins et dire des injures aux dieux, que d'entrer comme il faut dans le ridicule des hommes et de rendre agréablement sur le théâtre les défauts de tout le monde. Lorsque vous peignez des héros, vous faites ce que vous voulez. Ce sont des portraits à plaisir, où l'on ne cherche point de ressemblance, et vous n'avez qu'à suivre les traits d'une imagination qui se donne l'essor, et qui souvent laisse le vrai pour attraper le merveilleux. Mais lorsque vous peignez les hommes, il faut peindre d'après nature. On veut que ces portraits ressemblent; et vous n'avez rien fait, si vous n'y faites reconnoître les gens de votre siècle. En un mot, dans les pièces sérieuses, il suffit, pour n'être point blâmé, de dire des choses qui soient de bon sens et bien écrites; mais ce n'est pas assez dans les autres, il y faut plaisanter; et c'est une étrange entreprise que celle de faire rire les honnêtes gens.[1]

1. Molière défend son art et son génie; il est dans son droit, et de plus il a parfaitement raison. C'est un long plaidoyer que celui de la comédie et de la tragédie dans notre littérature classique. Déjà Desmarets avoit porté la question sur le théâtre; dans *les Visionnaires* (acte II, scène IV) il fait dire au poëte ridicule Amidor:

> Je cède le comique à ces esprits abjects,
> Ces muses sans vigueur qui s'efforcent de plaire
> Au grossier appétit d'une âme populaire.
> Puis, je vois qu'une intrigue embrouille le cerveau.
> On trouve rarement quelque sujet nouveau :
> Il faut les inventer; et c'est là l'impossible.
> C'est tenter sur Neptune un naufrage visible.
> Mais un esprit hardi, savant et vigoureux,
> D'un tragique accident est toujours amoureux;
> Et sans avoir recours à l'onde aganippide,
> Il puise dans Sophocle ou dedans Euripide.

On peut citer parmi les écrivains qui intervinrent par la suite dans ce débat : Le Sage, dans le chapitre XV du *Diable boiteux*, La Harpe, dans son

CLIMÈNE.

Je crois être du nombre des honnêtes gens, et cependant je n'ai pas trouvé le mot pour rire dans tout ce que j'ai vu.

LE MARQUIS.

Ma foi, ni moi non plus.

DORANTE.

Pour toi, marquis, je ne m'en étonne pas. C'est que tu n'y as point trouvé de turlupinades.

Cours de littérature, le P. Brumoy, dans son *Discours sur la comédie*. Ces questions n'ont plus aujourd'hui qu'un intérêt scolastique.

De Villiers, dans la *Lettre sur les affaires du théâtre*, se fit l'avocat de la tragédie et surtout le défenseur de Corneille : « Il est aisé, dit-il, de connoître par toutes ces choses qu'il y a au Parnasse mille places de vides entre le divin *Corneille* et le comique *Élomire*, et que l'on ne les peut comparer en rien : puisque, pour ses ouvrages, le premier est plus qu'un dieu, et le second est, auprès de lui, moins qu'un homme; et qu'il est plus glorieux de se faire admirer par des ouvrages solides que de faire rire par des grimaces, des turlupinades, de grandes perruques et de grands canons. Le nom de *M. de Corneille*, que nous pouvons justement appeler la gloire de la France, est adoré dans toute l'Europe; et comme il a travaillé pour la postérité, tout le monde publie hautement qu'il mérite de l'encens et des statues. Ses copies sont plus estimées que les originaux qu'*Élomire* nous veut faire passer pour des chefs-d'œuvre beaucoup plus difficiles que des ouvrages sérieux. » Tous les ennemis de Molière affectent de le traiter comme un farceur, comme un bouffon du dernier ordre, qui tue le goût des belles pièces et des ouvrages sérieux; ainsi, dans *Élomire hypocondre :*

... Pour peu que le peuple en soit encor séduit,
Aux farces pour jamais le théâtre est réduit.
Ces merveilles du temps, ces pièces sans pareilles,
Ces charmes de l'esprit, des yeux et des oreilles,
Ces vers pompeux et forts, ces grands raisonnements,
Qu'on n'écoute jamais sans des ravissements,
Ces chefs-d'œuvre de l'art, ces grandes tragédies,
Par ce bouffon célèbre en vont être bannies;
Et nous, bientôt réduits à vivre en Tabarins,
Allons redevenir l'opprobre des humains.

Certes, lorsqu'on aura présentes à l'esprit ces attaques violentes, on ne trouvera point que la protestation de Molière sorte des bornes de la plus légitime défense.

LYSIDAS.

Ma foi, monsieur, ce qu'on y rencontre ne vaut guère mieux; et toutes les plaisanteries y sont assez froides, à mon avis.

DORANTE.

La cour n'a pas trouvé cela.

LYSIDAS.

Ah! monsieur, la cour!

DORANTE.

Achevez, monsieur Lysidas. Je vois bien que vous voulez dire que la cour ne se connoît pas à ces choses; et c'est le refuge ordinaire de vous autres, messieurs les auteurs, dans le mauvais succès de vos ouvrages, que d'accuser l'injustice du siècle et le peu de lumière des courtisans. Sachez, s'il vous plaît, monsieur Lysidas, que les courtisans ont d'aussi bons yeux que d'autres; qu'on peut être habile avec un point de Venise[1] et des plumes, aussi bien qu'avec une perruque courte et un petit rabat uni ; que la grande épreuve de toutes vos comédies, c'est le jugement de la cour; que c'est son goût qu'il faut étudier pour trouver l'art de réussir; qu'il n'y a point de lieu où les décisions soient si justes; et, sans mettre en ligne de compte tous les gens savants qui y sont, que, du simple bon sens naturel et du commerce de tout le beau monde, on s'y fait une manière d'esprit qui, sans comparaison, juge

1. Le *point de Venise* étoit la dentelle la plus recherchée pour les collets ou les rabats. Il étoit d'une cherté extrême; on en peut juger par ces vers du *Baron de la Crasse* de R. Poisson :

J'en voulus avoir un de ces points de Venise.
La peste! la méchante et chère marchandise!
En mettant ce rabat, je mis, c'est être fou,
Trente-deux bons arpents de vignoble à mon cou.

plus finement des choses que tout le savoir enrouillé des pédants.

URANIE.

Il est vrai que, pour peu qu'on y demeure, il vous passe là tous les jours assez de choses devant les yeux pour acquérir quelque habitude de les connoître, et surtout pour ce qui est de la bonne et mauvaise plaisanterie.

DORANTE.

La cour a quelques ridicules, j'en demeure d'accord, et je suis, comme on voit, le premier à les fronder. Mais, ma foi, il y en a un grand nombre parmi les beaux esprits de profession; et si l'on joue quelques marquis, je trouve qu'il y a bien plus de quoi jouer les auteurs, et que ce seroit une chose plaisante à mettre sur le théâtre que leurs grimaces savantes et leurs raffinements ridicules, leur vicieuse coutume d'assassiner les gens de leurs ouvrages, leur friandise de louanges, leurs ménagements de pensées, leur trafic de réputation et leurs ligues offensives et défensives, aussi bien que leurs guerres d'esprit et leurs combats de prose et de vers.[1]

LYSIDAS.

Molière est bien heureux, monsieur, d'avoir un protecteur aussi chaud que vous. Mais enfin, pour venir au fait, il est question de savoir si sa pièce est bonne, et je m'offre d'y montrer partout cent défauts visibles.

URANIE.

C'est une étrange chose de vous autres, messieurs les poëtes, que vous condamniez toujours les pièces où tout le

1. « N'est-ce pas là, dit Auger, indiquer d'avance les immortelles scènes de Trissotin et Vadius? N'est-ce pas là montrer dans le lointain, mais bien distinctement, le chef-d'œuvre des *Femmes savantes*, qu'on intituleroit presque aussi bien *les Auteurs ridicules?* »

monde court, et ne disiez jamais du bien que de celles où personne ne va.[1] Vous montrez pour les unes une haine invincible, et pour les autres une tendresse qui n'est pas concevable.

DORANTE.

C'est qu'il est généreux de se ranger du côté des affligés.

URANIE.

Mais, de grâce, monsieur Lysidas, faites-nous voir ces défauts, dont je ne me suis point aperçue.

LYSIDAS.

Ceux qui possèdent Aristote et Horace voient d'abord, madame, que cette comédie pèche contre toutes les règles de l'art.

URANIE.

Je vous avoue que je n'ai aucune habitude avec ces messieurs-là, et que je ne sais point les règles de l'art.

DORANTE.

Vous êtes de plaisantes gens avec vos règles dont vous embarrassez les ignorants et nous étourdissez tous les jours. Il semble, à vous ouïr parler, que ces règles de l'art soient les plus grands mystères du monde; et cependant ce ne sont que quelques observations aisées que le bon sens a faites sur ce qui peut ôter le plaisir que l'on prend à ces sortes de poëmes; et le même bon sens qui a fait autrefois ces observations, les fait aisément tous les jours sans le secours d'Horace et d'Aristote. Je voudrois

1. La Bruyère a dit, dans le même sens: « Si un poëte loue les vers d'un autre poëte, il y a à parier qu'ils sont mauvais et sans conséquence. » L'observation est juste et piquante, sans doute; elle est faite toutefois au point de vue de la satire; et l'on auroit tort d'en conclure que La Fontaine n'admiroit Molière que parce qu'il le croyoit « sans conséquence. »

bien savoir si la grande règle de toutes les règles n'est pas de plaire, et si une pièce de théâtre qui a attrapé son but n'a pas suivi un bon chemin. Veut-on que tout un public s'abuse sur ces sortes de choses, et que chacun ne soit pas juge du plaisir qu'il y prend?

URANIE.

J'ai remarqué une chose de ces messieurs-là : c'est que ceux qui parlent le plus des règles et qui les savent mieux que les autres, font des comédies que personne ne trouve belles.[1]

DORANTE.

Et c'est ce qui marque, madame, comme on doit s'arrêter peu à leurs disputes embarrassées.* Car enfin, si les pièces qui sont selon les règles ne plaisent pas, et que celles qui plaisent ne soient pas selon les règles, il faudroit, de nécessité, que les règles eussent été mal faites. Moquons-nous donc de cette chicane, où ils veulent assujettir le goût du public, et ne consultons dans une comédie que l'effet qu'elle fait sur nous. Laissons-nous aller de bonne foi aux choses qui nous prennent par les entrailles, et ne cherchons point de raisonnements** pour nous empêcher d'avoir du plaisir.

URANIE.

Pour moi, quand je vois une comédie, je regarde seulement si les choses me touchent; et, lorsque je m'y suis

* Var. *A leurs disputes embarrassantes.* (1673, 1682.)

** Var. *De raisonnement* (1673, 1682.)

1. Ceci rappelle le mot du grand Condé au sujet de l'abbé d'Aubignac, auteur de la *Pratique du théâtre* et d'une tragédie de *Zénobie* : « Je sais bon gré à l'abbé d'Aubignac d'avoir si bien suivi les règles d'Aristote, mais je ne pardonne point aux règles d'Aristote d'avoir fait faire à l'abbé d'Aubignac une si méchante tragédie. »

bien divertie, je ne vais point demander si j'ai eu tort, et si les règles d'Aristote me défendoient de rire.

DORANTE.

C'est justement comme un homme qui auroit trouvé une sauce excellente, et qui voudroit examiner si elle est bonne, sur les préceptes du *Cuisinier françois*.[1]

URANIE.

Il est vrai; et j'admire les raffinements de certaines gens sur des choses que nous devons sentir par nous-mêmes.*

DORANTE.

Vous avez raison, madame, de les trouver étranges, tous ces raffinements mystérieux. Car enfin, s'ils ont lieu, nous voilà réduits à ne nous plus croire; nos propres sens seront esclaves en toutes choses; et, jusques au manger et au boire, nous n'oserons plus trouver rien de bon, sans le congé de messieurs les experts.[2]

LYSIDAS.

Enfin, monsieur, toute votre raison, c'est que *l'École des Femmes* a plu; et vous ne vous souciez point qu'elle ne soit pas dans les règles, pourvu...

DORANTE.

Tout beau, monsieur Lysidas, je ne vous accorde pas cela. Je dis bien que le grand art est de plaire, et que cette comédie ayant plu à ceux pour qui elle est faite, je

* VAR. *Que nous devons sentir nous-mêmes.* (1673, 1682.)

1. On voit que déjà, du temps de Molière, *le Cuisinier françois* jouissoit d'une légitime réputation. Il a été imprimé pour la première fois en 1653. L'auteur se nommoit La Varenne.

2. Tous ces raisonnements du courtisan Dorante sont justes, en supposant toutefois une culture suffisante dans ceux qui veulent sentir et goûter par eux-mêmes.

trouve que c'est assez pour elle, et qu'elle doit peu se soucier du reste. Mais, avec cela, je soutiens qu'elle ne pèche contre aucune des règles dont vous parlez. Je les ai lues, Dieu merci, autant qu'un autre; et je ferois voir aisément que peut-être n'avons-nous point de pièce au théâtre plus régulière que celle-là.

ÉLISE.

Courage, monsieur Lysidas! nous sommes perdus si vous reculez.

LYSIDAS.

Quoi! monsieur, la protase, l'épitase, et la péripétie...

DORANTE.

Ah! monsieur Lysidas, vous nous assommez avec vos grands mots. Ne paroissez point si savant, de grâce! humanisez votre discours, et parlez pour être entendu. Pensez-vous qu'un nom grec donne plus de poids à vos raisons? Et ne trouveriez-vous pas qu'il fût aussi beau de dire, l'exposition du sujet, que la protase; le nœud, que l'épitase; et le dénouement, que la péripétie?

LYSIDAS.

Ce sont termes de l'art dont il est permis de se servir. Mais puisque ces mots blessent vos oreilles, je m'expliquerai d'une autre façon; et je vous prie de répondre positivement à trois ou quatre choses que je vais dire. Peut-on souffrir une pièce qui pèche contre le nom propre des pièces de théâtre? Car enfin le nom de poëme dramatique vient d'un mot grec qui signifie agir, pour montrer que la nature de ce poëme consiste dans l'action: et dans cette comédie-ci il ne se passe point d'actions, et tout consiste en des récits que vient faire ou Agnès ou Horace.

LE MARQUIS.

Ah! ah! chevalier.

CLIMÈNE.

Voilà qui est spirituellement remarqué, et c'est prendre le fin des choses.

LYSIDAS.

Est-il rien de si peu spirituel, ou pour mieux dire, rien de si bas, que quelques mots où tout le monde rit, et surtout celui des *enfants par l'oreille?*

CLIMÈNE.

Fort bien.

ÉLISE.

Ah!

LYSIDAS.

La scène du valet et de la servante au dedans de la maison n'est-elle pas d'une longueur ennuyeuse, et tout à fait impertinente?

LE MARQUIS.

Cela est vrai.

CLIMÈNE.

Assurément.

ÉLISE.

Il a raison.

LYSIDAS.

Arnolphe ne donne-t-il pas trop librement son argent à Horace? Et puisque c'est le personnage ridicule de la pièce, falloit-il lui faire faire l'action d'un honnête homme?

LE MARQUIS.

Bon; la remarque est encore bonne.

CLIMÈNE.

Admirable.

ÉLISE.

Merveilleuse.

LYSIDAS.

Le sermon et les maximes ne sont-ils pas des choses

ridicules, et qui choquent même le respect que l'on doit à nos mystères ?

LE MARQUIS.

C'est bien dit.

CLIMÈNE.

Voilà parlé comme il faut.

ÉLISE.

Il ne se peut rien de mieux.

LYSIDAS.

Et ce monsieur de la Souche, enfin, qu'on nous fait un homme d'esprit, et qui paroît si sérieux en tant d'endroits, ne descend-il point dans quelque chose de trop comique et de trop outré au cinquième acte, lorsqu'il explique à Agnès la violence de son amour, avec ces roulements d'yeux extravagants, ces soupirs ridicules, et ces larmes niaises qui font rire tout le monde ?

LE MARQUIS.

Morbleu ! merveille !

CLIMÈNE.

Miracle !

ÉLISE.

Vivat, monsieur Lysidas !

LYSIDAS.

Je laisse cent mille autres choses, de peur d'être ennuyeux.

LE MARQUIS.

Parbleu ! chevalier, te voilà mal ajusté.

DORANTE.

Il faut voir.

LE MARQUIS.

Tu as trouvé ton homme, ma foi.

DORANTE.

Peut-être.

LE MARQUIS.

Réponds, réponds, réponds, réponds.

DORANTE.

Volontiers. Il...

LE MARQUIS.

Réponds donc, je te prie.

DORANTE.

Laisse-moi donc faire. Si...

LE MARQUIS.

Parbleu ! je te défie de répondre.

DORANTE.

Oui, si tu parles toujours.

CLIMÈNE.

De grâce, écoutons ses raisons.

DORANTE.

Premièrement, il n'est pas vrai de dire que toute la pièce n'est qu'en récits. On y voit beaucoup d'actions qui se passent sur la scène, et les récits eux-mêmes y sont des actions, suivant la constitution du sujet; d'autant qu'ils sont tous faits innocemment, ces récits, à la personne intéressée, qui, par là, entre à tous coups dans une confusion à réjouir les spectateurs, et prend, à chaque nouvelle, toutes les mesures qu'il peut, pour se parer du malheur qu'il craint.

URANIE.

Pour moi, je trouve que la beauté du sujet de *l'École des Femmes* consiste dans cette confidence perpétuelle; et ce qui me paroît assez plaisant, c'est qu'un homme qui a de l'esprit, et qui est averti de tout par une innocente qui est sa maîtresse, et par un étourdi qui est son rival, ne puisse avec cela éviter ce qui lui arrive.[1]

1. Il appartenoit à Molière de sentir et d'exprimer mieux que personne

LE MARQUIS.

Bagatelle, bagatelle.

CLIMÈNE.

Foible réponse.

ÉLISE.

Mauvaises raisons.

DORANTE.

Pour ce qui est des *enfants par l'oreille*, ils ne sont plaisants que par réflexion à Arnolphe; et l'auteur n'a pas mis cela pour être de soi un bon mot, mais seulement pour une chose qui caractérise l'homme,[1] et peint d'autant mieux son extravagance, puisqu'il rapporte une sottise triviale qu'a dite Agnès, comme la chose la plus belle du monde, et qui lui donne une joie inconcevable.

LE MARQUIS.

C'est mal répondre.

CLIMÈNE.

Cela ne satisfait point.

ÉLISE.

C'est ne rien dire.

DORANTE.

Quant à l'argent qu'il donne librement, outre que la lettre de son meilleur ami lui est une caution suffisante, il n'est pas incompatible qu'une personne soit ridicule en de

en quoi consistoit *la beauté de son sujet*, et c'est ce qu'il fait ici avec une franchise qui ne manqua pas de le faire accuser d'un excès d'amour-propre par les censeurs de sa pièce. « Ce qui fut cause que je fis ensuite ma *Zélinde*, dit de Villiers, voyant qu'il avoit agi en père, et qu'il avoit eu trop de complaisance pour ses propres enfants. »

1. Tout le secret du comique de Molière semble être renfermé dans cette phrase. On peut dire de ses plus heureux traits : « Il n'a pas mis cela pour être de soi un bon mot, mais seulement pour une chose qui caractérise l'homme. » (Auger.)

certaines choses, et honnête homme en d'autres. Et pour la scène d'Alain et de Georgette dans le logis, que quelques-uns ont trouvée longue et froide, il est certain qu'elle n'est pas sans raison; et de même qu'Arnolphe se trouve attrapé pendant son voyage par la pure innocence de sa maîtresse, il demeure au retour longtemps à sa porte par l'innocence de ses valets, afin qu'il soit partout puni par les choses qu'il a cru faire* la sûreté de ses précautions.

LE MARQUIS.

Voilà des raisons qui ne valent rien.

CLIMÈNE.

Tout cela ne fait que blanchir.

ÉLISE.

Cela fait pitié.

DORANTE.

Pour le discours moral que vous appelez un sermon, il est certain que de vrais dévots qui l'ont ouï n'ont pas trouvé qu'il choquât ce que vous dites; et sans doute que ces paroles d'*enfer* et de *chaudières bouillantes* sont assez justifiées par l'extravagance d'Arnolphe, et par l'innocence de celle à qui il parle.[1] Et quant au transport amoureux du cinquième acte, qu'on accuse d'être trop outré et trop comique, je voudrois bien savoir si ce n'est pas faire la satire des amants, et si les honnêtes gens même, et les plus sérieux, en de pareilles occasions ne font pas des choses...?

* VAR. *Les choses dont il a cru faire* (1682.)

1. Cette justification de Molière sur un point où les attaques avoient le plus de gravité est fort brève. Il n'est pas douteux qu'il n'ait dès ce moment médité et préparé *le Tartuffe*, qui fera, moins d'un an après *la Critique*, son apparition devant la cour.

LE MARQUIS.

Ma foi, chevalier, tu ferois mieux de te taire.

DORANTE.

Fort bien. Mais enfin si nous nous regardions nous-mêmes, quand nous sommes bien amoureux...

LE MARQUIS.

Je ne veux pas seulement t'écouter.

DORANTE.

Écoute-moi si tu veux. Est-ce que, dans la violence de la passion...?

LE MARQUIS.

La, la, la, la, lare, la, la, la, la, la, la.

(Il chante.)

DORANTE.

Quoi?

LE MARQUIS.

La, la, la, la, lare, la, la, la, la, la, la.

DORANTE.

Je ne sais pas si...

LE MARQUIS.

La, la, la, la, lare, la, la, la, la, la, la, la

URANIE.

Il me semble que...

LE MARQUIS.

La, la, la, lare, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la.

URANIE.

Il se passe des choses assez plaisantes dans notre dispute. Je trouve qu'on en pourroit bien faire une petite comédie, et que cela ne seroit pas trop mal à la queue de *l'École des Femmes*.

DORANTE.

Vous avez raison.

LE MARQUIS.

Parbleu! chevalier, tu jouerois là-dedans un rôle qui ne te seroit pas avantageux.

DORANTE.

Il est vrai, marquis.

CLIMÈNE.

Pour moi, je souhaiterois que cela se fît, pourvu qu'on traitât l'affaire comme elle s'est passée.

ÉLISE.

Et moi, je fournirois de bon cœur mon personnage.

LYSIDAS.

Je ne refuserois pas le mien, que je pense.[1]

URANIE.

Puisque chacun en seroit content, chevalier, faites un mémoire de tout, et le donnez à Molière, que vous connoissez, pour le mettre en comédie.

CLIMÈNE.

Il n'auroit garde, sans doute, et ce ne seroit pas des vers à sa louange.

URANIE.

Point, point; je connois son humeur : il ne se soucie pas qu'on fronde ses pièces, pourvu qu'il y vienne du monde.

DORANTE.

Oui. Mais quel dénouement pourroit-il trouver à ceci? Car il ne sauroit y avoir ni mariage, ni reconnoissance; et

1. Ce dernier trait achève de peindre la suffisance de M. Lysidas. Battu sur tous les points par Dorante qui n'a pas même ménagé sa personne, quoiqu'il ne l'ait attaquée qu'indirectement, il croit avoir eu tout l'avantage dans la dispute, et il ne demanderoit pas mieux que de se voir représenter fidèlement dans la petite comédie dont on parle. Telle est, au reste, la fin de toutes les discussions; chacun s'en retire un peu plus affermi dans son opinion, et *content de soi*, comme l'observe fort bien Uranie. (AUGER.)

je ne sais point par où l'on pourroit faire finir la dispute.

URANIE.

Il faudroit rêver quelque incident pour cela.

SCÈNE VIII.

CLIMÈNE, URANIE, ÉLISE, DORANTE, LE MARQUIS, LYSIDAS, GALOPIN.

GALOPIN.

Madame, on a servi sur table.

DORANTE.

Ah! voilà justement ce qu'il faut pour le dénouement que nous cherchions, et l'on ne peut rien trouver de plus naturel. On disputera fort et ferme de part et d'autre, comme nous avons fait, sans que personne se rende; un petit laquais viendra dire qu'on a servi, on se lèvera, et chacun ira souper.

URANIE.

La comédie ne peut pas mieux finir, et nous ferons bien d'en demeurer là.[1]

1. *La Critique de l'École des Femmes* pourroit être comparée à ces feuilles sur lesquelles un grand peintre jette avec rapidité, au moment de l'inspiration, des poses, des attitudes, des airs de tête, qu'il doit transporter au besoin dans ses compositions. En parcourant des yeux ce léger crayon, fruit de la circonstance et d'un heureux accès d'humeur satirique contre d'injustes censeurs, on est frappé du nombre de figures originales que Molière a placées depuis dans ses plus importants ouvrages, en leur donnant, à la vérité, le développement et le coloris qu'elles ne pouvoient avoir dans une simple esquisse. Quelques traits détachés du rôle de Climène et du portrait d'Araminte ont servi à composer les personnages de la prude Arsinoé et de la pédante Philaminte. Élise et Uranie semblent se reproduire dans la raisonnable et spirituelle Henriette. Lysidas, si bassement jaloux de ses confrères, et si sottement satisfait de lui-même, se retrouve tout entier dans Trissotin. Enfin, Dorante, ingénieux défenseur de la cour contre un pédant qui l'outrage sans la connoître, reparoit à nos yeux sous le nom de Clitandre. (AUGER.)

L'IMPROMPTU

DE VERSAILLES

COMÉDIE EN UN ACTE

24 octobre 1663

NOTICE PRÉLIMINAIRE.

La Critique de l'École des Femmes exaspéra les ennemis du poëte comique. Les censeurs, si spirituellement raillés, voulurent avoir leur revanche; et aussitôt on vit, du milieu de la foule, s'élancer des écrivains qui se firent les interprètes des colères soulevées de toutes parts. Les comédiens de l'hôtel de Bourgogne se mirent tout naturellement à la tête du mouvement; ils étoient animés d'une violente jalousie contre ce chef d'une troupe de campagne qui les avoit supplantés dans la faveur du monarque et dépossédés du privilége, à la fois si glorieux et si profitable, de divertir la cour. Ils réclamoient en vain ce qui leur sembloit un droit inhérent à leur titre de *troupe royale;* ils protestoient, sollicitoient, briguoient.[1] Ces comédiens rivaux ne pouvoient manquer, par conséquent, de prendre l'initiative dans la lutte qui éclatoit.

Nous avons retracé sommairement dans la *Vie de Molière* les

1. La Grange, une année avant l'époque de *la Critique*, inscrivoit sur son registre la mention suivante : « Le samedi 24 juin (1662), la troupe est partie, par ordre du roi, pour aller à Saint-Germain-en-Laye. On a joué treize fois devant Leurs Majestés. La troupe est revenue le vendredi 11 août. Le roi a donné à la troupe 14,000 livres, croyant qu'il n'y avoit que quatorze parts; cependant la troupe étoit de quinze parts. La reine-mère fit venir les comédiens de l'hôtel de Bourgogne, qui la sollicitèrent (MM. Floridor, Montfleury) de leur procurer l'avantage de servir le roi, la troupe de Molière leur donnant beaucoup de jalousie. Reçu 14,000 livres, lesquelles ont été payées en trois payements, savoir : 6,000 livres, 17 août 1662; — 4,000 livres, 12 mars 1663 ; — 4,000 livres, 9 mai suivant. »

divers épisodes de cette guerre comique, pour nous servir d'un mot qui a été employé à cette époque même. De Villiers, le premier, essaya de répondre à *la Critique* par sa *Zélinde* (juillet 1663). Cette pièce étoit une compilation minutieuse et détaillée de tous les griefs articulés par les détracteurs de Molière et de *l'École des Femmes ;* mais cette compilation étoit lourde et indigeste ; et les comédiens de l'hôtel de Bourgogne ne crurent pas possible sans doute de représenter l'œuvre de leur camarade. Ils demandèrent une pièce à un jeune auteur, Edme Boursault, qui s'empressa de composer *le Portrait du Peintre.*

Le Portrait du Peintre fut joué à l'hôtel de Bourgogne dans le mois d'août ou de septembre (on ignore l'époque précise). Les nombreuses rivalités et inimitiés qui s'étoient coalisées contre Molière firent une sorte de succès à cette comédie.

« Chacun est demeuré d'accord, dit un contemporain,[1] que celui qui l'avoit faite a un pinceau et des couleurs à représenter parfaitement bien les choses. Zoïle (Molière) a été lui-même témoin, non pas sans quelque chagrin, des applaudissements universels qu'on a donnés à ce spirituel tableau ; et je crois qu'à présent il a bien changé le dessein qu'il pouvoit avoir de riposter, et qu'il s'en tiendra à cette première bernerie. » L'auteur, en ceci, n'étoit pas bon prophète.

« *Vite, promptement, tôt* le déconcerta, dit un autre, et le *ouf!* lui fut un coup de massue dont il est encore étourdi. » Quand on cherche dans la pièce de Boursault ce passage qui auroit été si cruel à Molière, voici ce qu'on lit :

> *Eh! parlez, dépêchez, vite, promptement, tôt!*
> On appelle cela réciter comme il faut!
> Verra-t-on en lisant, fût-on grand philosophe,
> Ce que veut dire un *ouf!* qui fait la catastrophe?
> Baron, *ouf!* que dis-tu de cet *ouf!* placé là?
> Par ma foi! cher baron, il faut voir tout cela.

Il est difficile de deviner ce qui pouvoit, dans ces vers, produire sur Molière un effet si accablant. Donnons encore deux ou trois échantillons de cette critique : voici ce qui concerne la scène du notaire (scène II du IVe acte de *l'École des Femmes*) :

1. L'auteur anonyme du *Panégyrique de l'École des Femmes.*

Est-il rien de si beau que l'endroit du notaire?
Et cet endroit charmant qu'on a tant admiré
Avec tout l'art possible n'est-il pas digéré?
Le petit dialogue est d'une adresse extrême,
Car ce que dit Arnolphe, il le dit en lui-même,
Et les moins délicats sont d'accord sur ce point
Qu'on ne peut pas répondre à ce qu'on n'entend point.
Cependant, par un jeu dont l'éclat doit surprendre,
L'un ne veut pas répondre à ce qu'il doit entendre;
Et, pour des deux côtés faire voir des appas,
L'autre répond sans peine à ce qu'il n'entend pas.

Boursault, retournant le rôle de Climène, badine comme il suit, sur le fameux *le* de la scène VI du deuxième acte.

LE COMTE.

Tout exprès
La Marquise y couroit pour voir le *le* d'Agnès.

ORIANE.

Je l'ai vu; que je l'aime et que j'en suis contente!
Ce *le*, c'est une chose horriblement touchante;
Il m'a pris *le*... Ce *le* fait qu'on ouvre les yeux.

LE COMTE.

Oui, ce *le*, Dieu me damne, est un *le* merveilleux.
Quand je vis que l'actrice y faisoit une pose,
Je crus que l'innocente alloit dire autre chose;
Et le ruban, ma foi, je ne l'attendois pas.

ORIANE.

Et ce *le* pour madame eut-il beaucoup d'appas?

AMARANTE.

J'en dirois mon avis, ne pouvant m'en défendre:
Mais qui s'en ressouvient prit plaisir à l'entendre;
Et moi, de qui l'esprit s'en est peu soucié,
A peine l'eus-je appris que je l'eus oublié.

ORIANE.

A le revoir, pour moi, je serois toute prête:
Ce *le* toute la nuit m'a tenu dans la tête,
Ma chère; aussi ce *le* charme tous les galants.

LE COMTE.

En effet, j'en vois peu qui ne donnent dedans.
La beauté de ce *le* n'eut jamais de seconde.

CLITIE.

Il est vrai que ce *le* contente bien du monde;
C'est un *le* fait exprès pour les gens délicats.

AMARANTE.

Elle est maligne, au moins; ne vous y fiez pas,

Car je sais que ce *le* lui paroît détestable.

CLITIE.

Il est vrai, ma cousine : il me semble effroyable;
Mais ce *le* par madame est si bien appuyé,
Que je meurs de regret qu'il nous ait ennuyé.

Boursault, enfin, devance le reproche adressé au dénouement de *l'École des Femmes* par Voltaire, qui le qualifioit de *postiche :*

Enfin, le dénouement n'est-il pas admirable?...
Vous m'allez alléguer que touchant cet Enrique,
On le tire aux cheveux pour quitter l'Amérique,
Et que durant la pièce, en aucun des endroits,
On ne s'aperçoit point qu'il soit père d'Agnès.
Mais il n'est pas d'auteur dont la plume n'apprenne
Que dans ce qu'on attend il n'est rien qui surprenne;
Au contraire, on croit beau ce qu'on trouve étonnant,
Et ce qu'on n'attend pas est toujours surprenant.

C'est là, sans contredit, ce qu'on trouve de plus judicieux dans *le Portrait du Peintre.* Cette pièce vient d'être réimprimée dans *les Contemporains de Molière.*[1] Le jugement suivant qu'en porte le nouvel éditeur est ce qu'on peut en dire de moins défavorable : « *Le Portrait du Peintre ,* dit M. Fournel, se ressent de la précipitation avec laquelle il est écrit, et de la gêne que ressentoit l'auteur par suite de l'obligation qu'il s'étoit imposée de suivre *la Critique* pas à pas, en en prenant le contre-pied. Il faut la lire, moins pour sa portée littéraire que pour sa valeur historique. La versification est généralement foible et la plaisanterie souvent froide; le style est très-négligé, et les mêmes rimes reviennent sans cesse. Mais elle a des passages d'une raillerie ingénieuse et vive; et, à des yeux prévenus, elle devoit paroître un chef-d'œuvre de fine et mordante ironie. » Il falloit, en effet, que des yeux fussent bien prévenus pour qu'elle pût leur faire cette illusion. Elle a été imprimée sous le patronage du duc d'Enghien, fils du grand Condé, qui (Boursault le constate dans sa dédicace) l'avoit applaudie.

Le troisième volume des *Nouvelles nouvelles ,* publié pendant cette année 1663,[2] étoit venu en aide à l'opposition formée contre

1. Publiés par M. Fournel. Tome I, page 127.
2. Voir la bibliographie de Molière dans le dernier volume.

Molière, quoique ce recueil traduisît certainement une haine moins âpre et une hostilité moins déterminée que *le Portrait du Peintre* et surtout que la *Zélinde*. C'étoient là les représailles littéraires. Il y en eut d'une autre sorte. On cherchoit à faire sortir les marquis de leur apathie, de leur insensibilité; on tâchoit d'exciter leur amour-propre. « L'on m'en a montré plusieurs, disoit de Villiers, qui étoient auprès de celui qui les contrefaisoit, et je ne pouvois m'imaginer comment il osoit se moquer d'eux; mais je me suis souvenu qu'il leur en avoit peut-être demandé la permission..... Ce qui me les fait estimer, c'est qu'ils ont l'humeur bien douce, puisqu'ils souffrent qu'on se moque d'eux. » On en appeloit en même temps au beau sexe outragé : « Je suis trop attaché à l'intérêt des dames, disoit tel autre critique,[1] pour ne pas soutenir que cette *École* est une satire effroyablement affilée contre toutes, qui mériteroit tant soit peu l'époussette, si l'on étoit moins débonnaire en France. »

Un grand seigneur, le duc de La Feuillade, n'entendit pas mériter ces reproches. Croyant que Molière l'avoit voulu jouer dans ce marquis de *la Critique*, qui est un adversaire si obstiné de *Tarte à la crème*, il s'approcha un jour du poëte, feignit de l'embrasser comme cela se pratiquoit alors, et lui frotta rudement le visage contre les boutons de son habit : belle vengeance à laquelle applaudit l'auteur de *Zélinde*.

C'est au milieu de ce tapage, au plus fort de ces persécutions, que la troupe fut mandée pour une semaine à Versailles (du 16 au 24 octobre). Louis XIV donna à Molière l'ordre de riposter à ses ennemis, et lui offrit pour cette nouvelle exécution le théâtre de la cour. « Molière, dit Auger, n'en fut peut-être pas moins embarrassé que flatté : c'étoit lui prescrire de recommencer son propre ouvrage, au risque de demeurer inférieur à lui-même et de procurer un véritable triomphe à ses adversaires, loin de leur faire essuyer un second échec. Molière avoit besoin de tous les secours de son art pour se tirer d'un pas si difficile : son art ne lui fut pas infidèle. »

Molière imagina cette scène de répétition qu'il a intitulée

1. L'auteur anonyme du prétendu *Panégyrique de l'École des Femmes*, dont il sera question dans la notice sur le Remerciement au roi.

l'Impromptu de Versailles, et dans laquelle il se montroit préparant une pièce au milieu de ses comédiens. Le masque comique étoit, pour ainsi dire, déposé; les attaques ne pouvoient plus être que directes et personnelles. Ce n'est pas sans surprise qu'on voit un véritable accès de verve aristophanesque se produire justement en face de la cour la plus pompeuse et la plus superbe dont se soit entouré un monarque d'Occident.

De Versailles, *l'Impromptu* passa à la ville; il fut joué au Palais-Royal le 4 novembre, et eut dix-neuf représentations. Son grand intérêt pour nous n'est pas celui de la réplique et de la satire, c'est surtout un intérêt biographique : on y voit Molière à l'œuvre, entouré de ses camarades; chacun y figure sous son nom, chacun trahit son caractère. Madeleine Béjart régente; Mlle Molière querelle; Mlle Duparc, en minaudant, proteste qu'elle est la personne du monde la moins façonnière; Mlle Du Croisy a le rôle d'une médisante doucereuse « dont elle ne s'acquittera pas mal. » Molière lui-même y est avec sa vivacité d'esprit, son activité et son impatience; le voilà dans la situation où il se trouvoit souvent : c'étoit de cette manière qu'il expliquoit aux comédiens les rôles dont il les chargeoit; c'est ainsi que, développant à leurs yeux le caractère de chaque personnage, il leur apprenoit à le revêtir des formes les plus vraies et les plus expressives. On peut comparer *l'Impromptu de Versailles* à ces tableaux où quelques grands artistes se sont peints eux-mêmes dans leur atelier, au milieu de leurs modèles et de leurs élèves.

Molière ne fit pas imprimer *l'Impromptu*, qu'il considéroit sans doute comme une œuvre de polémique passagère. La Grange le mit au jour, pour la première fois, dans le septième volume de l'édition de 1682: il n'y a donc point de variantes à ce texte. On auroit pu seulement signaler les corrections qui ont été proposées à la leçon des premiers éditeurs par ceux qui leur ont succédé, si ces corrections avoient offert quelque intérêt, mais nous n'en avons trouvé de cette sorte ni dans le texte de *l'Impromptu* ni dans celui du Remerciement au roi, qui lui fait suite.

L'IMPROMPTU

DE VERSAILLES

ACTEURS.[1]

MOLIÈRE, marquis ridicule.

BRÉCOURT, homme de qualité.

DE LA GRANGE, marquis ridicule.

DU CROISY, poëte.

LA THORILLIÈRE, marquis fâcheux.

BÉJART, homme qui fait le nécessaire.

Mlle DUPARC, marquise façonnière.

Mlle BÉJART, prude.

Mlle DEBRIE, sage coquette.

Mlle MOLIÈRE, satirique spirituelle.

Mlle DU CROISY, peste doucereuse.

Mlle HERVÉ, servante précieuse.

QUATRE NÉCESSAIRES.

La scène est à Versailles, dans la salle de la comédie.

1. Cette liste contient, excepté Duparc et Debrie, tous les acteurs qui composoient la troupe de Molière après la rentrée de 1663. On peut se reporter, pour ce qui concerne chacun d'eux, à la notice qui lui est consacrée dans le tableau de la troupe placé en tête du deuxième volume.

L'IMPROMPTU

DE VERSAILLES

COMÉDIE

SCÈNE PREMIÈRE.

MOLIÈRE, BRÉCOURT, LA GRANGE, DU CROISY, MESDEMOISELLES DUPARC, BÉJART, DEBRIE, MOLIÈRE, DU CROISY, HERVÉ.

MOLIÈRE, seul, parlant à ses camarades, qui sont derrière le théâtre.

Allons donc, messieurs et mesdames; vous moquez-vous avec votre longueur, et ne voulez-vous pas tous venir ici? La peste soit des gens! Holà! ho! monsieur de Brécourt!

BRÉCOURT, derrière le théâtre.

Quoi?

MOLIÈRE.

Monsieur de La Grange?

LA GRANGE, derrière le théâtre.

Qu'est-ce?

MOLIÈRE.

Monsieur Du Croisy!

DU CROISY, derrière le théâtre.

Plaît-il?

MOLIÈRE.

Mademoiselle Duparc!

MADEMOISELLE DUPARC, derrière le théâtre.

Hé bien?

MOLIÈRE.

Mademoiselle Béjart!

MADEMOISELLE BÉJART, derrière le théâtre.

Qu'y a-t-il?

MOLIÈRE.

Mademoiselle Debrie!

MADEMOISELLE DEBRIE, derrière le théâtre.

Que veut-on?

MOLIÈRE.

Mademoiselle Du Croisy!

MADEMOISELLE DU CROISY, derrière le théâtre.

Qu'est-ce que c'est?

MOLIÈRE.

Mademoiselle Hervé!

MADEMOISELLE HERVÉ, derrière le théâtre.

On y va.

MOLIÈRE.

Je crois que je deviendrai fou avec tous ces gens-ci. Hé!

(Brécourt, La Grange, Du Croisy entrent.)

Têtebleu! messieurs, me voulez-vous faire enrager aujourd'hui?

BRÉCOURT.

Que voulez-vous qu'on fasse? Nous ne savons pas nos rôles; et c'est nous faire enrager vous-même, que de nous obliger à jouer de la sorte.

MOLIÈRE.

Ah! les étranges animaux à conduire que des comédiens!

(Mesdemoiselles Béjart, Duparc, Debrie, Molière, Du Croisy et Hervé arrivent.)

MADEMOISELLE BÉJART.

Hé bien! nous voilà. Que prétendez-vous faire?

MADEMOISELLE DUPARC.

Quelle est votre pensée?

MADEMOISELLE DEBRIE.

De quoi est-il question?

MOLIÈRE.

De grâce, mettons-nous ici; et puisque nous voilà tous habillés, et que le roi ne doit venir de deux heures, employons ce temps à répéter notre affaire, et voir la manière dont il faut jouer les choses.

LA GRANGE.

Le moyen de jouer ce qu'on ne sait pas?

MADEMOISELLE DUPARC.

Pour moi, je vous déclare que je ne me souviens pas d'un mot de mon personnage.

MADEMOISELLE DEBRIE.

Je sais bien qu'il me faudra souffler le mien d'un bout à l'autre.

MADEMOISELLE BÉJART.

Et moi, je me prépare fort à tenir mon rôle à la main.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

Et moi aussi.

MADEMOISELLE HERVÉ.

Pour moi, je n'ai pas grand'chose à dire.

MADEMOISELLE DU CROISY.

Ni moi non plus; mais avec cela, je ne répondrois pas de ne point manquer.

DU CROISY.

J'en voudrois être quitte pour dix pistoles.

BRÉCOURT.

Et moi, pour vingt bons coups de fouet, je vous assure.[1]

1. Ce souhait n'est pas d'un homme très-délicat sur le point d'honneur. Faut-il voir dans cette phrase un trait de caractère? ou n'est-ce qu'une

MOLIÈRE.

Vous voilà tous bien malades, d'avoir un méchant rôle à jouer! Et que feriez-vous donc si vous étiez en ma place?

MADEMOISELLE BÉJART.

Qui, vous? vous n'êtes pas à plaindre; car, ayant fait la pièce, vous n'avez pas peur d'y manquer.

MOLIÈRE.

Et n'ai-je à craindre que le manquement de mémoire? Ne comptez-vous pour rien l'inquiétude d'un succès qui ne regarde que moi seul? Et pensez-vous que ce soit une petite affaire, que d'exposer quelque chose de comique devant une assemblée comme celle-ci; que d'entreprendre de faire rire des personnes qui nous impriment le respect, et ne rient que quand ils veulent? Est-il auteur qui ne doive trembler lorsqu'il en vient à cette épreuve? Et n'est-ce pas à moi de dire que je voudrois en être quitte pour toutes les choses du monde?

MADEMOISELLE BÉJART.

Si cela vous faisoit trembler, vous prendriez mieux vos précautions, et n'auriez pas entrepris en huit jours ce que vous avez fait.

MOLIÈRE.

Le moyen de m'en défendre, quand un roi me l'a commandé?

MADEMOISELLE BÉJART.

Le moyen? Une respectueuse excuse fondée sur l'impossibilité de la chose dans le peu de temps qu'on vous donne; et tout autre, en votre place, ménageroit mieux sa réputation, et se seroit bien gardé de se commettre comme

façon de parler? Avec Molière, c'est la première hypothèse qui est toujours la plus vraisemblable.

vous faites. Où en serez-vous, je vous prie, si l'affaire réussit mal; et quel avantage pensez-vous qu'en prendront tous vos ennemis?

MADEMOISELLE DE BRIE.

En effet, il falloit s'excuser avec respect envers le roi, ou demander du temps davantage.

MOLIÈRE.

Mon Dieu! mademoiselle, les rois n'aiment rien tant qu'une prompte obéissance, et ne se plaisent point du tout à trouver des obstacles. Les choses ne sont bonnes que dans le temps qu'ils les souhaitent; et leur en vouloir reculer le divertissement, est en ôter pour eux toute la grâce. Ils veulent des plaisirs qui ne se fassent point attendre, et les moins préparés leur sont toujours les plus agréables. Nous ne devons jamais nous regarder dans ce qu'ils désirent de nous, nous ne sommes que pour leur plaire; et, lorsqu'ils nous ordonnent quelque chose, c'est à nous à profiter vite de l'envie où ils sont. Il vaut mieux s'acquitter mal de ce qu'ils nous demandent, que de ne s'en acquitter pas assez tôt; et, si l'on a la honte de n'avoir pas bien réussi, on a toujours la gloire d'avoir obéi vite à leurs commandements.[1] Mais songeons à répéter, s'il vous plaît.

1. M. Guizot a fait remarquer qu'il y a une différence sensible pour le développement du goût et des lettres entre la protection d'un roi et celle d'une foule de courtisans plus ou moins éclairés: si la protection royale impose des lois plus sévères, elle assujettit à une contrainte moins habituelle; Racine, Boileau et Molière, lorsqu'ils avoient quitté Versailles, pouvoient vivre entre eux, et, délivrés de l'écrasante nécessité de plaire tous les jours à une multitude d'amateurs, ils pouvoient consulter plus librement leur sentiment naturel pour le vrai et le beau. Ces observations sont justes et fines; mais il faut en ajouter une autre à laquelle j'attacherois plus d'importance encore. Louis XIV, en devenant le protecteur des belles-lettres, apporta un contrepoids à l'influence jusque-là unique de la vie de société. Il représentoit la seule idée qui pût alors donner un but élevé à l'activité purement littéraire:

MADEMOISELLE BÉJART.

Comment prétendez-vous que nous fassions, si nous ne savons pas nos rôles?

MOLIÈRE.

Vous les saurez, vous dis-je; et, quand même vous ne les sauriez pas tout à fait, pouvez-vous pas y suppléer de votre esprit, puisque c'est de la prose, et que vous savez votre sujet?

MADEMOISELLE BÉJART.

Je suis votre servante. La prose est pis encore que les vers.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

Voulez-vous que je vous dise? vous deviez faire une comédie où vous auriez joué tout seul.

MOLIÈRE.

Taisez-vous, ma femme, vous êtes une bête.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

Grand merci, monsieur mon mari. Voilà ce que c'est! Le mariage change bien les gens, et vous ne m'auriez pas dit cela il y a dix-huit mois.

il représentoit la France. Comme corps politique la noblesse n'étoit plus, et le peuple n'étoit pas encore; mais, comme état, comme puissance, la France venoit, au travers de luttes séculaires, d'atteindre au sentiment de son indivisible unité. Ce fut ce sentiment que Louis XIV personnifia et qui fit son prestige: en lui vivoit le génie d'une nation.

Aussi les représentants les plus distingués de la noblesse, du clergé et des lettres purent-ils le servir en obéissant à un instinct qui ne sauroit être rangé dans le nombre des mobiles égoïstes. Quand Voiture célébroit la beauté de Julie d'Angennes de Rambouillet, il ne faisoit que flatter une femme de mérite et de naissance; mais, en travaillant pour Louis XIV, les Bossuet, les Molière, les Racine, durent avoir le sentiment, distinct ou confus, peu importe, qu'ils travailloient pour quelque chose de plus qu'un homme. L'hôtel de Rambouillet n'ouvrit aux poëtes que la carrière des succès de mode et d'amour-propre; Louis XIV leur ouvrit celle de la gloire. (E. RAMBERT.)

MOLIÈRE.

Taisez-vous, je vous prie.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

C'est une chose étrange, qu'une petite cérémonie soit capable de nous ôter toutes nos belles qualités, et qu'un mari et un galant regardent la même personne avec des yeux si différents.

MOLIÈRE.

Que de discours!

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

Ma foi, si je faisois une comédie, je la ferois sur ce sujet. Je justifierois les femmes de bien des choses dont on les accuse; et je ferois craindre aux maris la différence qu'il y a de leurs manières brusques, aux civilités des galants.

MOLIÈRE.

Ah! laissons cela. Il n'est pas question de causer maintenant; nous avons autre chose à faire.[1]

MADEMOISELLE BÉJART.

Mais puisqu'on vous a commandé de travailler sur le sujet de la critique qu'on a faite contre vous,[2] que n'avez-vous fait cette comédie des comédiens, dont vous nous avez parlé il y a longtemps?[3] C'étoit une affaire toute trou-

1. Quand on se rappelle combien Louis XIV étoit exigeant sur l'étiquette avec les grands seigneurs de sa cour et les ambassadeurs des puissances étrangères, on ne peut s'empêcher de convenir qu'il y avoit de sa part une facilité bien aimable à trouver bon que des comédiens jouassent devant lui une pièce où ils figuroient sous leurs propres noms, où ils avoient entre eux des querelles de coulisses, et jusqu'à une querelle de ménage. (Auger.)

2. L'ordre donné par Louis XIV à Molière devoit être bien positif, puisque celui-ci le répète deux fois dans cette scène, et le rappelle encore dans la suivante, lorsqu'en parlant de sa comédie, il fait dire à un marquis fâcheux: « C'est le roi qui vous la fait faire; » et qu'il répond: « Oui, monsieur. » (Bret.)

3. Molière, qui cherchoit à introduire la vérité dans la déclamation théâ-

vée, et qui venoit fort bien à la chose, et d'autant mieux qu'ayant entrepris de vous peindre, ils vous ouvroient l'occasion de les peindre aussi, et que cela auroit pu s'appeler leur portrait, à bien plus juste titre que tout ce qu'ils ont fait ne peut être appelé le vôtre. Car vouloir contrefaire un comédien dans un rôle comique, ce n'est pas le peindre lui-même, c'est peindre d'après lui les personnages qu'il représente, et se servir des mêmes traits et des mêmes couleurs qu'il est obligé d'employer aux différents tableaux des caractères ridicules qu'il imite d'après nature; mais contrefaire un comédien dans des rôles sérieux, c'est le peindre par des défauts qui sont entièrement de lui, puisque ces sortes de personnages ne veulent ni les gestes, ni les tons de voix ridicules dans lesquels on le reconnoît.

MOLIÈRE.

Il est vrai; mais j'ai mes raisons pour ne le pas faire, et je n'ai pas cru, entre nous, que la chose en valût la peine; et puis il falloit plus de temps pour exécuter cette idée. Comme leurs jours de comédie sont les mêmes que les nôtres, à peine ai-je été les voir que trois ou quatre fois depuis que nous sommes à Paris; je n'ai attrapé de leur manière de réciter que ce qui m'a d'abord sauté aux yeux, et j'aurois eu besoin de les étudier davantage pour faire des portraits bien ressemblants.

trale et à faire « réciter comme l'on parle, » avoit eu souvent l'occasion de contrefaire le débit ampoulé des acteurs de l'hôtel de Bourgogne. Cette imitation ne pouvoit être improvisée; et il reconnoît ici qu'il s'y étoit plus ou moins exercé déjà. Mais ses ennemis conclurent de ce que tel acteur de l'hôtel de Bourgogne n'avoit pas joué tel rôle depuis un espace de temps plus ou moins long, que *l'Impromptu de Versailles* étoit un impromptu fait, disoient les uns, depuis trois ans, depuis un an ou depuis six mois, disoient d'autres plus modérés. Molière, qui savoit comment ses adversaires raisonnoient, va ici au-devant de ces objections, que Montfleury fils ne laissa point de reproduire dans *l'Impromptu de l'hôtel de Condé*.

MADEMOISELLE DUPARC.

Pour moi, j'en ai reconnu quelques-uns dans votre bouche.

MADEMOISELLE DEBRIE.

Je n'ai jamais ouï parler de cela.

MOLIÈRE.

C'est une idée qui m'avoit passé une fois par la tête, et que j'ai laissée là comme une bagatelle, une badinerie, qui peut-être n'auroit pas fait rire.

MADEMOISELLE DEBRIE.

Dites-la-moi un peu, puisque vous l'avez dite aux autres.

MOLIÈRE.

Nous n'avons pas le temps maintenant.

MADEMOISELLE DEBRIE.

Seulement deux mots.

MOLIÈRE.

J'avois songé une comédie où il y auroit eu un poëte, que j'aurois représenté moi-même, qui seroit venu pour offrir une pièce à une troupe de comédiens nouvellement arrivés de la campagne. Avez-vous, auroit-il dit, des acteurs et des actrices qui soient capables de bien faire valoir un ouvrage? Car ma pièce est une pièce... Hé! monsieur, auroient répondu les comédiens, nous avons des hommes et des femmes qui ont été trouvés raisonnables partout où nous avons passé. — Et qui fait les rois parmi vous? — Voilà un acteur qui s'en démêle parfois. — Qui? ce jeune homme bien fait? Vous moquez-vous? Il faut un roi qui soit gros et gras comme quatre; un roi, morbleu! qui soit entripaillé comme il faut; un roi d'une vaste circonférence, et qui puisse remplir un trône de la belle ma-

nière.[1] La belle chose qu'un roi d'une taille galante! Voilà déjà un grand défaut; mais que je l'entende un peu réciter une douzaine de vers. Là-dessus le comédien auroit récité, par exemple, quelques vers du roi, de *Nicomède :*

Te le dirai-je, Araspe? il m'a trop bien servi;
Augmentant mon pouvoir, etc.[2]

le plus naturellement qu'il lui auroit été possible. Et le poëte : Comment! vous appelez cela réciter? C'est se railler : il faut dire les choses avec emphase. Écoutez-moi :

(Il contrefait Montfleury, comédien de l'hôtel de Bourgogne.)

Te le dirai-je, Araspe? etc.

Voyez-vous cette posture? Remarquez bien cela. Là, appuyez comme il faut le dernier vers. Voilà ce qui attire l'approbation, et fait faire le brouhaha. Mais, monsieur, auroit répondu le comédien, il me semble qu'un roi qui s'entretient tout seul avec son capitaine des gardes parle un peu plus humainement, et ne prend guère ce ton de démoniaque. — Vous ne savez ce que c'est. Allez-vous-en réciter comme vous faites, vous verrez si vous ferez faire aucun ah! Voyons un peu une scène d'amant et d'amante. Là-dessus une comédienne et un comédien auroient fait une scène ensemble, qui est celle de Camille et de Curiace :

Iras-tu, ma chère ame? et ce funeste honneur
Te plaît-il aux dépens de tout notre bonheur?

1. Allusion à l'énorme corpulence de Montfleury, ancien page du duc de Guise, et comédien de l'hôtel de Bourgogne, qui étoit obligé de resserrer son ventre dans un cercle de fer pour en soutenir le poids. Cyrano de Bergerac disoit de lui : « A cause que ce coquin est si gros qu'on ne peut le bâtonner tout entier en un jour, il fait le fier. »

2. « Il me l'a tout ravi. » Le passage qui commence ainsi fait partie d'une tirade du rôle de Prusias (*Nicomède,* acte II, scène I).

— Hélas! je vois trop bien, etc.,[1]

tout de même que l'autre, et le plus naturellement qu'ils auroient pu. Et le poëte aussitôt : Vous vous moquez, vous ne faites rien qui vaille; et voici comme il faut réciter cela :
(Il imite mademoiselle de Beauchâteau, comédienne de l'hôtel de Bourgogne.[2])

Iras-tu, ma chère ame, etc.
Non, je te connois mieux, etc.

Voyez-vous comme cela est naturel et passionné? Admirez ce visage riant qu'elle conserve dans les plus grandes afflictions. — Enfin, voilà l'idée; et il auroit parcouru de même tous les acteurs et toutes les actrices.

MADEMOISELLE DEBRIE.

Je trouve cette idée assez plaisante, et j'en ai reconnu là dès le premier vers. Continuez, je vous prie.

MOLIÈRE, imitant Beauchâteau, comédien de l'hôtel de Bourgogne, dans les stances du *Cid*.

Percé jusques au fond du cœur, etc.

1. Dans *Horace*, acte II, scène v; les deux premiers vers appartiennent au rôle de Camille; le troisième commence la réponse de Curiace; et Camille reprend par une tirade dont ces paroles, *Non, je te connois mieux*, sont le premier hémistiche. Ainsi, Molière, dans cet endroit, contrefaisoit alternativement mademoiselle Beauchâteau dans le rôle de Camille, et je ne sais quel comédien dans celui de Curiace, peut-être Beauchâteau, son mari. (AUGER.)

2. Madeleine Du Bouget, femme de François Châtelet, dit Beauchâteau, étoit une des bonnes actrices de son temps; elle avoit de la beauté et beaucoup d'esprit. Son camarade Raymond Poisson en parle d'une manière fort honorable dans son *Poëte Basque*. Voyons, dit le baron de Calazious,

Voyons la Beauchâteau :
Pour une femme, elle a de l'esprit comme un diable.

Mlle Beauchâteau joua d'original dans les pièces de Corneille. Scudéry (*Observations sur le Cid*) nous apprend qu'elle remplissoit le rôle de *l'Infante*. En 1673 elle faisoit encore partie de la troupe de l'hôtel de Bourgogne; mais, peu de temps après, elle quitta le théâtre avec une pension de mille livres, et se retira à Versailles, où elle mourut le 6 janvier 1683.

Et celui-ci, le reconnoîtrez-vous bien dans Pompée, de *Sertorius?*

(Il contrefait Hauteroche,[1] comédien de l'hôtel de Bourgogne.)

L'inimitié qui règne entre les deux partis
N'y rend pas de l'honneur, etc.[2]

MADEMOISELLE DEBRIE.

Je le reconnois un peu, je pense.

MOLIÈRE.

Et celui-ci?

(Imitant de Villiers, comédien de l'hôtel de Bourgogne.[3])

Seigneur, Polybe est mort, etc.[4]

1. Noël le Breton, sieur de Hauteroche, né à Paris en 1617, y mourut en 1707, âgé de quatre-vingt-dix ans.

Fils d'un huissier au parlement qui jouissoit d'une fortune considérable, il reçut une bonne éducation. Il avoit du goût pour l'épée; ses parents voulurent le mettre dans la robe. Ils lui achetèrent une charge de conseiller au Châtelet; ils arrêtèrent son mariage avec la fille d'un de leurs amis; Hauteroche ne voulut de la charge, ni de la femme; et, comme le *Dorante* de Corneille, il emporta tout l'argent dont il put se saisir, et passa en Espagne. Son voyage ne fut pas heureux: des joueurs le débarrassèrent de ses fonds à Valladolid, mais des comédiens le recueillirent à Valence; puis il fut directeur d'une troupe en Allemagne, et enfin il vint débuter à Paris.

Dès 1654, il étoit au théâtre du Marais; il passa ensuite à l'hôtel de Bourgogne, fut conservé à la réunion de 1680, et se retira en 1682, avec une pension de mille livres.

Hauteroche étoit d'une haute taille, d'une maigreur étonnante, et cependant d'une forte santé. Il jouoit avec beaucoup de succès les grands confidents tragiques et d'autres rôles plus importants. Hauteroche ne se borna pas à jouer les pièces des auteurs ses contemporains; il en composa lui-même plusieurs, dont quatre: *le Deuil*, *le Cocher supposé*, *Crispin médecin*, *l'Esprit follet*, sont restées au répertoire.

2. « Tous les droits amortis. » *Sertorius*, acte III, scène II.

3. De Villiers est l'auteur de *Zélinde*, l'ennemi déclaré de Molière. Voyez la notice qui lui est consacrée par M. Fournel dans le tome premier des *Contemporains de Molière.*

4. *OEdipe*, de Corneille, acte V, scène III. Il n'y a pas dans la tragédie: « Seigneur, Polybe est mort. » Œdipe dit à Iphicrate, vieillard arrivé de Corinthe: « Eh bien! Polybe est mort? » Et ce vieillard, quelques vers plus loin, dit à Œdipe: « Le roi Polybe est mort. » Il est probable que de Villiers, comédien médiocre, jouoit le rôle d'Iphicrate, et non celui d'Œdipe. (AUGER.)

MADEMOISELLE DEBRIE.

Oui, je sais qui c'est; mais il y en a quelques-uns d'entre eux, je crois, que vous auriez peine à contrefaire.

MOLIÈRE.

Mon Dieu, il n'y en a point qu'on ne pût attraper par quelque endroit, si je les avois bien étudiés! Mais vous me faites perdre un temps qui nous est cher. Songeons à nous, de grâce, et ne nous amusons point davantage à discourir. (A La Grange.) Vous, prenez garde à bien représenter avec moi votre rôle de marquis.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

Toujours des marquis!

MOLIÈRE.

Oui, toujours des marquis. Que diable voulez-vous qu'on prenne pour un caractère agréable de théâtre? Le marquis aujourd'hui est le plaisant de la comédie; et comme, dans toutes les comédies anciennes, on voit toujours un valet bouffon qui fait rire les auditeurs, de même, dans toutes nos pièces de maintenant, il faut toujours un marquis ridicule qui divertisse la compagnie.[1]

MADEMOISELLE BÉJART.

Il est vrai, on ne s'en sauroit passer.

MOLIÈRE.

Pour vous, mademoiselle...

1. L'auteur du *Portrait du Peintre* avoit dit:

Savez-vous quelles gens le matois satirise?
Des marquis.

DAMIS.

Des marquis! Il aspire si haut!

Molière, en répliquant avec cette rudesse, fournit de nouveaux prétextes d'indignation à ses censeurs.

MADEMOISELLE DUPARC.

Mon Dieu! pour moi, je m'acquitterai fort mal de mon personnage; et je ne sais pas pourquoi vous m'avez donné ce rôle de façonnière.

MOLIÈRE.

Mon Dieu! mademoiselle, voilà comme vous disiez, lorsque l'on vous donna celui de *la Critique de l'École des Femmes;* cependant vous vous en êtes acquittée à merveille, et tout le monde est demeuré d'accord qu'on ne peut pas mieux faire que vous avez fait. Croyez-moi, celui-ci sera de même; et vous le jouerez mieux que vous ne pensez.

MADEMOISELLE DUPARC.

Comment cela se pourroit-il faire? Car il n'y a point de personne au monde qui soit moins façonnière que moi.

MOLIÈRE.

Cela est vrai; et c'est en quoi vous faites mieux voir que vous êtes excellente comédienne, de bien représenter un personnage qui est si contraire à votre humeur.[1] Tâchez donc de bien prendre, tous, le caractère de vos rôles, et de vous figurer que vous êtes ce que vous représentez.

(A Du Croisy.)

Vous faites le poëte, vous, et vous devez vous remplir de ce personnage, marquer cet air pédant qui se conserve parmi le commerce du beau monde, ce ton de voix sentencieux, et cette exactitude de prononciation qui appuie sur toutes les syllabes, et ne laisse échapper aucune lettre de la plus sévère orthographe.

(A Brécourt.)

Pour vous, vous faites un honnête homme de cour, comme vous avez déjà fait dans *la Critique de l'École des*

1. Voir ce que nous avons dit sur ce passage, page XVIII du tome II.

Femmes, c'est-à-dire que vous devez prendre un air posé, un ton de voix naturel, et gesticuler le moins qu'il vous sera possible.

(A La Grange.)

Pour vous, je n'ai rien à vous dire.

(A mademoiselle Béjart.)

Vous, vous représentez une de ces femmes qui, pourvu qu'elles ne fassent point l'amour, croient que tout le reste leur est permis; de ces femmes qui se retranchent toujours fièrement sur leur pruderie, regardent un chacun de haut en bas, et veulent que toutes les plus belles qualités que possèdent les autres ne soient rien en comparaison d'un misérable honneur dont personne ne se soucie. Ayez toujours ce caractère devant les yeux, pour en bien faire les grimaces.

(A mademoiselle Debrie.)

Pour vous, vous faites une de ces femmes qui pensent être les plus vertueuses personnes du monde, pourvu qu'elles sauvent les apparences; de ces femmes qui croient que le péché n'est que dans le scandale, qui veulent conduire doucement les affaires qu'elles ont, sur le pied d'attachement honnête, et appellent amis ce que les autres nomment galants. Entrez bien dans ce caractère.

(A mademoiselle Molière.)

Vous, vous faites le même personnage que dans *la Critique*, et je n'ai rien à vous dire, non plus qu'à mademoiselle Duparc.

(A mademoiselle Du Croisy.)

Pour vous, vous représentez une de ces personnes qui prêtent doucement des charités à tout le monde,[1] de ces

1. Des charités, c'est-à-dire des choses charitables, ironiquement. Prêter des charités à tout le monde, c'étoit prêter charitablement à tout le monde

femmes qui donnent toujours le petit coup de langue en passant, et seroient bien fâchées d'avoir souffert qu'on eût dit du bien du prochain. Je crois que vous ne vous acquitterez pas mal de ce rôle.

(A mademoiselle Hervé.)

Et pour vous, vous êtes la soubrette de la précieuse, qui se mêle de temps en temps dans la conversation, et attrape, comme elle peut, tous les termes de sa maîtresse. Je vous dis tous vos caractères, afin que vous vous les imprimiez fortement dans l'esprit. Commençons maintenant à répéter, et voyons comme cela ira. Ah! voici justement un fâcheux! Il ne nous falloit plus que cela.

SCÈNE II.

LA THORILLIÈRE, MOLIÈRE, BRÉCOURT, LA GRANGE, DU CROISY; MESDEMOISELLES DUPARC, BÉJART, DEBRIE, MOLIÈRE, DU CROISY, HERVÉ.

LA THORILLIÈRE.

Bonjour, monsieur Molière.

MOLIÈRE.

Monsieur, votre serviteur. (A part.) La peste soit de l'homme!

LA THORILLIÈRE.

Comment vous en va?

de méchantes actions ou de méchantes paroles. On peut rapprocher de ce type seulement ébauché par Molière le passage suivant de la *Zélinde* qu'il avoit pu lire :

ZÉLINDE.

« Je tiens quelque chose. Il faudroit dépeindre de ces discrettes médisantes; de ces femmes de *si* et de *mais* qui disent tousjours du bien en médisant; ou plutôt qui médisent en disant du bien. Quoy que l'on leur puisse dire à l'avantage d'une personne, elles l'avouent; mais elles ne man-

MOLIÈRE.

Fort bien, pour vous servir. (Aux actrices.) Mesdemoiselles, ne...

LA THORILLIÈRE.

Je viens d'un lieu où j'ai bien dit du bien de vous.

MOLIÈRE.

Je vous suis obligé. (A part.) Que le diable t'emporte! (Aux acteurs.) Ayez un peu soin...

LA THORILLIÈRE.

Vous jouez une pièce nouvelle aujourd'hui?

MOLIÈRE.

Oui, monsieur. (Aux actrices.) N'oubliez pas...

LA THORILLIÈRE.

C'est le roi qui vous la fait faire?

MOLIÈRE.

Oui, monsieur. (Aux acteurs.) De grâce, songez...

LA THORILLIÈRE.

Comment l'appelez-vous?

MOLIÈRE.

Oui, monsieur.

LA THORILLIÈRE.

Je vous demande comment vous la nommez.

MOLIÈRE.

Ah! ma foi, je ne sais. (Aux actrices.) Il faut, s'il vous plaît, que vous...

quent jamais ensuite de se servir du *si* ou du *mais*. Si l'on leur dit qu'une personne est belle: « Ouy, diront-elles, elle est belle, elle a de l'esclat, et « si elle a les yeux ronds, la bouche platte et la taille mal faite. » Si on dit qu'une autre est vertueuse, elles l'avoueront encore et diront ensuitte: « mais l'on dit telles et telles choses d'elle; je sçay bien que ce sont des « faussetez, mais enfin la médisance ne laisse pas que de les publier, et cela « nuit beaucoup à sa réputation. » Entrez-vous bien dans le sens de ce que je vous dis, et n'y trouvez-vous pas de quoy faire quelque chose de beau et de bien à la mode? »

LA THORILLIÈRE.

Comment serez-vous habillés ?

MOLIÈRE.

Comme vous voyez. (Aux acteurs.) Je vous prie...

LA THORILLIÈRE.

Quand commencerez-vous ?

MOLIÈRE.

Quand le roi sera venu. (A part.) Au diantre le questionneur !

LA THORILLIÈRE.

Quand croyez-vous qu'il vienne ?

MOLIÈRE.

La peste m'étouffe, monsieur, si je le sais.

LA THORILLIÈRE.

Savez-vous point...?

MOLIÈRE.

Tenez, monsieur, je suis le plus ignorant homme du monde. Je ne sais rien de tout ce que vous pourrez me demander, je vous jure. (A part.) J'enrage ! Ce bourreau vient avec un air tranquille vous faire des questions, et ne se soucie pas qu'on ait en tête d'autres affaires.

LA THORILLIÈRE.

Mesdemoiselles, votre serviteur.

MOLIÈRE.

Ah ! bon, le voilà d'un autre côté.

LA THORILLIÈRE, à mademoiselle Du Croisy.

Vous voilà belle comme un petit ange. Jouez-vous toutes deux aujourd'hui ? (En regardant mademoiselle Hervé.)

MADEMOISELLE DU CROISY.

Oui, monsieur.

LA THORILLIÈRE.

Sans vous, la comédie ne vaudroit pas grand'chose.[1]

MOLIÈRE, bas, aux actrices.

Vous ne voulez pas faire en aller cet homme-là?

MADEMOISELLE DEBRIE, à La Thorillière.

Monsieur, nous avons ici quelque chose à répéter ensemble.

LA THORILLIÈRE.

Ah! parbleu, je ne veux pas vous empêcher; vous n'avez qu'à poursuivre.

MADEMOISELLE DEBRIE.

Mais...

LA THORILLIÈRE.

Non, non, je serois fâché d'incommoder personne. Faites librement ce que vous avez à faire.

MADEMOISELLE DEBRIE.

Oui; mais...

LA THORILLIÈRE.

Je suis homme sans cérémonie, vous dis-je; et vous pouvez répéter ce qui vous plaira.

MOLIÈRE.

Monsieur, ces demoiselles ont peine à vous dire qu'elles souhaiteroient fort que personne ne fût ici pendant cette répétition.

LA THORILLIÈRE.

Pourquoi? il n'y a point de danger pour moi.

MOLIÈRE.

Monsieur, c'est une coutume qu'elles observent; et

1. Notez que le compliment s'adresse aux deux plus foibles actrices de la troupe. Tous ces petits détails sont touchés avec une justesse et une finesse admirables. (AUGER.)

vous aurez plus de plaisir quand les choses vous surprendront.

LA THORILLIÈRE.

Je m'en vais donc dire que vous êtes prêts.

MOLIÈRE.

Point du tout, monsieur; ne vous hâtez pas, de grâce.

SCÈNE III.

MOLIÈRE, BRÉCOURT, LA GRANGE, DU CROISY; MESDEMOISELLES DUPARC, BÉJART, DEBRIE, MOLIÈRE, DU CROISY, HERVÉ.

MOLIÈRE.

Ah! que le monde est plein d'impertinents! Or sus, commençons. Figurez-vous donc premièrement que la scène est dans l'antichambre du roi; car c'est un lieu où il se passe tous les jours des choses assez plaisantes. Il est aisé de faire venir là toutes les personnes qu'on veut, et on peut trouver des raisons même pour y autoriser la venue des femmes que j'introduis. La comédie s'ouvre par deux marquis qui se rencontrent.

(A La Grange.)

Souvenez-vous bien, vous, de venir, comme je vous ai dit, là, avec cet air qu'on nomme le bel air, peignant votre perruque, et grondant une petite chanson entre vos dents. La, la, la, la, la, la. Rangez-vous donc, vous autres, car il faut du terrain à deux marquis; et ils ne sont pas gens à tenir leur personne dans un petit espace. (A La Grange.) Allons, parlez.

LA GRANGE.

« Bonjour, marquis. »

MOLIÈRE.

Mon Dieu, ce n'est point là le ton d'un marquis; il faut le prendre un peu plus haut; et la plupart de ces messieurs affectent une manière de parler particulière, pour se distinguer du commun : *Bonjour, marquis.* Recommencez donc.

LA GRANGE

« Bonjour, marquis.[1]

MOLIÈRE.

« Ah! marquis, ton serviteur.

LA GRANGE.

« Que fais-tu là?

MOLIÈRE.

« Parbleu, tu vois; j'attends que tous ces messieurs « aient débouché la porte, pour présenter là mon visage.

LA GRANGE.

« Têtebleu, quelle foule! Je n'ai garde de m'y aller « frotter, et j'aime bien mieux entrer des derniers.

MOLIÈRE.

« Il y a là vingt gens qui sont fort assurés de n'entrer « point, et qui ne laissent pas de se presser, et d'occuper « toutes les avenues de la porte.

LA GRANGE.

« Crions nos deux noms à l'huissier, afin qu'il nous « appelle.

1. Cette pièce enchâssée dans *l'Impromptu* n'a ni le même lieu ni le même temps que ceux de *l'Impromptu;* ainsi, elle est censée se passer, comme Molière vient de le dire, dans l'antichambre du roi, et avoir lieu, comme on le verra plus loin, avant la représentation du *Portrait du Peintre* à l'hôtel de Bourgogne, dont il sera seulement question au futur. Faute d'avoir bien fait cette distinction, on a commis différentes erreurs qui ont été longtemps à se dissiper.

MOLIÈRE.

« Cela est bon pour toi ; mais pour moi, je ne veux pas « être joué par Molière.

LA GRANGE.

« Je pense pourtant, marquis, que c'est toi qu'il joue « dans *la Critique*.

MOLIÈRE.

« Moi? Je suis ton valet; c'est toi-même en propre « personne.

LA GRANGE.

« Ah! ma foi, tu es bon de m'appliquer ton person-« nage.

MOLIÈRE.

« Parbleu! je te trouve plaisant de me donner ce qui « t'appartient.

LA GRANGE, riant.

« Ah, ah, ah! cela est drôle.

MOLIÈRE, riant.

« Ah, ah, ah! cela est bouffon.

LA GRANGE.

« Quoi! tu veux soutenir que ce n'est pas toi qu'on « joue dans le marquis de *la Critique?*

MOLIÈRE.

« Il est vrai, c'est moi. *Détestable, morbleu! détes-« table! tarte à la crème!* C'est moi, c'est moi, assuré-« ment, c'est moi.

LA GRANGE.

« Oui, parbleu! c'est toi, tu n'as que faire de railler; « et, si tu veux, nous gagerons, et verrons qui a raison « des deux.

MOLIÈRE.

« Et que veux-tu gager, encore?

LA GRANGE.

« Je gage cent pistoles que c'est toi.

MOLIÈRE.

« Et moi, cent pistoles que c'est toi.

LA GRANGE.

« Cent pistoles comptant?

MOLIÈRE.

« Comptant. Quatre-vingt-dix pistoles sur Amyntas, et « dix pistoles comptant.

LA GRANGE.

« Je le veux.

MOLIÈRE.

« Cela est fait.

LA GRANGE.

« Ton argent court grand risque.

MOLIÈRE.

« Le tien est bien aventuré.

LA GRANGE.

« A qui nous en rapporter?

MOLIÈRE, à Brécourt.

« Voici un homme qui nous jugera. Chevalier...

BRÉCOURT.

« Quoi? »

MOLIÈRE.

Bon. Voilà l'autre qui prend le ton de marquis. Vous ai-je pas dit que vous faites un rôle où l'on doit parler naturellement?

BRÉCOURT.

Il est vrai.

MOLIÈRE.

Allons donc. « Chevalier...

BRÉCOURT.

« Quoi ?

MOLIÈRE.

« Juge-nous un peu sur une gageure que nous avons « faite.

BRÉCOURT.

« Et quelle ?

MOLIÈRE.

« Nous disputons qui est le marquis de *la Critique* de « Molière; il gage que c'est moi, et moi je gage que c'est « lui.

BRÉCOURT.

« Et moi je juge que ce n'est ni l'un ni l'autre. Vous « êtes fous tous deux de vouloir vous appliquer ces sortes « de choses; et voilà de quoi j'ouïs l'autre jour se plaindre « Molière, parlant à des personnes qui le chargeoient de « même chose que vous. Il disoit que rien ne lui donnoit « du déplaisir comme d'être accusé de regarder quelqu'un « dans les portraits qu'il fait; que son dessein est de « peindre les mœurs sans vouloir toucher aux personnes, « et que tous les personnages qu'il représente sont des « personnages en l'air, et des fantômes proprement, qu'il « habille à sa fantaisie, pour réjouir les spectateurs; qu'il « seroit bien fâché d'y avoir jamais marqué qui que ce « soit; et que si quelque chose étoit capable de le dégoûter « de faire des comédies, c'étoit les ressemblances qu'on « y vouloit toujours trouver, et dont ses ennemis tâchoient « malicieusement d'appuyer la pensée, pour lui rendre de « mauvais offices auprès de certaines personnes à qui il n'a « jamais pensé. Et, en effet, je trouve qu'il a raison : car « pourquoi vouloir, je vous prie, appliquer tous ses gestes « et toutes ses paroles, et chercher à lui faire des affaires

« en disant hautement : Il joue un tel, — lorsque ce sont des « choses qui peuvent convenir à cent personnes? Comme « l'affaire de la comédie est de représenter en général « tous les défauts des hommes et principalement des « hommes de notre siècle, il est impossible à Molière de « faire aucun caractère qui ne rencontre quelqu'un dans le « monde; et s'il faut qu'on l'accuse d'avoir songé toutes « les personnes où l'on peut trouver les défauts qu'il peint, « il faut sans doute qu'il ne fasse plus de comédies.[1]

1. Cette tirade a pour but de repousser toutes les allusions qu'on vouloit voir dans les pièces de Molière. Boursault avoit été jusqu'à prétendre qu'il couroit des *clefs* imprimées (il ne dit point par qui) de ***la Critique de l'École des Femmes.***

J'ai la clef de sa pièce.
AMARANTE.
Imprimée!
LE COMTE.
Imprimée.
(A son laquais.)
Va querir cette clef et me l'apporte ici...
LE LAQUAIS, revenant.
Je n'ai point vu de clef que la clef de la porte.

« On remarquera, dit M. Fournel, que le laquais envoyé avec tant d'assurance par le comte à la recherche de la *clef* ne la trouve pas, et que Boursault passe tout à coup à autre chose, et n'en parle plus. On peut voir dans ce procédé soit un acte de réserve un peu tardif et l'envie d'esquiver la difficulté qu'il y avoit à donner une liste de noms propres sur la scène, soit un moyen perfide de se tirer d'affaire après s'être trop aventuré et une sorte d'aveu de la fausseté, ou tout au moins de la témérité de son assertion. »

De Villiers chercha à faire considérer ce passage de *l'Impromptu de Versailles* comme une amende honorable, comme une réparation faite au duc de La Feuillade; et il en tiroit des conclusions ou du moins des insinuations défavorables au courage de Molière, ce qui prouve combien il est malaisé de contenter un ennemi.

« Molière, dit Auger, pose et discute parfaitement la question. Un poëte comique doit peindre, non des individus, mais des espèces seulement. Quand il n'a point manqué à cette règle, c'est le compromettre mal à propos, c'est l'exposer à d'injustes inimitiés, que d'indiquer tel ou tel individu à la malignité publique, comme l'original d'un prétendu portrait, dont les traits, partagés entre un grand nombre de personnes, ne peuvent se trouver réunis dans aucune en particulier. Quant à ceux qui veulent se reconnoitre dans ces

MOLIÈRE.

« Ma foi, chevalier, tu veux justifier Molière, et épar-
« gner notre ami que voilà.

LA GRANGE.

« Point du tout. C'est toi qu'il épargne, et nous trou-
« verons d'autres juges.

MOLIÈRE.

« Soit. Mais dis-moi, chevalier, crois-tu pas que ton
« Molière est épuisé maintenant, et qu'il ne trouvera plus
« de matière pour...

BRÉCOURT.

« Plus de matière? Hé! mon pauvre marquis, nous lui
« en fournirons toujours assez, et nous ne prenons guère
« le chemin de nous rendre sages pour tout ce qu'il fait
« et tout ce qu'il dit. »

MOLIÈRE.

Attendez; il faut marquer davantage tout cet endroit. Écoutez-le-moi dire un peu. « Et qu'il ne trouvera plus de
« matière pour... — Plus de matière? Hé! mon pauvre
« marquis, nous lui en fournirons toujours assez, et nous
« ne prenons guère le chemin de nous rendre sages pour
« tout ce qu'il fait et tout ce qu'il dit. Crois-tu qu'il ait
« épuisé dans ses comédies tout le ridicule des hommes?
« Et, sans sortir de la cour, n'a-t-il pas encore vingt carac-
« tères de gens où il n'a point touché? N'a-t-il pas, par
« exemple, ceux qui se font les plus grandes amitiés du
« monde, et qui, le dos tourné, font galanterie de se
« déchirer l'un l'autre? N'a-t-il pas ces adulateurs à ou-
« trance, ces flatteurs insipides, qui n'assaisonnent d'au-

sortes de portraits, ils ont un double tort, puisqu'ils accusent le peintre d'un mauvais procédé dont il est innocent, et qu'ils s'accusent eux-mêmes d'un ridicule qu'on ne s'étoit peut-être pas encore avisé de remarquer en eux. »

« cun sel les louanges qu'ils donnent, et dont toutes les « flatteries ont une douceur fade qui fait mal au cœur à « ceux qui les écoutent? N'a-t-il pas ces lâches courtisans « de la faveur, ces perfides adorateurs de la fortune, qui « vous encensent dans la prospérité, et vous accablent dans « la disgrâce? N'a-t-il pas ceux qui sont toujours mécon- « tents de la cour, ces suivants inutiles, ces incommodes « assidus, ces gens, dis-je, qui pour services ne peuvent « compter que des importunités, et qui veulent que l'on « les récompense d'avoir obsédé le prince dix ans durant? « N'a-t-il pas ceux qui caressent également tout le monde, « qui promènent leurs civilités à droit et à gauche,[1] et « courent à tous ceux qu'ils voient, avec les mêmes em- « brassades et les mêmes protestations d'amitiés? — Mon- « sieur, votre très-humble serviteur. Monsieur, je suis « tout à votre service. Tenez-moi des vôtres, mon cher. « Faites état de moi, monsieur, comme du plus chaud de « vos amis. Monsieur, je suis ravi de vous embrasser. Ah! « monsieur, je ne vous voyois pas! Faites-moi la grâce de « m'employer. Soyez persuadé que je suis entièrement à « vous. Vous êtes l'homme du monde que je révère le plus. « Il n'y a personne que j'honore à l'égal de vous. Je vous « conjure de le croire. Je vous supplie de n'en point dou- « ter. Serviteur. Très-humble valet. — Va, va, marquis, « Molière aura toujours plus de sujets qu'il n'en voudra;[2] « et tout ce qu'il a touché jusqu'ici n'est rien que baga-

1. On disoit *à droit* pour *à droite*, ainsi que le constate le dictionnaire de l'Académie de 1694.

2. Dans cette revue satirique des caractères de courtisans, il n'est pas certain que Molière n'ait point attaqué indirectement, ou par leurs vices, ou par leurs ridicules, quelques-uns des personnages qui lui étoient le plus hostiles. Le duc de La Feuillade étoit, par exemple, un de ces flatteurs à outrance par lesquels Molière commence son énumération.

« telle, au prix de ce qui reste. » Voilà à peu près comme cela doit être joué.

BRÉCOURT.

C'est assez.

MOLIÈRE.

Poursuivez.

BRÉCOURT.

« Voici Climène et Élise. »

MOLIÈRE, à mesdemoiselles Duparc et Molière.

Là-dessus vous arriverez toutes deux. (A mademoiselle Duparc.) Prenez bien garde, vous, à vous déhancher comme il faut, et à faire bien des façons. Cela vous contraindra un peu; mais qu'y faire? Il faut parfois se faire violence.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« Certes, madame, je vous ai reconnue de loin, et j'ai « bien vu à votre air que ce ne pouvoit être une autre que « vous.

MADEMOISELLE DUPARC.

« Vous voyez. Je viens attendre ici la sortie d'un homme « avec qui j'ai une affaire à démêler.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« Et moi de même. »

MOLIÈRE.

Mesdames, voilà des coffres qui vous serviront de fauteuils.

MADEMOISELLE DUPARC.

« Allons, madame, prenez place, s'il vous plaît.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« Après vous, madame. »

MOLIÈRE.

Bon. Après ces petites cérémonies muettes, chacun

prendra place et parlera assis, hors les marquis, qui tantôt se lèveront et tantôt s'assoiront, suivant leur inquiétude naturelle. « Parbleu, chevalier, tu devrois faire prendre « médecine à tes canons.

BRÉCOURT.

« Comment?

MOLIÈRE.

« Ils se portent fort mal.[1]

BRÉCOURT.

« Serviteur à la turlupinade!

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« Mon Dieu! madame, que je vous trouve le teint d'une « blancheur éblouissante, et les lèvres d'un couleur de feu « surprenant!

MADEMOISELLE DUPARC.

« Ah! que dites-vous là, madame? ne me regardez « point, je suis du dernier laid aujourd'hui.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« Hé! madame, levez un peu votre coiffe.

1. Dans *l'Impromptu de l'hôtel de Condé*, on lit :

Dis-moi, trouves-tu pas cette pointe divine?
« Marquis, à tes canons fais prendre médecine.
— Pourquoi, marquis? — Pourquoi? c'est qu'ils se portent mal »

ALCIDON.

J'en croirai, si tu veux, l'agrément sans égal,
Mais...

LE MARQUIS.

Morbleu! je lirois l'un et l'autre Corneille
Que je n'y verrois pas une chose pareille.

Même critique dans *la Vengeance des Marquis :*

« LUCILE. Quoique je n'aie pas tant de mémoire ni tant d'esprit que les autres, j'y ai remarqué quelque chose de bien joli: faire prendre médecine aux canons, que cela est beau!

« ALCIPE. La pensée est fort nouvelle, et il y a plus de trente ans que tous les saltimbanques disent cette mauvaise plaisanterie; et le Peintre (Molière) fait honneur aux marquis de la mettre dans leurs bouches. »

MADEMOISELLE DUPARC.

« Fi! je suis épouvantable, vous dis-je, et je me fais « peur à moi-même.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« Vous êtes si belle!

MADEMOISELLE DUPARC.

« Point, point.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« Montrez-vous.

MADEMOISELLE DUPARC.

« Ah! fi donc, je vous prie!

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« De grâce!

MADEMOISELLE DUPARC.

« Mon Dieu, non.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« Si fait.

MADEMOISELLE DUPARC.

« Vous me désespérez.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« Un moment.

MADEMOISELLE DUPARC.

« Hai.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« Résolûment, vous vous montrerez. On ne peut point « se passer de vous voir.

MADEMOISELLE DUPARC.

« Mon Dieu! que vous êtes une étrange personne! Vous « voulez furieusement ce que vous voulez.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« Ah! madame, vous n'avez aucun désavantage à pa- « roître au grand jour, je vous jure! Les méchantes gens,

« qui assuroient que vous mettiez quelque chose![1] Vrai-
« ment, je les démentirai bien maintenant.

MADEMOISELLE DUPARC.

« Hélas! je ne sais pas seulement ce qu'on appelle « mettre quelque chose! Mais où vont ces dames?

MADEMOISELLE DEBRIE.

« Vous voulez bien, mesdames, que nous vous don- « nions en passant la plus agréable nouvelle du monde. « Voilà monsieur Lysidas qui vient de nous avertir qu'on a « fait une pièce contre Molière, que les grands comédiens « vont jouer.

MOLIÈRE.

« Il est vrai, on me l'a voulu lire; et c'est un nommé « Br... Brou... Brossaut qui l'a faite.

DU CROISY.

« Monsieur, elle est affichée sous le nom de Bour- « sault. Mais, à vous dire le secret, bien des gens ont mis « la main à cet ouvrage, et l'on en doit concevoir une « assez haute attente. Comme tous les auteurs et tous les « comédiens regardent Molière comme leur plus grand « ennemi, nous nous sommes tous unis pour le desservir. « Chacun de nous a donné un coup de pinceau à son por- « trait; mais nous nous sommes bien gardés d'y mettre « nos noms; il lui auroit été trop glorieux de succomber, « aux yeux du monde, sous les efforts de tout le Parnasse; « et, pour rendre sa défaite plus ignominieuse, nous avons « voulu choisir tout exprès un auteur sans réputation.[2]

1. C'est-à-dire du fard, des cosmétiques.

2. On voit dans *la Guerre comique*, par Delacroix, que cette opinion étoit alors universellement répandue. (Dispute V, p. 91.)

Boursault répondit à cela dans la préface qu'il mit en tête du *Portrait du Peintre :* « Il n'est pas juste que je me laisse dépouiller d'un bien qui ne

MADEMOISELLE DUPARC.

« Pour moi, je vous avoue que j'en ai toutes les joies « imaginables.

MOLIÈRE.

« Et moi aussi. Par la sambleu! le railleur sera raillé, « il aura sur les doigts, ma foi.

MADEMOISELLE DUPARC.

« Cela lui apprendra à vouloir satiriser tout. Comment! « cet impertinent ne veut pas que les femmes aient de « l'esprit! Il condamne toutes nos expressions élevées, et « prétend que nous parlions toujours terre à terre!

MADEMOISELLE DEBRIE.

« Le langage n'est rien; mais il censure tous nos atta-« chements, quelque innocents qu'ils puissent être; et, de « la façon qu'il en parle, c'est être criminelle que d'avoir « du mérite.

MADEMOISELLE DU CROISY.

« Cela est insupportable. Il n'y a pas une femme qui « puisse plus rien faire. Que ne laisse-t-il en repos nos « maris, sans leur ouvrir les yeux et leur faire prendre « garde à des choses dont ils ne s'avisent pas?

MADEMOISELLE BÉJART.

« Passe pour tout cela; mais il satirise même les femmes

peut enrichir personne, et je suis contraint de défendre « tout le Parnasse » contre l'injurieuse charité qu'on lui a voulu prêter. Les grands hommes n'ont point d'occupations si basses : ils ne travaillent qu'alors qu'il y a de la gloire à acquérir, et c'est dire assez clairement que Molière n'a rien à craindre d'eux. » Boursault fait entendre que Molière accusoit plusieurs des meilleurs poëtes du temps, et en particulier le grand Corneille, d'avoir collaboré au *Portrait du Peintre*. C'eût été faire en effet à cette pièce beaucoup plus d'honneur qu'elle n'en méritoit; et Molière, s'il avoit eu ce soupçon, se seroit incontestablement rendu coupable envers Corneille d'une criante injustice.

« de bien, et ce méchant plaisant leur donne le titre d'hon-
« nêtes diablesses.[1]

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« C'est un impertinent. Il faut qu'il en ait tout le soûl.

DU CROISY.

« La représentation de cette comédie, madame, aura « besoin d'être appuyée; et les comédiens de l'hôtel...

MADEMOISELLE DUPARC.

« Mon Dieu, qu'ils n'appréhendent rien! Je leur garan- « tis le succès de leur pièce, corps pour corps.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« Vous avez raison, madame. Trop de gens sont inté- « ressés à la trouver belle. Je vous laisse à penser si tous « ceux qui se croient satirisés par Molière ne prendront pas « l'occasion de se venger de lui en applaudissant à cette « comédie.

BRÉCOURT, ironiquement.

« Sans doute; et pour moi, je réponds de douze mar- « quis, de six précieuses, de vingt coquettes, et de trente « cocus, qui ne manqueront pas d'y battre des mains.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« En effet. Pourquoi aller offenser toutes ces personnes- « là, et particulièrement les cocus, qui sont les meilleures « gens du monde?[2]

MOLIÈRE.

« Par la sambleu! on m'a dit qu'on le va dauber, lui « et toutes ses comédies, de la belle manière; et que les

1. Allusion au vers de *l'École des Femmes*, acte IV, scène VII :

Ces dragons de vertu, ces honnêtes diablesses.

Voyez tome II, page 484.

2. Pour que Molière ait osé mettre ce trait dans la bouche de sa femme, il falloit évidemment qu'elle ne lui eût jusqu'alors donné aucun ombrage.

« comédiens et les auteurs, depuis le cèdre jusqu'à l'hy-
« sope,[1] sont diablement animés contre lui.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« Cela lui sied fort bien! Pourquoi fait-il de méchantes « pièces que tout Paris va voir, et où il peint si bien les « gens, que chacun s'y connoît? Que ne fait-il des comé- « dies comme celles de monsieur Lysidas? Il n'auroit per- « sonne contre lui, et tous les auteurs en diroient du bien. « Il est vrai que de semblables comédies n'ont pas ce grand « concours de monde; mais, en revanche, elles sont tou- « jours bien écrites, personne n'écrit contre elles, et tous « ceux qui les voient meurent d'envie de les trouver belles.

DU CROISY.

« Il est vrai que j'ai l'avantage de ne me point faire « d'ennemis, et que tous mes ouvrages ont l'approbation « des savants.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« Vous faites bien d'être content de vous. Cela vaut « mieux que tous les applaudissements du public, et que « tout l'argent qu'on sauroit gagner aux pièces de Molière. « Que vous importe qu'il vienne du monde à vos comédies, « pourvu qu'elles soient approuvées par messieurs vos con- « frères?

LA GRANGE.

« Mais quand jouera-t-on *le Portrait du Peintre?*

DU CROISY.

« Je ne sais; mais je me prépare fort à paroître des

1. Depuis le plus grand jusqu'au plus petit. Ces mots semblent confirmer ces soupçons désobligeants que Molière auroit eus d'abord contre Corneille. Nul doute que Molière en ce moment ne fût irrité; et, d'après tout ce que nous avons dit de la lutte qu'il avoit à soutenir, on avouera que cette irritation n'est pas incompréhensible.

« premiers sur les rangs, pour crier : Voilà qui est beau !

MOLIÈRE.

« Et moi de même, parbleu !

LA GRANGE.

« Et moi aussi, Dieu me sauve !

MADEMOISELLE DUPARC.

« Pour moi, j'y payerai de ma personne comme il faut ; « et je réponds d'une bravoure d'approbation, qui mettra « en déroute tous les jugements ennemis. C'est bien la « moindre chose que nous devions faire, que d'épauler de « nos louanges le vengeur de nos intérêts !

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« C'est fort bien dit.

MADEMOISELLE DEBRIE.

« Et ce qu'il nous faut faire toutes.

MADEMOISELLE BÉJART.

« Assurément.

MADEMOISELLE DU CROISY.

« Sans doute.

MADEMOISELLE HERVÉ.

« Point de quartier à ce contrefaiseur de gens.

MOLIÈRE.

« Ma foi, chevalier, mon ami, il faudra que ton Molière « se cache.

BRÉCOURT.

« Qui, lui ? Je te promets, marquis, qu'il fait dessein « d'aller sur le théâtre rire avec tous les autres du por- « trait qu'on a fait de lui.[1]

1. Ce qui est annoncé ici comme un dessein que Molière se propose d'exécuter, Molière l'avoit déjà fait sans doute lorsqu'il représenta pour la première fois *l'Impromptu*. Il avoit été s'asseoir bravement près des acteurs

MOLIÈRE.

« Parbleu! ce sera donc du bout des dents qu'il rira.

BRÉCOURT.

« Va, va, peut-être qu'il y trouvera plus de sujets de « rire que tu ne penses. On m'a montré la pièce: et, « comme tout ce qu'il y a d'agréable sont effectivement les « idées qui ont été prises de Molière,[1] la joie que cela « pourra donner n'aura pas lieu de lui déplaire, sans doute: « car, pour l'endroit où l'on s'efforce de le noircir, je suis « le plus trompé du monde, si cela est approuvé de per- « sonne;[2] et quant à tous les gens qu'ils ont tâché d'ani- « mer contre lui, sur ce qu'il fait, dit-on, des portraits « trop ressemblants, outre que cela est de fort mauvaise « grâce, je ne vois rien de plus ridicule et de plus mal « repris; et je n'avois pas cru jusqu'ici que ce fût un sujet

qui caricaturoient sa personne et ses œuvres. De Villiers revient à plusieurs endroits sur ce trait dans *la Vengeance des Marquis :*

« ALCIPE. On pourroit le faire voir sur l'hôtel de Bourgogne lorsqu'il y vint voir son portrait.

« ORPHISE. C'est un des beaux endroits de sa vie.

« CLÉANTE. C'en est un en effet. Un jeune homme auroit-il eu cette hardiesse? C'est montrer un courage intrépide... Il fut à peine placé sur ce théâtre royal que l'on fit un brouhaha qui dura fort longtemps... Les transports de la joie qu'il ressentoit faisoient trop souvent changer son visage. »

1. *Le Portrait du Peintre* n'étoit autre chose, en effet, que *la Critique* même reprise contre Molière et tournée en sens inverse. Cette idée avoit été probablement suggérée à Boursault par le passage suivant de la huitième scène de *Zélinde :* « L'on pourroit de son sujet (de *la Critique*) faire une satire inimitable, en faisant seulement que ceux qui défendent *l'École des Femmes* la combattent, et que ceux qui la combattent la défendent. Ne seroit-ce pas une chose bien divertissante de voir le marquis donner mille louanges à la *tarte à la crème* et de l'entendre crier, au lieu de : — Voilà qui est détestable! — Tarte à la crème est incomparable, morbleu! incomparable, c'est ce que l'on appelle incomparable! et du dernier incomparable! — Cela ne feroit-il pas un plaisant effet? »

2. L'un des passages du *Portrait du Peintre* que Molière avoit en vue

« de blâme pour un comédien, que de peindre trop bien « les hommes.

LA GRANGE.

« Les comédiens m'ont dit qu'ils l'attendoient sur la « réponse, et que...

BRÉCOURT.

« Sur la réponse? Ma foi, je le trouverois un grand fou « s'il se mettoit en peine de répondre à leurs invectives. « Tout le monde sait assez de quel motif elles peuvent par- « tir; et la meilleure réponse qu'il leur puisse faire, c'est « une comédie qui réussisse comme toutes ses autres. Voilà « le vrai moyen de se venger d'eux comme il faut; et, de « l'humeur dont je les connois, je suis fort assuré qu'une « pièce nouvelle qui leur enlèvera le monde les fâchera

est sans doute celui qui concerne ses sentiments religieux, que Boursault met en doute :

Outre qu'un satirique est un homme suspect,
Au seul mot de sermon nous devons du respect,
C'est une vérité qu'on ne peut contredire.
Un sermon touche l'âme et jamais ne fait rire ;
De qui croit le contraire on se doit défier,
Et qui veut qu'on en rie en a ri le premier.

LE COMTE.

C'est mal répondre.

LIZIDOR.

Puth!

DORANTE.

Pitoyable critique!

DAMIS.

Dites donc ce que c'est que d'être satirique.

DORANTE.

Que d'être satirique?

DAMIS.

Oui.

DORANTE.

C'est satiriser.

AMARANTE.

Oui, mais satiriser, c'est railler, mépriser :
Ainsi, pour l'excuser quoi que vous puissiez dire,
Votre ami du sermon nous a fait la satire ;
Et, de quelque façon que le sens en soit pris,
Pour ce que l'on respecte on n'a point de mépris.

« bien plus que toutes les satires qu'on pourroit faire de « leurs personnes.[1]

MOLIÈRE.

« Mais, chevalier... »

MADEMOISELLE BÉJART.

Souffrez que j'interrompe pour un peu la répétition. (A Molière.) Voulez-vous que je vous die? Si j'avois été en votre place, j'aurois poussé les choses autrement. Tout le monde attend de vous une réponse vigoureuse; et, après la manière dont on m'a dit que vous étiez traité dans cette comédie, vous étiez en droit de tout dire contre les comédiens, et vous deviez n'en épargner aucun.

MOLIÈRE.

J'enrage de vous ouïr parler de la sorte; et voilà votre manie à vous autres femmes. Vous voudriez que je prisse feu d'abord contre eux, et qu'à leur exemple, j'allasse éclater promptement en invectives et en injures. Le bel honneur que j'en pourrois tirer, et le grand dépit que je leur ferois! Ne se sont-ils pas préparés de bonne volonté à ces sortes de choses? Et lorsqu'ils ont délibéré s'ils joueroient *le Portrait du Peintre*, sur la crainte d'une riposte, quelques-uns d'entre eux n'ont-ils pas répondu : Qu'il nous rende toutes les injures qu'il voudra, pourvu que nous gagnions de l'argent? — N'est-ce pas là la marque d'une âme fort sensible à la honte? et ne me vengerois-je pas

1. Il est plaisant que Molière, dans la pièce même où il répond aux comédiens de l'hôtel de Bourgogne, établisse, par de bonnes raisons, qu'il ne doit pas leur répondre, et qu'il ne leur répondra point. Mais tel est l'artifice de cette petite comédie de *l'Impromptu*, qu'il semble n'être pas en contradiction avec lui-même. Il avoue, par la bouche de l'un de ses personnages, qu'il auroit tort de se venger en public des comédiens de l'hôtel, et la satire qu'il a faite précédemment de leur jeu est censée n'avoir eu pour témoins que ses camarades. (AUGER.)

bien d'eux, en leur donnant ce qu'ils veulent bien recevoir?

MADEMOISELLE DEBRIE.

Ils se sont fort plaints, toutefois, de trois ou quatre mots que vous avez dits d'eux dans *la Critique* et dans vos *Précieuses*.

MOLIÈRE.

Il est vrai, ces trois ou quatre mots sont fort offensants, et ils ont grande raison de les citer. Allez, allez, ce n'est pas cela. Le plus grand mal que je leur aie fait, c'est que j'ai eu le bonheur de plaire un peu plus qu'ils n'auroient voulu; et tout leur procédé, depuis que nous sommes venus à Paris, a trop marqué ce qui les touche[1]. Mais laissons-les faire tant qu'ils voudront; toutes leurs entreprises ne doivent point m'inquiéter. Ils critiquent mes pièces, tant mieux; et Dieu me garde d'en faire jamais qui leur plaisent! ce seroit une mauvaise affaire pour moi.

MADEMOISELLE DEBRIE.

Il n'y a pas grand plaisir pourtant à voir déchirer ses ouvrages.

MOLIÈRE.

Et qu'est-ce que cela me fait? N'ai-je pas obtenu de ma comédie tout ce que j'en voulois obtenir, puisqu'elle a eu le bonheur d'agréer aux augustes personnes à qui particulièrement je m'efforce de plaire? N'ai-je pas lieu d'être satisfait de sa destinée, et toutes leurs censures ne viennent-elles pas trop tard? Est-ce moi, je vous prie, que cela regarde maintenant? et lorsqu'on attaque une pièce qui a

1. En effet, comme nous l'avons dit au commencement de la *Notice préliminaire*, la troupe royale, jalouse de voir celle de Molière faire le service des divertissements du roi, sollicitoit pour la remplacer et ne pouvoit obtenir cet important avantage. Là étoit certainement la cause principale de l'animosité des comédiens de l'hôtel de Bourgogne évincés de ce qu'ils devoient presque considérer comme leur droit et leur prérogative.

eu du succès, n'est-ce pas attaquer plutôt le jugement de ceux qui l'ont approuvée, que l'art de celui qui l'a faite?

MADEMOISELLE DEBRIE.

Ma foi, j'aurois joué ce petit monsieur l'auteur, qui se mêle d'écrire contre des gens qui ne songent pas à lui.

MOLIÈRE.

Vous êtes folle. Le beau sujet à divertir la cour, que monsieur Boursault! Je voudrois bien savoir de quelle façon on pourroit l'ajuster pour le rendre plaisant, et si, quand on le berneroit sur un théâtre, il seroit assez heureux pour faire rire le monde. Ce lui seroit trop d'honneur que d'être joué devant une auguste assemblée; il ne demanderoit pas mieux: et il m'attaque de gaieté de cœur, pour se faire connoître, de quelque façon que ce soit. C'est un homme qui n'a rien à perdre, et les comédiens ne me l'ont déchaîné que pour m'engager à une sotte guerre, et me détourner, par cet artifice, des autres ouvrages que j'ai à faire; et cependant vous êtes assez simples pour donner toutes dans ce panneau. Mais enfin j'en ferai ma déclaration publiquement. Je ne prétends faire aucune réponse à toutes leurs critiques et leurs contre-critiques. Qu'ils disent tous les maux du monde de mes pièces, j'en suis d'accord. Qu'ils s'en saisissent après nous; qu'ils les retournent comme un habit pour les mettre sur leur théâtre, et tâchent à profiter de quelque agrément qu'on y trouve, et d'un peu de bonheur que j'ai; j'y consens, ils en ont besoin, et je serai bien aise de contribuer à les faire subsister, pourvu qu'ils se contentent de ce que je puis leur accorder avec bienséance. La courtoisie doit avoir des bornes; et il y a des choses qui ne font rire ni les spectateurs, ni celui dont on parle. Je leur abandonne de bon cœur mes ouvrages, ma figure, mes gestes, mes paroles,

mon ton de voix, et ma façon de réciter, pour en faire et dire tout ce qu'il leur plaira, s'ils en peuvent tirer quelque avantage. Je ne m'oppose point à toutes ces choses, et je serai ravi que cela puisse réjouir le monde; mais, en leur abandonnant tout cela, ils me doivent faire la grâce de me laisser le reste, et de ne point toucher à des matières de la nature de celles sur lesquelles on m'a dit qu'ils m'attaquoient dans leurs comédies.[1] C'est de quoi je prierai civilement cet honnête monsieur qui se mêle d'écrire pour eux, et voilà toute la réponse qu'ils auront de moi.[2]

1. On a soupçonné, d'après ce passage, que *le Portrait du Peintre* avoit subi des retranchements à l'impression. Un fait vient à l'appui de ces soupçons : on trouve dans *la Vengeance des Marquis* un couplet d'une chanson dirigée contre Madeleine Béjart à propos de son rôle de la Naiade dans le prologue des *Fâcheux*. De Villiers, dans un *avis au lecteur*, s'exprime ainsi relativement à cette chanson : « Bien que, dans *la Vengeance des Marquis*, Philipin chante la Chanson de la coquille, ne t'imagine pas que je l'aie prise dans *le Portrait du Peintre*. Ma pièce étoit faite avant qu'on l'y chantât, et messieurs de l'hôtel avouent que c'est moi qui leur ai fait dire. J'avois en ce temps résolu de l'ôter; mais l'on m'en a empêché à cause de la pensée qui suit, pour laquelle je l'y avois mise. » On chantoit donc la Chanson de la coquille dans la pièce de Boursault telle qu'elle étoit représentée. Or on ne trouve dans l'édition originale ni cette chanson ni rien de ce qui la rattachoit au dialogue. Le moindre indice vient donner beaucoup de probabilité à une supposition qu'on peut fort difficilement appuyer de preuves authentiques.

2. Molière a-t-il été trop loin dans sa riposte à Boursault? Nous avons mis sous les yeux des lecteurs tous les éléments du procès; ils en jugeront eux-mêmes.

Boursault, dans la préface de sa pièce imprimée, se plaint amèrement du traitement qui lui a été infligé : « Toutes les injures, dit-il, qu'on me dit dans le galimatias que Molière appelle *Impromptu* ne peuvent détruire la bonne opinion qu'il a fait concevoir de mon ouvrage (en croyant ma pièce digne de ceux qui sont accusés d'y avoir mis la main). Je pourrois repousser ces injures par d'autres injures plus piquantes, si j'en avois aussi bien la volonté que j'en ai le droit; mais je n'y suis pas accoutumé comme lui; et puis, cette sorte de vengeance est si indigne d'un honnête homme que la sienne n'a pas eu lieu de me surprendre. » Il sembloit être dans la destinée de Boursault d'être en guerre avec les poëtes les plus redoutables de son temps. Il avoit fait *le Portrait du Peintre* contre Molière; il fit contre Boileau *la Satire des Satires*: mais du moins cette fois il se défendoit au lieu

MADEMOISELLE BÉJART.

Mais enfin...

MOLIÈRE.

Mais enfin vous me feriez devenir fou. Ne parlons point de cela davantage; nous nous amusons à faire des discours, au lieu de répéter notre comédie. Où en étions-nous? Je ne m'en souviens plus.

MADEMOISELLE DEBRIE.

Vous en étiez à l'endroit...

MOLIÈRE.

Mon Dieu! j'entends du bruit; c'est le roi qui arrive assurément; et je vois bien que nous n'aurons pas le temps de passer outre. Voilà ce que c'est de s'amuser. Oh bien! faites donc, pour le reste, du mieux qu'il vous sera possible.

MADEMOISELLE BÉJART.

Par ma foi, la frayeur me surprend, et je ne saurois aller jouer mon rôle, si je ne le répète tout entier.

MOLIÈRE.

Comment, vous ne sauriez aller jouer votre rôle?

MADEMOISELLE BÉJART.

Non.

MADEMOISELLE DUPARC.

Ni moi, le mien.

MADEMOISELLE DEBRIE.

Ni moi non plus.

d'attaquer; et Boileau aima mieux employer son crédit pour empêcher la représentation de la pièce, que son talent pour en châtier l'auteur. Boursault, quelque temps après, prit sa revanche avec bien de l'avantage. Ayant appris que Boileau se trouvoit gêné, il s'empressa de lui porter tout l'argent qu'il put réaliser, et le lui offrit. « Cette action, dit M. Taschereau, montre clairement que ce n'étoit point une basse jalousie, mais bien de perfides conseils qui avoient porté Boursault à attaquer Molière; et ce tort de son esprit est plus que suffisamment compensé par ce mouvement d'une âme généreuse. »

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

Ni moi.

MADEMOISELLE HERVÉ.

Ni moi.

MADEMOISELLE DU CROISY.

Ni moi.

MOLIÈRE.

Que pensez-vous donc faire? Vous moquez-vous toutes de moi?

SCÈNE IV.

BÉJART, MOLIÈRE, LA GRANGE, DU CROISY; MESDEMOISELLES DUPARC, BÉJART, DEBRIE, MOLIÈRE, DU CROISY, HERVÉ.

BÉJART.

Messieurs, je viens vous avertir que le roi est venu, et qu'il attend que vous commenciez.

MOLIÈRE.

Ah! monsieur, vous me voyez dans la plus grande peine du monde; je suis désespéré, à l'heure que je vous parle! Voici des femmes qui s'effrayent, et qui disent qu'il leur faut répéter leurs rôles avant que d'aller commencer. Nous demandons, de grâce, encore un moment. Le roi a de la bonté, et il sait bien que la chose a été précipitée.[1]

1. Béjart se retire pour aller répéter au roi ces paroles et rentrer à la scène x où il fera le dénouement.

SCÈNE V.

MOLIÈRE, LA GRANGE, DU CROISY; MESDEMOISELLES DUPARC, BÉJART, DEBRIE, MOLIÈRE, DU CROISY, HERVÉ.

MOLIÈRE.

Hé! de grâce, tâchez de vous remettre, prenez courage, je vous prie.

MADEMOISELLE DUPARC.

Vous devez vous aller excuser.

MOLIÈRE.

Comment m'excuser?.....

SCÈNE VI.

MOLIÈRE, LA GRANGE, DU CROISY; MESDEMOISELLES DUPARC, BÉJART, DEBRIE, MOLIÈRE, DU CROISY, HERVÉ; UN NÉCESSAIRE.[1]

UN NÉCESSAIRE.

Messieurs, commencez donc.

MOLIÈRE.

Tout à l'heure, monsieur. Je crois que je perdrai l'esprit de cette affaire-ci, et...

1. On dit d'un homme qui fait l'empressé dans une maison, qui s'y mêle de tout, qu'*il fait le nécessaire :*

> Ils font partout les nécessaires,
> Et, partout importuns, devroient être chassés.
> LA FONTAINE.

C'est dans ce sens qu'on appelle ici, substantivement, des *nécessaires*, ces gens qui viennent dire à Molière de commencer, et qui probablement n'en ont reçu la mission de personne.

SCÈNE VII.

MOLIÈRE, LA GRANGE, DU CROISY,
MESDEMOISELLES DUPARC, BÉJART, DEBRIE,
MOLIÈRE, DU CROISY, HERVÉ; UN NÉCESSAIRE,
UN SECOND NÉCESSAIRE.

LE SECOND NÉCESSAIRE.

Messieurs, commencez donc.

MOLIÈRE.

Dans un moment, monsieur. (A ses camarades.) Hé, quoi donc! voulez-vous que j'aie l'affront...?

SCÈNE VIII.

MOLIÈRE, LA GRANGE, DU CROISY;
MESDEMOISELLES DUPARC, BÉJART, DEBRIE,
MOLIÈRE, DU CROISY, HERVÉ; UN NÉCESSAIRE,
UN SECOND NÉCESSAIRE, UN TROISIÈME
NÉCESSAIRE.

LE TROISIÈME NÉCESSAIRE.

Messieurs, commencez donc.

MOLIÈRE.

Oui, monsieur, nous y allons. Hé! que de gens se font de fête,[1] et viennent dire : Commencez donc, — à qui le roi ne l'a pas commandé !

1. *Se faire de fête*, c'est proprement se faire d'une fête, s'introduire dans une fête à laquelle on n'a point été invité. De là le sens métaphorique : s'entremettre de quelque affaire, et vouloir s'y rendre utile, sans y avoir été appelé. (AUGER.)

SCÈNE IX.

MOLIÈRE, LA GRANGE, DU CROISY; MESDEMOISELLES DUPARC, BÉJART, DEBRIE, MOLIÈRE, DU CROISY, HERVÉ; UN NÉCESSAIRE, UN SECOND NÉCESSAIRE, UN TROISIÈME NÉCESSAIRE, UN QUATRIÈME NÉCESSAIRE.

LE QUATRIÈME NÉCESSAIRE.

Messieurs, commencez donc.

MOLIÈRE.

Voilà qui est fait, monsieur. (A ses camarades.) Quoi donc, recevrai-je la confusion...?

SCÈNE X.

BÉJART, MOLIÈRE, LA GRANGE, DU CROISY; MESDEMOISELLES DUPARC, BÉJART, DEBRIE, MOLIÈRE, DU CROISY, HERVÉ.

MOLIÈRE.

Monsieur, vous venez pour nous dire de commencer; mais...

BÉJART.

Non, messieurs; je viens pour vous dire qu'on a dit au roi l'embarras où vous vous trouviez, et que, par une bonté toute particulière, il remet votre nouvelle comédie à une autre fois, et se contente, pour aujourd'hui, de la première que vous pourrez donner.

MOLIÈRE.

Ah! monsieur, vous me redonnez la vie! Le roi nous fait la plus grande grâce du monde de nous donner du

temps pour ce qu'il avoit souhaité; et nous allons tous le remercier des extrêmes bontés qu'il nous fait paroître.[1]

1. Pour montrer que Molière étoit incapable de rien produire de lui-même, les ennemis du poëte comique prétendoient que *l'Impromptu* n'étoit qu'une imitation du rondeau de Voiture : « Ma foi, c'est fait, » parce que Voiture fait son rondeau tout en disant qu'il n'en pourra jamais venir à bout, et que Molière fait une comédie en disant qu'il n'aura pas le temps de la faire. Avec des rapprochements de cette sorte, on ne s'étonnera plus que certaines gens ne trouvoient rien de nouveau dans les œuvres de Molière. Un des interlocuteurs du *Panégyrique de l'École des Femmes* s'exprime ainsi : « Je passe sous silence que ce n'est qu'un mélange des larcins que l'auteur a faits de tous côtés..... de manière qu'on ne peut pas dire que Zoïle (Molière) soit une source vive, mais seulement un bassin qui reçoit ses eaux d'ailleurs, pour ne point le traiter plus mal en le comprenant dans la comparaison que quelques-uns ont faite des compileurs de passage à des ânes seulement capables de porter de grands fardeaux. Je tais encore que son jeu et ses habits ne sont non plus que des imitations de divers comiques, lesquels le laisseroient aussi nu que la corneille d'Horace, s'ils lui redemandoient chacun ce qu'il leur a pris. » Ce dernier trait rappelle les vers de l'auteur du *Vrai Cid espagnol à son traducteur françois*, car Corneille a eu à subir les mêmes accusations que Molière :

Ingrat, rends-moi mon Cid jusques au dernier mot ;
Après tu connoîtras, corneille déplumée,
Que l'esprit le plus vain est souvent le plus sot.

Cette accusation de plagiat est la première que l'on jette à tout auteur qui réussit, et celle dont il doit le moins se soucier, s'il a une véritable valeur.

FIN DE L'IMPROMPTU DE VERSAILLES.

REMERCIEMENT AU ROI

FAIT PAR J.-B. P. MOLIÈRE

EN L'ANNÉE 1663, APRÈS AVOIR ÉTÉ HONORÉ D'UNE PENSION PAR SA MAJESTÉ

NOTICE.

L'hôtel de Bourgogne, qui n'avoit opposé à *la Critique* qu'une pièce (représentée), ne crut pas que deux pièces seroient de trop pour contre-balancer l'effet produit par *l'Impromptu de Versailles*. Boursault ne se soucia point de redoubler l'attaque.

Oui, l'on dit que, pendant que la noise redouble,
Un certain Montfleury veut pêcher en eau trouble
Et qu'il s'en veut mêler.

LA MARQUISE.

Et que fera Boursault?

CLÉANTE.

J'ignore la raison qui l'a mis en défaut;
Mais le premier venu pourra prendre sa place;
Car on ne pense pas pour cela qu'il la fasse.

LE MARQUIS.

Ce ne sera pas lui, cela sera donc beau?

CLÉANTE.

On dit que le dessein en est assez nouveau;
Enfin l'on y travaille, et j'en sais bien le titre;
Et l'on doit finement dessus certain chapitre...

LE MARQUIS.

Hé, mon Dieu! nostre ami, ne te tourmente point:
Bien hupé qui pourra l'attraper sur ce point.

La première comédie jouée en réponse à *l'Impromptu* est celle dont nous extrayons ces vers : *l'Impromptu de l'hôtel de*

Condé, par Montfleury fils. La seconde, qui est annoncée par le personnage de Cléante, c'est *la Vengeance des Marquis*, de Villiers, où, pour répondre sans doute à quelques traits du rôle de Mlle Molière, indiquant chez son mari une confiance trop présomptueuse, on se proposoit de railler finement Molière sur certain chapitre auquel font justement allusion les vers qu'Arnolphe répond à Chrysalde, et que le marquis emprunte à *l'École des Femmes*.

L'Impromptu de l'hôtel de Condé, œuvre d'Antoine-Jacob Montfleury, fils du comédien parodié dans *l'Impromptu de Versailles*, fut probablement joué pour la première fois à l'hôtel de Condé, d'où lui est venu le titre que l'auteur opposa à celui de Molière. Tandis que le grand Condé eut pour Molière une estime et une amitié constantes, son fils, M. le duc d'Enghien, semble avoir été au moins impartial entre Molière et ses détracteurs. C'étoit à ce prince que Boursault avoit dédié son *Portrait du Peintre*, et, dans sa dédicace, il s'autorisoit hautement de son approbation et de sa faveur.[1] Nous avons déjà dit que la pièce de Montfleury est d'une grande nullité : on n'y rencontre que la caricature du jeu de Molière dans le tragique, caricature qu'on s'accorde à regarder comme assez exacte. « Je trouvois Élomire, dit un contemporain,[2] un comique admirable, soit qu'il prêchât une Agnès, soit qu'il me montrât les chagrins pathétiques d'un misanthrope, ou que naïvement il contrefît le malade d'imagination; mais je le trouvois ridicule et je le sifflois lorsqu'il vouloit faire l'Auguste dans *Cinna*. »

Toutes les autres critiques sont puériles. Montfleury prétend que *l'Impromptu de Versailles* est un impromptu de trois ans, confondant sans doute les scènes d'imitation qui pouvoient en effet n'être pas nouvelles, et la réplique au *Portrait du Peintre* qui étoit, à coup sûr, toute récente. Puis reviennent toujours les mêmes accusations de larcin, de plagiat. Citons seulement encore ces quelques vers; la marchande Alis demande au marquis ridicule de quel auteur il veut avoir les œuvres :

1. D'autre part, nous lisons sur le registre de La Grange : « Le mardi, 11 déc. 1663, la troupe fut mandée et joua à l'hôtel de Condé, au mariage de son A. S. Msr le Duc, *la Critique de l'École des Femmes* et *l'Impromptu de Versailles*. »

2. Le Noble, *l'Esprit d'Ésope*. On se reportera à la page CLV de notre Ier volume.

De qui? belle demande!
De Molière, morbleu! de Molière, de lui,
De lui, de cet auteur burlesque d'aujourd'hui,
De ce daubeur de mœurs, qui, sans aucun scrupule,
Fait un portrait naïf de chaque ridicule;
De ce fléau des cocus, de ce bouffon du temps,
De ce héros de farce acharné sur les gens;
Dont pour peindre les mœurs la veine est si savante
Qu'il paroît tout semblable à ceux qu'il représente.

Décidément tout cela étoit trop anodin, et l'hôtel de Bourgogne avoit besoin de trouver quelque chose de plus piquant; ce fut de Villiers qui se chargea de l'affaire. De Villiers a la gloire (gloire assurément peu enviable) d'avoir dépassé en acharnement tous les détracteurs de Molière. Il vint, le premier d'abord, avec la *Zélinde*, qui n'eut d'autre tort que de ne pouvoir être jouée. *La Vengeance des Marquis* fut jugée digne de la représentation : elle vaut moins encore littérairement que *Zélinde ;* mais la haine avoit augmenté, et il lui falloit, pour se satisfaire, des attaques plus brutales. L'intention de la pièce, que Montfleury fils laissoit entendre tout à l'heure, étoit de porter la raillerie sur certain chapitre qui n'intéressoit plus ni le poëte ni le comédien, mais le mari. De Villiers fait des allusions très-saisissables à ce châtiment que Mlle Molière croyoit justement réservé aux manières brusques des maris. Il range ouvertement Molière parmi les Sganarelles non imaginaires. En doit-on conclure que les torts d'Armande Béjart envers son époux, ignorés de celui-ci, étoient déjà de notoriété publique? Ce seroit accorder à des railleries qui peuvent atteindre si aisément tout mari, et particulièrement tout mari comédien, une importance qu'elles ne méritent pas d'avoir. Vrai ou faux, fondé ou non fondé, le quolibet se présentoit de lui-même : l'envie et la rage de comédiens battus, discrédités et bafoués devoient y avoir recours; s'ils avoient osé, ils auroient sans doute dit pis encore. Ne sait-on pas jusqu'où est allé plus tard le libelle de *la Fameuse Comédienne ?*

Le reste de la pièce de de Villiers se compose de sollicitations à toutes les rancunes : à la rancune des marquis, d'abord; il s'efforce de leur persuader qu'ils sont offensés, et que Molière outrage en eux la noblesse et la majesté souveraine; à la rancune des dévots; il rappelle à ceux qui prêtent à Molière leur esprit ou

leur appui, qu'il en est, parmi eux, « qui sont obligés d'être aussi scrupuleux qu'aucune autre personne; » c'étoit, fort mystérieusement, il est vrai, faire au roi un reproche de sa complaisance : n'oublions pas que les insinuations qui paroissent les plus obscures aujourd'hui, étoient certainement, dans ce moment-là, comprises à demi-mot.

Toute cette peine, hélas! fut perdue; toutes ces perfidies qui sembloient combinées pour pousser au moins Molière à quelque éclat, n'aboutirent point. Molière ne daigna plus répondre qu'en produisant de nouveaux chefs-d'œuvre, ce qui étoit bien, comme il l'avoit dit lui-même, la plus cruelle réplique qu'il pût faire à ses ennemis.

Cette guerre avoit donné naissance, dans l'espace de moins de six mois, à six comédies jouées sur le théâtre, en comptant *les Amours de Calotin*, de Chevalier, pièce indécise, par laquelle le théâtre du Marais semble avoir voulu simplement faire acte de présence dans la lutte engagée, sans s'y compromettre. La polémique continua en dehors du théâtre par *« le Panégyrique de l'École des Femmes*, ou conversation comique sur les œuvres de M. de Molière; » par *« la Guerre comique*, ou la défense de *l'École des Femmes*, » du sieur Delacroix; par la *Lettre sur les affaires du théâtre :* productions auxquelles il suffira de donner place dans la bibliographie. Nous avons parlé ailleurs des tentatives de vengeance extra-littéraires où se porta, après le duc de La Feuillade, le comédien Montfleury, et de l'éclatant échec qu'il subit à son tour.

Molière eut pour lui, dans cette lutte, le public d'abord; Boileau, qui n'avoit encore rien publié, mais qui jouissoit déjà d'une autorité considérable; puis Louis XIV, qui ne laissa pas fléchir sa ferme protection. Louis XIV ayant créé, en cette année 1663, des pensions pour un certain nombre d'hommes de lettres, y fit comprendre Molière, « excellent poëte comique, » pour mille livres.

La singulière répartition des sommes, les notes qui accompagnent chaque nom, font de cette liste un curieux document de l'histoire littéraire; il est intéressant de voir la place qu'occupe chaque auteur et particulièrement Molière vis-à-vis des autres célébrités contemporaines. Nous reproduisons ici cette liste d'après M. Taschereau :

« Au sieur de La Chambre, médecin ordinaire du roi, excellent homme pour la physique et pour la connoissance des passions et des sens, dont il a fait divers ouvrages fort estimés, une pension de deux mille livres.

« Au sieur Conrart, lequel, sans connoissance d'aucune autre langue que sa maternelle, est admirable pour juger de toutes les productions de l'esprit, une pension de quinze cents livres.

« Au sieur Le Clerc, excellent poëte françois, six cents livres.

« Au sieur Pierre Corneille, premier poëte dramatique du monde, deux mille livres.

« Au sieur Desmarets, le plus fertile auteur et doué de la plus belle imagination qui ait jamais été, douze cents livres.

« Au sieur Ménage, excellent pour la critique des pièces, deux mille livres.

« Au sieur abbé de Pure, qui écrit l'histoire en latin pur et élégant, mille livres.

« Au sieur Boyer, excellent poëte françois, huit cents livres.

« Au sieur Corneille jeune, bon poëte françois et dramatique, mille livres.

« Au sieur Molière, excellent poëte comique, mille livres.

« Au sieur Benserade, poëte françois fort agréable, quinze cents livres.

« Au sieur Lecointre de l'Oratoire, habile pour l'histoire, quinze cents livres.

« Au sieur Godefroi, historiographe du roi, trois mille six cents livres.

« Au sieur Huet de Caen, grand personnage qui a traduit *Origene*, quinze cents livres.

« Au sieur Charpentier, poëte et orateur françois, douze cents livres.

« Au sieur abbé Cottin, *idem*, douze cents livres.

« Au sieur Sorbière, savant ès-lettres humaines, mille livres.

« Au sieur Dauvrier, *idem*, trois mille livres.

« Au sieur Ogier, consommé dans la théologie et les belles-lettres, quinze cents livres.

« Au sieur Vallier, professant parfaitement la langue arabe, six cents livres.

« Au sieur abbé Le Vayer, savant ès-belles-lettres, mille livres.

« Au sieur Le Laboureur, habile pour l'histoire, douze cents livres.

« Au sieur de Sainte-Marthe, *idem*, douze cents livres.

« Au sieur Du Perrier, poëte latin, huit cents livres.

« Au sieur Fléchier, poëte françois et latin, huit cents livres.

« Aux sieurs de Valois frères, qui écrivent l'histoire en latin, deux mille quatre cents livres.

« Au sieur Mauri, poëte latin, six cents livres.

« Au sieur Racine, poëte françois, huit cents livres.

« Au sieur abbé de Bourzeis, consommé dans la théologie positive scolastique, dans l'histoire, les lettres humaines et les langues orientales, trois mille livres.

« Au sieur Chapelain, le plus grand poëte françois qui ait jamais été et du plus solide jugement, trois mille livres.

« Au sieur abbé Cassagne, poëte, orateur et savant en théologie, quinze cents livres.

« Au sieur Perrault, habile en poésie et en belles-lettres, quinze cents livres.

« Au sieur Mézeray, historiographe, quatre mille livres.[1] »

L'inscription de Molière sur cette liste étoit en ce moment plus qu'un acte de munificence; c'étoit un nouveau témoignage de la faveur souveraine qui s'étendoit sur lui et le couvroit. Molière adressa au roi un remerciement en vers d'un tour très-vif et très-heureux, qui, une fois de plus, prouve combien le poëte comique sentoit son esprit à l'aise vis-à-vis du monarque.

Nous plaçons ici ce remerciement qui, dans l'édition de 1682, est placé à la suite de la *Critique de l'École des Femmes*.

L. M.

1. *Pièces intéressantes et peu connues pour servir à l'histoire et à la littérature*, par M. D. L. P. (M. de La Place), 1785, t. Ier, p. 198 et suiv. Les *Mélanges publiés par la Société des Bibliophiles françois* (année 1826) donnent aussi des listes de pensions, mais à partir de 1664 seulement.

REMERCIEMENT AU ROI

Votre paresse enfin me scandalise,
Ma Muse, obéissez-moi;
Il faut ce matin, sans remise,
Aller au lever du roi.
Vous savez bien pourquoi;
Et ce vous est une honte
De n'avoir pas été plus prompte
A le remercier de ses fameux bienfaits:
Mais il vaut mieux tard que jamais;
Faites donc votre compte
D'aller au Louvre accomplir mes souhaits.
Gardez-vous bien d'être en Muse bâtie;
Un air de Muse est choquant dans ces lieux;
On y veut des objets à réjouir les yeux;
Vous en devez être avertie :
Et vous ferez votre cour beaucoup mieux
Lorsqu'en marquis vous serez travestie.
Vous savez ce qu'il faut pour paroître marquis;
N'oubliez rien de l'air ni des habits;
Arborez un chapeau chargé de trente plumes
Sur une perruque de prix;

Que le rabat soit des plus grands volumes,
Et le pourpoint des plus petits.
Mais surtout je vous recommande
Le manteau, d'un ruban sur le dos retroussé;
La galanterie en est grande,
Et parmi les marquis de la plus haute bande
C'est pour être placé.
Avec vos brillantes hardes,
Et votre ajustement,
Faites tout le trajet de la salle des gardes;
Et, vous peignant galamment,
Portez de tous côtés vos regards brusquement;
Et ceux que vous pourrez connoître,
Ne manquez pas, d'un haut ton,
De les saluer par leur nom,
De quelque rang qu'ils puissent être,
Cette familiarité
Donne, à quiconque en use, un air de qualité.
Grattez du peigne à la porte[1]
De la chambre du roi;
Ou si, comme je prévoi,
La presse s'y trouve forte,
Montrez de loin votre chapeau,
Ou montez sur quelque chose
Pour faire voir votre museau;
Et criez sans aucune pause,
D'un ton rien moins que naturel :

1. Le baron de la Crasse, héros d'une comédie de R. Poisson, qui porte ce titre, raconte qu'étant allé au Louvre, il avoit frappé à la porte du roi pour se faire ouvrir. L'huissier lui dit :

Apprenez, monsieur de Pézénas,
Qu'on gratte à cette porte, et qu'on n'y heurte pas.

Monsieur l'huissier, pour le marquis un tel. —
Jetez-vous dans la foule, et tranchez du notable;
Coudoyez un chacun, point du tout de quartier;
Pressez, poussez, faites le diable
Pour vous mettre le premier;
Et quand même l'huissier,
A vos désirs inexorable,
Vous trouveroit en face un marquis repoussable,
Ne démordez point pour cela,
Tenez toujours ferme là;
A déboucher la porte il iroit trop du vôtre;
Faites qu'aucun n'y puisse pénétrer,
Et qu'on soit obligé de vous laisser entrer
Pour faire entrer quelque autre.
Quand vous serez entré, ne vous relâchez pas; [1]
Pour assiéger la chaise il faut d'autres combats;
Tâchez d'en être des plus proches
En y gagnant le terrain pas à pas;
Et si des assiégeants le prévenant amas
En bouche toutes les approches,
Prenez le parti doucement
D'attendre le prince au passage;
Il connoîtra votre visage,
Malgré votre déguisement;
Et lors, sans tarder davantage,
Faites-lui votre compliment.
Vous pourriez aisément l'étendre,
Et parler des transports qu'en vous font éclater
Les surprenants bienfaits que, sans les mériter,

1. Molière, dans tout le cours de la pièce, s'adressant à sa Muse, le masculin *entré* est une inadvertance ; à moins toutefois que l'auteur, voyant déjà cette Muse en marquis, ne croie devoir lui parler en conséquence. (AUGER.)

Sa libérale main sur vous daigne répandre,
Et des nouveaux efforts où s'en va vous porter
L'excès de cet honneur où vous n'osiez prétendre;
Lui dire comme vos désirs
Sont, après ses bontés qui n'ont point de pareilles,
D'employer à sa gloire, ainsi qu'à ses plaisirs,
Tout votre art et toutes vos veilles;
Et là-dessus lui promettre merveilles.
Sur ce chapitre on n'est jamais à sec.
Les Muses sont de grandes prometteuses;
Et, comme vos sœurs les causeuses,
Vous ne manquerez pas, sans doute, par le bec.
Mais les grands princes n'aiment guères
Que les compliments qui sont courts:
Et le nôtre surtout a bien d'autres affaires
Que d'écouter tous vos discours.
La louange et l'encens n'est pas ce qui le touche :
Dès que vous ouvrirez la bouche
Pour lui parler de grâce et de bienfait,
Il comprendra d'abord ce que vous voudrez dire;
Et, se mettant doucement à sourire
D'un air qui sur les cœurs fait un charmant effet,
Il passera comme un trait;[1]

1. « Dès ses plus jeunes ans, le roi étoit sérieux, grave et fort aimable. Sa grandeur, jointe à ses grandes qualités, imprimoit le respect dans l'âme de ceux qui l'approchoient. Il parloit peu, et bien. Ses paroles avoient une grande force pour inspirer dans les cœurs et l'amour et la crainte, selon qu'elles étoient ou douces ou sévères.[a] — Il avoit un air de politesse et de galanterie qu'il a su toujours conserver, et qu'il a su si bien allier avec la décence et la majesté, qu'on peut dire qu'il étoit fait pour elles, et qu'au milieu des autres hommes, sa taille, son port, ses grâces, sa beauté, le son de sa voix, et la grande mine qui succéda à la beauté, l'adresse, la grâce

a. *Mémoires de madame de Motteville*, tome IV, page 519.

Et cela vous doit suffire :
Voilà votre compliment fait.[1]

naturelle de toute sa personne, le firent distinguer jusqu'à la mort.[a] — Le roi pensoit juste, s'exprimoit noblement; ses réponses les moins préparées renfermoient en peu de mots tout ce qu'il y avoit de mieux à dire selon les temps, les choses, et les personnes. S'il falloit badiner, s'il faisoit des plaisanteries, s'il daignoit faire un conte, c'étoit avec des grâces infinies, un tour noble et fin que l'on n'a vu qu'à lui.[b] — Une chose qu'il faisoit en maître, c'étoit de refuser ce qu'il avoit résolu de ne pas accorder; ses manières étoient si insinuantes et si affables, qu'il gagnoit les cœurs de ceux qu'il refusoit.[c] — M. de Pomponne nous disoit, avec admiration et une espèce de ravissement, qu'il étoit impossible d'imaginer la grandeur, la pénétration, et les lumières de son esprit, et avec quelle justesse il disoit les choses, avec quelle douceur charmante dans ses yeux et quel agrément dans toute sa personne, quand il se défaisoit de la majesté, et de cette mine haute et fière dont il se revêtoit dans le public..... Il n'y a personne au monde qui fasse mieux les choses que le roi, ni qui possède si excellemment l'art de donner de bonne grâce.[d] » C'est une chose piquante que de rapprocher ces divers portraits de Louis XIV de celui que trace ici Molière. Tous ces portraits représentent le roi à la même époque. Ainsi, la louange de Molière n'étoit point exagérée, et la reconnoissance ne lui inspiroit pas un autre langage que celui de ses contemporains. (Aimé Martin.)

1. Ici se termine la suite des pièces qui se rattachent à *l'École des Femmes*. Molière et sa comédie sortoient victorieux de ces assauts réitérés. *L'École des Femmes* prit une grande place dans le répertoire de la troupe. C'est, en effet, une des pièces que, en dehors des nouveautés, nous voyons le plus souvent inscrites sur le registre de La Grange, jouées le plus souvent dans les *visites*. Elle est aussi une de celles qui sont restées les plus jeunes et les plus vivantes. De notre temps surtout, la hardiesse et la passion qui respirent dans cette œuvre saisissent des esprits qui d'autre part sont moins sensibles aux reproches didactiques qu'on lui faisoit autrefois. Le grand romancier Honoré de Balzac professoit pour *l'École des Femmes* une admiration particulière. Elle ne manque jamais, lorsqu'elle trouve d'habiles interprètes, de produire une profonde impression sur le public.

a. *Mémoires du duc de Saint-Simon*, tome Ier, page 14.
b. *Souvenirs de madame de Caylus*, page 130.
c. *Fragments de lettres originales d'Élisabeth de Bavière*, tome Ier, page 79.
d. *Mémoires de l'abbé Arnauld*, troisième partie, pages 104 et 121.



G Staal del | Imp. Chardon aîné Paris | F Delannoy sc

LE MARIAGE FORCÉ.

Scène V.

LE MARIAGE FORCÉ

COMÉDIE-BALLET EN TROIS ACTES

29 janvier 1664



LE MARIAGE FORCÉ

COMÉDIE-BALLET EN TROIS ACTES

29 janvier 1664

NOTICE PRÉLIMINAIRE.

Molière n'eut pas seulement à rendre grâces au roi pour la pension de mille livres qui lui avoit été accordée à titre d'excellent poëte comique. On sait qu'il reçut des témoignages plus éclatants de la protection souveraine. De plus, ce qu'il méditoit dans son esprit alloit lui rendre cette protection bien autrement indispensable. Il devoit donc redoubler de zèle pour plaire au jeune monarque, et il se fit en effet le maître des cérémonies comiques de Louis XIV.

Louis XIV, âgé alors de vingt-six ans, amoureux des fêtes et des plaisirs, ne dédaignoit pas de déployer les grâces de sa personne majestueuse et élégante dans des ballets où figuroit l'élite des courtisans mêlée à l'élite des danseurs de profession. Molière avoit donné dans *les Fâcheux* le modèle d'un genre de comédie où la danse est liée à l'action, où les entrées de ballet prennent place parmi les scènes de la pièce, et où une fiction suivie, des incidents, des caractères rompent la monotonie habituelle des divertissements chorégraphiques. Le roi demanda à Molière une nouvelle composition de ce genre et annonça l'intention de figurer lui-même dans le ballet. C'est pour satisfaire ce désir du roi que Molière fit la comédie-ballet du *Mariage forcé*, qui fut représentée la première fois au Louvre, le 29 janvier 1664. On lit sur le registre de La Grange : « Mardi 29e, commencé au Louvre devant le roi, dans l'appartement de la reine mère, *le Mariage*

force, comédie-ballet. » Louis XIV y parut en personne sous le costume d'un Égyptien.

Molière y applique encore une fois l'idée satirique qu'il suivoit depuis *l'École des Maris ;* il y raille l'inégalité d'âge dans le mariage et la vieillesse sensuelle convoitant la beauté jeune qu'elle espère en vain s'assujettir. Mais la punition de Sganarelle lui vient cette fois directement de la fille qu'il veut prendre et qui est une coquette effrontée et perverse. Sganarelle, ayant dépassé la cinquantaine, rechigné et enlaidi, jette les yeux, non plus sur une Isabelle ou une Agnès, mais sur la galante Célimène. Ce qui peut lui arriver de pis, c'est que son projet réussisse.

Molière demande les éléments de sa pièce à l'auteur qui sembloit le moins fait pour contribuer aux fêtes du grand roi, à maître François Rabelais de facétieuse mémoire. Qui n'a lu ce fameux troisième livre où Panurge interroge le ciel et la terre afin de savoir s'il se doit marier, et si, étant marié, il évitera « la disgrâce dont on ne plaint personne? » Molière, pour composer sa petite pièce, a dérobé quelques incidents de cette folle enquête, en tempérant, bien entendu, le comique de Rabelais, et en restant fidèle à l'esprit d'observation dont la fantaisie sans frein de son devancier franchit presque toujours les limites. Sganarelle, pris d'inquiétude comme Panurge, consulte aussi amis, docteurs, sorciers, pour affermir sa résolution. Il commence par solliciter un conseil de son compère Géronimo. Le bon Pantagruel, questionné en pareil cas par son favori Panurge, se borne à répondre : « Mariez-vous donc, » ou « Point donc ne vous mariez, » comme un écho, selon que Panurge lui allègue des raisons pour ou contre. Voici un fragment de ce passage dont on retrouvera quelques traits dans la scène du *Mariage forcé :*

« Pantagruel rien ne replicquant, Panurge continua et dist avec ung profond souspir : « Seigneur, vous avez ma délibération « entendue, qui est me marier : je vous supplye, par l'amour que « si long temps m'avez porté, dictez m'en vostre advis. — Puys, « respondist Pantagruel, qu'une foys en avez jecté le dé, et ainsi « l'avez décrété et prins en ferme délibération, plus parler n'en « fault : reste seullement la mettre à exécution. — Voyre mais, « dist Panurge, je ne la vouldroys exécuter sans vostre conseil et « bon advis. — J'en suis, respondist Pantagruel, d'advis et le

« vous conseille. — Mais, dist Panurge, si vous congnoissiez que « mon meilleur feust demeurer tel que je suis, sans entreprendre « cas de nouvelleté, j'aymerois mieux ne me marier point. — « Point doncques ne vous mariez, respondist Pantagruel. — Voyre « mais, dit Panurge, vouldriez vous qu'ainsi seulet je demeurasse « toute ma vie, sans compaignie conjugale? Vous sçavez qu'il est « escript : *Veh soli.* L'homme seul n'ha jamais tel soulas qu'on « veoid entre gens mariez. — Mariez vous doncq, de par Dieu, « respondist Pantagruel. — Mais si, dist Panurge, ma femme me « faisoit coqu, comme vous sçavez qu'il en est grande année, ce « seroit assez pour me faire trespasser hors les gondz de patience. « J'ayme bien les coquz et me semblent gens de bien, et les hante « voluntiers; mais, pour mourir, je ne le vouldroys estre. C'est « ung poinct qui trop me poingt. — Point doncques ne vous « mariez, respondist Pantagruel..... — Voyre mais, dist Panurge, « je n'auroys jamais aultrement filz ne filles légitimes, esquelz « j'eusse espoir mon nom et armes perpétuer; esquelz je puisse « laisser mes héritaiges et acquetz (j'en feray de beaulx ung de « ces matins, n'en doubtez, et d'abundant seray grand retireur « de rentes); avec lesquelz je me puisse esbauldir, quand d'ail- « leurs seroys meshaigné, comme je voy journellement vostre « tant bening et debonnaire père faire avec vous, et font tous « gens de bien en leur serrail et privé. Car marié non estant, « estant par accident fasché, en lieu de me consoler, advis m'est « que de mon mal riez. — Mariez vous doncques, de par Dieu, « respondist Pantagruel. — Vostre conseil, dist Panurge, soubz « correction, semble à la chanson de Ricochet; ce ne sont que « sarcasmes, mocqueries et redictes contradictoires. Les unes « destruisent les aultres. Je ne sçay esquelles me tenir. — Aussi, « respondist Pantagruel, en vos propositions tant y ha de si et de « mais, que je n'y sçauroys rien fonder ne rien résouldre. N'estes « vous asseuré de vostre vouloir? Le poinct principal y gist: tout « le reste est fortuit et dépendant des fatales dispositions du ciel. « Nous voyons bon nombre de gens tant heureux à ceste ren- « contre, qu'en leur mariaige semble reluire quelque idée et « représentation des joyes de paradiz. Aultres y sont tant mal- « heureux, que les diables qui tentent les hermites par les désertz « de Thébaïde et Montserrat, ne le sont dadvantaige. Il s'y con-

« vient mettre à l'adventure, les yeulx bandez, baissant la teste, « baisant la terre, et se recommandant à Dieu au demeurant, « puysqu'une foys l'on s'y veult mettre. Aultre asseurance ne vous « en sçauroys je donner. »

Cette consultation et ces répliques étoient dans les traditions de la facétie antérieurement à Rabelais. Rabelais imitoit Pogge et Raulin. Ce dernier, prédicateur populaire de la fin du XV[e] siècle, avoit déjà raconté les réponses du curé à la veuve qui demande si elle doit épouser son valet :

« Une certaine veuve, désirant se remarier, vint consulter son curé. Elle lui exposa comment elle étoit restée sans appui, et comment elle avoit un valet fort habile dans la profession du défunt. « Eh bien! lui dit le curé, prenez votre valet. — Mais, « ajouta la veuve, si je le prends, il deviendra mon maître. — Ne « le prenez donc pas, répondit le curé. — Hélas! repartit la « veuve, comment pourrai-je, sans mari, soutenir le poids de ma « maison? — Il faut donc prendre votre valet, dit encore le curé. « — C'est bien aussi mon intention, dit la veuve; mais s'il étoit « méchant, et ne cherchoit que ma ruine? — Ne le prenez donc « pas, » dit le curé qui se plioit toujours à son avis. Cependant, comme il s'aperçut qu'elle ne demandoit qu'une bonne raison pour se marier, il lui dit d'écouter les cloches et de suivre leur conseil. Or, les cloches venant à sonner, la veuve s'écria qu'elles disoient clairement : *Prends ton valet, prends ton valet.* Elle le prit, et devint servante, de maîtresse qu'elle étoit. Alors, maudissant l'heure de son mariage, elle court se plaindre à son curé. « Il y « a quelque méprise, dit celui-ci; sans doute vous n'aurez pas bien « compris les cloches : elles vont sonner, écoutons. » La mariée prêta l'oreille; mais quelle fut sa surprise! cette fois, les cloches disoient distinctement : *Ne le prends pas, ne le prends pas.*[1] »

Le caractère du solliciteur de conseils, ne cherchant qu'à obtenir une approbation, est exprimé avec moins d'agrément peut-être, mais avec plus de vérité comique dans la scène de Molière. Sganarelle, lorsqu'il fait jurer à son compère Géronimo de lui parler avec franchise, a déjà donné sa parole et conclu l'affaire; et quand ce dernier approuve ironiquement la sottise

1. *Opus sermonum de Adventu*, Paris 1519, serm. III, *De viduitate.*

qu'il n'est plus temps d'empêcher, l'autre est enchanté, le remercie sérieusement de ses bons avis et promet de les suivre avec docilité. « On ne peut guère lire la scène entre Sganarelle et Géronimo, dit Auger, sans penser à une autre scène de Molière qui est un autre chef-d'œuvre, celle où un autre Sganarelle, consultant ses parents et ses amis au sujet de sa fille, ne reçoit d'eux que des avis intéressés. On peut dire que, dans la vaste galerie où Molière a peint les folies humaines, la scène du *Mariage forcé* et celle de *l'Amour médecin* sont deux pendants admirables, où se trouve retracée l'histoire entière des demandeurs et des donneurs de conseils. »

Des deux philosophes Pancrace et Marphurius, que Sganarelle interroge ensuite, l'un est le pédant bavard de la farce italienne et françoise, qui ne laisse point à ses interlocuteurs le temps de placer un mot. Molière l'avoit mis en scène deux fois déjà, dans *la Jalousie du Barbouillé* et dans *le Dépit amoureux*. On a remarqué qu'il semble cette fois adresser plus particulièrement les coups de sa raillerie à l'aristotélisme, à ses formules puériles et à son esprit d'exclusion et d'intolérance. Il est certain qu'une scène comme celle de Pancrace et de Sganarelle avoit alors plus de sel qu'elle ne peut en offrir à des spectateurs d'aujourd'hui. L'Université cherchoit par tous les moyens à empêcher l'invasion des nouvelles doctrines. Elle étoit occupée sans cesse à obtenir des arrêts du parlement contre les idées philosophiques de Descartes qui ébranloient l'ancien édifice scolastique, contre l'antimoine, et contre la découverte de la circulation du sang qui ruinoit le galénisme. En 1624, un arrêt du parlement avoit interdit la soutenance publique de thèses contraires à Aristote.[1] L'Université n'eût pas demandé mieux que de ranimer ces décrets de la cour et de leur rendre une efficacité que le Grand Conseil ne leur laissoit

1. Il ne sera pas inutile, dit d'Alembert dans sa note 27 sur *l'Éloge de Despréaux*, de rappeler ici le trait principal de cet arrêt.

« ARRÊT *contre* VILLON, BITAULT *et* DE CLAVES, *accusés d'avoir composé et publié des thèses contre la doctrine d'Aristote.*

« Ces trois philosophes antipéripatéticiens avoient fait afficher leurs thèses; Bitault devoit les soutenir, Villon en être le juge, et De Claves le président. Le 23 du mois d'août 1624 étoit le jour fixé pour la dispute; elle devoit se faire dans la salle du palais de la reine Marguerite, où s'étoient déjà assemblées près de mille personnes pour y assister. Mais avant qu'elle commençât, le premier président défendit cette dispute; De

guère.[1] Il ne faut pas sans doute exagérer la rigueur de ces persécutions; toutefois, ce pédantisme privilégié et atrabilaire étoit bien propre à justifier et à faire goûter les parades grotesques qui vengeoient la raison et le bon sens public. .

Quant à Marphurius, on le trouve dans le troisième livre de Rabelais sous le nom de Trouillogan, philosophe éphectique et pyrrhonien.

« Pantagruel dist à Trouillogan le philosophe : « Nostre féal, de « main en main vous est la lampe baillée. C'est à vous maintenant « de respondre. Panurge se doibt il marier, ou non? — Tous les « deux, respondist Trouillogan. — Que me dictes vous? demanda « Panurge. — Ce que avez ouy, respondist Trouillogan. — Qu'ay je

Claves fut mis en prison, et Villon, craignant le même sort, prit la fuite. Voici l'arrêt que le parlement donna contre leurs thèses :

« Vu par la cour la requête présentée par *les doyens, syndics et docteurs de la Faculté de théologie en l'Université de Paris*, tendant à ce que, pour les causes y contenues, fût ordonné que les nommés Villon, Bitault et De Claves comparoîtroient en personne pour avouer ou désavouer les thèses par eux publiées, et, ouï leur déclaration, être procédé contre eux ainsi que de raison; cependant, permis de faire saisir lesdites thèses, et défenses faites de les disputer, etc.; la cour, après que ledit De Claves a été admonesté, ordonne que lesdites thèses seront déchirées en sa présence, et que commandement sera fait par un des huissiers de ladite cour auxdits De Claves, Villon et Bitault, en leurs domiciles, de sortir dans vingt-quatre heures hors de cette ville de Paris, avec défense de se retirer dans les villes et lieux du ressort de cette cour, d'enseigner la philosophie en aucune des universités d'icelui, et à toutes les personnes de quelque qualité et condition qu'elles soient, de mettre en dispute lesdites propositions contenues ès-dites thèses, les faire publier, vendre et débiter, *à peine de punition corporelle*, soit qu'elles soient imprimées en ce royaume ou ailleurs; fait défenses à toutes personnes, A PEINE DE LA VIE, de tenir ni enseigner aucune maxime contre les anciens auteurs approuvés, ni de faire aucune dispute que celles qui seront approuvées par les docteurs de ladite Faculté de théologie; ordonne que le présent arrêt sera lu en l'assemblée de ladite Faculté de Sorbonne, mis et transcrit en leurs registres; et, en outre, copies collationnées d'icelui bailliées au recteur de l'Université, pour être distribuées par les colléges, à ce qu'aucun n'en prétende cause d'ignorance. Fait au parlement, le quatrième jour de septembre 1624. Ledit jour, ledit De Claves mandé, lesdites thèses ont été déchirées en sa présence.

« *Signé :* DEVERINS, président; SANGUIN, rapporteur. »

1. On ne doit pas oublier non plus ce qu'étoit alors l'Université : une corporation enseignante se gouvernant elle-même. Elle obtenoit ces interdictions et ces condamnations contre les membres de la corporation qui formoient, comme on diroit à présent, une minorité factieuse. Si l'on ne faisoit pas partie de l'Université, on ne pouvoit soutenir de thèses ni ouvrir de leçons publiques dans le ressort de l'Université. Mais les doctrines qu'on professoit privément ou qu'on publioit par voie d'impression échappoient à ces censures scolastiques. Si elles pouvoient donner lieu à des poursuites, c'étoit sous une autre forme et pour des causes toutes différentes. On ne se rendra bien compte de ces faits et de ces documents que si l'on a devant les yeux l'organisation sociale d'une époque dont la nôtre est déjà bien éloignée et bien distincte.

« ouy? demanda Panurge. — Ce que j'ay dict, respondist Trouil-« logan. — Ha, ha, en sommes nous là? Passe sans flus, dist « Panurge. Et doncques me doibs je marier ou non? — Ne l'ung « ne l'aultre, respondist Trouillogan. — Le diable m'emporte, dist « Panurge, si je ne deviens resveur, et me puisse emporter, si je « vous entendz. Attendez. Je mettray mes lunettes a ceste aureille « gausche pour vous ouyr plus clair...

« Nostre féal, ne bougez, n'emboursez rien. Muons de chanse, « et parlons sans disjunctives. Or ça, de par Dieu, me doibs je « marier?

« Trouillogan. Il y ha de l'apparence.

« Panurge. Et si je ne me marie point?

« Trouillogan. Je n'y voy inconvénient aulcun.

« Panurge. Vous n'y en voyez point?

« Trouillogan. Nul, ou la veue me déçoit.

« Panurge. J'y en trouve plus de cinq cens.

« Trouillogan. Comptez les.

« Panurge. Je diz improprement parlant, et prenant nombre « certain pour incertain, déterminé pour indéterminé : |c'est à « dire beaucoup.

« Trouillogan. J'escoute.

« Panurge. Doncques me marieray je?

« Trouillogan. Par adventure.

« Panurge. M'en trouveray je bien?

« Trouillogan. Selon la rencontre.

« Panurge. Aussi, si je rencontre bien, comme j'espère, seray « je heureux?

« Trouillogan. Assez.

« Panurge. Tournons à contre poil. Et si je rencontre mal?

« Trouillogan. Je m'en excuse.

« Panurge. Mais conseillez moy, de grace : que doibs je faire?

« Trouillogan. Ce que vouldrez.

« Panurge. Tarabin, tarabas.

« Trouillogan. N'invocquez rien, je vous prie.

« Panurge. Au nom de Dieu soit. Je ne veulx sinon ce que me « conseillerez. Que m'en conseillez vous?

« Trouillogan. Rien.

« Panurge. Me doibs je marier?

« TROUILLOGAN. Je n'y estoys pas.

« PANURGE. Je ne me marieray doncques point.

« TROUILLOGAN. Je n'en peux mais.

« PANURGE. Si je ne suis marié, je ne seray jamais coqu?

« TROUILLOGAN. Je y pensoys.

« PANURGE. Mettons le cas que je soys marié.

« TROUILLOGAN. Où le mettrons nous?

« PANURGE. Je diz, prenez le cas que marié je soys.

« TROUILLOGAN. Je suis d'ailleurs empesché.

« PANURGE. Dea! si j'osasse jurer quelque petit coup en robbe, « cela me soulageroit d'autant. Or bien, patience. Et doncques, « si je suis marié, je seray coqu?

« TROUILLOGAN. On le diroit.

« PANURGE. Si ma femme est preude et chaste, je ne seray « jamais coqu?

« TROUILLOGAN. Vous me semblez parler correct.

« PANURGE. Escoutez.

« TROUILLOGAN. Tant que vouldrez.

« PANURGE. Sera elle preude et chaste? reste seullement ce « poinct.

« TROUILLOGAN. J'en doubte.

« PANURGE. Vous ne la vistes jamais?

« TROUILLOGAN. Que je sache.

« PANURGE. Pourquoy doncques doubtez vous d'une chose que « ne congnoissez?

« TROUILLOGAN. Pour cause.

« PANURGE. Et si la congnoissiez?

« TROUILLOGAN. Encore plus.

« PANURGE. Paige, mon mignon, tiens icy mon bonnet, je te « le donne, saulves les lunettes; et va en la basse court jurer « une petite demie heure pour moy. Je jureray pour toy quand « tu vouldras. Attendez. Puisque de cestuy endroict ne peux sang « de vous tirer, je vous saigneray d'aultre vène. Estes vous marié « ou non?

« TROUILLOGAN. Ne l'ung ne l'aultre, et tous les deux ensemble.

« PANURGE. Dieu nous soit en ayde. Je sue, par la mort beuf, « d'ahan, et sens ma digestion interrompue. Toutes mes phrenes, « metaphrenes et diaphragmes sont suspenduz et tenduz pour

« incornifistibuler en la gibbessière de mon entendement ce que « dictes et respondez.

« TROUILLOGAN. Je ne m'en empesche.

« PANURGE. Trut avant! nostre féal, estes vous marié?

« TROUILLOGAN. Il me l'est advis.

« PANURGE. Vous l'aviez esté une aultre foys?

« TROUILLOGAN. Possible est.

« PANURGE. Vous en trouvastes vous bien la première foys?

« TROUILLOGAN. Il n'est pas impossible.

« PANURGE. A ceste seconde foys, comment vous en trouvez « vous?

« TROUILLOGAN. Comme porte mon sort fatal.

« PANURGE. Mais quoy! à bon escient, vous en trouvez vous « bien?

« TROUILLOGAN. Il est vraysemblable.

« PANURGE. Nostre féal, faisons honte au diable d'enfer, con- « fessons vérité: Feustes vous jamais coqu? Je diz vous qui estes « icy, je ne diz pas vous qui estes là bas au jeu de paulme.

« TROUILLOGAN. Non, s'il n'estoyt prédestiné.

« PANURGE. Par la chair, je renie, je renonce. Il m'eschappe.

« A ces motz, Gargantua se leva et dist: « Loué soit le bon Dieu « en toutes choses! A ce que je voy, le monde est devenu beau « filz depuys ma congnoissance première. En sommes nous là? « Doncques sont huy les plus doctes et preudens philosophes « entrez au phrontistère et eschole des pyrrhoniens, aporrhec- « tiques, scepticques et éphecticques. Loué soit le bon Dieu! « Vrayement on pourra doresnavant prendre les lions par les « jubes; les buffles, par le museau; les bœufs, par les cornes; les « loups, par la queue; les chèvres, par la barbe; les oyseaulx, « par les piedz; mais jà ne seront tels philosophes par leurs « paroles pris. »

Ce qui n'est pas dans Rabelais, c'est la revanche comique que prend immédiatement Sganarelle en forçant Marphurius d'admettre une certitude et d'énoncer à son tour des propositions affirmatives, auxquelles on oppose le doute philosophique dont il a abusé lui-même.

Sganarelle, dont la perplexité n'a pas diminué, poursuit son enquête. C'étoit alors que le roi et le marquis de Villeroy entroient,

succédant à Pancrace et à Marphurius. Égyptiens et Égyptiennes dansoient autour de Sganarelle, qui interrogeoit ces dernières et en recevoit des réponses dérisoires. On le conduisoit à un magicien qui faisoit sortir quatre démons, lesquels répondoient à Sganarelle par signes et en lui faisant des cornes. Un fantastique digne de Callot se mêloit à la comédie rabelaisienne et carnavalesque. Puis venoit une piquante scène de mœurs qui servoit de dénouement. Sganarelle découragé vouloit retirer sa parole et renoncer à Dorimène. Mais le frère de celle-ci, « un brave doucereux, » lui rappeloit les engagements qu'il avoit pris et l'obligeoit à les remplir. On cite d'ordinaire comme ayant contribué à former ce dénouement deux anecdotes. L'une est relative au chevalier de Grammont; pendant un séjour en Angleterre, ce courtisan fit une cour assidue à Mlle Hamilton, sœur de son futur historiographe. Rappelé de son exil, il crut que son départ étoit un prétexte suffisant pour ne pas tenir les promesses qu'il avoit données. Il prit donc la poste un beau matin, et, oublieux de la foi jurée, se mit à courir sur la route de Douvres. Les deux frères de la belle abandonnée l'y joignirent, et du plus loin qu'ils l'aperçurent lui crièrent : « Chevalier de Grammont, n'avez-vous rien oublié à Londres ? — Pardonnez-moi, messieurs, leur répondit le fuyard : j'ai oublié d'épouser votre sœur, et j'y retourne avec vous pour terminer cette affaire. »

S'il n'est pas sans intérêt de rapporter cette aventure, on peut douter pourtant que Molière lui ait dû une péripétie qui se trouvoit déjà dans les farces italiennes.

L'autre anecdote fait connoître un personnage historique qui pourroit avoir été l'original du doucereux Alcidas : c'étoit un certain marquis de La Trousse, tué à la prise de Tortose en 1648, et dont madame de Motteville parle dans les termes suivants : « Ce marquis de La Trousse étoit estimé brave, honnête homme, et si civil que, même quand il se battoit en duel, ce qui lui arrivoit souvent, il faisoit des compliments à celui contre lequel il avoit affaire ; lorsqu'il lui donnoit de bons coups d'épée, il disoit à son ennemi qu'il en étoit fâché, et parmi ces douceurs il donnoit la mort aussi hardiment et avec autant de rudesse que le plus brutal de tous les hommes. »

Après que *le Mariage forcé* eut été représenté au Louvre,

Molière le donna sur la scène du Palais-Royal, « avec le ballet et les ornements, » le vendredi 15 février 1664. (L'édition de 1682 indique le 15 novembre; c'est une erreur manifeste.) La troupe fit des frais assez considérables pour ce spectacle. Elle éleva son orchestre à douze violons qui coûtoient 36 livres par soirée, sans compter les autres musiciens, le clavecin, le hautbois, etc. Les danseurs coûtoient 45 livres; et l'on voit sur le registre de La Grange une dépense exceptionnelle de 330 livres pour les costumes. La première représentation produisit 1215 livres 10 sous. Il y eut treize représentations consécutives.

Par la suite, Molière dégagea la comédie du ballet, supprima les récits et les entrées, et réduisit la pièce de trois actes à un acte. Au magicien chantant et à l'entrée des démons qui déterminoient Sganarelle à rompre son mariage, il substitua la scène XII, qui n'est pas moins propre à produire ce résultat; il introduisit le personnage de Lycaste; et changea le nom de Lycante, frère de Dorimène, en celui d'Alcidas. Cette transformation de la comédie-ballet en une petite pièce en prose n'eut pas lieu immédiatement, comme les précédents éditeurs le disent tous; il est probable qu'elle ne fut exécutée que quatre ans plus tard, lors de la reprise du 24 février 1668, époque où nous voyons *le Mariage forcé* joué huit fois de suite avec *Amphitryon*. C'est pour cela sans doute qu'il n'a été, sous sa forme de comédie, imprimé qu'à cette date. Dans l'édition de 1673, le texte de 1668 est simplement inséré à la suite d'*Amphitryon*.

Le Mariage forcé nous est parvenu en effet sous une double forme, comme livret de ballet d'abord, comme comédie ensuite. Le ballet a été imprimé chez « Robert Ballard, seul imprimeur du roi pour la musique, » en 1664, in-4°. La comédie n'y est représentée, suivant l'usage, que par des arguments et des sommaires. Le texte de la comédie, dégagé des intermèdes, et ayant subi quelques modifications qui ressortent suffisamment de la comparaison avec les sommaires du livret, a été imprimé en 1668. « *Le Mariage forcé*, comédie par J.-B. P. de Molière. A Paris, chez Jean Ribou, au Palais, vis-à-vis la porte de l'église de la Sainte-Chapelle, à l'image de saint Louis. » Le privilége est du 20 février, l'achevé d'imprimer est du 9 mars.

Nous avons à reproduire ces deux parties du même ouvrage,

en commençant, pour nous conformer à l'ordre chronologique, par le ballet. Il n'y a point de variantes de ce texte, qui n'a été imprimé qu'une fois du temps de Molière. Il est douteux que la rédaction des arguments et des sommaires soit son œuvre. On ne peut en appeler, pour décider cette question, qu'au goût et au sentiment de chacun. Pour nous, nous sommes assez disposé à croire que Molière a pu tracer rapidement lui-même ce canevas, qui ne nous semble pas si mal fait qu'on l'a dit quelquefois.

Pour le texte de la comédie, nous n'avons que les variantes de l'édition de 1682, qui, au moins dans une scène, celle de Sganarelle et du docteur Pancrace, sont assez considérables. Cette scène du pédant étoit un lieu commun qui offroit pour ainsi dire beaucoup d'élasticité, et qu'on étoit libre de prolonger plus ou moins à la représentation. Molière en traça pour l'édition de 1668 une esquisse succincte. Les éditeurs de 1682 y ajoutèrent les développements que le rôle pouvoit, du vivant même de Molière, et par suite sans doute de ses indications, recevoir à la scène. Ces additions recueillies par les éditeurs de 1682 ne sauroient être considérées comme des variantes proprement dites; elles forment une partie de la pièce mise au jour par ces premiers éditeurs, comme tant d'autres ouvrages de Molière, après la mort du poëte. On doit, par conséquent, les maintenir dans le texte, en offrant toutefois au lecteur le moyen de les distinguer de la leçon originale.

LE MARIAGE FORCÉ

BALLET DU ROI

PERSONNAGES.	ACTEURS.[1]
SGANARELLE	Molière.
GÉRONIMO	La Thorillière.
DORIMÈNE	Mlle Duparc.[2]
ALCANTOR	Béjart.
LYCANTE	La Grange.
Première Bohémienne	Mlle Béjart.
Seconde Bohémienne	Mlle Debrie.
Premier Docteur	Brécourt.
Second Docteur	Du Croisy.

1. Le livret donne la liste des acteurs, qui, par conséquent, n'a cette fois rien de conjectural. Le nom de Molière y est encore écrit *Molier* par l'imprimeur des ballets du roi.

2. Mlle Duparc eut beaucoup de succès dans ce rôle de Dorimène; de plus, comme s'exprime Loret, « elle rendoit les gens ébaudis

Par ses appas, par sa prestance,
Par ses beaux pas et par sa danse. »

LE MARIAGE FORCÉ

BALLET

ARGUMENT.

Comme il n'y a rien au monde qui soit si commun que le mariage, et que c'est une chose sur laquelle les hommes ordinairement se tournent le plus en ridicule, il n'est pas merveilleux que ce soit toujours la matière de la plupart des comédies aussi bien que des ballets, qui sont des comédies muettes; et c'est par là qu'on a pris l'idée de cette comédie-mascarade.[1]

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Sganarelle demande conseil au seigneur Géronimo s'il se doit marier ou non : cet ami lui dit franchement que le mariage n'est guère le fait d'un homme de cinquante ans; mais Sganarelle lui répond qu'il est résolu au mariage; et l'autre, voyant cette extravagance de demander conseil après une résolution prise, lui conseille hautement de se marier, et le quitte en riant.

SCÈNE II.

La maîtresse de Sganarelle arrive, qui lui dit qu'elle est ravie de se marier avec lui, pour pouvoir sortir prompte-

1. Ce mot de *comédie-mascarade* exprime bien les circonstances pour lesquelles *le Mariage forcé* a été composé, et justifie les quelques traits de gaieté un peu libre qu'on y rencontre.

ment de la sujétion de son père, et avoir désormais toutes ses coudées franches; et là-dessus elle lui conte la manière dont elle prétend vivre avec lui, qui sera proprement la naïve peinture d'une coquette achevée. Sganarelle reste seul, assez étonné; il se plaint, après ce discours, d'une pesanteur de tête épouvantable; et, se mettant en un coin du théâtre pour dormir, il voit en songe une femme représentée par mademoiselle Hilaire, qui chante ce récit :

RÉCIT DE LA BEAUTÉ.

Si l'Amour vous soumet à ses lois inhumaines,
Choisissez, en aimant, un objet plein d'appas:
Portez au moins de belles chaînes;
Et, puisqu'il faut mourir, mourez d'un beau trépas.
Si l'objet de vos feux ne mérite vos peines,
Sous l'empire d'Amour ne vous engagez pas:
Portez au moins de belles chaînes;
Et, puisqu'il faut mourir, mourez d'un beau trépas.

PREMIÈRE ENTRÉE.

LA JALOUSIE, LES CHAGRINS ET LES SOUPÇONS.

La Jalousie, le sieur Dolivet.
Les Chagrins, les sieurs Saint-André et Desbrosses.
Les Soupçons, les sieurs De Lorge et Le Chantre.

SECONDE ENTRÉE.

QUATRE PLAISANTS OU GOGUENARDS.

Le comte d'Armagnac, messieurs d'Heureux, Beauchamp, et Des-Airs le jeune.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le seigneur Géronimo éveille Sganarelle, qui lui veut conter le songe qu'il vient de faire; mais il lui répond qu'il n'entend rien aux songes, et que, sur le sujet du mariage, il peut consulter deux savants qui sont connus de lui,* dont l'un suit la philosophie d'Aristote, et l'autre est pyrrhonien.

SCÈNE II.

Il trouve le premier, qui l'étourdit de son caquet et ne le laisse point parler; ce qui l'oblige à le maltraiter.

SCÈNE III.

Ensuite il rencontre l'autre, qui ne lui répond, suivant sa doctrine, qu'en termes qui ne décident rien; il le chasse avec colère, et là-dessus arrivent deux Égyptiens et quatre Égyptiennes.

TROISIÈME ENTRÉE.

DEUX ÉGYPTIENS, ET QUATRE ÉGYPTIENNES.

DEUX ÉGYPTIENS, le ROI, le marquis de Villeroi.

ÉGYPTIENNES, le marquis de Rassan, les sieurs Raynal, Noblet et La Pierre.

* Il y a dans le texte original: *qui sont contents de lui*, mais c'est une faute d'impression évidente.

Il prend fantaisie à Sganarelle de se faire dire sa bonne aventure, et rencontrant deux bohémiennes, il leur demande s'il sera heureux en son mariage : pour réponse, ils se mettent à danser,[1] en se moquant de lui, ce qui l'oblige d'aller trouver un magicien.

RÉCIT D'UN MAGICIEN.

CHANTÉ PAR M. DESTIVAL.

Holà !
Qui va là !
Dis-moi vite quel souci
Te peut amener ici.

Mariage.[2]

Ce sont de grands mystères
Que ces sortes d'affaires.

Destinée.

Je te vais pour cela, par mes charmes profonds,
Faire venir quatre démons.

Ces gens-là.

Non, non, n'ayez aucune peur,
Je leur ôterai la laideur.

N'effrayez pas.

Des puissances invincibles
Rendent depuis longtemps tous les démons muets ;
Mais par signes intelligibles
Ils répondront à tes souhaits.

1. « Ils se mettent à danser, » cet *ils* ne s'explique que parce que les personnages des Égyptiennes étoient remplis par des hommes.

2. Il ne reste des demandes de Sganarelle au magicien que les derniers mots, ce qu'on appelle, en termes de théâtre, les *répliques*. Elles suffisent pour faire deviner le sens des phrases qu'elles terminoient.

QUATRIÈME ENTRÉE.

UN MAGICIEN, qui fait sortir QUATRE DÉMONS.

LE MAGICIEN, M. Beauchamp.
QUATRE DÉMONS, MM. d'Heureux, De Lorge, Des-Airs l'aîné, et Le Mercier.

Sganarelle les interroge; ils répondent par signes, et sortent en lui faisant les cornes.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Sganarelle, effrayé de ce présage, veut s'aller dégager au père, qui, ayant ouï la proposition, lui répond qu'il n'a rien à lui dire, et qu'il lui va tout à l'heure envoyer sa réponse.

SCÈNE II.

Cette réponse est un brave doucereux, son fils, qui vient avec civilité à Sganarelle, et lui fait un petit compliment pour se couper la gorge ensemble. Sganarelle l'ayant refusé, il lui donne quelques coups de bâton, le plus civilement du monde; et ces coups de bâton le portent à demeurer d'accord d'épouser la fille.

SCÈNE III.

Sganarelle touche les mains à la fille.

CINQUIÈME ENTRÉE.

Un maître à danser, représenté par M. Dolivet, qui vient enseigner une courante à Sganarelle.

SCÈNE IV.

Le seigneur Géronimo vient se réjouir avec son ami, et lui dit que les jeunes gens de la ville ont préparé une mascarade pour honorer ses noces.

CONCERT ESPAGNOL,

CHANTÉ PAR LA SIGNORA ANNA BERGERROTTI,[1] BORDIGONI, CHIARINI, JON AGUSTIN, TAILLAVACA, ANGELO MICHAEL.

Ciego me tienes, Belisa;
Mas bien tus rigores veo.
Porque es tu desden tan claro,
Que pueden verle los ciegos.

Aunque mi amor es tan grande,
Como mi dolor no es menos,
Si calla el uno dormido,
Sé que ya es el otro despierto.

Favores tuyos, Belisa,
Tuvieralos yo secretos;
Mas ya de dolores mios
No puedo hacer lo que quiero![2]

SIXIÈME ENTRÉE.

DEUX ESPAGNOLS, ET DEUX ESPAGNOLES.

MM. Du Pille et Tartas, Espagnols.
MM. de La Lanne et de Saint-André, Espagnoles.

1. Cette Bergerotti ou plutôt Bergerotta étoit la plus célèbre cantatrice de l'époque.

2. On ne sait si Molière a pris ces couplets dans quelque recueil de poésies espagnoles. En voici la traduction :

Tu me tiens pour aveugle, Bélise;
Cependant je vois bien tes rigueurs;
Ton dédain est chose si claire
Que les aveugles le verroient.

Si grand que soit mon amour,
Ma douleur n'est pas moindre.
Le sommeil calme parfois celle-ci :
L'autre reste toujours éveillé.

Tes faveurs, Bélise,
Je pourrois les garder secrètes.
Mais quant à mes douleurs
Je ne puis les empêcher d'éclater.

SEPTIÈME ENTRÉE.

UN CHARIVARI GROTESQUE.

M. Lulli, les sieurs Balthasard, Vagnac, Bonnard, La Pierre, Descousteaux, et les trois Opterres, frères.

HUITIÈME ET DERNIÈRE ENTRÉE.

QUATRE GALANTS, cajolant la femme de Sganarelle.

Monsieur le Duc, M. le duc de Saint-Aignan, MM. Beauchamp et Raynal.

FIN DU BALLET.

LE MARIAGE FORCÉ

COMÉDIE EN UN ACTE

PERSONNAGES.	ACTEURS.
SGANARELLE	MOLIÈRE.
GÉRONIMO	LA THORILLIÈRE.
DORIMÈNE, jeune coquette, promise à Sganarelle.	Mlle DUPARC.
ALCANTOR, père de Dorimène	BÉJART.
ALCIDAS, frère de Dorimène	LA GRANGE.
LYCASTE, amant de Dorimène.[1]	
PANCRACE, docteur aristotélicien.	BRÉCOURT.
MARPHURIUS, docteur pyrrhonien	DU CROISY.
DEUX ÉGYPTIENNES	Mlle BÉJART. Mlle DEBRIE.

La scène est dans une place publique.

1. Ce personnage n'existoit pas dans la comédie-ballet : on ne sauroit dire exactement par quel acteur il fut représenté. Il convient de remarquer aussi qu'en 1668 la distribution des rôles dut subir quelques changements, puisque Mlle Duparc ni Brécourt ne faisoient plus partie de la troupe.

LE MARIAGE FORCÉ

COMÉDIE

SCÈNE PREMIÈRE.

SGANARELLE, parlant à ceux qui sont dans sa maison.

Je suis de retour dans un moment. Que l'on ait bien soin du logis, et que tout aille comme il faut. Si l'on m'apporte de l'argent, que l'on me vienne querir vite chez le seigneur Géronimo; et si l'on vient m'en demander, qu'on dise que je suis sorti, et que je ne dois revenir de toute la journée.

SCÈNE II.

SGANARELLE, GÉRONIMO.

GÉRONIMO, ayant entendu les dernières paroles de Sganarelle.

Voilà un ordre fort prudent.

SGANARELLE.

Ah! seigneur Géronimo, je vous trouve à propos; et j'allois chez vous vous chercher.

GÉRONIMO.

Et pour quel sujet, s'il vous plaît?

SGANARELLE.

Pour vous communiquer une affaire que j'ai en tête, et vous prier de m'en dire votre avis.

GÉRONIMO.

Très-volontiers. Je suis bien aise de cette rencontre, et nous pouvons parler ici en toute liberté.

SGANARELLE.

Mettez donc dessus,[1] s'il vous plaît. Il s'agit d'une chose de conséquence que l'on m'a proposée ; et il est bon de ne rien faire sans le conseil de ses amis.

GÉRONIMO.

Je vous suis obligé de m'avoir choisi pour cela. Vous n'avez qu'à me dire ce que c'est.

SGANARELLE.

Mais, auparavant, je vous conjure de ne me point flatter du tout, et de me dire nettement votre pensée.

GÉRONIMO.

Je le ferai, puisque vous le voulez.

SGANARELLE.

Je ne vois rien de plus condamnable qu'un ami qui ne nous parle pas franchement.

GÉRONIMO.

Vous avez raison.

SGANARELLE.

Et, dans ce siècle, on trouve peu d'amis sincères.

GÉRONIMO.

Cela est vrai.

SGANARELLE.

Promettez-moi donc, seigneur Géronimo, de me parler avec toute sorte de franchise.

GÉRONIMO.

Je vous le promets.

1. C'est-à-dire : mettez votre chapeau. On a déjà rencontré cette façon de parler dans *l'École des Femmes* : voy. tome II, page 158.

SGANARELLE.

Jurez-en votre foi.

GÉRONIMO.

Oui, foi d'ami. Dites-moi seulement votre affaire.

SGANARELLE.

C'est que je veux savoir de vous si je ferai bien de me marier.

GÉRONIMO.

Qui, vous?

SGANARELLE.

Oui, moi-même, en propre personne. Quel est votre avis là-dessus?

GÉRONIMO.

Je vous prie auparavant de me dire une chose.

SGANARELLE.

Et quoi?

GÉRONIMO.

Quel âge pouvez-vous bien avoir, maintenant?

SGANARELLE.

Moi?

GÉRONIMO.

Oui.

SGANARELLE.

Ma foi, je ne sais; mais je me porte bien.

GÉRONIMO.

Quoi! vous ne savez pas à peu près votre âge?

SGANARELLE.

Non. Est-ce qu'on songe à cela?

GÉRONIMO.

Hé! dites-moi un peu, s'il vous plaît: combien aviez-vous d'années lorsque nous fîmes connoissance?

SGANARELLE.

Ma foi, je n'avois que vingt ans alors.

GÉRONIMO.

Combien fûmes-nous ensemble à Rome?

SGANARELLE.

Huit ans.

GÉRONIMO.

Quel temps avez-vous demeuré en Angleterre?

SGANARELLE.

Sept ans.

GÉRONIMO.

Et en Hollande, où vous fûtes ensuite?

SGANARELLE.

Cinq ans et demi.

GÉRONIMO.

Combien y a-t-il que vous êtes revenu ici?

SGANARELLE.

Je revins en cinquante-six.*

GÉRONIMO.

De cinquante-six à soixante-huit,** [1] il y a douze ans, ce me semble. Cinq en Hollande font dix-sept; sept en Angleterre font vingt-quatre; huit dans notre séjour à Rome

* VAR. *En cinquante-deux.* (1682.)
** VAR. *De cinquante-deux à soixante-quatre*, (1682.)

1. Il nous semble voir dans ces dates la preuve bien certaine que le remaniement qui a réduit la comédie-ballet en un seul acte a eu lieu pour la reprise de 1668. Molière n'auroit pas changé les dates en vue seulement de l'impression.

La Grange, dans l'édition de 1682, s'apercevant sans doute d'un désaccord entre ces dates et celle de la première représentation du *Mariage forcé*, qu'il fixoit, sans faire de distinction, à l'année 1664, opéra la correction que donnent les variantes, dans le but de restituer à cette pièce le rang chronologique que Molière avoit troublé.

font trente-deux ; et vingt que vous aviez lorsque nous nous connûmes, cela fait justement cinquante-deux. Si bien, seigneur Sganarelle, que, sur votre propre confession, vous êtes environ à votre cinquante-deuxième ou cinquante-troisième année.

SGANARELLE.

Qui, moi ? cela ne se peut pas.

GÉRONIMO.

Mon Dieu ! le calcul est juste ; et là-dessus je vous dirai franchement et en ami, comme vous m'avez fait promettre de vous parler, que le mariage n'est guère votre fait. C'est une chose à laquelle il faut que les jeunes gens pensent bien mûrement avant que de la faire ; mais les gens de votre âge n'y doivent point penser du tout ; et si l'on dit que la plus grande de toutes les folies est celle de se marier, je ne vois rien de plus mal à propos que de la faire, cette folie, dans la saison où nous devons être plus sages. Enfin, je vous en dis nettement ma pensée. Je ne vous conseille point de songer au mariage ; et je vous trouverois le plus ridicule du monde si, ayant été libre jusqu'à cette heure, vous alliez vous charger maintenant de la plus pesante des chaînes.

SGANARELLE.

Et moi, je vous dis que je suis résolu de me marier, et que je ne serai point ridicule en épousant la fille que je recherche.

GÉRONIMO.

Ah ! c'est une autre chose ! Vous ne m'aviez pas dit cela.

SGANARELLE.

C'est une fille qui me plaît, et que j'aime de tout mon cœur.

GÉRONIMO.

Vous l'aimez de tout votre cœur?

SGANARELLE.

Sans doute, et je l'ai demandée à son père.

GÉRONIMO.

Vous l'avez demandée?

SGANARELLE.

Oui. C'est un mariage qui se doit conclure ce soir; et j'ai donné ma parole.

GÉRONIMO.

Oh! mariez-vous donc! Je ne dis plus mot.

SGANARELLE.

Je quitterois le dessein que j'ai fait! Vous semble-t-il, seigneur Géronimo, que je ne sois plus propre à songer à une femme! Ne parlons point de l'âge que je puis avoir; mais regardons seulement les choses. Y a-t-il homme de trente ans qui paroisse plus frais et plus vigoureux que vous me voyez? N'ai-je pas tous les mouvements de mon corps aussi bons que jamais; et voit-on que j'aie besoin de carrosse ou de chaise pour cheminer? N'ai-je pas encore toutes mes dents les meilleures du monde? (Il montre ses dents.) Ne fais-je pas vigoureusement mes quatre repas par jour, et peut-on voir un estomac qui ait plus de force que le mien? (Il tousse.) Hem, hem, hem. Eh! qu'en dites-vous?

GÉRONIMO.

Vous avez raison, je m'étois trompé. Vous ferez bien de vous marier.

SGANARELLE.

J'y ai répugné autrefois; mais j'ai maintenant de puissantes raisons pour cela. Outre la joie que j'aurai de posséder une belle femme, qui me fera mille caresses, qui me

dorlotera,[1] et me viendra frotter lorsque je serai las; outre cette joie, dis-je, je considère qu'en demeurant comme je suis je laisse périr dans le monde la race des Sganarelle; et qu'en me mariant je pourrai me voir revivre en d'autres moi-même; que j'aurai le plaisir de voir des créatures qui seront sorties de moi, de petites figures qui me ressembleront comme deux gouttes d'eau, qui se joueront continuellement dans la maison, qui m'appelleront leur papa quand je reviendrai de la ville, et me diront de petites folies les plus agréables du monde. Tenez, il me semble déjà que j'y suis, et que j'en vois une demi-douzaine autour de moi.[2]

GÉRONIMO.

Il n'y a rien de plus agréable que cela, et je vous conseille de vous marier le plus vite que vous pourrez.

SGANARELLE.

Tout de bon, vous me le conseillez?

GÉRONIMO.

Assurément. Vous ne sauriez mieux faire.

SGANARELLE.

Vraiment, je suis ravi que vous me donniez ce conseil en véritable ami.

1. Molière imite ici Rabelais. « Par mes songeries, dit Panurge, j'avois une femme jeune, galante, belle en perfection, laquelle me traictoit et entretenoit mignonnement, comme ung petit dorelot » Un *dorelot* se disoit d'un enfant mignon, paré, choyé, gâté.

> La femme te dira : mon fallot,
> Mon affeté, mon dorelot.
>
> (*Farce des cris de Paris*, Ancien Théatre François, tome II, page 322.)

De ce mot on a fait le verbe *dorloter*, qui signifie : traiter comme une mère tendre traite son enfant, combler de prévenances et de soins. « O moy, malheureuse! combien l'ai-je dorelotté la nuict! » (Larivey, *les Tromperies*, Ancien Théatre François, tome VII, page 101.)

2. Cet argument est développé par Panurge à peu près dans les mêmes termes. Voyez le fragment qui est reproduit dans la notice préliminaire.

GÉRONIMO.

Hé! quelle est la personne, s'il vous plaît, avec qui vous allez vous marier?

SGANARELLE.

Dorimène.

GÉRONIMO.

Cette jeune Dorimène, si galante et si bien parée?

SGANARELLE.

Oui.

GÉRONIMO.

Fille du seigneur Alcantor?

SGANARELLE.

Justement.

GÉRONIMO.

Et sœur d'un certain Alcidas, qui se mêle de porter l'épée?

SGANARELLE.

C'est cela.

GÉRONIMO.

Vertu de ma vie!

SGANARELLE.

Qu'en dites-vous?

GÉRONIMO.

Bon parti! Mariez-vous promptement.

SGANARELLE.

N'ai-je pas raison d'avoir fait ce choix?

GÉRONIMO.

Sans doute. Ah! que vous serez bien marié! Dépêchez-vous de l'être.

SGANARELLE.

Vous me comblez de joie de me dire cela. Je vous

remercie de votre conseil, et je vous invite ce soir à mes noces.

GÉRONIMO.

Je n'y manquerai pas; et je veux y aller en masque, afin de les mieux honorer.[1]

SGANARELLE.

Serviteur.

GÉRONIMO, à part.

La jeune Dorimène, fille du seigneur Alcantor, avec le seigneur Sganarelle, qui n'a que cinquante-trois ans! O le beau mariage! ô le beau mariage![2]

(Ce qu'il répète plusieurs fois en s'en allant.)

SCÈNE III.

SGANARELLE, seul.

Ce mariage doit être heureux, car il donne de la joie à tout le monde, et je fais rire tous ceux à qui j'en parle. Me voilà maintenant le plus content des hommes.

SCÈNE IV.

DORIMÈNE, SGANARELLE.

DORIMÈNE, dans le fond du théâtre, à un petit laquais qui la suit.

Allons, petit garçon, qu'on tienne bien ma queue, et qu'on ne s'amuse pas à badiner.

1. Comme *le Mariage forcé* étoit originairement une comédie-ballet, ce mot étoit jeté en avant pour annoncer une dernière scène, dans laquelle, en effet, Géronimo venoit à la tête d'une mascarade formée des jeunes gens de la ville, *afin d'honorer les noces* de Sganarelle. Le mot a pu rester, malgré la suppression du ballet, comme une ironie assez maligne de la part du seigneur Géronimo. (Auger.)

2. Cette première scène d'une petite comédie à laquelle on fait assez

SGANARELLE, à part, apercevant Dorimène.

Voici ma maîtresse qui vient. Ah! qu'elle est agréable! Quel air et quelle taille! Peut-il y avoir un homme qui n'ait, en la voyant, des démangeaisons de se marier? (A Dorimène.) Où allez-vous, belle mignonne, chère épouse future de votre époux futur?

DORIMÈNE.

Je vais faire quelques emplettes.

SGANARELLE.

Hé bien! ma belle, c'est maintenant que nous allons être heureux l'un et l'autre. Vous ne serez plus en droit de me rien refuser; et je pourrai faire avec vous tout ce qu'il me plaira, sans que personne s'en scandalise. Vous allez être à moi depuis la tête jusqu'aux pieds, et je serai maître de tout: de vos petits yeux éveillés, de votre petit nez fripon, de vos lèvres appétissantes, de vos oreilles amoureuses, de votre petit menton joli, de vos petits tétons rondelets, de votre... Enfin, toute votre personne sera à ma discrétion, et je serai à même pour vous caresser comme je voudrai. N'êtes-vous pas bien aise de ce mariage, mon aimable pouponne?[1]

DORIMÈNE.

Tout à fait aise, je vous jure. Car enfin la sévérité de mon père m'a tenue jusques ici dans une sujétion la plus

peu d'attention, est une des meilleures que Molière ait faites. Il n'en a point dont la marche soit plus naturelle et plus variée dans ses mouvements, dont le dialogue soit plus vrai, le comique plus franc et plus naïf. Il faudroit en citer tous les mots pour en faire remarquer tous les traits heureux. (AUGER.)

1. La convoitise sensuelle qui se traduit dans ce passage explique seule la résolution insensée de Sganarelle. Cette tirade est un peu libre non-seulement dans la pensée, mais aussi dans l'expression. Il ne faut pas oublier que *le Mariage forcé* fut à l'origine un divertissement composé pour les fêtes du carnaval, où la gaieté a joui toujours de priviléges exceptionnels.

fâcheuse du monde. Il y a je ne sais combien que j'enrage du peu de liberté qu'il me donne, et j'ai cent fois souhaité qu'il me mariât, pour sortir promptement de la contrainte où j'étois avec lui, et me voir en état de faire ce que je voudrai. Dieu merci, vous êtes venu heureusement pour cela, et je me prépare désormais à me donner du divertissement, et à réparer, comme il faut, le temps que j'ai perdu. Comme vous êtes un fort galant homme, et que vous savez comme il faut vivre, je crois que nous ferons le meilleur ménage du monde ensemble, et que vous ne serez point de ces maris incommodes, qui veulent que leurs femmes vivent comme des loups-garous. Je vous avoue que je ne m'accommoderois pas de cela, et que la solitude me désespère. J'aime le jeu, les visites, les assemblées, les cadeaux et les promenades; en un mot, toutes les choses de plaisir: et vous devez être ravi d'avoir une femme de mon humeur. Nous n'aurons jamais aucun démêlé ensemble; et je ne vous contraindrai point dans vos actions, comme j'espère que, de votre côté, vous ne me contraindrez point dans les miennes: car, pour moi, je tiens qu'il faut avoir une complaisance mutuelle, et qu'on ne se doit point marier pour se faire enrager l'un l'autre. Enfin, nous vivrons, étant mariés, comme deux personnes qui savent leur monde. Aucun soupçon jaloux ne nous troublera la cervelle; et c'est assez que vous serez assuré de ma fidélité, comme je serai persuadée de la vôtre. Mais qu'avez-vous? je vous vois tout changé de visage.[1]

1. Dans plus d'une comédie, une jeune fille, promise à un homme qu'elle hait, affecte de lui donner une mauvaise idée de son caractère, de son humeur, pour le dégoûter d'elle, et le déterminer à rompre le mariage projeté. Ici, il n'en est pas de même: Dorimène, qui sait que Sganarelle est engagé par sa parole, et qui, d'ailleurs, compte peut-être sur son frère, le

SGANARELLE.

Ce sont quelques vapeurs qui me viennent de monter à la tête.

DORIMÈNE.

C'est un mal aujourd'hui qui attaque beaucoup de gens; mais notre mariage vous dissipera tout cela. Adieu. Il me tarde déjà que je n'aie des habits raisonnables, pour quitter vite ces guenilles. Je m'en vais de ce pas achever d'acheter toutes les choses qu'il me faut, et je vous enverrai les marchands.

SCÈNE V.

GÉRONIMO, SGANARELLE.

GÉRONIMO.

Ah! seigneur Sganarelle, je suis ravi de vous trouver encore ici; et j'ai rencontré un orfévre, qui, sur le bruit que vous cherchez quelque beau diamant en bague pour faire un présent à votre épouse, m'a fort prié de vous venir parler pour lui, et de vous dire qu'il en a un à vendre, le plus parfait du monde.

SGANARELLE.

Mon Dieu! cela n'est pas pressé.

GÉRONIMO.

Comment! Que veut dire cela? Où est l'ardeur que vous montriez tout à l'heure?

spadassin, pour la lui faire tenir, ne feint rien, et se montre telle qu'elle est, en avouant à son futur époux son goût pour la liberté, la dépense et le plaisir. Ce seroit de la maladresse de sa part, si ce n'étoit de l'effronterie. Il faut que tous les motifs se réunissent pour détourner Sganarelle de ce mariage, afin qu'il le conclue bien malgré lui, et que le bâton d'Alcidas ait tout l'honneur du dénouement. (Auger.)

SGANARELLE.

Il m'est venu, depuis un moment, de petits scrupules sur le mariage. Avant que de passer plus avant, je voudrois bien agiter à fond cette matière, et que l'on m'expliquât un songe que j'ai fait cette nuit, et qui vient tout à l'heure de me revenir dans l'esprit.[1] Vous savez que les songes sont comme des miroirs, où l'on découvre quelquefois tout ce qui nous doit arriver. Il me sembloit que j'étois dans un vaisseau, sur une mer bien agitée, et que...

GÉRONIMO.

Seigneur Sganarelle, j'ai maintenant quelque petite affaire qui m'empêche de vous ouïr. Je n'entends rien du tout aux songes; et quant au raisonnement du mariage, vous avez deux savants, deux philosophes, vos voisins, qui sont gens à vous débiter tout ce qu'on peut dire sur ce sujet. Comme ils sont de sectes différentes, vous pouvez examiner leurs diverses opinions là-dessus. Pour moi, je me contente de ce que je vous ai dit tantôt, et demeure votre serviteur.

SGANARELLE, seul.

Il a raison. Il faut que je consulte un peu ces gens-là sur l'incertitude où je suis.

1. Sganarelle continue à marcher sur les traces de Panurge. Il y a dans le troisième livre de Rabelais deux chapitres intitulés, l'un (chapitre XIII) : « Comment Pantagruel conseille Panurge prévoir l'heur ou mal heur de son mariage par songes; » l'autre (chapitre XIV) : « Le songe de Panurge et interprétation d'icelui. »

SCÈNE VI.[1]

PANCRACE, SGANARELLE.

PANCRACE, se tournant du côté où il est entré, et sans voir Sganarelle.

Allez, vous êtes un impertinent, mon ami, un homme [ignare de toute bonne discipline,][2] bannissable de la république des lettres.

SGANARELLE.

Ah ! bon. En voici un fort à propos.

PANCRACE, de même, sans voir Sganarelle.

Oui, je te soutiendrai par vives raisons, [je te montrerai par Aristote, le philosophe des philosophes,] que tu es un ignorant, ignorantissime,* ignorantifiant et ignorantifié, par tous les cas et modes imaginables.

SGANARELLE, à part.

Il a pris querelle contre quelqu'un. (A Pancrace.) Seigneur...

PANCRACE, de même, sans voir Sganarelle.

Tu veux te mêler de raisonner, et tu ne sais pas seulement les éléments de la raison.

* VAR. *Un ignorant, un ignorantissime*, (1682.)

1. L'édition de 1682 amplifie notablement dans cette scène le texte de 1668. On doit en conclure que La Grange et Vinot avoient en leur possession un canevas manuscrit plus développé que celui que Molière lui-même livra à l'impression. Nous avons expliqué, à la fin de la notice préliminaire, pourquoi il nous paroissoit convenable et logique de conserver dans le texte cette partie additionnelle. Nous avons soin seulement, selon l'exemple qui a été donné par la plupart de nos devanciers, de placer ces additions entre crochets, pour permettre au lecteur de les distinguer de la leçon originale et aussi des variantes proprement dites, avec lesquelles elles ne se confondent pas.

2. « Ignare de toutes les bonnes disciplines. » (*La Jalousie du Barbouillé*; voy. tome Ier, page CCLXI.)

SGANARELLE, à part.

La colère l'empêche de me voir. (A Pancrace.) Seigneur...

PANCRACE, de même, sans voir Sganarelle.

C'est une proposition condamnable dans toutes les terres de la philosophie.

SGANARELLE, à part.

Il faut qu'on l'ait fort irrité. (A Pancrace.) Je...

PANCRACE, de même, sans voir Sganarelle.

Toto cœlo, tota via aberras.[1]

SGANARELLE.

Je baise les mains à monsieur le docteur.

PANCRACE.

Serviteur.

SGANARELLE.

Peut-on... ?

PANCRACE, se retournant vers l'endroit par où il est entré.

Sais-tu bien ce que tu as fait? un syllogisme *in Balordo*.[2]

SGANARELLE.

Je vous...

PANCRACE, de même.

La majeure en est inepte, la mineure impertinente, et la conclusion ridicule.

1. « Tu erres de toute l'étendue du ciel, de toute la longueur du chemin. » *Toto errare cœlo* est une expression de Macrobe; *tota errare via* est une expression de Térence. Elles signifient l'une et l'autre : se tromper aussi complétement que possible, et, comme nous disons par une image à peu près semblable, être à mille lieues de la vérité.

2. Pour comprendre la plaisanterie scolastique que se permet le docteur Pancrace, il faut se rappeler que l'ancienne logique distinguoit un certain nombre de modes de syllogisme, qui étoient désignés dans l'école par des termes d'apparence bizarre : *Barbara*, *Celarint*, *Darii*, *Ferio*, etc. L'on faisoit ou l'on disoit, par exemple, un syllogisme en *Barbara*, en *Celarint*. Le docteur Pancrace invente le syllogisme en *Balordo*, pour jouer sur ce mot qui, dans le latin macaronique, signifie un butor, un lourdaud.

SGANARELLE.

Je...

PANCRACE, de même.

Je crèverois plutôt que d'avouer ce que tu dis; et je soutiendrai mon opinion jusqu'à la dernière goutte de mon encre.

SGANARELLE.

Puis-je... ?

PANCRACE, de même.

Oui, je défendrai cette proposition, *pugnis et calcibus, unguibus et rostro.*[1]

SGANARELLE.

Seigneur Aristote, peut-on savoir ce qui vous met si fort en colère?

PANCRACE.

Un sujet le plus juste du monde.[2]

SGANARELLE.

Et quoi, encore?

PANCRACE.

Un ignorant m'a voulu soutenir une proposition erronée, une proposition épouvantable, effroyable, exécrable.

SGANARELLE.

Puis-je demander ce que c'est?

PANCRACE.

Ah! seigneur Sganarelle, tout est renversé aujourd'hui, et le monde est tombé dans une corruption générale. Une licence épouvantable règne partout; et les magistrats, qui sont établis pour maintenir l'ordre dans cet État, devroient

1. « A coups de poings et à coups de pied, avec les ongles et avec le bec. »
2. Ce nom d'Aristote, que lui donne Sganarelle, attire l'attention du docteur, qui daigne enfin apercevoir celui qui lui parle.

rougir de honte* en souffrant un scandale aussi intolérable que celui dont je veux parler.[1]

SGANARELLE.

Quoi donc?

PANCRACE.

N'est-ce pas une chose horrible, une chose qui crie vengeance au ciel, que d'endurer qu'on dise publiquement la forme d'un chapeau?

SGANARELLE.

Comment?

PANCRACE.

Je soutiens qu'il faut dire la figure d'un chapeau, et non pas la forme; d'autant qu'il y a cette différence entre la forme et la figure, que la forme est la disposition extérieure des corps qui sont animés, et la figure la disposition extérieure des corps qui sont inanimés : et puisque le chapeau est un corps inanimé, il faut dire la figure d'un chapeau, et non pas la forme. (Se retournant encore du côté par où il est entré.) Oui, ignorant que vous êtes, c'est comme il faut parler;** et ce sont les termes exprès d'Aristote dans le chapitre de la Qualité.[2]

* VAR. *Devroient mourir de honte* (1682.)
** VAR. *C'est ainsi qu'il faut parler;* (1682.)

1. Ce trait fait allusion aux poursuites incessantes qu'exerçoit l'Université contre ceux qui professoient d'autres doctrines que celles qu'elle enseignoit. Nous avons cité dans la notice préliminaire l'arrêt qu'elle avoit obtenu du parlement en 1624. Il y en a beaucoup d'autres du même genre. L'Université étoit la plus processive et la moins pacifique des corporations.

2. Les péripatéticiens entendoient en effet ce mot, la *forme*, dans un sens tout particulier; la forme n'étoit pas la figure extérieure, c'étoit, dans leur langage, ce qui fait qu'un corps est ce qu'il est. Dans un os, par exemple, il y a autre chose que la dureté, la densité, la froideur, etc., qualités qui lui sont communes avec bien d'autres corps; il y a ce qui constitue la nature osseuse et que les disciples d'Aristote nommoient la forme : la définition

SGANARELLE, à part.

Je pensois que tout fût perdu. (A Pancrace.) Seigneur docteur, ne songez plus à tout cela. Je...

PANCRACE.

Je suis dans une colère, que je ne me sens pas.

SGANARELLE.

Laissez la forme et le chapeau en paix. J'ai quelque chose à vous communiquer. Je...

PANCRACE.

Impertinent fieffé! [1]

SGANARELLE.

De grâce, remettez-vous. Je...

PANCRACE.

Ignorant!

SGANARELLE.

Eh! mon Dieu! Je...

PANCRACE.

Me vouloir soutenir une proposition de la sorte!

SGANARELLE.

Il a tort. Je...

PANCRACE.

Une proposition condamnée par Aristote!

SGANARELLE.

Cela est vrai. Je...

qu'ils en donnoient étoit celle-ci : *Forma est actus cujusque rei*, « la forme est le principe actif de chaque chose; » d'où vient qu'on disoit que l'âme est la forme du corps. Comment donc auroit-il été permis de parler de la forme d'un chapeau, et l'indignation de Pancrace n'est-elle pas bien explicable?

1. Un impertinent fieffé est un impertinent ayant fief dans le royaume de l'impertinence; un fou fieffé est un fou ayant fief dans le royaume de la folie; c'est-à-dire un fou, un impertinent qui surpasse les autres en folie et en impertinence.

PANCRACE.

En termes exprès !

SGANARELLE.

Vous avez raison. (Se tournant du côté par où Pancrace est entré.) Oui, vous êtes un sot et un impudent, de vouloir disputer contre un docteur qui sait lire et écrire.[1] Voilà qui est fait : je vous prie de m'écouter. Je viens vous consulter sur une affaire qui m'embarrasse. J'ai dessein de prendre une femme, pour me tenir compagnie dans mon ménage. La personne est belle et bien faite; elle me plaît beaucoup, et est ravie de m'épouser. Son père me l'a accordée; mais je crains un peu ce que vous savez, la disgrâce dont on ne plaint personne; et je voudrois bien vous prier, comme philosophe, de me dire votre sentiment. Eh ! quel est votre avis là-dessus ?

PANCRACE.

Plutôt que d'accorder qu'il faille dire la forme d'un chapeau, j'accorderois que *datur vacuum in rerum natura*,[2] et que je ne suis qu'une bête.

SGANARELLE, à part.

La peste soit de l'homme ! (A Pancrace.) Eh ! monsieur le docteur, écoutez un peu les gens. On vous parle une heure durant, et vous ne répondez point à ce qu'on vous dit.

PANCRACE.

Je vous demande pardon. Une juste colère m'occupe l'esprit.

1. Sganarelle ne croit pas possible de rien dire de plus décisif en l'honneur de celui qu'il s'efforce d'apaiser. Cette plaisanterie a été répétée par Dancourt et par beaucoup d'autres après Molière et Dancourt.

2. « J'accorderois que le vide existe dans la nature. » Les péripatéticiens nioient l'existence du vide et avoient pour axiome que la nature l'abhorre : *Natura abhorret a vacuo*.

SGANARELLE.

Eh ! laissez tout cela, et prenez la peine de m'écouter.

PANCRACE.

Soit. Que voulez-vous me dire ?

SGANARELLE.

Je veux vous parler de quelque chose.

PANCRACE.

Et de quelle langue voulez-vous vous servir avec moi ?

SGANARELLE.

De quelle langue ?

PANCRACE.

Oui.

SGANARELLE.

Parbleu ! de la langue que j'ai dans la bouche. Je crois que je n'irai pas emprunter celle de mon voisin.

PANCRACE.

Je vous dis, de quel idiome, de quel langage ?

SGANARELLE.

Ah ! c'est une autre affaire.

PANCRACE.

Voulez-vous me parler italien ?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Espagnol ?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Allemand ?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Anglois?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Latin?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Grec?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Hébreu?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Syriaque?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Turc?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Arabe?

SGANARELLE.

Non, non, françois, [françois, françois.]

PANCRACE.

Ah! françois!

SGANARELLE.

Fort bien.[1]

1. Dans sa première entrevue avec Pantagruel, Panurge lui adresse successivement la parole en douze langues étrangères. « Dea, mon amy, dist

PANCRACE.

Passez donc de l'autre côté : car cette oreille-ci est destinée pour les langues scientifiques [et étrangères], et l'autre est pour [la vulgaire et] la maternelle.

SGANARELLE, à part.

Il faut bien des cérémonies avec ces sortes de gens-ci !

PANCRACE.

Que voulez-vous?

SGANARELLE.

Vous consulter sur une petite difficulté.

PANCRACE.

Sur une difficulté* de philosophie, sans doute?

SGANARELLE.

Pardonnez-moi. Je...

PANCRACE.

Vous voulez peut-être savoir si la substance et l'accident sont termes synonymes ou équivoques à l'égard de l'être?[1]

SGANARELLE.

Point du tout. Je...

PANCRACE.

Si la logique est un art ou une science?[2]

SGANARELLE.

Ce n'est pas cela. Je...

* Var. *Ah! ah! sur une difficulté* (1682.)

Pantagruel, ne sçavez-vous parler françois? — Si fais très bien, seigneur, respondit le compaignon; Dieu mercy, c'est ma langue naturelle et maternelle. » V. Rabelais, livre II, chap. IX. Ce passage du *Pantagruel* a pu donner à Molière l'idée de ce dialogue.

1. C'étoit une des grandes questions discutées dans les écoles.

2. Autre prétexte d'argumentation et de controverse sans fin.

PANCRACE.

Si elle a pour objet les trois opérations de l'esprit, ou la troisième seulement.[1]

SGANARELLE.

Non. Je...

PANCRACE.

S'il y a dix catégories, ou s'il n'y en a qu'une?[2]

SGANARELLE.

Point. Je...

PANCRACE.

Si la conclusion est de l'essence du syllogisme?

SGANARELLE.

Nenni. Je...

PANCRACE.

Si l'essence du bien est mise dans l'appétibilité, ou dans la convenance?[3]

SGANARELLE

Non. Je...

PANCRACE.

Si le bien se réciproque avec la fin?[4]

SGANARELLE.

Hé! non. Je...

1. Ces trois opérations de l'esprit sont la perception, le jugement et le raisonnement.

2. « Les dix catégories d'Aristote ne sont que diverses classes auxquelles ce philosophe a voulu réduire tous les objets de nos pensées, en comprenant toutes les substances sous la première, et tous les accidents sous les neuf autres. » (*Logique de Port-Royal.*)

3. C'est-à-dire : si l'essence du bien est dans ce qu'on désire ou dans ce qui convient.

4. Le mot *se réciproquer* étoit employé dans l'école pour toutes ces questions doubles qui naissoient du renversement des deux termes. Ici, par exemple, Pancrace demande si tout bien est une fin et si toute fin est un bien.

PANCRACE.

Si la fin nous peut émouvoir par son être réel, ou par son être intentionnel?[1]

SGANARELLE.

Non, non, non, non, non, de par tous les diables, non.

PANCRACE.

Expliquez donc votre pensée, car je ne puis pas la deviner.

SGANARELLE.

Je vous la veux expliquer aussi; mais il faut m'écouter. (Pendant que Sganarelle dit:) L'affaire que j'ai à vous dire, c'est que j'ai envie de me marier avec une fille qui est jeune et belle. Je l'aime fort, et l'ai demandée à son père; mais, comme j'appréhende...

PANCRACE dit en même temps, sans écouter Sganarelle :

La parole a été donnée à l'homme pour expliquer sa pensée;* et tout ainsi que les pensées sont les portraits des choses, de même nos paroles sont-elles les portraits de nos pensées.

(Sganarelle, impatienté, ferme la bouche du docteur avec sa main à plusieurs reprises, et le docteur continue de parler d'abord que Sganarelle ôte sa main.)

Mais ces portraits diffèrent des autres portraits en ce que les autres portraits sont distingués partout de leurs originaux, et que la parole renferme en soi son original, puisqu'elle n'est autre chose que la pensée expliquée par un signe extérieur; d'où vient que ceux qui pensent bien sont aussi ceux qui parlent le mieux. Expliquez-moi donc

* VAR. *Pour expliquer ses pensées;* (1682.)

1. Cette dernière proposition semble inintelligible; nous n'entreprendrons point de l'élucider

votre pensée par la parole, qui est le plus intelligible de tous les signes.

SGANARELLE *pousse le docteur dans sa maison, et tire la porte pour l'empêcher de sortir.*[1]

[Peste de l'homme !

PANCRACE *au dedans de sa maison.*

Oui, la parole est *animi index et speculum.*[2] C'est le truchement du cœur, c'est l'image de l'âme. (*Il monte à la fenêtre, et continue.*) C'est un miroir qui nous présente naïvement les secrets les plus arcanes[3] de nos individus ; et, puisque vous avez la faculté de ratiociner[4] et de parler tout ensemble, à quoi tient-il que vous ne vous serviez de la parole pour me faire entendre votre pensée ?

SGANARELLE.

C'est ce que je veux faire ; mais vous ne voulez pas m'écouter.

PANCRACE.

Je vous écoute, parlez.

SGANARELLE.

Je dis donc, monsieur le docteur, que...

PANCRACE.

Mais surtout soyez bref.

SGANARELLE.

Je le serai.

PANCRACE.

Évitez la prolixité.

1. Tout le reste de la scène, à partir de cet endroit, se trouve pour la première fois dans l'édition posthume de 1682.

2. Pancrace traduit aussitôt ces mots latins, qui signifient exactement « l'image et le miroir de l'âme. »

3. Les plus *arcanes*, c'est-à-dire les plus mystérieux, du latin *arcana*.

4. *Ratiociner*, raisonner. Nous avons déjà rencontré ce mot ; voy. tome II, page 408.

SGANARELLE.

Hé! monsi....

PANCRACE.

Tranchez-moi votre discours d'un apophthegme à la laconienne.[1]

SGANARELLE.

Je vous...

PANCRACE.

Point d'ambages, de circonlocution.[2]

(Sganarelle, de dépit de ne pouvoir parler, ramasse des pierres pour en casser la tête du docteur.)

PANCRACE.

Hé quoi! vous vous emportez, au lieu de vous expliquer? Allez, vous êtes plus impertinent que celui qui m'a voulu soutenir qu'il faut dire la forme d'un chapeau; et je vous prouverai, en toute rencontre, par raisons démonstratives et convaincantes, et par arguments *in Barbara*,[3] que vous n'êtes et ne serez jamais qu'une pécore, et que je suis et serai toujours, *in utroque jure*,[4] le docteur Pancrace.

SGANARELLE.

Quel diable de babillard!

1. Façon de parler bizarre et pédantesque, tout à fait digne de Pancrace. La concision énergique des Lacédémoniens est passée en proverbe, comme l'atteste le mot *laconisme*, qui exprime à lui seul cette précieuse qualité de l'esprit et du langage. Plutarque a recueilli les apophthegmes des Lacédémoniens, et même ceux des Lacédémoniennes: ils forment deux des traités qui composent ses œuvres morales. (AUGER.)

2. Ces recommandations réitérées d'être bref, qui empêchent Sganarelle de placer une parole, se trouvent déjà dans *la Jalousie du Barbouillé*. (Voy. tome Ier, page CCLX.)

3. On a vu ce mot tout à l'heure dans la note 2 de la page 177: il désignoit un syllogisme dont les trois propositions sont universelles affirmatives. C'étoit le premier mode du syllogisme.

4. « Dans l'un et l'autre droit, » en droit civil et en droit canon.

PANCRACE, en rentrant sur le théâtre.

Homme de lettres, homme d'érudition.

SGANARELLE.

Encore ?

PANCRACE.

Homme de suffisance, homme de capacité; (S'en allant.) homme consommé dans toutes les sciences naturelles, morales, et politiques; (Revenant.) homme savant, savantissime, *per omnes modos et casus;*[1] (S'en allant.) homme qui possède *superlativè* fables, mythologies, et histoires, (Revenant.) grammaire, poésie, rhétorique, dialectique, et sophistique, (S'en allant.) mathématique, arithmétique, optique, onirocritique,[2] physique et mathématique,[3] (Revenant.) cosmométrie, géométrie, architecture, spéculoire et spéculatoire,[4] (S'en allant.) médecine, astronomie, astrologie, physionomie, métoposcopie,[5] chiromancie,[6] géomancie,[7] etc.[8]

1. Pancrace a déjà dit la même chose en françois, au commencement de la scène : « par tous les cas et modes imaginables. »

2. L'*onirocritique* ou *onirocritie* est l'art d'interpréter les songes.

3. On pourroit lire *mécanique* pour éviter la répétition.

4. La *spéculoire* est la divination à l'aide d'un miroir; la *spéculatoire*, la divination par les météores.

5. *Physionomie*, art de connoitre les hommes et de prévoir leur destinée par l'inspection des traits et de l'extérieur. — *Métoposcopie*, même signification restreinte au front et au visage.

6. *Chiromancie*, divination par l'inspection des lignes de la main.

7. *Géomancie*, divination par l'inspection du sol, par des lignes tracées sur la terre.

8. On peut comparer à cette énumération celle bien plus longue encore que fait à Panurge l'astrologue Her Trippa dans le chapitre XXV du troisième livre de Rabelais.

La scène du docteur Pancrace accablant son interlocuteur d'un bavardage pédantesque est, avons-nous dit, un lieu commun de la farce et de la comédie. Molière lui donne toutefois plus de portée qu'elle n'en avoit d'ordinaire, en dirigeant ouvertement la satire non pas contre Aristote, mais contre la manière barbare dont sa doctrine étoit enseignée et défigurée dans les écoles, et surtout contre le dogmatisme intolérant qui y régnoit. *L'Arrêt burlesque*

SCÈNE VII.

SGANARELLE, seul.

Au diable les savants qui ne veulent point écouter les gens! On me l'avoit bien dit que son maître Aristote n'étoit rien qu'un bavard. Il faut que j'aille trouver l'autre; il est plus posé, et plus raisonnable.* Holà!

SCÈNE VIII.

MARPHURIUS, SGANARELLE.

MARPHURIUS.

Que voulez-vous de moi, seigneur Sganarelle?

SGANARELLE.

Seigneur docteur, j'aurois besoin de votre conseil sur une petite affaire dont il s'agit, et je suis venu ici pour cela. (A part.) Ah! voilà qui va bien. Il écoute le monde, celui-ci.

MARPHURIUS.

Seigneur Sganarelle, changez, s'il vous plaît, cette façon de parler. Notre philosophie ordonne de ne point énoncer de proposition décisive, de parler de tout avec incertitude, de suspendre toujours son jugement; et, par cette raison, vous ne devez pas dire, Je suis venu, mais, Il me semble que je suis venu.

SGANARELLE.

Il me semble?

* Var. *Peut-être qu'il sera plus posé et plus raisonnable.* (1682.)

de Boileau continua cette guerre du ridicule. « De pareilles boutades, dit M. Maurice Raynaud, font plus de mal à une vieille doctrine qui se meurt qu'un volume de bonnes raisons. »

MARPHURIUS.

Oui.

SGANARELLE.

Parbleu! il faut bien qu'il me le semble,* puisque cela est.

MARPHURIUS.

Ce n'est pas une conséquence; et il peut vous sembler, sans que la chose soit véritable.

SGANARELLE.

Comment! il n'est pas vrai que je suis venu?

MARPHURIUS.

Cela est incertain, et nous devons douter de tout.

SGANARELLE.

Quoi! je ne suis pas ici, et vous ne me parlez pas?

MARPHURIUS.

Il m'apparoît que vous êtes là, et il me semble que je vous parle; mais il n'est pas assuré que cela soit.

SGANARELLE.

Hé! que diable! vous vous moquez. Me voilà, et vous voilà bien nettement, et il n'y a point de *me semble* à tout cela. Laissons ces subtilités, je vous prie, et parlons de mon affaire. Je viens vous dire que j'ai envie de me marier.

MARPHURIUS.

Je n'en sais rien.

SGANARELLE.

Je vous le dis.

MARPHURIUS.

Il se peut faire.

SGANARELLE.

La fille que je veux prendre est fort jeune et fort belle.

* VAR. *Il faut bien qu'il me semble*, (1682.)

MARPHURIUS.

Il n'est pas impossible.

SGANARELLE.

Ferai-je bien ou mal de l'épouser?

MARPHURIUS.

L'un ou l'autre.

SGANARELLE, à part.

Ah! ah! voici une autre musique. (A Marphurius.) Je vous demande si je ferai bien d'épouser la fille dont je vous parle.

MARPHURIUS.

Selon la rencontre.

SGANARELLE.

Ferai-je mal?

MARPHURIUS.

Par aventure.

SGANARELLE.

De grâce, répondez-moi comme il faut.

MARPHURIUS.

C'est mon dessein.

SGANARELLE.

J'ai une grande inclination pour la fille.

MARPHURIUS.

Cela peut être.

SGANARELLE.

Le père me l'a accordée.

MARPHURIUS.

Il se pourroit.

SGANARELLE.

Mais, en l'épousant, je crains d'être cocu.

MARPHURIUS.

La chose est faisable.

SGANARELLE.

Qu'en pensez-vous?

MARPHURIUS.

Il n'y a pas d'impossibilité.

SGANARELLE.

Mais que feriez-vous si vous étiez en ma place?

MARPHURIUS.

Je ne sais.

SGANARELLE.

Que me conseillez-vous de faire?

MARPHURIUS.

Ce qui vous plaira.

SGANARELLE.

J'enrage!

MARPHURIUS.

Je m'en lave les mains.

SGANARELLE.

Au diable soit le vieux rêveur!

MARPHURIUS.

Il en sera ce qui pourra.

SGANARELLE, à part.

La peste du bourreau! Je te ferai changer de note, chien de philosophe enragé. (Il donne des coups de bâton à Marphurius.)

MARPHURIUS.

Ah! ah! ah!

SGANARELLE.

Te voilà payé de ton galimatias, et me voilà content.

MARPHURIUS.

Comment! Quelle insolence! M'outrager de la sorte! Avoir eu l'audace de battre un philosophe comme moi!

SGANARELLE.

Corrigez, s'il vous plaît, cette manière de parler. Il faut douter de toutes choses; et vous ne devez pas dire que je vous ai battu, mais qu'il vous semble que je vous ai battu.

MARPHURIUS.

Ah! je m'en vais faire ma plainte au commissaire du quartier, des coups que j'ai reçus.

SGANARELLE.

Je m'en lave les mains.

MARPHURIUS.

J'en ai les marques sur ma personne.

SGANARELLE.

Il se peut faire.

MARPHURIUS.

C'est toi qui m'as traité ainsi.

SGANARELLE

Il n'y a pas d'impossibilité.

MARPHURIUS.

J'aurai un décret contre toi.[1]

SGANARELLE.

Je n'en sais rien.

MARPHURIUS.

Et tu seras condamné en justice.

SGANARELLE.

Il en sera ce qui pourra.

1. Un décret de prise de corps. Dans l'usage, quand on se servoit du mot décret, sans addition d'aucune sorte, c'étoit toujours de cette sorte de décret qu'il s'agissoit. Cette mesure n'a rien d'exagéré, au surplus, vis-à-vis d'un malotru qui a commis un crime de lèse-philosophie en battant un pyrrhonien que les coups de bâton font revenir à la réalité des choses. (E. PARINGAULT.)

MARPHURIUS.

Laisse-moi faire.[1]

SCÈNE IX.

SGANARELLE, seul.

Comment! on ne sauroit tirer une parole positive de ce chien d'homme-là, et l'on est aussi savant à la fin qu'au commencement. Que dois-je faire dans l'incertitude des suites de mon mariage? Jamais homme ne fut plus embarrassé que je suis. Ah! voici des Égyptiennes; il faut que je me fasse dire par elles ma bonne aventure.

SCÈNE X.

DEUX ÉGYPTIENNES, SGANARELLE.

(Les Égyptiennes avec leurs tambours de basque entrent en chantant et en dansant.)

SGANARELLE.

Elles sont gaillardes. Écoutez, vous autres, y a-t-il moyen de me dire ma bonne fortune?

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE.

Oui, mon beau monsieur, nous voici deux qui te la diront.

DEUXIÈME ÉGYPTIENNE.

Tu n'as seulement qu'à nous donner ta main, avec la croix dedans,[2] et nous te dirons quelque chose pour ton bon profit.

1. On se reportera à ce qui a été dit de cette scène dans la notice préliminaire.

2. C'est-à-dire une pièce de monnoie marquée à la croix. Certaines monnoies portoient l'empreinte d'une croix sur une de leurs faces; et c'est

SGANARELLE.

Tenez, les voilà toutes deux avec ce que vous demandez.

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE.

Tu as une bonne physionomie, mon bon monsieur, une bonne physionomie.

DEUXIÈME ÉGYPTIENNE.

Oui, une bonne physionomie; physionomie d'un homme qui sera un jour quelque chose.

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE.

Tu seras marié avant qu'il soit peu, mon bon monsieur, tu seras marié avant qu'il soit peu.

DEUXIÈME ÉGYPTIENNE.

Tu épouseras une femme gentille, une femme gentille.

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE.

Oui, une femme qui sera chérie et aimée de tout le monde.

DEUXIÈME ÉGYPTIENNE.

Une femme qui te fera beaucoup d'amis, mon bon monsieur, qui te fera beaucoup d'amis.

de là que sont venues les expressions : « jouer à croix ou pile, » et « n'avoir ni croix ni pile. »

Plaider il nous faut pour la croix,
Car les enfants de maintenant
Ne se pourroient passer d'argent.
(*Ancien Théâtre françois*, collection Jannet, tome III, p. 25.)

« Pour ce que je ressemble aux archevesques, je ne marche point si la croix ne va devant, » c'est-à-dire si je ne suis payé d'avance. (*Ibid.*, tome V, p. 211.) Dans *la Comédie des Proverbes*, d'Adrien de Montluc (voy. tome IX du même recueil), une bohémienne répond à un personnage qui demande si elle lui veut dire sa bonne aventure : « Oui dea, mon seigneur; mais donnez-moi donc la pièce blanche, ou bien je ne dirai rien. » Un bohémien réclame une croix marquée en un beau quart d'écu, « pour être mise sur la ligne de vie, parce que ce métal porte médecine. » — « Aveignez donc la croix, mon bon seigneur, dit le même bohémien; elle chasse celui qui n'a point de blanc en l'œil (le diable). » C'est pourquoi l'on disoit que le diable logeoit dans une bourse vide, où ne se trouvoit croix pour l'en chasser.

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE.

Une femme qui fera venir l'abondance chez toi.

DEUXIÈME ÉGYPTIENNE.

Une femme qui te donnera une grande réputation.

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE.

Tu seras considéré par elle, mon bon monsieur, tu seras considéré par elle.

SGANARELLE.

Voilà qui est bien. Mais dites-moi un peu : suis-je menacé d'être cocu ?

DEUXIÈME ÉGYPTIENNE.

Cocu ?

SGANARELLE.

Oui.

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE.

Cocu ?

SGANARELLE.

Oui, si je suis menacé d'être cocu ?

(Les deux Égyptiennes chantent et dansent.)

SGANARELLE.

Que diable ! ce n'est pas là me répondre ! Venez çà. Je vous demande à toutes deux si je serai cocu ?

DEUXIÈME ÉGYPTIENNE.

Cocu ? vous ?

SGANARELLE.

Oui, si je serai cocu ?

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE.

Vous ? cocu ?

SGANARELLE.

Oui, si je le serai, ou non ?

(Les deux Égyptiennes chantent et dansent en s'en allant.)

SCÈNE XI.

SGANARELLE, seul.

Peste soit des carognes qui me laissent dans l'inquiétude ![1] Il faut absolument que je sache la destinée de mon mariage ; et pour cela je veux aller trouver ce grand magicien dont tout le monde parle tant, et qui, par son art admirable, fait voir tout ce que l'on souhaite. Ma foi, je crois que je n'ai que faire d'aller au magicien, et voici qui me montre tout ce que je puis demander.

SCÈNE XII.

DORIMÈNE, LYCASTE, SGANARELLE, retiré dans un coin du théâtre sans être vu.

LYCASTE.

Quoi ! belle Dorimène, c'est sans raillerie que vous parlez ?

DORIMÈNE.

Sans raillerie.

LYCASTE.

Vous vous mariez tout de bon ?

DORIMÈNE.

Tout de bon.

LYCASTE.

Et vos noces se feront dès ce soir ?

1. Les bohémiennes ne laissoient pas toujours les maris dans l'incertitude dont se plaint Sganarelle. On lit dans le journal d'un bourgeois de Paris au xv[e] siècle : « Ces sorcières regardoient ès-mains des gens et disoient ce que advenu leur estoit ou à advenir ; et mirent contens (discordes) en plusieurs mariages ; car elles disoient au mari : « Ta femme t'a fait coux ; » ou à la femme : « Ton mari t'a fait coulpe. »

DORIMÈNE.

Dès ce soir.

LYCASTE.

Et vous pouvez, cruelle que vous êtes, oublier de la sorte l'amour que j'ai pour vous, et les obligeantes paroles que vous m'aviez données?

DORIMÈNE.

Moi? point du tout. Je vous considère toujours de même, et ce mariage ne doit point vous inquiéter : c'est un homme que je n'épouse point par amour, et sa seule richesse me fait résoudre à l'accepter. Je n'ai point de bien. Vous n'en avez point aussi; et vous savez que sans cela on passe mal le temps au monde, et qu'à quelque prix que ce soit il faut tâcher d'en avoir. J'ai embrassé cette occasion-ci de me mettre à mon aise; et je l'ai fait sur l'espérance de me voir bientôt délivrée du barbon que je prends. C'est un homme qui mourra avant qu'il soit peu, et qui n'a tout au plus que six mois dans le ventre. Je vous le garantis défunt dans le temps que je dis; et je n'aurai pas longuement à demander pour moi au ciel l'heureux état de veuve.[1] (A Sganarelle, qu'elle aperçoit.) Ah! nous parlions de vous, et nous en disions tout le bien qu'on en sauroit dire.

LYCASTE.

Est-ce là monsieur?

DORIMÈNE.

Oui, c'est monsieur qui me prend pour femme.

1. La hardiesse des mœurs et la sincérité du langage ne sauroient être poussées plus loin. Dorimène ne dissimule rien à Lycaste. Si l'on peut critiquer un tel excès de franchise, au moins n'est-ce pas au nom de la morale, comme on l'a fait quelquefois, car ces deux amants ne donnent certes pas un tour gracieux au vice, et ne sauroient inspirer à personne l'envie de leur ressembler.

LYCASTE.

Agréez, monsieur, que je vous félicite de votre mariage, et vous présente en même temps mes très-humbles services. Je vous assure que vous épousez là une très-honnête personne : et vous, mademoiselle, je me réjouis avec vous aussi de l'heureux choix que vous avez fait. Vous ne pouviez pas mieux trouver, et monsieur a toute la mine d'être un fort bon mari. Oui, monsieur, je veux faire amitié avec vous, et lier ensemble un petit commerce de visites et de divertissements.

DORIMÈNE.

C'est trop d'honneur que vous nous faites à tous deux. Mais allons, le temps me presse, et nous aurons tout le loisir de nous entretenir ensemble.

SCÈNE XIII.

SGANARELLE, seul.

Me voilà tout à fait dégoûté de mon mariage; et je crois que je ne ferai pas mal de m'aller dégager de ma parole. Il m'en a coûté quelque argent; mais il vaut encore mieux perdre cela que de m'exposer à quelque chose de pis. Tâchons adroitement de nous débarrasser de cette affaire. Holà! (Il frappe à la porte de la maison d'Alcantor.)

SCÈNE XIV.

ALCANTOR, SGANARELLE.

ALCANTOR.

Ah! mon gendre, soyez le bien venu!

SGANARELLE.

Monsieur, votre serviteur.

ALCANTOR.

Vous venez pour conclure le mariage?

SGANARELLE.

Excusez-moi.

ALCANTOR.

Je vous promets que j'en ai autant d'impatience que vous.

SGANARELLE.

Je viens ici pour autre sujet.

ALCANTOR.

J'ai donné ordre à toutes les choses nécessaires pour cette fête.

SGANARELLE.

Il n'est pas question de cela.

ALCANTOR.

Les violons sont retenus, le festin est commandé, et ma fille est parée pour vous recevoir.

SGANARELLE.

Ce n'est pas ce qui m'amène.

ALCANTOR.

Enfin, vous allez être satisfait; et rien ne peut retarder votre contentement.

SGANARELLE.

Mon Dieu! c'est autre chose.

ALCANTOR.

Allons, entrez donc, mon gendre.

SGANARELLE.

J'ai un petit mot à vous dire.

ALCANTOR.

Ah! mon Dieu, ne faisons point de cérémonie. Entrez vite, s'il vous plaît.

SGANARELLE.

Non, vous dis-je, je vous veux parler auparavant.

ALCANTOR.

Vous voulez me dire quelque chose?

SGANARELLE.

Oui.

ALCANTOR.

Et quoi?

SGANARELLE.

Seigneur Alcantor, j'ai demandé votre fille en mariage, il est vrai, et vous me l'avez accordée; mais je me trouve un peu avancé en âge pour elle, et je considère que je ne suis point du tout son fait.

ALCANTOR.

Pardonnez-moi, ma fille vous trouve bien comme vous êtes; et je suis sûre qu'elle vivra fort contente avec vous.

SGANARELLE.

Point. J'ai parfois des bizarreries épouvantables, et elle auroit trop à souffrir de ma mauvaise humeur.

ALCANTOR.

Ma fille a de la complaisance, et vous verrez qu'elle s'accommodera entièrement à vous.

SGANARELLE.

J'ai quelques infirmités sur mon corps qui pourroient la dégoûter.

ALCANTOR.

Cela n'est rien. Une honnête femme ne se dégoûte jamais de son mari.

SGANARELLE.

Enfin, voulez-vous que je vous dise? Je ne vous conseille pas de me la donner.

ALCANTOR.

Vous moquez-vous? J'aimerois mieux mourir que d'avoir manqué à ma parole.

SGANARELLE.

Mon Dieu! je vous en dispense, et je...

ALCANTOR.

Point du tout. Je vous l'ai promise, et vous l'aurez en dépit de tous ceux qui y prétendent.

SGANARELLE, *à part.*

Que diable!

ALCANTOR.

Voyez-vous, j'ai une estime et une amitié pour vous toute particulière; et je refuserois ma fille à un prince pour vous la donner.

SGANARELLE.

Seigneur Alcantor, je vous suis obligé de l'honneur que vous me faites; mais je vous déclare que je ne me veux point marier.

ALCANTOR.

Qui, vous?

SGANARELLE.

Oui, moi.

ALCANTOR.

Et la raison?

SGANARELLE.

La raison? C'est que je ne me sens point propre pour le mariage, et que je veux imiter mon père, et tous ceux de ma race, qui ne se sont jamais voulu marier.[1]

ALCANTOR.

Écoutez. Les volontés sont libres; et je suis homme à

1. C'est là une plaisanterie qui n'étoit pas nouvelle même du temps de

ne contraindre jamais personne. Vous vous êtes engagé avec moi pour épouser ma fille, et tout est préparé pour cela: mais, puisque vous voulez retirer votre parole, je vais voir ce qu'il y a à faire; et vous aurez bientôt de mes nouvelles.

SCÈNE XV.

SGANARELLE.

Encore est-il plus raisonnable que je ne pensois, et je croyois avoir bien plus de peine à m'en dégager. Ma foi, quand j'y songe, j'ai fait fort sagement de me tirer de cette affaire; et j'allois faire un pas dont je me serois peut-être longtemps repenti. Mais voici le fils qui me vient rendre réponse.

SCÈNE XVI.

ALCIDAS, SGANARELLE.

ALCIDAS, parlant toujours d'un ton doucereux.

Monsieur, je suis votre serviteur très-humble.

SGANARELLE.

Monsieur, je suis le vôtre de tout mon cœur.

Molière. On cite une épigramme de Malleville à un homme qui ne sait s'il se doit marier.

Tu vis dans une inquiétude
Du parti que tu veux choisir;
Et la femme et la solitude
Suspendent tous deux ton désir.
Ainsi l'on voit que ton courage,
Affligé d'un rude combat,
Est tantôt pour le mariage
Et tantôt pour le célibat.
Mais sais-tu ce que tu dois faire
Pour mettre ton esprit en paix?
Résous-toi d'imiter ton père,
Tu ne te marieras jamais.

ALCIDAS.

Mon père m'a dit, monsieur, que vous vous étiez venu dégager de la parole que vous aviez donnée.

SGANARELLE.

Oui, monsieur, c'est avec regret; mais...

ALCIDAS.

Oh! monsieur, il n'y a pas de mal à cela.

SGANARELLE.

J'en suis fâché, je vous assure; et je souhaiterois...

ALCIDAS.

Cela n'est rien, vous dis-je. (Alcidas présente à Sganarelle deux épées.) Monsieur, prenez la peine de choisir, de ces deux épées, laquelle vous voulez.

SGANARELLE.

De ces deux épées?

ALCIDAS.

Oui, s'il vous plaît.

SGANARELLE.

A quoi bon?

ALCIDAS.

Monsieur, comme vous refusez d'épouser ma sœur après la parole donnée, je crois que vous ne trouverez pas mauvais le petit compliment que je viens vous faire.

SGANARELLE.

Comment?

ALCIDAS.

D'autres gens feroient du bruit, et s'emporteroient contre vous; mais nous sommes personnes à traiter les choses dans la douceur; et je viens vous dire civilement qu'il faut, si vous le trouvez bon, que nous nous coupions la gorge ensemble.

SGANARELLE.

Voilà un compliment fort mal tourné.

ALCIDAS.

Allons, monsieur, choisissez, je vous prie.

SGANARELLE.

Je suis votre valet, je n'ai point de gorge à me couper. (A part.) La vilaine façon de parler que voilà!

ALCIDAS.

Monsieur, il faut que cela soit, s'il vous plaît.

SGANARELLE.

Hé! monsieur, rengaînez ce compliment, je vous prie.

ALCIDAS.

Dépêchons vite, monsieur. J'ai une petite affaire qui m'attend.

SGANARELLE.

Je ne veux point de cela, vous dis-je.

ALCIDAS.

Vous ne voulez pas vous battre?

SGANARELLE.

Nenni, ma foi.

ALCIDAS.

Tout de bon?

SGANARELLE.

Tout de bon.

ALCIDAS, après lui avoir donné des coups de bâton.

Au moins, monsieur, vous n'avez pas lieu de vous plaindre; vous voyez que je fais les choses dans l'ordre. Vous nous manquez de parole, je me veux battre contre vous; vous refusez de vous battre, je vous donne des coups de bâton: tout cela est dans les formes; et vous êtes trop honnête homme pour ne pas approuver mon procédé.

SGANARELLE, à part.

Quel diable d'homme est-ce ci?

ALCIDAS lui présente encore les deux épées.

Allons, monsieur, faites les choses galamment, et sans vous faire tirer l'oreille.

SGANARELLE.

Encore!

ALCIDAS.

Monsieur, je ne contrains personne: mais il faut que vous vous battiez, ou que vous épousiez ma sœur.

SGANARELLE.

Monsieur, je ne puis faire ni l'un ni l'autre, je vous assure.

ALCIDAS.

Assurément?

SGANARELLE.

Assurément.

ALCIDAS.

Avec votre permission donc... (Alcidas lui donne encore des coups de bâton.)

SGANARELLE.

Ah! ah! ah! ah!

ALCIDAS.

Monsieur, j'ai tous les regrets du monde d'être obligé d'en user ainsi avec vous; mais je ne cesserai point, s'il vous plaît, que vous n'ayez promis de vous battre, ou d'épouser ma sœur. (Alcidas lève le bâton.)

SGANARELLE.

Hé bien! j'épouserai, j'épouserai.

ALCIDAS.

Ah! monsieur, je suis ravi que vous vous mettiez à la raison, et que les choses se passent doucement. Car enfin

vous êtes l'homme du monde que j'estime le plus, je vous jure; et j'aurois été au désespoir que vous m'eussiez contraint à vous maltraiter. Je vais appeler mon père, pour lui dire que tout est d'accord.[1] (Il va frapper à la porte d'Alcantor.)

SCÈNE XVII.

ALCANTOR, DORIMÈNE, ALCIDAS, SGANARELLE.

ALCIDAS.

Mon père, voilà monsieur qui est tout à fait raisonnable. Il a voulu faire les choses de bonne grâce, et vous pouvez lui donner ma sœur.

ALCANTOR.

Monsieur, voilà sa main; vous n'avez qu'à donner la vôtre. Loué soit le ciel! m'en voilà déchargé, et c'est vous désormais que regarde le soin de sa conduite. Allons nous réjouir, et célébrer cet heureux mariage.[2]

1. Alcidas, avec sa froideur ironique, Alcantor et Dorimène sont bien de la même famille, dans laquelle on peut plaindre le pauvre Sganarelle d'entrer.

2. « Je crois, dit Riccoboni, qu'on doit ranger le dénouement du *Mariage forcé* parmi les beautés de Molière qui sont inconnues à la plupart des spectateurs, ou du moins dont ils ne sentent pas tout le mérite. Lorsque Alcidas, afin d'obliger Sganarelle à tenir la parole qu'il a donnée d'épouser sa sœur, veut lui donner pour la troisième fois des coups de bâton, et que celui-ci a répondu : « J'épouserai, j'épouserai, » le père arrive qui, après avoir fait prendre à Sganarelle la main de sa fille, s'écrie : « Loué soit le ciel! m'en « voilà déchargé! et c'est vous désormais que regarde le soin de sa con- « duite! » Sganarelle ne profère pas un seul mot, et la pièce finit. C'est là parfaitement l'art du théâtre. Le silence de Sganarelle est plus éloquent que tout ce qu'il pourroit dire; et c'est cette espèce de dénouement que j'avois en vue, lorsque j'ai dit que le froid d'une situation pouvoit quelquefois servir à dénouer une pièce, autant que le feu et la vivacité d'une action. »

FIN DU MARIAGE FORCÉ.

FÊTES DE VERSAILLES

EN M.DC.LXIV

LES PLAISIRS

DE

L'ILE ENCHANTÉE

LA

PRINCESSE D'ÉLIDE

NOTICE PRÉLIMINAIRE.

Lorsque vint le printemps, Louis XIV voulut donner à Versailles une fête plus fastueuse qu'aucune de celles dont il eût encore régalé sa cour. Ce prince étoit au plus beau moment de son règne. « Il avoit remis au peuple, dit Voltaire, trois millions de tailles : nulle partie de l'administration intérieure n'étoit négligée ; son gouvernement étoit respecté au dehors ; le roi d'Espagne, obligé de lui céder la préséance ; le pape, forcé de lui faire satisfaction ; Dunkerque, ajouté à la France par un marché glorieux à l'acquéreur et honteux pour le vendeur ; enfin, toutes ses démarches depuis qu'il tenoit les rênes avoient été ou nobles ou utiles. Il étoit beau après cela de donner des fêtes ; et la principale gloire de ces amusements, qui perfectionnoient en France le goût, la politesse et les talents, venoit de ce qu'ils ne déroboient rien aux travaux continuels du monarque. »

Les solennités brillantes qu'éclaira le soleil du mois de mai 1664 eurent lieu en l'honneur des deux reines Anne d'Autriche et Marie-Thérèse. Toutefois M[lle] de La Vallière, relevée depuis cinq mois de ses premières couches, pouvoit, dit-on, s'attribuer quelque part secrète dans ce splendide hommage. Les magnificences furent inouïes ; ces fêtes, supérieures à tout ce qu'inventoient les romans, se prolongèrent pendant toute une semaine.

Le duc de Saint-Aignan avoit été chargé de tracer le programme de ces fêtes ; il en emprunta l'idée maîtresse aux

chants VI et VII de l'*Orlando furioso* de l'Arioste, qui racontent le séjour de Roger dans l'île et dans le palais de l'enchanteresse Alcine. Le roi fut Roger; les princes et les courtisans adoptèrent chacun un des personnages du poëme italien. Les divertissements furent rattachés avec esprit et avec goût à ce thème romanesque, au moins pendant les trois premières journées qui formèrent ensemble ce qu'on appela *les Plaisirs de l'Ile enchantée.* « Ce qui n'est que pompe et magnificence, dit encore Voltaire, ne charme que les yeux et les oreilles et passe en un jour; mais ces fêtes de Louis XIV, où l'art et la poésie jouoient un rôle si considérable et où une si large satisfaction étoit offerte à l'intelligence, ont laissé après elles une éternelle mémoire. »

Molière et sa troupe eurent la plus grande part dans les divertissements de cette merveilleuse semaine. On lit sur le registre de La Grange : « La troupe est partie par ordre du roi pour Versailles le dernier jour de ce mois d'avril et y a séjourné jusqu'au 22 mai. On y a représenté pendant trois jours *les Plaisirs de l'Ile enchantée,* dont *la Princesse d'Élide* fit une journée qui fut le 8 mai ; plus, *les Fâcheux, le Mariage forcé,* et trois actes du *Tartuffe,* qui étoient les trois premiers. — Reçu 4,000 livres. »

Il peut être à propos de donner ici quelques renseignements sur le traitement que recevoient les comédiens lorsqu'ils faisoient ainsi des séjours plus ou moins longs dans les résidences royales. Voici ce que Chapuzeau nous apprend sur ce point : « Le soin principal des comédiens est de bien faire leur cour chez le roi, de qui ils dépendent, non-seulement comme sujets, mais aussi comme étant particulièrement à Sa Majesté, qui les entretient à son service et leur paye régulièrement leurs pensions. Ils sont tenus d'aller au Louvre quand le roi les mande, et on leur fournit des carrosses autant qu'il en est besoin. Mais quand ils marchent à Saint-Germain, à Chambord, à Versailles et en d'autres lieux, outre leur pension qui court toujours, outre les carrosses, chariots et chevaux qui leur sont fournis de l'écurie, ils ont de gratification en commun mille écus par mois, chacun deux écus par jour pour leur dépense, leurs gens à proportion et leurs logements par fourriers. De plus, il est ordonné de la part du roi à chacun des acteurs et des actrices, à Paris ou ailleurs, été et hiver, trois pièces de bois, une bouteille de vin, un pain et deux

bougies blanches pour le Louvre; et, à Saint-Germain, un flambeau pesant deux livres; ce qui leur est apporté ponctuellement par les officiers de la Fruiterie, sur les registres de laquelle est couchée une collation de vingt-cinq écus, tous les jours que les comédiens représentent chez le roi, étant alors commensaux. Il faut ajouter à ces avantages qu'il n'y a guères de gens de qualité qui ne soient bien aises de régaler les comédiens qui leur ont donné quelque lieu d'estime; ils tirent du plaisir de leur conversation, et savent qu'en cela ils plairont au roi qui souhaite que l'on les traite favorablement. Aussi voit-on les comédiens s'approcher le plus qu'ils peuvent des princes et des grands seigneurs, surtout de ceux qui les entretiennent dans l'esprit du roi, et qui, dans les occasions, savent les appuyer de leur crédit. »

La relation des *Plaisirs de l'Ile enchantée* nous montrera parfaitement le rôle qui étoit fait aux comédiens dans ces fêtes royales, où ils se trouvoient mêlés à tout ce que la France comptoit de plus illustre.

La Princesse d'Élide, comédie-ballet composée par Molière à la demande du roi, fut un des plus agréables *plaisirs* qu'offrit *l'Ile enchantée*. Molière n'avoit pu cette fois appeler à son aide la gaieté grivoise de Rabelais et des vieux conteurs. Dans un milieu si romanesque, il falloit ne pas trop s'écarter du style romanesque. Il falloit garder dans la galanterie certaine gravité, et dans la plaisanterie même certaine mesure; Sganarelle étoit bon en petit comité, « dans l'appartement de la reine mère, » mais il eût fait trop piètre visage au milieu des pompes officielles, parmi les Roger, les Roland, les Astolphe, les Ariodant et tous les chevaliers de la fable héroïque et amoureuse.

Molière eut recours au théâtre espagnol; c'étoit déjà rendre une sorte d'hommage aux deux reines que l'Espagne avoit vues naître; il emprunta à Don Augustin Moreto le sujet de la comédie fameuse intitulée *El desden con el desden* (*Dédain pour dédain*), où le poëte a si bien retracé la lutte d'un sexe contre l'autre, lutte dans laquelle la victoire est souvent assurée à celui qui semble moins chercher la victoire. « Shakspeare, dit M. Chasles, dans deux ou trois de ses drames, avoit esquissé avec une merveilleuse grâce ces caprices bizarres du cœur humain, cette guerre pleine de contradictions et d'embûches. On connoît la

Béatrice de *Beaucoup de bruit pour rien* (*Much ado about nothing*), qui dépense tant d'esprit à rebuter un spirituel amant et qui finit par l'adorer. On se rappelle l'idylle amoureuse et satirique de *Comme il vous plaira* (*As you like it*), où les jeux de cette passion fantasque sont parodiés par le paysan Pierre-de-Touche et sa grossière maîtresse, ainsi que la féerie ravissante du *Rêve d'une nuit d'été* (*A Midsummer nigth's dream*). »

Moreto, après Shakspeare, avoit fait de cette même donnée. chère à l'Italie et à l'Espagne, une belle comédie pleine de vie et de passion. *El desden con el desden* a été récemment traduit en françois par M. C. Habeneck. « On va voir, dit avec raison le traducteur dans une notice sur cette pièce, se développer une œuvre grandiose qui part du comique le plus franc et aboutit au dramatique le plus élevé. Tout est comédie dans ce qui entoure d'abord Diana (l'héroïne de Moreto), et cependant, à la fin, c'est un véritable drame qui se passe dans la conscience de la jeune fille. L'amour s'empare peu à peu de l'âme de la dédaigneuse Diana; ses rapides progrès sont merveilleusement exprimés. A la fin elle sent qu'elle aime, qu'elle n'est plus maîtresse d'elle-même, et son orgueil succombe en s'écriant: « Moi qui ne suis plus moi! » Voilà en trois actes une âme qui a été renouvelée entièrement.[1] »

Ce qui est remarquable en effet dans Moreto, c'est la libre énergie de la passion. Voici une analyse du chef-d'œuvre espagnol:

Carlos, comte d'Urgel, est à Barcelone avec le prince de Béarn et le comte de Foix, et il rivalise avec eux dans les fêtes, les joûtes, les tournois que donnent ces deux seigneurs, et par lesquels ils s'efforcent de plaire à la princesse Diana. Carlos n'est pas amoureux comme ses concurrents, et c'est peut-être pour cela, dit-il modestement, que plus calme il emporte le prix dans toutes les épreuves et dans tous les jeux. Il se pique toutefois de la froideur de Diana, et cherche à vaincre, par de nouveaux prodiges de courage et d'adresse, cette altière indifférence. Peu à peu son amour-propre s'est irrité. Le mépris que Diana semble faire de lui la rend plus belle à ses yeux, et il s'enflamme à son tour. Carlos, aidé par son valet Polilla, le *gracioso* de la pièce,

1. *Chefs-d'œuvre du théâtre espagnol*, traduits par C. Habeneck. Paris, collection Hetzel, 1863.

entreprend de cacher les tourments de son âme et de jouer de son côté la froideur et le dédain. Il se fait passer, grâce à Polilla, pour un personnage bizarre qui ne veut ni aimer ni être aimé; et lui-même affirme à la princesse, qui l'interroge, que telle est bien son immuable et philosophique résolution. Cette profession de foi singulière, qu'elle n'est pas accoutumée d'entendre, inspire à Diana l'idée de faire subir un échec à une telle présomption, et d'humilier une telle vanité. Son attention s'éveille; sa coquetterie, se couvrant du prétexte de réduire un impertinent rebelle, ne craint de se mettre à l'œuvre et de faire des avances à Carlos, sauf à le repousser impitoyablement lorsqu'il se déclarera vaincu. Mais celui-ci est prévenu par Polilla, qu'il a introduit chez la princesse et qui découvre ces intentions perverses; et il agit en conséquence.

C'est au milieu d'un divertissement de carnaval que Diana et Carlos commencent à employer l'un contre l'autre leur double tactique. « Tu sais, dit Polilla à Carlos, que la noble population de Barcelone, aimant le plaisir, a institué une fête dans laquelle chaque cavalier accompagne et courtise la dame que lui assigne le sort. Voici comment les choses se passent: les dames choisissent des couleurs; le galant arrive et en adopte une à son tour; la dame qui la porte sort avec lui et doit en ce jour se montrer favorable à l'amoureux, lequel doit prouver sa tendresse. Et c'est un plaisir, car il arrive souvent qu'un jeune homme tombe sur une duègne. Tout cela étant bien entendu, sache donc que Diana a résolu d'être ta compagne en ce jour. » En effet, Diana s'arrange pour que le sort fasse de Carlos son galant. « Vous porterez comme moi, dit-elle à ses compagnes, des ceintures de toutes couleurs. Quand on viendra vous demander, vous pourrez vous donner le compagnon qui vous conviendra, car vous aurez toute préparée la couleur choisie. Vous me laisserez seulement la couleur que le comte d'Urgel nommera. » Carlos devient en effet son compagnon, et il lui fait vivement la cour; déjà elle s'imagine avoir atteint son but, elle se glorifie de son triomphe et elle fait sentir la pointe de son dédain à Carlos qu'elle croit amoureux. Celui-ci s'empresse aussitôt de la détromper et lui demande pardon de s'être acquitté avec trop de zèle des devoirs du carnaval. Diana surprise, indignée, peut à peine

croire « que sa beauté s'entende parler ainsi. » Elle prend la résolution de ne rien épargner pour venir à bout de ce railleur; et, en attendant, comme dit Polilla, « Carlos lui entre plus avant dans le cœur. » Elle prépare une scène de séduction plus irrésistible encore que la précédente; elle charge Polilla de faire entrer, par la porte laissée exprès entr'ouverte, Carlos dans les jardins secrets du palais. La belle Diana et ses compagnes « en jupes et en corsages sans manches, » forment un groupe ravissant, chantent et font une musique divine. Carlos, escorté par Polilla, qui lui tient une dague sur la joue pour l'empêcher de se détourner et de fléchir, parcourt d'un œil curieux les allées du jardin, examine les fleurs, les grottes, les fontaines, les parterres, et ne paroît accorder aucune attention aux chants ni aux chanteuses. Lorsque Diana l'interpelle avec dépit, il s'excuse simplement d'avoir pénétré dans ce parc réservé, et il ne fait aucune allusion au concert qu'on lui a fait entendre. Bien plus, quand Carlos s'est retiré, et que la princesse furieuse demande à Polilla : « Mais il ne nous a donc pas écoutées? — Si, madame, répond Polilla; et même il a dit que vous chantiez comme des enfants à l'école. C'est un barbare. »

Cependant le prince de Béarn et le comte de Foix, las d'inventer et de prodiguer des galanteries et des fêtes, forment un complot auquel s'associe Carlos : ils conviennent de faire semblant de tourner leurs adorations vers les compagnes de l'insensible princesse, et de la laisser seule, négligée et comme oubliée. Diana s'avise, de son côté, de soumettre Carlos à une suprême épreuve : elle a reconnu, lui dit-elle, que sa volonté a été jusqu'alors contraire à la raison, et que le devoir exige impérieusement qu'elle se marie. Le prince de Béarn est un galant et généreux chevalier, possédant les qualités les plus brillantes : elle se sent disposée à lui accorder sa main.

C'est ainsi, Carlos, que je me suis déterminée à me marier. Mais auparavant, vous sachant prudent et loyal, j'ai voulu vous consulter sur ce projet. Ne vous semble-t-il pas que le prince de Béarn est le plus digne de devenir le maître de ma couronne? Je le regarde comme le plus parfait de tous ceux qui m'approchent. Que pensez-vous de lui? On diroit que vous pâlissez. (A part.) Je suis donc arrivée à le blesser : son visage me le dit, il a perdu toute couleur; je suis parvenue à mes fins.

POLILLA.

Ah! seigneur...

CARLOS.

Je suis sans âme.

POLILLA.

Secoue-toi, malheureux, ou tu te prends à la glu.

DIANA.

Qu'est cela? Vous ne répondez pas! Pourquoi vous êtes-vous troublé?

Carlos, qui surmonte enfin les cruelles souffrances que cette feinte lui fait éprouver, répond à la princesse en s'étonnant de la conformité des sentiments et des pensers qui les animent. Il est lui-même changé; il confesse que son aveuglement a pu seul l'empêcher de reconnoître plus tôt les mérites de celle qu'il veut aimer. A cet aveu qu'elle prend pour elle-même, Diana est rayonnante. Mais le prince continue et déclare qu'il a fait sa dame de la charmante Cintia.

CARLOS.

N'estimez-vous pas que mon choix est heureux? Je n'ai jamais vu femme plus belle ni plus intelligente que Cintia. Sa grâce, sa distinction, son amabilité ne disent-elles pas que je suis heureux de l'aimer? qu'en pensez-vous? vous ai-je déplu?

DIANA, à part.

Un froid glacial m'enveloppe.

CARLOS.

Vous ne me répondez pas?

DIANA.

Je suis encore toute surprise de votre peu de clairvoyance. Je n'ai pas découvert, moi, en Cintia, ces qualités supérieures: elle n'est ni belle, ni agréable, ni intelligente : la passion vous aveugle.

CARLOS.

Vraiment! Jusqu'en cela nous sommes donc semblables.

DIANA.

Comment!

CARLOS.

Pour vos yeux la beauté de Cintia disparoît, et moi je ne vois pas ce qui vous fait aimer le prince de Béarn. Donc nous agissons de même, nous sommes également aveugles, moi pour ce que vous aimez, vous pour ce que j'aime..... Tenez, madame, voyez Cintia qui passe; regardez-la, même de loin, et vous reconnoitrez combien de raisons j'ai pour l'aimer. Contemplez les lacs de sa belle chevelure, et dites-moi s'il n'est pas injuste que je sois libre pendant que ces beaux cheveux sont prisonniers. Voyez comme son beau front s'unit bien à son visage charmant! Le soleil, la lune, les étoiles et le ciel empruntent leur lumière à ses yeux. Estimez si ce n'est pas une

légitime et heureuse erreur qui fait mes yeux esclaves de ceux-là, quoique les siens soient noirs comme des Africains. Voyez ces lèvres de corail; on les diroit teintes dans la blessure de mon cœur!..... J'ai été aveugle, madame, jusqu'à présent comme vous-même; et j'en ai tant de regrets que j'en deviens fou, car je me laisse entraîner à louer devant vous sa beauté. Madame, je vous en demande pardon; veuillez toutefois me permettre de demander Cintia pour épouse à votre père, en même temps que je féliciterai le prince de Béarn d'avoir été choisi par vous.

« O ma fermeté! s'écrie Diana, quand elle se retrouve seule, qu'est-ce donc que j'éprouve? Quelle est cette flamme que j'ai dans la poitrine? » Elle est en effet vaincue. Carlos, serrant son jeu, pour ainsi dire, avertit le comte de Béarn qu'il est préféré, et déclare son amour à Cintia qui, elle-même, va redire à sa cousine Diana sa bonne fortune. Celle-ci perd la tête, se trahit et avoue son amour pour Carlos. A la dernière scène, lorsque Carlos lui dit qu'il n'attend que son consentement pour accepter la main de Cintia que lui offre le comte de Barcelone, elle éclate:

LE COMTE DE BARCELONE.

Qui pourroit douter que Diana ne soit contente de cette union?

POLILLA.

Son Altessse, pour me faire plaisir, voudra bien le dire elle-même.

DIANA.

Oui, je parlerai. Mais, seigneur, ne serez-vous pas content, quel que soit celui des trois prétendants que j'épouse?

LE COMTE.

Oui, tous trois se valent.

DIANA.

Et vous, seigneurs, mon choix, quel qu'il soit, vous offensera-t-il?

LE PRINCE DE BÉARN.

Ton plaisir est notre seule loi.

GASTON DE FOIX.

Nous vous obéirons.

DIANA.

Alors, c'est le prince qui épousera ma cousine, et ma main sera pour celui qui a su vaincre *le dédain par le dédain*.

CARLOS.

Et qui est celui-là?

DIANA.

Toi seul.

Ce dénouement ne mérite pas les critiques qu'on en a faites: il importe peu que ce cri de la passion blesse, comme on disoit,

« le sexe, le rang, la bienséance, » s'il est amené par tout ce qui précède ; et cette conclusion hardie termine à merveille, au contraire, cette ardente et puissante comédie.

Molière, pressé par le temps, gêné par les conditions exceptionnelles dans lesquelles son œuvre devoit se produire, ne paroît pas avoir voulu sérieusement lutter avec ce grand modèle. Il lui emprunta ses principales situations ; il les simplifia et atténua. Il imposa au sentiment une réserve un peu cérémonieuse. Il transporta la scène, pour donner sans doute plus de noblesse encore à son sujet, dans l'ancienne Grèce, dans cette Élide fameuse par ses jeux olympiques; et au comte d'Urgel, au prince de Béarn, au comte de Foix, il substitua le prince d'Ithaque, le prince de Pyle et le prince de Messène. Lorsqu'on a sous les yeux la belle planche de l'édition in-folio où Israël Silvestre a représenté le théâtre sur lequel furent joués la comédie et le ballet de *la Princesse d'Élide;* lorsqu'on voit la grandeur de la scène, les acteurs empanachés, les actrices en robes traînantes dont les queues sont portées par des pages, l'auditoire dans la splendeur uniforme de ses costumes ; on se rend bien compte de la gravité galante dans laquelle le poëte fut contraint de se maintenir. Le seul rôle auquel il donna du relief est celui du fou Moron dont il remplit lui-même le personnage et qu'il anima d'une certaine verve populaire affranchie de l'étiquette à laquelle tout le reste étoit soumis.

D'autre part, le temps lui manqua. Il ne put versifier que le premier acte et une partie de la première scène du deuxième acte ; et fut obligé d'achever le reste en prose, indiquant et ébauchant les scènes plutôt qu'il ne les exécutoit. Telle qu'elle est cependant, la pièce a ces grandes qualités d'harmonie et d'élégance qui font reconnoître aussitôt la main du maître-ouvrier.

Molière révéloit encore, dans le choix de ce sujet, le génie dramatique qu'il possédoit à un degré si éminent. Il avoit senti et deviné qu'il y avoit là une idée infiniment féconde. Cette idée a, en effet, enfanté par la suite tout un genre de comédies. Le théâtre de Marivaux en est tout entier descendu; et la grande famille des *Proverbes* y a pris sa principale source.

La Princesse d'Élide fut représentée de nouveau à Fontainebleau dans le courant du mois de juillet : « La troupe, dit La Grange, est partie le lundi 21 juillet pour Fontainebleau ; on

a joué quatre fois *la Princesse d'Élide* devant monsieur le légat, et une fois *la Thébaïde*. Reçu par ordre du roi 2,000 livres. La troupe est revenue le mercredi 13 août. »

La Princesse d'Élide parut le 9 novembre 1664 sur le théâtre du Palais-Royal et y fut bien accueillie; elle eut vingt-cinq représentations consécutives. Elle fut publiée dans la description des fêtes de Versailles imprimée en 1665, et dont voici le titre compliqué: « *Les Plaisirs de l'Isle enchantée:* course de bague; collation ornée de machines; comédie de Molière de *la Princesse d'Élide*, meslée de danse et de musique; ballet du *Palais d'Alcine;* feu d'artifice, et autres festes galantes et magnifiques, faites par le roi, à Versailles, le 7 mai 1664, et continuées plusieurs autres jours. A Paris, chez Robert Ballard, seul imprimeur du roi pour la musique, rue Saint-Jean-de-Beauvais, au Mont-Parnasse, et, au Palais, chez Thomas Jolly, à la salle des Merciers, à l'enseigne de *la Palme;* chez G. de Luyne, mesme salle, à l'enseigne de *la Justice;* chez Louis Billaine, dans la Grande salle, à l'enseigne de *la Palme* et du *Grand César*. 1665. — Avec privilége de Sa Majesté. » Le privilége est du 7 janvier; l'achevé d'imprimer du dernier jour de janvier 1665.

L'auteur de cette description est inconnu; « c'est, comme dit M. Bazin, une espèce de procès-verbal fort exact et fort détaillé, écrit en style de menus plaisirs. » Elle fut réimprimée grand in-folio, à l'Imprimerie Royale, en 1673, avec neuf planches très-curieuses d'Israël Silvestre.

Elle a pris place enfin dans l'édition de 1682.

Nous la reproduisons fidèlement d'après ces trois textes. Il nous a paru impossible de détacher *la Princesse d'Élide* du cadre où elle figure dans les éditions originales, et qui l'explique mieux que ne sauroit faire aucun commentaire. Nous suivons le texte de 1665, et nous donnons les variantes de l'édition in-folio de 1673 et de l'édition de 1682.

L. M.

LES PLAISIRS

DE

L'ILE ENCHANTÉE

FÊTES GALANTES ET MAGNIFIQUES

FAITES PAR LE ROI A VERSAILLES
LE 7 MAI 1664

LES PLAISIRS

DE

L'ILE ENCHANTÉE

Course de bague; collation ornée de machines; comédie de Molière de *la Princesse d'Élide*, mêlée de danse et de musique; ballet du Palais d'Alcine; feu d'artifice, et autres fêtes galantes et magnifiques, faites par le roi, à Versailles, le 7 mai 1664, et continuées plusieurs autres jours.

Le Roi, voulant donner aux Reines et à toute sa cour le plaisir de quelques fêtes peu communes, dans un lieu orné de tous les agréments qui peuvent faire admirer une maison de campagne, choisit Versailles, à quatre lieues de Paris. C'est un château qu'on peut nommer un palais enchanté, tant les ajustements de l'art ont bien secondé les soins que la nature a pris pour le rendre parfait. Il charme de toutes manières : tout y rit dehors et dedans; l'or et le marbre y disputent de beauté et d'éclat; et, quoiqu'il n'ait pas cette grande étendue* qui se remarque en quelques autres palais de Sa Majesté, toutes choses y sont si polies, si bien entendues et si bien achevées** que rien ne le*** peut égaler. Sa symétrie, la richesse de ses meubles, la beauté de ses promenades et le nombre infini de ses fleurs, comme de ses orangers, rendent les environs de ce lieu dignes de sa rareté singulière. La diversité des bêtes contenues dans les deux parcs et dans la ménagerie, où plusieurs cours en étoile sont accompagnées de viviers pour les animaux aquatiques, avec de grands bâtiments, joignent le plaisir avec la magnificence, et en font une maison accomplie.

* Var. *Et quoiqu'il n'y ait pas cette grande étendue* (1682.)
** Var. *Et si achevées* (1673.)
*** Var. *Que rien ne les peut égaler.* (1682.)

PREMIÈRE JOURNÉE

Ce fut en ce beau lieu, où toute la cour se rendit le cinquième de mai, que le Roi traita plus de six cents personnes, jusques au quatorzième, outre une infinité de gens nécessaires à la danse et à la comédie, et d'artisans de toutes sortes, venus de Paris; si bien que cela paroissoit une petite armée.

Le ciel même sembla favoriser les desseins de Sa Majesté, puisqu'en une saison presque toujours pluvieuse on en fut quitte pour un peu de vent, qui sembla n'avoir augmenté qu'afin de faire voir que la prévoyance et la puissance du Roi étoient à l'épreuve des plus grandes incommodités. De hautes toiles, des bâtiments de bois, faits presque en un instant, et un nombre prodigieux de flambeaux de cire blanche, pour suppléer à plus de quatre mille bougies chaque journée, résistèrent à ce vent, qui, partout ailleurs, eût rendu ces divertissements comme impossibles à achever.

Monsieur de Vigarani[1], gentilhomme modénois, fort savant en toutes ces choses, inventa et proposa celles-ci; et le Roi commanda au duc de Saint-Aignan, qui se trouva lors en fonction de premier gentilhomme de sa chambre, et qui avoit déjà donné plusieurs sujets de ballets fort agréables, de faire un dessein où elles fussent toutes comprises avec liaison et avec ordre; de sorte qu'elles ne pouvoient manquer de bien réussir.

Il prit pour sujet le palais d'Alcine, qui donna lieu au titre des *Plaisirs de l'Ile enchantée;* puisque, selon l'Arioste, le brave Roger et plusieurs autres bons chevaliers y furent retenus par les doubles charmes de la beauté, quoique empruntée, et du savoir

1. Gaspard Vigarani, célèbre architecte et machiniste, né à Reggio en 1586.

de cette magicienne, et en furent délivrés, après beaucoup de temps consommé dans les délices, par la bague qui détruisoit les enchantements. C'étoit celle d'Angélique, que Mélisse, sous la forme du vieux Atlas[1], mit enfin au doigt de Roger.

On fit donc en peu de jours orner un rond, où quatre grandes allées aboutissent entre de hautes palissades, de quatre portiques de trente-cinq pieds d'élévation et de vingt-deux en carré d'ouverture, de plusieurs festons enrichis d'or et de diverses peintures, avec les armes de Sa Majesté.

Toute la cour s'y étant placée le septième, il entra dans la place, sur les six heures du soir, un héraut d'armes, représenté par M. des Bardins, vêtu d'un habit à l'antique, couleur de feu, en broderie d'argent, et fort bien monté.

Il étoit suivi de trois pages. Celui du Roi, M. d'Artagnan, marchoit à la tête des deux autres, fort richement habillé de couleur de feu, livrée de Sa Majesté, portant sa lance et son écu, dans lequel brilloit un soleil de pierreries, avec ces mots:

Nec cesso, nec erro[2],

faisant allusion à l'attachement de Sa Majesté aux affaires de son État, et à la manière avec laquelle il agit; ce qui étoit encore représenté par ces quatre vers du président de Périgny, auteur de la même devise :

Ce n'est pas sans raison que la terre et les cieux
Ont tant d'étonnement pour un objet si rare,
Qui, dans son cours pénible autant que glorieux,
Jamais ne se repose, et jamais ne s'égare.

Les deux autres pages étoient aux ducs de Saint-Aignan et de Noailles: le premier, maréchal de camp, et l'autre, juge des courses.

Celui du duc de Saint-Aignan portoit l'écu de sa devise, et étoit habillé de sa livrée de toile d'argent enrichie d'or, avec les plumes incarnates et noires, et les rubans de même. Sa devise étoit un timbre d'horloge, avec ces mots :

De mis golpes mi ruido[3].

1. Le personnage du poëme de l'Arioste se nomme *Atlant*, et non *Atlas*.
2. « Jamais je ne m'arrête ni ne m'égare. »
3. « De mes coups (vient) mon bruit. »

Le page du duc de Noailles étoit vêtu de couleur de feu, argent et noir, et le reste de la livrée semblable. La devise qu'il portoit dans son écu étoit un aigle avec ces mots :

Fidelis et audax[1].

Quatre trompettes et deux timbaliers marchoient après ces pages, habillés de satin couleur de feu et argent, leurs plumes de la même livrée, et les caparaçons de leurs chevaux couverts d'une pareille broderie, avec des soleils d'or fort éclatants aux banderoles des trompettes et aux couvertures des timbales.

Le duc de Saint-Aignan, maréchal de camp, marchoit après eux, armé à la grecque, d'une cuirasse de toile d'argent couverte de petites écailles d'or, aussi bien que son bas de saie, et son casque étoit orné d'un dragon et d'un grand nombre de plumes blanches, mêlées d'incarnat et de noir. Il montoit un cheval blanc, bardé de même, et représentoit Guidon le Sauvage.

MADRIGAL

pour LE DUC DE SAINT-AIGNAN, *représentant Guidon le Sauvage.*

Les combats que j'ai faits en l'Ile dangereuse,
Quand de tant de guerriers je demeurai vainqueur,
Suivis d'une épreuve amoureuse,
Ont signalé ma force aussi bien que mon cœur.
La vigueur qui fait mon estime,
Soit qu'elle embrasse un parti légitime,
Ou qu'elle vienne à s'échapper,
Fait dire, pour ma gloire, aux deux bouts de la terre,
Qu'on n'en voit point, en toute guerre,
Ni plus souvent, ni mieux frapper.[2]

Pour le même.

Seul contre dix guerriers, seul contre dix pucelles,
C'est avoir sur les bras deux étranges querelles.
Qui sort à son honneur de ce double combat,
Doit être, ce me semble, un terrible soldat.

Huit trompettes et deux timbaliers, vêtus comme les premiers, marchoient après le maréchal de camp.

1. « Fidèle et hardi. »

2. Ces vers et les suivants, jusques et y compris les vers *pour* M. LE DUC, représentant *Roland*, sont de la composition de Benserade.

Le Roi, représentant Roger, les suivoit, montant un des plus beaux chevaux du monde, dont le harnois, couleur de feu, éclatoit d'or, d'argent et de pierreries. Sa Majesté étoit armée à la façon des Grecs, comme tous ceux de sa quadrille, et portoit une cuirasse de lames d'argent, couverte d'une riche broderie d'or et de diamants. Son port et toute son action étoient dignes de son rang : son casque, tout couvert de plumes couleur de feu, avoit une grâce incomparable; et jamais un air plus libre ni plus guerrier n'a mis un mortel au-dessus des autres hommes.

SONNET

pour LE ROI, *représentant Roger.*

Quelle taille, quel port a ce fier conquérant !
Sa personne éblouit quiconque l'examine ;
Et, quoique par son poste il soit déjà si grand,
Quelque chose de plus éclate dans sa mine.

Son front de ses destins est l'auguste garant,
Par delà ses aïeux sa vertu l'achemine ;
Il fait qu'on les oublie, et, de l'air qu'il s'y prend,
Bien loin derrière lui laisse son origine.

De ce cœur généreux c'est l'ordinaire emploi,
D'agir plus volontiers pour autrui que pour soi ;
Là principalement sa force est occupée :

Il efface l'éclat des héros anciens,
N'a que l'honneur en vue, et ne tire l'épée
Que pour des intérêts qui ne sont pas les siens.

Le duc de Noailles, juge du camp, sous le nom d'Oger le Danois, marchoit après le Roi, portant la couleur de feu et le noir sous une riche broderie d'argent ; et ses plumes, aussi bien que tout le reste de son équipage, étoient de cette même livrée.

* LE DUC DE NOAILLES. ** *Oger le Danois*, juge du camp.

Ce paladin s'applique à cette seule affaire,
De servir dignement le plus puissant des rois.

* L'édition in-folio de 1673 porte *pour le Duc de Noailles*, et fait ainsi à chaque personnage.

** Elle répète de même à chaque fois le mot *représentant*.

Comme, pour bien juger, il faut savoir bien faire,
Je doute que personne appelle de sa voix.

Le duc de Guise et le comte d'Armagnac marchoient ensemble après lui. Le premier, portant le nom d'Aquilant le Noir, avoit un habit de cette couleur en broderie d'or et de jais; ses plumes, son cheval et sa lance assortissoient à sa livrée; et l'autre, représentant Griffon le Blanc, portoit sur un habit de toile d'argent plusieurs rubis, et montoit un cheval blanc bardé de la même couleur.

LE DUC DE GUISE. *Aquilant le Noir.*

La nuit a ses beautés, de même que le jour.
Le noir est ma couleur, je l'ai toujours aimée;
Et, si l'obscurité convient à mon amour,
Elle ne s'étend pas jusqu'à ma renommée.

LE COMTE D'ARMAGNAC. *Griffon le Blanc.*

Voyez quelle candeur en moi le ciel a mis;
Aussi nulle beauté ne s'en verra trompée;
Et, quand il sera temps d'aller aux ennemis,
C'est où je me ferai tout blanc de mon épée.

Les ducs de Foix et de Coaslin, qui paroissoient ensuite, étoient vêtus, l'un d'incarnat avec or et argent, et l'autre de vert, blanc et argent; toute leur livrée et leurs chevaux étant dignes du reste de leur équipage.

LE DUC DE FOIX. *Renaud.*

Il porte un nom célèbre, il est jeune, il est sage:
A vous dire le vrai, c'est pour aller bien haut;
Et c'est un grand bonheur que d'avoir, à son âge,
La chaleur nécessaire, et le flegme qu'il faut.

LE DUC DE COASLIN. *Dudon.*

Trop avant dans la gloire on ne peut s'engager.
J'aurai vaincu sept rois, et, par mon grand courage,
Les verrai tous soumis au pouvoir de Roger,
Que je ne serai pas content de mon ouvrage.

Après eux marchoient le comte du Lude et le prince de Marsillac; le premier vêtu d'incarnat et blanc; et l'autre, de jaune. blanc et noir, enrichis de broderie d'argent; leur livrée de même, et fort bien montés.

LE COMTE DU LUDE. *Astolphe.*

De tous les paladins qui sont dans l'univers,
Aucun n'a pour l'amour l'âme plus échauffée;
Entreprenant toujours mille projets divers,
Et toujours enchanté par quelque jeune fée.

LE PRINCE DE MARSILLAC. *Brandimart.*

Mes vœux seront contents, mes souhaits accomplis,
Et ma bonne fortune à son comble arrivée,
Quand vous saurez mon zèle, aimable Fleur-de-lys,
Au milieu de mon cœur profondément gravée.[1]

Les marquis de Villequier et de Soyecourt marchoient ensuite. L'un portoit le bleu et argent; et l'autre, le bleu, blanc et noir, avec or et argent: leurs plumes et les harnois de leurs chevaux étoient de la même couleur et d'une pareille richesse.

LE MARQUIS DE VILLEQUIER. *Richardet.*

Personne, comme moi, n'est sorti galamment
D'une intrigue où, sans doute, il falloit quelque adresse;
Personne, à mon avis, plus agréablement
N'est demeuré fidèle en trompant sa maîtresse.

LE MARQUIS DE SOYECOURT. *Olivier.*

Voici l'honneur du siècle, auprès de qui nous sommes,
Et même les géants, de médiocres hommes,
Et ce franc chevalier, à tout venant tout prêt,
Toujours pour quelque joûte a la lance en arrêt.

Les marquis d'Humières et de La Vallière les suivoient. Le premier, portant la couleur de chair et argent; et l'autre, le gris de lin, blanc et argent; toute leur livrée étant la plus riche et la mieux assortie du monde.

LE MARQUIS D'HUMIÈRES. *Ariodant.*

Je tremble dans l'accès de l'amoureuse fièvre:
Ailleurs, sans vanité, je ne tremblai jamais,

1. Pour les amours de Brandimart et de Fleur-de-Lys, voyez surtout le chant XXXI du poëme de l'Arioste.

Et ce charmant objet, l'adorable Genèvre,
Est l'unique vainqueur à qui je me soumets.

LE MARQUIS DE LA VALLIÈRE. *Zerbin.*

Quelque beaux sentiments que la gloire nous donne,
Quand on est amoureux au souverain degré,
Mourir entre les bras d'une belle personne
Est de toutes les morts la plus douce à mon gré.

M. le Duc[1] marchoit seul, portant pour sa livrée la couleur de feu, blanc et argent. Un grand nombre de diamants étoient attachés sur la magnifique broderie dont sa cuirasse et son bas de saie étoient couverts; son casque et le harnois de son cheval en étant aussi enrichis.*

MONSIEUR LE DUC. *Roland.*[2]

Roland fera bien loin son grand nom retentir;
La gloire deviendra sa fidèle compagne.
Il est sorti d'un sang qui brûle de sortir,
Quand il est question de se mettre en campagne;
Et, pour ne vous en point mentir,
C'est le pur sang de Charlemagne.

Un char de dix-huit pieds de haut, de vingt-quatre de long et de quinze de large paroissoit ensuite, éclatant d'or et de diverses couleurs. Il représentoit celui d'Apollon, en l'honneur duquel se célébroient autrefois les jeux Pythiens, que ces chevaliers s'étoient proposé d'imiter en leur course et en leur équipage. Cette divinité, brillante de lumière, étoit assise au plus haut du char, ayant à ses pieds les quatre Ages ou Siècles, distingués par de riches habits et par ce qu'ils portoient à la main.

Le Siècle d'or, orné de ce précieux métal, était encore paré de diverses fleurs, qui faisoient un des principaux ornements de cet heureux âge.

* VAR. *En étant enrichis.* (1682.)

1. M. le duc d'Enghien, fils du grand Condé.

2. Tous ces noms de personnages sont empruntés, nous n'avons pas besoin de le répéter, au poëme de l'Arioste, et la plupart des vers qui les concernent font à la fois allusion à leur rôle dans ce poëme et à leurs qualités ou à leurs aventures personnelles.

Ces vers n'étoient pas déclamés à voix haute, comme on pourroit le supposer. Ils étoient simplement imprimés dans le livret ou programme de la fête, qu'on distribuoit aux spectateurs. (Voy. page LXIX, note 2, du premier volume.)

Ceux d'argent et d'airain avoient aussi leurs remarques particulières.

Et celui de fer étoit représenté par un guerrier d'un regard terrible, portant d'une main l'épée, et de l'autre le bouclier.

Plusieurs autres grandes figures de relief paroient les côtés de ce char magnifique. Les monstres célestes, le serpent Python, Daphné, Hyacinthe, et les autres figures qui conviennent à Apollon, avec un Atlas portant le globe du monde, y étoient aussi relevés d'une agréable sculpture. Le Temps, représenté par le sieur Millet,[1] avec sa faux, ses ailes, et cette vieillesse décrépite dont on le peint toujours accablé, en étoit le conducteur. Quatre chevaux, d'une taille et d'une beauté peu communes, couverts de grandes housses semées de soleils d'or et attelés de front, tiroient cette machine.

Les douze Heures du jour et les douze Signes du Zodiaque, habillés fort superbement, comme les poëtes les dépeignent, marchoient en deux files aux deux côtés de ce char.

Tous les pages des chevaliers le suivoient deux à deux, après celui de M. le Duc, fort proprement vêtus de leurs livrées, avec quantité de plumes, portant les lances de leurs maîtres et les écus de leurs devises.

Le duc de Guise, représentant Aquilant le Noir, ayant pour devise un lion qui dort, avec ces mots :

Et quiescente pavescunt.[2]

Le comte d'Armagnac, représentant Griffon le Blanc, ayant pour devise une hermine avec ces mots :

Ex candore decus.[3]

Le duc de Foix, représentant Renaud, ayant pour devise un vaisseau dans la mer, avec ces mots :

Longe levis aura feret.[4]

1. Ce sieur Millet étoit le cocher ordinaire de Louis XIV. On vantoit beaucoup son adresse.

2. « On le redoute même quand il sommeille. »

3. « Sa candeur (ou sa blancheur) fait sa beauté. »

4. « Un léger souffle le portera loin. »

Le duc de Coaslin, représentant Dudon, ayant pour devise un soleil, et l'héliotrope ou tournesol, avec ces mots :

Splendor ab obsequio.[1]

Le comte du Lude, représentant Astolphe, ayant pour devise un chiffre en forme de nœud, avec ces mots :

Non fia mai sciolto.[2]

Le prince de Marsillac, représentant Brandimart, ayant pour devise une montre en relief, dont on voit tous les ressorts, avec ces mots :

Chieto fuor, commoto dentro.[3]

Le marquis de Villequier, représentant Richardet, ayant pour devise un aigle qui plane devant le soleil, avec ces mots :

Uni militat astro.[4]

Le marquis de Soyecourt, représentant Olivier, ayant pour devise la massue d'Hercule, avec ces mots :

Vix æquat fama labores.[5]

Le marquis d'Humières, représentant Ariodant, ayant pour devise toutes sortes de couronnes, avec ces mots :

No quiero menos.[6]

Le marquis de La Vallière, représentant Zerbin, ayant pour devise un phénix sur un bûcher allumé par le soleil, avec ces mots :

Hoc juvat uri.[7]

M. le Duc, représentant Roland, ayant pour devise un dard entortillé de lauriers, avec ces mots :

Certo ferit.[8]

1. « Sa gloire lui vient de son obéissance. »
2. « Il ne sera jamais rompu. »
3. « Tranquille au dehors, agité au dedans. »
4. « Il combat pour un seul astre. »
5. « Sa renommée est à peine égale à ses travaux. »
6. « Je n'ambitionne pas moins. »
7. « Il m'est doux de brûler. »
8. « Il frappe à coup sûr. »

Vingt pasteurs, chargés des diverses pièces de la barrière qui devoit être dressée pour la course de bague, formoient la dernière troupe qui entra dans la lice. Ils portoient des vestes couleur de feu, enrichies d'argent, et des coiffures de même.

Aussitôt que ces troupes furent entrées dans le camp, elles en firent le tour; et, après avoir salué les Reines, elles se séparèrent et prirent chacune leur poste. Les pages de la tête, les trompettes et les timbaliers, se croisant, s'allèrent poster sur les ailes. Le Roi, s'avançant au milieu, prit sa place vis-à-vis du haut dais; M. le Duc, proche de Sa Majesté; les ducs de Saint-Aignan et de Noailles, à droite et à gauche; les dix chevaliers, en haie aux deux côtés du char; leurs pages, au même ordre, derrière eux; les Signes et les Heures, comme ils étoient entrés.

Lorsqu'on eut fait halte en cet état, un profond silence, causé tout ensemble par l'attention et par le respect, donna le moyen à Mlle Debrie, qui représentoit le Siècle d'airain, de commencer ces vers à la louange de la Reine, adressés à Apollon, représenté par le sieur La Grange.

LE SIÈCLE D'AIRAIN, à Apollon.[1]

Brillant père du jour, toi de qui la puissance,
Par ses divers aspects, nous donna la naissance,
Toi, l'espoir de la terre et l'ornement des cieux,
Toi, le plus nécessaire et le plus beau des dieux,
Toi dont l'activité, dont la bonté suprême,
Se fait voir et sentir en tous lieux par soi-même,
Dis-nous par quel destin, ou par quel nouveau choix,
Tu célèbres tes jeux aux rivages françois!

APOLLON.

Si ces lieux fortunés ont tout ce qu'eut la Grèce
De gloire, de valeur, de mérite et d'adresse,
Ce n'est pas sans raison qu'on y voit transférés
Ces jeux qu'à mon honneur la terre a consacrés.
J'ai toujours pris plaisir à verser sur la France
De mes plus doux rayons la bénigne influence;
Mais le charmant objet qu'hymen y fait régner,
Pour elle maintenant me fait tout dédaigner.
Depuis un si long temps que, pour le bien du monde,

1. Ces vers sont du président de Périgny, ainsi que les suivants pour Diane, Pan et les quatre Saisons.

Je fais l'immense tour de la terre et de l'onde,
Jamais je n'ai rien vu si digne de mes feux,
Jamais un sang si noble, un cœur si généreux,
Jamais tant de lumière avec tant d'innocence,
Jamais tant de jeunesse avec tant de prudence,
Jamais tant de grandeur avec tant de bonté,
Jamais tant de sagesse avec tant de beauté.
Mille climats divers qu'on vit sous la puissance
De tous les demi-dieux dont elle prit naissance,
Cédant à son mérite autant qu'à leur devoir,
Se trouveront un jour unis sous son pouvoir.
Ce qu'eurent de grandeurs et la France et l'Espagne,
Les droits de Charles-Quint, les droits de Charlemagne,
En elle avec leur sang heureusement transmis,
Rendront tout l'univers à son trône soumis.
Mais un titre plus grand, un plus noble partage
Qui l'élève plus haut, qui lui plait davantage,
Un nom qui tient en soi les plus grands noms unis,
C'est le nom glorieux d'épouse de Louis.

LE SIÈCLE D'ARGENT.

Quel destin fait briller, avec tant d'injustice,
Dans le siècle de fer, un astre si propice?

LE SIÈCLE D'OR.

Ah! ne murmure point contre l'ordre des dieux.
Loin de s'enorgueillir d'un don si précieux,
Ce siècle qui du ciel a mérité la haine,
En devroit augurer sa ruine prochaine,
Et voir qu'une vertu qu'il ne peut suborner,
Vient moins pour l'ennoblir que pour l'exterminer.
Sitôt qu'elle paroît dans cette heureuse terre,
Vois comme elle en bannit les fureurs de la guerre;
Comment, depuis ce jour, d'infatigables mains
Travaillent sans relâche au bonheur des humains;
Par quels secrets ressorts un héros se prépare
A chasser les horreurs d'un siècle si barbare,
Et me faire revivre avec tous les plaisirs
Qui peuvent contenter les innocents désirs.

LE SIÈCLE DE FER.

Je sais quels ennemis ont entrepris ma perte;
Leurs desseins sont connus, leur trame est découverte;
Mais mon cœur n'en est pas à tel point abattu...

APOLLON.

Contre tant de grandeur, contre tant de vertu,
Tous les monstres d'enfer, unis pour ta défense,

Ne feroient qu'une foible et vaine résistance.
L'univers, opprimé de ton joug rigoureux,
Va goûter, par ta fuite, un destin plus heureux.
Il est temps de céder à la loi souveraine
Que t'imposent les vœux de cette auguste Reine;
Il est temps de céder aux travaux glorieux
D'un Roi favorisé de la terre et des cieux.
Mais ici trop longtemps ce différend m'arrête:
A de plus doux combats cette lice s'apprête,
Allons la faire ouvrir, et ployons des lauriers
Pour couronner le front de nos fameux guerriers.

Tous ces récits achevés, la course de bague commença, en laquelle, après que le Roi eut fait admirer l'adresse et la grâce qu'il a en cet exercice, comme en tous les autres, et après plusieurs belles courses de tous les chevaliers, le duc de Guise, les marquis de Soyecourt et de La Vallière demeurèrent à la dispute, dont ce dernier emporta le prix, qui fut une épée d'or enrichie de diamants, avec des boucles de baudrier de valeur, que donna la Reine mère, et dont elle l'honora de sa main.

La nuit vint cependant à la fin des courses, par la justesse qu'on avoit eue à les commencer; et un nombre infini de lumières ayant éclairé tout ce beau lieu, l'on vit entrer dans la même place:

Trente-quatre concertants fort bien vêtus, qui devoient précéder les Saisons, et faisoient le plus agréable concert du monde.

Pendant que les Saisons se chargeoient des mets délicieux qu'elles devoient porter, pour servir devant Leurs Majestés la magnifique collation qui étoit préparée, les douze Signes du Zodiaque, et les quatre Saisons, dansèrent dans le rond une des plus belles entrées de ballet qu'on eût encore vues.

Le Printemps parut ensuite sur un cheval d'Espagne, représenté par M[lle] Duparc, qui, avec le sexe et les avantages d'une femme, faisoit voir l'adresse d'un homme. Son habit étoit vert, en broderie d'argent et de fleurs au naturel.

L'Été le suivoit, représenté par le sieur Duparc, sur un éléphant couvert d'une riche housse.

L'Automne, aussi avantageusement vêtu, représenté par le sieur de La Thorillière, venoit après, monté sur un chameau.

L'Hiver, représenté par le sieur Béjart, suivoit sur un ours.

Leur suite étoit composée de quarante-huit personnes, qui portoient toutes sur leurs têtes de grand bassins pour la collation.

Les douze premiers, couverts de fleurs, portoient, comme des jardiniers, des corbeilles peintes de vert et d'argent, garnies d'un grand nombre de porcelaines, si remplies de confitures et d'autres choses délicieuses de la saison, qu'ils étoient courbés sous cet agréable faix.

Douze autres, comme moissonneurs, vêtus d'habits conformes à cette profession, mais fort riches, portoient des bassins de cette couleur incarnate qu'on remarque au soleil levant, et suivoient l'Été.

Douze, vêtus en vendangeurs, étoient couverts de feuilles de vigne et de grappes de raisin, et portoient dans des paniers feuille-morte, remplis de petits bassins de cette même couleur, divers autres fruits et confitures, à la suite de l'Automne.

Les douze derniers étoient des vieillards gelés, dont les fourrures et la démarche marquoient la froideur et la foiblesse, portant, dans des bassins couverts d'une glace et d'une neige si bien contrefaites qu'on les eût prises pour la chose même, ce qu'ils devoient contribuer à la collation, et suivoient l'Hiver.

Quatorze concertants de Pan et de Diane précédoient ces deux divinités avec une agréable harmonie de flûtes et de musettes.

Elles venoient ensuite sur une machine fort ingénieuse, en forme d'une petite montagne ou roche ombragée de plusieurs arbres; mais ce qui étoit plus surprenant, c'est qu'on la voyoit portée en l'air, sans que l'artifice qui la faisoit mouvoir se pût découvrir à la vue.

Vingt autres personnes les suivoient, portant des viandes de la ménagerie de Pan et de la chasse de Diane.

Dix-huit pages du Roi, fort richement vêtus, qui devoient servir les dames à table, faisoient les derniers de cette troupe : laquelle étant rangée, Pan, Diane et les Saisons se présentant devant la Reine, le Printemps lui adressa le premier ces vers :

LE PRINTEMPS, à la Reine.

Entre toutes les fleurs nouvellement écloses
Dont mes jardins sont embellis,
Méprisant les jasmins, les œillets et les roses,
Pour payer mon tribut, j'ai fait choix de ces lys,

Que, dès vos premiers ans, vous avez tant chéris.
Louis les fait briller du couchant à l'aurore.
Tout l'univers charmé les respecte et les craint;
Mais leur règne est plus doux et plus puissant encore
Quand ils brillent sur votre teint.

L'ÉTÉ.

Surpris un peu trop promptement,
J'apporte à cette fête un léger ornement;
Mais, avant que ma saison passe,
Je ferai faire à vos guerriers,
Dans les campagnes de la Thrace,
Une ample moisson de lauriers.

L'AUTOMNE.

Le Printemps, orgueilleux de la beauté des fleurs
Qui lui tombèrent en partage,
Prétend de cette fête avoir tout l'avantage,
Et nous croit obscurcir par ses vives couleurs;
Mais vous vous souviendrez, Princesse sans seconde,
De ce fruit précieux qu'a produit ma saison,
Et qui croît dans votre maison,
Pour faire quelque jour les délices du monde.[1]

L'HIVER.

La neige, les glaçons, que j'apporte en ces lieux,
Sont des mets les moins précieux;
Mais ils sont des plus nécessaires
Dans une fête où mille objets charmants,
De leurs œillades meurtrières,
Font naître tant d'embrasements.

DIANE, à la Reine.

Nos bois, nos rochers, nos montagnes,
Tous nos chasseurs, et mes compagnes,
Qui m'ont toujours rendu des honneurs souverains,
Depuis que parmi nous ils vous ont vu paroître,
Ne veulent plus me reconnoître;
Et, chargés de présents, viennent avecque moi
Vous porter ce tribut pour marque de leur foi.
Les habitants légers de cet heureux bocage,
De tomber dans vos rets font leur sort le plus doux,
Et n'estiment rien davantage
Que l'heur de périr de vos coups.
Amour, dont vous avez la grâce et le visage,
A le même secret que vous.

1. Allusion au Dauphin, né le 1er nov. 1661. (Voy. tome II, page 251.)

PAN.

Jeune divinité, ne vous étonnez pas,
Lorsque nous vous offrons en ce fameux repas
L'élite de nos bergeries;
Si nos troupeaux goûtent en paix
Les herbages de nos prairies,
Nous devons ce bonheur à vos divins attraits.

Ces récits achevés, une grande table, en forme de croissant, ronde du côté* où l'on devoit couvrir, et garnie de fleurs de celui où elle étoit creuse, vint à se découvrir.

Trente-six violons, très-bien vêtus, parurent derrière sur un petit théâtre, pendant que messieurs de La Marche et Parfait, père, frère et fils, contrôleurs généraux, sous les noms de l'Abondance, de la Joie, de la Propreté et de la Bonne Chère, la firent couvrir par les Plaisirs, par les Jeux, par les Ris et par les Délices.

Leurs Majestés s'y mirent en cet ordre, qui prévint tous les embarras qui eussent pu naître pour les rangs.

La Reine mère étoit assise au milieu de la table, et avoit à sa main droite :

LE ROI.
Mademoiselle d'Alençon.
Madame la Princesse.
Mademoiselle d'Elbeuf.
Madame de Béthune.
Madame la duchesse de Créqui.
MONSIEUR.
Madame la duchesse de Saint-Aignan.
Madame la maréchale du Plessis.
Madame la maréchale d'Étampes.
Madame de Gourdon.
Madame de Montespan.
Madame d'Humières.
Mademoiselle de Brancas.
Madame d'Armagnac.
Madame la comtesse de Soissons.

* VAR. *Ronde d'un côté* (1682.)

Madame la princesse de Bade.
Mademoiselle de Grançay.

De l'autre côté étoient assises :

LA REINE.
Madame de Carignan.
Madame de Flaix.
Madame la duchesse de Foix.
Madame de Brancas.
Madame de Froullay.
Madame la duchesse de Navailles.
Mademoiselle d'Ardennes.
Mademoiselle de Coëtlogon.
Madame de Crussol.
Madame de Montausier.
MADAME.
Madame la princesse Bénédicte.
Madame la Duchesse.
Madame de Rouvroy.
Mademoiselle de La Mothe.
Madame de Marsé.
Mademoiselle de La Vallière.
Mademoiselle d'Artigny.
Mademoiselle du Bellay.
Mademoiselle de Dampierre.
Mademoiselle de Fiennes.

La somptuosité de cette collation passoit tout ce qu'on en pourroit écrire, tant par l'abondance que par la délicatesse des choses qui y furent servies. Elle faisoit aussi le plus bel objet qui puisse tomber sous les sens; puisque dans la nuit, auprès de la verdeur de ces hautes palissades, un nombre infini de chandeliers peints de vert et d'argent, portant chacun vingt-quatre bougies, et deux cents flambeaux de cire blanche, tenus par autant de personnes vêtues en masques, rendoient une clarté presque aussi grande et plus agréable que celle du jour. Tous les chevaliers, avec leurs casques couverts de plumes de différentes couleurs, et leurs habits de la course, étoient appuyés sur la

barrière; et ce grand nombre d'officiers richement vêtus qui servoient, en augmentoient encore la beauté, et rendoient ce rond une chose enchantée, duquel, après la collation, Leurs Majestés et toute la cour sortirent par le portique opposé à la barrière, et, dans un grand nombre de galesches* fort ajustées, reprirent le chemin du château.[1]

* Var. *Calesches* (1673, 1682.) Conf. tome II, page 333, note 3.

1. Les planches d'Israël Silvestre pour la première journée portent les inscriptions suivantes :

1re. « Comparse du Roi et de ses chevaliers avec toutes leurs suites, dans le camp de la course de bague, pendant l'ouverture de la fête faite par les récits d'Apollon et des quatre Siècles assis sur un grand char de triomphe. »

2me. « Marche du Roi et de ses chevaliers avec toutes leurs suites autour du camp de la course de bague, représentant Roger et les autres chevaliers enchantés dans l'île d'Alcine. »

3me. « Course de bague disputée par le Roi et ses chevaliers, représentant Roger et les autres chevaliers enchantés dans l'île d'Alcine. »

4me. « Comparse des quatre Saisons avec leurs suites de concertants et porteurs de présents, et de la machine de Pan et de Diane avec leurs suites de concertants et de bergers portant les plats pendant les récits des uns et des autres devant le Roi et les Reines.

5me. « Festin du Roi et des Reines avec plusieurs princesses et dames, servi de tous les mets et présents faits par les dieux et les quatre Saisons. »

SECONDE JOURNÉE

DES PLAISIRS DE L'ILE ENCHANTÉE.

Lorsque la nuit du second jour fut venue, Leurs Majestés se rendirent dans un autre rond environné de palissades comme le premier, et sur la même ligne, s'avançant toujours vers le lac, où l'on feignoit que le palais d'Alcine étoit bâti.

Le dessein de cette seconde fête étoit que Roger et les chevaliers de sa quadrille, après avoir fait des merveilles aux courses que, par l'ordre de la belle magicienne, ils avoient faites en faveur de la Reine, continuoient en ce même dessein pour le divertissement suivant ; et que, l'Ile flottante n'ayant point éloigné le rivage de la France, ils donnoient à Sa Majesté le plaisir d'une comédie dont la scène étoit en Élide.

Le Roi fit donc couvrir de toiles, en si peu de temps qu'on avoit lieu de s'en étonner, tout ce rond d'une espèce de dôme, pour défendre contre le vent le grand nombre de flambeaux et de bougies qui devoient éclairer le théâtre, dont la décoration étoit fort agréable. Aussitôt qu'on eut tiré la toile, un grand concert de plusieurs instruments se fit entendre, et l'Aurore, représentée par mademoiselle Hilaire, ouvrit la scène et chanta ce récit :[1]

1. Avec ce récit s'ouvre le premier intermède de la comédie-ballet. Ce qui suit est l'œuvre de Molière, sauf les arguments et les explications qui accompagnent le texte et qui sont de la même plume que la relation des *Plaisirs de l'île enchantée*.

PREMIER INTERMÈDE.

SCÈNE PREMIÈRE.

RÉCIT DE L'AURORE.

Quand l'amour à vos yeux offre un choix agréable,
Jeunes beautés, laissez-vous enflammer;
Moquez-vous d'affecter cet orgueil indomptable,
Dont on vous dit qu'il est beau de s'armer.
Dans l'âge où l'on est aimable,
Rien n'est si beau que d'aimer.
Soupirez librement pour un amant fidèle,
Et bravez ceux qui voudroient vous blâmer.
Un cœur tendre est aimable, et le nom de cruelle
N'est pas un nom à se faire estimer;
Dans le temps où l'on est belle,
Rien n'est si beau que d'aimer.

SCÈNE II.

VALETS DE CHIENS ET MUSICIENS.

Pendant que l'Aurore chantoit ce récit, quatre valets de chiens étoient couchés sur l'herbe, dont l'un (sous la figure de Lyciscas, représenté par le sieur de Molière, excellent acteur, de l'invention duquel étoient les vers et toute la pièce), se trouvoit au milieu de deux, et un autre à ses pieds, qui étoient les sieurs Estival, Don et Blondel, de la musique du Roi, dont les voix étoient admirables.

Ceux-ci, en se réveillant à l'arrivée de l'Aurore et sitôt qu'elle eut chanté, s'écrièrent en concert :

Holà! holà! Debout, debout, debout.

Pour la chasse ordonnée il faut préparer tout;
Holà! ho! debout, vite debout.

PREMIER.

Jusqu'aux plus sombres lieux le jour se communique.

DEUXIÈME.

L'air sur les fleurs en perles se résout.

TROISIÈME.

Les rossignols commencent leur musique,
Et leurs petits concerts retentissent partout.

TOUS ENSEMBLE.

Sus, sus, debout, vite, debout.

(A Lyciscas endormi.)

Qu'est-ce ci, Lyciscas? Quoi! tu ronfles encore,
Toi qui promettois tant de devancer l'Aurore?
Allons, debout, vite, debout.
Pour la chasse ordonnée il faut préparer tout.
Debout, vite, debout! dépêchons, debout.

LYCISCAS, en s'éveillant.

Par la morbleu! vous êtes de grands braillards, vous autres, et vous avez la gueule ouverte de bon matin.[1]

MUSICIENS.

Ne vois-tu pas le jour qui se répand partout?
Allons, debout, Lyciscas, debout.

LYCISCAS.

Hé! laissez-moi dormir encore un peu, je vous conjure.

MUSICIENS.

Non, non, debout, Lyciscas, debout.

1. On remarquera ce rôle parlé au milieu des autres rôles chantés. Molière a mis en usage toutes les combinaisons possibles à la scène.

LYCISCAS.

Je ne vous demande plus qu'un petit quart d'heure.

MUSICIENS.

Point, point, debout, vite, debout.

LYCISCAS.

Hé! je vous prie.

MUSICIENS.

Debout.

LYCISCAS.

Un moment.

MUSICIENS.

Debout.

LYCISCAS.

De grâce.

MUSICIENS.

Debout.

LYCISCAS.

Hé!

MUSICIENS.

Debout.

LYCISCAS.

Je..

MUSICIENS.

Debout.

LYCISCAS.

J'aurai fait incontinent.

MUSICIENS.

Non, non, debout, Lyciscas, debout.
Pour la chasse ordonnée il faut préparer tout.
Vite, debout, dépêchons, debout.

LYCISCAS.

Hé bien! laissez-moi, je vais me lever. Vous êtes

d'étranges gens de me tourmenter comme cela! Vous serez cause que je ne me porterai pas bien de toute la journée; car, voyez-vous, le sommeil est nécessaire à l'homme; et, lorsqu'on ne dort pas sa réfection, il arrive... que... on n'est... (Il se rendort.)

PREMIER.

Lyciscas!

DEUXIÈME.

Lyciscas!

TROISIÈME.

Lyciscas!

TOUS ENSEMBLE.

Lyciscas!

LYCISCAS.

Diable soit les brailleurs!* Je voudrois que vous eussiez la gueule pleine de bouillie bien chaude.

MUSICIENS.

Debout, debout;
Vite, debout, dépêchons, debout.

LYCISCAS.

Ah! quelle fatigue de ne pas dormir son soûl.

PREMIER.

Holà! ho

DEUXIÈME.

Holà! ho!

TROISIÈME.

Holà! ho!

TOUS ENSEMBLE.

Ho! ho! ho! ho! ho!

* VAR. *Diable soit des brailleurs!* (1673.)

LYCISCAS.

Ho! ho! ho! ho! La peste soit des gens avec leurs chiens de hurlements! Je me donne au diable si je ne vous assomme. Mais voyez un peu quel diable d'enthousiasme il leur prend de me venir chanter aux oreilles comme cela. Je...

MUSICIENS.

Debout.

LYCISCAS.

Encore?

MUSICIENS.

Debout.

LYCISCAS.

Le diable vous emporte!

MUSICIENS.

Debout.

LYCISCAS, en se levant.

Quoi! toujours? A-t-on jamais vu une pareille furie de chanter? Par la sambleu! j'enrage. Puisque me voilà éveillé, il faut que j'éveille les autres, et que je les tourmente comme on m'a fait. Allons, ho, messieurs, debout, debout, vite; c'est trop dormir. Je vais faire un bruit de diable partout. (Il crie de toute sa force.) Debout, debout, debout! Allons vite, ho! ho! ho! debout, debout! Pour la chasse ordonnée, il faut préparer tout: debout! debout! Lyciscas, debout! Ho! ho! ho! ho! ho!

Lyciscas s'étant levé avec toutes les peines du monde, et s'étant mis à crier de toute sa force, plusieurs cors et trompes de chasse se firent entendre, et concertés avec les violons commencèrent l'air d'une entrée, sur laquelle six valets de chiens dansèrent avec beaucoup de justesse et de disposition, reprenant à certaines cadences le son de leurs cors et trompes. C'étoient les sieurs Paysan, Chicanneau, Noblet, Pesan, Bonard et La Pierre.

LA

PRINCESSE D'ÉLIDE

COMÉDIE GALANTE

MÊLÉE DE MUSIQUE ET D'ENTRÉES DE BALLET

8 mai 1664

PERSONNAGES.	ACTEURS.[1]
LA PRINCESSE D'ÉLIDE	Mlle MOLIÈRE.[2]
AGLANTE, cousine de la princesse	Mlle DUPARC.
CYNTHIE, cousine de la princesse	Mlle DEBRIE.
PHILIS, suivante de la princesse	Mlle BÉJART.
IPHITAS, père de la princesse	HUBERT.
EURYALE, prince d'Ithaque	LA GRANGE.
ARISTOMÈNE, prince de Messène	DU CROISY.
THÉOCLE, prince de Pyle	BÉJART.
ARBATE, gouverneur du prince d'Ithaque	LA THORILLIÈRE.
MORON, plaisant de la princesse	MOLIÈRE.
LYCAS, suivant d'Iphitas	PRÉVOST.[3]

La scène est en Élide.

1. La liste des acteurs est donnée par le texte même, et n'a par conséquent rien de douteux. La relation indique également la plupart des personnages qui remplirent les rôles des intermèdes; on les trouvera au courant du récit.

2. Armande Béjart obtint dans ce rôle un très-brillant succès qui eut, dit-on, de funestes suites pour son mari. Voici comment s'exprime le libelle de *la Fameuse Comédienne* : « Molière ayant fait *la Princesse d'Élide*, où la Molière joue la princesse, qui étoit le premier rôle considérable où elle eût paru, parce que la Duparc les jouoit tous et étoit l'héroïne du théâtre, elle y parut avec tant d'éclat que Molière eut tout lieu de se repentir de l'avoir exposée au milieu de cette jeunesse brillante de la cour. »

3. Ce Prévost étoit au service de la troupe, et on lui confioit parfois des bouts de rôle pour lesquels il recevoit une gratification journalière.

LA

PRINCESSE D'ÉLIDE

COMÉDIE - BALLET

ACTE PREMIER.

ARGUMENT.

Cette chasse qui se préparoit ainsi étoit celle d'un prince d'Élide, lequel étant d'humeur galante et magnifique, et souhaitant que la princesse sa fille se résolût à aimer et à penser au mariage, qui étoit fort contre son inclination, avoit fait venir en sa cour les princes d'Ithaque, de Messène et de Pyle, afin que dans l'exercice de la chasse qu'elle aimoit fort, et dans d'autres jeux, comme des courses de chars et semblables magnificences, quelqu'un de ces princes pût lui plaire et devenir son époux.

SCÈNE PREMIÈRE.

Euryale, prince d'Ithaque, amoureux de la princesse d'Élide, et Arbate son gouverneur, lequel, indulgent à la passion du prince, le loue de son amour au lieu de l'en blâmer, en des termes fort galants.

EURYALE, ARBATE.

ARBATE.

Ce silence rêveur, dont la sombre habitude
Vous fait à tous moments chercher la solitude:

Ces longs soupirs que laisse échapper votre cœur,
Et ces fixes regards si chargés de langueur,
Disent beaucoup, sans doute, à des gens de mon âge;
Et je pense, seigneur, entendre ce langage;
Mais, sans votre congé, de peur de trop risquer,
Je n'ose m'enhardir jusques à l'expliquer.

EURYALE.

Explique, explique, Arbate, avec toute licence,
Ces soupirs, ces regards, et ce morne silence.
Je te permets ici de dire que l'Amour
M'a rangé sous ses lois, et me brave à son tour;
Et je consens encore que tu me fasses honte
Des foiblesses d'un cœur qui souffre qu'on le dompte.

ARBATE.

Moi, vous blâmer, seigneur, des tendres mouvements
Où je vois qu'aujourd'hui penchent vos sentiments!
Le chagrin des vieux jours ne peut aigrir mon âme
Contre les doux transports de l'amoureuse flamme;
Et bien que mon sort touche à ses derniers soleils,
Je dirai que l'amour sied bien à vos pareils;
Que ce tribut qu'on rend aux traits d'un beau visage,
De la beauté d'une âme est un clair témoignage,
Et qu'il est malaisé que, sans être amoureux,
Un jeune prince soit et grand et généreux.
C'est une qualité que j'aime en un monarque:
La tendresse du cœur est une grande marque
Que d'un prince à votre âge on peut tout présumer,
Dès qu'on voit que son âme est capable d'aimer.
Oui, cette passion, de toutes la plus belle,
Traîne dans un esprit cent vertus après elle:
Aux nobles actions elle pousse les cœurs,
Et tous les grands héros ont senti ses ardeurs.

Devant mes yeux, seigneur, a passé votre enfance,
Et j'ai de vos vertus vu fleurir l'espérance;
Mes regards observoient en vous des qualités
Où je reconnoissois le sang dont vous sortez;
J'y découvrois un fonds d'esprit et de lumière:
Je vous trouvois bien fait, l'air grand et l'âme fière.
Votre cœur, votre adresse, éclatoient chaque jour;
Mais je m'inquiétois de ne voir point d'amour;
Et, puisque les langueurs d'une plaie invincible
Vous montrent que votre âme à ses traits est sensible,
Je triomphe, et mon cœur, d'allégresse rempli,
Vous regarde à présent comme un prince accompli.[1]

EURYALE.

Si de l'Amour un temps j'ai bravé la puissance,
Hélas! mon cher Arbate, il en prend bien vengeance;
Et, sachant dans quels maux mon cœur s'est abîmé,
Toi-même tu voudrois qu'il n'eût jamais aimé.
Car enfin, vois le sort où mon astre me guide:
J'aime, j'aime ardemment la princesse d'Élide;
Et tu sais quel orgueil, sous des traits si charmants,*

* VAR. *Et tu sais que l'orgueil, sous des traits si charmants*, (1682.)

1. Cette tirade fait visiblement allusion à Louis XIV. Né en 1638, il alloit avoir vingt-six ans, et quatre ans de mariage. Ce prince étoit alors dans l'ivresse de sa passion pour Mlle de La Vallière. Tous les poëtes de cour, pour lui plaire, célébroient l'amour et la volupté; tous lui prêchoient cette même morale d'opéra, qu'on voit étalée ici dans le discours d'Arbate. Cette première scène de *la Princesse d'Élide* a quelque rapport avec la première de *Phèdre*, où un autre gouverneur de prince s'applique à vaincre, dans l'esprit de son élève, les scrupules qu'y fait naître une passion condamnée par son père. On a trouvé ce langage déplacé dans la bouche de Théramène. Molière semble mériter ici le même reproche qu'on a fait à Racine; mais il est juste d'observer qu'une comédie-ballet est d'un genre moins sévère qu'une tragédie, et que *la Princesse d'Élide* étoit destinée à faire partie d'une fête voluptueuse. (AUGER.)

Arme contre l'amour ses jeunes sentiments,
Et comment elle fuit en cette illustre fête
Cette foule d'amants qui briguent sa conquête.
Ah! qu'il est bien peu vrai que ce qu'on doit aimer,
Aussitôt qu'on le voit, prend droit de nous charmer,
Et qu'un premier coup d'œil allume en nous les flammes
Où le ciel, en naissant, a destiné nos âmes!
A mon retour d'Argos, je passai dans ces lieux,
Et ce passage offrit la princesse à mes yeux:
Je vis tous les appas dont elle est revêtue,
Mais de l'œil dont on voit une belle statue.
Leur brillante jeunesse observée à loisir
Ne porta dans mon âme aucun secret désir,
Et d'Ithaque en repos je revis le rivage,
Sans m'en être en deux ans rappelé nulle image.
Un bruit vient cependant à répandre à ma cour
Le célèbre mépris qu'elle fait de l'amour;
On publie en tous lieux que son âme hautaine
Garde pour l'hyménée une invincible haine,
Et qu'un arc à la main, sur l'épaule un carquois,
Comme une autre Diane elle hante les bois,
N'aime rien que la chasse, et de toute la Grèce
Fait soupirer en vain l'héroïque jeunesse.
Admire nos esprits, et la fatalité!
Ce que n'avoient point fait sa vue et sa beauté,
Le bruit de ses fiertés en mon âme fit naître
Un transport inconnu dont je ne fus point maître:
Ce dédain si fameux eut des charmes secrets
A me faire avec soin rappeler tous ses traits:
Et mon esprit, jetant de nouveaux yeux sur elle,
M'en refit une image et si noble et si belle,
Me peignit tant de gloire et de telles douceurs

A pouvoir triompher de toutes ses froideurs,
Que mon cœur, aux brillants d'une telle victoire,
Vit de sa liberté s'évanouir la gloire :
Contre une telle amorce il eut beau s'indigner,
Sa douceur sur mes sens prit tel droit de régner,
Qu'entraîné par l'effort d'une occulte puissance,
J'ai d'Ithaque en ces lieux fait voile en diligence;
Et je couvre un effet de mes vœux enflammés
Du désir de paroître à ces jeux renommés,
Où l'illustre Iphitas,[1] père de la princesse,
Assemble la plupart des princes de la Grèce.

ARBATE.

Mais à quoi bon, seigneur, les soins que vous prenez?
Et pourquoi ce secret où vous vous obstinez?
Vous aimez, dites-vous, cette illustre princesse,
Et venez à ses yeux signaler votre adresse;
Et nuls empressements, paroles, ni soupirs,
Ne l'ont instruite encor de vos brûlants désirs?
Pour moi je n'entends rien à cette politique
Qui ne veut point souffrir que votre cœur s'explique;
Et je ne sais quel fruit peut prétendre un amour
Qui fuit tous les moyens de se produire au jour.

EURYALE.

Et que ferai-je, Arbate, en déclarant ma peine
Qu'attirer les dédains de cette âme hautaine,
Et me jeter au rang de ces princes soumis
Que le titre d'amants lui peint en ennemis!
Tu vois les souverains de Messène et de Pyle

1. Iphitus, roi d'Élide, dont Molière a changé le nom en celui d'Iphitas, qu'apparemment il a trouvé plus sonore, rétablit la solennité des jeux olympiques, que les malheurs de la Grèce avoient interrompue. Pausanias et Valerius Paterculus ont parlé de ce roi.

Lui faire de leurs cœurs un hommage inutile,
Et de l'éclat pompeux des plus grandes vertus*
En appuyer en vain les respects assidus :
Ce rebut de leurs soins, sous un triste silence,
Retient de mon amour toute la violence :
Je me tiens condamné dans ces rivaux fameux,
Et je lis mon arrêt au mépris qu'on fait d'eux.

ARBATE.

Et c'est dans ce mépris et dans cette humeur fière
Que votre âme à ses vœux doit voir plus de lumière,
Puisque le sort vous donne à conquérir un cœur
Que défend seulement une jeune froideur,**
Et qui n'impose point à l'ardeur qui vous presse
De quelque attachement l'invincible tendresse.[1]
Un cœur préoccupé résiste puissamment ;
Mais, quand une âme est libre, on la force aisément,
Et toute la fierté de son indifférence
N'a rien dont ne triomphe un peu de patience.
Ne lui cachez donc plus le pouvoir de ses yeux,
Faites de votre flamme un éclat glorieux ;
Et, bien loin de trembler de l'exemple des autres,
Du rebut de leurs vœux fortifiez les vôtres.***
Peut-être, pour toucher ses sévères appas,
Aurez-vous des secrets que ces princes n'ont pas ;
Et, si de ces fiertés l'impérieux caprice
Ne vous fait éprouver un destin plus propice,

* Var. *Et de l'éclat pompeux des plus hautes vertus* (1682.)
** Var. *Que défend seulement une simple froideur*, (1682.)
*** Var. *Du rebut de leurs vœux enflez l'espoir des vôtres.* (1682.)

1. *Oppose* au lieu d'*impose* seroit le mot propre. Quelques éditeurs ont cru à une faute d'impression que tous les premiers textes auroient reproduite ; cela est possible, probable même, mais non certain.

Au moins est-ce un bonheur en ces extrémités,
Que de voir avec soi ses rivaux rebutés.

EURYALE.

J'aime à te voir presser cet aveu de ma flamme :
Combattant mes raisons, tu chatouilles mon âme;
Et, par ce que j'ai dit, je voulois pressentir
Si de ce que j'ai fait tu pourrois m'applaudir :
Car enfin, puisqu'il faut t'en faire confidence,
On doit à la princesse expliquer mon silence,
Et peut-être, au moment que je t'en parle ici,
Le secret de mon cœur, Arbate, est éclairci.
Cette chasse, où, pour fuir la foule qui l'adore,
Tu sais qu'elle est allée au lever de l'aurore,
Est le temps que Moron, pour déclarer mon feu,
A pris...

ARBATE.

Moron, seigneur?

EURYALE.

Ce choix t'étonne un peu;
Par son titre de fou tu crois le bien connoître;
Mais sache qu'il l'est moins qu'il ne le veut paroître;
Et que, malgré l'emploi qu'il exerce aujourd'hui,[1]
Il a plus de bon sens que tel qui rit de lui.
La princesse se plaît à ses bouffonneries :
Il s'en est fait aimer par cent plaisanteries,
Et peut, dans cet accès, dire et persuader

1. L'emploi de fou de cour n'étoit pas encore supprimé à l'époque où *Molière* composa *la Princesse d'Élide.* Le titulaire se nommoit l'Angeli; Boileau a parlé de l'Angeli dans sa première satire :

Un poëte à la cour fut jadis à la mode;
Mais des fous aujourd'hui c'est le plus incommode;
Et l'esprit le plus beau, l'auteur le plus poli,
N'y parviendra jamais au sort de l'Angeli.

Ce que d'autres que lui n'oseroient hasarder:
Je le vois propre enfin à ce que j'en souhaite :
Il a pour moi, dit-il, une amitié parfaite,
Et veut, dans mes États ayant reçu le jour,
Contre tous mes rivaux appuyer mon amour.
Quelque argent mis en main pour soutenir ce zèle...

SCÈNE II.

Moron, représenté par le sieur de Molière, arrive, et ayant le souvenir d'un furieux sanglier devant lequel il avoit fui à la chasse, demande du secours; et rencontrant Euryale et Arbate, se met au milieu d'eux pour plus de sûreté, après leur avoir témoigné sa peur, et leur disant cent choses plaisantes sur son peu de bravoure.

EURYALE, ARBATE, MORON.

MORON, sans être vu.

Au secours! sauvez-moi de la bête cruelle!

EURYALE.

Je pense ouïr sa voix.

MORON, sans être vu.

A moi! de grâce, à moi!

EURYALE.

C'est lui-même. Où court-il avec un tel effroi?

MORON, entrant sans voir personne.

Où pourrai-je éviter ce sanglier redoutable?
Grands dieux! préservez-moi de sa dent effroyable!
Je vous promets, pourvu qu'il ne m'attrape pas,
Quatre livres d'encens, et deux veaux des plus gras.

(Rencontrant Euryale, que dans sa frayeur il prend pour le sanglier qu'il évite.)

Ah! je suis mort.

EURYALE.

Qu'as-tu?

MORON.

Je vous croyois la bête

Dont à me diffamer j'ai vu la gueule prête,[1]
Seigneur, et je ne puis revenir de ma peur.

EURYALE.

Qu'est-ce?

MORON.

Oh! que la princesse est d'une étrange humeur!
Et qu'à suivre la chasse et ses extravagances
Il nous faut essuyer de sottes complaisances!
Quel diable de plaisir trouvent tous les chasseurs
De se voir exposés à mille et mille peurs?
Encore si c'étoit qu'on ne fût qu'à la chasse
Des lièvres, des lapins, et des jeunes daims, passe:
Ce sont des animaux d'un naturel fort doux,
Et qui prennent toujours la fuite devant nous.
Mais aller attaquer de ces bêtes vilaines
Qui n'ont aucun respect pour les faces humaines,
Et qui courent les gens qui les veulent courir,
C'est un sot passe-temps que je ne puis souffrir.

EURYALE.

Dis-nous donc ce que c'est.

MORON, en se tournant.

Le pénible exercice

1. *Diffamer* pour *dévorer, déchirer*, a l'air aujourd'hui d'une expression burlesque. Mais il faut remarquer qu'on employoit alors ce mot dans le sens de *gâter, défigurer*. Furetière nous apprend qu'on disoit fort bien : « Il lui a donné du taillant de son épée et lui a tout diffamé le visage. » Dans *le Baron de Fæneste*, de Théodore-Agrippa d'Aubigné, on lit cette phrase : « Le carrossier « (le cocher) de madame de Varat me donna du pommeau de son épée dans « l'estomac; si ses compagnons ne l'eussent soutenu, je l'aurois diffamé. » C'est dans le même sens que les Latins disoient, *deturpare os, faciem, caput alicujus*.

Moron se servoit donc d'un terme parfaitement admissible en parlant de ces bêtes vilaines

Qui n'ont aucun respect pour les faces humaines.

Où de notre princesse a volé le caprice!
J'en aurois bien juré qu'elle auroit fait le tour;
Et la course des chars se faisant en ce jour,
Il falloit affecter ce contre-temps de chasse
Pour mépriser ces jeux avec meilleure grâce,
Et faire voir... Mais chut. Achevons mon récit,
Et reprenons le fil de ce que j'avois dit.
Qu'ai-je dit?

EURYALE.

Tu parlois d'exercice pénible.

MORON.

Ah! oui. Succombant donc à ce travail horrible
(Car en chasseur fameux j'étois enharnaché,
Et dès le point du jour je m'étois découché),
Je me suis écarté de tous en galant homme,
Et, trouvant un lieu propre à dormir d'un bon somme,
J'essayois ma posture, et m'ajustant bientôt,
Prenois déjà mon ton pour ronfler comme il faut,
Lorsqu'un murmure affreux m'a fait lever la vue,
Et j'ai, d'un vieux buisson de la forêt touffue,
Vu sortir un sanglier d'une énorme grandeur
Pour...

EURYALE.

Qu'est-ce?

MORON.

Ce n'est rien. N'ayez point de frayeur,
Mais laissez-moi passer entre vous deux, pour cause,
Je serai mieux en main pour vous conter la chose.
J'ai donc vu ce sanglier, qui, par nos gens chassé,
Avoit d'un air affreux tout son poil hérissé;
Ses deux yeux flamboyants ne lançoient que menace,
Et sa gueule faisoit une laide grimace,

Qui, parmi de l'écume, à qui l'osoit presser,
Montroit de certains crocs... je vous laisse à penser.
A ce terrible aspect j'ai ramassé mes armes;
Mais le faux[1] animal, sans en prendre d'alarmes,
Est venu droit à moi, qui ne lui disois mot.

ARBATE.

Et tu l'as de pied ferme attendu?

MORON.

Quelque sot.
J'ai jeté tout par terre et couru comme quatre.

ARBATE.

Fuir devant un sanglier, ayant de quoi l'abattre!
Ce trait, Moron, n'est pas généreux...

MORON.

J'y consens;
Il n'est pas généreux, mais il est de bon sens.

ARBATE.

Mais, par quelques exploits si l'on ne s'éternise...

MORON.

Je suis votre valet, et j'aime mieux qu'on dise :*
C'est ici qu'en fuyant sans se faire prier,
Moron sauva ses jours des fureurs d'un sanglier,
Que si l'on y disoit : Voilà l'illustre place
Où le brave Moron, d'une héroïque audace,
Affrontant d'un sanglier l'impétueux effort,
Par un coup de ses dents vit terminer son sort.[2]

* VAR. *Je suis votre valet. J'aime mieux que l'on dise :* (1682.)

1. *Faux*, dans le sens de *méchant*, *traître* et *déloyal*.
2. L'Arétin, dans une lettre à Baptiste Strozzi, a écrit : *È meglio per la pelle vostra che si dica : Qui fuggì il tale, che, Qui morì il cotale.* « Il vaut mieux pour votre peau qu'on dise : Ici un tel prit la fuite, que : Ici un tel trouva la mort. »

EURYALE.

Fort bien.

MORON.

Oui. J'aime mieux, n'en déplaise à la gloire,
Vivre au monde deux jours, que mille ans dans l'histoire.

EURYALE.

En effet, ton trépas fâcheroit tes amis;
Mais, si de ta frayeur ton esprit est remis,
Puis-je te demander si du feu qui me brûle?...

MORON.

Il ne faut point, seigneur, que je vous dissimule;*
Je n'ai rien fait encore, et n'ai point rencontré
De temps pour lui parler qui fût selon mon gré.
L'office de bouffon a des prérogatives;
Mais souvent on rabat nos libres tentatives.
Le discours de vos feux est un peu délicat,
Et c'est chez la princesse une affaire d'État.
Vous savez de quel titre elle se glorifie,
Et qu'elle a dans la tête une philosophie
Qui déclare la guerre au conjugal lien,
Et vous traite l'Amour de déité de rien.
Pour n'effaroucher point son humeur de tigresse,
Il me faut manier la chose avec adresse:
Car on doit regarder comme l'on parle aux grands,
Et vous êtes parfois d'assez fâcheuses gens.
Laissez-moi doucement conduire cette trame.
Je me sens là pour vous un zèle tout de flamme;
Vous êtes né mon prince, et quelques autres nœuds
Pourroient contribuer au bien que je vous veux.
Ma mère, dans son temps, passoit pour assez belle,

* VAR. *Il ne faut pas, seigneur, que je vous dissimule;* (1682.)

Et naturellement n'étoit pas fort cruelle;
Feu votre père alors, ce prince généreux,
Sur la galanterie étoit fort dangereux,
Et je sais qu'Elpénor, qu'on appeloit mon père,
A cause qu'il étoit le mari de ma mère,
Contoit pour grand honneur aux pasteurs d'aujourd'hui
Que le prince autrefois étoit venu chez lui,
Et que, durant ce temps, il avoit l'avantage
De se voir salué de tous ceux du village.
Baste. Quoi qu'il en soit, je veux par mes travaux...
Mais voici la princesse et deux de vos rivaux.*

SCÈNE III.

La princesse d'Élide parut ensuite, avec les princes de Messène et de Pyle, lesquels firent remarquer en eux des caracteres bien différents de celui du prince d'Ithaque, et lui cédèrent dans le cœur de la Princesse tous les avantages qu'il y pouvoit désirer. Cette aimable princesse ne témoigna pas pourtant que le mérite de ce prince eût fait aucune impression sur son esprit, et qu'elle l'eût quasi remarqué : elle témoigna toujours, comme une autre Diane, n'aimer que la chasse et les forêts, et lorsque le prince de Messène voulut lui faire valoir le service qu'il lui avoit rendu en la défaisant d'un fort grand sanglier qui l'avoit attaquée, elle lui dit que, sans diminuer rien de sa reconnoissance, elle trouvoit son secours d'autant moins considérable, qu'elle en avoit tué toute seule d'aussi furieux, et fût peut-être bien encore venue à bout de celui-ci.

LA PRINCESSE ET SA SUITE, ARISTOMÈNE, THÉOCLE, EURYALE, ARBATE, MORON.

ARISTOMÈNE.

Reprochez-vous, madame, à nos justes alarmes
Ce péril dont tous deux avons sauvé vos charmes?
J'aurois pensé, pour moi, qu'abattre sous nos coups
Ce sanglier qui portoit sa fureur jusqu'à vous,
Étoit une aventure, ignorant votre chasse,

* VAR. *Mais voici la princesse et deux de nos rivaux.* (1682.)

Dont à nos bons destins nous dussions rendre grâce;
Mais, à cette froideur, je connois clairement
Que je dois concevoir un autre sentiment,
Et quereller du sort la fatale puissance
Qui me fait avoir part à ce qui vous offense.

THÉOCLE.

Pour moi, je tiens, madame, à sensible bonheur
L'action où pour vous a volé tout mon cœur,
Et ne puis consentir, malgré votre murmure,
A quereller le sort d'une telle aventure.
D'un objet odieux je sais que tout déplaît;
Mais, dût votre courroux être plus grand qu'il n'est,
C'est extrême plaisir, quand l'amour est extrême,
De pouvoir d'un péril affranchir ce qu'on aime.

LA PRINCESSE.

Et pensez-vous, seigneur, puisqu'il me faut parler,
Qu'il eût eu, ce péril, de quoi tant m'ébranler?
Que l'arc et que le dard, pour moi si pleins de charmes,
Ne soient entre mes mains que d'inutiles armes?
Et que je fasse enfin mes plus fréquents emplois
De parcourir nos monts, nos plaines et nos bois,
Pour n'oser, en chassant, concevoir l'espérance
De suffire moi seule à ma propre défense?
Certes, avec le temps, j'aurois bien profité
De ces soins assidus dont je fais vanité,
S'il falloit que mon bras, dans une telle quête,
Ne pût pas triompher d'une chétive bête!
Du moins, si pour prétendre à de sensibles coups,
Le commun de mon sexe est trop mal avec vous,
D'un étage plus haut accordez-moi la gloire;
Et me faites tous deux cette grâce de croire,
Seigneurs, que, quel que fût le sanglier d'aujourd'hui,

J'en ai mis bas, sans vous, de plus méchants que lui.

THÉOCLE.

Mais, madame...

LA PRINCESSE.

Hé bien! soit. Je vois que votre envie
Est de persuader que je vous dois la vie;
J'y consens. Oui, sans vous, c'étoit fait de mes jours.
Je rends de tout mon cœur grâce à ce grand secours,
Et je vais de ce pas au prince, pour lui dire
Les bontés que pour moi votre amour vous inspire.

SCÈNE IV.

EURYALE, ARBATE, MORON.

MORON.

Eh! a-t-on jamais vu de plus farouche esprit?
De ce vilain sanglier l'heureux trépas l'aigrit.
Oh! comme volontiers j'aurois d'un beau salaire
Récompensé tantôt qui m'en eût su défaire!

ARBATE, à Euryale.

Je vous vois tout pensif, seigneur, de ses dédains;
Mais ils n'ont rien qui doive empêcher vos desseins.
Son heure doit venir, et c'est à vous, possible,
Qu'est réservé l'honneur de la rendre sensible.

MORON.

Il faut qu'avant la course elle apprenne vos feux.
Et je...

EURYALE.

Non. Ce n'est plus, Moron, ce que je veux;
Garde-toi de rien dire, et me laisse un peu faire;
J'ai résolu de prendre un chemin tout contraire.
Je vois trop que son cœur s'obstine à dédaigner

Tous ces profonds respects qui pensent la gagner;
Et le dieu qui m'engage à soupirer pour elle,
M'inspire pour la vaincre une adresse nouvelle.
Oui, c'est lui d'où me vient ce soudain mouvement,
Et j'en attends de lui l'heureux événement.

ARBATE.

Peut-on savoir, seigneur, par où votre espérance...

EURYALE.

Tu le vas voir. Allons, et garde le silence.

DEUXIÈME INTERMÈDE.

ARGUMENT.

L'agréable Moron laissa aller le prince pour parler de sa passion naissante aux bois et aux rochers, et faisant retentir partout le beau nom de sa bergère Philis; un écho ridicule lui répondant bizarrement, il y prit si grand plaisir, que, riant de cent manières, il fit répondre autant de fois cet écho, sans témoigner d'en être ennuyé: mais un ours vint interrompre ce beau divertissement, et le surprit si fort par cette vue peu attendue, qu'il donna de sensibles marques de sa peur; elle lui fit faire devant l'ours toutes les soumissions dont il se put aviser pour l'adoucir. Enfin se jetant à un arbre pour y monter, comme il vit que l'ours y vouloit grimper aussi bien que lui, il cria au secours d'une voix si haute, qu'elle attira huit paysans armés de bâtons à deux bouts et d'épieux, pendant qu'un autre ours parut en suite du premier. Il se fit un combat qui finit par la mort d'un ours et par la fuite de l'autre.

SCENE PREMIERE.

MORON.

Jusqu'au revoir; pour moi, je reste ici, et j'ai une petite conversation à faire avec ces arbres et ces rochers.

Bois, prés, fontaines, fleurs, qui voyez mon teint blême,
Si vous ne le savez, je vous apprends que j'aime.

Philis est l'objet charmant
Qui tient mon cœur à l'attache,
Et je devins son amant
La voyant traire une vache.
Ses doigts, tout pleins de lait et plus blancs mille fois,
Pressoient les bouts du pis d'une grâce admirable.
Ouf! Cette idée est capable
De me réduire aux abois.

Ah! Philis! Philis! Philis!

Ah! hem! ah, ah, ah! Hi, hi, hi, hi! ho, ho, ho, ho!

Voilà un écho qui est bouffon! Hom, hom, hom! Ha, ha, ha, ha, ha!

Hu, hu, hu! Voilà un écho qui est bouffon!

SCÈNE II.

UN OURS, MORON.

MORON, apercevant un ours qui vient à lui.

Ah! monsieur l'ours, je suis votre serviteur de tout mon cœur. De grâce, épargnez-moi; je vous assure que je ne vaux rien du tout à manger; je n'ai que la peau et les os, et je vois de certaines gens là-bas qui seroient bien mieux votre affaire. Eh! eh! eh! monseigneur, tout doux, s'il vous plaît. Là, (Il caresse l'ours, et tremble de frayeur) là, là, là. Ah! monseigneur, que votre altesse est jolie et bien faite! Elle a tout à fait l'air galant et la taille la plus mignonne du monde. Ah! beau poil! belle tête! beaux yeux brillants et bien fendus! Ah! beau petit nez! belle petite bouche! petites quenottes jolies! Ah! belle gorge! belles petites menottes! petits ongles bien faits! (L'ours se lève sur ses pattes de derrière.) A l'aide! au secours! je suis mort! Misé-

ricorde! Pauvre Moron! Ah! mon Dieu! Hé! vite à moi, je suis perdu. (Les chasseurs paroissent, et Moron monte sur un arbre.)

MORON, aux chasseurs.

Eh! messieurs, ayez pitié de moi. (Les chasseurs combattent l'ours.) Bon! messieurs! tuez-moi ce vilain animal-là. O ciel! daigne les assister! Bon! le voilà qui fuit; le voilà qui s'arrête et qui se jette sur eux. Bon! en voilà un qui vient de lui donner un coup dans la gueule. Les voilà tous alentour de lui.* Courage! ferme, allons, mes amis! Bon! poussez fort! Encore! Ah! le voilà qui est à terre; c'en est fait, il est mort. Descendons maintenant pour lui donner cent coups. (Moron descend de l'arbre.) Serviteur, messieurs; je vous rends grâce de m'avoir délivré de cette bête. Maintenant que vous l'avez tuée, je m'en vais l'achever, et en triompher avec vous.

Ces heureux chasseurs n'eurent pas plutôt remporté cette victoire, que Moron, devenu brave par l'éloignement du péril, voulut aller donner mille coups à la bête qui n'étoit plus en état de se défendre, et fit tout ce qu'un fanfaron, qui n'auroit pas été trop hardi, eût pu faire en cette occasion; et les chasseurs, pour témoigner leur joie, dansèrent une fort belle entrée. C'étoient M. Manceau, les sieurs Chicanneau, Baltazard, Noblet, Bonard, Magny et La Pierre.

* Var. *Les voilà tous deux à l'entour de lui.* (1682.)

ACTE DEUXIÈME.

ARGUMENT.

Le prince d'Ithaque et la Princesse eurent une conversation fort galante sur la course des chars qui se préparoit. Elle avoit dit auparavant à une des princesses, ses parentes, que l'insensibilité du prince d'Ithaque lui donnoit de la peine et lui étoit honteuse : qu'encore qu'elle ne voulût rien aimer, il étoit bien fâcheux de voir qu'il n'aimoit rien, et que, quoiqu'elle eût résolu de n'aller point voir les courses, elle s'y vouloit rendre dans le dessein de tâcher à triompher de la liberté d'un homme qui la chérissoit si fort. Il étoit facile de juger que le mérite de ce prince produisoit son effet ordinaire, que ses belles qualités avoient touché ce cœur superbe, et commencé à fondre une partie de cette glace qui avoit résisté jusques alors à toutes les ardeurs de l'amour; et plus il affectoit (par le conseil de Moron, qu'il avoit gagné, et qui connoissoit fort le cœur de la Princesse) de paroître insensible, quoiqu'il ne fût que trop amoureux, plus la Princesse se mettoit dans la tête de l'engager, quoiqu'elle n'eût pas fait dessein de s'engager elle-même. Les princes de Messène et de Pyle prirent lors congé d'elle pour s'aller préparer aux courses, et lui parlant de l'espérance qu'ils avoient de vaincre, par le désir qu'ils sentoient de lui plaire. Celui d'Ithaque lui témoigna, au contraire, que, n'ayant jamais rien aimé, il alloit essayer à vaincre pour sa propre satisfaction, ce qui la piqua encore davantage à vouloir soumettre un cœur déjà assez soumis, mais qui savoit déguiser ses sentiments le mieux du monde.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA PRINCESSE, AGLANTE, CYNTHIE.

LA PRINCESSE.

Oui, j'aime à demeurer dans ces paisibles lieux;
On n'y découvre rien qui n'enchante les yeux;
Et de tous nos palais la savante structure
Cède aux simples beautés qu'y forme la nature.
Ces arbres, ces rochers, cette eau, ces gazons frais,
Ont pour moi des appas à ne lasser jamais.

AGLANTE.

Je chéris comme vous ces retraites tranquilles,
Où l'on se vient sauver de l'embarras des villes.
De mille objets charmants ces lieux sont embellis;
Et ce qui doit surprendre, est qu'aux portes d'Élis
La douce passion de fuir la multitude
Rencontre une si belle et vaste solitude.
Mais, à vous dire vrai, dans ces jours éclatants
Vos retraites ici me semblent hors de temps;[1]
Et c'est fort maltraiter l'appareil magnifique
Que chaque prince a fait pour la fête publique.
Ce spectacle pompeux de la course des chars
Devoit bien mériter l'honneur de vos regards.

LA PRINCESSE.

Quel droit ont-ils chacun d'y vouloir ma présence,
Et que dois-je, après tout, à leur magnificence?
Ce sont soins que produit l'ardeur de m'acquérir,
Et mon cœur est le prix qu'ils veulent tous courir.
Mais, quelque espoir qui flatte un projet de la sorte,

1. *Hors de temps* est un italianisme: *fuor di tempo.*

Je me tromperai fort, si pas un d'eux l'emporte.

CYNTHIE.

Jusques à quand ce cœur veut-il s'effaroucher
Des innocents desseins qu'on a de le toucher,
Et regarder les soins que pour vous on se donne
Comme autant d'attentats contre votre personne?
Je sais qu'en défendant le parti de l'amour,
On s'expose chez vous à faire mal sa cour;
Mais ce que par le sang j'ai l'honneur de vous être
S'oppose aux duretés que vous faites paroître,
Et je ne puis nourrir d'un flatteur entretien
Vos résolutions de n'aimer jamais rien.
Est-il rien de plus beau que l'innocente flamme
Qu'un mérite éclatant allume dans une âme?
Et seroit-ce un bonheur de respirer le jour,
Si d'entre les mortels on bannissoit l'amour?
Non, non, tous les plaisirs se goûtent à le suivre,
Et vivre sans aimer n'est pas proprement vivre.

AVIS.

Le dessein de l'auteur étoit de traiter ainsi toute la comédie. Mais un commandement du Roi, qui pressa cette affaire, l'obligea d'achever tout le reste en prose, et de passer légèrement sur plusieurs scènes, qu'il auroit étendues davantage, s'il avoit eu plus de loisir.

AGLANTE.

Pour moi, je tiens que cette passion est la plus agréable affaire de la vie; qu'il est nécessaire d'aimer pour vivre

heureusement, et que tous les plaisirs sont fades s'il ne s'y mêle un peu d'amour.

LA PRINCESSE.

Pouvez-vous bien toutes deux, étant ce que vous êtes, prononcer ces paroles? et ne devez-vous pas rougir d'appuyer une passion qui n'est qu'erreur, que foiblesse et qu'emportement, et dont tous les désordres ont tant de répugnance avec la gloire de notre sexe? J'en prétends soutenir l'honneur jusqu'au dernier moment de ma vie, et ne veux point du tout me commettre à ces gens qui font les esclaves auprès de nous pour devenir un jour nos tyrans. Toutes ces larmes, tous ces soupirs, tous ces hommages, tous ces respects, sont des embûches qu'on tend à notre cœur et qui souvent l'engagent à commettre des lâchetés. Pour moi, quand je regarde certains exemples et les bassesses épouvantables où cette passion ravale les personnes sur qui elle étend sa puissance, je sens tout mon cœur qui s'émeut; et je ne puis souffrir qu'une âme qui fait profession d'un peu de fierté ne trouve pas une honte horrible à de telles foiblesses.[1]

CYNTHIE.

Eh! madame, il est de certaines foiblesses qui ne sont point honteuses et qu'il est beau même d'avoir dans les

1. Dans *Dédain pour dédain*, Diana parle ainsi : « Depuis la première aube de mon intelligence, où la lumière de l'entendement et de la raison me rendit capable de m'instruire, j'employai ma vie à lire et à étudier l'histoire de ces temps anciens qui laissèrent à l'avenir de si terribles enseignements. Toutes les ruines, tous les bouleversements, toutes les tragédies, toutes les discordes qui se sont succédé en ce monde, parmi les grands comme parmi les petits, ont eu pour cause l'amour. Toute la science des sages, tout ce que l'esprit humain a conquis de morale philosophique doit être employé à prévenir les siècles futurs contre les erreurs, la violence, la folie, le tyrannique empire de cette divinité aveugle et menteuse, qui s'introduit dans les cœurs avec une douce voix caressante, et, une fois qu'elle

plus hauts degrés de gloire. J'espère que vous changerez un jour de pensée; et, s'il plaît au ciel, nous verrons votre cœur avant qu'il soit peu...

LA PRINCESSE.

Arrêtez. N'achevez pas ce souhait étrange. J'ai une horreur trop invincible pour ces sortes d'abaissements, et si jamais j'étois capable d'y descendre, je serois personne, sans doute, à ne me le point pardonner.

AGLANTE.

Prenez garde, madame; l'Amour sait se venger des mépris que l'on fait de lui, et peut-être...

LA PRINCESSE.

Non, non. Je brave tous ses traits, et le grand pouvoir qu'on lui donne n'est rien qu'une chimère et qu'une excuse des foibles cœurs, qui le font invincible pour autoriser leur foiblesse.

CYNTHIE.

Mais enfin toute la terre reconnoît sa puissance, et vous voyez que les dieux mêmes sont assujettis à son empire. On nous fait voir que Jupiter n'a pas aimé pour une fois, et que Diane même, dont vous affectez tant l'exemple, n'a pas rougi de pousser des soupirs d'amour.

est en nous, se change en volcan. Quel amant offrit au monde d'autres résultats de son amour que des malheurs, des infortunes, des larmes, des anxiétés, des lamentations, des soupirs, des plaintes, des sanglots qui résonnent sinistrement et vont troubler les échos? Si quelque malheureux s'est vu aimer, en retour il est tombé dans une misère cruelle que le pouvoir céleste, sinon la tyrannie de la passion, lui a imposée. Comment peut-on se marier, quand on connoît les risques de l'amour? Et se marier sans amour, c'est un effet qui n'auroit pas de cause. Comment peut-elle être esclave, la femme qui n'a pas reconnu de maître? Un cœur peut-il trouver une plus indigne captivité que de se soumettre à celui que l'on ne désire pas voir vous commander? Avec ou sans amour, enfin, je ne puis me marier : avec amour, parce qu'il y a trop de péril; sans amour, parce que je ne le veux pas. » (Acte Ier, scène VIII.)

LA PRINCESSE.

Les croyances publiques sont toujours mêlées d'erreur.[1] Les dieux ne sont point faits comme les fait le vulgaire, et c'est leur manquer de respect que de leur attribuer les foiblesses des hommes.

SCÈNE II.

LA PRINCESSE, AGLANTE, CYNTHIE, PHILIS, MORON.

AGLANTE.

Viens, approche, Moron, viens nous aider à défendre l'amour contre les sentiments de la princesse.

LA PRINCESSE.

Voilà votre parti fortifié d'un grand défenseur.

MORON.

Ma foi! madame, je crois qu'après mon exemple il n'y a plus rien à dire, et qu'il ne faut plus mettre en doute le pouvoir de l'amour. J'ai bravé ses armes assez longtemps et fait de mon drôle comme un autre; mais enfin ma fierté a baissé l'oreille, et (Il montre Philis.) vous avez une traîtresse qui m'a rendu plus doux qu'un agneau. Après cela, on ne doit plus faire aucun scrupule d'aimer, et, puisque j'ai bien passé par là, il peut bien y en passer d'autres.

CYNTHIE.

Quoi! Moron se mêle d'aimer?

1. Cette maxime rappelle les vers que Corneille avoit fait dire à Sévère dans *Polyeucte* :

> Peut-être qu'après tout ces croyances publiques
> Ne sont qu'inventions de sages politiques,
> Pour contenir le peuple, ou bien pour l'émouvoir,
> Et dessus sa foiblesse affermir leur pouvoir.

MORON.

Fort bien.

CYNTHIE.

Et de vouloir être aimé?

MORON.

Et pourquoi non? Est-ce qu'on n'est pas assez bien fait pour cela? Je pense que ce visage est assez passable, et que, pour le bel air, Dieu merci, nous ne le cédons à personne.[1]

CYNTHIE.

Sans doute, on auroit tort....

SCÈNE III.

LA PRINCESSE, AGLANTE, CYNTHIE, PHILIS, MORON, LYCAS.

LYCAS.

Madame, le prince votre père vient vous trouver ici, et conduit avec lui les princes de Pyle et d'Ithaque, et celui de Messène.

LA PRINCESSE.

O ciel! que prétend-il faire en me les amenant? Auroit-il résolu ma perte, et voudroit-il bien me forcer au choix de quelqu'un d'eux?

1. De la jactance avec de la poltronnerie, de la fatuité avec de la laideur, voilà de ces associations assez communes, qui ne manquent jamais de produire un effet comique. (Auger.)

SCÈNE IV.

IPHITAS,[1] EURYALE, ARISTOMÈNE, THÉOCLE, LA PRINCESSE, AGLANTE, CYNTHIE, PHILIS, MORON.

LA PRINCESSE, à Iphitas.

Seigneur, je vous demande la licence de prévenir par deux paroles la déclaration des pensées que vous pouvez avoir. Il y a deux vérités, seigneur, aussi constantes l'une que l'autre, et dont je puis vous assurer également; l'une, que vous avez un absolu pouvoir sur moi, et que vous ne sauriez m'ordonner rien où je ne réponde aussitôt par une obéissance aveugle; l'autre, que je regarde l'hyménée ainsi que le trépas, et qu'il m'est impossible de forcer cette aversion naturelle. Me donner un mari, et me donner la mort, c'est une même chose; mais votre volonté va la première, et mon obéissance m'est bien plus chère que ma vie. Après cela, parlez, seigneur, prononcez librement ce que vous voulez.

IPHITAS.

Ma fille, tu as tort de prendre de telles alarmes; et je me plains de toi, qui peux mettre dans ta pensée que je sois assez mauvais père pour vouloir faire violence à tes sentiments, et me servir tyranniquement de la puissance que le ciel me donne sur toi. Je souhaite, à la vérité, que ton cœur puisse aimer quelqu'un. Tous mes vœux seroient

1. Les éditions originales désignent Iphitas, père de la princesse, par ce seul mot : *le Prince.* Comme il n'y a pas moins de quatre princes dans cette pièce, les éditeurs modernes ont, pour éviter toute incertitude au lecteur, pris le parti de mettre partout le nom d'Iphitas; et nous ne croyons pas devoir déroger à un usage qui ne sauroit donner prétexte à la moindre objection.

satisfaits, si cela pouvoit arriver : et je n'ai proposé les fêtes et les jeux que je fais célébrer ici, qu'afin d'y pouvoir attirer tout ce que la Grèce a d'illustre, et que parmi cette noble jeunesse tu puisses enfin rencontrer où arrêter tes yeux et déterminer tes pensées. Je ne demande, dis-je, au ciel autre bonheur que celui de te voir un époux. J'ai, pour obtenir cette grâce, fait encore ce matin un sacrifice à Vénus; et, si je sais bien expliquer le langage des dieux, elle m'a promis un miracle. Mais, quoi qu'il en soit, je veux en user avec toi en père qui chérit sa fille. Si tu trouves où attacher tes vœux, ton choix sera le mien, et je ne considérerai ni intérêt d'État ni avantages d'alliance; si ton cœur demeure insensible, je n'entreprendrai point de le forcer; mais au moins sois complaisante aux civilités qu'on te rend, et ne m'oblige point à faire les excuses de ta froideur. Traite ces princes avec l'estime que tu leur dois, reçois avec reconnoissance les témoignages de leur zèle, et viens voir cette course où leur adresse va paroître.[1]

1. « Diana. Avant de continuer, seigneur, avant que tu me demandes plus que je ne pourrois t'accorder, donne-moi la permission de t'exprimer mes désirs. Tout d'abord, tu sais que vis-à-vis de toi, je ne puis avoir, je n'ai aucune volonté; ce que tu m'ordonneras sera ma loi. Mais cependant laisse-moi te dire encore que me marier seroit même chose que m'étrangler ou m'empoisonner. Me marier et mourir, c'est tout un. Je sacrifierai ma vie pour t'obéir. Cela dit, fais de moi tout ce que tu voudras.

« Le comte de Barcelone. Je ne veux pas te marier, mais donner satisfaction à ces princes qui ont tant fait pour toi. Ils t'ont demandée pour épouse; c'est là un grand honneur pour moi; et s'ils n'ont pu mériter tes faveurs, ils ont au moins mérité ma reconnoissance. Comme je ne puis accorder ta main, tous mes efforts doivent tendre à ce que nul d'entre eux ne sorte d'ici, pensant que c'est par mépris que je refuse, tandis que je n'ai d'autre raison que ton aversion pour le mariage. Je veux aussi que l'on sache que tu ne résistes pas à mes ordres, puisque je ne te commande rien. L'affection que j'ai pour toi m'oblige à obéir à ton caprice, et, en agissant d'après ta propre volonté, tu ne me désobéis pas. » (*Dédain pour dédain*, acte I, sc. VII.)

THÉOCLE, à la princesse.

Tout le monde va faire des efforts pour remporter le prix de cette course.[1] Mais, à vous dire vrai, j'ai peu d'ardeur pour la victoire, puisque ce n'est pas votre cœur qu'on y doit disputer.

ARISTOMÈNE.

Pour moi, madame, vous êtes le seul prix que je me propose partout. C'est vous que je crois disputer dans ces combats d'adresse, et je n'aspire maintenant à remporter l'honneur de cette course que pour obtenir un degré de gloire qui m'approche de votre cœur.

EURYALE.

Pour moi, madame, je n'y vais point du tout avec cette pensée.[2] Comme j'ai fait toute ma vie profession de ne rien aimer, tous les soins que je prends ne vont point où tendent les autres. Je n'ai aucune prétention sur votre cœur, et le seul honneur de la course est tout l'avantage où j'aspire. (Ils la quittent.)

SCÈNE V.

LA PRINCESSE, AGLANTE, CYNTHIE, PHILIS, MORON.

LA PRINCESSE.

D'où sort cette fierté où l'on ne s'attendoit point? Prin-

1. La course dont il est question, est une course de chars; Aglante l'a dit tout à l'heure à la princesse. Aucune autre fête ne pouvoit mieux convenir au lieu de la scène, qui est l'Élide, où, comme l'on sait, se célébroient dans l'antiquité les jeux olympiques.

2. « CARLOS. Moi aussi, madame, par devoir de chevalier, je continuerai à vous courtiser, mais je n'ai pas les mêmes intentions que les princes. » (*Dédain pour dédain*, acte I, scène IX.)

cesses, que dites-vous de ce jeune prince? Avez-vous remarqué de quel ton il l'a pris?[1]

AGLANTE.

Il est vrai que cela est un peu fier.

MORON, à part.

Ah! quelle brave botte il vient là de lui porter![2]

LA PRINCESSE.

Ne trouvez-vous pas qu'il y auroit plaisir d'abaisser son orgueil, et de soumettre un peu ce cœur qui tranche tant du brave?

CYNTHIE.

Comme vous êtes accoutumée à ne jamais recevoir que des hommages et des adorations de tout le monde, un compliment pareil au sien doit vous surprendre, à la vérité.

LA PRINCESSE.

Je vous avoue que cela m'a donné de l'émotion, et que je souhaiterois fort de trouver les moyens de châtier cette hauteur. Je n'avois pas beaucoup d'envie de me trouver à cette course; mais j'y veux aller exprès, et employer toute chose pour lui donner de l'amour.

CYNTHIE.

Prenez garde, madame. L'entreprise est périlleuse; et, lorsqu'on veut donner de l'amour, on court risque d'en recevoir.

LA PRINCESSE.

Ah! n'appréhendez rien, je vous prie. Allons, je vous réponds de moi.[3]

1. « DIANA. Cintia, as-tu entendu l'étrange discours de cet impertinent? Sa folie n'est-elle pas amusante? » (*Dédain pour dédain*, acte I, sc. IX.)

2. « POLILLA. Seigneur, la danse va bien. » (*Ibidem.*)

3. Toute cette fin du deuxième acte est traduite de la fin de la première *journée* de la pièce espagnole; seulement la scène où l'action s'engage est, dans celle-ci, moins courte et plus animée.

TROISIÈME INTERMÈDE.



SCÈNE PREMIÈRE.

MORON, PHILIS.

MORON.

Philis, demeure ici.

PHILIS.

Non. Laisse-moi suivre les autres.

MORON.

Ah! cruelle! si c'étoit Tircis qui t'en priât, tu demeurerois bien vite.

PHILIS.

Cela se pourroit faire, et je demeure d'accord que je trouve bien mieux mon compte avec l'un qu'avec l'autre; car il me divertit avec sa voix, et toi, tu m'étourdis de ton caquet. Lorsque tu chanteras aussi bien que lui, je te promets de t'écouter.

MORON.

Hé! demeure un peu.

PHILIS.

Je ne saurois.

MORON.

De grâce!

PHILIS.

Point, te dis-je.

MORON, retenant Philis.

Je ne te laisserai point aller...

PHILIS.

Ah! que de façons!

MORON.

Je ne te demande qu'un moment à être avec toi.*

PHILIS.

Eh bien! oui, j'y demeurerai, pourvu que tu me promettes une chose.

MORON.

Et quelle?

PHILIS.

De ne me point parler du tout.**

MORON.

Hé! Philis.

PHILIS.

A moins que de cela, je ne demeurerai point avec toi.

MORON.

Veux-tu me...?

PHILIS.

Laisse-moi aller.

MORON.

Hé bien! oui, demeure. Je ne te dirai mot.

PHILIS.

Prends-y bien garde, au moins; car, à la moindre parole, je prends la fuite.

MORON.

Soit. (Après avoir fait une scène de gestes.) Ah! Philis! Hé!...

* Var. *Je ne demande qu'un moment à être avec toi.* (1682.)

** Var. *De ne point parler du tout.* (1673.)
De ne parler point du tout. (1682.)

SCÈNE II.

MORON, seul.

Elle s'enfuit, et je ne saurois l'attraper. Voilà ce que c'est. Si je savois chanter, j'en ferois bien mieux mes affaires. La plupart des femmes aujourd'hui se laissent prendre par les oreilles; elles sont cause que tout le monde se mêle de musique, et l'on ne réussit auprès d'elles que par les petites chansons et les petits vers qu'on leur fait entendre. Il faut que j'apprenne à chanter pour faire comme les autres. Bon, voici justement mon homme.

SCÈNE III.

UN SATYRE, MORON.

LE SATYRE chante.

La, la, la.

MORON.

Ah! Satyre, mon ami, tu sais bien ce que tu m'as promis, il y a longtemps. Apprends-moi à chanter, je te prie.

LE SATYRE.

Je le veux. Mais auparavant, écoute une chanson que je viens de faire.

MORON, bas, à part.

Il est si accoutumé à chanter, qu'il ne sauroit parler d'autre façon. (Haut.) Allons, chante, j'écoute.

LE SATYRE chante.

Je portois...

MORON.

Une chanson, dis-tu?

LE SATYRE.

Je port...

MORON.

Une chanson à chanter?

LE SATYRE.

Je port...

MORON.

Chanson amoureuse? Peste!

LE SATYRE.

Je portois dans une cage
Deux moineaux que j'avois pris,
Lorsque la jeune Chloris,
Fit, dans un sombre bocage,
Briller, à mes yeux surpris,
Les fleurs de son beau visage.
Hélas! dis-je aux moineaux, en recevant les coups
De ses yeux si savants à faire des conquêtes,
Consolez-vous, pauvres petites bêtes,
Celui qui vous a pris est bien plus pris que vous.

Moron ne fut pas satisfait de cette chanson, quoiqu'il la trouvât jolie; il en demanda une plus passionnée, et priant le satyre de lui dire celle qu'il lui avoit ouï chanter quelques jours auparavant, il continua ainsi :

Dans vos chants si doux
Chantez à ma belle,
Oiseaux, chantez tous
Ma peine mortelle.
Mais si la cruelle
Se met en courroux
Au récit fidèle
Des maux que je sens pour elle,
Oiseaux, taisez-vous.

Cette seconde chanson ayant touché Moron fort sensiblement, il pria le satyre de la lui apprendre à chanter, et lui dit :

Ah ! qu'elle est belle ! Apprends-la-moi.

LE SATYRE.

La, la, la, la.

MORON.

La, la, la, la.

LE SATYRE.

Fa, fa, fa, fa.

MORON.

Fat toi-même.

Le satyre s'en mit en colère, et peu à peu se mettant en posture d'en venir à des coups de poing, les violons reprirent un air, sur lequel plusieurs satyres dansèrent une plaisante entrée.[1]

1. La musique a fourni également à Shakspeare, dans *le Marchand de Venise*, acte V, scène I, une sorte d'intermède. Il n'y a pas toutefois de comparaison à établir entre les deux poëtes ; tandis que Molière n'a cherché qu'un jeu de scène plus ou moins comique et un prétexte à chansons, Shakspeare, s'abandonnant à un élan tout lyrique, a fait entendre un dialogue d'une brillante et ravissante poésie.

ACTE TROISIÈME.

ARGUMENT.

La princesse d'Élide étoit cependant dans d'étranges inquiétudes : le prince d'Ithaque avoit gagné le prix des courses; elle avoit, dans la suite de ce divertissement, fait des merveilles à chanter et à la danse sans qu'il parût que les dons de la nature et de l'art eussent été quasi remarqués par le prince d'Ithaque. Elle en fit de grandes plaintes à la princesse sa parente; elle en parla à Moron, qui fit passer cet insensible pour un brutal; et enfin, le voyant arriver lui-même, elle ne put s'empêcher de lui en toucher fort sérieusement quelque chose : il lui répondit ingénument qu'il n'aimoit rien, et que, hors l'amour de sa liberté et les plaisirs qu'il trouvoit si agréables de la solitude et de la chasse, rien ne le touchoit.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA PRINCESSE, AGLANTE, CYNTHIE, PHILIS.

CYNTHIE.

Il est vrai, madame, que ce jeune prince a fait voir une adresse non commune, et que l'air dont il a paru a été quelque chose de surprenant. Il sort vainqueur de cette course. Mais je doute fort qu'il en sorte avec le même cœur qu'il y a porté; car enfin vous lui avez tiré des traits dont

il est difficile de se défendre; et, sans parler de tout le reste, la grâce de votre danse et la douceur de votre voix ont eu des charmes aujourd'hui à toucher les plus insensibles.

LA PRINCESSE.

Le voici qui s'entretient avec Moron; nous saurons un peu de quoi il lui parle. Ne rompons point encore leur entretien, et prenons cette route pour revenir à leur rencontre.

SCÈNE II.

EURYALE, ARBATE, MORON.

EURYALE.

Ah! Moron, je te l'avoue, j'ai été enchanté; et jamais tant de charmes n'ont frappé tout ensemble mes yeux et mes oreilles! Elle est adorable en tout temps, il est vrai; mais ce moment l'a emporté sur tous les autres, et des grâces nouvelles ont redoublé l'éclat de ses beautés. Jamais son visage ne s'est paré de plus vives couleurs, ni ses yeux ne se sont armés de traits plus vifs et plus perçants. La douceur de sa voix a voulu se faire paroître dans un air tout charmant qu'elle a daigné chanter; et les sons merveilleux qu'elle formoit passoient jusqu'au fond de mon âme, et tenoient tous mes sens dans un ravissement à ne pouvoir en revenir. Elle a fait éclater ensuite une disposition toute divine,[1] et ses pieds amoureux sur l'émail d'un

1. On employoit alors le mot *disposition* comme synonyme d'agilité, de légèreté. Nous avons vu à la fin du premier intermède que « six danseurs, représentant des valets de chiens, dansèrent avec beaucoup de justesse et de *disposition*. »

tendre gazon traçoient d'aimables caractères qui m'enlevoient hors de moi-même, et m'attachoient par des nœuds invincibles aux doux et justes mouvements dont tout son corps suivoit les mouvements de l'harmonie. Enfin, jamais âme n'a eu de plus puissantes émotions que la mienne; et j'ai pensé plus de vingt fois oublier ma résolution, pour me jeter à ses pieds, et lui faire un aveu sincère de l'ardeur que je sens pour elle.

MORON.

Donnez-vous-en bien de garde, seigneur, si vous m'en voulez croire. Vous avez trouvé la meilleure invention du monde, et je me trompe fort si elle ne vous réussit. Les femmes sont des animaux d'un naturel bizarre; nous les gâtons par nos douceurs; et je crois tout de bon que nous les verrions nous courir, sans tous ces respects et ces soumissions où les hommes les acoquinent.

ARBATE.

Seigneur, voici la princesse qui s'est un peu éloignée de sa suite.

MORON.

Demeurez ferme, au moins, dans le chemin que vous avez pris. Je m'en vais voir ce qu'elle me dira. Cependant promenez-vous ici dans ces petites routes, sans faire aucun semblant d'avoir envie de la joindre; et, si vous l'abordez, demeurez avec elle le moins qu'il vous sera possible.

SCÈNE III.

LA PRINCESSE, MORON.

LA PRINCESSE.

Tu as donc familiarité, Moron, avec le prince d'Ithaque?

MORON.

Ah! madame, il y a longtemps que nous nous connoissons.

LA PRINCESSE.

D'où vient qu'il n'est pas venu jusqu'ici, et qu'il a pris cette autre route quand il m'a vue?

MORON.

C'est un homme bizarre, qui ne se plaît qu'à entretenir ses pensées.

LA PRINCESSE.

Étois-tu tantôt au compliment qu'il m'a fait?

MORON.

Oui, madame, j'y étois; et je l'ai trouvé un peu impertinent, n'en déplaise à sa principauté.

LA PRINCESSE.

Pour moi, je le confesse, Moron, cette fuite m'a choquée; et j'ai toutes les envies du monde de l'engager, pour rabattre un peu son orgueil.

MORON.

Ma foi, madame, vous ne feriez pas mal; il le mériteroit bien : mais, à vous dire vrai, je doute fort que vous y puissiez réussir.

LA PRINCESSE.

Comment?

MORON.

Comment? C'est le plus orgueilleux petit vilain que vous ayez jamais vu. Il lui semble qu'il n'y a personne au monde qui le mérite, et que la terre n'est pas digne de le porter.

LA PRINCESSE.

Mais encore, ne t'a-t-il point parlé de moi?

MORON.

Lui? Non.

LA PRINCESSE.

Il ne t'a rien dit de ma voix et de ma danse?[1]

MORON.

Pas le moindre mot.

LA PRINCESSE.

Certes, ce mépris est choquant, et je ne puis souffrir cette hauteur étrange de ne rien estimer.

MORON.

Il n'estime et n'aime que lui.

LA PRINCESSE.

Il n'y a rien que je ne fasse pour le soumettre comme il faut.[2]

MORON.

Nous n'avons point de marbre dans nos montagnes qui soit plus dur et plus insensible que lui.[3]

LA PRINCESSE.

Le voilà.

MORON.

Voyez-vous comme il passe, sans prendre garde à vous?

LA PRINCESSE.

De grâce, Moron, va le faire aviser que je suis ici, et l'oblige à me venir aborder.

1. On se rappelle la scène de la comédie de Moreto que nous avons décrite dans la notice préliminaire, le jardin où les princesses « en jupon et en camisole » font de la musique sous les lauriers-roses. Molière a pris l'idée, mais non la situation.

2. « Diana. Cela m'oblige à l'humilier, quand bien même je devrois mourir pour arriver à mon but. » (*Dédain pour dédain*, acte II, scène VII.)

3. « Polilla. Madame, cet homme est de bois. » (*Ibidem.*)

SCÈNE IV.

LA PRINCESSE, EURYALE, ARBATE, MORON.

MORON, allant au devant d'Euryale, et lui parlant bas.

Seigneur, je vous donne avis que tout va bien. La princesse souhaite que vous l'abordiez; mais songez bien à continuer votre rôle; et, de peur de l'oublier, ne soyez pas longtemps avec elle.

LA PRINCESSE.

Vous êtes bien solitaire, seigneur; et c'est une humeur bien extraordinaire que la vôtre, de renoncer ainsi à notre sexe, et de fuir, à votre âge, cette galanterie dont se piquent tous vos pareils.

EURYALE.

Cette humeur, madame, n'est pas si extraordinaire qu'on n'en trouvât des exemples sans aller loin d'ici, et vous ne sauriez condamner la résolution que j'ai prise de n'aimer jamais rien, sans condamner aussi vos sentiments.

LA PRINCESSE.

Il y a grande différence; et ce qui sied bien à un sexe ne sied pas bien à l'autre. Il est beau qu'une femme soit insensible, et conserve son cœur exempt des flammes de l'amour; mais ce qui est vertu en elle, devient un crime dans un homme; et, comme la beauté est le partage de notre sexe, vous ne sauriez ne nous point aimer, sans nous dérober les hommages qui nous sont dus, et commettre une offense dont nous devons toutes nous ressentir.

EURYALE.

Je ne vois pas, madame, que celles qui ne veulent point aimer doivent prendre aucun intérêt à ces sortes d'offenses.

LA PRINCESSE.

Ce n'est pas une raison, seigneur; et, sans vouloir aimer, on est toujours bien aise d'être aimée.

EURYALE.

Pour moi, je ne suis pas de même; et, dans le dessein où je suis de ne rien aimer, je serois fâché d'être aimé.

LA PRINCESSE.

Et la raison?

EURYALE.

C'est qu'on a obligation à ceux qui nous aiment, et que je serois fâché d'être ingrat.

LA PRINCESSE.

Si bien donc que, pour fuir l'ingratitude, vous aimeriez qui vous aimeroit?

EURYALE.

Moi, madame? Point du tout. Je dis bien que je serois fâché d'être ingrat; mais je me résoudrois plutôt de l'être que d'aimer.

LA PRINCESSE.

Telle personne vous aimeroit peut-être, que votre cœur...

EURYALE.

Non, madame. Rien n'est capable de toucher mon cœur. Ma liberté est la seule maîtresse à qui je consacre mes vœux:[1] et, quand le ciel emploieroit ses soins à composer une beauté parfaite, quand il emploieroit en elle*

* Var. *Quand il assembleroit en elle* (1673.)

1. « Carlos. Moi aussi, madame, j'ai en ces lieux la dame de mes pensées.
« Diana. Quelle dame?
« Carlos. Ma liberté. C'est elle dont je m'occupe avec amour. »

tous les dons les plus merveilleux et du corps et de l'âme, enfin quand il exposeroit à mes yeux un miracle d'esprit, d'adresse et de beauté, et que cette personne m'aimeroit avec toutes les tendresses imaginables, je vous l'avoue franchement, je ne l'aimerois pas.

LA PRINCESSE, à part.

A-t-on jamais rien vu de tel?

MORON, à la princesse.

Peste soit du petit brutal! J'aurois bien envie de lui bailler un coup de poing.

LA PRINCESSE, à part.

Cet orgueil me confond, et j'ai un tel dépit, que je ne me sens pas.

MORON, bas, au prince.

Bon courage, seigneur.* Voilà qui va le mieux du monde.

EURYALE, bas, à Moron.

Ah! Moron, je n'en puis plus! et je me suis fait des efforts étranges.

LA PRINCESSE, à Euryale.

C'est avoir une insensibilité bien grande, que de parler comme vous faites.

EURYALE.

Le ciel ne m'a pas fait d'une autre humeur. Mais, madame, j'interromps votre promenade, et mon respect doit m'avertir que vous aimez la solitude.

* VAR. *Bon. Courage, seigneur.* (1673.)

SCÈNE V.

LA PRINCESSE, MORON.

MORON.

Il ne vous en doit rien, madame, en dureté de cœur.

LA PRINCESSE.

Je donnerois volontiers tout ce que j'ai au monde, pour avoir l'avantage d'en triompher.

MORON.

Je le crois.

LA PRINCESSE.

Ne pourrois-tu, Moron, me servir dans un tel dessein?

MORON.

Vous savez bien, madame, que je suis tout à votre service.

LA PRINCESSE.

Parle-lui de moi dans tes entretiens; vante-lui adroitement ma personne et les avantages de ma naissance, et tâche d'ébranler ses sentiments par la douceur de quelque espoir. Je te permets de dire tout ce que tu voudras, pour tâcher à me l'engager.

MORON.

Laissez-moi faire.

LA PRINCESSE.

C'est une chose qui me tient au cœur. Je souhaite ardemment qu'il m'aime.

MORON.

Il est bien fait, oui, ce petit pendard-là; il a bon air, bonne physionomie; et je crois qu'il seroit assez le fait d'une jeune princesse.

LA PRINCESSE.

Enfin, tu peux tout espérer de moi, si tu trouves moyen d'enflammer pour moi son cœur.

MORON.

Il n'y a rien qui ne se puisse faire. Mais, madame, s'il venoit à vous aimer, que feriez-vous, s'il vous plaît?

LA PRINCESSE.

Ah! ce seroit lors que je prendrois plaisir à triompher pleinement de sa vanité, à punir son mépris par mes froideurs, et à exercer sur lui toutes les cruautés que je pourrois imaginer.

MORON.

Il ne se rendra jamais.

LA PRINCESSE.

Ah! Moron, il faut faire en sorte qu'il se rende.

MORON.

Non. Il n'en fera rien. Je le connois, ma peine seroit inutile.

LA PRINCESSE.

Si faut-il pourtant tenter toute chose, et éprouver si son âme est entièrement insensible. Allons. Je veux lui parler, et suivre une pensée qui vient de me venir.[1]

1. On remarquera que Molière, en quittant l'Espagne pour la Grèce antique, étoit obligé de renoncer par cela même à ce jeu de carnaval que Moreto a mis en scène (V. la notice préliminaire). « On peut regretter, dit Auger, qu'il ne soit pas entré dans le plan de Molière d'en faire usage; mais Le Sage en a tiré parti dans son roman du *Bachelier de Salamanque* (chap. LV), où il a visiblement imité l'auteur d'*el Desden con el desden*. Un de ses personnages, nommé Don André d'Alvarade, qui se trouve dans la même position que Carlos, se tire de la même manière que lui de l'épreuve qu'a voulu lui faire subir sa dédaigneuse maîtresse, nommée Cinthia de la Carrera. »

QUATRIÈME INTERMÈDE.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHILIS, TIRCIS.

PHILIS.

Viens, Tircis. Laissons-les aller, et me dis un peu ton martyre de la façon que tu sais faire. Il y a longtemps que tes yeux me parlent, mais je suis plus aise d'ouïr ta voix.

TIRCIS en chantant.

Tu m'écoutes, hélas! dans ma triste langueur :
Mais je n'en suis pas mieux, ô beauté sans pareille!
Et je touche ton oreille,
Sans que je touche ton cœur.

PHILIS.

Va, va, c'est déjà quelque chose que de toucher l'oreille, et le temps amène tout. Chante-moi cependant quelque plainte nouvelle que tu aies composée pour moi.

SCÈNE II.

MORON, PHILIS, TIRCIS.

MORON.

Ah! ah! je vous y prends, cruelle. Vous vous écartez des autres pour ouïr mon rival!

PHILIS.

Oui, je m'écarte pour cela. Je te le dis encore : je me plais avec lui; et l'on écoute volontiers les amants, lorsqu'ils se plaignent aussi agréablement qu'il fait. Que ne chantes-tu comme lui? Je prendrois plaisir à t'écouter.

MORON.

Si je ne sais chanter, je sais faire autre chose; et quand...

PHILIS.

Tais-toi. Je veux l'entendre. Dis, Tircis, ce que tu voudras.

MORON.

Ah! cruelle!...

PHILIS.

Silence, dis-je, ou je me mettrai en colère.

TIRCIS chante.

Arbres épais, et vous, prés émaillés,
La beauté dont l'hiver vous avoit dépouillés
Par le printemps vous est rendue.
Vous reprenez tous vos appas;
Mais mon âme ne reprend pas
La joie, hélas! que j'ai perdue!

MORON.

Morbleu! que n'ai-je de la voix! Ah! nature marâtre! pourquoi ne m'as-tu pas donné de quoi chanter comme à un autre?

PHILIS.

En vérité, Tircis, il ne se peut rien de plus agréable, et tu l'emportes sur tous les rivaux que tu as.

MORON.

Mais pourquoi est-ce que je ne puis pas chanter? N'ai-je pas un estomac, un gosier et une langue comme un

autre? Oui, oui, allons. Je veux chanter aussi, et te montrer que l'amour fait faire toutes choses. Voici une chanson que j'ai faite pour toi.

PHILIS.

Oui, dis. Je veux bien t'écouter pour la rareté du fait.

MORON.

Courage, Moron. Il n'y a qu'à avoir de la hardiesse. (Il chante.)

Ton extrême rigueur
S'acharne sur mon cœur.
Ah! Philis, je trépasse:
Daigne me secourir.
En seras-tu plus grasse
De m'avoir fait mourir?

Vivat! Moron.

PHILIS.

Voilà qui est le mieux du monde. Mais, Moron, je souhaiterois bien d'avoir la gloire que quelque amant fût mort pour moi. C'est un avantage dont je n'ai pas encore joui; et je trouve que j'aimerois de tout mon cœur une personne qui m'aimeroit assez pour se donner la mort.

MORON.

Tu aimerois une personne qui se tueroit pour toi?

PHILIS.

Oui.

MORON.

Il ne faut que cela pour te plaire?

PHILIS.

Non.

MORON.

Voilà qui est fait. Je te veux montrer que je me sais tuer quand je veux.

TIRCIS chante.

Ah! quelle douceur extrême,
De mourir pour ce qu'on aime.

MORON, à Tircis.

C'est un plaisir que vous aurez quand vous voudrez.

TIRCIS chante.

Courage! Moron. Meurs promptement.
En généreux amant.

MORON, à Tircis.

Je vous prie de vous mêler de vos affaires, et de me laisser tuer à ma fantaisie. Allons, je vais faire honte à tous les amants. (A Philis.) Tiens, je ne suis pas homme à faire tant de façons. Vois ce poignard. Prends bien garde comme je vais me percer le cœur. (Se riant de Tircis.) Je suis votre serviteur: quelque niais.

PHILIS.

Allons, Tircis; viens-t'en me redire à l'écho ce que tu m'as chanté.

ACTE QUATRIÈME.

ARGUMENT.

La princesse espérant, par une feinte, pouvoir découvrir les sentiments du prince d'Ithaque, elle lui fit confidence qu'elle aimoit le prince de Messène : au lieu d'en paroître affligé, il lui rendit la pareille, et lui fit connoître que la princesse sa parente lui avoit donné dans la vue, et qu'il la demanderoit en mariage au roi son père. A cette atteinte imprévue, cette princesse perdit toute sa constance, et quoiqu'elle essayât à se contraindre devant lui, aussitôt qu'il fut sorti, elle demanda avec tant d'empressement à sa cousine de ne recevoir point les services de ce prince, et de ne l'épouser jamais, qu'elle ne put le lui refuser. Elle s'en plaignit même à Moron, qui, lui ayant dit assez franchement qu'elle l'aimoit donc, en fut chassé de sa présence.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA PRINCESSE, EURYALE, MORON.

LA PRINCESSE.

Prince, comme jusqu'ici nous avons fait paroître une conformité de sentiments, et que le ciel a semblé mettre en nous mêmes attachements pour notre liberté, et même aversion pour l'amour ; je suis bien aise de vous ouvrir mon cœur, et de vous faire confidence d'un changement dont

vous serez surpris. J'ai toujours regardé l'hymen comme une chose affreuse, et j'avois fait serment d'abandonner plutôt la vie, que de me résoudre jamais à perdre cette liberté, pour qui j'avois des tendresses si grandes; mais, enfin, un moment a dissipé toutes ces résolutions. Le mérite d'un prince m'a frappé aujourd'hui les yeux; et mon âme tout d'un coup, comme par un miracle, est devenue sensible aux traits de cette passion que j'avois toujours méprisée. J'ai trouvé d'abord des raisons pour autoriser ce changement, et je puis l'appuyer de ma volonté de répondre aux ardentes sollicitations d'un père, et aux vœux de tout un État :[1] mais, à vous dire vrai, je suis en peine du jugement que vous ferez de moi, et je voudrois savoir si vous condamnerez, ou non, le dessein que j'ai de me donner un époux.

EURYALE.

Vous pourriez faire un tel choix, madame, que je l'approuverois sans doute.

LA PRINCESSE.

Qui croyez-vous, à votre avis, que je veuille choisir?

EURYALE.

Si j'étois dans votre cœur, je pourrois vous le dire; mais, comme je n'y suis pas, je n'ai garde de vous répondre.

LA PRINCESSE.

Devinez pour voir, et nommez quelqu'un.

EURYALE.

J'aurois trop peur de me tromper.

1. « DIANA. Carlos, j'ai reconnu que les idées que je nourrissois étoient contraires à la raison, contraires aux intérêts de mon royaume, au repos de mes vassaux et à la durée de mon pouvoir... » (*Dédain pour dédain*, acte III, scène v.)

LA PRINCESSE.

Mais encore, pour qui souhaiteriez-vous que je me déclarasse?

EURYALE.

Je sais bien, à vous dire vrai, pour qui je le souhaiterois; mais, avant que de m'expliquer, je dois savoir votre pensée.

LA PRINCESSE.

Hé bien! prince, je veux bien vous la découvrir. Je suis sûre que vous allez approuver mon choix; et, pour ne vous point tenir en suspens davantage, le prince de Messène est celui de qui le mérite s'est attiré mes vœux.

EURYALE, à part.

O ciel!

LA PRINCESSE, bas, à Moron.

Mon invention a réussi, Moron. Le voilà qui se trouble.[1]

MORON, à la princesse.

Bon, madame. (Au prince.) Courage, seigneur. (A la princesse.) Il en tient. (Au prince.) Ne vous défaites[2] pas.

LA PRINCESSE, à Euryale.

Ne trouvez-vous pas que j'ai raison, et que ce prince a tout le mérite qu'on peut avoir?

MORON, bas, au prince.

Remettez-vous et songez à répondre.

LA PRINCESSE.

D'où vient, prince, que vous ne dites mot, et semblez interdit?

1. Voyez dans la notice préliminaire un extrait de la scène de *Dédain pour dédain*.

2. *Se défaire* s'employoit alors pour *être embarrassé*, *interdit; perdre contenance*, *montrer de l'abattement*. Le participe passé est encore en usage: l'air défait, le visage défait.

EURYALE.

Je le suis, à la vérité; et j'admire, madame, comme le ciel a pu former deux âmes aussi semblables en tout que les nôtres,[1] deux âmes en qui l'on ait vu une plus grande conformité de sentiments, qui aient fait éclater dans le même temps une résolution à braver les traits de l'Amour, et qui, dans le même moment, aient fait paroître une égale facilité à perdre le nom d'insensibles. Car enfin, madame, puisque votre exemple m'autorise, je ne feindrai point de vous dire que l'amour aujourd'hui s'est rendu maître de mon cœur, et qu'une des princesses vos cousines, l'aimable et belle Aglante, a renversé d'un coup d'œil tous les projets de ma fierté. Je suis ravi, madame, que, par cette égalité de défaite, nous n'ayons rien à nous reprocher l'un à l'autre; et je ne doute point que, comme je vous loue infiniment de votre choix, vous n'approuviez aussi le mien. Il faut que ce miracle éclate aux yeux de tout le monde, et nous ne devons point différer à nous rendre tous deux contents. Pour moi, madame, je vous sollicite de vos suffrages, pour obtenir celle que je souhaite, et vous trouverez bon que j'aille de ce pas en faire la demande au prince votre père.

MORON, bas, à Euryale.

Ah! digne, ah! brave cœur![2]

1. « CARLOS. Je m'étonnois en pensant que le ciel avoit fait deux sujets si semblables qu'ils parussent composés également l'un et l'autre des mêmes qualités, poids pour poids, mesure pour mesure..... » (*Dédain pour dédain*, acte III, scène v.)

2. Cette scène reproduit assez fidèlement la scène v de la troisième *journée* de la comédie espagnole; mais elle a beaucoup moins d'étendue. Moreto tire un bien meilleur parti de la situation et prolonge ce conflit de ruse et de jalousie. Molière a pris soin de nous prévenir que le temps lui avoit manqué pour donner aux scènes principales les développements dont elles étoient susceptibles.

SCÈNE II.

LA PRINCESSE, MORON.

LA PRINCESSE.

Ah! Moron, je n'en puis plus; et ce coup, que je n'attendois pas, triomphe absolument de toute ma fermeté.

MORON.

Il est vrai que le coup est surprenant, et j'avois cru d'abord que votre stratagème avoit fait son effet.

LA PRINCESSE.

Ah! ce m'est un dépit à me désespérer, qu'une autre ait l'avantage de soumettre ce cœur que je voulois soumettre.

SCÈNE III.

LA PRINCESSE, AGLANTE, MORON.

LA PRINCESSE.

Princesse, j'ai à vous prier d'une chose qu'il faut absolument que vous m'accordiez. Le prince d'Ithaque vous aime, et veut vous demander au prince mon père.

AGLANTE.

Le prince d'Ithaque, madame?

LA PRINCESSE.

Oui. Il vient de m'en assurer lui-même, et m'a demandé mon suffrage pour vous obtenir; mais je vous conjure de rejeter cette proposition, et de ne point prêter l'oreille à tout ce qu'il pourra vous dire.

AGLANTE.

Mais, madame, s'il étoit vrai que ce prince m'aimât effectivement, pourquoi, n'ayant aucun dessein de vous engager, ne voudriez-vous pas souffrir... ?

LA PRINCESSE.

Non, Aglante. Je vous le demande. Faites-moi ce plaisir, je vous prie, et trouvez bon que, n'ayant pu avoir l'avantage de le soumettre, je lui dérobe la joie de vous obtenir.

AGLANTE.

Madame, il faut vous obéir; mais je croirois que la conquête d'un tel cœur ne seroit pas une victoire à dédaigner.

LA PRINCESSE.

Non, non, il n'aura pas la joie de me braver entièrement.[1]

SCÈNE IV.

LA PRINCESSE, ARISTOMÈNE, AGLANTE, MORON.

ARISTOMÈNE.

Madame, je viens à vos pieds rendre grâce à l'Amour de mes heureux destins, et vous témoigner, avec mes transports, le ressentiment[2] où je suis des bontés surprenantes dont vous daignez favoriser le plus soumis de vos captifs.

LA PRINCESSE.

Comment?

1. Cette scène offre seulement le sommaire de la scène correspondante de l'auteur espagnol. Il existe toutefois une différence entre elles, c'est que Cintia a été avertie de sa bonne fortune, non pas, comme Aglante, par sa cousine, mais par Carlos, et qu'elle vient demander à Diana la permission d'accorder sa main au noble époux qui la sollicite. Dans la comédie de Moreto, cette sorte de persécution à laquelle l'héroïne est en butte, est poussée avec une vivacité et une âpreté extrêmes, et donne de la vraisemblance à un dénouement qui, à première vue, peut paroître forcé.

2. Sur cette acception du mot *ressentiment*, se rappeler ce que nous avons dit tome II, page 179.

ARISTOMÈNE.

Le prince d'Ithaque, madame, vient de m'assurer tout à l'heure que votre cœur avoit eu la bonté de s'expliquer en ma faveur, sur ce célèbre choix qu'attend toute la Grèce.

LA PRINCESSE.

Il vous a dit qu'il tenoit cela de ma bouche?

ARISTOMÈNE.

Oui, madame.

LA PRINCESSE.

C'est un étourdi; et vous êtes un peu trop crédule, prince, d'ajouter foi si promptement à ce qu'il vous a dit. Une pareille nouvelle méritoit bien, ce me semble, qu'on en doutât un peu de temps; et c'est tout ce que vous pourriez faire de la croire, si je vous l'avois dite moi-même.

ARISTOMÈNE.

Madame, si j'ai été trop prompt à me persuader...

LA PRINCESSE.

De grâce, prince, brisons là ce discours; et, si vous voulez m'obliger, souffrez que je puisse jouir de deux moments de solitude.[1]

SCÈNE V.

LA PRINCESSE, AGLANTE, MORON.

LA PRINCESSE.

Ah! qu'en cette aventure le ciel me traite avec une rigueur étrange! Au moins, princesse, souvenez-vous de la prière que je vous ai faite.

1. *Dédain pour dédain*, acte III, scène VIII. Diana ajoute en elle-même : « Non, il n'auroit jamais fait cela, s'il m'aimoit! Amour, retiens ta colère! Mon cœur, souffre cette humiliation!..... »

AGLANTE.

Je vous l'ai dit déjà, madame, il faut vous obéir.

SCÈNE VI.

LA PRINCESSE, MORON.

MORON.

Mais, madame, s'il vous aimoit, vous n'en voudriez point, et cependant vous ne voulez pas qu'il soit à une autre. C'est faire justement comme le chien du jardinier.[1]

LA PRINCESSE.

Non, je ne puis souffrir qu'il soit heureux avec une autre; et, si la chose étoit, je crois que j'en mourrois de déplaisir.

MORON.

Ma foi, madame, avouons la dette. Vous voudriez qu'il fût à vous; et, dans toutes vos actions, il est aisé de voir que vous aimez un peu ce jeune prince.[2]

LA PRINCESSE.

Moi, je l'aime? O ciel! je l'aime? Avez-vous l'insolence de prononcer ces paroles? Sortez de ma vue, impudent, et ne vous présentez jamais devant moi.

MORON.

Madame...

1. Allusion au proverbe : Il est comme le chien du jardinier, il ne mange point de choux et ne veut pas que les autres en mangent. C'est à peu près le même sens que celui du vers de Voltaire :

Il ne fait rien et nuit à qui veut faire.

2. Le rôle de Moron est habilement tracé; on a fait souvent remarquer la ressemblance qu'il présente avec le personnage de Dubois, dans *les Fausses confidences* de Marivaux.

LA PRINCESSE.

Retirez-vous d'ici, vous dis-je, ou je vous en ferai retirer d'une autre manière.[1]

MORON, bas, à part.

Ma foi, son cœur en a sa provision, et... (Il rencontre un regard de la princesse qui l'oblige à se retirer.)[2]

SCÈNE VII.

LA PRINCESSE, seule.

De quelle émotion inconnue sens-je mon cœur atteint? et quelle inquiétude secrète est venue troubler tout d'un coup la tranquillité de mon âme? Ne seroit-ce point aussi ce qu'on vient de me dire? et, sans en rien savoir, n'aimerois-je point ce jeune prince? Ah! si cela étoit, je serois personne à me désespérer! mais il est impossible que cela soit, et je vois bien que je ne puis pas l'aimer. Quoi! je serois capable de cette lâcheté! J'ai vu toute la terre à mes pieds avec la plus grande insensibilité du monde; les respects, les hommages et les soumissions n'ont jamais pu toucher mon âme, et la fierté et le dédain en auroient triomphé! J'ai méprisé tous ceux qui m'ont aimée, et j'aimerois le seul qui me méprise! Non, non, je sais bien que je ne l'aime pas. Il n'y a pas de raison à cela. Mais, si ce n'est pas de l'amour que ce que je sens maintenant, qu'est-ce donc que ce peut être? Et d'où vient ce poison qui me court par toutes les veines, et ne me laisse point

1. Diana, dans la comédie espagnole, s'exprime plus franchement: « Va-t'en, insensé, dit-elle à Polilla, ou je te fais jeter par la fenêtre. »

2. Dubois, des *Fausses confidences*, a une sortie tout à fait semblable à celle de Moron. Araminte le chasse avec dureté; il sort en riant et en disant: « Allons, voilà qui est parfait. »

en repos avec moi-même? Sors de mon cœur, qui que tu sois, ennemi qui te caches. Attaque-moi visiblement, et deviens à mes yeux la plus affreuse bête de tous nos bois, afin que mon dard et mes flèches me puissent défaire de toi.

CINQUIÈME INTERMÈDE.

SCÈNE PREMIERE.

LA PRINCESSE, seule.

O vous! admirables personnes, qui, par la douceur de vos chants, avez l'art d'adoucir les plus fâcheuses inquiétudes, approchez-vous d'ici, de grâce; et tâchez de charmer, avec votre musique, le chagrin où je suis.

SCÈNE II.

LA PRINCESSE, CLIMÈNE, PHILIS.

(Climène et Philis chantent ce dialogue.)

CLIMÈNE.

Chère Philis, dis-moi, que crois-tu de l'amour?

PHILIS.

Toi-même, qu'en crois-tu, ma compagne fidèle?

CLIMÈNE.

On m'a dit que sa flamme est pire qu'un vautour,
Et qu'on souffre, en aimant, une peine cruelle.

PHILIS.

On m'a dit qu'il n'est point de passion plus belle,
Et que ne pas aimer, c'est renoncer au jour.

CLIMÈNE.

A qui des deux donnerons-nous victoire?

PHILIS.

Qu'en croirons-nous, ou le mal, ou le bien?

TOUTES DEUX ENSEMBLE.

Aimons, c'est le vrai moyen
De savoir ce qu'on en doit croire.

PHILIS.

Cloris vante partout l'amour et ses ardeurs.

CLIMÈNE.

Amarante pour lui verse en tous lieux des larmes.

PHILIS.

Si de tant de tourments il accable les cœurs,
D'où vient qu'on aime à lui rendre les armes?

CLIMÈNE.

Si sa flamme, Philis, est si pleine de charmes,
Pourquoi nous défend-on d'en goûter les douceurs?

PHILIS.

A qui des deux donnerons-nous victoire?

CLIMÈNE.

Qu'en croirons-nous, ou le mal, ou le bien?

TOUTES DEUX ENSEMBLE.

Aimons, c'est le vrai moyen
De savoir ce qu'on en doit croire.

LA PRINCESSE les interrompit dans cet endroit et leur dit :

Achevez seules, si vous voulez. Je ne saurois demeurer en repos; et, quelque douceur qu'aient vos chants, ils ne font que redoubler mon inquiétude.

ACTE CINQUIÈME.

ARGUMENT.

Il se passoit dans le cœur du prince de Messène des choses bien différentes. La joie que lui avoit donnée le prince d'Ithaque en lui apprenant malicieusement qu'il étoit aimé de la princesse, l'avoit obligé de l'aller trouver avec une inconsidération que rien qu'une extrême amour ne pouvoit excuser; mais il en avoit été reçu d'une manière bien différente à ce qu'il espéroit. Elle lui demanda qui lui avoit appris cette nouvelle, et quand elle eut su que ç'avoit été le prince d'Ithaque, cette connoissance augmenta cruellement son mal et lui fit dire à demi-désespérée : C'est un étourdi; — et ce mot étourdit si fort le prince de Messène, qu'il sortit tout confus sans lui pouvoir répondre. La princesse, d'un autre côté, alla trouver le roi son père, qui venoit de paroître avec le prince d'Ithaque, et qui lui témoignoit, non-seulement la joie qu'il auroit eue de le voir entrer dans son alliance, mais même l'opinion qu'il commençoit d'avoir que sa fille ne le haïssoit pas. Elle ne fut pas plutôt auprès de lui que, se jetant à ses pieds, elle lui demanda pour plus grande faveur qu'elle pût jamais recevoir, que le prince d'Ithaque n'épousât jamais la princesse Aglante. Ce qu'il lui promit solennellement; mais il lui dit que si elle ne vouloit point qu'il fût à une autre, il falloit qu'elle le prit pour elle. Elle lui répondit : Il ne le voudroit pas; — mais d'une manière si passionnée, qu'il étoit aisé de connoître les sentiments de son cœur. Alors le prince, quittant toute sorte de feinte, lui confessa son amour et le stratagème dont il s'étoit servi pour venir au point où il se voyoit alors par la connoissance de son humeur. La princesse lui donnant la main, le roi se tourna vers les deux princes de Messène et de Pyle, et leur demanda si

ses deux parentes, dont le mérite n'étoit pas moindre que la qualité, ne seroient point capables de les consoler de leur disgrâce; ils lui répondirent que l'honneur de son alliance faisant tous leurs souhaits, ils ne pouvoient espérer une plus heureuse fortune. Alors la joie fut si grande dans le palais qu'elle se répandit par tous les environs.



SCÈNE PREMIÈRE.

IPHITAS, EURYALE, AGLANTE, CYNTHIE, MORON.

MORON, à Iphitas.

Oui, seigneur, ce n'est point raillerie; j'en suis ce qu'on appelle disgracié. Il m'a fallu tirer mes chausses au plus vite, et jamais vous n'avez vu un emportement plus brusque que le sien.

IPHITAS, à Euryale.

Ah! prince, que je devrai de grâces à ce stratagème amoureux, s'il faut qu'il ait trouvé le secret de toucher son cœur!

EURYALE.

Quelque chose, seigneur, que l'on vienne de vous en dire, je n'ose encore, pour moi, me flatter de ce doux espoir; mais enfin, si ce n'est pas à moi trop de témérité que d'oser aspirer à l'honneur de votre alliance, si ma personne et mes États...

IPHITAS.

Prince, n'entrons point dans ces compliments. Je trouve en vous de quoi remplir tous les souhaits d'un père; et, si vous avez le cœur de ma fille, il ne vous manque rien.

SCÈNE II.

LA PRINCESSE, IPHITAS, EURYALE, AGLANTE, CYNTHIE, MORON.

LA PRINCESSE.

O ciel! que vois-je ici?

IPHITAS, à Euryale.

Oui, l'honneur de votre alliance m'est d'un prix très-considérable, et je souscris aisément de tous mes suffrages à la demande que vous me faites.

LA PRINCESSE, à Iphitas.

Seigneur, je me jette à vos pieds pour vous demander une grâce. Vous m'avez toujours témoigné une tendresse extrême, et je crois vous devoir bien plus par les bontés que vous m'avez fait voir, que par le jour que vous m'avez donné. Mais, si jamais vous avez eu de l'amitié pour moi, je vous en demande aujourd'hui la plus sensible preuve que vous me puissiez accorder; c'est de n'écouter point, seigneur, la demande de ce prince, et de ne pas souffrir que la princesse Aglante soit unie avec lui.[1]

IPHITAS.

Et par quelle raison, ma fille, voudrois-tu t'opposer à cette union?

LA PRINCESSE.

Par la raison que je hais ce prince, et que je veux, si je puis, traverser ses desseins.

1. Cette méprise de la princesse est une heureuse et habile invention de Molière, et le dénouement qu'elle prépare est ménagé avec toute la délicatesse et la convenance désirables. Le ton général dans lequel Molière avoit dû se maintenir rendoit impossible le coup d'éclat qui termine la comédie espagnole. L'art du comique françois ressort à merveille dans cette pièce qu'il n'a fait pourtant qu'esquisser.

IPHITAS.

Tu le hais, ma fille?

LA PRINCESSE.

Oui, et de tout mon cœur, je vous l'avoue.

IPHITAS.

Et que t'a-t-il fait?

LA PRINCESSE.

Il m'a méprisée.

IPHITAS.

Et comment?

LA PRINCESSE.

Il ne m'a pas trouvée assez bien faite pour m'adresser ses vœux.

IPHITAS.

Et quelle offense te fait cela? Tu ne veux accepter personne.

LA PRINCESSE.

N'importe. Il me devoit aimer comme les autres, et me laisser au moins la gloire de le refuser. Sa déclaration me fait un affront; et ce m'est une honte sensible, qu'à mes yeux, et au milieu de votre cour, il a recherché une autre que moi.

IPHITAS.

Mais quel intérêt dois-tu prendre à lui?

LA PRINCESSE.

J'en prends, seigneur, à me venger de son mépris; et, comme je sais bien qu'il aime Aglante avec beaucoup d'ardeur, je veux empêcher, s'il vous plaît, qu'il ne soit heureux avec elle.

IPHITAS.

Cela te tient donc bien au cœur?

LA PRINCESSE.

Oui, seigneur, sans doute; et, s'il obtient ce qu'il demande, vous me verrez expirer à vos yeux.

IPHITAS.

Va, va, ma fille, avoue franchement la chose. Le mérite de ce prince t'a fait ouvrir les yeux, et tu l'aimes enfin, quoi que tu puisses dire.

LA PRINCESSE.

Moi, seigneur?

IPHITAS.

Oui, tu l'aimes.

LA PRINCESSE.

Je l'aime, dites-vous? et vous m'imputez cette lâcheté! O ciel! quelle est mon infortune! Puis-je bien, sans mourir, entendre ces paroles? Et faut-il que je sois si malheureuse, qu'on me soupçonne de l'aimer? Ah! si c'étoit un autre que vous, seigneur, qui me tînt ce discours, je ne sais pas ce que je ne ferois point!

IPHITAS.

Eh bien! oui, tu ne l'aimes pas. Tu le hais, j'y consens, et je veux bien, pour te contenter, qu'il n'épouse pas la princesse Aglante.

LA PRINCESSE.

Ah! seigneur, vous me donnez la vie!

IPHITAS.

Mais, afin d'empêcher qu'il ne puisse être jamais à elle, il faut que tu le prennes pour toi.

LA PRINCESSE.

Vous vous moquez, seigneur, et ce n'est pas ce qu'il demande.[1]

1. On peut admirer la finesse du sentiment que traduisent ces paroles. La princesse oblige ainsi le prince Euryale à se déclarer, sans toutefois

EURYALE.

Pardonnez-moi, madame, je suis assez téméraire pour cela, et je prends à témoin le prince votre père, si ce n'est pas vous que j'ai demandée. C'est trop vous tenir dans l'erreur; il faut lever le masque, et, dussiez-vous vous en prévaloir contre moi, découvrir à vos yeux les véritables sentiments de mon cœur. Je n'ai jamais aimé que vous, et jamais je n'aimerai que vous. C'est vous, madame, qui m'avez enlevé cette qualité d'insensible que j'avois toujours affectée; et tout ce que j'ai pu vous dire n'a été qu'une feinte qu'un mouvement secret m'a inspirée, et que je n'ai suivie qu'avec toutes les violences imaginables. Il falloit qu'elle cessât bientôt, sans doute, et je m'étonne seulement qu'elle ait pu durer la moitié d'un jour; car, enfin, je mourois, je brûlois dans l'âme, quand je vous déguisois mes sentiments; et jamais cœur n'a souffert une contrainte égale à la mienne. Que si cette feinte, madame, a quelque chose qui vous offense, je suis tout prêt de mourir pour vous en venger; vous n'avez qu'à parler, et ma main sur-le-champ fera gloire d'exécuter l'arrêt que vous prononcerez.

LA PRINCESSE.

Non, non, prince, je ne vous sais pas mauvais gré de m'avoir abusée; et, tout ce que vous m'avez dit, je l'aime bien mieux une feinte, que non pas une vérité.

IPHITAS.

Si bien donc, ma fille, que tu veux bien accepter ce prince pour époux?

s'avancer trop ni risquer de se compromettre elle-même. Ce sont là de ces subtiles nuances qui peignent à merveille la société cultivée et polie pour laquelle écrivoit Molière.

LA PRINCESSE.

Seigneur, je ne sais pas encore ce que je veux. Donnez-moi le temps d'y songer, je vous prie, et m'épargnez un peu la confusion où je suis.

IPHITAS.

Vous jugez, prince, ce que cela veut dire, et vous vous pouvez fonder là-dessus.

EURYALE.

Je l'attendrai tant qu'il vous plaira, madame, cet arrêt de ma destinée; et, s'il me condamne à la mort, je le suivrai sans murmure.

IPHITAS.

Viens, Moron. C'est ici un jour de paix, et je te remets en grâce avec la princesse.

MORON.

Seigneur, je serai meilleur courtisan une autre fois, et je me garderai bien de dire ce que je pense.

SCÈNE III.

ARISTOMÈNE, THÉOCLE, IPHITAS, LA PRINCESSE, EURYALE, AGLANTE, CYNTHIE, MORON.

IPHITAS, aux princes de Messène et de Pyle.

Je crains bien, princes, que le choix de ma fille ne soit pas en votre faveur; mais voilà deux princesses qui peuvent bien vous consoler de ce petit malheur.

ARISTOMÈNE.

Seigneur, nous savons prendre notre parti; et si ces aimables princesses n'ont point trop de mépris pour des cœurs qu'on a rebutés, nous pouvons revenir par elles à l'honneur de votre alliance.

SCÈNE IV.

IPHITAS, LA PRINCESSE, AGLANTE, CYNTHIE, PHILIS, EURYALE, ARISTOMÈNE, THÉOCLE, MORON.

PHILIS, à Iphitas.

Seigneur, la déesse Vénus vient d'annoncer partout le changement du cœur de la princesse. Tous les pasteurs et toutes les bergères en témoignent leur joie par des danses et des chansons; et, si ce n'est point un spectacle que vous méprisiez, vous allez voir l'allégresse publique se répandre jusques ici.

SIXIÈME INTERMÈDE.

CHŒUR DE PASTEURS ET DE BERGÈRES QUI DANSENT.

Quatre bergers et deux bergères héroïques, représentés, les premiers par les sieurs Le Gros, Estival, Don et Blondel, et les deux bergères par mademoiselle de La Barre et mademoiselle Hilaire, se prenant par la main, chantèrent cette chanson à danser à laquelle les autres répondirent :

CHANSON.

Usez mieux, ô beautés fières,
Du pouvoir de tout charmer :
Aimez, aimables bergères ;
Nos cœurs sont faits pour aimer.
Quelque fort qu'on s'en défende,
Il y faut venir un jour ;
Il n'est rien qui ne se rende
Aux doux charmes de l'amour.

Songez de bonne heure à suivre
Le plaisir de s'enflammer ;
Un cœur ne commence à vivre
Que du jour qu'il sait aimer.
Quelque fort qu'on s'en défende,
Il y faut venir un jour ;
Il n'est rien qui ne se rende
Aux doux charmes de l'amour.

Pendant que ces aimables personnes dansoient, il sortit de

dessous le théâtre la machine d'un grand arbre chargé de seize faunes, dont huit jouèrent de la flûte, et les autres du violon, avec un concert le plus agréable du monde. Trente violons leur répondoient de l'orchestre, avec six autres concertants de clavecins et de thuorbes, qui étoient les sieurs d'Anglebert, Richard, Itier, La Barre le cadet, Tissu et Le Moine.

Et quatre bergers et quatre bergères vinrent danser une fort belle entrée, à laquelle les faunes, descendant de l'arbre, se mêlèrent de temps en temps.

Et toute cette scène fut si grande, si remplie et si agréable, qu'il ne s'étoit encore rien vu de plus beau en ballet.

Aussi fit-elle une avantageuse conclusion aux divertissements de ce jour, que toute la cour ne loua pas moins que celui qui l'avoit précédé, se retirant avec une satisfaction qui lui fit bien espérer de la suite d'une fête si complète.

Les bergers étoient les sieurs Chicanneau, du Pron, Noblet et La Pierre.

Et les bergères, les sieurs Balthazard, Magny, Arnald et Bonard.[1]

1. Une planche d'Israël Silvestre est consacrée à la représentation de *la Princesse d'Élide*; elle porte l'inscription suivante : « Le théâtre fait dans la même allée, sur lequel la comédie et le ballet de *la Princesse d'Élide* furent représentés. » Elle est très-curieuse pour l'intelligence de l'œuvre et place sous nos yeux toutes les circonstances d'une mise en scène vraiment extraordinaire.

FIN DE LA PRINCESSE D'ÉLIDE.

TROISIÈME JOURNÉE

DES PLAISIRS DE L'ILE ENCHANTÉE.

Plus on s'avançoit vers le grand rond d'eau qui représentoit le lac sur lequel étoit autrefois bâti le palais d'Alcine, plus on s'approchoit de la fin des divertissements de l'Ile enchantée, comme s'il n'eût pas été juste que tant de braves chevaliers demeurassent plus longtemps dans une oisiveté qui eût fait tort à leur gloire.

On feignoit donc, suivant toujours le premier dessein, que, le ciel ayant résolu de donner la liberté à ces guerriers, Alcine en eût des pressentiments qui la remplirent de terreur et d'inquiétude. Elle voulut apporter tous les remèdes possibles pour prévenir ce malheur, et fortifier en toutes manières un lieu qui pût renfermer tout son repos et sa joie.

On fit paroître sur ce rond d'eau, dont l'étendue et la forme sont extraordinaires, un rocher situé au milieu d'une île couverte de divers animaux, comme s'ils eussent voulu en défendre l'entrée.

Deux autres îles plus longues, mais d'une moindre largeur, paroissoient aux deux côtés de la première; et toutes trois, aussi bien que les bords du rond d'eau, étoient si fort éclairées, que ces lumières faisoient naître un nouveau jour dans l'obscurité de la nuit.

Leurs Majestés, étant arrivées, n'eurent pas plutôt pris leurs places, que l'une des deux îles qui paroissoient aux côtés de la première fut toute couverte de violons fort bien vêtus.

L'autre, qui étoit opposée, le fut en même temps de trompettes et de timbaliers, dont les habits n'étoient pas moins riches.

Mais ce qui surprit davantage, fut de voir sortir Alcine de derrière le rocher, portée par un monstre marin d'une grandeur prodigieuse.[1]

Deux des nymphes de sa suite, sous les noms de Célie et de Dircé, partirent au même temps à sa suite; et, se mettant à ses côtés sur de grandes baleines, elles s'approchèrent du bord du rond d'eau; et Alcine commença des vers auxquels ses compagnes répondirent, et qui furent à la louange de la Reine, mère du Roi.[2]

ALCINE, CÉLIE, DIRCÉ.

ALCINE.

Vous à qui je fis part de ma félicité,
Pleurez avecque moi dans cette extrémité.

CÉLIE.

Quel est donc le sujet des soudaines alarmes
Qui de vos yeux charmants font couler tant de larmes?

ALCINE.

Si je pense en parler, ce n'est qu'en frémissant.
Dans les sombres horreurs d'un songe menaçant,
Un spectre m'avertit, d'une voix éperdue,
Que pour moi des enfers la force est suspendue;
Qu'un céleste pouvoir arrête leur secours,
Et que ce jour sera le dernier de mes jours.
Ce que versa de triste, au point de ma naissance,
Des astres ennemis la maligne influence,
Et tout ce que mon art m'a prédit de malheurs,
En ce songe fut peint de si vives couleurs,
Qu'à mes yeux éveillés sans cesse il représente
Le pouvoir de Mélisse et l'heur de Bradamante.
J'avois prévu ces maux, mais les charmants plaisirs
Qui sembloient en ces lieux prévenir nos désirs,
Nos superbes palais, nos jardins, nos campagnes,
L'agréable entretien de nos chères compagnes,
Nos jeux et nos chansons, les concerts des oiseaux,
Le parfum des zéphyrs, le murmure des eaux,
De nos tendres amours les douces aventures,
M'avoient fait oublier ces funestes augures,

1. La septième planche d'Israël Silvestre a pour sujet le « théâtre dressé au milieu du grand étang, représentant l'île d'Alcine, où paroissoit son palais enchanté sortant d'un petit rocher, dans lequel fut dansé un ballet de plusieurs entrées; après quoi, ce palais fut consumé par un feu d'artifice exprimant la rupture de l'enchantement qui suivit la fuite de Roger. »

2. Ces vers, à la louange de la reine mère, sont sans doute aussi du président de Périgny. (AUGER.)

Quand le songe cruel dont je me sens troubler,
Avec tant de fureur les vint renouveler.
Chaque instant je crois voir mes forces terrassées,
Mes gardes égorgés et mes prisons forcées;
Je crois voir mille amants, par mon art transformés,
D'une égale fureur à ma perte animés,
Quitter en même temps leurs troncs et leurs feuillages,
Dans le juste dessein de venger leurs outrages;
Et je crois voir enfin mon aimable Roger
De mes fers méprisés prêt à se dégager.

CÉLIE.

La crainte en votre esprit s'est acquis trop d'empire.
Vous régnez seule ici, pour vous seule on soupire;
Rien n'interrompt le cours de vos contentements,
Que les accents plaintifs de vos tristes amants;
Logistille et ses gens, chassés de nos campagnes,
Tremblent encor de peur, cachés dans leurs montagnes;
Et le nom de Mélisse, en ces lieux inconnu,
Par vos augures seuls jusqu'à nous est venu.

DIRCÉ.

Ah! ne nous flattons point. Ce fantôme effroyable
M'a tenu cette nuit un discours tout semblable.

ALCINE.

Hélas! de nos malheurs qui peut encor douter?

CÉLIE.

J'y vois un grand remède, et facile à tenter;
Une reine paroit, dont le secours propice
Nous saura garantir des efforts de Mélisse.
Partout de cette reine on vante la bonté;
Et l'on dit que son cœur, de qui la fermeté
Des flots les plus mutins méprisa l'insolence,
Contre le vœu des siens est toujours sans défense.

ALCINE.

Il est vrai, je la vois. En ce pressant danger,
A nous donner secours tâchons de l'engager.
Disons-lui qu'en tous lieux la voix publique étale
Les charmantes beautés de son âme royale;
Disons que sa vertu, plus haute que son rang,
Sait relever l'éclat de son auguste sang,
Et que de notre sexe elle a porté la gloire
Si loin, que l'avenir aura peine à le croire;
Que du bonheur public son grand cœur amoureux
Fit toujours des périls un mépris généreux;
Que de ses propres maux son âme à peine atteinte,
Pour les maux de l'État garda toute sa crainte;
Disons que ses bienfaits versés à pleines mains,

Lui gagnent le respect et l'amour des humains,
Et qu'aux moindres dangers dont elle est menacée,
Toute la terre en deuil se montre intéressée.
Disons qu'au plus haut point de l'absolu pouvoir,
Sans faste et sans orgueil, sa grandeur s'est fait voir;
Qu'aux temps les plus fâcheux, sa sagesse constante,
Sans crainte a soutenu l'autorité penchante,
Et, dans le calme heureux par ses travaux acquis,
Sans regret, la remit dans les mains de son fils.
Disons par quel respect, par quelle complaisance,
De ce fils glorieux l'amour la récompense.
Vantons les longs travaux, vantons les justes lois
De ce fils reconnu pour le plus grand des rois,
Et comment cette mère, heureusement féconde,
Ne donnant que deux fois, a donné tant au monde.
Enfin, faisons parler nos soupirs et nos pleurs,
Pour la rendre sensible à nos vives douleurs;
Et nous pourrons trouver, au fort de notre peine,
Un refuge paisible aux pieds de cette reine.

DIRCÉ.

Je sais bien que son cœur, noblement généreux,
Écoute avec plaisir la voix des malheureux;
Mais on ne voit jamais éclater sa puissance,
Qu'à repousser le tort qu'on fait à l'innocence.
Je sais qu'elle peut tout; mais je n'ose penser
Que jusqu'à nous défendre on la vît s'abaisser.
De nos douces erreurs elle peut être instruite;
Et rien n'est plus contraire à sa rare conduite.
Son zèle si connu pour le culte des dieux
Doit rendre à sa vertu nos respects odieux;
Et, loin qu'à son abord mon effroi diminue,
Malgré moi, je le sens qui redouble à sa vue.

ALCINE.

Ah! ma propre frayeur suffit pour m'affliger.
Loin d'aigrir mon ennui, cherche à le soulager,
Et tâche de fournir à mon âme oppressée
De quoi parer aux maux dont elle est menacée;
Redoublons cependant les gardes du palais;
Et s'il n'est point pour nous d'asile désormais,
Dans notre désespoir cherchons notre défense,
Et ne nous rendons pas au moins sans résistance.

ALCINE. Mademoiselle *Duparc*.
CÉLIE. Mademoiselle *Debrie*.
DIRCÉ. Mademoiselle *Molière*.

Lorsqu'ils eurent achevé, et qu'Alcine se fut retirée pour aller redoubler les gardes du palais, le concert des violons se fit entendre, pendant que, le frontispice du palais venant à s'ouvrir avec un merveilleux artifice, et des tours à s'élever à vue d'œil, quatre géants, d'une grandeur démesurée, vinrent à paroître avec quatre nains, qui, par l'opposition de leur petite taille, faisoient paroître celle des géants encore plus excessive. Ces colosses étoient commis à la garde du palais, et ce fut par eux que commença la première entrée du ballet.

BALLET

DU PALAIS D'ALCINE.

PREMIÈRE ENTRÉE.

QUATRE GÉANTS ET QUATRE NAINS.

Géants, les sieurs Manceau, Vagnard, Pesan et Joubert.

Nains, les deux petits Des-Airs, le petit Vagnard et le petit Tutin.

DEUXIÈME ENTRÉE.

Huit Maures, chargés par Alcine de la garde du dedans, en font une exacte visite, avec chacun deux flambeaux.

Maures, les sieurs d'Heureux, Beauchamp, Molière,[1]* La Marre, Le Chantre, de Gan, du Pron et Mercier.

* Var. *Molier*, (1673.)

1. Ce Molière étoit un danseur de profession, dont on voit le nom figurer dans la plupart des livrets de ballets dansés devant le roi à cette époque. Nous avons parlé déjà de ce danseur à la page xlvi du premier volume. On trouvera sur ce personnage des renseignements plus détaillés dans les *Notes historiques sur la vie de Molière*, par M. Bazin, pages 28 et 171.

TROISIÈME ENTRÉE.

Cependant un dépit amoureux oblige six des chevaliers qu'Alcine retenoit auprès d'elle à tenter la sortie de ce palais; mais, la fortune ne secondant pas les efforts qu'ils font dans leur désespoir, ils sont vaincus, après un grand combat, par autant de monstres qui les attaquent.

SIX CHEVALIERS ET SIX MONSTRES.

Chevaliers, M. de Souville, les sieurs Raynal, Des-Airs l'aîné, Des-Airs le second, de Lorge et Balthazard.

Monstres, les sieurs Chicanneau, Noblet, Arnald, Desbrosses, Desonets et La Pierre.

QUATRIÈME ENTRÉE.

Alcine, alarmée de cet accident, invoque de nouveau tous ses Esprits, et leur demande secours: il s'en présente deux à elle, qui font des sauts avec une force et une agilité merveilleuses.

Démons agiles, les sieurs Saint-André et Magny.

CINQUIÈME ENTRÉE.

D'autres démons viennent encore, et semblent assurer la magicienne qu'ils n'oublieront rien pour son repos.

Autres démons sauteurs, les sieurs Tutin, La Brodière, Pesan et Bureau.

SIXIÈME ET DERNIÈRE ENTRÉE.

Mais à peine commence-t-elle à se rassurer, qu'elle voit paroître auprès de Roger et de quelques chevaliers de sa suite, la sage Mélisse, sous la forme d'Atlas.[1] Elle court aussitôt pour empêcher l'effet de son intention; mais elle arrive trop tard. Mélisse a déjà mis au doigt de ce brave chevalier la fameuse bague qui détruit les enchantements. Lors un coup de tonnerre, suivi

1. C'est Atlant qu'il faut lire. Dans le chant VII du poëme de l'Arioste, Mélisse, sous la forme d'Atlant, passe de même l'anneau enchanté au doigt de Roger. « Sur-le-champ le paladin se reconnoît : quel coup de foudre pour lui! Consterné par la honte qui de toutes parts l'environne, n'osant soutenir des regards qui lui paroissent autant de reproches, il désireroit que la terre l'ensevelît et le dérobât à tous les yeux. »

de plusieurs éclairs, marque la destruction du palais, qui est aussitôt réduit en cendres par un feu d'artifice qui met fin à cette aventure et aux divertissements de l'Ile enchantée.

ALCINE, mademoiselle Duparc.

MÉLISSE, le sieur de Lorge.

ROGER, le sieur Beauchamp.

CHEVALIERS, les sieurs d'Heureux, Raynal, du Pron et Desbrosses.

ÉCUYERS, les sieurs La Marre, Le Chantre, de Gan et Mercier.

Il sembloit que le ciel, la terre et l'eau fussent tout en feu, et que la destruction du superbe palais d'Alcine, comme la liberté des chevaliers qu'elle y retenoit en prison, ne se pût accomplir que par des prodiges et des miracles. La hauteur et le nombre des fusées volantes, celles qui rouloient sur le rivage, et celles qui ressortoient de l'eau après s'y être enfoncées, faisoient un spectacle si grand et si magnifique, que rien ne pouvoit mieux terminer les enchantements qu'un si beau feu d'artifice, lequel ayant enfin cessé après un bruit et une longueur extraordinaires, les coups de boites qui l'avoient commencé redoublèrent encore.[1]

Alors toute la cour, se retirant, confessa qu'il ne se pouvoit rien voir de plus achevé que ces trois fêtes; et c'est assez avouer qu'il ne s'y pouvoit rien ajouter, que de dire que, les trois journées ayant eu chacune ses partisans, comme chacune ses beautés particulières, on ne convint pas du prix qu'elles devoient emporter entre elles, bien qu'on demeurât d'accord qu'elles pouvoient justement le disputer à toutes celles qu'on avoit vues jusques alors et les surpasser peut-être.

1. Planche d'Israël Silvestre : « Rupture du palais et des enchantements de l'île d'Alcine représentée par un feu d'artifice. »

QUATRIÈME JOURNÉE

DES FÊTES DE VERSAILLES.

Mais, quoique les fêtes comprises dans le sujet des *Plaisirs de l'Ile enchantée* fussent terminées, tous les divertissements de Versailles ne l'étoient pas; et la magnificence et la galanterie du Roi en avoient encore réservé pour les autres jours, qui n'étoient pas moins agréables.

Le samedi, dixième, Sa Majesté voulut courre les têtes. C'est un exercice que peu de gens ignorent, et dont l'usage est venu d'Allemagne, fort bien inventé pour faire voir l'adresse d'un chevalier, tant à bien mener son cheval dans les passades de guerre, qu'à bien se servir d'une lance, d'un dard et d'une épée. Si quelqu'un ne les a point vu courre, il en trouvera ici la description, étant moins communes que la bague, et seulement ici depuis peu d'années; et ceux qui en ont eu le plaisir ne s'ennuieront pas pourtant d'une narration si peu étendue.

Les chevaliers entrent l'un après l'autre dans la lice, la lance à la main, et un dard sous la cuisse droite; et, après que l'un d'eux a couru et emporté une tête de gros carton peinte, et de la forme de celle d'un Turc, il donne sa lance à un page; et, faisant la demi-volte, il revient à toute bride à la seconde tête, qui a la couleur et la forme d'un Maure, l'emporte avec le dard qu'il lui jette en passant; puis reprenant une javeline, peu différente de la forme du dard, dans une troisième passade, il la darde dans un bouclier où est peinte une tête de Méduse; et, achevant sa demi-volte, il tire l'épée dont il emporte, en passant toujours à toute bride, une tête élevée à un demi-pied de terre;

puis, faisant place à un autre, celui qui, en ses courses, en a emporté le plus, gagne le prix.

Toute la cour s'étant placée sur une balustrade de fer doré, qui régnoit autour de l'agréable maison de Versailles, et qui regarde sur le fossé dans lequel on avoit dressé la lice avec des barrières, le Roi s'y rendit suivi des mêmes chevaliers qui avoient couru la bague ; les ducs de Saint-Aignan et de Noailles y continuoient leurs premières fonctions, l'un de maréchal du camp et l'autre de juge des courses. Il s'en fit plusieurs, fort belles et heureuses; mais l'adresse du Roi lui fit emporter hautement, en suite du prix de la course des dames, encore celui que donnoit la Reine: c'étoit une rose de diamants de grand prix, que le Roi, après l'avoir gagnée, redonna libéralement à courre aux autres chevaliers, et que le marquis de Coaslin disputa contre le marquis de Soyecourt, et la gagna.

CINQUIÈME JOURNÉE

DES FÊTES DE VERSAILLES.

Le dimanche, au lever du Roi, quasi toute la conversation tourna sur les belles courses du jour précédent, et donna lieu à un grand défi entre le duc de Saint-Aignan, qui n'avoit point encore couru, et le marquis de Soyecourt, qui fut remis au lendemain, pour ce que le maréchal duc de Grammont, qui parioit pour ce marquis, étoit obligé de partir pour Paris, d'où il ne devoit revenir que le jour d'après.

Le Roi mena toute la cour, cette après-dînée, à sa ménagerie, dont on admira les beautés particulières, et le nombre presque incroyable d'oiseaux de toutes sortes parmi lesquels il y en a beaucoup de fort rares. Il seroit inutile de parler de la collation qui suivit ce divertissement, puisque, huit jours durant, chaque repas pouvoit passer pour un festin des plus grands qu'on puisse faire.

Et le soir Sa Majesté fit représenter sur l'un de ces théâtres doubles de son salon, que son esprit universel a lui-même inventés, la comédie des *Fâcheux,* faite par le sieur de Molière, mêlée d'entrées de ballet et fort ingénieuse.

SIXIÈME JOURNÉE

DES FÊTES DE VERSAILLES.

Le bruit du défi, qui se devoit courir le lundi, douzième, fit faire une infinité de gageures d'assez grande valeur, quoique celle des deux chevaliers ne fût que de cent pistoles; et, comme le duc, par une heureuse audace, donnoit une tête à ce marquis fort adroit, beaucoup tenoient pour ce dernier, qui, s'étant rendu un peu plus tard chez le Roi, y trouva un cartel pour le presser, lequel, pour n'être qu'en prose, on n'a point mis en ce discours.

Le duc de Saint-Aignan avoit aussi fait voir à quelques-uns de ses amis, comme un heureux présage de sa victoire, ces quatre vers :

AUX DAMES.

Belles, vous direz en ce jour,
Si vos sentiments sont les nôtres,
Qu'être vainqueur du grand Soyecourt,
C'est être vainqueur de dix autres.[1]

faisant toujours allusion à son nom de Guidon le Sauvage, que l'aventure de l'Ile périlleuse rendit victorieux de dix chevaliers.

Aussitôt que le Roi eut dîné, il conduisit les reines, Monsieur, Madame, et toutes les dames, dans un lieu où on devoit tirer une loterie, afin que rien ne manquât à la galanterie de ces fêtes. C'étoient des pierreries, des ameublements, de l'argenterie et autres choses semblables; et, quoique le sort ait accoutumé de

1. Les dames et les filles d'honneur, applaudissant par un modeste sourire, se plaisoient à faire connoître qu'elles avoient saisi l'affabulation. (CASTIL-BLAZE.)

décider de ces présents, il s'accorda sans doute avec le désir de Sa Majesté quand il fit tomber le gros lot entre les mains de la Reine; chacun sortant de ce lieu-là fort content, pour aller voir les courses qui s'alloient commencer.

Enfin Guidon et Olivier parurent sur les rangs, à cinq heures du soir, fort proprement vêtus et bien montés.

Le Roi, avec toute la cour, les honora de sa présence; et Sa Majesté lut même les articles des courses afin qu'il n'y eût aucune contestation entre eux. Le succès en fut heureux au duc de Saint-Aignan, qui gagna le défi.

Le soir, Sa Majesté fit jouer les trois premiers actes d'une comédie nommée *Tartuffe,* que le sieur de Molière avoit faite contre les hypocrites; mais, quoiqu'elle eût été trouvée fort divertissante, le Roi connut tant de conformité entre ceux qu'une véritable dévotion met dans le chemin du ciel, et ceux qu'une vaine ostentation de bonnes œuvres* n'empêche pas d'en commettre de mauvaises, que son extrême délicatesse pour les choses de la religion ne put souffrir** cette ressemblance du vice avec la vertu, qui pouvoient être pris l'un pour l'autre.*** Et, quoiqu'on ne doutât point des bonnes intentions de l'auteur, il**** la défendit pourtant en public et se priva soi-même de ce plaisir,***** pour n'en pas laisser abuser à d'autres moins capables d'en faire un juste discernement.[1]

* Var. *Des bonnes œuvres* (1673, 1682.)
** Var. *Eut de la peine à souffrir* (1682.)
*** Var. *Qui pouvoient être pris l'un pour l'autre.* (Manque dans l'édition de 1682.)
**** Var. *Sa Majeste* (1673.)
***** Var. *Il défendit cette comédie pour le public, jusques à ce qu'elle fût entièrement achevée et examinée par des gens capables d'en juger, pour n'en pas laisser,* etc. (1682.)

1. On saisit parfaitement l'intention des variantes de l'édition de 1682. Réimprimant à la fois *les Plaisirs de l'Ile enchantée* et *le Tartuffe*, La Grange et Vinot n'ont pas voulu laisser supposer que l'interdiction qui avoit frappé cette dernière pièce eût jamais été absolue, et que le roi, en accordant l'autorisation de jouer *le Tartuffe*, fût revenu sur une décision prise d'abord en des termes définitifs.

SEPTIÈME JOURNÉE

DES FÊTES DE VERSAILLES.

Le mardi, treizième, le Roi voulut encore courre les têtes, comme à un jeu ordinaire que devoit gagner celui qui en feroit le plus. Sa Majesté eut encore le prix de la course des dames, le duc de Saint-Aignan celui du jeu; et ayant eu l'honneur d'entrer pour le second à la dispute avec Sa Majesté, l'adresse incomparable du Roi lui fit encore avoir ce prix; et ce ne fut pas sans un étonnement, duquel on ne pouvoit se défendre, qu'on en vit gagner quatre à Sa Majesté en deux fois qu'elle avoit couru les têtes.

On joua le même soir la comédie du *Mariage forcé*, encore de la façon du même sieur de Molière, mêlée d'entrées de ballet et de récits; puis le Roi prit le chemin de Fontainebleau le mercredi, quatorzième. Toute la cour se trouva si satisfaite de ce qu'elle avoit vu que chacun crut qu'on ne pouvoit se passer de le mettre par écrit pour en donner la connoissance à ceux qui n'avoient pu voir des fêtes si diversifiées et si agréables, où l'on a pu admirer tout à la fois le projet avec le succès, la libéralité avec la politesse, le grand nombre avec l'ordre, et la satisfaction de tous; où les soins infatigables de M. de Colbert s'employèrent en tous ces divertissements, malgré ses importantes affaires; où le duc de Saint-Aignan joignit l'action à l'invention du dessein: où les beaux vers du président de Périgny à la louange des reines furent si justement pensés, si agréablement tournés, et récités

avec tant d'art;[1] où ceux que M. de Benserade fit pour les chevaliers eurent une approbation générale; où la vigilance exacte de M. Bontemps,[2] et l'application de M. de Launay[3] ne laissèrent manquer d'aucune des choses nécessaires; enfin, où chacun a marqué si avantageusement son dessein de plaire au Roi, dans le temps où Sa Majesté ne pensoit elle-même qu'à plaire; et où ce qu'on a vu ne sauroit jamais se perdre dans la mémoire des spectateurs, quand on n'auroit pas pris le soin de conserver par cet écrit le souvenir de toutes ces merveilles.[4]

1. Le président de Périgny et Benserade étoient en rivalité pour les vers de cette espèce. Le président avoit composé ceux d'un ballet intitulé *les Amours déguisés*. Benserade fit sur-le-champ cette épigramme :

Ami lecteur, ou président, n'importe,
La mascarade est belle, et vous l'entendez bien :
Vos Amours déguisés le sont de telle sorte,
Que le diable n'y connoît rien.

Le président riposta par ce quatrain sur les mêmes rimes :

Méchant plaisant, ou poëte, n'importe,
La mascarade est belle, et la cour l'entend bien ;
Mais pour les gens de votre sorte,
On est ravi qu'ils n'y connoissent rien.

M. de Périgny étoit président aux enquêtes, précepteur du dauphin et lecteur du roi. Suivant une lettre de Gui Patin, il mourut en septembre 1770, à Saint-Germain, d'une apoplexie. (AUGER.)

2. Premier valet de chambre de Louis XIV.

3. Intendant des menus plaisirs et affaires de la chambre.

4. Il existe une autre relation de ces fêtes, en prose et en vers, dont l'auteur est Marigny, celui qui, pendant la Fronde, fit tant de pièces satiriques contre Mazarin. C'est de lui qu'est la phrase spirituelle que nous avons citée ailleurs. Après avoir dit que Molière fut tellement pressé par les ordres du roi, qu'il ne put mettre en vers qu'un acte de sa pièce, Marigny ajoutoit : « Il sembloit que la Comédie n'avoit eu le temps que de prendre un de ses brodequins, et qu'elle étoit venue donner des marques de son obéissance un pied chaussé et l'autre nu. »

FIN DES FÊTES DE VERSAILLES EN 1664.



F. Delannoy sc.

DON JUAN.

ACTE V. SCÈNE VI.

DON [illegible]

LE FESTIN [illegible]

[illegible]



DON JUAN

OU

LE FESTIN DE PIERRE

COMÉDIE EN CINQ ACTES

15 février 1665

NOTICE PRÉLIMINAIRE.

Le Mariage forcé et *la Princesse d'Élide* sont, dans l'œuvre de Molière, la transition de *l'École des Femmes* au *Tartuffe* et au *Festin de Pierre*. Pendant qu'il prodiguoit ainsi les rapides esquisses et qu'il sembloit se dévouer entièrement aux amusements du roi, Molière composoit et achevoit les plus surprenantes de ses comédies. Nous avons vu, dans la Relation des Plaisirs de l'Ile enchantée, que, le 12 mai, les trois premiers actes d'une comédie nommée *Tartuffe* furent représentés à Versailles. Molière avoit voulu sans doute profiter des dispositions heureuses où ces féeries galantes inclinoient tous les esprits, pour introduire à la cour son terrible personnage et lui faire obtenir un accueil qui équivaudroit à une autorisation de passer librement, de circuler et de vivre.

Molière, âgé alors de quarante-deux ans, étoit dans toute l'ardeur et toute la fierté de son génie. Il songeoit à étendre le domaine de l'art comique, à appliquer aux plus hautes questions le libre enseignement du théâtre, et à entrer, avec le masque de Plaute et d'Aristophane, dans la peinture des grands faits de l'ordre social. C'est à cette époque de conviction et d'énergique espoir que prirent naissance ces conceptions profondes : *le Tartuffe*, *Don Juan* et *le Misanthrope*, qui sont comme les cimes les plus élevées de la comédie moderne.

La première de ces œuvres capitales : *le Tartuffe*, apparue un

instant, étoit arrêtée par une formidable opposition. En vain Molière l'avoit, en tout ou en partie, produite trois fois devant la cour, la première fois, comme on vient de le dire, le 12 mai, au milieu des Plaisirs de l'Ile enchantée, une seconde fois, chez Monsieur, à Villers-Cotterets, au mois de septembre; une troisième fois, en cinq actes, au Raincy, chez la princesse Palatine, le 29 novembre, sur l'invitation du grand Condé; en vain Molière en avoit fait des lectures partout, au légat, aux prélats qui avoient bien voulu l'entendre, aux grands personnages, et jusque dans les salons jansénistes; en vain avoit-il répliqué à un factum du curé de Saint-Barthélemy, lequel demandoit simplement qu'on infligeât au comédien impie le supplice du feu, par le spirituel et habile placet qui réclamoit la faveur de représenter sa pièce comme une réparation qui lui étoit due pour ces injures. L'interdiction dont *le Tartuffe* avoit été frappé tout d'abord étoit maintenue, et l'on ne pouvoit attendre que de circonstances plus favorables un changement qui permît de revenir sur cette décision. Molière, quelque activité qu'il déployât dans la lutte, n'étoit pas homme à suspendre son travail ni à interrompre ses productions: et il créa, pendant les derniers mois de l'année 1664, une nouvelle œuvre, continuation de sa pensée, et véritable contre-partie du *Tartuffe,* qu'elle égaloit en audace.

Molière n'avoit pas été chercher bien loin le type chargé de personnifier la négation radicale et le mépris de ce que Tartuffe exploite, et de représenter un autre genre d'imposture et un autre ordre de périls. Depuis plusieurs années, on voyoit sur les théâtres de Paris une pièce intitulée *le Festin de Pierre,* jouée dans toutes les langues qu'on y parloit alors, c'est-à-dire en françois, en italien et en espagnol.

L'origine première de ce drame venoit d'Espagne. Il existoit dans les chroniques de l'Andalousie une légende de date incertaine, ressemblant beaucoup pour le caractère et pour la forme à quelques-unes de nos légendes du moyen âge. On y racontoit comment un gentilhomme débauché, nommé Don Juan Tenorio, rejeton d'un des Vingt-Quatre de Séville, tua d'un coup d'épée le vénérable commandeur d'Ulloa dont il avoit enlevé la fille. Cet illustre seigneur fut enseveli dans l'église des Franciscains où sa famille avoit une chapelle, et où on lui éleva un tombeau et une

statue. Le meurtrier bravoit cependant, grâce aux priviléges de sa naissance et au crédit de sa famille, le pouvoir des lois et échappoit aux sévérités de la justice, lorsque le bruit se répandit que Don Juan, ayant osé braver le père de sa victime jusque dans la tombe, ayant osé railler et insulter la statue du commandeur, celle-ci s'étoit animée, et, se faisant le ministre de la vengeance divine, avoit précipité l'impie, à travers les dalles entr'ouvertes, dans les flammes de l'enfer. Ceux qui prétendirent que Don Juan, attiré dans l'église par l'appât d'un rendez-vous d'amour, avoit été mis à mort, ne furent pas écoutés, tant le merveilleux s'empare aisément de l'esprit des hommes.

Ce personnage, mystérieusement disparu après des méfaits et des impiétés qui grandirent dans l'imagination populaire, devint un héros des légendes, un monstre, un athée, « le pire homme du monde. » Tout porte à croire que les *romanciers* de la vieille Espagne rimèrent ses prouesses fabuleuses et son châtiment. Il est même probable qu'il avoit fourni le sujet de plusieurs de ces drames comparables en bien des points à nos *mystères* et à nos *miracles*, qui étoient représentés dans les couvents, pour l'édification autant que pour l'amusement du peuple. A l'époque la plus brillante de la littérature espagnole, au commencement du XVIIe siècle, un des poëtes qui florissoient alors à côté de Cervantès, de Lope de Vega et de Calderon, le frère Gabriel Tellez (de l'ordre de la Merci), connu au théâtre sous le nom de Tirso de Molina, s'empara de cette tradition et en composa une comédie en trois *journées* qu'il intitula : *El burlador de Sevilla y convidado de piedra* (*le Séducteur de Séville et le convive de pierre*).[1]

L'action commence à Naples, par une scène de nuit dans le palais du roi ; certaine duchesse Isabelle, abusée par Don Juan, qui s'est fait passer pour le duc Ottavio, remplit le palais de ses cris. Le roi Alphonse, accouru aux clameurs d'Isabelle, donne l'ordre de se saisir du coupable; mais celui qui reçoit cet ordre est l'oncle de Don Juan, et il fait évader son neveu après lui avoir fait une sévère réprimande et lui avoir recommandé une meilleure conduite. Don Juan part pour l'Espagne et vient naufrager

1. Voyez *Théâtre de Tirso de Molina*, traduit par A. Roger, 1863.

sur la plage de Tarragone. C'est là qu'il rencontre la jolie pêcheuse Tisbea, et qu'il la séduit à son tour :

TISBEA.

Je te cède, sous promesse que tu seras mon mari.

DON JUAN.

Je jure, beaux yeux qui me tuez en me regardant, que je serai votre époux.

TISBEA.

Souviens-toi, mon bien, qu'il y a un Dieu et qu'il y a une mort.

DON JUAN, à part.

J'ai du temps devant moi. (Haut.) Tant que Dieu me laissera la vie, je serai ton esclave. Voici ma main et ma foi.

Tisbea, trompée par Don Juan, devient folle de désespoir et se jette à la mer, d'où elle est heureusement tirée. On retrouve ensuite Don Juan à Séville. Mis par le marquis de La Mota dans la confidence de son amour pour sa cousine Dona Anna, la fille du commandeur d'Ulloa, il pénètre de nuit, et sous le nom de cet ami, chez le commandeur, et il traite Dona Anna à peu près comme il a traité à Naples la duchesse Isabelle. Il tue le vieux commandeur accouru aux cris de sa fille : « Il n'y a pas de but qu'on n'atteigne, dit celui-ci en expirant; ma vengeance te suivra! » Don Juan, obligé de s'enfuir de nouveau, rencontre dans la campagne une jeune fille du nom d'Aminta. Le jour même des noces d'Aminta, il se substitue au mari. Comme l'on voit, le Don Juan de Tirso de Molina ne varie guère ses ruses. Entré dans la chambre nuptiale de la crédule paysanne, il lui promet, toujours suivant sa coutume, de l'épouser le lendemain et de la conduire à la cour. « Si je manquois à la foi que je t'ai donnée, je prie Dieu, pour punir ma trahison, de me faire donner la mort par la main d'un mort! »

Cette imprécation étrange fait pressentir les prodiges qui vont éclater. Revenu secrètement à Séville, Don Juan pénètre dans le cloître d'une église où l'on voit le tombeau du commandeur surmonté de sa statue; il lit sur le monument cette inscription : « Ici le plus loyal des gentilshommes attend que Dieu le venge d'un traître. » — « Vous voulez vous venger de moi, bon vieux à la barbe de pierre? » dit Don Juan qui, railleur, lui saisit la barbe. « Si vous pouviez la lui couper, elle repousseroit plus grande, » ajoute le valet Catalinon en imitant la moquerie de son maître. « Cette

nuit, reprend Don Juan en saluant dérisoirement la statue, je vous attends à souper dans mon hôtellerie : là, nous nous provoquerons, si la vengeance vous plaît, quoique l'on combatte mal avec une épée de pierre. »

Don Juan, au moment de se mettre à table, voit arriver la statue qui s'est rendue à son invitation. Après le repas, celle-ci invite à son tour Don Juan à venir souper le lendemain, à dix heures du soir, dans la chapelle. Don Juan donne sa parole qu'il ira. En effet, il tient sa promesse, et la scène XVII de la troisième *journée* nous fait assister à ce festin funèbre :

CATALINON.

(A part.) Que Dieu me tire d'ici sans dommage! (Haut.) Quel est ce plat, seigneur?

LA STATUE.

Ce sont des scorpions et des vipères.

CATALINON.

Joli plat!

LA STATUE.

Ce sont nos aliments. Ne manges-tu pas?

DON JUAN.

Je mangerois, quand tu me servirois tous les serpents de l'enfer!

LA STATUE.

Je veux aussi qu'on te chante quelque chose.

CATALINON.

Quel vin boit-on ici?

LA STATUE.

Goûte-le.

CATALINON.

C'est du fiel et du vinaigre.

LA STATUE.

C'est celui qui sort de nos pressoirs.

LES CHANTEURS, au dehors.

« Que ceux qui fuient les grands châtiments de Dieu, sachent qu'il n'y a pas de terme qui n'arrive ni de dette qui ne se paye!

« Quand il vit, aucun mortel ne doit dire : J'ai du temps devant moi, — le temps du repentir étant si court! »

DON JUAN.

J'ai fini de souper, fais enlever la table.

LA STATUE.

Donne-moi cette main; ne crains pas de me la donner...

DON JUAN.

Quel feu me dévore! Lâche-moi, ou je te tue d'un coup de poignard. Mais je me fatigue vainement à frapper l'air. Je n'ai pas déshonoré ta fille; elle a découvert ma ruse à temps.

LA STATUE.

Qu'importe! l'intention suffit.

DON JUAN.

Laisse-moi appeler un prêtre qui me confesse et m'absolve!

LA STATUE.

Il n'est plus temps; tu y songes trop tard.

Lorsque le sol, s'entr'ouvrant avec grand bruit, a englouti Don Juan, Catalinon, qui est tombé la face contre terre, s'écrie : « Que Dieu m'assiste! Toute la chapelle est en flammes!... Saint Georges! Saint *Agnus Dei!* ramenez-moi sain et sauf à la maison! » La comédie de Tirso ne s'arrête pas là. Le dénouement général de la pièce a lieu à l'Alcasar de Séville, où le roi répare les offenses du séducteur en mariant toutes ses victimes et ordonne de transporter à Madrid, pour l'exemple, le tombeau du commandeur qui y sera placé dans l'église consacrée au même saint François.

Quoique l'œuvre du poëte espagnol soit imparfaite sous bien des rapports, on doit reconnoître qu'elle contient un des plus beaux drames qui soient sortis de l'imagination humaine; et l'on ne sauroit être surpris de l'illustre descendance qu'elle a eue. Tous les éléments de la fiction destinée à se perpétuer à l'infini s'y trouvent déjà : Don Juan cachant la dépravation et le mensonge sous des dehors brillants, impie et brave, courant le monde et semant en tous lieux, du palais du roi à la cabane du pêcheur, le déshonneur et la honte; son père dont il attriste la vieillesse et aux remontrances duquel il reste froidement insensible; le valet qui l'accompagne, partagé entre ses craintes et sa cupidité; la fille séduite du commandeur d'Ulloa, et la statue de ce père assassiné qui vient au dénouement exercer les droits de la justice céleste. Mais l'œuvre du poëte religieux de la Merci a un caractère qui lui est propre et qu'il importe de préciser. Tirso de Molina n'a point fait de son personnage un athée délibéré et endurci; il le donne seulement pour un jeune écervelé comptant sur les délais que la vie lui réserve, et remettant sa conversion au temps à venir. Cette idée est celle que l'auteur ramène constamment sous les yeux des spectateurs. Chaque fois que Don Juan est averti des châtiments que ses méfaits lui vaudront dans l'autre monde, il n'a garde de nier la toute-puissance divine, il réplique seule-

ment : « Puisque j'ai un si vaste espace devant moi, viennent les désillusions! » C'est notamment la réponse qu'il fait à son père Don Diego, lorsque celui-ci lui dit : « Dieu est un juge sévère après la mort! — Après la mort? repart Don Juan, nous avons le temps. Il y a un grand voyage d'ici-là. » Cette confiance en l'heure présente, il la porte également dans ses amours; c'est Tirso de Molina qui a inventé, à l'usage de Don Juan, ce refrain qui fournira la *chute* d'un sonnet célèbre :

Quand jouir d'un bien on espère,
En espérant on désespère.[1]

Et pendant le repas que Don Juan donne à la statue du commandeur, les chanteurs font encore entendre des paroles qui ont le même sens : « Si vous traitez ainsi mon amour, madame, en me promettant ma récompense au jour de ma mort, quel long terme vous me donnez! » Aussi, lorsque, saisi par la main du commandeur, il voit que son dernier moment est venu, il cesse de blasphémer et s'écrie : « Laisse-moi appeler un prêtre qui me confesse et m'absolve! »

Ce qui fait marcher Don Juan au rendez-vous redoutable, ce n'est pas seulement une vaine bravade, c'est aussi le sentiment de la promesse faite et de la parole donnée. Catalinon dit à Don Juan : « On vous attend pour la noce; il est tard, allez vous habiller. — Qu'on attende! une autre affaire nous retient. — Quoi donc? — Souper avec le mort. — Sottise des sottises! — Ne sais-tu pas qu'il a ma parole? — Et quand vous y manqueriez, qu'est-ce que cela feroit? Vous pouvez bien croire que cette figure de jaspe ne viendra pas vous la réclamer. — Le mort pourroit m'appeler hautement infâme! » C'est le mot décisif. L'honneur parle encore avec force dans cette âme corrompue. Malgré ses crimes et ses folies, Don Juan, dans la comédie de Tirso de Molina, reste à la fois catholique et espagnol. Quoique fort divertie, l'impression qui ressort de l'œuvre est une impression de terreur religieuse. Les scènes les plus saisissantes sont celles où le convive de pierre joue son rôle : il en est qui devoient produire un grand effet sur

1. *El que un bien gozar espera,*
Quando espera desespera.

un auditoire croyant et populaire : ainsi, lorsque la statue vient rendre visite à Don Juan, celui-ci lui adresse ces questions : « Dis, que veux-tu, ombre, fantôme ou vision? Si tu es une âme en peine ou si tu espères quelque satisfaction pour ton soulagement, dis-le. Je m'engage à faire ce que tu m'auras ordonné. Jouis-tu de la vue de Dieu? As-tu reçu la mort en état de péché? Parle, je t'écoute avec anxiété. » Le spectre ne répond pas d'abord; mais lorsqu'il a obtenu de Don Juan la promesse de venir au rendez-vous qu'il lui donne dans la chapelle tumulaire, au moment où il va sortir, Don Juan, prenant un flambeau, lui dit : « Attends, je vais t'éclairer. » Le commandeur répond : « Ne m'éclaire pas, je suis en état de grâce. » — « Quel mot! dit M. Génin, et comme, après cette longue anxiété, l'auditoire devoit respirer! »

La mise en scène de la catastrophe finale ajoutoit sans doute beaucoup à l'émotion : la nuit, dans la chapelle gothique, sous la clarté de la lune perçant avec peine les vitraux, le vieux gentilhomme descendoit les degrés de son mausolée pour accueillir le moqueur entre deux vins. « Rien de plus naturel, rien qui ressorte mieux du point de vue catholique, dit M. Chasles, que cette frivolité enivrée, à laquelle répond du fond de la tombe le sérieux de la mort soudaine et de la vie éternelle. »

D'Espagne, Don Juan passa d'abord en Italie. Une imitation de la comédie de Tirso de Molina par Onofrio Giliberti, de Solofra, fut représentée à Naples en 1652, sous le titre : *Il convitato di pietra,* qui traduit exactement la seconde partie du titre de Tirso. En 1657, la troupe italienne qui jouoit au théâtre du Petit-Bourbon fit de la pièce de Giliberti une arlequinade remplie de jeux de scène bizarres et de tours de jonglerie. On en trouve une analyse dans l'*Histoire de l'ancien théâtre italien* depuis son origine en France jusqu'à sa suppression en 1697, par les frères Parfait. Il ne sera pas sans intérêt de reproduire ici cette analyse, en ayant soin toutefois d'en déterminer préalablement la valeur. Si l'on sait, en effet, que l'arlequinade du *Convié de pierre* fut jouée par les acteurs italiens avant les imitations françoises, on ne peut rien affirmer de précis sur ce qu'elle étoit à l'origine. Représentée jusque dans les dernières années du XVII[e] siècle, elle dut subir des transformations successives. « On peut présumer que Dominique (Arlequin), l'auteur du canevas manuscrit qui nous

reste, disent les frères Parfait, n'a eu égard qu'au temps où il a commencé à y jouer. Et l'on doit remarquer que le rôle du valet, qu'il a rempli depuis 1671, l'avoit été d'original par le fameux Trivelin. » Ce canevas de la *commedia dell' arte* a, par conséquent, moins d'autorité par ses détails que par son ensemble.[1]

« Le drame s'ouvre par un entretien que le roi veut bien accorder au valet de Don Juan. Sa Majesté paroît choquée du libertinage de ce jeune seigneur. « Sire, lui dit Arlequin, il faut « avoir un peu de patience, les garçons changent de conduite en « avançant en âge. Espérons que mon maître deviendra sage, rai« sonnable, en prenant des années. » Le roi se contente de cette espérance flatteuse; et, donnant un autre cours à la conversation, il invite Arlequin à lui conter quelque jolie histoire. Le valet prend un siége, vient s'asseoir familièrement à côté du prince, et lui fait le récit de *la Reine Jeanne*. Un bruit subit interrompt la narration, et l'orateur se sauve. La scène change, et représente une rue.

« Couvert d'un manteau noir, tenant en l'air une longue épée espagnole, au bout de laquelle brille une lanterne, Arlequin se présente et dit : « Si tous les couteaux n'étoient qu'un couteau, « ah! quel couteau! Si tous les arbres n'étoient qu'un arbre, ah! « quel arbre! Si tous les hommes n'étoient qu'un homme, ah! quel « homme! Si ce grand homme prenoit ce grand couteau, pour « en donner un grand coup à ce grand arbre, et qu'il lui fît une « estafilade, ah! quelle estafilade! » Après ce bizarre prélude, qui se rapporte au sujet comme la tabatière de Sganarelle, comme l'éloge du tabac figurant au début de la pièce de Molière, arrive Don Juan. Arlequin, tremblant de peur, laisse tomber sa lanterne; elle s'éteint. A ce bruit, Don Juan met l'épée à la main; Arlequin se couche à terre sur le dos, tient sa flamberge pointe en l'air, de manière que son adversaire la rencontre toujours en ferraillant; ce jeu de théâtre bien exécuté faisoit le plus grand plaisir. Arlequin abandonne enfin son épée, en disant : « Je suis mort. » Don Juan, qui le reconnoît, fâché de l'avoir blessé, lui demande s'il est véritablement défunt. « Si vous êtes réellement Don Juan,

1. M. Castil-Blaze a retouché spirituellement l'analyse un peu lourde des frères Parfait. (*Molière musicien*, tome I, page 191.)

« je suis encore en vie; sinon, je suis bien trépassé, » répond Arlequin.

« Entrent le duc Ottavio et Pantalon, son affidé, qui parlent de leurs affaires. Tandis que le duc et Don Juan font un échange de compliments et de civilités, Arlequin se met à côté de Pantalon, et lui fait une profonde révérence chaque fois qu'il tourne la tête vers lui. Ce jeu se répète plusieurs fois. Pantalon va de l'autre côté pour se dérober à tant de politesses; Arlequin le suit et recommence le lazzi. (On se rappelle *l'École des Maris* et les salutations de Valère et d'Ergaste à Sganarelle.) Il fait l'exercice du drapeau avec son manteau. Revenant ensuite vers Pantalon, il lui donne un coup dans l'estomac, le renverse et tombe par terre avec lui. Ils se relèvent. Arlequin se mouche alors avec le mouchoir de Pantalon, qui le voit et donne des coups de poing à l'impudent valet; celui-ci les rend avec usure.

« Ottavio doit épouser bientôt Dona Anna, sa bien-aimée; il doit se rendre auprès d'elle pendant la nuit. A cette nouvelle, Don Juan lui propose de troquer leurs manteaux pour aller en bonne fortune; le duc y consent. Pantalon et Arlequin font un pareil échange. Resté seul avec Arlequin, Don Juan lui dit qu'il n'a pris le manteau d'Ottavio que pour tromper plus aisément Dona Anna. Arlequin veut s'opposer à ce dessein, et représente combien le ciel en seroit offensé. Don Juan ne lui répond que par un soufflet, et lui fait signe de le suivre. « Allons donc, puisqu'il « le faut, » dit le valet résigné.

« Après quelques scènes, Don Juan pose Arlequin en sentinelle à la porte et s'introduit chez le commandeur, père de Dona Anna. Don Juan se sauve l'épée à la main; le vieux commandeur le poursuit en chemise, flamberge au vent. Ils se battent sur la scène, et le vieillard, blessé, tombe, expire, après avoir lutté quelque temps contre la mort. Lazzi de frayeur d'Arlequin; il veut se sauver, tombe sur le commandeur étendu par terre, se relève et s'enfuit. Dona Anna vient demander vengeance au roi. Dix mille écus et la grâce de quatre bandits sont promis, par un cri public, à celui qui découvrira le meurtrier.

« Arlequin fait quelques réflexions à ce sujet. Don Juan, qui se défie de lui, met l'épée à la main, et menace de le tuer, s'il s'avise de parler. Arlequin lui jure un secret à toute épreuve.

« Mais si l'on te donnoit la question? — Rien ne sauroit m'ébran-« ler. — C'est ce que nous allons voir. » Alors, prenant le ton du barigel, le maître feint de donner la question à son valet, qui s'empresse de tout avouer. Don Juan furieux redouble ses menaces, et, pour plus de sûreté, veut changer d'habit avec Arlequin. Celui-ci résiste, refuse et s'en va. Son maître le poursuit.

« Persuadé qu'Arlequin connoît le meurtrier du commandeur, Pantalon fait sonner bien haut la récompense promise à celui qui le déclareroit. « Si j'étois sûr de la récompense, dit Arlequin, je le « nommerois. » Après plusieurs feintes, il persiste à soutenir qu'il ne le connoît point. « Mais, lui dit Pantalon, suppose que je suis « le roi, et que je t'interroge : Bonjour, Arlequin. — Serviteur à « Votre Majesté. — Sais-tu qui est le meurtrier dont il s'agit? « — Oui, sire. — Nomme-le donc, et tu auras la somme promise « et la grâce de quatre bons camarades. » Arlequin prend la parole et dit : « C'est... c'est... c'est Pantalon. — Au diable le menteur « effronté! — Ne vois-tu pas que c'est un moyen adroit pour te « faire gagner quinze mille francs? Je vais te dénoncer au roi, « t'accuser d'avoir tué le commandeur, je reçois les dix mille « écus, et nous partageons. »

« Des sbires sont à la poursuite de Don Juan, ils offrent une bourse au valet, pour qu'il leur découvre la retraite où son maître est caché. Arlequin prend la bourse et leur donne de fausses indications.

« Au second acte, on voit une jeune fille, Rosalba, qui pêche sur le bord de la mer. Don Juan arrive à la nage; Rosalba tend la main au naufragé pour l'aider à sortir de l'eau. Debout, dans un baril défoncé, tenant sa lanterne élevée, Arlequin paroît sur les flots, prend terre, fait une culbute, et se trouve sur ses pieds, hors du baril. « Du vin, du vin, du vin, assez d'eau comme cela![1] » crie-t-il en tordant sa chemise. Il rend grâces à Neptune de l'avoir sauvé. Jetant les yeux sur son maître, évanoui dans les bras de la jolie villageoise, il dit : « Si je retombe dans la mer, je souhaite « de me sauver sur une barque pareille. » Comme il est entouré de dix ou douze vessies gonflées, il en crève une en se laissant

1. Donde Dios junto tanta agua,
No juntara tanto vino?
(*El Burlador de Sevilla.*)

choir sur le... dos. « Bon! dit-il, voici le canon qui tire en signe « de réjouissance. »

« Rosalba écoute les propos galants du séducteur, qui finit par lui dire : « Si je ne vous donne pas la main d'un époux, je veux « être tué par un homme... un homme qui soit de pierre, n'est-ce « pas, Arlequin? » Don Juan s'éloigne avec la jeune fille; Arlequin ajoute, en les voyant partir : « Pauvre malheureuse, que je te « plains de croire aux promesses de mon maître! Il est si libertin, « que, s'il va jamais en enfer, ce qui ne peut lui manquer, il ten- « tera de séduire Proserpine. S'il étoit resté plus longtemps dans « la mer, il auroit conté fleurette aux baleines. »

« Vous avez promis de m'épouser, dit la pêcheuse en sortant « du bois avec Don Juan, je compte que vous tiendrez votre parole. « — Cela ne se peut; demandez à mon confident : cet honnête « homme vous en dira les raisons. » Il sort; la jeune fille se déses- père; et, pour la consoler, Arlequin lui montre la liste de celles qui sont dans la même position qu'elle. C'est un long rouleau de parchemin qu'il lance jusqu'au milieu du parterre; il en retient le bout, et dit : « Examinez, messieurs, voyez si par hasard vous « n'y trouverez pas le nom de votre femme, d'une de vos parentes, « les noms de vos bonnes amies. »

« Rosalba, désolée, voyant que l'archiviste Arlequin inscrit son nom au bas de la liste, se précipite dans la mer.

« Des paysans en habits de noce arrivent en dansant. Un villa- geois, une villageoise, amoureux l'un de l'autre, font semblant d'être sans cesse en querelle devant leur tante, qui, par esprit de contradiction, consent à les marier. Don Juan et son écuyer se présentent au moment où la fête se prépare, ils se mêlent à la conversation, à la danse. Don Juan dit au fiancé : « Recevez mon « compliment, seigneur Cornelio. — Mais ce n'est pas mon nom. « — Il le sera bientôt. » En effet, il enlève l'épousée; Arlequin le suit, et disparoît avec la fille qu'il a choisie.

« Le décor change. Ils rencontrent le tombeau du comman- deur, superbe mausolée. Don Juan lit l'inscription gravée sur le piédestal. Il feint de redouter la foudre dont elle le menace, et fait ensuite de judicieuses réflexions sur la vanité des hommes qui se font composer des épitaphes fastueuses. Arlequin veut lire à son tour et craint d'avoir sa part de la punition. Il fait des

remontrances à son maître; Don Juan feint de se repentir, il répète une prière que lui souffle son valet, et finit par donner un coup de pied à l'orateur. Il adresse mille injures au commandeur en apercevant sa statue placée sur le monument, et dit à son écuyer d'aller l'inviter à souper. Arlequin y va, riant de la folie de son ambassade, et revient saisi d'effroi : la statue a baissé la tête; elle accepte l'invitation. Don Juan n'en croit rien; il va la répéter lui-même, et demeure interdit lorsque le commandeur ajoute un *oui* à son inclination de tête.

« Arlequin ouvre le troisième acte par des remontrances qu'il adresse à son maître. Le sermon est assez curieux pour être reproduit ici. Le valet bouffon raconte à Don Juan la fable de *l'Ane chargé de sel et ensuite d'éponges*, et ne manque pas de lui faire l'application de la moralité de l'apologue. Voyant que son maître l'écoute avec assez d'attention, il s'enhardit, et poursuit en ces termes :

« Je me souviens d'avoir lu dans Homère, en son Traité *pour empêcher que les grenouilles ne s'enrhument*, que, dans Athènes, un père de famille ayant fait l'acquisition d'un cochon de lait, gentil, d'une agréable physionomie, de mœurs douces, dans sa taille bien pris, conçut tant d'amitié pour le petit cochon, qu'au lieu de le mettre en broche, il donna les plus grands soins à son éducation, et le nourrit avec des biscuits et du macaroni. Cet animal, enfant gâté de la maison, et qui étoit devenu d'une figure très-avenante, oubliant tous les bienfaits de son ami, de son protecteur, entra dans le parterre, déracina jonquilles et tulipes, dont il dévora les oignons. Furieux, le jardinier alla se plaindre au maître; lequel, aimant avec une tendresse aveugle son jeune cochon, dit : « Il faut lui pardonner pour cette fois, il « n'a pas encore assez d'expérience; d'ailleurs, il est si gentil ! »

« Quinze jours après, cet amour de cochon se rua dans la cuisine, renversa marmites et casseroles, mangea ce qu'elles contenoient, et bouleversa tout. Le cuisinier courut en avertir son maître, lequel eut tant d'affection, de foiblesse pour son favori, qu'il défendit de lui faire aucun mal.

« Un mois ne s'étoit pas écoulé que l'impudent marcassin, abusant des bontés de son seigneur, vint galoper dans la salle à manger, au moment où l'on attendoit trente convives, et brisa

porcelaines et cristaux, flacons de Madère, de Champagne, de Zara, de Chypre, en escaladant la table, les bahuts et les dressoirs. Quand le maître vit ce désordre nouveau, ce déplorable ravage, sa patience étant poussée à bout, que fit-il? Sur-le-champ il ordonna que le cochon fût tué, que l'on fît des jambons, des saucisses, mortadelles, boudins, petit lard, avec le sang et les débris de l'insolent quadrupède.

« Ce père de famille, continue Arlequin, c'est Jupiter; ce cochon, c'est vous, mon très-honoré maître; ce jardinier, ce chef de cuisine, ces faïences, cristaux et porcelaines, ce sont les victimes de vos insultes, de vos méfaits. Vous tuez le mari d'une pauvre femme; vous enlevez la fille d'une autre; vous débauchez même des religieuses! Tous en portent leurs plaintes à Jupiter. La première fois il vous pardonne. La seconde fois il veut bien encore être sourd à leurs prières. Mais enfin, vous en ferez tant, que ce dieu, prenant le couteau de son tonnerre, ce couteau formidable, ce maître couteau, fondra sur le cochon bien-aimé, c'est-à-dire sur vous, pour le dépecer, le réduire en saucisses, en côtelettes, que les diables feront griller en enfer, et croqueront à belles dents. »

« Don Juan feint d'être sensible à ces discours. Arlequin, transporté de joie, se jette à ses genoux. Son maître, s'agenouillant de même, implore la clémence de Jupiter. Le valet rend grâces au ciel de cet heureux changement, lorsque Don Juan se lève, et, par un coup de pied adroitement placé, fait sa réponse ordinaire à la harangue du moraliste, et lui donne l'ordre de faire servir à l'instant le souper.

« A peine a-t-on commencé de mettre sur table, que le facétieux Arlequin se hâte d'annoncer qu'un incendie vient d'éclater dans la cuisine. Tout le monde y court; Arlequin s'assied à table, mange goulument, et se retire à l'arrivée de son maître. La gourmandise lui fait hasarder plusieurs tours d'adresse pour escamoter quelques bons morceaux. Il a recours au lazzi de la mouche qu'il veut tuer sur le visage de Don Juan. Il accroche ensuite une poularde rôtie avec un hameçon, et s'en empare. Un des valets s'en aperçoit et l'enlève de ses mains. Arlequin donne un soufflet à un autre serviteur qu'il croit coupable du tour qu'on vient de lui jouer. Il court au buffet, prend une assiette, l'essuie à son

derrière et la présente à son maître. Afin de le mettre en bonne humeur, il lui parle d'une veuve charmante. Don Juan prend feu là-dessus, et lui permet de s'asseoir à son côté.

« Allons, canailles, dit Arlequin aux valets, que l'on m'ap-« porte un couvert! » Il se lave les mains et les essuie à la nappe. Craignant de ne pas trouver de quoi satisfaire son appétit, il dit à son maître d'aller moins vite en besogne. Son chapeau l'embarrasse, il le met sur la tête de Don Juan, qui le jette au loin, et lui fait beaucoup de questions sur la jeune veuve, dont il est fort tenté. Le gourmand, qui ne veut pas perdre un seul coup de dent, répond par monosyllabes, comme le frère Fredon de Rabelais. « De quelle taille est-elle? dit Don Juan. — Courte, répond « Arlequin. — Comment s'appelle-t-elle? — Anne. — A-t-elle père « et mère? — Oui. — Tu dis qu'elle m'aime? — Fort. — Où l'ai-je « vue la première fois? — Au bal. — Quel âge a-t-elle? » Arlequin montre ici deux fois ses mains pour marquer qu'elle a vingt ans.

« Mon maître, dit ensuite Arlequin, la fortune est bien incon-« stante. Imaginez-vous que ce morceau friand est un homme « au sommet de la roue des grandeurs. La roue vient à tourner « comme ce plat, cet homme tombe tout à coup au bas de la « roue et dans le néant. » En disant ces mots, Arlequin avale ce friand morceau.

« Et la signora Lisetta? demande Don Juan. — Je viens de « chez elle, répond Arlequin, et ne l'ai pas trouvée. — Tu mens. « — Si cela n'est pas, que ce filet de chevreuil puisse m'étran-« gler! — Et sa suivante? — Elle étoit sortie aussi. — Ce n'est « pas vrai. — Si je vous en impose, que ce verre de vin soit « pour moi du poison! — Arrête et ne jure plus; j'aime mieux « te croire sur parole. »

« Arlequin fait encore une infinité de facéties. Ainsi, il prend la salade, y verse un pot de vinaigre, quatre salières, des flots de moutarde, toute l'huile d'une lampe et la lampe elle-même, et retourne le tout avec sa batte et ses pieds.

« On frappe à la porte; un valet y court, revient saisi d'épouvante et culbute Arlequin. Celui-ci prend un poulet rôti d'une main, un chandelier de l'autre, et va voir qui c'est. A son retour, il renverse quatre domestiques, tant il est effrayé. Comme il ne peut parler qu'à peine, il dit que l'homme qui a fait ainsi (Arle-

quin baisse la tête) est là. Don Juan saisit un flambeau sur la table et va le recevoir. Arlequin se cache sous la table. En introduisant la statue dans la salle du banquet, Don Juan lui dit : « Si j'avois pu croire que tu fusses venu souper, ô convié ! j'au« rois dépouillé Séville de pain, l'Arcadie de viande, la Sicile de « poissons, la Phénicie d'oiseaux, Naples de fruits, l'Espagne « d'or, l'Angleterre d'argent, Babylone de tapis, Bologne de soie, « la Flandre de pois, et l'Arabie de parfums, pour t'offrir une table « assez splendide et digne de ta grandesse; mais accepte ce que « je te présente de bon cœur et d'une main libérale; mange, « convié ! »

« Arlequin est forcé de sortir de sa retraite pour chanter et boire à la santé d'une des favorites de Don Juan; son maître lui fait signe de nommer Dona Anna, fille du commandeur. Arlequin se lève, emplit son verre, obéit, et la statue répond à la courtoisie en inclinant la tête. Arlequin, épouvanté, fait la culbute en arrière, le verre plein à la main, et se remet en pieds sans répandre une goutte de vin. Thomassin (Tomaso-Antonio Vicentini, *dit*) exécutoit ce tour de force et d'adresse avec une merveilleuse dextérité.

« Au dernier acte, qui se passe en partie dans le tombeau du commandeur, Arlequin, voyant que tout est sombre, dit : « Il « faut que la blanchisseuse de la maison soit morte; car tout est « bien noir ici. » Don Juan saisit un serpent dans un plat de rôti, disant : « J'en mangerai, fût-ce le diable. » Des chants lugubres et mystérieux se font entendre; la statue se lève, le tonnerre gronde, la terre s'ouvre, la flamme infernale brille, et l'homme de pierre entraîne l'impie dans l'abîme. Arlequin désespéré s'écrie : « Mes gages! faut-il que j'envoie un huissier chez le diable pour « obtenir le payement de mes gages? » Le roi paroît ensuite; Arlequin se jette à ses pieds, disant : « O roi ! vous savez que mon « maître est à tous les diables, où vous autres grands seigneurs « irez aussi quelque jour : réfléchissez donc sur ce qui vient de « se passer. »

« Un dernier tableau montroit Don Juan en proie au feu vengeur, exprimant en vers ses tourments et son repentir. Notez que tout le reste de la pièce étoit en prose improvisée. Don Juan tâchoit d'apitoyer les démons en leur disant :

Placatevi d'Averno
Tormentatori eterni!
E dite per pietade
Quando terminaran questi miei guai.
CORO.
Mai!

« Apaisez-vous, questionnaires éternels de l'Averne! Par pitié, « dites-moi quand finiront mes tourments. — Jamais! »

C'est sous ce travestissement funambulesque que Don Juan fit sa première apparition parmi nous. A part le tableau final, le côté théologique, pour ainsi dire, de l'œuvre espagnole étoit effacé; le Don Juan italien est un mauvais sujet de haute naissance, se raillant des dieux sans les discuter. La fameuse légende ne tarda pas à passer dans la langue françoise. Dès 1658, Dorimond traduisit *Il Convitato di pietra*, d'Onofrio Giliberti, pour les comédiens de Mademoiselle, qui étoient alors à Lyon et qui apportèrent cette pièce à Paris en 1661, lorsqu'ils s'établirent rue des Quatre-Vents. Dorimond avoit intitulé sa tragi-comédie *le Festin de Pierre ou le Fils criminel.* La première partie de ce titre ne peut s'expliquer que par une bévue du traducteur: Dorimond avoit traduit *Il Convitato* (le Convié) par le mot convive ou festin,[1] et supposé que, le commandeur d'Ulloa ayant nom Don Pèdre ou Don Pierre (il se nommoit Gonzalo dans la pièce espagnole), il s'agissoit du festin auquel Don Pierre invite Don Juan. L'œuvre de Dorimond, si médiocre qu'elle fût, eut un succès qui dut avoir un retentissement presque immédiat jusqu'à Paris, car, en 1659, Villiers rima à son tour, exactement sous le même titre, une tragi-comédie qui fut représentée à l'hôtel de Bourgogne. La pièce de Villiers fut imprimée en 1660. Celle de Dorimond ne le fut qu'en 1665, après les représentations de l'œuvre de Molière, et avec un changement dans le sous-titre: « *Le Festin de Pierre ou l'Athée foudroyé,* » changement que, selon toute probabilité, l'œuvre de Molière suggéra.

1. A cette époque le mot latin *convivium*, dont les Espagnols ont fait *convido* et les Italiens *convito*, se rendoit fréquemment encore par le mot françois *convive*, qui avoit souvent le sens de festin, au lieu de signifier: celui que l'on invite à venir s'asseoir à un festin: — « Parmi leurs convives et autres assemblées, » dit Amyot. « J'ai fait ici un convive à quelques-uns de mes amis, » disoit l'auteur du roman de *Francion*, Charles Sorel, en 1633.

En même temps que ces deux copies brilloient sur le théâtre de la troupe royale et sur le théâtre de Mademoiselle, les acteurs espagnols venus en France en 1659 à l'occasion du mariage de Louis XIV avec l'infante Marie-Thérèse, et qui alternèrent pendant quelque temps avec les comédiens de l'hôtel de Bourgogne, donnèrent sans aucun doute la pièce originale de Tirso de Molina au public parisien, qui ne se lassoit pas de ce spectacle de la statue ambulante. Molière avoit donc été à même d'apprécier l'effet produit au théâtre par un drame qui avoit déjà revêtu des formes si diverses; il fut frappé sans doute par la beauté du sujet, et il résolut de peindre à son tour un Don Juan.

On ne sauroit être plus frappé de la différence qu'il y a entre l'imagination d'un homme et celle d'un autre homme, qu'en passant des tragi-comédies de Dorimond et de Villiers à l'œuvre de Molière; rien n'est plus propre à faire comprendre combien tout s'anime et se renouvelle sous le regard du génie. Les pâles contrefaçons dont nous venons de parler n'avoient laissé subsister, sous la lourde draperie des alexandrins incorrects, que la charpente de la pièce espagnole. La pensée religieuse de la brièveté de la vie et de la soudaineté de la mort avoit disparu : la poétique légende en étoit arrivée à ne plus flatter qu'une curiosité grossière. Après avoir largement satisfait cette curiosité par une telle suite de compositions inférieures, elle sembloit destinée à tomber dans l'oubli, comme tant d'autres de ces admirables traditions du moyen âge. Molière, en s'en emparant, lui rendit une vie immortelle.

Il commença par secouer le joug de la rime, sentant bien qu'il falloit donner à cette comédie une allure plus libre et plus de jeu, pour ainsi dire, qu'à une pièce ordinaire. Une comédie en cinq actes écrite en prose n'étoit pas, comme on l'a prétendu, une innovation dont il seroit impossible de citer aucun exemple antérieur; cependant ces exemples devenoient de plus en plus rares, et il y avoit déjà une certaine hardiesse à se soustraire à l'usage qui avoit presque universellement prévalu.

Ce qui avoit jusqu'alors été le principal : la statue, « l'homme et le cheval, » qui faisoient affluer l'argent dans la caisse des théâtres, le merveilleux du sujet enfin n'est plus pour Molière qu'une machine servant au dénouement. Ce que Molière aperçoit

le premier distinctement, et ce qu'il met en relief, c'est le grand seigneur athée, c'est l'homme puissant, riche et audacieux qui, n'ayant de respect pour rien, ne reconnoît aucune limite à ses désirs, aucun frein à ses passions. Molière démasque dans ce type un autre mensonge que celui de la dévotion hypocrite : celui de l'éducation supérieure, de la grâce brillante et décevante, ne recouvrant que l'égoïsme, la perversité et la corruption. Après avoir fait plus d'une fois le marquis ridicule, il le fait terrible, tel qu'il étoit en réalité sous ses beaux dehors, ayant gardé tous les priviléges, mais n'ayant gardé ni convictions ni devoirs; il le montre tel qu'il devoit vivre plus de cent ans encore, empirant sans cesse, et faisant de plus en plus haïr sa personnalité insolente et implacable, jusqu'à ce qu'une épouvantable catastrophe vînt l'emporter à jamais.

Don Juan, qui voit tout céder devant son caprice, a été gâté par cette facilité du vice; ne rencontrant autour de lui que lâcheté et bassesse, que sottise et crédulité, il foule aux pieds les êtres qu'il méprise. Ce n'est pas un personnage tout à fait aussi séduisant qu'on a voulu le dire : il a de l'élégance, mais il faut dans son élégance quelque chose d'inquiétant comme dans celle du tigre, du serpent et des fleurs vénéneuses. Il a de l'esprit, mais cet esprit a je ne sais quoi de sec et d'amer, et l'on est en garde contre lui. Il n'a rien de tendre, la volupté même tient chez lui moins de place qu'on ne l'imagine : « Ce qui le charme, dit M. Théophile Gautier, ce sont les rencontres imprévues et bizarres, les volontés contraintes, les unions rompues, les désordres et les violences de toutes sortes. Tout ce qui est défendu par les lois divines et humaines excite ses instincts de perversité; il jouit délicieusement d'un sacrilége, d'un meurtre, car il se prouve sa puissance en accomplissant avec impunité des crimes pour lesquels il n'est pas d'assez rigoureux supplices. Il est immoral plus que sensuel, et c'est un libertin d'idée plus que de corps. Comme on le croit communément d'après les interprétations modernes, il ne poursuit pas l'idéal de beauté, « l'éternel féminin; » il satisfait cette cruauté à laquelle en arrivent tôt ou tard les grands débauchés. Les pleurs et les gémissements de ses victimes l'amusent; il a la luxure du mal. Le mouvement qu'il éprouve à la vue d'Elvire lorsqu'elle vient lui donner un avertis-

sement suprême jette comme une lueur infernale sur tout ce côté sombre et profond de son caractère. « Sais-tu bien, dit-il à « Sganarelle, que j'ai senti quelque peu d'émotion pour elle, « que j'ai trouvé de l'agrément dans cette nouveauté bizarre, et « que son habit négligé, son air languissant et ses larmes ont « réveillé en moi quelques petits restes d'un feu éteint. » Rien ne retient cette nature farouche. »

C'est donc, comme dit Sganarelle, un méchant homme. Mais Molière n'exagère pas la couleur; il ne le noircit pas outre mesure. Il lui laisse la grâce fascinatrice et les qualités qui caractérisent le personnage: l'honneur entendu à sa façon, la fierté, la bravoure. A la fin seulement, quelques traits plus odieux s'ajoutent à sa physionomie pour justifier le dénouement tragique.

Tel est le Don Juan de Molière, sinon le plus poétique, au moins le plus vrai et le plus fortement conçu de tous les Don Juan. Aussi, à partir de ce moment ce type fut-il fixé, et assuré d'une existence impérissable.

Quatre ans après Molière, un écrivain des plus humbles, le comédien Rosimond, fabriquoit pour le théâtre du Marais un nouveau Festin de Pierre (*Le Nouveau Festin de Pierre ou l'Athée foudroyé*, du sieur Rosimond, comédien du roi, imprimé en 1670).

« Lecteur, dit-il dans sa préface, ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on t'a présenté ce sujet. Les comédiens italiens l'ont apporté en France, et il a fait tant de bruit chez eux, que toutes les troupes en ont voulu régaler le public. M. de Villiers l'a traité pour l'hôtel de Bourgogne, et M. de Molière l'a fait voir depuis peu avec des beautés toutes particulières. Après une touche si considérable, tu t'étonneras que je me sois exposé à y mettre la main, mais apprends que je me connois trop pour m'être flatté d'en faire quelque chose d'excellent, et que, la troupe dont j'ai l'honneur d'être étant la seule qui ne l'a point représenté à Paris, j'ai cru qu'y joignant ces superbes ornements de théâtre qu'on voit d'ordinaire chez nous,[1] elle pourroit profiter du bonheur qu'un sujet si fameux a toujours eu. Tu t'étonneras des

1. Le théâtre du Marais s'attachoit surtout au luxe de la mise en scène et avoit la spécialité des pièces à grand spectacle.

fautes qui sont en cet ouvrage; mais excuse une première pièce, et sache qu'il est impossible de mettre celle-ci dans les règles...

« Fais-moi la grâce, cependant, de ne pas confondre ce *Festin de Pierre* avec un que tu as pu voir sous le nom de M. Dorimond; nos deux noms ont assez de rapport pour t'empêcher de lire celui-ci, croyant que c'est le même; et, quoique le sien soit infiniment meilleur, ne me refuse pas un quart d'heure de ton temps. Adieu. »

La pièce de Rosimond ne sauroit être confondue avec celles de Dorimond ou de Villiers. Molière avoit passé par là, et le personnage étoit à jamais marqué à son empreinte. Rosimond ne manque pas même d'outrer l'idée philosophique du rôle. Molière n'a donné à Don Juan aucun esprit pédantesque; cela n'étoit nullement dans le caractère du personnage: celui-ci en dit assez pour laisser voir qu'il ne croit à rien, mais il ne discute pas sérieusement son incrédulité. Le Don Juan de Rosimond est au contraire un raisonneur opiniâtre: le gentilhomme se fait cuistre; il institue de véritables controverses:

DON JUAN.

Hé quoi donc! Don Juan se piquant de sagesse
A la correction s'attachera sans cesse?
Et, gênant les esprits par une vaine peur,
Il voudra conformer chacun à son humeur?
Songez que la nature est tout ce qui nous mène;
Que malgré la raison son pouvoir nous entraîne;
Que le crime n'est pas si grand qu'on nous le fait;
Que tous ces châtiments, dont vous prêchez l'effet,
Ne sont bons à prôner qu'à des âmes timides;
Que l'on ne doit souffrir rien que ses sens pour guides;
Qu'il les faut assouvir jusqu'aux moindres désirs
Et n'avoir point d'égards qu'à ses propres plaisirs.

DON GASPARD.

Je sais qu'il est des temps où l'âge nous convie
De prendre avec honneur les plaisirs de la vie;
Mais passer à l'excès de la brutalité
Et n'avoir que ses sens pour toute déité,
Est-il rien ici-bas qui soit plus condamnable?
Ah! craignez que du ciel le courroux redoutable....
(Don Juan rit.)
Vous riez... Doutez-vous du pouvoir de nos dieux?

DON JUAN.

Hé! pour voir ce qu'ils sont, il ne faut que des yeux.

L'adroite politique en masqua le caprice.
La foiblesse de l'homme appuya l'artifice;
Et sa timidité, s'en faisant un devoir,
Sans aucune raison forgea ce grand pouvoir.

DON GASPARD.

Si vous considériez l'ordre de la nature,
Vous verriez leur pouvoir dans chaque créature;
Cet accord merveilleux dans les quatre éléments
Doit confondre l'erreur de vos emportements.
La contrariété qui fait leur concordance
Fait assez admirer leur suprême puissance;
Et ce grand entretien dans les quatre saisons
Pour prouver leurs auteurs sont de bonnes raisons.
Ce composé de tout formé sur leur image,
Ce petit monde entier, ce surprenant ouvrage,
L'homme en ses fonctions porte-t-il pas de quoi
Désabuser l'esprit de qui manque de foi?
Mais je connois qu'en vain je m'attache à vous dire
Qu'il n'est rien ici-bas qui par eux ne respire.
Il vaut mieux vous laisser dans votre aveuglement.[1]

Lorsque l'ombre vient trouver l'impie, elle prend avec lui un ton de catéchiste :

L'OMBRE.

. . . . Ces mêmes dieux que ta fureur offense
Toujours vers les mortels penchent à la clémence.
Le délai de ta perte augmentoit leurs bontés.
Ils vouloient un remords pour tes impiétés,
Et c'étoit pour savoir quelle étoit ton envie
Que jusqu'à ce moment ils t'ont laissé la vie.
Voilà pour quel sujet je t'avois invité.
Déclare promptement quelle est ta volonté.

DON JUAN.

Ombre, tu perds ton temps à des discours frivoles.
Tu crois toucher mon cœur, je ris de tes paroles.....

Don Juan, par le côté vantard de son incrédulité, par l'espèce d'orgueil diabolique qu'il aime à déployer, fait songer à certains types de la littérature moderne. On sent qu'il s'admire profondément de savoir se mettre au-dessus des croyances communes; mais il n'en est pas moins un discoureur fort ennuyeux.

L'œuvre de Rosimond fut le dernier remaniement original de

1. Acte III, scène IV.

la légende dramatique au XVIIe siècle. Nous n'en suivrons pas la merveilleuse destinée jusqu'à nos jours; nous ne la montrerons pas se transformant de nouveau dans le chef-d'œuvre de Mozart, dans le poëme de Byron; tentant les plus grands poëtes, inspirant tous les arts; devenant enfin l'un des thèmes les plus considérables sur lesquels l'imagination des hommes se soit exercée. Nous revenons à Molière qui a été certainement pour une part principale dans la vie qui a été donnée à ce mythe des temps modernes.

Représenté le 15 février 1665, *Don Juan ou le Festin de Pierre* (Molière avoit été obligé, pour ne point dérouter le public, de conserver le titre que l'usage avoit consacré, mais il l'avoit relégué au second plan), souleva de nouvelles tempêtes. L'œuvre parut d'une intolérable témérité. Plusieurs passages: la scène du pauvre presque tout entière, les traits les plus hardis de la conversation de Don Juan et de Sganarelle, durent être immédiatement supprimés. L'indignation des esprits sévères ne s'en tint pas pour satisfaite. Les craintes des scrupuleux n'en furent pas apaisées. L'irritation provoquée par Don Juan s'augmentoit sans contredit des colères excitées par *le Tartuffe*. Molière tint bon pendant quinze représentations, du 15 février au 20 mars. Les recettes étoient des plus brillantes. La pièce donnée pour la dernière fois le 20 mars, dernier jour de l'année théâtrale, ne reparut plus sur l'affiche. On peut à bon droit croire que, pendant la suspension de Pâques, Molière reçut avis de ne pas reprendre son œuvre à la réouverture du théâtre.

Un libelle, dont le permis d'imprimer est à la date du 18 avril 1665, exprima avec violence toutes les récriminations dont le *Don Juan* étoit l'objet. Il est intitulé « Observations sur une comédie de Molière intitulée *le Festin de Pierre*, par le sieur de Rochemont. » Il eut trois ou quatre éditions successives; c'est un des monuments les plus curieux de la polémique à laquelle Molière fut en butte: il respire une haine passionnée. Le style en est assez remarquable. Nous reproduisons textuellement et intégralement ces Observations à la suite de la comédie qui y donna lieu. Deux réponses furent faites aux observations du sieur de Rochemont. L'une est intitulée: « Lettre sur les Observations touchant *le Festin de Pierre*. » Elle est d'un esprit très-juste; écrite avec moins de verve que le factum de Rochemont, elle le réfute

d'une manière concluante. L'autre est intitulée : « Réponse aux Observations touchant *le Festin de Pierre.* » Elle est plus foible et semble bien, comme l'auteur lui-même le confesse modestement, être l'œuvre d'une plume tout à fait inexpérimentée. Elles sont l'une et l'autre anonymes. Nous les publions à la suite des Observations de Rochemont. Outre que ces documents sont fort instructifs à différents points de vue, ils offrent un spécimen assez intéressant de la critique du XVIIe siècle. Nous croyons qu'on nous saura gré de les placer sous les yeux du lecteur.

Il est bon de rappeler ici, avec l'un de ces défenseurs de Molière, que ce fut au milieu de ces accusations qui n'alloient pas à moins qu'à livrer l'auteur comique à toutes les rigueurs de la justice, que ce fut au mois d'août de cette année 1665, que Louis XIV plaça Molière et sa troupe sous son patronage immédiat, leur permit de prendre le titre de COMÉDIENS DU ROI et leur donna une pension de sept mille livres. On a dit que, fort de cette éclatante faveur qui ne se démentoit point, il n'a pas fallu à Molière beaucoup de courage pour composer et jouer *l'École des Femmes, Don Juan* et *le Tartuffe.* Il est vrai que, grâce à l'appui du monarque, ces productions ne furent pas étouffées à leur naissance. Mais c'est se laisser entraîner à un singulier sophisme que de prétendre qu'on ne fait preuve de courage que lorsqu'on est sûr d'être sur-le-champ écrasé. On ne sauroit nier que Molière, en engageant une telle lutte, ne s'exposât aux plus graves périls. Cette garantie fragile de la faveur royale ne pouvoit-elle pas lui manquer d'un moment à l'autre ? Les sentiments du roi ne pouvoient-ils pas changer ? Les ennemis redoutables qu'il bravoit ne pouvoient-ils pas l'emporter un peu plus tôt qu'ils ne firent ? Qui sait ce qui auroit été réservé à l'auteur du *Tartuffe,* s'il avoit vécu plus longtemps ? La rare intrépidité du poëte est donc hors de doute, et lui reprocher d'avoir trouvé un abri dans la bienveillance du souverain est une de ces absurdités auxquelles se laissent trop aisément aller les partis de notre temps.

Molière songea à publier *le Festin de Pierre.* Un privilége pour l'impression fut même obtenu par le libraire Louis Billaine, à la date du 11 mars 1665. Mais ce privilége, présenté à la chambre syndicale le 24 mai, fut sans aucun doute retiré, et le projet n'eut pas de suite. Il faut voir dans ces circonstances relatives à

la publication, comme dans celles relatives à la représentation, la preuve à peu près certaine d'une intervention de l'autorité. Il est évident que le sieur de Rochemont, s'il ne put envoyer l'auteur de *Don Juan* aux galères, ne perdit pas du moins tout à fait sa peine. Dix-sept ans plus tard, neuf ans après la mort de Molière, La Grange et Vinot essayèrent de mettre au jour *le Festin de Pierre,* dans le septième volume de leur édition, en y faisant d'eux-mêmes les suppressions qui avoient été exigées dès les premières représentations de la pièce. Cela ne suffit point toutefois à la censure, qui réclama des *cartons* nombreux : on les força à réimprimer deux feuilles entières et quatorze pages dans les autres feuilles. Mais, deux exemplaires échappés à la proscription, dont l'un ayant appartenu à M. de La Reynie, alors lieutenant général de police, ont survécu jusqu'à nous, et nous conservent la première leçon.

Déjà, avons-nous dit, La Grange et Vinot, prévoyant les difficultés qui leur seroient faites, avoient de leur propre mouvement opéré quelques suppressions et quelques modifications, de sorte que nous ne posséderions pas l'œuvre de Molière dans son intégrité, si des éditions de Hollande ne l'avoient plus fidèlement reproduite. Le texte définitif de *Don Juan* est donc formé de trois textes, celui de l'édition commune de 1682, celui de la même édition non cartonnée, et celui de l'édition d'Amsterdam 1683, ou de l'édition de Bruxelles 1694. Nous suivons l'édition françoise de 1682 en profitant des leçons plus complètes que nous offrent les exemplaires non cartonnés; et nous plaçons entre crochets ce qui ne se trouve que dans les éditions hollandaises.

Les variantes reproduiront d'une part les changements opérés par les éditeurs de 1682 sous la pression de la censure. Elles offriront d'autre part les plus notables différences que présente le texte de 1694 : « Les Œuvres de Monsieur Molière. Nouvelle édition, corrigée et augmentée des œuvres posthumes. A Bruxelles, chez Georges de Backer, imprimeur et marchand libraire, aux Trois-Mores, à la Berg-Straet, 1694. Tome deuxième : *le Festin de Pierre,* par J.-B. P. de Molière; édition nouvelle et toute différente de celle qui a paru jusqu'à présent. »

Le Festin de Pierre fut rendu à la scène le 12 février 1677, mais remanié, purgé et rimé par Thomas Corneille. Voici l'*avis*

que Thomas Corneille mit en tête de sa traduction publiée en 1683 :

« Cette pièce, dont les comédiens donnent tous les ans plusieurs représentations, est la même que M. de Molière fit jouer en prose peu de temps avant sa mort. Quelques personnes qui ont tout pouvoir sur moi, m'ayant engagé à la mettre en vers, je me réservai la liberté d'adoucir certaines expressions qui avoient blessé les scrupuleux. J'ai suivi la prose assez exactement dans tout le reste, à l'exception des scènes du troisième et du cinquième acte, où j'ai fait parler des femmes. Ce sont scènes ajoutées à cet excellent original, et dont les défauts ne doivent point être imputés au célèbre auteur sous le nom duquel cette comédie est toujours représentée. »

On connoît une quittance de la veuve de Molière reconnoissant avoir reçu de la troupe la somme de deux mille deux cents livres, tant pour elle, à qui la pièce du *Festin de Pierre* appartenoit, que pour Thomas Corneille, par qui elle l'avoit fait mettre en vers.

« Vous saurez, disoit D. de Visé en 1677 dans le *Mercure galant*, qu'on a fait revivre une pièce dont vous n'osiez dire tout le bien que vous en pensiez, à cause de certaines choses qui blessoient la délicatesse des scrupuleux. Elle en est à présent tout à fait purgée; au lieu qu'elle étoit en prose, on l'a mise en vers de telle manière que, loin d'avoir rien perdu des beautés de son original, elle en a gagné de nouvelles. Vous voyez que je vous parle du *Festin de Pierre* du célèbre Molière. On en a donné déjà six représentations extraordinairement suivies. Le grand succès de cette pièce est un effet de la prudence de M. Corneille le jeune (Thomas Corneille avoit alors cinquante-deux ans). Il en a fait les vers, et n'y a mis que des scènes agréables en la place de celles qu'il falloit supprimer. »

La version rimée de Thomas Corneille eut les honneurs du répertoire jusqu'au 15 janvier 1847. Ce jour-là, la Comédie-Françoise reprit le *Don Juan* en prose tel que Molière l'avoit écrit, et celui-ci, rejetant à jamais dans l'ombre les rimes de Thomas Corneille, n'a plus quitté et ne quittera plus désormais le théâtre.

LE FESTIN DE PIERRE

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DON JUAN, fils de Don Louis	LA GRANGE.
SGANARELLE, valet de Don Juan	MOLIÈRE.
ELVIRE, femme de Don Juan	Mlle DUPARC.
GUSMAN, écuyer d'Elvire.	
DON CARLOS, DON ALONSE, frères d'Elvire.	
DON LOUIS, père de Don Juan	BÉJART.
CHARLOTTE, paysannes	Mlle MOLIÈRE.
MATHURINE, paysannes	Mlle DEBRIE.
PIERROT, paysan, amant de Charlotte	HUBERT.
LA STATUE DU COMMANDEUR.	
LA VIOLETTE, RAGOTIN, valets de Don Juan.	
M. DIMANCHE, marchand.	DU CROISY.
LA RAMÉE, spadassin	DEBRIE.
UN PAUVRE.[1]	
SUITE DE DON JUAN.	
SUITE DE DON CARLOS ET DE DON ALONSE, frères.	
UN SPECTRE.	

La scène est en Sicile.

1. Dans l'édition de 1682, ce pauvre est désigné sous le nom de *Francisque*. On verra, à la scène II du troisième acte, pourquoi nous ne nous croyons pas obligé de conserver ce nom.

DON JUAN

OU

LE FESTIN DE PIERRE

COMÉDIE

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un palais.

SCÈNE PREMIÈRE.

SGANARELLE, GUSMAN.

SGANARELLE, tenant une tabatière.

Quoi que puisse dire Aristote et toute la philosophie, il n'est rien d'égal au tabac : c'est la passion des honnêtes gens, et qui vit sans tabac n'est pas digne de vivre. Non-seulement il réjouit et purge les cerveaux humains, mais encore il instruit les âmes à la vertu, et l'on apprend avec lui à devenir honnête homme. Ne voyez-vous pas bien, dès qu'on en prend, de quelle manière obligeante on en use avec tout le monde, et comme on est ravi d'en donner à droit et à gauche, partout où l'on se trouve? On n'attend pas même qu'on en demande, et l'on court au-

devant du souhait des gens; tant il est vrai que le tabac inspire des sentiments d'honneur et de vertu à tous ceux qui en prennent.[1] Mais c'est assez de cette matière, reprenons un peu notre discours. Si bien donc, cher Gusman, que Done Elvire, ta maîtresse, surprise de notre départ, s'est mise en campagne après nous; et son cœur, que mon maître a su toucher trop fortement, n'a pu vivre, dis-tu, sans le venir chercher ici. Veux-tu qu'entre nous je te dise ma pensée? J'ai peur qu'elle ne soit mal payée de son amour, que son voyage en cette ville produise peu de fruit, et que vous eussiez autant gagné à ne bouger de là.

GUSMAN.

Et la raison encore? Dis-moi, je te prie, Sganarelle, qui peut t'inspirer une peur d'un si mauvais augure? Ton maître t'a-t-il ouvert son cœur là-dessus, et t'a-t-il dit qu'il eût pour nous quelque froideur qui l'ait obligé à partir?

1. Le tabac étoit en usage depuis près d'un siècle: il avoit été apporté en France par Nicot, ambassadeur de François II à Madrid. Sganarelle s'exprime comme un priseur émérite; et il commence par philosopher sur cette habitude, suivant son caractère raisonneur et discoureur. Outre que cette petite digression paradoxale est pleine de naturel et de gaieté, elle sert à faire connoître tout d'abord le personnage.

Thomas a traduit assez heureusement ce commencement du rôle de Sganarelle :

Quoi qu'en dise Aristote et sa docte cabale,
Le tabac est divin, il n'est rien qui l'égale;
Et par les fainéants, pour fuir l'oisiveté,
Jamais amusement ne fut mieux inventé.
Ne sauroit-on que dire? on prend la tabatière;
Soudain à gauche, à droit, par devant, par derrière
Gens de toutes façons, connus et non connus,
Pour y demander part sont les très-bien venus.
Mais c'est peu qu'à donner instruisant la jeunesse,
Le tabac l'accoutume à faire ainsi largesse;
C'est dans la médecine un remède nouveau :
Il purge, réjouit, conforte le cerveau;
De toute noire humeur promptement le délivre,
Et qui vit sans tabac n'est pas digne de vivre.

SGANARELLE.

Non pas; mais à vue de pays, je connois à peu près le train des choses, et sans qu'il m'ait encore rien dit, je gagerois presque que l'affaire va là. Je pourrois peut-être me tromper; mais enfin, sur de tels sujets, l'expérience m'a pu donner quelques lumières.

GUSMAN.

Quoi! ce départ si peu prévu seroit une infidélité de Don Juan? Il pourroit faire cette injure aux chastes feux de Done Elvire?

SGANARELLE.

Non, c'est qu'il est jeune encore, et qu'il n'a pas le courage.....

GUSMAN.

Un homme de sa qualité feroit une action si lâche?

SGANARELLE.

Hé! oui, sa qualité! La raison en est belle; et c'est par là qu'il s'empêcheroit des choses!

GUSMAN.

Mais les saints nœuds du mariage le tiennent engagé.

SGANARELLE.

Hé! mon pauvre Gusman, mon ami, tu ne sais pas encore, crois-moi, quel homme est Don Juan.

GUSMAN.

Je ne sais pas, de vrai, quel homme il peut être, s'il faut qu'il nous ait fait cette perfidie; et je ne comprends point comme, après tant d'amour et tant d'impatience témoignée, tant d'hommages pressants, de vœux, de soupirs et de larmes, tant de lettres passionnées, de protestations ardentes et de serments réitérés, tant de transports enfin, et tant d'emportements qu'il a fait paroître, jusqu'à forcer, dans sa passion, l'obstacle sacré d'un couvent, pour

mettre Done Elvire en sa puissance; je ne comprends pas, dis-je, comme, après tout cela, il auroit le cœur de pouvoir manquer à sa parole.

SGANARELLE.

Je n'ai pas grande peine à le comprendre, moi; et, si tu connoissois le pèlerin, tu trouverois la chose assez facile pour lui. Je ne dis pas qu'il ait changé de sentiments pour Done Elvire, je n'en ai point de certitude encore. Tu sais que, par son ordre, je partis avant lui; et, depuis son arrivée, il ne m'a point entretenu; mais par précaution, je t'apprends, *inter nos*, que tu vois en Don Juan, mon maître, le plus grand scélérat que la terre ait jamais porté,[1] un enragé, un chien, un diable, un turc, un hérétique,* qui ne croit ni ciel, ni enfer, ni loup-garou,** qui passe cette vie en véritable bête brute, un pourceau d'Épicure, un vrai Sardanapale,*** qui ferme l'oreille à toutes les

* VAR. *Un enragé, un chien, un démon, un turc, un hérétique,* (1682.

** VAR. *Qui ne croit ni ciel, ni enfer, ni diable,* (1682.)
Qui ne croit ni ciel, ni saint, ni dieu, ni loup-garou, (1694.)

*** VAR. *En pourceau d'Épicure, en vrai Sardanapale,* (1694.)

Pour bien saisir l'esprit de ces variantes, il faut se rappeler ce que nous avons dit dans la notice préliminaire sur la manière dont le texte de cette pièce est établi. On suit le texte de 1682, l'édition commune pour ce qui s'y trouve, les exemplaires non cartonnés pour ce qui ne se trouve que dans ces exemplaires. Ce qui est *ajouté* à ce texte par les éditions hollandaises est placé entre crochets. Les variantes font connoître en même temps les différences que présente l'édition cartonnée de 1682, c'est-à-dire l'édition censurée et corrigée, et celles que présente l'édition de Bruxelles 1694, la plus libre et la plus hardie de toutes. Dans cette dernière, nous relevons tout ce qui a quelque intérêt pour le sens, sans nous astreindre à signaler les incorrections, qui sont nombreuses.

1. Tout homme ami des arts n'a pu passer à Séville sans visiter l'église de la Charité; il y aura vu le tombeau du chevalier de Marana avec cette inscription dictée par son humilité, ou, si l'on veut, par son orgueil: *Aquí yace el peor hombre que fué en el mondo.* (Ici gît le pire homme qui fut en ce monde.) (PROSPER MÉRIMÉE.)

remontrances chrétiennes qu'on lui peut faire,* et traite de billevesées tout ce que nous croyons. Tu me dis qu'il a épousé ta maîtresse; crois qu'il auroit plus fait pour sa passion,** et qu'avec elle il auroit encore épousé toi, son chien et son chat. Un mariage ne lui coûte rien à contracter; il ne se sert point d'autres piéges pour attraper les belles; et c'est un épouseur à toutes mains. Dame, demoiselle, bourgeoise, paysanne, il ne trouve rien de trop chaud ni de trop froid pour lui; et si je te disois le nom de toutes celles qu'il a épousées en divers lieux, ce seroit un chapitre à durer jusqu'au soir.[1] Tu demeures

* VAR. *A toutes les remontrances qu'on lui peut faire*, (1682.)
** VAR. *Pour contenter sa passion*, (1694.)

1. Molière n'a point fait usage de la liste des maîtresses ou des victimes de Don Juan, que dérouloit Arlequin dans la pièce italienne. Villiers avoit essayé de tirer parti de ce moyen comique, et il avoit rimé comme il suit le fameux catalogue :

D'autres ont eu par lui de semblables malheurs.
J'en connois plus de cent, Amarillis, Céphise,
Violante, Marcelle, Amarante, Bélise,
Lucrèce, qu'il surprit par un détour bien fin :
Ce n'est pas celle-là de monseigneur Tarquin ;
Polycrite, Aurélie, et la belle Joconde,
Dont l'œil sait embraser le cœur de tout le monde ;
Pasithée, Auralinde, Orante aux noirs sourcils,
Bérénice, Aréthuse, Aminte, Anacorsis,
Nérinde, Doralis, Lucie, au teint d'albâtre,
Qu'après avoir surprise il battit comme plâtre.
Que vous dirai-je encor? Mélinte, Nitocris,
A qui cela coûta bien des pleurs et des cris ;
Perrette la boiteuse, et Margot la camuse,
Qui se laissa tromper comme une pauvre buse.
Catin, qui n'a qu'un œil, et la pauvre Alison,
Aussi belle, ou du moins d'aussi bonne maison ;
Claude, Fanchon, Paquette, Anne, Laure, Isabelle,
Jacqueline, Suzon, benoîte péronnelle ;
Et, si je pouvois bien du tout me souvenir,
De quinze jours d'ici je ne pourrois finir !

Cette idée a été plus d'une fois depuis lors reprise et exploitée sur la scène : Dancourt, dans *le Chevalier à la mode*, en 1687, fit donner lecture d'une liste plus burlesque encore que celle de Villiers; et l'on sait que,

surpris, et changes de couleur à ce discours : ce n'est là qu'une ébauche du personnage; et, pour en achever le portrait, il faudroit bien d'autres coups de pinceau. Suffit qu'il faut que le courroux du ciel l'accable quelque jour; qu'il me vaudroit bien mieux d'être au diable que d'être à lui, et qu'il me fait voir tant d'horreurs, que je souhaiterois qu'il fût déjà je ne sais où. Mais un grand seigneur méchant homme est une terrible chose;[1] il faut que je lui sois fidèle, en dépit que j'en aie; la crainte en moi fait l'office du zèle, bride mes sentiments, et me réduit d'applaudir* bien souvent à ce que mon âme déteste. Le voilà qui vient se promener dans ce palais, séparons-nous. Écoute, au moins : je t'ai fait cette confidence avec franchise, et cela m'est sorti un peu bien vite de la bouche; mais, s'il falloit qu'il en vînt quelque chose à ses oreilles, je dirois hautement que tu aurois menti.

* VAR. *Me réduit à la complaisance d'applaudir* (1694.)

lue par Leporello dans l'œuvre de Mozart, la liste des mille et trois (*mille e tre*) conquêtes de Don Juan est le sujet d'un air bouffe admirable :

Madamina, il catalogo e questo
Delle belle ch'amo il padron mio.

On s'est demandé pourquoi Molière négligea cette idée comique, et l'on a supposé qu'il n'avoit pas jugé à propos de lutter avec les plates facéties de Villiers ni avec les lazzi intarissables d'Arlequin. Cette source de plaisanterie étoit sans doute, en ce moment-là, comme épuisée.

1. Il faut remarquer cette phrase qui n'a plus aucun air de raillerie, et que Sganarelle prononce, pour ainsi dire, avec la conviction de l'effroi; elle pourrait en effet servir d'épigraphe à la pièce : elle la résume et elle l'éclaire.

SCÈNE II.

DON JUAN, SGANARELLE.

DON JUAN.

Quel homme te parloit là? Il a bien l'air, ce me semble, du bon Gusman de Done Elvire.

SGANARELLE.

C'est quelque chose aussi à peu près de cela.*

DON JUAN.

Quoi! c'est lui?

SGANARELLE.

Lui-même.

DON JUAN.

Et depuis quand est-il en cette ville?

SGANARELLE.

L'hier au soir.

DON JUAN.

Et quel sujet l'amène?

SGANARELLE.

Je crois que vous jugez assez ce qui le peut inquiéter.

DON JUAN.

Notre départ, sans doute?

SGANARELLE.

Le bon homme en est tout mortifié, et m'en demandoit le sujet?

DON JUAN.

Et quelle réponse as-tu faite?

SGANARELLE.

Que vous ne m'en avez rien dit.

* VAR. *A peu près comme cela.* (1694.)

DON JUAN.

Mais encore, quelle est ta pensée là-dessus? Que t'imagines-tu de cette affaire?

SGANARELLE.

Moi? Je crois, sans vous faire tort, que vous avez quelque nouvel amour en tête.

DON JUAN.

Tu le crois?

SGANARELLE.

Oui.

DON JUAN.

Ma foi, tu ne te trompes pas, et je dois t'avouer qu'un autre objet a chassé Elvire de ma pensée.

SGANARELLE.

Hé! mon Dieu! Je sais mon Don Juan sur le bout du doigt, et connois votre cœur pour le plus grand coureur du monde; il se plaît à se promener de liens en liens, et n'aime guère à demeurer en place.

DON JUAN.

Et ne trouves-tu pas, dis-moi, que j'ai raison d'en user de la sorte?

SGANARELLE.

Hé! monsieur...

DON JUAN.

Quoi? Parle.

SGANARELLE.

Assurément que vous avez raison, si vous le voulez; on ne peut pas aller là contre. Mais, si vous ne vouliez pas, ce seroit peut-être une autre affaire.

DON JUAN.

Hé bien! je te donne la liberté de parler, et de me dire tes sentiments.

SGANARELLE.

En ce cas, monsieur, je vous dirai franchement que je n'approuve point votre méthode, et que je trouve fort vilain d'aimer de tous côtés, comme vous faites.

DON JUAN.

Quoi ! tu veux qu'on se lie à demeurer au premier objet qui nous prend, qu'on renonce au monde pour lui, et qu'on n'ait plus d'yeux pour personne? La belle chose de vouloir se piquer d'un faux honneur d'être fidèle, de s'ensevelir pour toujours dans une passion, et d'être mort dès sa jeunesse à toutes les autres beautés qui nous peuvent frapper les yeux ! Non, non, la constance n'est bonne que pour des ridicules ; toutes les belles ont droit de nous charmer, et l'avantage d'être rencontrée la première ne doit point dérober aux autres les justes prétentions qu'elles ont toutes sur nos cœurs. Pour moi, la beauté me ravit partout où je la trouve, et je cède facilement à cette douce violence dont elle nous entraîne. J'ai beau être engagé, l'amour que j'ai pour une belle n'engage point mon âme à faire une injustice aux autres; je conserve des yeux pour voir le mérite de toutes, et rends à chacune les hommages et les tributs où la nature nous oblige. Quoi qu'il en soit, je ne puis refuser mon cœur à tout ce que je vois d'aimable; et, dès qu'un beau visage me le demande, si j'en avois dix mille, je les donnerois tous. Les inclinations naissantes, après tout, ont des charmes inexplicables, et tout le plaisir de l'amour est dans le changement. On goûte une douceur extrême à réduire, par cent hommages, le cœur d'une jeune beauté, à voir de jour en jour les petits progrès qu'on y fait, à combattre, par des transports, par des larmes et des soupirs, l'innocente pudeur d'une âme qui a peine à rendre les armes, à forcer pied à pied toutes les

petites résistances qu'elle nous oppose, à vaincre les scrupules dont elle se fait un honneur, et la mener* doucement où nous avons envie de la faire venir. Mais lorsqu'on en est maître une fois, il n'y a plus rien à dire ni rien à souhaiter; tout le beau de la passion est fini, et nous nous endormons dans la tranquillité d'un tel amour, si quelque objet nouveau ne vient réveiller nos désirs, et présenter à notre cœur les charmes attrayants d'une conquête à faire. Enfin il n'est rien de si doux que de triompher de la résistance d'une belle personne; et j'ai, sur ce sujet, l'ambition des conquérants, qui volent perpétuellement de victoire en victoire, et ne peuvent se résoudre à borner leurs souhaits. Il n'est rien qui puisse arrêter l'impétuosité de mes désirs, je me sens un cœur à aimer toute la terre: et, comme Alexandre, je souhaiterois qu'il y eût d'autres mondes pour y pouvoir étendre mes conquêtes amoureuses.[1]

SGANARELLE.

Vertu de ma vie, comme vous débitez! Il semble que vous ayez appris cela par cœur, et vous parlez tout comme un livre.

DON JUAN.

Qu'as-tu à dire là-dessus?

SGANARELLE.

Ma foi, j'ai à dire... je ne sais que dire;** car vous tournez les choses d'une manière, qu'il semble que vous

* VAR. *Et à la mener* (1694.)

** VAR. *Ma foi, j'ai à dire, et je ne sais que dire;* (1694.)

1. Cette tirade spirituelle montre tout de suite le côté brillant du personnage. Il faut passer des comédies des contemporains sur le même sujet à l'œuvre de Molière pour sentir quelle prodigieuse supériorité de pensée et de style éclate dans celle-ci.

avez raison;* et cependant il est vrai que vous ne l'avez pas. J'avois les plus belles pensées du monde, et vos discours m'ont brouillé tout cela. Laissez faire; une autre fois je mettrai mes raisonnements par écrit, pour disputer avec vous.

DON JUAN.

Tu feras bien.

SGANARELLE.

Mais, monsieur, cela seroit-il de la permission que vous m'avez donnée, si je vous disois que je suis tant soit peu scandalisé de la vie que vous menez?

DON JUAN.

Comment! quelle vie est-ce que je mène?

SGANARELLE.

Fort bonne. Mais, par exemple, de vous voir tous les mois vous marier comme vous faites.

DON JUAN.

Y a-t-il rien de plus agréable?

SGANARELLE.

Il est vrai. Je conçois que cela est fort agréable et fort divertissant, et je m'en accommoderois assez, moi, s'il n'y avoit point de mal; mais, monsieur, se jouer ainsi d'un mystère sacré, et.....**

DON JUAN.

Va, va, c'est une affaire entre le ciel et moi, et nous la démêlerons bien ensemble, sans que tu t'en mettes en peine.***

* VAR. *Qu'il semble que vous ayez raison;* (1694.)

** VAR. *Se jouer ainsi du mariage, qui...* (1682.)

*** VAR. *Va, va, c'est une affaire que je saurois bien démêler, sans que tu t'en mettes en peine.* (1682.)

SGANARELLE.

Ma foi, monsieur, j'ai toujours ouï dire que c'est une méchante raillerie que de se railler du ciel, et que les libertins ne font jamais une bonne fin.[*]

DON JUAN.

Holà! maître sot. Vous savez que je vous ai dit que je n'aime pas les faiseurs de remontrances.

SGANARELLE.

Je ne parle pas aussi à vous, Dieu m'en garde! Vous savez ce que vous faites, vous; et, si vous êtes libertin,[**] vous avez vos raisons; mais il y a de certains petits impertinents dans le monde, qui le sont sans savoir pourquoi,[***] qui font les esprits forts, parce qu'ils croient que cela leur sied bien; et si j'avois un maître comme cela, je lui dirois fort nettement,[****] le regardant en face: Osez-vous bien ainsi vous jouer au ciel, et ne tremblez-vous point de vous moquer comme vous faites des choses les plus saintes?[*****] C'est bien à vous, petit ver de terre, petit myrmidon que vous êtes (je parle au maître que j'ai dit), c'est bien à vous à vouloir vous mêler de tourner en raillerie ce que tous les hommes révèrent? Pensez-vous que pour être de qualité, pour avoir une perruque blonde et bien frisée, des plumes à votre chapeau, un habit bien doré, et des rubans couleur de feu (ce n'est pas à vous que je parle, c'est à l'autre); pensez-vous, dis-je, que vous en soyez plus habile homme, que tout vous soit permis.

[*] VAR. *Ma foi, monsieur, vous faites une méchante raillerie.* (1682.)

[**] VAR. *Si vous ne croyez rien*, (1694.)

[***] VAR. *Qui sont libertins sans savoir pourquoi*, (1694.)

[****] VAR. *Je lui dirois nettement*, (1694.)

[*****] Cette phrase, *Osez-vous bien ainsi*, etc., est supprimée dans l'édition cartonnée de 1682.

et qu'on n'ose vous dire vos vérités? Apprenez de moi, qui suis votre valet, que le ciel punit tôt ou tard les impies, qu'une méchante vie amène une méchante mort, et que....*[1]

DON JUAN.

Paix !

SGANARELLE.

De quoi est-il question ?

DON JUAN.

Il est question de te dire qu'une beauté me tient au cœur, et qu'entraîné par ses appas, je l'ai suivie jusqu'en cette ville.

SGANARELLE.

Et n'y craignez-vous rien, monsieur, de la mort de ce commandeur que vous tuâtes il y a six mois?[2]

* VAR. *Apprenez de moi, qui suis votre valet, que les libertins ne font jamais une bonne fin, et que...* (1682.)

1. Sganarelle est un des valets les plus francs, les plus vrais, les plus naïvement comiques qui soient au théâtre. Il n'est pas de la race antique de ces Daves qui, transplantés sur notre scène sous les noms de Crispin et de Frontin, y étalent une nature de convention, au lieu de la nature réelle qu'ils représentoient autrefois. Il est d'une lignée naturelle et toute françoise; il descend de ce Cliton du *Menteur*, le premier valet moderne qui ait remplacé dans la comédie les esclaves anciens. Le caractère propre des valets formés sur ce modèle est un gros bon sens qui est continuellement révolté des vices et des ridicules de leurs maitres, mais que l'amour de l'argent ou la crainte des mauvais traitements empêche le plus souvent d'éclater. C'est ce conflit entre la raison et leur intérêt, c'est cette alternative de hardiesse et de timidité, d'humeur chagrine et de complaisance forcée, qui leur donne une physionomie si vraie et si plaisante : cette physionomie est celle de Cliton avec le menteur Dorante, de Sancho avec l'extravagant Don Quichotte, enfin de Sganarelle avec le scélérat Don Juan. (AUGER.)

2. Dans l'œuvre de Tirso de Molina, *El burlador de Sevilla y convidado de piedra*, le meurtre du commandeur Don Gonzalo d'Ulloa a lieu sur le théâtre, et même lorsque le drame est déjà fort avancé, à la scène treizième de la deuxième *journée*. Il en est de même dans l'imitation italienne et dans les tragi-comédies de Dorimond et de Villiers. Molière a voulu éviter qu'un homme, qu'on voyoit vivant dans les premiers actes, eût, dans les

DON JUAN.

Et pourquoi craindre? ne l'ai-je pas bien tué?[1]

SGANARELLE.

Fort bien, le mieux du monde, et il auroit tort de se plaindre.

DON JUAN.

J'ai eu ma grâce de cette affaire.

SGANARELLE.

Oui; mais cette grâce n'éteint pas peut-être le ressentiment des parents et des amis; et...

DON JUAN.

Ah! n'allons point songer au mal qui nous peut arriver, et songeons seulement à ce qui nous peut donner du plaisir. La personne dont je te parle est une jeune fiancée, la plus agréable du monde, qui a été conduite ici par celui même qu'elle y vient épouser, et le hasard me fit voir ce couple d'amants trois ou quatre jours avant leur voyage. Jamais je n'ai vu deux personnes être si contents l'un de l'autre, et faire éclater plus d'amour. La tendresse visible de leurs mutuelles ardeurs me donna de l'émotion; j'en fus frappé au cœur, et mon amour commença par la jalousie. Oui, je ne pus souffrir d'abord de les voir si bien ensemble; le dépit alluma mes désirs, et je me figurai un plaisir extrême à pouvoir troubler leur intelligence, et rompre cet attachement, dont la délicatesse de mon cœur

derniers, son monument funéraire construit et sa statue érigée, ce qui supposoit en effet un intervalle d'au moins six mois.

Rosimond a suivi en ceci l'exemple de Molière. Le librettiste de Mozart, Lorenzo da Ponte, est revenu à l'ancienne tradition, et l'on sait que *Il dissoluto punito* s'ouvre violemment par le meurtre du commandeur.

1. *Ne l'ai-je pas bien tué?* signifie: ne l'ai-je pas tué en homme d'honneur, dans les règles? Mais je ne serois pas surpris que Sganarelle entendit par là : n'est-il pas bien mort? as-tu peur qu'il n'en revienne? (Auger.

se tenoit offensée; mais jusques ici tous mes efforts ont été inutiles, et j'ai recours au dernier remède. Cet époux prétendu doit aujourd'hui régaler sa maîtresse d'une promenade sur mer. Sans t'en avoir rien dit, toutes choses sont préparées pour satisfaire mon amour, et j'ai une petite barque et des gens, avec quoi fort facilement je prétends enlever la belle.[1]

SGANARELLE.

Ah! monsieur.....

DON JUAN.

Hein?

SGANARELLE.

C'est fort bien fait à vous, et vous le prenez comme il faut. Il n'est rien tel en ce monde que de se contenter.

DON JUAN.

Prépare-toi donc à venir avec moi, et prends soin toi-même d'apporter toutes mes armes, afin que... (Apercevant Done Elvire.) Ah! rencontre fâcheuse. Traître! tu ne m'avois pas dit qu'elle étoit ici elle-même.

SGANARELLE.

Monsieur, vous ne me l'avez pas demandé.

DON JUAN.

Est-elle folle, de n'avoir pas changé d'habit, et de venir en ce lieu-ci avec son équipage de campagne?[2]

1. Ce qu'il y a de profondément vicié et de réellement farouche dans l'âme de Don Juan apparoît à son tour. Dès les premières scènes, ce personnage nous est présenté sous tous ses mobiles aspects. Molière ne se propose pas de nous faire aimer Don Juan, comme auroit voulu un poëte moderne :

Pas un d'eux ne t'aimoit, Don Juan; et moi je t'aime
Comme le vieux Blondel aimoit son pauvre roi.

(Alfred de Musset.)

Et Molière est dans le vrai.

2. La première réflexion de Don Juan à la vue d'une femme qu'il a abandonnée, et dont la seule présence devroit être pour lui un reproche

SCÈNE III.

DONE ELVIRE, DON JUAN, SGANARELLE.

DONE ELVIRE.

Me feriez-vous la grâce, Don Juan, de vouloir bien me reconnoître? Et puis-je au moins espérer que vous daigniez tourner le visage de ce côté?

DON JUAN.

Madame, je vous avoue que je suis surpris, et que je ne vous attendois pas ici.

DONE ELVIRE.

Oui, je vois bien que vous ne m'y attendiez pas; et vous êtes surpris, à la vérité, mais tout autrement que je ne l'espérois; et la manière dont vous le paroissez me persuade pleinement ce que je refusois de croire. J'admire ma simplicité, et la foiblesse de mon cœur, à douter d'une trahison que tant d'apparences me confirmoient. J'ai été assez bonne, je le confesse, ou plutôt assez sotte, pour me vouloir tromper moi-même, et travailler à démentir mes yeux et mon jugement. J'ai cherché des raisons pour excuser à ma tendresse le relâchement d'amitié qu'elle voyoit en vous; et je me suis forgé exprès cent sujets légitimes d'un départ si précipité, pour vous justifier du crime dont ma raison vous accusoit. Mes justes soupçons chaque jour avoient beau me parler, j'en rejetois la voix qui vous rendoit criminel à mes yeux, et j'écoutois avec plaisir mille chimères ridicules, qui vous peignoient innocent à mon cœur; mais enfin cet abord ne me permet plus de douter,

accablant, est de trouver ridicule qu'elle n'ait pas changé d'habit et qu'elle se présente en équipage de campagne. La sécheresse, la dureté d'âme ne peut se mettre plus à découvert. (AUGER.)

et le coup d'œil qui m'a reçue m'apprend bien plus de choses que je ne voudrois en savoir. Je serois bien aise pourtant d'ouïr de votre bouche les raisons de votre départ. Parlez, Don Juan, je vous prie, et voyons de quel air vous saurez vous justifier.

DON JUAN.

Madame, voilà Sganarelle qui sait pourquoi je suis parti.

SGANARELLE, bas, à Don Juan.

Moi, monsieur, je n'en sais rien, s'il vous plaît.

DONE ELVIRE.

Hé bien! Sganarelle, parlez. Il n'importe de quelle bouche j'entende ces raisons.

DON JUAN, faisant signe à Sganarelle d'approcher.

Allons, parle donc à madame.

SGANARELLE, bas, à Don Juan.

Que voulez-vous que je dise?

DONE ELVIRE.

Approchez, puisqu'on le veut ainsi, et me dites un peu les causes d'un départ si prompt.

DON JUAN.

Tu ne répondras pas?

SGANARELLE, bas, à Don Juan.

Je n'ai rien à répondre. Vous vous moquez de votre serviteur.

DON JUAN.

Veux-tu répondre, te dis-je?

SGANARELLE.

Madame...

DONE ELVIRE.

Quoi?

SGANARELLE, se retournant vers son maître.

Monsieur...

DON JUAN, en le menaçant.

Si...

SGANARELLE.

Madame, les conquérants, Alexandre et les autres mondes sont cause de notre départ. Voilà, monsieur, tout ce que je puis dire.[1]

DONE ELVIRE.

Vous plaît-il, Don Juan, nous éclaircir ces beaux mystères?

DON JUAN.

Madame, à vous dire la vérité...

DONE ELVIRE.

Ah! que vous savez mal vous défendre pour un homme de cour, et qui doit être accoutumé à ces sortes de choses! J'ai pitié de vous voir la confusion que vous avez.* Que ne vous armez-vous le front d'une noble effronterie? Que ne me jurez-vous que vous êtes toujours dans les mêmes sentiments pour moi, que vous m'aimez toujours avec une ardeur sans égale, et que rien n'est capable de vous détacher de moi que la mort? Que ne me dites-vous que des affaires de la dernière conséquence vous ont obligé à partir sans m'en donner avis; qu'il faut que, malgré vous, vous demeuriez ici quelque temps, et que je n'ai qu'à m'en retourner d'où je viens, assurée que vous suivrez mes pas le plus tôt qu'il vous sera possible; qu'il est certain que vous brûlez de me rejoindre, et qu'éloigné de moi vous

* Var. *J'ai pitié de voir la confusion que vous avez.* (1694.)

1. On trouvera une imitation de cette scène dans *le Chevalier à la mode* de Dancourt, acte III, scène IV.

souffrez ce que souffre un corps qui est séparé de son âme? Voilà comme il faut vous défendre, et non pas être interdit comme vous êtes.[1]

DON JUAN.

Je vous avoue, madame, que je n'ai point le talent de dissimuler, et que je porte un cœur sincère. Je ne vous dirai point que je suis toujours dans les mêmes sentiments pour vous, et que je brûle de vous rejoindre, puisque enfin il est assuré que je ne suis parti que pour vous fuir, non point pour les raisons que vous pouvez vous figurer, mais par un pur motif de conscience, et pour ne croire pas qu'avec vous davantage je puisse vivre sans péché. Il m'est venu des scrupules, madame, et j'ai ouvert les yeux de l'âme sur ce que je faisois. J'ai fait réflexion que, pour vous épouser, je vous ai dérobée à la clôture d'un couvent, que vous avez rompu des vœux qui vous engageoient autre part, et que le ciel est fort jaloux de ces sortes de choses. Le repentir m'a pris, et j'ai craint le courroux céleste. J'ai cru que notre mariage n'étoit qu'un adultère déguisé, qu'il nous attireroit quelque disgrâce d'en haut, et qu'enfin je devois tâcher de vous oublier, et vous donner moyen de retourner à vos premières chaînes. Voudriez-vous, madame, vous opposer à une si sainte pensée, et que j'allasse, en vous retenant, me mettre le ciel sur les bras? que par...

1. Elvire a la simplicité de croire que Don Juan est interdit, qu'il ne sait que répondre; et elle se croit bien habile en imaginant ce qu'il auroit dû dire pour sa justification. Elle ne le connoît pas encore, et il en sait un peu plus qu'elle : il va le lui prouver. Au lieu de ces faussetés banales dont, suivant elle, il devoit la payer, il va forger un mensonge, je ne dis pas plus adroit, mais cent fois plus odieux, un mensonge où sera réuni tout ce qu'il peut y avoir de plus offensant pour Elvire et de plus injurieux pour la divinité. Il ne veut point tromper ici ; il ne veut qu'outrager, se moquer de Dieu et des hommes. (AUGER.)

DONE ELVIRE.

Ah! scélérat, c'est maintenant que je te connois tout entier; et, pour mon malheur, je te connois lorsqu'il n'en est plus temps, et qu'une telle connoissance ne peut plus me servir qu'à me désespérer; mais sache que ton crime ne demeurera pas impuni, et que le même ciel dont tu te joues me saura venger de ta perfidie.

DON JUAN.

Sganarelle, le ciel!

SGANARELLE.

Vraiment oui, nous nous moquons bien de cela, nous autres.*

DON JUAN.

Madame...

DONE ELVIRE.

Il suffit. Je n'en veux pas ouïr davantage, et je m'accuse même d'en avoir trop entendu. C'est une lâcheté que de se faire expliquer trop sa honte; et, sur de tels sujets, un noble cœur, au premier mot, doit prendre son parti. N'attends pas que j'éclate ici en reproches et en injures; non, non, je n'ai point un courroux à exhaler en paroles vaines, et toute sa chaleur se réserve pour sa vengeance.** Je te le dis encore, le ciel te punira, perfide, de l'outrage que tu me fais; et si le ciel n'a rien que tu puisses appréhender, appréhende du moins la colère d'une femme offensée.[1]

* Dans l'édition cartonnée de 1682, l'interpellation faite par Don Juan à Sganarelle et la réponse de celui-ci sont omises.

** Var. *Pour ma vengeance.* (1694.)

1. On remarquera que Molière n'a point pour objet d'attirer l'intérêt sur l'aventure de Done Elvire. Il s'attache uniquement à mettre en relief le type de Don Juan. Tout concourt à ce but, soit directement, soit par opposition. C'est pourquoi il n'est pas vrai de dire que la pièce est décousue; elle offre

SCÈNE IV.

DON JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE, à part.

Si le remords le pouvoit prendre!

DON JUAN, après un moment de réflexion.

Allons songer à l'exécution de notre entreprise amoureuse.

SGANARELLE, seul.

Ah! quel abominable maître me vois-je obligé de servir!

au contraire la plus forte unité; et l'attention du spectateur, malgré les changements de lieu, malgré la variété des incidents, n'est pas un seul instant divertie du sujet principal.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente une campagne, au bord de la mer.

SCÈNE PREMIÈRE.[1]

CHARLOTTE, PIERROT.

CHARLOTTE.

Notre dinse![2] Piarrot, tu t'es trouvé là bien à point.

PIERROT.

Parquienne! il ne s'en est pas fallu l'époisseur d'une éplinque, qu'il ne se sayant nayés tous deux.

CHARLOTTE.

C'est donc le coup de vent d'à matin qui les avoit ranvarsés dans la mar?

PIERROT.

Aga,[3] guien, Charlotte, je m'en vas te conter tout fin drait comme cela est venu; car, comme dit l'autre, je les ai le premier avisés, avisés le premier je les ai. Enfin donc j'étions sur le bord de la mar, moi et le gros Lucas, et je nous amusions à batifoler avec des mottes de tarre

1. L'orthographe de ces scènes patoises est ici reproduite exactement d'après l'édition de 1682. Il y a dans cette orthographe un peu d'arbitraire; mais nous ne voyons aucune raison de la soumettre à des conventions plus modernes, ou de lui imposer plus de régularité que n'en offre la leçon originale.

2. *Notre dinse* est très-probablement la forme patoise de *Notre Dame*.

3. *Aga* est une interjection d'admiration encore usitée dans quelques pays de France. On peut croire, avec La Monnoye, qu'elle vient du vieux verbe françois *agarder*, pour *regarder*.

que je nous jesquions à la tête; car, comme tu sais bian, le gros Lucas aime à batifoler, et moi, par fouas, je batifole itou. En batifolant donc, pisque batifoler y a, j'ai apparçu de tout loin queuque chose qui grouilloit dans gliau, et qui venoit comme envars nous par secousse. Je voyois cela fixiblement,* et pis tout d'un coup je voyois que je ne voyois plus rien. Hé! Lucas, ç'ai-je fait, je pense que vlà des hommes qui nageant là-bas. Voire, ce m'a-t-il fait, t'as été au trépassement d'un chat, t'as la vue trouble.[1] Palsanquenne! ç'ai-je fait, je n'ai point la vue trouble, ce sont des hommes. Point du tout, ce m'a-t-il fait, t'as la barlue. Veux-tu gager, ç'ai-je fait, que je n'ai point la barlue, ç'ai-je fait, et que sont deux hommes, ç'ai-je fait, qui nageant droit ici, ç'ai-je fait? Morquenne! ce m'a-t-il fait, je gage que non. Oh! çà, ç'ai-je fait, veux-tu gager dix sols que si? Je le veux bian, ce m'a-t-il fait; et, pour te montrer, vlà argent su jeu, ce m'a-t-il fait. Moi, je n'ai point été ni fou, ni étourdi; j'ai bravement bouté à tarre quatre pièces tapées, et cinq sols en doubles, jerniguenne! aussi hardiment que si j'avois avalé un varre de vin; car je sis hasardeux, moi, et je vas à la débandade. Je savois bian ce que je faisois pourtant. Queuque gniais! Enfin donc, je n'avons pas putôt eu gagé, que j'avons vu les deux hommes tout à plain, qui nous faisiant signe de les aller querir; et moi de tirer auparavant les enjeux. Allons, Lucas, ç'ai-je dit, tu vois bian qu'ils nous appelont; allons vite à leu secours. Non, ce m'a-t-il dit, ils m'ont fait

* VAR. *Je voyois ça fixiblement*, (1694.)

1. Ce dicton se trouve dans *la Comédie des Proverbes*, d'Adrien de Montluc : « Tu as la berlue; je crois que tu as été au trépassement d'un chat, tu vois trouble. » (ANCIEN THÉATRE FRANÇOIS, collection Jannet, tome IX, page 58.)

pardre. Oh! donc, tanquia, qu'à la parfin, pour le faire court, je l'ai tant sarmonné, que je nous sommes boutés dans une barque, et pis j'avons tant fait cahin caha, que je les avons tirés de gliau, et pis je les avons menés cheux nous auprès du feu, et pis ils se sant dépouillés tout nus pour se sécher, et pis il y en est venu encore deux de la même bande qui s'équiant sauvés tout seuls, et pis Mathurine est arrivée là, à qui l'en a fait les doux yeux. Vlà justement, Charlotte, comme tout ça s'est fait.

CHARLOTTE.

Ne m'as-tu pas dit, Piarrot, qu'il y en a un qu'est bien pu mieux fait que les autres?

PIERROT.

Oui, c'est le maître. Il faut que ce soit queuque gros, gros monsieur, car il a du dor à son habit tout depis le haut jusqu'en bas; et ceux qui le servont sont des monsieux eux-mêmes; et stapandant, tout gros monsieur qu'il est, il seroit, par ma fique, nayé, si je n'aviomme été là.

CHARLOTTE.

Ardez[1] un peu!

PIERROT.

Oh! parquenne! sans nous, il en avoit pour sa maine de fèves?[2]

CHARLOTTE.

Est-il encore cheux toi tout nu, Piarrot?[3]

1. *Ardez*, abréviation de *regardez*.

2. Une *mine*, que Pierrot prononce *maine*, est une mesure de capacité contenant la moitié d'un setier. L'expression proverbiale « en avoir pour sa mine de fèves » a le même sens que « en avoir pour son argent, avoir son compte. »

3. Ce seroit par trop mal penser d'elle que d'imaginer qu'elle désire le voir dans l'état dont elle parle. Elle veut, au contraire, savoir s'il est habillé, pour aller jouir du plaisir de contempler sa bonne mine et ses beaux vête-

PIERROT.

Nannain, ils l'avont r'habillé tout devant nous. Mon Quieu! je n'en avois jamais vu s'habiller. Que d'histoires et d'engigorniaux[1] boutont ces messieus-là les courtisans! Je me pardrois là-dedans, pour moi, et j'étois tout ébobi de voir ça. Quien, Charlotte, ils avont des cheveux qui ne tenont point à leu tête; et ils boutont ça, après tout, comme un gros bonnet de filasse. Ils ant des chemises qui ant des manches où j'entrerions tout brandis, toi et moi. En glieu d'haut-de-chausse, ils portont un garde-robe[2] aussi large que d'ici à Pâques : en glieu de pourpoint, de petites brassières, qui ne leu venont pas jusqu'au brichet;[3] et, en glieu de rabats, un grand mouchoir de cou à réziau, aveuc quatre grosses houpes de linge qui leu pendont sur l'estomaque. Ils avont itou d'autres petits rabats au bout des bras, et de grands entonnois de passement aux jambes;[4] et, parmi tout ça, tant de rubans, tant de rubans, que c'est une vraie piquié. Ignia pas jusqu'aux souliers qui n'en soyont farcis tout depis un bout jusqu'à l'autre; et ils sont faits d'eune façon que je me romprois le cou aveuc.

CHARLOTTE.

Par ma fi! Piarrot, il faut que j'aille voir un peu ça.

ments. Je ne puis dissimuler que la plupart des actrices qui jouent ce rôle entendent le mot d'une manière moins décente. En le disant, elles se retournent brusquement, comme prêtes à courir pour aller voir un homme tout nu, et le parterre ne manque jamais de rire à ce lazzi. (AUGER.)

1. *Engigorniaux*, petits engins, fanfreluches, affiquets.

2. On appeloit garde-robes (au masculin) les larges tabliers que les villageoises portoient par-dessus leur jupon pour le conserver.

3. Le creux qui est au haut de l'estomac. Ce mot dérive de l'allemand *brechen*, rompre, couper. (MÉNAGE.)

4. Les *entonnois de passement aux jambes* sont les canons qui avoient en effet la forme d'un entonnoir renversé.

PIERROT.

Oh! acoute un peu auparavant, Charlotte. J'ai queuque autre chose à te dire, moi.

CHARLOTTE.

Hé bian! dis, qu'est-ce que c'est?

PIERROT.

Vois-tu, Charlotte, il faut, comme dit l'autre, que je débonde mon cœur. Je t'aime, tu le sais bian, et je sommes pour être mariés ensemble; mais, marquenne! je ne suis point satisfait de toi.

CHARLOTTE.

Quement? qu'est-ce que c'est donc qu'iglia?

PIERROT.

Iglia que tu me chagraignes l'esprit, franchement.

CHARLOTTE.

Et quement donc?

PIERROT.

Testiguenne! tu ne m'aimes point.

CHARLOTTE.

Ah! ah! n'est-ce que ça?

PIERROT.

Oui, ce n'est que ça, et c'est bian assez.

CHARLOTTE.

Mon Quieu! Piarrot, tu me viens toujou dire la même chose.

PIERROT.

Je te dis toujou la même chose, parceque c'est toujou la même chose; et, si ce n'étoit pas toujou la même chose, je ne te dirois pas toujou la même chose.

CHARLOTTE.

Mais qu'est-ce qu'il te faut? que veux-tu?

PIERROT.

Jerniquenne! je veux que tu m'aimes.

CHARLOTTE.

Est-ce que je ne t'aime pas?

PIERROT.

Non, tu ne m'aimes pas, et si, je fais tout ce que je pis pour ça. Je t'achète, sans reproche, des rubans à tous les marciers qui passont; je me romps le cou à t'aller dénicher des marles; je fais jouer pour toi les vielleux quand ce vient ta fête; et tout ça comme si je me frappois la tête contre un mur. Vois-tu, ça n'est ni biau ni honnête de n'aimer pas les gens qui nous aimont.

CHARLOTTE.

Mais, mon Guieu! je t'aime aussi.

PIERROT.

Oui, tu m'aimes d'une belle dégaine!

CHARLOTTE.

Quement veux-tu donc qu'on fasse?

PIERROT.

Je veux que l'en fasse comme l'en fait, quand l'en aime comme il faut.

CHARLOTTE.

Ne t'aimé-je pas aussi comme il faut?

PIERROT.

Non. Quand ça est, ça se voit, et l'en fait mille petites singeries aux personnes quand on les aime du bon du cœur. Regarde la grosse Thomasse, comme alle est assottée du jeune Robain; alle est toujou autour de li à l'agacer, et ne le laisse jamais en repos. Toujou al li fait queuque niche, ou li baille queuque taloche en passant; et l'autre jour qu'il étoit assis sur un escabiau, al fut le tirer de dessous li, et le fit cheoir tout de son long par tarre. Jarni! vlà où

l'en voit les gens qui aimont; mais toi, tu ne me dis jamais mot, t'es toujou là comme eune vraie souche de bois; et je passerois vingt fois devant toi, que tu ne te grouillerois pas pour me bailler le moindre coup, ou me dire la moindre chose. Ventrequenne! ça n'est pas bian, après tout; et t'es trop froide pour les gens.

CHARLOTTE.

Que veux-tu que j'y fasse? C'est mon himeur, et je ne me pis refondre.

PIERROT.

Ignia himeur qui quienne. Quand en a de l'amiquié pour les personnes, l'en en baille toujou queuque petite signifiance.

CHARLOTTE.

Enfin, je t'aime tout autant que je pis; et si tu n'es pas content de ça, tu n'as qu'à en aimer queuque autre.

PIERROT.

Hé bian! vlà pas mon compte? Testigué! si tu m'aimois, me dirois-tu ça?

CHARLOTTE.

Pourquoi me viens-tu aussi tarabuster l'esprit?

PIERROT.

Morqué! queu mal te fais-je? Je ne te demande qu'un peu d'amiquié.

CHARLOTTE.

Hé bien! laisse faire aussi, et ne me presse point tant. Peut-être que ça viendra tout d'un coup sans y songer.

PIERROT.

Touche donc là, Charlotte.

CHARLOTTE, donnant sa main.

Hé bien! quien.

PIERROT.

Promets-moi donc que tu tâcheras de m'aimer davantage.

CHARLOTTE.

J'y ferai tout ce que je pourrai; mais il faut que ça vienne de lui-même. Pierrot, est-ce là ce monsieur?

PIERROT.

Oui, le vlà.

CHARLOTTE.

Ah! mon Quieu! qu'il est genti, et que c'auroit été dommage qu'il eût été nayé!

PIERROT.

Je revians tout à l'heure; je m'en vas boire chopaine, pour me rebouter tant soit peu de la fatigue que j'ais eue.[1]

SCÈNE II.

DON JUAN, SGANARELLE, CHARLOTTE
dans le fond du théâtre.

DON JUAN.

Nous avons manqué notre coup, Sganarelle, et cette bourrasque imprévue a renversé avec notre barque le projet que nous avions fait; mais, à te dire vrai, la paysanne que je viens de quitter répare ce malheur, et je lui ai trouvé des charmes qui effacent de mon esprit tout le chagrin que me donnoit le mauvais succès de notre entreprise. Il ne faut pas que ce cœur m'échappe, et j'y ai déjà jeté

1. Au mérite de l'exécution, cette jolie scène joignoit du temps de Molière le mérite de la nouveauté. Il y avoit encore eu fort peu d'exemples de paysans s'exprimant à la scène dans leur langage: on ne peut guère citer que le paysan Mathieu Gareau du *Pédant joué* de Cyrano de Bergerac, et encore il n'est pas sûr que la pièce de Cyrano ait été représentée.

des dispositions à ne pas me souffrir longtemps de pousser des soupirs.

SGANARELLE.

Monsieur, j'avoue que vous m'étonnez. À peine sommes-nous échappés d'un péril de mort, qu'au lieu de rendre grâce au ciel de la pitié qu'il a daigné prendre de nous, vous travaillez tout de nouveau à attirer sa colère par vos fantaisies accoutumées, et vos amours cr... (Don Juan prend un air menaçant.) Paix, coquin que vous êtes, vous ne savez ce que vous dites, et monsieur sait ce qu'il fait. Allons.

DON JUAN, apercevant Charlotte.

Ah! ah! d'où sort cette autre paysanne, Sganarelle? As-tu rien vu de plus joli? et ne trouves-tu pas, dis-moi, que celle-ci vaut bien l'autre?

SGANARELLE.

Assurément. (A part.) Autre pièce nouvelle.

DON JUAN, à Charlotte.

D'où me vient, la belle, une rencontre si agréable? Quoi! dans ces lieux champêtres, parmi ces arbres et ces rochers, on trouve des personnes faites comme vous êtes?

CHARLOTTE.

Vous voyez, monsieur.

DON JUAN.

Êtes-vous de ce village?

CHARLOTTE.

Oui, monsieur.

DON JUAN.

Et vous y demeurez?

CHARLOTTE.

Oui, monsieur.

DON JUAN.

Vous vous appelez?

CHARLOTTE.

Charlotte, pour vous servir.

DON JUAN.

Ah! la belle personne, et que ses yeux sont pénétrants!

CHARLOTTE.

Monsieur, vous me rendez toute honteuse.

DON JUAN.

Ah! n'ayez point de honte d'entendre dire vos vérités. Sganarelle, qu'en dis-tu? Peut-on rien voir de plus agréable? Tournez-vous un peu, s'il vous plaît. Ah! que cette taille est jolie! Haussez un peu la tête, de grâce. Ah! que ce visage est mignon! Ouvrez vos yeux entièrement. Ah! qu'ils sont beaux! Que je voie un peu vos dents, je vous prie. Ah! qu'elles sont amoureuses, et ces lèvres appétissantes! Pour moi, je suis ravi, et je n'ai jamais vu une si charmante personne

CHARLOTTE.

Monsieur, cela vous plaît à dire, et je ne sais pas si c'est pour vous railler de moi.

DON JUAN.

Moi, me railler de vous! Dieu m'en garde! Je vous aime trop pour cela, et c'est du fond du cœur que je vous parle.

CHARLOTTE.

Je vous suis bien obligée, si ça est.

DON JUAN.

Point du tout, vous ne m'êtes point obligée de tout ce que je dis; et ce n'est qu'à votre beauté que vous en êtes redevable.

CHARLOTTE.

Monsieur, tout ça est trop bien dit pour moi, et je n'ai pas d'esprit pour vous répondre.

DON JUAN.

Sganarelle, regarde un peu ses mains.

CHARLOTTE.

Fi! monsieur! elles sont noires comme je ne sais quoi.

DON JUAN.

Ah! que dites-vous là? Elles sont les plus belles du monde ; souffrez que je les baise, je vous prie.

CHARLOTTE.

Monsieur, c'est trop d'honneur que vous me faites; et si j'avois su ça tantôt, je n'aurois pas manqué de les laver avec du son.

DON JUAN.

Hé! dites-moi un peu, belle Charlotte, vous n'êtes pas mariée, sans doute?

CHARLOTTE.

Non, monsieur; mais je dois bientôt l'être avec Piarrot, le fils de la voisine Simonette.

DON JUAN.

Quoi! une personne comme vous seroit la femme d'un simple paysan! Non, non, c'est profaner tant de beautés, et vous n'êtes pas née pour demeurer dans un village. Vous méritez, sans doute, une meilleure fortune; et le ciel, qui le connoît bien, m'a conduit ici tout exprès pour empêcher ce mariage, et rendre justice à vos charmes; car enfin, belle Charlotte, je vous aime de tout mon cœur, et il ne tiendra qu'à vous que je ne vous arrache de ce misérable lieu, et ne vous mette dans l'état où vous méritez d'être. Cet amour est bien prompt, sans doute; mais quoi! c'est un effet, Charlotte, de votre grande beauté; et l'on vous

aime autant en un quart d'heure, qu'on feroit une autre en six mois.

CHARLOTTE.

Aussi vrai, monsieur, je ne sais comment faire quand vous parlez. Ce que vous dites me fait aise, et j'aurois toutes les envies du monde de vous croire; mais on m'a toujou dit qu'il ne faut jamais croire les monsieux, et que vous autres courtisans êtes des enjoleux, qui ne songez qu'à abuser les filles.[1]

DON JUAN.

Je ne suis pas de ces gens-là.

SGANARELLE, à part.

Il n'a garde.

CHARLOTTE.

Voyez-vous, monsieur, il n'y a pas plaisir à se laisser abuser. Je suis une pauvre paysanne; mais j'ai l'honneur en recommandation, et j'aimerois mieux me voir morte que de me voir déshonorée.

DON JUAN.

Moi, j'aurois l'âme assez méchante pour abuser une personne comme vous? je serois assez lâche pour vous déshonorer? Non, non, j'ai trop de conscience pour cela. Je vous aime, Charlotte, en tout bien et en tout honneur; et, pour vous montrer que je vous dis vrai, sachez que je

1. Voici un fragment du dialogue qui, dans l'œuvre de Tirso de Molina, s'engage entre Don Juan et la pêcheuse Tisbea :

« TISBEA. Ma condition n'est pas égale à la tienne.

« DON JUAN. L'amour est un roi qui égalise, par une juste loi, la soie et la bure.

« TISBEA. J'incline à te croire, mais vous autres hommes vous êtes des trompeurs.

« DON JUAN. Est-il possible, mon bien, que tu ignores ma manière de procéder en amour? D'aujourd'hui mon âme est à toi. »

n'ai point d'autre dessein que de vous épouser. En voulez-vous un plus grand témoignage? M'y voilà prêt, quand vous voudrez; et je prends à témoin l'homme que voilà, de la parole que je vous donne.

SGANARELLE.

Non, non, ne craignez point. Il se mariera avec vous tant que vous voudrez.

DON JUAN.

Ah! Charlotte, je vois bien que vous ne me connoissez pas encore. Vous me faites grand tort de juger de moi par les autres; et, s'il y a des fourbes dans le monde, des gens qui ne cherchent qu'à abuser des filles, vous devez me tirer du nombre, et ne pas mettre en doute la sincérité de ma foi; et puis votre beauté vous assure de tout. Quand on est faite comme vous, on doit être à couvert de toutes ces sortes de craintes : vous n'avez point l'air, croyez-moi, d'une personne qu'on abuse; et, pour moi, je vous l'avoue, je me percerois le cœur de mille coups, si j'avois eu la moindre pensée de vous trahir.

CHARLOTTE.

Mon Dieu! je ne sais si vous dites vrai ou non; mais vous faites que l'on vous croit.

DON JUAN.

Lorsque vous me croirez, vous me rendrez justice assurément, et je vous réitère encore la promesse que je vous ai faite. Ne l'acceptez-vous pas? et ne voulez-vous pas consentir à être ma femme?

CHARLOTTE.

Oui, pourvu que ma tante le veuille.

DON JUAN.

Touchez donc là, Charlotte, puisque vous le voulez bien de votre part.

CHARLOTTE.

Mais au moins, monsieur, ne m'allez pas tromper, je vous prie! Il y auroit de la conscience à vous, et vous voyez comme j'y vais à la bonne foi.

DON JUAN.

Comment! il semble que vous doutiez encore de ma sincérité! Voulez-vous que je fasse des serments épouvantables? Que le ciel...

CHARLOTTE.

Mon Dieu! ne jurez point! je vous crois.

DON JUAN.

Donnez-moi donc un petit baiser pour gage de votre parole.

CHARLOTTE.

Oh! monsieur, attendez que je soyons mariés, je vous prie. Après ça, je vous baiserai tant que vous voudrez.

DON JUAN.

Hé bien! belle Charlotte, je veux tout ce que vous voulez; abandonnez-moi seulement votre main, et souffrez que, par mille baisers, je lui exprime le ravissement où je suis...

SCÈNE III.

DON JUAN, SGANARELLE, PIERROT, CHARLOTTE.

PIERROT, se mettant entre deux et poussant Don Juan.

Tout doucement, monsieur; tenez-vous, s'il vous plaît. Vous vous échauffez trop, et vous pourriez gagner la purésie.

DON JUAN, repoussant rudement Pierrot.

Qui m'amène cet impertinent?

PIERROT, se mettant entre Don Juan et Charlotte.

Je vous dis qu'ous vous tegniez, et qu'ous ne caressiais point nos accordées.

DON JUAN, continuant de repousser Pierrot.

Ah! que de bruit!

PIERROT.

Jerniquenne! ce n'est pas comme ça qu'il faut pousser les gens.

CHARLOTTE, prenant Pierrot par le bras.

Et laisse-le faire aussi, Piarrot.

PIERROT.

Quement! que je le laisse faire? Je ne veux pas, moi.

DON JUAN.

Ah!

PIERROT.

Testiguenne! parcequ'ous êtes monsieur, ous viendrez caresser nos femmes à note barbe? Allez-v's-en caresser les vôtres.

DON JUAN.

Heu?

PIERROT.

Heu. (Don Juan lui donne un soufflet.) Testigué! ne me frappez pas. (Autre soufflet.) Oh! jernigué! (Autre soufflet.) Ventrequé! (Autre soufflet.) Palsanqué! Morguenne! ça n'est pas bian de battre les gens, et ce n'est pas là la récompense de v's avoir sauvé d'être nayé.

CHARLOTTE.

Piarrot, ne te fâche point.

PIERROT.

Je me veux fâcher; et t'es une vilaine, toi, d'endurer qu'on te cajole.

CHARLOTTE.

Oh! Piarrot, ce n'est pas ce que tu penses. Ce monsieur veut m'épouser, et tu ne dois pas te bouter en colère.

PIERROT.

Quement? jerni! tu m'es promise.

CHARLOTTE.

Ça n'y fait rien, Piarrot. Si tu m'aimes, ne dois-tu pas être bien aise que je devienne madame?

PIERROT.

Jerniqué! non. J'aime mieux te voir crevée que de te voir à un autre.

CHARLOTTE.

Va, va, Piarrot, ne te mets point en peine. Si je sis madame, je te ferai gagner queuque chose, et tu apporteras du beurre et du fromage cheux nous.

PIERROT.

Ventrequenne! je gni en porterai jamais, quand tu m'en poirois deux fois autant. Est-ce donc comme ça que t'écoutes ce qu'il te dit? Morquenne! si j'avois su ça tantôt, je me serois bian gardé de le tirer de gliau, et je gli aurois baillé un bon coup d'aviron sur la tête.

DON JUAN, s'approchant de Pierrot pour le frapper.

Qu'est-ce que vous dites?

PIERROT, s'éloignant derrière Charlotte.

Jerniquenne! je ne crains parsonne.

DON JUAN, passant du côté où est Pierrot.

Attendez-moi un peu.

PIERROT, repassant de l'autre côté.

Je me moque de tout, moi.

DON JUAN, courant après Pierrot.

Voyons cela.

PIERROT, se sauvant encore derrière Charlotte.

J'en avons bien vu d'autres.

DON JUAN.

Ouais.

SGANARELLE.

Hé! monsieur, laissez là ce pauvre misérable. C'est conscience de le battre. (A Pierrot, en se mettant entre lui et Don Juan.) Écoute, mon pauvre garçon, retire-toi, et ne lui dis rien.

PIERROT, passant devant Sganarelle, et regardant fièrement Don Juan.

Je veux lui dire, moi.

DON JUAN, levant la main, pour donner un soufflet à Pierrot.

Ah! je vous apprendrai. (Pierrot baisse la tête, et Sganarelle reçoit le soufflet.)

SGANARELLE, regardant Pierrot.

Peste soit du maroufle!

DON JUAN, à Sganarelle.

Te voilà payé de ta charité.

PIERROT.

Jarni! je vas dire à sa tante tout ce ménage-ci.

SCÈNE IV.

DON JUAN, CHARLOTTE, SGANARELLE.

DON JUAN, à Charlotte.

Enfin, je m'en vais être le plus heureux de tous les hommes, et je ne changerois pas mon bonheur à toutes les choses du monde. Que de plaisirs quand vous serez ma femme, et que...

SCENE V.

DON JUAN, MATHURINE, CHARLOTTE, SGANARELLE.

SGANARELLE, apercevant Mathurine.

Ah! ah!

MATHURINE, à Don Juan.

Monsieur, que faites-vous donc là avec Charlotte? Est-ce que vous lui parlez d'amour aussi?

DON JUAN, bas, à Mathurine.

Non. Au contraire, c'est elle qui me témoignoit une envie d'être ma femme, et je lui répondois que j'étois engagé à vous.

CHARLOTTE, à Don Juan.

Qu'est-ce que c'est donc que vous veut Mathurine?

DON JUAN, bas, à Charlotte.

Elle est jalouse de me voir vous parler, et voudroit bien que je l'épousasse; mais je lui dis que c'est vous que je veux.

MATHURINE.

Quoi! Charlotte...

DON JUAN, bas, à Mathurine.

Tout ce que vous lui direz sera inutile; elle s'est mis cela dans la tête.

CHARLOTTE.

Quement donc! Mathurine...

DON JUAN, bas, à Charlotte.

C'est en vain que vous lui parlerez; vous ne lui ôterez point cette fantaisie.

MATHURINE.

Est-ce que?...

DON JUAN, *bas, à Mathurine.*

Il n'y a pas moyen de lui faire entendre raison.

CHARLOTTE.

Je voudrois...

DON JUAN, *bas, à Charlotte.*

Elle est obstinée comme tous les diables.

MATHURINE.

Vrament...

DON JUAN, *bas, à Mathurine.*

Ne lui dites rien, c'est une folle.

CHARLOTTE.

Je pense...

DON JUAN, *bas, à Charlotte.*

Laissez-la là, c'est une extravagante.

MATHURINE.

Non, non, il faut que je lui parle.

CHARLOTTE.

Je veux voir un peu ses raisons.

MATHURINE.

Quoi !...

DON JUAN, *bas, à Mathurine.*

Je gage qu'elle va vous dire que je lui ai promis de l'épouser.

CHARLOTTE.

Je...

DON JUAN, *bas, à Charlotte.*

Gageons qu'elle vous soutiendra que je lui ai donné parole de la prendre pour femme.

MATHURINE.

Holà ! Charlotte, ça n'est pas bien de courir su le marché des autres.

CHARLOTTE.

Ça n'est pas honnête, Mathurine, d'être jalouse que monsieur me parle.

MATHURINE.

C'est moi que monsieur a vue la première.

CHARLOTTE.

S'il vous a vue la première, il m'a vue la seconde, et m'a promis de m'épouser.

DON JUAN, bas, à Mathurine.

Hé bien! que vous ai-je dit?

MATHURINE, à Charlotte.

Je vous baise les mains; c'est moi, et non pas vous, qu'il a promis d'épouser.

DON JUAN, bas, à Charlotte.

N'ai-je pas deviné?

CHARLOTTE.

A d'autres, je vous prie; c'est moi, vous dis-je.

MATHURINE.

Vous vous moquez des gens; c'est moi encore un coup.

CHARLOTTE.

Le vlà qui est pour le dire, si je n'ai pas raison.

MATHURINE.

Le vlà qui est pour me démentir, si je ne dis pas vrai.

CHARLOTTE.

Est-ce, monsieur, que vous lui avez promis de l'épouser?

DON JUAN, bas, à Charlotte.

Vous vous raillez de moi.

MATHURINE.

Est-il vrai, monsieur, que vous lui avez donné parole d'être son mari?

DON JUAN, bas, à Mathurine.

Pouvez-vous avoir cette pensée?

CHARLOTTE.

Vous voyez qu'al le soutient.

DON JUAN, bas, à Charlotte.

Laissez-la faire.

MATHURINE.

Vous êtes témoin comme al l'assure.

DON JUAN, bas, à Mathurine.

Laissez-la dire.

CHARLOTTE.

Non, non, il faut savoir la vérité.

MATHURINE.

Il est question de juger ça.

CHARLOTTE.

Oui, Mathurine, je veux que monsieur vous montre votre bec jaune.[1]

MATHURINE.

Oui, Charlotte, je veux que monsieur vous rende un peu camuse.[2]

CHARLOTTE.

Monsieur, videz la querelle, s'il vous plaît.

MATHURINE.

Mettez-nous d'accord, monsieur.

CHARLOTTE, à Mathurine.

Vous allez voir.

1. Locution alors familière qui tiroit son origine du langage de la fauconnerie : un oiseau qui a encore le bec jaune est un jeune oiseau qui n'est pas sorti de son nid. On appeloit *béjaunes* les nouveaux écoliers sans expérience. On a dit par la suite *montrer son béjaune* ou *son bec jaune* à quelqu'un dans le sens de montrer qu'il est dupe, qu'il se trompe niaisement.

2. *Rendre camus*, métaphoriquement, *casser le nez*, rendre confus. On remarquera que l'on emploie à rendre la même pensée deux images contraires, *être camus*, et *avoir un pied de nez*. (F. Génin.)

MATHURINE, à Charlotte.

Vous allez voir vous-même.

CHARLOTTE, à Don Juan.

Dites.

MATHURINE, à Don Juan.

Parlez.

DON JUAN.

Que voulez-vous que je dise? Vous soutenez également toutes deux que je vous ai promis de vous prendre pour femme. Est-ce que chacune de vous ne sait pas ce qui en est, sans qu'il soit nécessaire que je m'explique davantage? Pourquoi m'obliger là-dessus à des redites? Celle à qui j'ai promis effectivement n'a-t-elle pas, en elle-même, de quoi se moquer des discours de l'autre? et doit-elle se mettre en peine, pourvu que j'accomplisse ma promesse? Tous les discours n'avancent point les choses. Il faut faire, et non pas dire; et les effets décident mieux que les paroles. Aussi, n'est-ce rien que par là que je vous veux mettre d'accord; et l'on verra, quand je me marierai, laquelle des deux a mon cœur. (Bas, à Mathurine.) Laissez-lui croire ce qu'elle voudra. (Bas, à Charlotte.) Laissez-la se flatter dans son imagination. (Bas, à Mathurine.) Je vous adore. (Bas, à Charlotte.) Je suis tout à vous. (Bas, à Mathurine.) Tous les visages sont laids auprès du vôtre. (Bas, à Charlotte.) On ne peut plus souffrir les autres quand on vous a vue. (Haut.) J'ai un petit ordre à donner, je viens vous retrouver dans un quart d'heure.[1]

1. La lecture ne donne qu'une idée imparfaite de cette scène : elle est faite pour le théâtre et elle a besoin de la rapidité du dialogue parlé. En la lisant, on la trouve invraisemblable; quand on la voit jouer et qu'elle est menée vivement, elle n'a rien qui choque et fait grand plaisir.

Dans la pièce espagnole, il y a bien aussi deux paysannes, Tisbea et

SCÈNE VI.

CHARLOTTE, MATHURINE, SGANARELLE.

CHARLOTTE, *à Mathurine.*

Je suis celle qu'il aime, au moins.

MATHURINE, *à Charlotte.*

C'est moi qu'il épousera.

SGANARELLE, *arrêtant Charlotte et Mathurine.*

Ah! pauvres filles que vous êtes, j'ai pitié de votre innocence, et je ne puis souffrir de vous voir courir à votre

Aminta, mais leurs aventures sont tout à fait distinctes; elles ne se rencontrent qu'au dénouement, après la disparition de Don Juan, et pour demander justice au roi Alphonse. Elles diffèrent entre elles en ce que l'une, Aminta, est séduite par Don Juan au moment même où son mariage vient d'avoir lieu :

« Don Juan. Aminta, écoute, et tu sauras la vérité, car les femmes sont amies de la vérité. Je suis un noble cavalier, chef de l'antique famille des Tenorio, conquérants de Séville. Mon père est le premier après le roi, et à la cour, la vie et la mort tombent de ses lèvres. Courant le pays par hasard, je te vis, l'amour guide parfois les événements, je te vis, je t'adorai, je m'enflammai si bien que je résolus de t'épouser. Et malgré les murmures du roi et son opposition et les menaces de mon père, je serai ton mari. Qu'en dis-tu ?

« Aminta. Je ne sais que dire, vos vérités sont enveloppées de si brillants mensonges. Mais si je suis mariée avec Patricio, comme cela est su de tout le monde, le mariage ne peut se défaire, quand même il y consentiroit.

« Don Juan. N'étant pas consommé, par fraude ou par adresse on peut le faire annuler.

« Aminta. En Patricio, il n'y eut jamais rien que de simple et de vrai.

« Don Juan. Eh bien! donne-moi ta main et qu'elle confirme ta volonté.

« Aminta. Quoi? Non, vous me trompez.

« Don Juan. Je me tromperois moi-même.

« Aminta. Alors jurez que vous me tiendrez votre serment.

« Don Juan. Je jure sur cette main, enfer de neige glacée, d'accomplir ma promesse!

« Aminta. Jurez à Dieu qui vous maudira si vous manquez à votre serment!

« Don Juan. Si, par hasard, je manquois à la foi que je t'ai donnée, je

malheur. Croyez-moi l'une et l'autre : ne vous amusez point à tous les contes qu'on vous fait, et demeurez dans votre village.

SCÈNE VII.

DON JUAN, CHARLOTTE, MATHURINE, SGANARELLE.

DON JUAN, dans le fond du théâtre, à part.

Je voudrois bien savoir pourquoi Sganarelle ne me suit pas.

SGANARELLE.

Mon maître est un fourbe, il n'a dessein que de vous abuser, et en a bien abusé d'autres; c'est l'épouseur du genre humain, et... (Apercevant Don Juan.) Cela est faux : et quiconque vous dira cela, vous lui devez dire qu'il en a menti. Mon maître n'est point l'épouseur du genre humain, il n'est point un fourbe, il n'a pas dessein de vous trom-

prie Dieu, pour punir ma trahison, de me faire donner la mort par la main d'un mort; par la main d'un vivant, que Dieu ne le permette pas!

« Aminta. Après ce serment, je suis votre épouse.

« Don Juan. Je te donne mon âme dans ce baiser.

« Aminta. Mon âme et ma vie sont à vous.

« Don Juan. Aminta de mes yeux! demain tu poseras tes jolis pieds sur l'argent poli, étoilé de clous d'or de Tibar; ton sein d'albâtre s'enfermera dans une prison de colliers, et tes doigts dans des bagues de perles transparentes.

« Aminta. Dès ce moment, ô mon époux! ma volonté s'incline devant la vôtre, je vous appartiens!

« Don Juan, à part. Que tu connois mal le séducteur de Séville! »

Il y a plus de coquetterie dans Mathurine et Charlotte. Il y a plus de naïveté et d'entraînement passionné dans les villageoises espagnoles. Il y a plus d'habileté et de rouerie, si l'on nous passe le mot, et par suite plus de sécheresse dans le Don Juan de Molière. Il y a plus de jeunesse et d'ardeur dans celui de Tirso de Molina. A l'un et à l'autre point de vue, Mozart est plus rapproché de l'auteur espagnol que de l'auteur françois.

per, et n'en a point abusé d'autres. Ah! tenez, le voilà; demandez-le plutôt à lui-même.

DON JUAN, regardant Sganarelle, et le soupçonnant d'avoir parlé.

Oui!

SGANARELLE.

Monsieur, comme le monde est plein de médisants, je vais au-devant des choses; et je leur disois que si quelqu'un leur venoit dire du mal de vous, elles se gardassent bien de le croire, et ne manquassent pas de lui dire qu'il en auroit menti.

DON JUAN.

Sganarelle!

SGANARELLE, à Charlotte et à Mathurine.

Oui, monsieur est homme d'honneur; je le garantis tel.

DON JUAN.

Hon!

SGANARELLE.

Ce sont des impertinents.

SCÈNE VIII.

DON JUAN, LA RAMÉE, CHARLOTTE, MATHURINE, SGANARELLE.

LA RAMÉE, bas, à Don Juan.

Monsieur, je viens vous avertir qu'il ne fait pas bon ici pour vous.

DON JUAN.

Comment?

LA RAMÉE.

Douze hommes à cheval vous cherchent, qui doivent arriver ici dans un moment: je ne sais pas par quel moyen ils peuvent vous avoir suivi; mais j'ai appris cette nouvelle

d'un paysan qu'ils ont interrogé, et auquel ils vous ont dépeint. L'affaire presse; et le plus tôt que vous pourrez sortir d'ici sera le meilleur.

SCÈNE IX.

DON JUAN, CHARLOTTE, MATHURINE, SGANARELLE.

DON JUAN, à Charlotte et à Mathurine.

Une affaire pressante m'oblige de partir d'ici; mais je vous prie de vous ressouvenir de la parole que je vous ai donnée, et de croire que vous aurez de mes nouvelles avant qu'il soit demain au soir.

SCÈNE X.

DON JUAN, SGANARELLE.

DON JUAN.

Comme la partie n'est pas égale, il faut user de stratagème, et éluder adroitement le malheur qui me cherche. Je veux que Sganarelle se revête de mes habits, et moi...

SGANARELLE.

Monsieur, vous vous moquez. M'exposer à être tué sous vos habits, et...

DON JUAN.

Allons vite, c'est trop d'honneur que je vous fais; et bien heureux est le valet qui peut avoir la gloire de mourir pour son maître.[1]

1. Ce troc d'habits n'est pas dans l'œuvre espagnole, mais il se trouve dans la pièce italienne et dans les imitations de Dorimond et de Villiers. Il n'y est pas seulement en projet comme ici; il s'exécute sur le théâtre même : Don Juan s'évade, et son valet, tombé dans les mains des archers, s'échappe par un mensonge.

SGANARELLE.

Je vous remercie d'un tel honneur. (Seul.) O ciel, puisqu'il s'agit de mort, fais-moi la grâce de n'être point pris pour un autre !

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une forêt.

SCÈNE PREMIÈRE.

DON JUAN, en habit de campagne; SGANARELLE, en médecin.

SGANARELLE.

Ma foi, monsieur, avouez que j'ai eu raison, et que nous voilà l'un et l'autre déguisés à merveille. Votre premier dessein n'étoit point du tout à propos, et ceci nous cache bien mieux que tout ce que vous vouliez faire.

DON JUAN.

Il est vrai que te voilà bien; et je ne sais où tu as été déterrer cet attirail ridicule.

SGANARELLE.

Oui? c'est l'habit d'un vieux médecin, qui a été laissé en gage au lieu où je l'ai pris, et il m'en a coûté de l'argent pour l'avoir. Mais savez-vous, monsieur, que cet habit me met déjà en considération, que je suis salué des gens que je rencontre, et que l'on me vient consulter ainsi qu'un habile homme?

DON JUAN.

Comment donc?

SGANARELLE.

Cinq ou six paysans et paysannes, en me voyant pas-

ser, me sont venus demander mon avis sur différentes maladies.

DON JUAN.

Tu leur as répondu que tu n'y entendois rien.

SGANARELLE.

Moi? Point du tout. J'ai voulu soutenir l'honneur de mon habit; j'ai raisonné sur le mal, et leur ai fait des ordonnances à chacun.*

DON JUAN.

Et quels remèdes encore leur as-tu ordonnés?

SGANARELLE.

Ma foi, monsieur, j'en ai pris par où j'en ai pu attraper; j'ai fait mes ordonnances à l'aventure; et ce seroit une chose plaisante si les malades guérissoient, et qu'on m'en vînt remercier.

DON JUAN.

Et pourquoi non? Par quelle raison n'aurois-tu pas les mêmes priviléges qu'ont tous les autres médecins? Ils n'ont pas plus de part que toi aux guérisons des malades, et tout leur art est pure grimace. Ils ne font rien que recevoir la gloire des heureux succès; et tu peux profiter, comme eux, du bonheur du malade, et voir attribuer à tes remèdes tout ce qui peut venir des faveurs du hasard et des forces de la nature.[1]

* VAR. *Et leur ai fait ordonnance à chacun.* (1694.)

1. Cette réflexion sur la médecine et les médecins, que Molière a reproduite dans *l'Amour médecin*, se trouve presque littéralement dans Montaigne: « Ce que la fortune, ce que la nature, ou quelque aultre cause estrangière produict en nous de bon et de salutaire, c'est le privilège de la médecine de se l'attribuer; touts les heureux succez qui arrivent au patient qui est sous son régime, c'est d'elle qu'il les tient. »

SGANARELLE.

Comment, monsieur, vous êtes aussi impie en médecine?

DON JUAN.

C'est une des grandes erreurs qui soient parmi les hommes.[1]

SGANARELLE.

Quoi! vous ne croyez pas au séné, ni à la casse, ni au vin émétique?

DON JUAN.

Et pourquoi veux-tu que j'y croie?

SGANARELLE.

Vous avez l'âme bien mécréante. Cependant vous voyez, depuis un temps, que le vin émétique fait bruire ses fuseaux.[2] Ses miracles ont converti les plus incrédules

1. Voilà le premier acte d'hostilité de Molière contre la médecine. Cette guerre, une fois commencée, va durer autant que sa vie, et nous le verrons mourir au champ d'honneur, les armes à la main. Comme la satire de la médecine est ici dans la bouche d'un homme qui fait profession de ne croire à rien, et d'insulter à tout ce qu'il y a de plus respectable, les médecins et le public purent se figurer d'abord que le sentiment du personnage n'étoit pas le sentiment particulier de l'auteur; mais il ne fut bientôt plus possible de s'y tromper : *l'Amour médecin*, qui suivit immédiatement *le Festin de Pierre*, étoit fait pour lever tous les doutes. (AUGER.)

2. *Fait bruire ses fuseaux*, métaphoriquement, fait grand tapage, occupe le public. La querelle à laquelle donna lieu la préparation d'antimoine qu'on appeloit vin émétique fut en effet des plus animées et des plus bruyantes. Il se livra autour de ce médicament d'incroyables combats. Les ouvrages pour ou contre l'antimoine, les pamphlets, les satires, se succédèrent sans interruption pendant plus de vingt-cinq ans. A *l'Orthodoxe* du docteur Germain avoient répliqué *l'Antimoine justifié* et *l'Antimoine triomphant* d'Eusèbe Renaudot, contre lesquels s'étoit insurgé *le Rabat-Joie de l'Antimoine*, etc., etc. Un grave événement survenu en 1658 hâta la fin du conflit. Le roi, étant tombé malade à Calais, pendant la campagne qu'il fit cette année-là, fut guéri par le vin émétique que lui administra un praticien d'Abbeville nommé Dusaulchoy. Cette glorieuse cure mit ce remède à la mode. Ses adversaires ne purent continuer la lutte. Le Parlement consacra la victoire de l'antimoine le 29 mars 1666, par un arrêt qui l'admettoit au nombre des médicaments

esprits, et il n'y a pas trois semaines que j'en ai vu, moi qui vous parle, un effet merveilleux.

DON JUAN.

Et quel?

SGANARELLE.

Il y avoit un homme qui, depuis six jours, étoit à l'agonie, on ne savoit plus que lui ordonner, et tous les remèdes ne faisoient rien; on s'avisa à la fin de lui donner de l'émétique.

DON JUAN.

Il réchappa, n'est-ce pas?

SGANARELLE.

Non, il mourut.

DON JUAN.

L'effet est admirable.

SGANARELLE.

Comment! il y avoit six jours entiers qu'il ne pouvoit mourir, et cela le fit mourir tout d'un coup. Voulez-vous rien de plus efficace? [1]

DON JUAN.

Tu as raison.

SGANARELLE.

Mais laissons là la médecine, où vous ne croyez point.

dont les médecins de la Faculté étoient autorisés à faire usage, et cela sur l'avis de quatre-vingt-douze docteurs contre dix. Cet arrêt étoit rendu un an environ après les railleries de Sganarelle. M. Maurice Raynaud, dans le chapitre IV de son ouvrage *les Médecins au temps de Molière* (1863), a décrit toutes les vicissitudes de cette curieuse guerre médicale.

1. Le raisonnement de Sganarelle rappelle un trait cité fréquemment dans les *ana* plus modernes de la médecine. Un célèbre médecin, qui prétendoit que toute maladie provenoit d'une inflammation, faisoit l'autopsie d'un de ses malades défunts. Il ne trouvoit aucune trace d'inflammation, il sembloit que son système fût exposé à recevoir un public démenti : « Messieurs, dit-il à ses élèves, vous voyez que notre traitement étoit des plus efficaces; le sujet est mort, il est vrai; mais il est mort guéri. »

et parlons des autres choses; car cet habit me donne de l'esprit, et je me sens en humeur de disputer contre vous. Vous savez bien que vous me permettez les disputes, et que vous ne me défendez que les remontrances.

DON JUAN.

Hé bien?

SGANARELLE.

Je veux savoir un peu vos pensées à fond. Est-il possible que vous ne croyiez point du tout au ciel?

DON JUAN.

Laissons cela.

SGANARELLE.

C'est-à-dire que non. Et à l'enfer?

DON JUAN.

Eh?

SGANARELLE.

Tout de même. Et au diable, s'il vous plaît?

DON JUAN.

Oui, oui.

SGANARELLE.

Aussi peu. Ne croyez-vous point à l'autre vie?

DON JUAN.

Ah! ah! ah!

SGANARELLE.

Voilà un homme que j'aurai bien de la peine à convertir. Et dites-moi un peu, [le Moine bourru,[1] qu'en croyez-vous? Eh!

1. On appeloit *moine bourru* un fantôme qui, disoit-on, couroit pendant la nuit les rues des villes et battoit les passants attardés. Ce rapprochement entre les plus hautes croyances et la superstition populaire du *moine bourru* fut une des choses qui choquèrent davantage, et il est vraisemblable que Molière dut supprimer ce passage dès les premières représentations. On ne

DON JUAN.

La peste soit du fat!

SGANARELLE.

Et voilà ce que je ne puis souffrir; car il n'y a rien de plus vrai que le Moine bourru, et je me ferois pendre pour celui-là. Mais] encore faut-il croire quelque chose [dans le monde.] Qu'est-ce [donc] que vous croyez?*

DON JUAN.

Ce que je crois?

SGANARELLE.

Oui.

DON JUAN.

Je crois que deux et deux sont quatre, Sganarelle, et que quatre et quatre sont huit.

SGANARELLE.

La belle croyance [et les beaux articles de foi] que voilà!** Votre religion, à ce que je vois, est donc l'arithmétique? Il faut avouer qu'il se met d'étranges folies dans la tête des hommes, et que, pour avoir étudié, on est bien moins sage le plus souvent. Pour moi, monsieur, je n'ai

* Ce qui est placé entre crochets est, nous le rappelons, *ajouté* par les éditions hollandaises au texte même non cartonné de 1682. Il n'est pas douteux que ces passages n'appartinssent à l'œuvre telle que Molière l'avoit écrite primitivement. On en a la preuve dans *les Observations du sieur de Rochemont*, où il est question du *moine bourru*. Rochemont donne même à supposer que Sganarelle s'exprimoit ainsi : « Car pourvu que l'on croye le Moine bourru, tout va bien, le reste n'est que bagatelle. » Mais on ne sauroit décider si cette citation étoit textuelle ou si elle n'étoit pas plutôt une interprétation du dévot libelliste.

** Var. *Que voici!* (1694.)

peut nier la témérité extrême du poëte; mais les traits de cette controverse comique sont encore des traits d'observation : les esprits incultes s'attachent plus aux superstitions qu'aux vérités abstraites d'un ordre supérieur, et celles-ci même ne leur arrivent guère que par celles-là.

point étudié comme vous, Dieu merci! et personne ne sauroit se vanter de m'avoir jamais rien appris; mais avec mon petit sens et mon petit jugement, je vois les choses mieux que tous les livres,* et je comprends fort bien que ce monde que nous voyons n'est pas un champignon qui soit venu tout seul en une nuit. Je voudrois bien vous demander qui a fait ces arbres-là, ces rochers, cette terre, et ce ciel que voilà là-haut; et si tout cela s'est bâti de lui-même. Vous voilà, vous, par exemple, vous êtes là : est-ce que vous vous êtes fait tout seul, et n'a-t-il pas fallu que votre père ait engrossé votre mère pour vous faire? Pouvez-vous voir toutes les inventions dont la machine de l'homme est composée, sans admirer de quelle façon cela est agencé l'un dans l'autre? ces nerfs, ces os, ces veines, ces artères, ces..., ce poumon, ce cœur, ce foie, et tous ces autres ingrédients qui sont là, et qui... Oh! dame,[1] interrompez-moi donc, si vous voulez. Je ne saurois disputer, si l'on ne m'interrompt. Vous vous taisez exprès, et me laissez parler par belle malice.

DON JUAN.

J'attends que ton raisonnement soit fini.

* Var. *Que tous vos livres*, (1694.)

1. *Dame* est la traduction primitive de *dominum*, par syncope *domnum*, et, par une prononciation altérée, *damne*, *dame*, *damp*. Ce mot s'appliquoit au masculin :

Il est sire et dame du nostre.
(Barbazan, *Fabliaux*, III, p. 44.)

On disoit *dame Dieu*, *damp abbé*.

Respond Roland : ne place dame Deu!...
(*Chanson de Roland*.)

Dam-Martin, *damp-Pierre*, et autres noms propres, déposent encore du sens et de l'étymologie de *dame*.

Ainsi, cette exclamation signifie simplement *Seigneur!* (F. Génin.)

SGANARELLE.

Mon raisonnement est qu'il y a quelque chose d'admirable dans l'homme, quoi que vous puissiez dire, que tous les savants ne sauroient expliquer. Cela n'est-il pas merveilleux que me voilà ici et que j'aie quelque chose dans la tête qui pense cent choses différentes en un moment, et fait de mon corps tout ce qu'elle veut?* Je veux frapper des mains, hausser le bras, lever les yeux au ciel, baisser la tête, remuer les pieds, aller à droit, à gauche, en avant, en arrière, tourner... (Il se laisse tomber en tournant.)

DON JUAN.

Bon! voilà ton raisonnement qui a le nez cassé.

SGANARELLE.

Morbleu! je suis bien sot de m'amuser à raisonner avec vous; croyez ce que vous voudrez : il m'importe bien que vous soyez damné!

DON JUAN.

Mais, tout en raisonnant, je crois que nous sommes égarés. Appelle un peu cet homme que voilà là-bas, pour lui demander le chemin.**

* VAR. *Tout ce qu'il veut?* (1694.)

** L'édition cartonnée de 1682 abrége cette scène comme il suit :

« SGANARELLE. Je veux savoir vos pensées à fond, et vous connoître un peu mieux que je ne fais. Çà, quand voulez-vous mettre fin à vos débauches, et mener la vie d'un honnête homme?

« DON JUAN lève la main pour lui donner un soufflet. Ah, maître sot! Vous allez d'abord aux remontrances.

« SGANARELLE en se reculant. Morbleu! je suis bien sot en effet de vouloir m'amuser à raisonner avec vous; faites tout ce que vous voudrez, il m'importe bien que vous vous perdiez ou non, et que...

« DON JUAN en colère. Tais-toi. Songeons à notre affaire. Ne serions-nous point égarés? Appelle cet homme que voilà là-bas, pour lui demander le chemin. »

SCÈNE II.

DON JUAN, SGANARELLE, UN PAUVRE.[1]

SGANARELLE.

Holà! ho! l'homme! ho! mon compère! ho! l'ami! un petit mot, s'il vous plaît. Enseignez-nous* un peu le chemin qui mène à la ville.

LE PAUVRE.

Vous n'avez qu'à suivre cette route, messieurs, et détourner à main droite** quand vous serez au bout de la forêt; mais je vous donne avis que vous devez vous tenir sur vos gardes, et que, depuis quelque temps, il y a des voleurs ici autour.

DON JUAN.

Je te suis obligé, mon ami, et je te rends grâce de tout mon cœur.***

* Var. *Enseigne-nous* (1694.)

** Var. *Et tourner à main droite* (1694.)

*** Dans l'édition cartonnée de Paris, 1682, la scène du pauvre est remplacée par ce qui suit :

« Don Juan. Je te suis bien obligé, mon ami, et je te rends grâce de tou mon cœur de ton bon avis.

« SCÈNE III.

« DON JUAN, SGANARELLE.

« Sganarelle. Ah! monsieur, quel bruit! quel cliquetis!

« Don Juan, regardant dans la forêt. Que vois-je là? Un homme attaqué par trois autres, la partie est trop inégale; et je ne dois pas souffrir cette lâcheté. (Il met l'épée à la main, et court au lieu du combat.) »

1. L'édition de 1682 donne partout à ce pauvre le nom de Francisque. Il semble qu'on n'ait eu recours à ce nom inutile que pour déguiser un peu plus cette scène, qui étoit restée fameuse sous le nom de *la scène du pauvre*. Il entre dans la méthode que nous nous sommes tracée, de supprimer ce nom et de rendre au texte son aspect original.

LE PAUVRE.

Si vous vouliez me secourir, monsieur, de quelque aumône?

DON JUAN.

Ah! ah! ton avis est intéressé, à ce que je vois.

LE PAUVRE.

Je suis un pauvre homme, monsieur, retiré tout seul dans ce bois depuis dix ans,* et je ne manquerai pas de prier le ciel qu'il vous donne toute sorte de biens.

DON JUAN.

Eh! prie le ciel qu'il te donne un habit, sans te mettre en peine des affaires des autres.

SGANARELLE.

Vous ne connoissez pas monsieur, bon homme; il ne croit qu'en deux et deux sont quatre, et en quatre et quatre sont huit.

DON JUAN.

Quelle est ton occupation parmi ces arbres?

LE PAUVRE.

De prier le ciel tout le jour pour la prospérité des gens de bien qui me donnent quelque chose.

DON JUAN.

Il ne se peut donc pas que tu ne sois bien à ton aise?

LE PAUVRE.

Hélas! monsieur, je suis dans la plus grande nécessité du monde.

DON JUAN.

Tu te moques: un homme qui prie le ciel tout le jour ne peut pas manquer d'être bien dans ses affaires.

* VAR. *Depuis plus de dix ans,* (1694.)

LE PAUVRE.

Je vous assure, monsieur, que le plus souvent je n'ai pas un morceau de pain à mettre sous les dents.*

DON JUAN.

[Voilà qui est étrange, et tu es bien mal reconnu de tes soins. Ah! ah! je m'en vais te donner un louis d'or tout à l'heure, pourvu que tu veuilles jurer.

LE PAUVRE.

Ah! monsieur, voudriez-vous que je commisse un tel péché?

DON JUAN.

Tu n'as qu'à voir si tu veux gagner un louis d'or, ou non; en voici un que je te donne, si tu jures. Tiens. Il faut jurer.

LE PAUVRE.

Monsieur...

DON JUAN.

A moins de cela, tu ne l'auras pas.

SGANARELLE.

Va, va, jure un peu; il n'y a pas de mal.

DON JUAN.

Prends, le voilà, prends, te dis-je; mais jure donc.

* L'édition non cartonnée de 1682 finit la scène en cet endroit. Après ces mots du pauvre : « *Je n'ai pas un morceau de pain à mettre sous les dents*, Don Juan ajoute seulement : *Je te veux donner un louis d'or, et je te le donne pour l'amour de l'humanité.* Il n'exige pas du pauvre qu'il jure pour gagner ce louis d'or. Il est certain pourtant que cette circonstance faisoit partie de la scène à la première représentation, car nous verrons que le sieur de Rochemont parle « d'un pauvre à qui l'on donne l'aumône à condition de renier Dieu. » C'est une nouvelle preuve que La Grange et Vinot, avant que l'on exigeât d'eux des corrections plus nombreuses, avoient une première fois opéré quelques suppressions, celles-là mêmes, très-probablement, qui avoient été imposées tout d'abord à Molière pour que sa pièce pût continuer à être jouée.

LE PAUVRE.

Non, monsieur, j'aime mieux mourir de faim.

DON JUAN.

Va, va, je te le donne pour l'amour de l'humanité.][1] (Regardant dans la forêt.) Mais que vois-je là? un homme attaqué par trois autres! La partie est trop inégale, et je ne dois pas souffrir cette lâcheté. (Il met l'épée à la main, et court au lieu du combat.)

SCÈNE III.

SGANARELLE, seul.

Mon maître est un vrai enragé d'aller se présenter à un

1. Cette scène parut scandaleuse, et Molière fut obligé de la supprimer immédiatement. « A la première représentation du *Festin de Pierre*, dit Voltaire, il y avoit une scène entre Don Juan et un pauvre. Don Juan demandoit à ce pauvre à quoi il passoit sa vie dans la forêt. — A prier Dieu, répondoit le pauvre, pour les honnêtes gens qui me donnent l'aumône. — Tu passes ta vie à prier Dieu? disoit Don Juan; si cela est, tu dois donc être fort à ton aise. — Hélas! monsieur, je n'ai pas souvent de quoi manger. — Cela ne se peut, répliquoit Don Juan, Dieu ne sauroit laisser mourir de faim ceux qui le prient du soir au matin. Tiens, voilà un louis d'or; mais je te le donne pour l'amour de l'humanité. » Ainsi Voltaire ne connoissoit lui-même que la scène tronquée, telle qu'elle est dans l'édition non cartonnée de 1682, c'est-à-dire manquant de son élément essentiel, de la résistance du pauvre à l'impiété que Don Juan veut lui faire commettre. « Cette scène, conclut Voltaire, convenable au caractère impie de Don Juan, mais dont les esprits foibles pouvoient faire un mauvais usage, fut supprimée à la seconde représentation. »

Auger, dont le jugement porte sur l'ensemble de la scène, en apprécie autrement la portée morale. « Ce refus du pauvre, dit-il, qui résiste aux instances de Don Juan, aux conseils de Sganarelle et à la séduction encore plus puissante de l'or, et qui aime mieux mourir de faim que de proférer un jurement, ce refus me paroît touchant et d'un bon exemple : j'y vois une victoire difficile remportée sur le vice opulent, et aussi sur la foiblesse intéressée, par la vertu nécessiteuse. Du reste, rien n'est plus conforme au caractère établi de Don Juan, que cette fantaisie cruelle et impie de placer un malheureux entre son besoin et son devoir, de vouloir lui faire acheter un léger bienfait par un acte qui blesse sa conscience. »

La scène du pauvre offroit à coup sûr moins d'inconvénient et de danger

péril qui ne le cherche pas. Mais, ma foi, le secours a servi, et les deux ont fait fuir les trois.

SCÈNE IV.

DON JUAN, DON CARLOS; SGANARELLE, au fond du théâtre.

DON CARLOS, remettant son épée.

On voit, par la fuite de ces voleurs, de quel secours est votre bras. Souffrez, monsieur, que je vous rende grâces d'une action si généreuse, et que...

DON JUAN.

Je n'ai rien fait, monsieur, que vous n'eussiez fait en

dans son intégrité première qu'après le retranchement que la censure y fit d'abord opérer. Nous avons dit ailleurs (tome Ier, page CLXVIII) l'importance capitale que cette scène nous paroit avoir dans la pièce et la signification qu'il convient, selon nous, d'y attacher.

On a été frappé surtout par ce mot *humanité*, *amour de l'humanité*, qui n'est pas de la langue habituelle de cette époque et qui semble prévoir des sentiments et des théories beaucoup plus modernes. Les mots *humain*, *humaniser, humanité* sont d'un emploi très-fréquent chez Molière; il s'est servi plus d'une fois notamment du mot *humanité*, non dans le sens où il avoit cours ordinairement, celui de la vertu d'*humanité*, mais pour exprimer la nature, la forme humaine :

> Doncques, si de parler le pouvoir m'est ôté,
> Pour moi, j'aime autant perdre aussi l'humanité.
> (*Dépit amoureux*, acte II, scène VII.)

C'est aussi avec cette acception qu'il est employé ici; Don Juan entend la leçon que le pauvre lui donne, et il rend un involontaire hommage à la nature humaine; il exprime moins familièrement un sentiment que Molière avoit fait lui-même éclater dans une circonstance à peu près pareille en s'écriant : « Où diable la vertu va-t-elle se nicher? » Et l'on remarquera que c'est en ce moment même que Don Juan accomplit la seule action louable qu'il fasse de toute la pièce, et vole au secours d'un de ses semblables en péril.

Entendre ce mot comme l'entend M. Génin et comme on est aujourd'hui généralement enclin à l'entendre : « l'ensemble du genre humain, considéré philosophiquement comme une seule famille, » est une interprétation spécieuse, mais, à notre avis, inexacte.

ma place. Notre propre honneur est intéressé dans de pareilles aventures; et l'action de ces coquins étoit si lâche, que c'eût été y prendre part que de ne s'y pas opposer. Mais par quelle rencontre vous êtes-vous trouvé entre leurs mains?

DON CARLOS.

Je m'étois, par hasard, égaré d'un frère et de tous ceux de notre suite; et comme je cherchois à les rejoindre, j'ai fait rencontre de ces voleurs, qui d'abord ont tué mon cheval, et qui, sans votre valeur, en auroient fait autant de moi.

DON JUAN.

Votre dessein est-il d'aller du côté de la ville?

DON CARLOS.

Oui, mais sans y vouloir entrer; et nous nous voyons obligés, mon frère et moi, à tenir la campagne pour une de ces fâcheuses affaires qui réduisent les gentilshommes à se sacrifier eux et leur famille à la sévérité de leur honneur, puisque enfin le plus doux succès en est toujours funeste, et que, si l'on ne quitte pas la vie, on est contraint de quitter le royaume; et c'est en quoi je trouve la condition d'un gentilhomme malheureuse, de ne pouvoir point s'assurer sur toute la prudence et toute l'honnêteté de sa conduite, d'être asservi par les lois de l'honneur au dérèglement de la conduite d'autrui, et de voir sa vie, son repos et ses biens dépendre de la fantaisie du premier téméraire qui s'avisera de lui faire une de ces injures pour qui un honnête homme doit périr.

DON JUAN.

On a cet avantage, qu'on fait courir le même risque et passer mal aussi le temps à ceux qui prennent fantaisie de nous venir faire une offense de gaieté de cœur. Mais ne

seroit-ce point une indiscrétion que de vous demander quelle peut être votre affaire?

DON CARLOS.

La chose en est aux termes de n'en plus faire de secret; et lorsque l'injure a une fois éclaté, notre honneur ne va point à vouloir cacher notre honte, mais à faire éclater notre vengeance, et à publier même le dessein que nous en avons. Ainsi, monsieur, je ne feindrai point de vous dire que l'offense que nous cherchons à venger est une sœur séduite et enlevée d'un couvent, et que l'auteur de cette offense est un Don Juan Tenorio, fils de Don Louis Tenorio. Nous le cherchons depuis quelques jours, et nous l'avons suivi ce matin sur le rapport d'un valet qui nous a dit qu'il sortoit à cheval, accompagné de quatre ou cinq, et qu'il avoit pris le long de cette côte; mais tous nos soins ont été inutiles, et nous n'avons pu découvrir ce qu'il est devenu.

DON JUAN.

Le connoissez-vous, monsieur, ce Don Juan dont vous parlez?

DON CARLOS.

Non, quant à moi. Je ne l'ai jamais vu, et je l'ai seulement ouï dépeindre à mon frère; mais la renommée n'en dit pas force bien, et c'est un homme dont la vie...

DON JUAN.

Arrêtez, monsieur, s'il vous plaît. Il est un peu de mes amis, et ce seroit à moi une espèce de lâcheté que d'en ouïr dire du mal.

DON CARLOS.

Pour l'amour de vous, monsieur, je n'en dirai rien du tout, et c'est bien la moindre chose que je vous doive, après m'avoir sauvé la vie, que de me taire devant vous

d'une personne que vous connoissez, lorsque je ne puis en parler sans en dire du mal; mais, quelque ami que vous lui soyez, j'ose espérer que vous n'approuverez pas son action, et ne trouverez pas étrange que nous cherchions d'en prendre la vengeance.

DON JUAN.

Au contraire, je vous y veux servir, et vous épargner des soins inutiles. Je suis ami de Don Juan, je ne puis pas m'en empêcher; mais il n'est pas raisonnable qu'il offense impunément des gentilshommes, et je m'engage à vous faire faire raison par lui.

DON CARLOS.

Et quelle raison peut-on faire à ces sortes d'injures?

DON JUAN.

Toute celle que votre honneur peut souhaiter; et, sans vous donner la peine de chercher Don Juan davantage, je m'oblige de le faire trouver au lieu que vous voudrez, et quand il vous plaira.

DON CARLOS.

Cet espoir est bien doux, monsieur, à des cœurs offensés; mais, après ce que je vous dois, ce me seroit une trop sensible douleur que vous fussiez de la partie.

DON JUAN.

Je suis si attaché à Don Juan, qu'il ne sauroit se battre que je ne me batte aussi; mais enfin j'en réponds comme de moi-même, et vous n'avez qu'à dire quand vous voulez qu'il paroisse et vous donne satisfaction.

DON CARLOS.

Que ma destinée est cruelle! Faut-il que je vous doive la vie et que Don Juan soit de vos amis?[1]

1. Don Juan, après avoir fait preuve de bravoure, montre dans cette

SCÈNE V.

DON ALONSE, DON CARLOS, DON JUAN, SGANARELLE.

DON ALONSE, parlant à ceux de sa suite, sans voir Don Carlos ni Don Juan.

Faites boire là mes chevaux, et qu'on les amène après nous; je veux un peu marcher à pied. (Les apercevant tous deux.) O ciel! que vois-je ici? Quoi! mon frère, vous voilà avec notre ennemi mortel!

DON CARLOS.

Notre ennemi mortel?

DON JUAN, mettant la main sur la garde de son épée.

Oui, je suis Don Juan moi-même, et l'avantage du nombre ne m'obligera pas à vouloir déguiser mon nom.

DON ALONSE, mettant l'épée à la main.

Ah! traître, il faut que tu périsses; et...

(Sganarelle court se cacher.)

DON CARLOS.

Ah! mon frère, arrêtez. Je lui suis redevable de la vie; et, sans le secours de son bras, j'aurois été tué par des voleurs que j'ai trouvés.

DON ALONSE.

Et voulez-vous que cette considération empêche notre

scène les qualités d'un gentilhomme. Il ne falloit pas que Molière avilit son personnage; sinon la leçon auroit été nulle : on n'auroit eu sous les yeux qu'un scélérat vulgaire. Le vernis brillant de l'éducation, le courage des races féodales, aussi bien que les priviléges de la naissance et de la fortune, contribuent essentiellement à former ce type, qui, sans tous ces prestiges, n'auroit rien de redoutable. La valeur de cette conception et sa vérité historique viennent précisément de cette supériorité qui fait presque admirer Don Juan, alors même qu'on sent combien il est à craindre.

vengeance? Tous les services que nous rend une main ennemie ne sont d'aucun mérite pour engager notre âme; et, s'il faut mesurer l'obligation à l'injure, votre reconnoissance, mon frère, est ici ridicule; et comme l'honneur est infiniment plus précieux que la vie, c'est ne devoir rien proprement, que d'être redevable de la vie à qui nous a ôté l'honneur.

DON CARLOS.

Je sais la différence, mon frère, qu'un gentilhomme doit toujours mettre entre l'un et l'autre; et la reconnoissance de l'obligation n'efface point en moi le ressentiment de l'injure; mais souffrez que je lui rende ici ce qu'il m'a prêté, que je m'acquitte sur-le-champ de la vie que je lui dois, par un délai de notre vengeance, et lui laisse la liberté de jouir, durant quelques jours, du fruit de son bienfait.

DON ALONSE.

Non, non, c'est hasarder notre vengeance que de la reculer, et l'occasion de la prendre peut ne plus revenir. Le ciel nous l'offre ici, c'est à nous d'en profiter. Lorsque l'honneur est blessé mortellement, on ne doit point songer à garder aucunes mesures; et, si vous répugnez à prêter votre bras à cette action, vous n'avez qu'à vous retirer, et laisser à ma main la gloire d'un tel sacrifice.

DON CARLOS.

De grâce, mon frère...

DON ALONSE.

Tous ces discours sont superflus: il faut qu'il meure.

DON CARLOS.

Arrêtez, vous dis-je, mon frère. Je ne souffrirai point du tout qu'on attaque ses jours; et je jure le ciel que je le défendrai ici contre qui que ce soit, et je saurai lui faire

un rempart de cette même vie qu'il a sauvée; et, pour adresser vos coups, il faudra que vous me perciez.

DON ALONSE.

Quoi! vous prenez le parti de notre ennemi contre moi; et, loin d'être saisi à son aspect des mêmes transports que je sens, vous faites voir pour lui des sentiments pleins de douceur!

DON CARLOS.

Mon frère, montrons de la modération dans une action légitime; et ne vengeons point notre honneur avec cet emportement que vous témoignez. Ayons du cœur dont nous soyons les maîtres, une valeur qui n'ait rien de farouche, et qui se porte aux choses par une pure délibération de notre raison, et non point par le mouvement d'une aveugle colère. Je ne veux point, mon frère, demeurer redevable à mon ennemi; je lui ai une obligation dont il faut que je m'acquitte avant toute chose. Notre vengeance, pour être différée, n'en sera pas moins éclatante; au contraire, elle en tirera de l'avantage; et cette occasion de l'avoir pu prendre la fera paroître plus juste aux yeux de tout le monde.

DON ALONSE.

O l'étrange foiblesse, et l'aveuglement effroyable de hasarder ainsi les intérêts de son honneur pour la ridicule pensée d'une obligation chimérique!

DON CARLOS.

Non, mon frère, ne vous mettez pas en peine. Si je fais une faute, je saurai bien la réparer, et je me charge de tout le soin de notre honneur; je sais à quoi il nous oblige, et cette suspension d'un jour, que ma reconnoissance lui demande, ne fera qu'augmenter l'ardeur que j'ai de le satisfaire. Don Juan, vous voyez que j'ai soin de vous rendre

le bien que j'ai reçu de vous, et vous devez par là juger du reste, croire que je m'acquitte avec la même chaleur de ce que je dois, et que je ne serai pas moins exact à vous payer l'injure que le bienfait. Je ne veux point vous obliger ici à expliquer vos sentiments, et je vous donne la liberté de penser à loisir aux résolutions que vous avez à prendre. Vous connoissez assez la grandeur de l'offense que vous nous avez faite, et je vous fais juge vous-même des réparations qu'elle demande. Il est des moyens doux pour nous satisfaire; il en est de violents et de sanglants : mais enfin, quelque choix que vous fassiez, vous m'avez donné parole de me faire faire raison par Don Juan. Songez à me la faire, je vous prie, et vous ressouvenez que, hors d'ici, je ne dois plus qu'à mon honneur.

DON JUAN.

Je n'ai rien exigé de vous, et vous tiendrai ce que j'ai promis.

DON CARLOS.

Allons, mon frère; un moment de douceur ne fait aucune injure à la sévérité de notre devoir.[1]

1. C'est une situation des plus dramatiques que celle de Don Carlos devant la vie à celui dont il a juré la mort, lui rendant ce qu'il a reçu de lui, en le sauvant à son tour, songeant à ce que l'honneur exige, après que la reconnoissance est satisfaite, et attaquant comme son ennemi l'homme qu'il vient de défendre comme son libérateur. Cette situation, qu'on doit à la noble et riche imagination des Espagnols, est le sujet d'un des plus beaux ouvrages de leur théâtre, que trois de nos auteurs ont imité, Scarron, sous le titre de l'*Écolier de Salamanque*, Boisrobert et Thomas Corneille, sous celui des *Généreux* ou des *Illustres Ennemis*. Molière ensuite, réduisant en deux scènes ce qu'ils avoient développé dans une pièce entière, en a fait un épisode de son *Festin de Pierre*. Le Sage, à son tour, en a fait une des histoires dont son *Diable boiteux* est enrichi : c'est celle qui est intitulée, *Amours du comte de Belflor et de Léonor de Cespèdes*. Enfin, Beaumarchais l'a emprunté à Le Sage, pour en faire un des incidents de son drame d'*Eugénie*.

Dans les deux *Festin de Pierre* antérieurs à celui de Molière, il y a une situation qui a quelque rapport avec la rencontre de Don Juan et de Don

SCENE VI.

DON JUAN, SGANARELLE.

DON JUAN.

Holà! hé! Sganarelle?

SGANARELLE, sortant de l'endroit où il étoit caché.

Plaît-il?

DON JUAN.

Comment! coquin, tu fuis quand on m'attaque!

SGANARELLE.

Pardonnez-moi, monsieur, je viens seulement d'ici près. Je crois que cet habit est purgatif, et que c'est prendre médecine que de le porter.[1]

DON JUAN.

Peste soit l'insolent! Couvre au moins ta poltronnerie d'un voile plus honnête. Sais-tu bien qui est celui à qui j'ai sauvé la vie?

SGANARELLE.

Moi? non.

Carlos. Don Juan, se sentant poursuivi, a forcé un pèlerin à lui donner son habit (c'est la seconde fois qu'il use de ce moyen). Il est abordé, mais non point reconnu par Don Philippe, l'amant de celle qu'il a voulu déshonorer et dont il a tué le père. Comme il est sans armes, il imagine, afin de prévenir tout danger ultérieur, d'engager Don Philippe à se mettre en prière, pour obtenir du ciel qu'il lui livre le meurtrier de Don Pierre, et il lui conseille, comme chose plus décente, de déposer auparavant son épée. A peine Don Philippe l'a-t-il quittée, qu'il s'en empare, se fait connoître à son ennemi, l'insulte, et, suivant l'un des auteurs (Villiers), lui ôte la vie, que, suivant l'autre (Dorimond), il dédaigne de lui ôter. Il y a sans contredit beaucoup plus de vraisemblance, de noblesse et d'intérêt dans l'épisode emprunté par Molière au théâtre espagnol. (AUGER.)

1. Crispin, du *Légataire universel*, n'a point dédaigné d'emprunter à Sganarelle cette plaisanterie :

Je ne sais si la peur est un peu laxative,
Ou si cet habit est de vertu purgative.....

DON JUAN.

C'est un frère d'Elvire.

SGANARELLE.

Un...

DON JUAN.

Il est assez honnête homme, il en a bien usé, et j'ai regret d'avoir démêlé avec lui.

SGANARELLE.

Il vous seroit aisé de pacifier toutes choses.

DON JUAN.

Oui; mais ma passion est usée pour Done Elvire, et l'engagement ne compatit point avec mon humeur. J'aime la liberté en amour, tu le sais, et je ne saurois me résoudre à renfermer mon cœur entre quatre murailles. Je te l'ai dit vingt fois, j'ai une pente naturelle à me laisser aller à tout ce qui m'attire. Mon cœur est à toutes les belles, et c'est à elles à le prendre tour à tour, et à le garder tant qu'elles le pourront. Mais quel est le superbe édifice que je vois entre ces arbres?

SGANARELLE.

Vous ne le savez pas?

DON JUAN.

Non, vraiment.

SGANARELLE.

Bon; c'est le tombeau que le commandeur faisoit faire lorsque vous le tuâtes.

DON JUAN.

Ah! tu as raison. Je ne savois pas que c'étoit de ce côté-ci qu'il étoit. Tout le monde m'a dit des merveilles de cet ouvrage, aussi bien que de la statue du commandeur; et j'ai envie de l'aller voir.

SGANARELLE.

Monsieur, n'allez point là.

DON JUAN.

Pourquoi ?

SGANARELLE.

Cela n'est pas civil, d'aller voir un homme que vous avez tué.

DON JUAN.

Au contraire, c'est une visite dont je lui veux faire civilité, et qu'il doit recevoir de bonne grâce, s'il est galant homme. Allons, entrons dedans.

(Le tombeau s'ouvre, où l'on voit un superbe mausolée et la statue du commandeur.)

SGANARELLE.

Ah ! que cela est beau ! les belles statues ! le beau marbre ! les beaux piliers ! Ah ! que cela est beau ! Qu'en dites-vous, monsieur ?

DON JUAN.

Qu'on ne peut voir aller plus loin l'ambition d'un homme mort; et ce que je trouve admirable, c'est qu'un homme qui s'est passé durant sa vie d'une assez simple demeure, en veuille avoir une si magnifique pour quand il n'en a plus que faire.

SGANARELLE.

Voici la statue du commandeur.

DON JUAN.

Parbleu ! le voilà bon, avec son habit d'empereur romain !

SGANARELLE.

Ma foi, monsieur, voilà qui est bien fait. Il semble qu'il est en vie, et qu'il s'en va parler. Il jette des regards sur nous qui me feroient peur si j'étois tout seul, et je pense qu'il ne prend pas plaisir de nous voir.

DON JUAN.

Il auroit tort; et ce seroit mal recevoir l'honneur que je lui fais. Demande-lui s'il veut venir souper avec moi.

SGANARELLE.

C'est une chose dont il n'a pas besoin, je crois.

DON JUAN.

Demande-lui, te dis-je.

SGANARELLE.

Vous moquez-vous? ce seroit être fou que d'aller parler à une statue.

DON JUAN.

Fais ce que je te dis.

SGANARELLE.

Quelle bizarrerie! Seigneur commandeur... (A part.) Je ris de ma sottise; mais c'est mon maître qui me la fait faire. (Haut.) Seigneur commandeur, mon maître Don Juan vous demande si vous voulez lui faire l'honneur de venir souper avec lui. (La statue baisse la tête.) Ah!

DON JUAN.

Qu'est-ce? qu'as-tu? Dis donc. Veux-tu parler?

SGANARELLE fait le même signe que lui a fait la statue et baisse la tête.

La statue...

DON JUAN.

Hé bien! que veux-tu dire, traître?

SGANARELLE.

Je vous dis que la statue...

DON JUAN.

Hé bien, la statue? Je t'assomme si tu ne parles.

SGANARELLE.

La statue m'a fait signe.

DON JUAN.

La peste le coquin!

SGANARELLE.

Elle m'a fait signe, vous dis-je; il n'est rien de plus vrai. Allez-vous-en lui parler vous-même pour voir. Peut-être...

DON JUAN.

Viens, maraud, viens. Je te veux bien faire toucher au doigt ta poltronnerie. Prends garde. Le seigneur commandeur voudroit-il venir souper avec moi?

(La statue baisse encore la tête.)

SGANARELLE.

Je ne voudrois pas en tenir dix pistoles. Hé bien! monsieur?

DON JUAN.

Allons, sortons d'ici.[1]

SGANARELLE, seul.

Voilà de mes esprits forts, qui ne veulent rien croire!

1. Ces trois mots, *Allons, sortons d'ici*, trahissent la brusque colère d'un incrédule luttant sous le poids de la conviction qui l'écrase, et empressé de changer de lieu, comme s'il pouvoit échapper à la terrible vérité qui le poursuit. (AUGER.)

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente l'appartement de Don Juan.

SCÈNE PREMIÈRE.

DON JUAN, SGANARELLE, RAGOTIN.

DON JUAN, à Sganarelle.

Quoi qu'il en soit, laissons cela : c'est une bagatelle, et nous pouvons avoir été trompés par un faux jour, ou surpris de quelque vapeur qui nous ait troublé la vue.

SGANARELLE.

Hé! monsieur, ne cherchez point à démentir ce que nous avons vu des yeux que voilà. Il n'est rien de plus véritable que ce signe de tête; et je ne doute point que le ciel, scandalisé de votre vie, n'ait produit ce miracle pour vous convaincre, et pour vous retirer de...

DON JUAN.

Écoute. Si tu m'importunes davantage de tes sottes moralités, si tu me dis encore le moindre mot là-dessus, je vais appeler quelqu'un, demander un nerf de bœuf, te faire tenir par trois ou quatre, et te rouer de mille coups. M'entends-tu bien ?[1]

1. Don Juan n'a pas encore fait à Sganarelle des menaces si sérieuses et si positives. Pourquoi? c'est qu'en ce moment, il est, quoi qu'il dise, troublé, bourrelé du souvenir de ce qu'il a vu, et que toute contrariété doit exciter sa fureur.

SGANARELLE.

Fort bien, monsieur, le mieux du monde. Vous vous expliquez clairement; c'est ce qu'il y a de bon en vous, que vous n'allez point chercher de détours; vous dites les choses avec une netteté admirable.[1]

DON JUAN.

Allons, qu'on me fasse souper le plus tôt que l'on pourra. Une chaise, petit garçon.

SCÈNE II.

DON JUAN, SGANARELLE, LA VIOLETTE, RAGOTIN.

LA VIOLETTE.

Monsieur, voilà votre marchand, monsieur Dimanche, qui demande à vous parler.

SGANARELLE.

Bon. Voilà ce qu'il nous faut, qu'un compliment de créancier! De quoi s'avise-t-il de nous venir demander de l'argent; et que ne lui disois-tu que monsieur n'y est pas?

1. Imitation de *l'Andrienne*, de Térence, acte I, sc. II.

Verberibus cæsum te, Dave, in pistrinum dedam usque ad necem
Ea lege atque omine ut, si te inde exemerim, ego pro te molam.
Quid? Hoc intellextin? an nondum etiam ne hoc quidem?

DAVUS.

Immo callide;
Ita aperte ipsam rem modo locutus; nihil circuitione usus es.

« ... Je te ferois rouer de coups, mon ami Dave, et conduire au moulin à perpétuité, et à la condition expresse que, si jamais je t'en retire, je tournerai la meule à ta place. Eh bien, as-tu compris? N'est-ce pas assez clair?

« DAVE.

« J'ai parfaitement saisi : c'est ce qui s'appelle parler nettement. Vous n'avez pas usé de circonlocutions. »

LA VIOLETTE.

Il y a trois quarts d'heure que je le lui dis; mais il ne veut pas le croire, et s'est assis là-dedans pour attendre.

SGANARELLE.

Qu'il attende tant qu'il voudra.

DON JUAN.

Non, au contraire, faites-le entrer. C'est une fort mauvaise politique que de se faire celer aux créanciers. Il est bon de les payer de quelque chose; et j'ai le secret de les renvoyer satisfaits sans leur donner un double.

SCÈNE III.

DON JUAN, MONSIEUR DIMANCHE, SGANARELLE, LA VIOLETTE, RAGOTIN.

DON JUAN.

Ah! monsieur Dimanche, approchez. Que je suis ravi de vous voir, et que je veux de mal à mes gens de ne vous pas faire entrer d'abord! J'avois donné ordre qu'on ne me fît parler personne;* mais cet ordre n'est pas pour vous, et vous êtes en droit de ne trouver jamais de porte fermée chez moi.

MONSIEUR DIMANCHE.

Monsieur, je vous suis fort obligé.

DON JUAN, parlant à la Violette et à Ragotin.

Parbleu! coquins, je vous apprendrai à laisser monsieur Dimanche dans une antichambre, et je vous ferai connoître les gens.

MONSIEUR DIMANCHE.

Monsieur, cela n'est rien.

* VAR. *Parler à personne:* (1694.)

DON JUAN, à monsieur Dimanche.

Comment! vous dire que je n'y suis pas, à monsieur Dimanche, au meilleur de mes amis!

MONSIEUR DIMANCHE.

Monsieur, je suis votre serviteur. J'étois venu...

DON JUAN.

Allons, vite, un siége pour monsieur Dimanche.

MONSIEUR DIMANCHE.

Monsieur, je suis bien comme cela.

DON JUAN.

Point, point, je veux que vous soyez assis contre moi.*

MONSIEUR DIMANCHE.

Cela n'est point nécessaire.

DON JUAN.

Otez ce pliant, et apportez un fauteuil.

MONSIEUR DIMANCHE.

Monsieur, vous vous moquez; et...

DON JUAN.

Non, non, je sais ce que je vous dois; et je ne veux point qu'on mette de différence entre nous deux.

MONSIEUR DIMANCHE.

Monsieur...

DON JUAN.

Allons, asseyez-vous.

MONSIEUR DIMANCHE.

Il n'est pas besoin, monsieur, et je n'ai qu'un mot à vous dire. J'étois...

DON JUAN.

Mettez-vous là, vous dis-je.

* VAR. *Je veux que vous soyez assis comme moi.* (1694.)

MONSIEUR DIMANCHE.

Non, monsieur, je suis bien. Je viens pour...

DON JUAN.

Non, je ne vous écoute point si vous n'êtes assis.

MONSIEUR DIMANCHE.

Monsieur, je fais ce que vous voulez. Je...

DON JUAN.

Parbleu! monsieur Dimanche, vous vous portez bien.

MONSIEUR DIMANCHE.

Oui, monsieur, pour vous rendre service. Je suis venu...

DON JUAN.

Vous avez un fonds de santé admirable, des lèvres fraîches, un teint vermeil, et des yeux vifs.

MONSIEUR DIMANCHE.

Je voudrois bien...

DON JUAN.

Comment se porte madame Dimanche, votre épouse?

MONSIEUR DIMANCHE.

Fort bien, monsieur, Dieu merci.

DON JUAN.

C'est une brave femme.

MONSIEUR DIMANCHE.

Elle est votre servante, monsieur. Je venois...

DON JUAN.

Et votre petite fille Claudine, comment se porte-t-elle?

MONSIEUR DIMANCHE.

Le mieux du monde.

DON JUAN.

La jolie petite fille que c'est! je l'aime de tout mon cœur.

MONSIEUR DIMANCHE.

C'est trop d'honneur que vous lui faites, monsieur. Je vous...

DON JUAN.

Et le petit Colin, fait-il toujours bien du bruit avec son tambour?

MONSIEUR DIMANCHE.

Toujours de même, monsieur. Je...

DON JUAN.

Et votre petit chien Brusquet, gronde-t-il toujours aussi fort, et mord-il toujours bien aux jambes les gens qui vont chez vous?

MONSIEUR DIMANCHE.

Plus que jamais, monsieur, et nous ne saurions en chevir.[1]

DON JUAN.

Ne vous étonnez pas si je m'informe des nouvelles de toute la famille; car j'y prends beaucoup d'intérêt.

MONSIEUR DIMANCHE.

Nous vous sommes, monsieur, infiniment obligés. Je...

DON JUAN, lui tendant la main.

Touchez donc là, monsieur Dimanche. Êtes-vous bien de mes amis?

MONSIEUR DIMANCHE.

Monsieur, je suis votre serviteur.

DON JUAN.

Parbleu! je suis à vous de tout mon cœur.

MONSIEUR DIMANCHE.

Vous m'honorez trop. Je...

1. *Chevir* est un mot déjà un peu suranné au temps de Molière, qui signifioit : venir à *chef*, venir à bout.

DON JUAN.

Il n'y a rien que je ne fisse pour vous.

MONSIEUR DIMANCHE.

Monsieur, vous avez trop de bonté pour moi.

DON JUAN.

Et cela est sans intérêt, je vous prie de le croire.

MONSIEUR DIMANCHE.

Je n'ai point mérité cette grâce, assurément. Mais, monsieur...

DON JUAN.

Oh çà, monsieur Dimanche, sans façon, voulez-vous souper avec moi?

MONSIEUR DIMANCHE.

Non, monsieur, il faut que je m'en retourne tout à l'heure. Je...

DON JUAN, se levant.

Allons, vite un flambeau, pour conduire monsieur Dimanche, et que quatre ou cinq de mes gens prennent des mousquetons pour l'escorter.

MONSIEUR DIMANCHE, se levant aussi.

Monsieur, il n'est pas nécessaire, et je m'en irai bien tout seul. Mais...

(Sganarelle ôte les siéges promptement.)

DON JUAN.

Comment? Je veux qu'on vous escorte, et je m'intéresse trop à votre personne. Je suis votre serviteur, et, de plus, votre débiteur.

MONSIEUR DIMANCHE.

Ah! monsieur...

DON JUAN.

C'est une chose que je ne cache pas, et je le dis à tout le monde.

MONSIEUR DIMANCHE.

Si...

DON JUAN.

Voulez-vous que je vous reconduise?

MONSIEUR DIMANCHE.

Ah! monsieur, vous vous moquez! Monsieur...

DON JUAN.

Embrassez-moi donc, s'il vous plaît. Je vous prie encore une fois d'être persuadé que je suis tout à vous, et qu'il n'y a rien au monde que je ne fisse pour votre service.[1] (Il sort.)

SCÈNE IV.

MONSIEUR DIMANCHE, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Il faut avouer que vous avez en monsieur un homme qui vous aime bien.

MONSIEUR DIMANCHE.

Il est vrai; il me fait tant de civilités et tant de compliments, que je ne saurois jamais lui demander de l'argent.

SGANARELLE.

Je vous assure que toute sa maison périroit pour vous; et je voudrois qu'il vous arrivât quelque chose, que quel-

1. Cette scène, si admirablement faite, montre Don Juan vis-à-vis d'une classe particulière de la société, le marchand, le créancier. C'est un chef-d'œuvre comique, qu'on a depuis Molière mille fois imité. M. Dimanche vit et vivra jusqu'à la fin des siècles. Il avoit suffi qu'il parût sur la scène pour que cette immortalité lui fût assurée. La Fontaine, se servant de ce nom devenu aussitôt proverbial, disoit dans son conte de *la Coupe enchantée* :

Avez-vous sur les bras quelque monsieur Dimanche;
Mille bourses vous sont ouvertes à la fois.

qu'un s'avisât de vous donner des coups de bâton, vous verriez de quelle manière...

MONSIEUR DIMANCHE.

Je le crois; mais, Sganarelle, je vous prie de lui dire un petit mot de mon argent.

SGANARELLE.

Oh! ne vous mettez pas en peine, il vous payera le mieux du monde.

MONSIEUR DIMANCHE.

Mais vous, Sganarelle, vous me devez quelque chose en votre particulier.

SGANARELLE.

Fi! ne me parlez pas de cela.

MONSIEUR DIMANCHE.

Comment? Je...

SGANARELLE.

Ne sais-je pas bien que je vous dois?

MONSIEUR DIMANCHE.

Oui. Mais...

SGANARELLE.

Allons, monsieur Dimanche, je vais vous éclairer.

MONSIEUR DIMANCHE.

Mais, mon argent?

SGANARELLE, prenant monsieur Dimanche par le bras.

Vous moquez-vous?

MONSIEUR DIMANCHE.

Je veux...

SGANARELLE, le tirant.

Hé!

MONSIEUR DIMANCHE.

J'entends...

SGANARELLE, le poussant vers la porte.

Bagatelles.

MONSIEUR DIMANCHE.

Mais...

SGANARELLE, le poussant encore.

Fi !

MONSIEUR DIMANCHE.

Je...

SGANARELLE, le poussant tout à fait hors du théâtre.

Fi ! vous dis-je.[1]

SCÈNE V.

DON JUAN, SGANARELLE, LA VIOLETTE.

LA VIOLETTE, à Don Juan.

Monsieur, voilà monsieur votre père.

DON JUAN.

Ah ! me voici bien ! Il me falloit cette visite pour me faire enrager.

1. Molière place Sganarelle dans une situation semblable à celle de son maître ; mais il l'en tire par des moyens différents, et tout à fait conformes à l'état du personnage et à son éducation. J'ai vu un Sganarelle de province faire rire le parterre aux éclats en demandant, à son tour, des nouvelles de madame Dimanche, de ses enfants, du petit chien Brusquet, etc. (Aimé Martin.)

Il ne faut pas que le valet, qui répète les actions et les discours de son maître, le fasse avec une intention de singerie bouffonne, ni que l'imitation dégénère en une caricature grotesque : tout doit être vrai dans cette répétition, et le motif et le mode. Sganarelle, qui n'a pas plus que son maître d'argent à donner à M. Dimanche, et qui n'a pas les mêmes moyens pour lui imposer et le flatter, lui coupe la parole par des rebuffades, au lieu de lui fermer la bouche par des compliments, et emploie ses bras, à défaut de civilités, pour le mettre à la porte. Chacun doit agir et parler comme il convient à son personnage. (Auger.)

SCÈNE VI.

DON LOUIS, DON JUAN, SGANARELLE.

DON LOUIS.

Je vois bien que je vous embarrasse, et que vous vous passeriez fort aisément de ma venue. A dire vrai, nous nous incommodons étrangement l'un et l'autre; et si vous êtes las de me voir, je suis bien las aussi de vos déportements. Hélas! que nous savons peu ce que nous faisons, quand nous ne laissons pas au ciel le soin des choses qu'il nous faut, quand nous voulons être plus avisés que lui, et que nous venons à l'importuner par nos souhaits aveugles et nos demandes inconsidérées! J'ai souhaité un fils avec des ardeurs non pareilles, je l'ai demandé sans relâche avec des transports incroyables; et ce fils que j'obtiens en fatiguant le ciel de vœux, est le chagrin et le supplice de cette vie même dont je croyois qu'il devoit être la joie et la consolation. De quel œil, à votre avis, pensez-vous que je puisse voir cet amas d'actions indignes, dont on a peine, aux yeux du monde, d'adoucir le mauvais visage; cette suite continuelle de méchantes affaires, qui nous réduisent à toute heure à lasser les bontés du souverain, et qui ont épuisé auprès de lui le mérite de mes services et le crédit de mes amis? Ah! quelle bassesse est la vôtre! Ne rougissez-vous point de mériter si peu votre naissance! Êtes-vous en droit, dites-moi, d'en tirer quelque vanité? Et qu'avez-vous fait dans le monde pour être gentilhomme? Croyez-vous qu'il suffise d'en porter le nom et les armes, et que ce nous soit une gloire d'être sortis d'un sang noble, lorsque nous vivons en infâmes? Non, non, la naissance

n'est rien où la vertu n'est pas.[1] Aussi, nous n'avons part à la gloire de nos ancêtres qu'autant que nous nous efforçons de leur ressembler; et cet éclat de leurs actions qu'ils répandent sur nous, nous impose un engagement de leur faire le même honneur, de suivre les pas qu'ils nous tracent, et de ne point dégénérer de leur vertu, si nous voulons être estimés leurs véritables descendants. Ainsi, vous descendez en vain des aïeux dont vous êtes né; ils vous désavouent pour leur sang, et tout ce qu'ils ont fait d'illustre ne vous donne aucun avantage; au contraire, l'éclat n'en rejaillit sur vous qu'à votre déshonneur, et leur gloire est un flambeau qui éclaire aux yeux d'un chacun la honte de vos actions. Apprenez enfin qu'un gentilhomme qui vit mal est un monstre dans la nature; que la vertu est le premier titre de noblesse; que je regarde bien moins au nom qu'on signe, qu'aux actions qu'on fait, et que je ferois plus d'état du fils d'un crocheteur, qui seroit honnête

1. Il est très-sensible que tout ce discours est rhythmé :

Ah! quelle bassesse est la vôtre!
Ne rougissez-vous point
De mériter si peu votre naissance?
Êtes-vous en droit, dites-moi,
D'en tirer quelque vanité?
Et qu'avez-vous fait dans le monde
Pour être gentilhomme?
Croyez-vous qu'il suffise
D'en porter le nom et les armes?
Et que ce nous soit une gloire
D'être sortis d'un sang noble
Lorsque nous vivons en infâmes?
Non, non,
La naissance n'est rien où la vertu n'est pas...
Ainsi, vous descendez en vain
Des aïeux dont vous êtes né;
Ils vous désavouent pour leur sang,
Et tout ce qu'ils ont fait d'illustre
Ne vous donne aucun avantage;
Au contraire, l'éclat n'en rejaillit sur vous
Qu'à votre déshonneur...

Voyez ce qui a été dit à ce propos tome Ier, page CCXXIX.

homme, que du fils d'un monarque, qui vivroit comme vous.[1]

DON JUAN.

Monsieur, si vous étiez assis, vous en seriez mieux pour parler.

DON LOUIS.

Non, insolent, je ne veux point m'asseoir, ni parler davantage, et je vois bien que toutes mes paroles ne font rien sur ton âme; mais sache, fils indigne, que la tendresse paternelle est poussée à bout par tes actions; que je saurai, plus tôt que tu ne penses, mettre une borne à

1. On retrouveroit ces idées dans un grand nombre de poëtes de l'antiquité et de poëtes du moyen âge.

Qui n'a noble vie,
Je vous certifie
Que noble n'est pas,

disoit l'auteur des *Contredits de Songecreux* au commencement du XVIe siècle. Il faut que les aristocraties soient tout à fait épuisées et perdues, pour que ce lieu commun puisse être, comme au temps de Beaumarchais, considéré comme une vérité pernicieuse et une dangereuse hardiesse. Avant Molière, Corneille avoit fait entendre sur la scène les mêmes maximes dans la scène de Géronte et de Dorante au cinquième acte du *Menteur :*

Croyez-vous qu'il suffit d'être sorti de moi ?.....
Et ne savez-vous point, avec toute la France,
D'où ce titre d'honneur a tiré sa naissance,
Et que la vertu seule a mis en ce haut rang
Ceux qui l'ont jusqu'à moi fait passer dans leur sang ?...
Où le sang a manqué, si la vertu l'acquiert,
Où le sang l'a donné, le vice aussi le perd ;
Ce qui naît d'un moyen périt par son contraire ;
Tout ce que l'un a fait, l'autre le peut défaire ;
Et, dans la lâcheté du vice où je te voi,
Tu n'es plus gentilhomme, etant sorti de moi.

Ces deux scènes, celles de Corneille dans *le Menteur* et de Molière dans *le Festin de Pierre*, ont toujours appelé la citation des vers d'Horace, dans l'*Épître aux Pisons :*

Interdum tamen et vocem comœdia tollit
Iratusque Chremes tumido delitigat ore.

« La comédie aussi par moments élève la voix, et Chrémès irrité parle un langage imposant. »

tes déréglements, prévenir sur toi le courroux du ciel, et laver, par ta punition, la honte de t'avoir fait naître.

SCÈNE VII.

DON JUAN, SGANARELLE.

DON JUAN, adressant encore la parole à son père quoiqu'il soit sorti.

Hé! mourez le plus tôt que vous pourrez, c'est le mieux que vous puissiez faire. Il faut que chacun ait son tour, et j'enrage de voir des pères qui vivent autant que leurs fils.[1] (Il se met dans un fauteuil.)

SGANARELLE.

Ah! monsieur, vous avez tort.

DON JUAN, se levant.

J'ai tort!

SGANARELLE, tremblant.

Monsieur...

DON JUAN.

J'ai tort![2]

SGANARELLE.

Oui, monsieur, vous avez tort d'avoir souffert ce qu'il vous a dit, et vous le deviez mettre dehors par les épaules. A-t-on jamais rien vu de plus impertinent? un père venir

1. L'auteur espagnol Tirso de Molina a tracé la scène entre Don Diego Tenorio et Don Juan son fils, mais sans lui donner de développements. Dans les imitations françoises antérieures à Molière, Don Juan s'emporte à des injures, et, dans la pièce de Villiers, il va jusqu'à frapper son père du poing. Une insolence ironique, un vœu impie suffisent ici à montrer le fils dénaturé, et conservent au personnage son caractère et son rang, comme sa dignité au théâtre. Qu'auroit dit le sieur de Rochemont, si Molière avoit suivi l'exemple de ses prédécesseurs!

2. Ce *j'ai tort!* répété deux fois par Don Juan, est le cri d'une mauvaise conscience : le reproche de son valet n'exciteroit pas tant sa fureur, s'il ne sentoit lui-même à quel point il le mérite. (Auger.)

faire des remontrances à son fils, et lui dire de corriger ses actions, de se ressouvenir de sa naissance, de mener une vie d'honnête homme, et cent autres sottises de pareille nature! Cela se peut-il souffrir à un homme comme vous, qui savez comme il faut vivre? J'admire votre patience, et, si j'avois été en votre place, je l'aurois envoyé promener. (Bas, à part.) O complaisance maudite! à quoi me réduis-tu!

DON JUAN.

Me fera-t-on souper bientôt?

SCÈNE VIII.

DON JUAN, SGANARELLE, RAGOTIN.

RAGOTIN.

Monsieur, voici une dame voilée qui vient vous parler.

DON JUAN.

Que pourroit-ce être?

SGANARELLE.

Il faut voir.

SCÈNE IX.

DONE ELVIRE, voilée; DON JUAN, SGANARELLE.

DONE ELVIRE.

Ne soyez point surpris, Don Juan, de me voir à cette heure et dans cet équipage. C'est un motif pressant qui m'oblige à cette visite; et ce que j'ai à vous dire ne veut point du tout de retardement. Je ne viens point ici pleine de ce courroux que j'ai tantôt fait éclater; et vous me voyez bien changée de ce que j'étois ce matin. Ce n'est plus cette Done Elvire qui faisoit des vœux contre vous, et

dont l'âme irritée ne jetoit que menaces et ne respiroit que vengeance. Le ciel a banni de mon âme toutes ces indignes ardeurs que je sentois pour vous, tous ces transports tumultueux d'un attachement criminel, tous ces honteux emportements d'un amour terrestre et grossier; et il n'a laissé dans mon cœur pour vous qu'une flamme épurée de tout le commerce des sens, une tendresse toute sainte, un amour détaché de tout, qui n'agit point pour soi, et ne se met en peine que de votre intérêt.

DON JUAN, bas, à Sganarelle.

Tu pleures, je pense?

SGANARELLE.

Pardonnez-moi.

DONE ELVIRE.

C'est ce parfait et pur amour qui me conduit ici pour votre bien, pour vous faire part d'un avis du ciel, et tâcher de vous retirer du précipice où vous courez. Oui, Don Juan, je sais tous les déréglements de votre vie; et ce même ciel, qui m'a touché le cœur et fait jeter les yeux sur les égarements de ma conduite, m'a inspiré de vous venir trouver, et de vous dire de sa part que vos offenses ont épuisé sa miséricorde, que sa colère redoutable est prête de tomber sur vous, qu'il est en vous de l'éviter par un prompt repentir, et que peut-être vous n'avez pas encore un jour à vous pouvoir soustraire au plus grand de tous les malheurs. Pour moi, je ne tiens plus à vous par aucun attachement du monde. Je suis revenue, grâce au ciel, de toutes mes folles pensées; ma retraite est résolue, et je ne demande qu'assez de vie pour pouvoir expier la faute que j'ai faite, et mériter, par une austère pénitence, le pardon de l'aveuglement où m'ont plongée les transports d'une passion condamnable. Mais, dans cette retraite, j'aurois une dou-

leur extrême qu'une personne que j'ai chérie tendrement devînt un exemple funeste de la justice du ciel;[1] et ce me sera une joie incroyable, si je puis vous porter à détourner de dessus votre tête l'épouvantable coup qui vous menace. De grâce, Don Juan, accordez-moi, pour dernière faveur, cette douce consolation: ne me refusez point votre salut, que je vous demande avec larmes; et, si vous n'êtes point touché de votre intérêt, soyez-le au moins de mes prières, et m'épargnez le cruel déplaisir de vous voir condamner à des supplices éternels.

SGANARELLE, à part.

Pauvre femme!

DONE ELVIRE.

Je vous ai aimé avec une tendresse extrême, rien au monde ne m'a été aussi cher que vous; j'ai oublié mon

1. Quelques commentateurs, en voyant ce mot *ciel* si fréquemment répété, ont émis l'opinion que Molière avoit été obligé de substituer ce mot au mot *Dieu* chaque fois qu'il avoit employé celui-ci, et que c'étoit là sans doute une des premières corrections qu'on eût exigées de lui. Cette supposition est fort peu admissible, puisque les éditions hollandaises, qui n'offrent aucune trace de tels scrupules, donnent le texte que nous reproduisons. C'étoit déjà beaucoup pour Molière que de se tenir à la première expression. Ses contemporains, Dorimond, Villiers, Rosimond, se servent tous du pluriel *les dieux*, qui, reportant les esprits vers le temps du paganisme, effarouchoit moins les consciences, quoique ce terme fût placé souvent sur les lèvres de moines, de religieuses, etc. L'auteur italien avoit soin de mettre en tête du *Convitato di pietra, opera regia ed esemplare*, cet avertissement qui écartoit toute objection :

« *Cortese lettore, si protesta l'autore, che servendosi delle voci* fato, fortuna, cielo, deita, *e simili, non intende siano prese in senso di verita, ma solo come mere espressioni poetiche; stante che egli vive sottoposto al retto giudizio della cattolica chiesa. Vivi felice.* »

« Courtois lecteur, l'auteur proteste qu'en se servant des mots : *destin, fortune, ciel, divinité*, et autres semblables, il n'a pas l'intention qu'ils soient pris dans leur vrai sens, mais seulement comme de pures expressions poétiques ; et il est soumis du reste à l'autorité de l'église catholique. Vivez heureux. »

devoir pour vous, j'ai fait toutes choses pour vous; et toute la récompense que je vous en demande, c'est de corriger votre vie, et de prévenir votre perte. Sauvez-vous, je vous prie, ou pour l'amour de vous, ou pour l'amour de moi. Encore une fois, Don Juan, je vous le demande avec larmes; et, si ce n'est assez des larmes d'une personne que vous avez aimée, je vous en conjure par tout ce qui est le plus capable de vous toucher.

SGANARELLE, à part, regardant Don Juan.

Cœur de tigre!

DONE ELVIRE.

Je m'en vais après ce discours; et voilà tout ce que j'avois à vous dire.

DON JUAN.

Madame, il est tard, demeurez ici. On vous y logera le mieux qu'on pourra.

DONE ELVIRE.

Non, Don Juan, ne me retenez pas davantage.

DON JUAN.

Madame, vous me ferez plaisir de demeurer, je vous assure.

DONE ELVIRE.

Non, vous dis-je; ne perdons point de temps en discours superflus. Laissez-moi vite aller, ne faites aucune instance pour me conduire, et songez seulement à profiter de mon avis.[1]

1. Il n'y a rien de plus touchant que le langage d'Elvire : l'austérité des idées religieuses y est tempérée, adoucie par les témoignages de ce tendre intérêt qu'une femme ne cesse de porter à l'homme qu'elle a véritablement aimé. (AUGER.)

SCÈNE X.

DON JUAN, SGANARELLE.

DON JUAN.

Sais-tu bien que j'ai encore senti quelque peu d'émotion pour elle, que j'ai trouvé de l'agrément dans cette nouveauté bizarre, et que son habit négligé, son air languissant et ses larmes, ont réveillé en moi quelques petits restes d'un feu éteint?

SGANARELLE.

C'est-à-dire que ses paroles n'ont fait aucun effet sur vous.

DON JUAN.

Vite à souper.

SGANARELLE.

Fort bien.

SCÈNE XI.

DON JUAN, SGANARELLE, LA VIOLETTE, RAGOTIN.

DON JUAN, se mettant à table.

Sganarelle, il faut songer à s'amender, pourtant.

SGANARELLE.

Oui-da.

DON JUAN.

Oui, ma foi, il faut s'amender. Encore vingt ou trente ans de cette vie-ci, et puis nous songerons à nous.

SGANARELLE.

Oh!

DON JUAN.

Qu'en dis-tu ?

SGANARELLE.

Rien. Voilà le souper. (Il prend un morceau d'un des plats qu'on apporte, et le met dans sa bouche.)

DON JUAN.

Il me semble que tu as la joue enflée : qu'est-ce que c'est? Parle donc. Qu'as-tu là?

SGANARELLE.

Rien.

DON JUAN.

Montre un peu. Parbleu ! c'est une fluxion qui lui est tombée sur la joue. Vite une lancette pour percer cela ! le pauvre garçon n'en peut plus, et cet abcès le pourroit étouffer. Attends : voyez comme il étoit mûr ! Ah ! coquin que vous êtes ! [1]

SGANARELLE.

Ma foi, monsieur, je voulois savoir si votre cuisinier n'avoit point mis trop de sel ou trop de poivre.

DON JUAN.

Allons, mets-toi là et mange. J'ai affaire de toi, quand j'aurai soupé. Tu as faim, à ce que je vois.

SGANARELLE, se mettant à table.

Je le crois bien, monsieur, je n'ai point mangé depuis ce matin. Tâtez de cela, voilà qui est le meilleur du monde. (A Ragotin, qui, à mesure que Sganarelle met quelque chose sur son assiette, la lui ôte dès que Sganarelle tourne la tête.) Mon assiette, mon assiette ! Tout doux, s'il vous plaît. Vertubleu ! petit compère, que vous êtes habile à donner des assiettes nettes !

1. Ce petit jeu de théâtre n'étoit qu'un foible souvenir des innombrables lazzi d'Arlequin.

Et vous, petit la Violette, que vous savez présenter à boire à propos!

(Pendant que la Violette donne à boire à Sganarelle, Ragotin ôte encore son assiette.)

DON JUAN.

Qui peut frapper de cette sorte?

SGANARELLE.

Qui diable nous vient troubler dans notre repas?

DON JUAN.

Je veux souper en repos, au moins, et qu'on ne laisse entrer personne.

SGANARELLE.

Laissez-moi faire, je m'y en vais moi-même.

DON JUAN, voyant venir Sganarelle effrayé.

Qu'est-ce donc? qu'y a-t-il?

SGANARELLE, baissant la tête comme la statue.

Le... qui est là.

DON JUAN.

Allons voir, et montrons que rien ne me sauroit ébranler.

SGANARELLE.

Ah! pauvre Sganarelle, où te cacheras-tu?

SCÈNE XII.

DON JUAN, LA STATUE DU COMMANDEUR, SGANARELLE, LA VIOLETTE, RAGOTIN.

DON JUAN, à ses gens.

Une chaise et un couvert. Vite donc. (Don Juan et la statue se mettent à table.) — (A Sganarelle.) Allons, mets-toi à table.

SGANARELLE.

Monsieur, je n'ai plus faim.

DON JUAN.

Mets-toi là, te dis-je. A boire. A la santé du commandeur! Je te la porte, Sganarelle! qu'on lui donne du vin.

SGANARELLE.

Monsieur, je n'ai pas soif.

DON JUAN.

Bois et chante ta chanson, pour régaler le commandeur.

SGANARELLE.

Je suis enrhumé, monsieur.

DON JUAN.

Il n'importe. Allons. Vous autres, (A ses gens.) venez, accompagnez sa voix.

LA STATUE.

Don Juan, c'est assez. Je vous invite à venir demain souper avec moi. En aurez-vous le courage?

DON JUAN.

Oui, j'irai accompagné du seul Sganarelle.

SGANARELLE.

Je vous rends grâces, il est demain jeûne pour moi.

DON JUAN, à Sganarelle.

Prends ce flambeau.

LA STATUE.

On n'a pas besoin de lumière, quand on est conduit par le ciel.[1]

1. La fin de cette pièce incline nécessairement vers le drame, et vers le drame le plus sombre. Molière cherche à se maintenir le plus longtemps possible sur le terrain de la comédie. Il a placé la scène de M. Dimanche avant les deux scènes sérieuses de Don Louis et de Done Elvire, et il a fait suivre celles-ci des parades du souper, qui, à la représentation, peuvent se prolonger plus ou moins. Il faut remarquer ces combinaisons du poëte, lors même qu'on trouveroit que le résultat n'en est pas à l'abri de la critique.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente une campagne.

SCÈNE PREMIERE.

DON LOUIS, DON JUAN, SGANARELLE.

DON LOUIS.

Quoi! mon fils, seroit-il possible que la bonté du ciel eût exaucé mes vœux? Ce que vous me dites est-il bien vrai? Ne m'abusez-vous point d'un faux espoir, et puis-je prendre quelque assurance sur la nouveauté surprenante d'une telle conversion?

DON JUAN, faisant l'hypocrite.[1]

Oui, vous me voyez revenu de toutes mes erreurs, je ne suis plus le même d'hier au soir, et le ciel tout d'un coup a fait en moi un changement qui va surprendre tout le monde. Il a touché mon âme et dessillé mes yeux; et je regarde avec horreur le long aveuglement où j'ai été, et les désordres criminels de la vie que j'ai menée. J'en repasse

1. Don Juan s'est montré jusqu'à ce jour tel qu'il est, autant ennemi du ciel que de la terre, n'ayant de loi que son caprice, et de maximes que celles du plaisir et de la débauche; mais la haine universelle est prête à l'accabler, mais le déshonneur de celles qu'il a trompées suscite contre lui le courroux de puissantes familles, mais l'aversion publique lui enlève tous ses amis, et le livre à un isolement qui l'inquiète et qui le fatigue, mais les dettes qui le pressent gênent toutes ses dépenses depuis que la méfiance lui a fermé

dans mon esprit toutes les abominations, et m'étonne comme le ciel les a pu souffrir si longtemps, et n'a pas vingt fois sur ma tête laissé tomber les coups de sa justice redoutable. Je vois les grâces que sa bonté m'a faites en ne me punissant point de mes crimes, et je prétends en profiter comme je dois, faire éclater aux yeux du monde un soudain changement de vie, réparer par là le scandale de mes actions passées, et m'efforcer d'en obtenir du ciel une pleine rémission. C'est à quoi je vais travailler; et je vous prie, monsieur, de vouloir bien contribuer à ce dessein, et de m'aider vous-même à faire choix d'une personne qui me serve de guide, et sous la conduite de qui je puisse marcher sûrement dans le chemin où je m'en vais entrer.

DON LOUIS.

Ah! mon fils, que la tendresse d'un père est aisément rappelée, et que les offenses d'un fils s'évanouissent vite au moindre mot de repentir! Je ne me souviens plus déjà de tous les déplaisirs que vous m'avez donnés, et tout est effacé par les paroles que vous venez de me faire entendre. Je ne me sens pas, je l'avoue; je jette des larmes de joie; tous mes vœux sont satisfaits, et je n'ai plus rien désormais à demander au ciel. Embrassez-moi, mon fils, et persistez, je vous conjure, dans cette louable pensée. Pour moi, j'en vais, tout de ce pas, porter l'heureuse nouvelle à votre mère, partager avec elle les doux transports du

toutes les bourses; insolvable et poursuivi, il est maudit et déshérité par son père. C'est peu de tant de périls : on feint que l'ombre d'un homme tué de sa main s'attache à ses traces pour l'effrayer, image ingénieuse du remords secret qui contriste les plus scélérats. C'est alors que la force des choses le réduit à songer aux ressources du mensonge et de l'imposture. Sa volonté de tout railler et de tout braver cède à ses nouvelles réflexions : il change alors, non de caractère, mais de langage et de maintien. (N. LEMERCIER.)

ravissement où je suis, et rendre grâces au ciel des saintes résolutions qu'il a daigné vous inspirer.[1]

SCÈNE II.

DON JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Ah ! monsieur, que j'ai de joie de vous voir converti ! Il y a longtemps que j'attendois cela; et voilà, grâces au ciel, tous mes souhaits accomplis.

DON JUAN.

La peste le benêt !

SGANARELLE.

Comment, le benêt ?

DON JUAN.

Quoi ! tu prends pour de bon argent ce que je viens de dire, et tu crois que ma bouche étoit d'accord avec mon cœur ?

SGANARELLE.

Quoi ! ce n'est pas... Vous ne... Votre... (A part.) Oh ! quel homme ! quel homme ! quel homme !

DON JUAN.

Non, non, je ne suis point changé, et mes sentiments sont toujours les mêmes.

SGANARELLE.

Vous ne vous rendez pas à la surprenante merveille de cette statue mouvante et parlante ?

1. Cette grande péripétie appartient à Molière. Don Juan finit par rejoindre Tartuffe : il semble que Molière ait par là voulu marquer la connexité des deux œuvres. Il est du moins indubitable que c'est en vue du *Tartuffe* qu'il a surtout développé ces scènes, et pour infliger aux adversaires de la pièce prohibée la vigoureuse réplique qu'on lira plus loin.

DON JUAN.

Il y a bien quelque chose là dedans que je ne comprends pas; mais, quoi que ce puisse être, cela n'est pas capable, ni de convaincre mon esprit, ni d'ébranler mon âme; et, si j'ai dit que je voulois corriger ma conduite, et me jeter dans un train de vie exemplaire, c'est un dessein que j'ai formé par pure politique, un stratagème utile, une grimace nécessaire où je veux me contraindre, pour ménager un père dont j'ai besoin, et me mettre à couvert, du côté des hommes, de cent fâcheuses aventures qui pourroient m'arriver. Je veux bien, Sganarelle, t'en faire confidence, et je suis bien aise d'avoir un témoin du fond de mon âme, et des véritables motifs qui m'obligent à faire les choses.[1]

SGANARELLE.

Quoi! vous ne croyez rien du tout, et vous voulez cependant* vous ériger en homme de bien?

* Var. *Quoi! toujours libertin et débauché, vous voulez cependant* (1682.)

1. Quelque impudent qu'on soit, on ne confie à personne sans nécessité un projet aussi odieux et surtout aussi vil que celui de couvrir ses vices du dehors des vertus, en un mot, de se faire hypocrite; et Molière pensoit ainsi, car il s'est bien gardé de donner un confident à Tartuffe. Cependant Don Juan, qui pourroit faire de Sganarelle sa première dupe, va lui révéler son lâche dessein, et lui en développer les avantages avec une profondeur d'idées qui doit passer la portée d'un esprit aussi simple. Il est évident que c'est pour le spectateur, et non point pour Sganarelle, que Don Juan va étaler si complaisamment son détestable système. C'est une petite faute contre les convenances dramatiques, que Molière a sentie le premier; car il fait dire à Don Juan : « Je veux bien, Sganarelle, t'en faire confidence, et je suis bien aise d'avoir un témoin du fond de mon âme. » Il est à remarquer que cette précaution de l'auteur devient un nouveau trait de caractère dans la bouche du personnage. Ce que Don Juan redoute par-dessus tout, c'est que, passé le temps où il lui semblera nécessaire de dissimuler, on croie qu'il a éprouvé un repentir sincère; et il veut que quelqu'un puisse témoigner au besoin que, s'il a pris un moment le masque de la vertu, c'est uniquement pour être vicieux avec impunité. (Auger.)

DON JUAN.

Et pourquoi non? il y en a tant d'autres comme moi, qui se mêlent de ce métier, et qui se servent du même masque, pour abuser le monde!

SGANARELLE.

Ah! quel homme! quel homme!

DON JUAN.

Il n'y a plus de honte maintenant à cela; l'hypocrisie est un vice à la mode, et tous les vices à la mode passent pour vertus. Le personnage d'homme de bien est le meilleur de tous les personnages qu'on puisse jouer; * la profession d'hypocrite a de merveilleux avantages.** C'est un art de qui l'imposture est toujours respectée; et, quoiqu'on la découvre, on n'ose rien dire contre elle. Tous les autres vices des hommes sont exposés à la censure, et chacun a la liberté de les attaquer hautement; mais l'hypocrisie est un vice privilégié qui, de sa main, ferme la bouche à tout le monde, et jouit en repos d'une impunité souveraine. On lie, à force de grimaces, une société étroite avec tous les gens du parti. Qui en choque un, se les attire tous sur les bras;*** et ceux que l'on sait même agir de bonne foi là-dessus, et que chacun connoît pour être véritablement touchés, ceux-là, dis-je, sont toujours les dupes des autres;**** ils donnent bonnement***** dans le panneau des grimaciers, et appuient aveuglément les singes de leurs

* Cette phrase, « le personnage d'homme de bien, etc., » est omise dans l'édition cartonnée de 1682.

** Var. *Aujourd'hui, la profession d'hypocrite a de merveilleux avantages.* (1694.)

*** Var. *Se les jette tous sur les bras;* (1694.)

**** Var. *Ceux-là, dis-je, sont le plus souvent les dupes des autres;* (1682.)

***** Var. *Ils donnent hautement* (1694.)

actions. Combien crois-tu que j'en connoisse, qui, par ce stratagème, ont rhabillé adroitement les désordres de leur jeunesse, qui se font un bouclier du manteau de la religion,* et, sous cet habit respecté,** ont la permission d'être les plus méchants hommes du monde? On a beau savoir leurs intrigues, et les connoître pour ce qu'ils sont, ils ne laissent pas pour cela d'être en crédit parmi les gens; et quelque baissement de tête, un soupir mortifié, et deux roulements d'yeux, rajustent dans le monde tout ce qu'ils peuvent faire. C'est sous cet abri favorable que je veux me sauver, et mettre en sûreté mes affaires.*** Je ne quitterai point mes douces habitudes; mais j'aurai soin de me cacher, et me divertirai à petit bruit. Que si je viens à être découvert, je verrai, sans me remuer, prendre mes intérêts à toute la cabale,****[1] et je serai défendu par

* Le membre de phrase, « qui se font un bouclier du manteau de la religion, » est omis dans l'édition cartonnée de 1682.

** VAR. *Et, sous un dehors respecté*, (1682.)

*** VAR. *C'est sous cet abri favorable que je veux mettre en sûreté mes affaires.* (1682.)

**** VAR. *A toute ma cabale,* (1682.)

1. Ce mot *la cabale*, qui, vers l'époque où Molière arrivoit de province à Paris, s'entendoit encore de la société des Précieuses, avoit pris depuis lors un autre sens et désignoit un parti organisé au nom de la dévotion, et qui, porté par le courant du siècle, faisoit des progrès rapides : « Molière, dit Geoffroy, n'étoit pas de ceux qui attaquent la religion au moment où l'impiété devient à la mode. Mais, quand la piété étoit le plus en honneur et exerçoit une influence croissante, il s'est élevé contre l'hypocrisie qui en prend le masque. Rien n'égale, pour la vigueur de la touche et l'éclat du coloris, le tableau que Don Juan trace des avantages de l'hypocrisie. »

L'appréciation de Geoffroy reste plus juste que la critique de ceux qui, confondant la religion avec la secte janséniste, prétendent que la religion, à cette époque, étoit persécutée. On ne parviendra jamais à faire croire que Louis XIV, malgré ses déréglements personnels, ait été, à aucun instant de son règne, un persécuteur de la religion. Il suffiroit du reste, pour réfuter ces assertions tout à fait contraires à la vérité historique, de lire les pamphlets dirigés contre Molière, à l'occasion du *Tartuffe* et du *Festin de Pierre*, par le curé de Saint-Barthélemy et par le sieur de Rochemont.

elle envers et contre tous. Enfin, c'est là le vrai moyen de faire impunément tout ce que je voudrai. Je m'érigerai en censeur des actions d'autrui, jugerai mal de tout le monde, et n'aurai bonne opinion que de moi. Dès qu'une fois on m'aura choqué tant soit peu, je ne pardonnerai jamais, et garderai tout doucement une haine irréconciliable. Je ferai le vengeur des intérêts du ciel;* et, sous ce prétexte commode, je pousserai mes ennemis, je les accuserai d'impiété, et saurai déchaîner contre eux des zélés indiscrets, qui, sans connoissance de cause, crieront en public contre eux,** qui les accableront d'injures, et les damneront hautement de leur autorité privée.[1] C'est ainsi qu'il faut profiter des foiblesses des hommes, et qu'un sage esprit s'accommode aux vices de son siècle.[2]

SGANARELLE.

O ciel! qu'entends-je ici? il ne vous manquoit plus que d'être hypocrite, pour vous achever de tout point, et voilà le comble des abominations. Monsieur, cette dernière-ci m'emporte, et je ne puis m'empêcher de parler. Faites-moi tout ce qu'il vous plaira; battez-moi, assommez-moi de coups, tuez-moi, si vous voulez; il faut que je décharge mon cœur, et qu'en valet fidèle, je vous dise ce que je

* Var. *Je ferai le vengeur de la vertu opprimée;* (1682.)
** Var. *Après eux*, (1694.)

1. Molière a emprunté cette pensée de la satire de Boileau à M. l'abbé Le Vayer :

> Un bigot orgueilleux qui, dans sa vanité,
> Croit duper jusqu'à Dieu par son zèle affecté,
> Couvrant tous ses défauts d'une sainte apparence,
> Damne tous les humains de sa pleine puissance.

Cette satire avoit été imprimée en 1664.

2. Cette tirade est surtout une protestation vigoureuse contre les dénonciateurs et les proscripteurs du *Tartuffe*.

dois. Sachez, monsieur, que tant va la cruche à l'eau, qu'enfin elle se brise; et, comme dit fort bien cet auteur que je ne connois pas, l'homme est en ce monde ainsi que l'oiseau sur la branche; la branche est attachée à l'arbre; qui s'attache à l'arbre suit de bons préceptes; les bons préceptes valent mieux que les belles paroles; les belles paroles se trouvent à la cour; à la cour sont les courtisans; les courtisans suivent la mode; la mode vient de la fantaisie; la fantaisie est une faculté de l'âme; l'âme est ce qui nous donne la vie; la vie finit par* la mort;* la mort nous fait penser au ciel; le ciel est au-dessus de la terre; la terre n'est point la mer; la mer est sujette aux orages; les orages tourmentent les vaisseaux; les vaisseaux ont besoin d'un bon pilote; un bon pilote a de la prudence; la prudence n'est pas dans les jeunes gens; les jeunes gens doivent obéissance aux vieux; les vieux aiment les richesses; les richesses font les riches; les riches ne sont pas pauvres; les pauvres ont de la nécessité; la nécessité n'a point de loi; qui n'a pas de loi vit en bête brute; et, par conséquent, vous serez damné à tous les diables.[1]

DON JUAN.

O le beau raisonnement!

SGANARELLE.

Après cela, si vous ne vous rendez, tant pis pour vous.

* L'édition cartonnée de 1682 interrompt ici le raisonnement de Sganarelle et achève la tirade par ces mots : *Hé!... songez à ce que vous deviendrez.*

1. Les crimes de Don Juan n'ont pu jusqu'ici faire braver à Sganarelle la peur des mauvais traitements. Cette fois, en voyant son maître prêt à devenir hypocrite, il s'emporte et laisse éclater son indignation; mais à mesure qu'il parle la réflexion lui vient, et, après le premier mouvement, il se trouve embarrassé de continuer sa harangue et tombe dans le triple galimatias d'où il ne sort que par un effort d'énergie extraordinaire.

SCÈNE III.

DON CARLOS, DON JUAN, SGANARELLE.

DON CARLOS.

Don Juan, je vous trouve à propos, et suis bien aise de vous parler ici plutôt que chez vous, pour vous demander vos résolutions. Vous savez que ce soin me regarde, et que je me suis, en votre présence, chargé de cette affaire. Pour moi, je ne le cèle point, je souhaite fort que les choses aillent dans la douceur; et il n'y a rien que je ne fasse pour porter votre esprit à vouloir prendre cette voie, et pour vous voir publiquement confirmer à ma sœur le nom de votre femme.

DON JUAN, d'un ton hypocrite.

Hélas! je voudrois bien de tout mon cœur vous donner la satisfaction que vous souhaitez; mais le ciel s'y oppose directement; il a inspiré à mon âme le dessein de changer de vie, et je n'ai point d'autres pensées maintenant que de quitter entièrement tous les attachements du monde, de me dépouiller au plus tôt de toutes sortes de vanités, et de corriger désormais par une austère conduite tous les déréglements criminels où m'a porté le feu d'une aveugle jeunesse.

DON CARLOS.

Ce dessein, Don Juan, ne choque point ce que je dis: et la compagnie d'une femme légitime peut bien s'accommoder avec les louables pensées que le ciel vous inspire.*

DON JUAN.

Hélas! point du tout. C'est un dessein que votre sœur

* VAR. *Que le ciel vous imprime.* (1694.)

elle-même a pris; elle a résolu sa retraite, et nous avons été touchés tous deux en même temps.

DON CARLOS.

Sa retraite ne peut nous satisfaire, pouvant être imputée au mépris que vous feriez d'elle et de notre famille; et notre honneur demande qu'elle vive avec vous.

DON JUAN.

Je vous assure que cela ne se peut. J'en avois, pour moi, toutes les envies du monde; et je me suis, même encore aujourd'hui, conseillé au ciel pour cela; mais lorsque je l'ai consulté, j'ai entendu une voix qui m'a dit que je ne devois point songer à votre sœur, et qu'avec elle, assurément, je ne ferois point mon salut.

DON CARLOS.

Croyez-vous, Don Juan, nous éblouir par ces belles excuses?

DON JUAN.

J'obéis à la voix du ciel.

DON CARLOS.

Quoi! vous voulez que je me paye d'un semblable discours?

DON JUAN.

C'est le ciel qui le veut ainsi.

DON CARLOS.

Vous aurez fait sortir ma sœur d'un couvent pour la laisser ensuite?

DON JUAN.

Le ciel l'ordonne de la sorte.

DON CARLOS.

Nous souffrirons cette tache en notre famille?

DON JUAN.

Prenez-vous-en au ciel.

DON CARLOS.

Hé quoi! toujours le ciel!

DON JUAN.

Le ciel le souhaite comme cela.

DON CARLOS.

Il suffit, Don Juan, je vous entends. Ce n'est pas ici que je veux vous prendre, et le lieu ne le souffre pas; mais, avant qu'il soit peu, je saurai vous trouver.

DON JUAN.

Vous ferez ce que vous voudrez. Vous savez que je ne manque point de cœur, et que je sais me servir de mon épée quand il le faut. Je m'en vais passer tout à l'heure dans cette petite rue écartée qui mène au grand couvent; mais je vous déclare, pour moi, que ce n'est point moi qui me veux battre; le ciel m'en défend la pensée; et si vous m'attaquez, nous verrons ce qui en arrivera.

DON CARLOS.

Nous verrons, de vrai, nous verrons.[1]

SCÈNE IV.

DON JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Monsieur, quel diable de style prenez-vous là? Ceci est bien pis que le reste, et je vous aimerois bien mieux encore comme vous étiez auparavant. J'espérois toujours de votre salut: mais c'est maintenant que j'en désespère; et je crois que le ciel, qui vous a souffert jusques ici, ne pourra souffrir du tout cette dernière horreur.

1. Dans la scène précédente, Don Juan a exposé la théorie de l'hypocrisie. Dans celle-ci, il la met en pratique.

DON JUAN.

Va, va, le ciel n'est pas si exact que tu penses; et si toutes les fois que les hommes...

SCÈNE V.

DON JUAN, SGANARELLE, UN SPECTRE en femme voilée.

SGANARELLE, apercevant le spectre.

Ah! monsieur, c'est le ciel qui vous parle, et c'est un avis qu'il vous donne.

DON JUAN.

Si le ciel me donne un avis, il faut qu'il parle un peu plus clairement, s'il veut que je l'entende.

LE SPECTRE.

Don Juan n'a plus qu'un moment à pouvoir profiter de la miséricorde du ciel, et s'il ne se repent ici, sa perte est résolue.

SGANARELLE.

Entendez-vous, monsieur?

DON JUAN.

Qui ose tenir ces paroles? Je crois connoître cette voix.

SGANARELLE.

Ah! monsieur, c'est un spectre, je le reconnois au marcher.

DON JUAN.

Spectre, fantôme, ou diable, je veux voir ce que c'est.

(Le spectre change de figure, et représente le Temps, avec sa faux à la main.)

SGANARELLE.

O ciel! voyez-vous, monsieur, ce changement de figure?

DON JUAN.

Non, non, rien n'est capable de m'imprimer de la terreur; et je veux éprouver, avec mon épée, si c'est un corps ou un esprit.

(Le spectre s'envole, dans le temps que Don Juan veut le frapper.)

SGANARELLE.

Ah! monsieur, rendez-vous à tant de preuves, et jetez-vous vite dans le repentir.

DON JUAN.

Non, non, il ne sera pas dit, quoi qu'il arrive, que je sois capable de me repentir. Allons, suis-moi.[1]

SCÈNE VI.

LA STATUE DU COMMANDEUR, DON JUAN, SGANARELLE.

LA STATUE.

Arrêtez, Don Juan. Vous m'avez hier donné parole de venir manger avec moi.

DON JUAN.

Oui. Où faut-il aller?

LA STATUE.

Donnez-moi la main.

DON JUAN.

La voilà.

LA STATUE.

Don Juan, l'endurcissement au péché traîne une mort

1. On s'est demandé pourquoi Molière, au lieu de se contenter du merveilleux donné par le sujet, y a ajouté une scène de son invention. C'est que Molière, déterminé à exécuter la scène du dénouement avec la rapidité que l'on va voir, devoit préparer par un peu de surnaturel le prodige qui est sur le point d'éclater. La loi de la gradation des idées l'obligeoit de ménager quelques prestiges, avant-coureurs de la catastrophe finale.

funeste ; et les grâces du ciel que l'on renvoie ouvrent un chemin à sa foudre.

DON JUAN.

O ciel! que sens-je? un feu invisible me brûle, je n'en puis plus, et tout mon corps devient un brasier ardent. Ah![1]

(Le tonnerre tombe avec un grand bruit et de grands éclairs sur Don Juan. La terre s'ouvre et l'abîme; et il sort de grands feux de l'endroit où il est tombé.)

1. Cette scène a un tout autre développement dans la comédie espagnole. Nous en avons cité un court extrait dans la Notice préliminaire, page 341 du présent volume. A une époque où le merveilleux de la légende n'avoit rien qui pût choquer les esprits, où il produisoit sur eux au contraire une grande impression, cette scène étoit ce qu'il y avoit de plus important dans la pièce, et Tirso de Molina ne pouvoit trop y insister. Pour Molière, il n'y avoit plus là qu'une allégorie, et sans renoncer à faire usage d'un de ces moyens de dénouement que l'art antique admettoit sans difficulté, il devoit abréger une fantasmagorie à laquelle il sentoit bien que les spectateurs de son temps étoient peu crédules.

La pièce de Molière étoit toutefois tellement prise dans la réalité des choses qu'il a paru à beaucoup de critiques qu'on n'auroit pas dû en sortir même au dénouement et qu'il n'auroit pas fallu recourir à une péripétie surhumaine pour la punition de Don Juan. On a rappelé à ce sujet le dénouement du roman de *Clarisse Harlowe* de Richardson. « Lovelace, dit Geoffroy, est puni dans ce roman par ses propres crimes; il est en quelque sorte battu de ses propres armes. Cet homme, si fier de son adresse, si vain de ses exploits, rencontre enfin un adversaire qui, sans être aussi conquérant que lui en amour, est encore plus adroit au combat, plus intrépide et plus ferme. Lovelace périt victime de ses intrigues et dévoré de remords. Je ne sais quelle terreur s'empare de l'esprit du lecteur au récit de ce duel vraiment tragique, où l'infortunée Clarisse trouve un vengeur et le scélérat Lovelace le juste châtiment de ses forfaits. Les ombres et les revenants ne seroient pas aussi terribles. » On pourra juger de cette opinion littéraire. Il nous semble toutefois que la critique moderne, plus compréhensive, pourroit bien trouver quelques arguments à opposer à Geoffroy, se montrer moins blessée du dénouement de Molière, et même regretter que le poëte n'y ait pas eu un peu plus de confiance, ou peut-être qu'il ait cru à la satiété du public. Il y a là matière à discussion. Ce qui est incontestable, c'est que l'œuvre est très-grande et très-haute, qu'on l'apprécie aujourd'hui mieux qu'on n'a jamais fait, et qu'elle produit à la représentation un effet considérable.

SCÈNE VII.

SGANARELLE, seul.

[Ah! mes gages! mes gages!] Voilà, par sa mort, un chacun satisfait. Ciel offensé, lois violées, filles séduites, familles déshonorées, parents outragés, femmes mises à mal, maris poussés à bout, tout le monde est content; il n'y a que moi seul de malheureux.*[1] [Mes gages, mes gages, mes gages!]

* L'exclamation de Sganarelle : « Mes gages! mes gages! » ne se trouve que dans les éditions hollandaises. L'édition de 1682, après le mot *malheureux*, ajoute cette fin de phrase : *qui, après tant d'années de service, n'ai point d'autre récompense que de voir à mes yeux l'impiété de mon maître punie par le plus épouvantable châtiment du monde.*

1. L'exclamation de Sganarelle fut une des choses qui causèrent le plus de scandale; on y vit le mot d'un impie qui, loin d'être frappé d'une religieuse terreur à l'aspect d'un prodige si terrible, le contemple de sang-froid, et en fait presque un objet de dérision. Molière fut, dès la seconde représentation, obligé de changer le passage. Pourtant, si l'on s'en rapporte au canevas de la farce italienne, Arlequin jouissoit de la liberté de faire entendre le même cri, dans la même situation, sans que personne songeât à s'en indigner. Quatre ans après Molière, le comédien auteur Rosimond prouva qu'il est permis à la médiocrité de tout dire en faisant répéter au valet Carille ce mot qui, dans la bouche de Sganarelle, sonnoit si mal aux oreilles de la censure :

CARILLE, à genoux.

Madame l'Ombre, hélas! faites payer mes gages.
Voilà quelle est la fin de ces grands personnages!
Libertins comme lui qui n'appréhendez rien,
Après un tel exemple, hélas! pensez-y bien.

En lisant cette parodie édifiante d'un mot célèbre, on se souvient que le comédien Rosimond composa, sous le nom de J.-B. du Mesnil, un livre de dévotion intitulé : *Vies des Saints pour tous les jours de l'année*, et imprimé en 1680.

FIN DU FESTIN DE PIERRE.

POLÉMIQUE

RELATIVE AU FESTIN DE PIERRE.

I.

OBSERVATIONS SUR UNE COMÉDIE DE MOLIÈRE INTITULÉE LE FESTIN DE PIERRE.[1]

Rochemont, sieur de

Il faut avouer qu'il est bien difficile de plaire à tout le monde, et qu'un homme qui s'expose en public est sujet à de fâcheuses rencontres : il peut compter autant de juges et de censeurs qu'il a d'auditeurs et de témoins de ses actions; et parmi cette foule de juges il y en a si peu d'équitables et de bien sensés qu'il est souvent nécessaire de se rendre justice à soi-même et de travailler plutôt à se satisfaire qu'à contenter les autres. Il faut prendre garde néanmoins de ne pas tomber en deux défauts également blâmables; car, s'il n'est pas à propos de déférer à toutes

1. On connoît de cette pièce plusieurs éditions; celle qu'on regarde comme la première porte le titre suivant : « *Observations sur une comédie de Molière* intitulée *le Festin de Pierre*, par B. A. Sr D. R., advocat en parlement à Paris, chez N. Pepingué, à l'entrée de la rue de la Huchette. Et en sa boutique au premier pilier de la grande salle du Palais, vis-à-vis les consultations, *au Soleil d'or*, 1665. Avec permission. »

A la fin, page 48, on lit : « Permission de Monsieur le baillif du Palais : Il est permis à Nicolas Pepingué, marchand libraire au Palais, d'imprimer, faire imprimer, vendre et débiter les *Observations*, etc. Fait à Paris, ce 18 avril 1665. » Signé : « Hourlier. »

Une autre édition porte au titre le nom de l'auteur en toutes lettres : le sieur de Rochemont, et à la fin, page 43 et dernière : « Permis d'imprimer les *Observations*, etc. Fait ce 10 may 1665. » Signé : « D'Aubray. »

Une troisième édition, un peu adoucie, fut publiée la même année, sans la teneur d'aucune permission.

sortes de jugements, il n'est pas raisonnable aussi de rejeter toutes sortes d'avis; et principalement, quand ils partent d'un bon principe et qu'ils sont appuyés du sentiment des sages, qui sont seuls capables de distribuer dans le monde la véritable gloire. C'est ce qui fait espérer que Molière recevra ces observations d'autant plus volontiers que la passion et l'intérêt n'y ont point de part : ce n'est pas un dessein formé de lui nuire, mais un désir de le servir; on n'en veut point à sa personne, mais à son athée; l'on ne porte point envie à son gain ni à sa réputation : ce n'est pas un sentiment particulier, c'est celui de tous les gens de bien, et il ne doit pas trouver mauvais que l'on défende publiquement les intérêts de Dieu qu'il attaque ouvertement, et qu'un chrétien témoigne de la douleur en voyant le théâtre révolté contre l'autel, la farce aux prises avec l'Évangile, un comédien qui se joue des mystères, et qui tourne en ridicule ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré dans la religion.

Il est vrai qu'il y a quelque chose de galant dans les ouvrages de Molière, et je serois bien fâché de lui ravir l'estime qu'il s'est acquise. Il faut tomber d'accord que s'il réussit mal à la comédie, il a quelque talent pour la farce; et quoiqu'il n'ait ni les rencontres de Gautier-Garguille, ni les impromptus de Turlupin, ni la bravoure du Capitan, ni la naïveté de Jodelet, ni la panse de Gros-Guillaume, ni la science du Docteur, il ne laisse pas de plaire quelquefois et de divertir en son genre. Il parle passablement françois. Il traduit assez bien l'italien, et ne copie pas mal les auteurs, car il ne se pique pas d'avoir le don d'invention ni le beau génie de la poésie, et ses amis avouent librement que ses pièces sont « des jeux de théâtre où le comédien a plus de part que le poëte, et dont la beauté consiste presque toute dans l'action.[1] » Ce qui fait rire en sa bouche fait souvent pitié sur le papier, et l'on peut dire que ses comédies ressemblent à ces femmes qui font peur en déshabillé et qui ne laissent pas de plaire quand elles sont ajustées, ou à ces petites tailles qui, ayant quitté leurs patins, ne sont plus qu'une partie d'elles-mêmes. Je laisse là ces critiques qui trouvent à redire à sa voix et à ses gestes, et qui disent qu'il n'y a rien de naturel en lui, que ses

1. Dans les explications du *Cocu imaginaire*. (Note de l'auteur.)

postures sont contraintes, et qu'à force d'étudier ses grimaces il fait toujours la même chose, car il faut avoir plus d'indulgence pour des gens qui prennent peine à divertir le public, et c'est une espèce d'injustice d'exiger d'un homme plus qu'il ne peut, et de lui demander des agréments que la nature ne lui a pas accordés; outre qu'il y a des choses qui ne veulent pas être vues souvent, et il est nécessaire que le temps en fasse perdre la mémoire, afin qu'elles puissent plaire une seconde fois. Mais quand cela seroit vrai, l'on ne pourroit dénier que Molière n'eût bien de l'audace ou du bonheur de débiter avec tant de succès sa fausse monnoie et de duper tout Paris avec de mauvaises pièces.

Voilà en peu de mots ce que l'on peut dire de plus obligeant et de plus avantageux pour Molière; et certes, s'il n'eût joué que les Précieuses et s'il n'en eût voulu qu'aux petits pourpoints et aux grands canons, il ne mériteroit pas une censure publique et ne se seroit pas attiré l'indignation de toutes les personnes de piété. Mais qui peut supporter la hardiesse d'un farceur qui fait plaisanterie de la religion, qui tient école du libertinage,[1] et qui rend la majesté de Dieu le jouet d'un maître et d'un valet de théâtre, d'un athée qui s'en rit, et d'un valet, plus impie que son maître, qui en fait rire les autres?

Cette pièce a fait tant de bruit dans Paris, elle a causé un scandale si public, et tous les gens de bien en ont ressenti une si juste douleur, que c'est trahir visiblement la cause de Dieu, de se taire dans une occasion où sa gloire est ouvertement attaquée; où la foi est exposée aux insultes d'un bouffon qui fait commerce de ses mystères et qui en prostitue la sainteté; où un athée, foudroyé en apparence, foudroie en effet et renverse tous les fondements de la religion, à la face du Louvre, dans la maison d'un prince chrétien, à la vue de tant de sages magistrats et si zélés pour les intérêts de Dieu, en dérision de tant de bons pasteurs que l'on fait passer pour des tartuffes, et dont l'on décrie artificieusement la conduite, mais principalement sous le règne du plus grand et du plus religieux monarque du monde. Cependant que ce généreux prince occupe tous ses soins à main-

1 Il ne faut pas oublier le sens de ce mot au XVII[e] siècle : *libertin* avoit le même sens qu'esprit fort, et *libertinage* signifioit incrédulité.

tenir la religion, Molière travaille à la détruire : le roi abat les temples de l'hérésie, et Molière élève des autels à l'impiété ; et autant que la vertu du prince s'efforce d'établir dans le cœur de ses sujets le culte du vrai Dieu par l'exemple de ses actions, autant l'humeur libertine de Molière tâche d'en ruiner la créance dans leurs esprits par la licence de ses ouvrages.

Certes, il faut avouer que Molière est lui-même un tartuffe achevé et un véritable hypocrite, et qu'il ressemble à ces comédiens dont parle Sénèque, qui corrompoient de son temps les mœurs sous prétexte de les réformer, et qui, sous couleur de reprendre le vice, l'insinuoient adroitement dans les esprits : et ce philosophe appelle ces sortes de gens des pestes d'État, et les condamne au bannissement et aux supplices. Si le dessein de la comédie est de corriger les hommes en les divertissant, le dessein de Molière est de les perdre en les faisant rire; de même que ce serpent dont les piqûres mortelles répandent une fausse joie sur le visage de ceux qui en sont atteints. La naïveté malicieuse de son Agnès a plus corrompu de vierges que les écrits les plus licencieux; son Cocu imaginaire est une invention pour en faire de véritables, et plus de femmes se sont débauchées à son École qu'il n'y en eut autrefois de perdues à l'école de ce philosophe qui fut chassé d'Athènes et qui se vantoit que personne ne sortoit chaste de sa leçon. Ceux qui ont la conduite des âmes savent les désordres que ces pièces causent dans les consciences, et faut-il s'étonner s'ils animent leur zèle et s'ils attaquent publiquement celui qui en est l'auteur, après l'expérience de tant de funestes chutes?

Toute la France a l'obligation à feu Monsieur le cardinal de Richelieu d'avoir purifié la comédie et d'en avoir retranché ce qui pouvoit choquer la pudeur et blesser la chasteté des oreilles : il a réformé jusques aux habits et aux gestes de cette courtisane, et peu s'en est fallu qu'il ne l'ait rendue scrupuleuse; les vierges et les martyrs ont paru sur le théâtre, et l'on faisoit couler insensiblement dans l'âme la pudeur et la foi avec le plaisir et la joie. Mais Molière a ruiné tout ce que ce sage politique avoit ordonné en faveur de la comédie, et d'une fille vertueuse il en a fait une hypocrite. Tout ce qu'elle avoit de mauvais avant ce grand cardinal, c'est qu'elle étoit coquette et libertine; elle

écoutoit tout indifféremment et disoit de même tout ce qui lui venoit à la bouche; son air lascif et ses gestes dissolus rebutoient tous les gens d'honneur, et l'on n'eut pas vu en tout un siècle une honnête femme lui rendre visite. Molière a fait pis : il a déguisé cette coquette, et sous le voile de l'hypocrisie il a caché ses obscénités et ses malices. Tantôt il l'habille en religieuse et la fait sortir d'un couvent, ce n'est pas pour garder plus étroitement ses vœux; tantôt il la fait paroître en paysanne qui fait bonnement la révérence quand on lui parle d'amour; quelquefois c'est une innocente qui tourne par des équivoques étudiés l'esprit à de sales pensées; et Molière, le fidèle interprète de sa naïveté, tâche de faire comprendre par ses postures ce que cette pauvre niaise n'ose exprimer par ses paroles. Sa Critique est un commentaire pire que le texte et un supplément de malice à l'ingénuité de son Agnès; et, confondant enfin l'hypocrisie avec l'impiété, il a levé le masque à sa fausse dévote et l'a rendue publiquement impie et sacrilége.

Je sais que l'on ne tombe pas tout d'un coup dans l'athéisme. On ne descend que par degrés dans cet abîme. On n'y va que par une longue suite de vices et que par un enchaînement de mauvaises actions qui mènent de l'une à l'autre. L'impiété, qui craint le feu et qui est condamnée par toutes les lois, n'a garde d'abord de se rebeller contre Dieu, ni de lui déclarer la guerre : elle a sa prudence et sa politique, ses tours et ses détours, ses commencements et ses progrès. Tertullien dit que la chasteté et la foi ont une alliance très-étroite, que le démon attaque ordinairement la pudeur des vierges avant que de combattre leur foi, et qu'elles n'abandonnent l'une qu'après la perte de l'autre. L'impie, qui est l'organe du démon, tient les mêmes maximes : il insinue d'abord quelque proposition libertine; il corrompt les mœurs et se raille ensuite des mystères; il tourne en ridicule le paradis et l'enfer; il décrie la dévotion sous le nom d'hypocrisie; il prend Dieu à parti, et fait gloire de son impiété à la vue de tout un peuple.

C'est par ces degrés que Molière a fait monter l'athéisme sur le théâtre; et, après avoir répandu dans les âmes ces poisons funestes qui étouffent la pudeur et la honte, après avoir pris soin de reformer des coquettes et de donner aux filles des

instructions dangereuses, après des écoles fameuses d'impureté, il en a tenu d'autres pour le libertinage, et il marque visiblement dans toutes ses pièces le caractère de son esprit. Il se moque également du paradis et de l'enfer, et croit justifier suffisamment ses railleries en les faisant sortir de la bouche d'un étourdi: « Ces paroles d'enfer et de chaudières bouillantes sont assez justifiées par l'extravagance d'Arnolphe et par l'innocence de celle à qui il parle.[1] » Et voyant qu'il choquoit toute la religion et que tous les gens de bien lui seroient contraires, il a composé son *Tartuffe* et a voulu rendre les dévots des ridicules ou des hypocrites. Il a cru qu'il ne pouvoit défendre ses maximes qu'en faisant la satire de ceux qui le pouvoient condamner. Certes, c'est bien à faire à Molière de parler de la dévotion avec laquelle il a si peu de commerce; qu'il n'a peut-être jamais connue ni par pratique ni par théorie. L'hypocrite et le dévot ont une même apparence; ce n'est qu'une même chose dans le public; il n'y a que l'intérieur qui les distingue; et afin « de ne point laisser d'équivoque et d'ôter tout ce qui peut confondre le bien et le mal,[2] » il devoit faire voir ce que le dévot fait en secret, aussi bien que l'hypocrite. Le dévot jeûne pendant que l'hypocrite fait bonne chère; il se donne la discipline et mortifie ses sens, pendant que l'autre s'abandonne aux plaisirs et se plonge dans le vice et la débauche à la faveur des ténèbres; l'homme de bien soutient la chasteté chancelante, et la relève lorsqu'elle est tombée, au lieu que l'autre, dans l'occasion, tâche à la séduire ou à profiter de sa chute. Et, comme d'un côté Molière enseigne à corrompre la pudeur, il travaille de l'autre à lui ôter tous les secours qu'elle peut recevoir d'une véritable et solide piété.

Son avarice ne contribue pas peu à échauffer sa veine contre la religion. « Je connois son humeur, il ne se soucie pas qu'on fronde ses pièces, pourvu qu'il y vienne du monde.[3] » Il sait que les choses défendues irritent le désir, et il sacrifie hautement à ses intérêts tous les devoirs de la piété. C'est ce qui lui fait porter avec audace la main au sanctuaire; et il n'est point honteux

1. Dans sa *Critique*. (Renvoi de l'auteur.)

2. Ces paroles sont extraites du premier placet présenté par Molière au roi pour obtenir l'autorisation de représenter *le Tartuffe*.

3. Dans sa *Critique*. (Renvoi de l'auteur.)

de lasser tous les jours la patience d'une grande reine qui est continuellement en peine de faire réformer ou supprimer ses ouvrages. Il est vrai que la foule est grande à ses pièces et que la curiosité y attire du monde de toutes parts. Mais les gens de bien les regardent comme des prodiges : ils s'y arrêtent de même qu'aux éclipses et aux comètes; parce que c'est une chose inouïe en France de jouer la religion sur un théâtre. Et Molière a très-mauvaise raison de dire qu'il n'a fait que traduire cette pièce de l'italien et la mettre en françois, car je lui pourrois repartir que ce n'est point là notre coutume ni celle de l'Église de France. L'Italie a des libertés que la France ignore; et ce royaume très-chrétien a cet avantage sur tous les autres, qu'il s'est maintenu dans la pureté de la Foi et dans un respect inviolable de ses mystères. Nos rois, qui surpassent en grandeur et en piété tous les princes de la terre, se sont montrés très-sévères en ces rencontres; et ils ont armé leur justice et leur zèle autant de fois qu'il s'est agi de soutenir l'honneur des autels et d'en venger la profanation. Où en serions-nous, si Molière vouloit faire des versions de tous les mauvais livres italiens, et s'il introduisoit dans Paris toutes les pernicieuses coutumes des pays étrangers? Et de même qu'un homme qui se noye se prend à tout, il ne se soucie pas de mettre en compromis l'honneur de l'Église pour se sauver, et il semble, à l'entendre parler, qu'il ait un bref particulier pour jouer des pièces ridicules, et que M. le légat ne soit venu en France que pour leur donner son approbation.[1]

Je n'ai pu m'empêcher de voir cette pièce (*le Festin de Pierre*) aussi bien que les autres, et je m'y suis laissé entraîner par la foule, d'autant plus librement que Molière se plaint qu'on le condamne sans le connoître, et que l'on censure ses pièces sans les avoir vues. Mais je trouve que sa plainte est aussi injuste que sa comédie est pernicieuse; que sa farce, après l'avoir bien considérée, « est vraiment diabolique, et vraiment diabolique est son cerveau,[2] » et que rien n'a jamais paru de plus impie, même dans le paganisme. Auguste fit mourir un bouffon qui avoit fait

1. En sa requête, il dit que Monsieur le légat a approuvé son *Tartuffe*. (Note de l'auteur.)

2. Molière, dans sa requête. (Note de l'auteur.)

raillerie de Jupiter et défendit aux femmes d'assister à des comédies plus modestes que celle de Molière. Théodore condamna aux bêtes des Farceurs qui tournoient en dérision nos cérémonies; et néanmoins cela n'approche point de l'emportement qui paroît en cette pièce; et il seroit difficile d'ajouter quelque chose à tant de crimes dont elle est remplie. C'est là que l'on peut dire que l'impiété et le libertinage se présentent à tous moments à l'imagination : une religieuse débauchée, et dont l'on publie la prostitution; un pauvre à qui l'on donne l'aumône à condition de renier Dieu;[1] un libertin qui séduit autant de filles qu'il en rencontre; un enfant qui se moque de son père et qui souhaite sa mort; un impie qui raille le ciel et qui se rit de ses foudres; un athée qui réduit toute la Foi à « deux et deux sont quatre, et quatre et quatre sont huit; » un extravagant qui raisonne grotesquement de Dieu, et qui, par une chute affectée, « casse le nez à ses arguments; » un valet infâme, fait au badinage de son maître, dont toute la créance aboutit au Moine bourru, « car pourvu que l'on croye le Moine bourru, tout va bien, le reste n'est que bagatelle; » un démon qui se mêle dans toutes les scènes et qui répand sur le théâtre les plus noires fumées de l'enfer; et enfin un Molière, pire que tout cela, habillé en Squanarelle, qui se moque de Dieu et du diable, qui joue le ciel et l'enfer. qui souffle le chaud et le froid, qui confond la vertu et le vice, qui croit et ne croit pas, qui pleure et qui rit, qui reprend et qui approuve, qui est censeur et athée, qui est hypocrite et libertin, qui est homme et démon tout ensemble; « un diable incarné, » comme lui-même se définit.[2] Et cet homme de bien appelle cela corriger les mœurs des hommes en les divertissant, donner des exemples de vertu à la jeunesse, réprimer galamment les vices de son siècle, traiter sérieusement les choses saintes; et couvre cette belle morale d'un feu de carte et d'un foudre imaginaire, et aussi ridicule que celui de Jupiter dont Tertullien raille si agréablement, et qui, bien loin de donner de la crainte aux hommes, ne pouvoit pas chasser une mouche ni faire peur à une souris. En effet, ce prétendu foudre apprête un nouveau sujet de risée aux spectateurs,

1. En la première représentation. (Note de l'auteur.)
2. Dans sa requête. (Note de l'auteur.)

et n'est qu'une occasion à Molière pour braver en dernier ressort la justice du ciel, avec une âme de valet intéressée, en criant: « Mes gages! mes gages! » Car voilà le dénouement de la farce; ce sont ces beaux et généreux mouvements qui mettent fin à cette galante pièce, et je ne vois pas en tout cela où est l'esprit, puisqu'il avoue lui-même « qu'il n'est rien plus facile que de se guinder sur des grands sentiments, de dire des injures aux dieux, » et de cracher contre le ciel.

Il y a quatre sortes d'impies qui combattent la Divinité: les uns déclarés, qui attaquent ouvertement la majesté de Dieu, avec le blasphème dans la bouche; les autres cachés, qui l'adorent en apparence et qui le nient dans le fond du cœur; il y en a qui croient en Dieu par manière d'acquit, et qui, le faisant ou aveugle ou impuissant, ne le craignent pas; les derniers enfin, plus dangereux que tous les autres, ne défendent la religion que pour la détruire ou en affoiblissant malicieusement ses preuves ou en ravalant adroitement la dignité de ses mystères. Ce sont ces quatre sortes d'impiété que Molière a étalées dans sa pièce et qu'il a partagées entre le maître et le valet. Le maître est athée et hypocrite, et le valet est libertin et malicieux. L'athée se met au-dessus de toutes choses et ne croit point de Dieu: l'hypocrite garde les apparences et au fond il ne croit rien; le libertin a quelque sentiment de Dieu, mais il n'a point de respect pour ses ordres ni de crainte pour ses foudres; et le malicieux raisonne foiblement et traite avec bassesse et en ridicule les choses saintes. Voilà ce qui compose la pièce de Molière. Le maître et le valet jouent la Divinité différemment: le maître attaque avec audace, et le valet défend avec foiblesse; le maître se moque du ciel, et le valet se rit du foudre qui le rend redoutable; le maître porte son insolence jusqu'au trône de Dieu, et le valet « donne du nez en terre » et devient camus avec son raisonnement; le maître ne croit rien, et le valet ne croit que le Moine bourru. Et Molière ne peut parer au juste reproche qu'on lui peut faire d'avoir mis la défense de la religion dans la bouche d'un valet impudent, d'avoir exposé la Foi à la risée publique et donné à tous ses auditeurs des idées du libertinage et de l'athéisme, sans avoir eu soin d'en effacer les impressions. Et où a-t-il trouvé qu'il fût permis de mêler les choses saintes avec les profanes, de

confondre la créance des mystères avec celle du Moine bourru, de parler de Dieu en bouffonnant et de faire une farce de la religion? Il devoit pour le moins susciter quelque acteur pour soutenir la cause de Dieu et défendre sérieusement ses intérêts. Il falloit réprimer l'insolence du maître et du valet et réparer l'outrage qu'ils faisoient à la majesté divine. Il falloit établir par de solides raisons les vérités qu'il décrédite par des railleries, il falloit étouffer les mouvements d'impiété que son athée fait naître dans les esprits. « Mais le foudre. » Mais le foudre est un foudre en peinture, qui n'offense point le maître et qui fait rire le valet; et je ne crois pas qu'il fût à propos, pour l'édification de l'auditeur, de se gausser du châtiment de tant de crimes, ni qu'il y eût sujet à Sganarelle de railler en voyant son maître foudroyé, puisqu'il étoit complice de ses crimes et le ministre de ses infâmes plaisirs.

Molière devroit rentrer en lui-même et considérer qu'il est très-dangereux de se jouer à Dieu, que l'impiété ne demeure jamais impunie, et que si elle échappe quelquefois aux feux de la terre, elle ne peut éviter ceux du ciel; qu'un abîme attire un autre abîme; et que les foudres de la justice divine ne ressemblent pas à ceux du théâtre : ou pour le moins, s'il a perdu tout respect pour le ciel (ce que pieusement je ne veux pas croire), il ne doit pas abuser de la bonté d'un grand prince ni de la piété d'une reine si religieuse, à qui il est à charge et dont il fait gloire de choquer les sentiments. L'on sait qu'il se vante hautement qu'il fera paroître son *Tartuffe* d'une façon ou d'autre; et le déplaisir que cette grande reine en a témoigné n'a pu faire impression sur son esprit ni mettre des bornes à son insolence. Mais s'il lui restoit encore quelque ombre de pudeur, ne lui seroit-il pas fâcheux d'être en butte à tous les gens de bien, de passer pour un libertin dans l'esprit de tous les prédicateurs, et d'entendre toutes les langues que le Saint-Esprit anime déclamer contre lui dans les chaires et condamner ses nouveaux blasphèmes? Et que peut-on espérer d'un homme qui ne peut être ramené à son devoir, ni par la considération d'une princesse si vertueuse et si puissante, ni par les intérêts de l'honneur, ni par les motifs de son propre salut?

Certes Molière n'est-il pas digne de pitié ou de risée, et n'y

a-t-il pas sujet de plaindre son aveuglement ou de rire de sa folie, lorsqu'il dit : « qu'il lui est très-fâcheux d'être exposé aux reproches des gens de bien; que cela est capable de lui faire tort dans le monde, et qu'il a intérêt de conserver sa réputation, » puisque la vraie gloire consiste dans la vertu, et qu'il n'y a point d'honnête homme que celui qui craint Dieu et qui édifie le prochain? C'est à tort qu'il se glorifie d'une vaine réputation, et qu'il se flatte d'une fausse estime que les coupables ont pour leurs compagnons et leurs complices. Le brouhaha du parterre n'est pas toujours une marque de l'approbation des spectateurs. L'on rit plutôt d'une sottise que d'une bonne chose; et, s'il pouvoit pénétrer dans le sentiment de tous ceux qui font la foule à ses pièces, il connoîtroit que l'on n'approuve pas toujours ce qui divertit et ce qui fait rire. Je ne vis personne qui eût mine d'honnête homme sortir satisfait de sa comédie. La joie s'étoit changée en horreur et en confusion, à la réserve de quelques jeunes étourdis qui crioient tout haut que Molière avoit raison, que la vie des pères étoit trop longue pour le bien des enfants, que ces bonnes gens étoient effroyablement importuns avec leurs remontrances, et que l'endroit du Fauteuil étoit merveilleux. Les étrangers mêmes en ont été très-scandalisés, jusque-là qu'un ambassadeur ne put s'empêcher de dire qu'il y avoit bien de l'impiété dans cette pièce. Un marquis, après avoir embrassé Molière et l'avoir appelé cent fois l'Inimitable, se tournant vers l'un de ses amis, lui dit qu'il n'avoit jamais vu un plus mauvais bouffon ni une farce plus pitoyable; et je connus par là que le Marquis jouoit quelquefois Molière, de même que Molière joue quelquefois le Marquis. Il me fâche de ne pouvoir exprimer l'action d'une dame qui étoit priée par Molière de lui dire son sentiment : « Votre Figure, lui dit-elle, baisse la tête, et moi je la secoue, » voulant dire que ce n'étoit rien qui vaille. Et enfin, sans m'ériger en casuiste, je ne crois pas faire un jugement téméraire d'avancer qu'il n'y a point d'homme si peu éclairé des lumières de la Foi, qui, ayant vu cette pièce, ou qui, sachant ce qu'elle contient, puisse soutenir que Molière, dans le dessein de la jouer, soit capable de la participation des sacrements, qu'il puisse être reçu à pénitence sans une réparation publique, ni même qu'il soit digne de l'entrée de l'église, après les anathèmes que les conciles

ont fulminés contre les auteurs des spectacles impudiques ou sacriléges, que les Pères nomment les naufrages de l'innocence et des attentats contre la souveraineté de Dieu.

Nous avons l'obligation aux soins de notre glorieux et invincible monarque, d'avoir nettoyé ce royaume de la plupart des vices qui ont corrompu les mœurs des siècles passés, et qui ont livré de si rudes assauts à la vertu de nos pères. Sa Majesté ne s'est pas contentée de donner la paix à la France; elle a voulu songer à son salut et réformer son intérieur; elle l'a délivrée de ces monstres qu'elle nourrissoit dans son sein, et de ces ennemis domestiques qui troubloient sa conscience et son repos: elle en a désarmé une partie; elle a étouffé l'autre et les a mis tous hors d'état de nous nuire. L'hérésie qui a fait tant de ravages dans cet État n'a plus de mouvement ni de force; et, si elle respire encore, s'il lui reste quelque marque de vie, l'on peut dire avec assurance qu'elle est aux abois et qu'elle tire continuellement à sa fin. La fureur du duel, qui ôtoit à la France son principal appui et qui l'affoiblissoit tous les jours par des saignées mortelles et dangereuses, a été tout d'un coup arrêtée par la rigueur des édits. Cet art de jurer de bonne grâce, qui passoit pour un agrément du discours dans la bouche d'une jeunesse étourdie, n'est plus en usage et ne trouve plus ni de maîtres qui l'enseignent, ni de disciples qui la veuillent pratiquer. Mais le zèle de ce grand roi n'a point donné de relâche ni de trêve à l'impiété : il l'a poursuivie partout où il l'a pu découvrir et ne lui a laissé en son royaume aucun lieu de retraite; il l'a chassée des églises où elle alloit morguer insolemment la majesté de Dieu jusque sur les autels; il l'a bannie de la cour où elle entretenoit sourdement des pratiques; il a châtié ses partisans; il a ruiné ses écoles; il a dissipé ses assemblées; il a condamné hautement ses maximes; il l'a reléguée dans les enfers où elle a pris son origine.

Et néanmoins, malgré tous les soins de ce grand prince, elle retourne aujourd'hui comme en triomphe dans la ville capitale de ce royaume; elle monte avec impudence sur le théâtre; elle enseigne publiquement ses détestables maximes, et répand partout l'horreur du sacrilége et du blasphème. Mais nous avons tous sujet d'espérer que ce même bras, qui est l'appui de la religion, abattra tout à fait ce monstre et confondra à jamais son inso-

lence. L'injure qui est faite à Dieu rejaillit sur la face des rois qui sont ses lieutenants et ses images; et le trône des rois n'est affermi que par celui de Dieu. Il ne faut qu'un homme de bien, quand il a la puissance, pour sauver un royaume, et il ne faut qu'un athée, quand il a la malice, pour le ruiner et pour le perdre. Les déluges, la peste et la famine sont les suites que traîne après soi l'athéisme; et quand il est question de le punir, le ciel ramasse tous les fléaux de sa colère pour en rendre le châtiment plus exemplaire. La sagesse du roi détournera ces malheurs que l'impiété veut attirer dessus nos têtes; elle affermira les autels que l'on s'efforce d'abattre; et l'on verra partout la religion triompher de ses ennemis sous le règne de ce pieux et de cet invincible monarque, la gloire de son siècle, l'ornement de son État, l'amour de ses sujets, la terreur des impies, les délices de tout le genre humain. *Vivat rex, vivat in æternum!* Que le roi vive, mais qu'il vive éternellement pour le bien de l'Église, pour le repos de l'État, et pour la félicité de tous les peuples!

II.

LETTRE SUR LES OBSERVATIONS D'UNE COMÉDIE DU SIEUR MOLIÈRE INTITULÉE « LE FESTIN DE PIERRE. »[1]

Puisque vous souhaitez qu'en vous envoyant les Observations sur le *Festin de Pierre*, je vous écrive ce que j'en pense, je vous dirai mon sentiment en peu de paroles, pour ne pas imiter l'auteur de ces remarques, qui les a remplies de beaucoup de choses dont il auroit pu se dispenser, puisqu'elles ne sont point de son sujet et qu'elles font voir que la passion y a beaucoup de part, bien qu'il s'efforce de persuader le contraire.

Encore que l'envie soit généralement condamnée, elle ne laisse pas quelquefois de servir ceux à qui elle s'attache le plus

1. A Paris, chez Gabriel Quinet, au Palais, dans la galerie des Prisonniers, à *l'Ange Gabriel*, 1665. Avec permission.

obstinément, puisqu'elle fait connoître leur mérite, et que c'est elle, pour ainsi dire, qui y met la dernière main. Celui de monsieur de Molière étant depuis longtemps reconnu, elle n'épargne rien pour empêcher que l'on en perde la mémoire, et pour l'élever davantage. Elle fait tout ce qu'elle peut pour l'accabler; mais comme il est inouï de dire que l'on attaque une personne à cause qu'elle a du mérite, et que l'on cherche toujours des prétextes spécieux pour tâcher de l'affoiblir, voyons de quoi s'est servi l'auteur de ces Observations.

Je ne doute point que vous n'admiriez d'abord son adresse, lorsque vous verrez qu'il couvre du manteau de la religion tout ce qu'il dit à Molière. Ce prétexte est grand, il est spécieux, il impose beaucoup, il permet de tout dire impunément; et quand celui qui s'en sert n'auroit pas raison, il semble qu'il y ait une espèce de crime à le combattre. Quelques injures que l'on puisse dire à un innocent, on craint de le défendre, lorsque la religion y est mêlée. L'imposteur est toujours à couvert sous ce voile, l'innocent toujours opprimé, et la vérité toujours cachée. L'on n'ose la mettre au jour, de crainte d'être regardé comme le défenseur de ce que la religion condamne, encore qu'elle n'y prenne point de part, et qu'il soit aisé de juger qu'elle parleroit autrement si elle pouvoit parler elle-même : ce qui m'oblige à vous dire mon sentiment; ce que je ne ferois toutefois pas sans scrupule, si l'auteur de ces Observations avait parlé avec moins de passion.

Je vous avoue que si ces remarques partoient d'un esprit que la passion fit moins parler et que si elles étoient aussi justes qu'elles sont bien écrites, il seroit difficile de trouver un livre plus achevé. Mais vous connoîtrez d'abord que la charité ne fait point parler cet auteur, et qu'il n'a point dessein de servir Molière, encore qu'il le mette au commencement de son livre. On ne publie point les fautes d'un homme pour les corriger ; et les avis ne sont point charitables, lorsqu'on les donne en public, et qu'il ne les peut savoir qu'avec tout un peuple, et quelquefois même un peu plus tard. La charité veut que l'on ne reprenne son prochain qu'en particulier, et que l'on travaille à cacher ses fautes à tout le monde, au moment que l'on tâche à les lui faire connoître.

La première chose où l'auteur de ces Observations fait connoître sa passion est que, par une affectation qui marque que sa bile est un peu trop échauffée, il ne traite Molière que de Farceur; et ne lui donnant du talent que pour la Farce, il lui ôte en même temps les rencontres de Gautier-Garguille, les impromptus de Turlupin, la bravoure du Capitan, la naïveté de Jodelet, la panse de Gros-Guillaume et la science du Docteur. Mais il ne considère pas que sa passion l'aveugle, et qu'il a tort de lui donner du talent pour la Farce et de ne vouloir pas qu'il ait rien du Farceur. C'est justement dire qu'il l'est, sans en donner de preuve, et soutenir en même temps, par des raisons convaincantes, qu'il ne l'est pas. Je ne connois point cet auteur; mais il faut avouer qu'il aime bien la Farce, puisqu'il en parle si pertinemment que l'on peut croire qu'il s'y connoît mieux qu'à la belle comédie.

Après ce beau galimatias qui ne conclut rien, ce charmant donneur d'avis veut, par un grand discours fort utile à la religion et fort nécessaire à son sujet, prouver que les pièces de Molière ne valent rien, parce qu'elles sont trop bien jouées, et qu'il sait leur donner de la grâce et en faire remarquer toutes les beautés. Mais il ne prend pas garde qu'il augmente sa gloire en même temps qu'il croit la diminuer, puisqu'il avoue qu'il est bon comédien, et que cette qualité n'est pas suffisante pour prouver, comme il le prétend, qu'il est méchant auteur.

Toutes ces choses n'ont aucun rapport avec les avis charitables qu'il veut donner à Molière. Son jeu ne doit point avoir de démêlé avec la religion; et la charité qui fait parler l'auteur des Observations n'exigeoit point de lui cette satire. Il fait plus toutefois: il condamne son geste et sa voix; et, par un pur zèle de chrétien et qui part d'un cœur vraiment dévot, il dit que la nature lui a dénié des agréments qu'il ne lui faut pas demander; comme si, quand il manqueroit quelque chose à Molière de ce côté-là, ce qui se dément assez soi-même, il devroit être criminel pour n'être pas bien fait. Si cela avoit lieu, les borgnes, les bossus, les boiteux et généralement toutes les personnes difformes seroient bien misérables, puisque leurs corps ne pourroient pas loger une belle âme.

Vous me direz peut-être, monsieur, que toutes ces observa-

tions ne font rien au sujet : j'en demeure d'accord avec vous ; mais je n'en suis pas l'auteur ; et si celui de ces remarques est sorti de sa matière, vous ne me devez pas blâmer : comme il soutient le parti de la religion, il a cru que l'on n'examineroit pas s'il disoit des choses qui ne la regardoient point ; et que, pourvu qu'elles eussent toutes un même prétexte, elles seroient bien reçues. Il n'a pas pris garde que sa passion l'a emporté, et que son zèle est devenu indiscret, et que la prudence se rencontre rarement dans les ouvrages qui sont écrits avec tant de chaleur. Cependant je m'étonne que, dans le dessein qu'il avoit de paroître, il n'ait pas examiné de plus près ce qu'il a mis au jour, afin que l'on ne lui pût rien reprocher ; et qu'il pût voir par là son ambition satisfaite ; car vous n'ignorez pas que c'est le partage de ceux qui font profession ouverte de dévotion.

A quoi songiez-vous, Molière, quand vous fîtes dessein de jouer les tartufles ? [1] Si vous n'aviez jamais eu cette pensée, votre *Festin de Pierre* ne seroit pas si criminel. Comme on ne chercheroit point à vous nuire, l'esprit de vengeance ne feroit point trouver dans vos ouvrages des choses qui n'y sont pas ; et vos ennemis, par une adresse malicieuse, ne feroient point passer des ombres pour des choses réelles, et ne s'attacheroient pas à l'apparence du mal plus fortement que la véritable dévotion ne voudroit que l'on fît au mal même.

Je n'oserois vous découvrir mes sentiments touchant les louanges que cet Observateur donne au roi. La matière est trop délicate ; et tous ses beaux raisonnements ne tendent qu'à faire voir que le roi a eu tort de ne pas défendre le *Festin de Pierre*, après avoir fait tant de choses pour la religion. Vous voyez par là que je ne dois pas seulement défendre la pièce de Molière, mais encore le plus grand, le plus estimé et le plus religieux monarque du monde. Mais comme sa piété le justifie assez, je serois téméraire de l'entreprendre. Je pourrois dire toutefois qu'il savoit bien ce qu'il faisoit en laissant jouer le *Festin de Pierre* : qu'il ne vouloit pas que les tartufles eussent plus d'autorité que

1. L'auteur de cette lettre écrit toujours *Tartufle* au lieu de *Tartuffe*. Nous conservons cette orthographe erronée, parce qu'elle semble être le fait de l'écrivain, et non de l'imprimeur.

lui dans son royaume, et qu'il ne croyoit pas qu'ils pussent être juges équitables, puisqu'ils étoient intéressés. Il craignoit encore d'autoriser l'hypocrisie, et de blesser par là sa gloire et son devoir; et n'ignoroit pas que si Molière n'eût point fait *Tartufle,* on eût moins fait de plaintes contre lui. Je pourrois ajouter que ce grand monarque savoit bien que le *Festin de Pierre* est souffert dans toute l'Europe; que l'Inquisition, quoique très-rigoureuse, le permet en Italie et en Espagne; que depuis plusieurs années on le joue à Paris sur le théâtre Italien et François, et même dans toutes les provinces, sans que l'on s'en soit plaint; et qu'on ne se seroit pas encore soulevé contre cette pièce, si le mérite de son auteur ne lui eût suscité des envieux.

Je vous laisse à juger si un homme sans passion et poussé par un véritable esprit de charité parleroit de la sorte: « Certes, c'est bien à faire à Molière de parler de la dévotion, avec laquelle il a si peu de commerce et qu'il n'a jamais connue ni par pratique ni par théorie. » Je crois que votre surprise est grande, et que vous ne pensiez pas qu'un homme qui veut passer pour charitable pût s'emporter à des choses tellement contraires à la charité. Est-ce comme un chrétien doit parler de son frère? Sait-il le fond de sa conscience? Le connoît-il assez pour cela? A-t-il toujours été avec lui? Est-il enfin un homme qui puisse parler de la conscience d'un autre par conjecture, et qui puisse assurer que son prochain ne vaut rien et même qu'il n'a jamais rien valu? Les termes sont significatifs: la pensée n'est point enveloppée, et le *jamais* y est dans toute l'étendue que l'on lui peut donner. Peut-être me direz-vous qu'il étoit mieux instruit que je ne pense, et qu'il peut avoir appris la vie de Molière par une confession générale? Si cela est, je n'ai rien à vous répondre, sinon qu'il est encore plus criminel. Mais enfin, soit qu'il sache la vie de Molière, soit qu'il croie la deviner, soit qu'il s'attache à de fausses apparences, ses avis ne partent pas d'un frère en Dieu, qui doit cacher les fautes de son prochain à tout le monde et ne les découvrir qu'au pécheur.

Ce donneur d'avis devroit se souvenir de celui que saint Paul donne à tous ceux qui se mêlent de juger leurs frères, lorsqu'il dit : *Quis es tu qui judicas fratrem tuum? Nonne stabimus omnes ante tribunal Dei?* et ne s'émanciper pas si aisément, et

au préjudice de la charité, de juger même du fond des âmes et des consciences, qui ne sont connues qu'à Dieu, puisque le même apôtre dit qu'il n'y a que lui qui soit le « scrutateur des cœurs. »

Je vous avoue que cela doit toucher sensiblement; qu'il y a des injures qui sont moins choquantes, qui n'ont point de conséquences, qui ne signifient souvent rien et ne font que marquer l'emportement de ceux qui les disent. Mais ce qui regarde la religion perçant jusques à l'âme, il n'est pas permis d'en parler, ni d'accuser si publiquement son prochain. Molière doit toutefois se consoler, puisque l'Observateur avance des choses qu'il ne peut savoir, et qu'en péchant contre la vérité, il se fait tort à lui-même et ne peut nuire à personne.

Cet Observateur, qui ne manque pas d'adresse et qui a cru que ce lui devoit être un moyen infaillible pour terrasser son ennemi, après s'être servi du prétexte de la religion, continue comme il a commencé, et par un détour aussi délicat que le premier, fait parler la reine mère; mais l'on fait souvent parler les gens sans qu'ils y aient pensé. La dévotion de cette grande et vertueuse princesse est trop solide pour s'attacher à des bagatelles qui ne sont de conséquence que pour les tartufles. Il y a plus longtemps qu'elle connoit *le Festin de Pierre* que ceux qui en parlent. Elle sait que l'histoire dont le sujet est tiré est arrivée en Espagne, et que l'on l'y regarde comme une chose qui peut être utile à la religion et convertir les libertins.

« Où en serions-nous, continue l'auteur de ces remarques, si Molière vouloit faire des versions de tous les livres italiens; et s'il introduisoit dans Paris toutes les pernicieuses coutumes des pays étrangers? » Il semble, à l'entendre, que les méchants livres soient permis en Italie; et, pour venir à bout de ce qu'il souhaite, il blâme le reste de la terre, afin d'élever la France. Je n'en dirai pas davantage sur ce sujet, croyant y avoir assez répondu quand j'ai fait voir que *le Festin de Pierre* avoit été permis partout où on l'avoit joué, et qu'on l'avoit joué partout.

Ce critique, après avoir fait le procès à l'Italie et à tous les pays étrangers, veut aussi faire celui de monsieur le légat; et comme il n'ignore pas qu'il a ouï lire *le Tartufle* et qu'il ne l'a point regardé d'un œil de faux dévot, il se venge et l'attaque en faisant semblant de ne parler qu'à Molière. Il dit (par une adresse

aussi malicieuse qu'elle est injurieuse et à la qualité et au caractère de monsieur le légat) « qu'il semble qu'il ne soit venu en France que pour approuver les pièces de Molière. » L'on ne peut en vérité rien dire de plus adroit; cette pensée est bien tournée et bien délicate; mais l'on n'en sauroit remarquer tout l'esprit, que l'on ne reconnoisse en même temps la malice de l'auteur. Son adresse n'est pas moindre à faire le dénombrement de tous les vices du libertin; mais je ne crois pas avoir beaucoup de choses à y répondre, quand j'aurai dit après le plus grand monarque du monde : « qu'il n'est pas récompensé. »

Entre les crimes qu'il impute à Don Juan, il l'accuse d'inconstance. Je ne sais pas comment on peut lire cet endroit sans s'empêcher de rire. Mais je sais bien que l'on n'a jamais repris les inconstants avec tant d'aigreur; et qu'une maîtresse abandonnée ne s'emporteroit pas davantage que cet Observateur qui prend avec tant de feu le parti des belles. S'il vouloit blâmer les inconstants, il falloit qu'il fît la satire de tout ce qu'il y a jamais eu de comédies; mais comme cet ouvrage eût été trop long, je crois qu'il a voulu faire payer Don Juan pour tous les autres.

Pour ce qui regarde l'athéisme, je ne crois pas que son raisonnement puisse faire impression sur les esprits, puisqu'il n'en fait aucun. Il n'en dit pas deux mots de suite; il ne veut pas que l'on lui en parle; et si l'auteur lui a fait dire que « deux et deux sont quatre et que quatre et quatre sont huit, » ce n'étoit que pour faire reconnoître qu'il étoit athée, parce qu'il étoit nécessaire qu'on le sût, à cause du châtiment. Mais, à parler de bonne foi, est-ce un raisonnement que « deux et deux sont quatre et quatre et quatre sont huit? » Ces paroles prouvent-elles quelque chose, et en peut-on rien inférer, sinon que Don Juan est athée? Il devoit du moins attirer le foudre par ce peu de paroles; c'étoit une nécessité absolue, et la moitié de Paris a douté qu'il le méritât. Ce n'est point un conte : c'est une vérité manifeste et connue de bien des gens. Ce n'est pas que je veuille prendre le parti de ceux qui sont dans ce doute : il suffit, pour mériter le foudre, qu'il fasse voir par un signe de tête qu'il est athée; et, pour moi, je trouve avec bien d'autres que ce qui fait blâmer Molière lui devroit attirer des louanges et faire remarquer son adresse et son esprit. Il étoit difficile de faire paroître un athée sur le

théâtre et de faire connoître qu'il l'étoit, sans le faire parler. Cependant, comme il ne pouvoit rien dire qui ne fût blâmé, l'auteur du *Festin de Pierre*, par un trait de prudence admirable, a trouvé le moyen de le faire connoître pour ce qu'il est, sans le faire raisonner. Je sais que les ignorants m'objecteront toujours « deux et deux sont quatre et quatre et quatre sont huit. » Et je leur répondrai que leur esprit est aussi fort que ce raisonnement est persuasif. Il faut avoir de grandes lumières pour s'en défendre: il dit beaucoup et prouve encore davantage; et comme cet argument est convaincant, il doit, avec justice, faire douter de la véritable religion. Il faut avouer que les ignorants et les malicieux donnent bien de la peine aux autres. Quoi! vouloir que les choses qui doivent justifier un homme servent à faire son procès! Don Juan n'a dit « deux et deux sont quatre et quatre et quatre sont huit, » que pour s'empêcher de raisonner sur les choses que l'on lui demandoit: cependant, l'on veut que cela soit capable de perdre tout le monde, et que ce qui ne marque que sa croyance soit un raisonnement très-pernicieux.

On ne se contente pas de faire le procès au maître, on condamne aussi le valet, pour ce qu'il n'est pas habile homme et qu'il ne s'explique pas comme un docteur de Sorbonne. L'Observateur veut que tout le monde ait également de l'esprit; et il n'examine point quel est le personnage. Cependant il devroit être satisfait de voir que Sganarelle a le fonds de la conscience bon; et que s'il ne s'explique pas tout à fait bien, les gens de sa sorte peuvent rarement faire davantage.

« Il devoit pour le moins, continue ce dévot à contre-temps en parlant de l'auteur du *Festin de Pierre*, susciter quelque acteur pour soutenir la cause de Dieu et défendre sérieusement ses intérêts. » Il falloit donc pour cela que l'on tînt une conférence sur le théâtre; que chacun prît parti, et que l'athée déduisît les raisons qu'il avoit de ne croire point de Dieu. La matière eût été belle; Molière n'auroit point été repris, et l'on auroit écouté Don Juan avec patience et sans l'interrompre! Est-il possible que cela ait pu entrer dans la pensée d'un homme d'esprit! L'auteur de cette comédie n'eût eu pour se perdre qu'à suivre ces beaux avis. Il a eu bien plus de prudence; et, comme la matière étoit délicate, il n'a pas jugé à propos de faire entrer Don Juan en

raisonnement; les gens qui ne sont point préoccupés ne l'en blâmeront jamais, et les véritables dévots n'y trouveront rien à redire.

Ce scrupuleux censeur ne veut pas que des actions en peinture soient punies par un foudre en peinture, et que le châtiment soit proportionné avec le crime : « Mais le foudre, dit-il, n'est qu'un foudre en peinture! » Mais le crime l'est aussi; mais la peinture de ce crime peut frapper l'esprit; mais la peinture de ce foudre peut également frapper le corps : on ne sauroit détruire l'un sans détruire l'autre, ni parler pour l'un que l'on ne parle pour tous les deux. Mais pourquoi ne veut-on pas que le foudre en peinture fasse croire que Don Juan est puni? Nous voyons tous les jours que la feinte mort d'un acteur fait pleurer à une tragédie, encore qu'il ne meure qu'en peinture. Mais je vois bien ce que c'est : l'on veut nuire à Molière, et, par une injustice incroyable, on ne veut pas qu'il ait les mêmes priviléges que les autres. Enfin Molière est un impie, cet Observateur l'a dit; il faut bien le croire, puisqu'il a vu une femme qui secouoit la tête; et sa pièce ne doit rien valoir, puisqu'il l'a connu dans le cœur de tous ceux qui avoient mine d'honnêtes gens. Toutes ces preuves sont fortes et aussi véritables qu'il est vrai qu'il n'y a point d'honnêtes gens qui n'aient bonne mine. Cette pièce comi-tragique finit presque par ces belles remarques, après avoir commencé par la farce et par les noms de ceux qui ont réussi en ce genre d'écrire et de ceux qui ont bien représenté ces ouvrages. Je ne parle point des louanges du roi par où elle finit, puisqu'elles ne veulent dire que la même chose que celles qui sont au commencement du livre.

Je crois, monsieur, que ces contre-observations ne feront pas grand bruit. Peut-être que si j'attaquois aussi bien que je défends, qu'elles seroient plus divertissantes, puisque la satire fournit des plaisanteries que l'on rencontre rarement, lorsque l'on défend aussi sérieusement que je viens de faire. Je puis encore ajouter que l'Observateur remportera toute la gloire; son zèle fera sans doute considérer son livre; il passera pour un homme de conscience; les tartufles publieront ses louanges, et, le regardant comme leur vengeur, tâcheront de nous faire condamner, Molière et moi, sans nous entendre. Pour vous, mon-

sieur, vous en croirez ce qu'il vous plaira, sans que cela m'empêche de croire ce que je dois.

Apostille. Je crois vous devoir mander, avant que fermer ma lettre, ce que je viens d'apprendre. Vous connoîtrez par là que j'ai perdu ma cause et que l'Observateur du *Festin de Pierre* vient de gagner son procès. Le roi, qui fait tant de choses avantageuses pour la religion, comme il (l'Observateur) l'avoue lui-même, ce monarque qui occupe tous ses soins pour la maintenir, ce prince sous qui l'on peut dire avec assurance que l'hérésie est aux abois et qu'elle tire continuellement à la fin, ce grand roi qui n'a point donné de relâche ni de trêve à l'impiété, qui l'a poursuivie partout et ne lui a laissé aucun lieu de retraite,[1] vient enfin de connoître que Molière est vraiment diabolique, que diabolique est son cerveau, et que c'est un diable incarné; et pour le punir comme il le mérite, il vient d'ajouter une nouvelle pension à celle qu'il lui faisoit l'honneur de lui donner comme auteur, lui ayant donné cette seconde, et à toute sa troupe, comme à ses comédiens. C'est un titre qu'il leur a commandé de prendre; et c'est par là qu'il a voulu faire connoître qu'il ne se laisse pas surprendre aux tartufles, et qu'il connoît le mérite de ceux que l'on veut opprimer dans son esprit, comme il connoît souvent les vices de ceux que l'on lui veut faire estimer. Je crois qu'après cela notre Observateur avouera qu'il a eu tort d'accuser Molière et qu'il doit confesser que la passion l'a fait écrire. Il ne peut dire le contraire sans démentir ses propres ouvrages; et, après avoir dit que le roi fait tant de choses pour la religion (comme je vous l'ai marqué par les endroits tirés de son livre et qui serviront à le condamner), il ne peut plus dire que Molière est un athée, puisque le roi, qui ne donne ni relâche ni trêve à l'impiété, a reconnu son innocence. Il faut bien, en effet, qu'il ne soit pas coupable, puisqu'on lui permet de jouer sa pièce à la face du Louvre, dans la maison d'un prince chrétien, et à la vue de tous nos sages magistrats, si zélés pour les intérêts de Dieu, et sous le règne du plus religieux monarque du monde. Certes, les amis de Molière devroient après cela trembler pour lui, s'il n'étoit pas innocent: ces magistrats, si zélés pour les intérêts de Dieu, et

1. Ce sont les paroles du sieur de Rochemont qui sont ici répétées.

ce religieux monarque le perdroient sans ressource ou l'anéantiroient bientôt, s'il est permis de parler ainsi. Bon Dieu! que seroit Molière contre tant de puissances? Et qui pourroit lui servir de refuge, s'il n'en trouvoit, comme il fait, dans son innocence?

Je ne sais pas, monsieur, si je m'en tiendrai là, et si, après avoir mis la main à la plume, je pourrai m'empêcher de combattre quelques endroits dont je crois ne vous avoir pas assez parlé dans ma lettre. Vous prendrez, si vous voulez, ceci pour une seconde ou pour une continuation de la première : cela m'embarrasse peu et ne m'empêche point de poursuivre.

L'Observateur de la pièce dont je vous entretiens dit qu'avant que feu monsieur le cardinal de Richelieu eût purgé le théâtre, la comédie étoit coquette et libertine, et que Molière a fait pis, puisque sous le voile de l'hypocrisie il a caché ses « obscénités » et ses malices. Quand cela seroit, bien que je n'en demeure pas d'accord avec lui, comme vous verrez par la suite, Molière n'en doit pas être blâmé. Si la comédie, comme il dit, étoit libertine, si elle écoutoit tout indifféremment et disoit de même tout ce qui lui venoit à la bouche, si son air étoit lascif et ses gestes dissolus, Molière n'a pas fait pis, puisqu'il a caché ses obscénités et ses malices; et notre critique s'abuse grossièrement ou ne dit pas ce qu'il veut dire, lorsqu'il fait passer le bien pour le mal.

L'on est, en vérité, bien embarrassé, lorsque l'on veut répondre à des gens qui se mêlent de parler de choses qu'ils ne connoissent point. Comme ils ne savent pas eux-mêmes ce qu'ils veulent dire, on a de la peine à le deviner, et plus encore à y répondre, puisqu'on ne peut que difficilement repartir à des choses confuses et qui ne signifient rien, n'étant pas dites dans les formes. L'on devroit, avant que répondre à ces gens-là, leur enseigner ce que c'est que les ouvrages qu'ils veulent reprendre; et l'on devroit par cette même raison apprendre à l'auteur de ces Observations ce que c'est que le théâtre, avant que lui faire aucune réplique. A l'entendre parler de *Don Juan*, presque à chaque page de son livre, il voudroit que l'on ne vît que des vertueux sur le théâtre. Il fait voir, en parlant ainsi, qu'il ignore qu'une des principales règles de la comédie est de récompenser la

vertu et de punir le vice, pour en faire concevoir de l'horreur, et que c'est ce qui rend la comédie profitable. On peut voir par là que les plus sévères souffrent les vices, puisqu'ils ordonnent de les punir, et que Don Juan doit être plutôt souffert qu'un autre, puisque son crime est puni avec plus de rigueur, et que son exemple peut jeter beaucoup de crainte dans l'esprit de ses semblables. Notre critique ne nie toutefois pas que l'on doit punir le vice ; mais il veut qu'il n'y en ait point. Pour moi, je ne vois pas où doit tomber le châtiment : je prie Dieu que ce ne soit point sur les hypocrites !

L'auteur des Observations de la comédie que je défends a cru sans doute qu'il suffiroit, pour nuire à Molière, de dire beaucoup de choses contre lui, et qu'il devoit indifféremment attaquer tous les acteurs de sa pièce. C'est dans cette pensée qu'il l'accuse d'habiller la comédie en religieuse. Mais qui considérera bien tout ce que dit à Don Juan cette amante délaissée ne pourra s'empêcher de louer Molière. Elle se repent de sa faute; elle fait tout ce qu'elle peut pour obliger Don Juan à se convertir; elle ne paroît point sur le théâtre en pécheresse, mais en Madeleine pénitente. C'est pourquoi l'on ne peut la blâmer sans montrer trop d'animosité et faire voir que, de dessein prémédité, l'on reprend dans *le Festin de Pierre* ce que l'on y doit approuver. Cet Observateur ne se contente pas d'attaquer le vice, bien qu'on le permette à la comédie pourvu qu'il soit puni ; il attaque encore la vertu. Tout le choque, tout lui déplaît, tout est criminel auprès de lui. Je crois bien que cette pauvre amante n'a pas été exempte du péché; mais qui en a été exempt? Tous les hommes ne retombent-ils pas tous les jours dans la plupart de leurs fautes? Tout cela n'adoucit point la sévérité de notre censeur. Comme il attaque Molière dans tous les personnages de sa pièce, il ne veut pardonner à aucun; il leur demande des choses impossibles; et voudroit que cette pauvre fille fût aussi innocente que le jour qu'elle vint au monde. Je crois, toutefois, qu'il y trouveroit encore quelque chose à redire, puisqu'il condamne la paysanne. Il ne peut pas même souffrir ses révérences. Cependant cette paysanne, pour être simple et civile, ne se laisse point surprendre. Elle se défend fortement et dit à Don Juan « qu'il faut se défier des beaux monsieux. » On l'accuse néanmoins, bien

qu'elle soit innocente, pour ce que c'est Molière qui l'a fait paroître sur la scène; et l'on n'en a pas autrefois condamné d'autres qui dans le même *Festin de Pierre* [1] ont, ou de force ou de gré, perdu si visiblement leur honneur qu'il est impossible à l'auditeur d'en douter. Jugez après cela si la passion ne fait point parler contre Molière, et si on l'attaque par un véritable esprit de charité ou pour ce qu'il a fait *le Tartufle*.

Ce critique, peut-être trop intéressé, et dont l'esprit va droit au mal, puisqu'il en trouve dans des choses où il n'y en a point de formel, ajoute que la comédie « est quelquefois, chez Molière, une innocente qui tourne, par des équivoques étudiés, l'esprit à de sales pensées. » C'est une chose dont on ne peut demeurer d'accord, à moins que d'avoir été dans la tête de l'auteur du *Festin de Pierre*, lorsqu'il a composé les endroits que notre censeur condamne; car autrement personne ne peut assurer que Molière ait eu cette pensée. Quoi qu'il en soit, on ne peut l'accuser que d'avoir pensé, ce qui n'est aucunement permis, et ce qu'on ne peut sans injustice, puisque c'est assurer une chose que l'on ne sait pas. Si ce commentateur voyoit que l'endroit dont il parle pût tourner l'esprit à de sales pensées, il le devoit passer sous silence et n'en devoit point avertir tout le monde, pour n'y pas faire songer ceux qui n'y pensoient point. Ce zèle est indiscret et ce commentaire est plus méchant que la comédie, puisque le mal est dedans et qu'il n'est pas dans la pièce.

Après avoir parlé de la paysanne, des équivoques qui tournent l'esprit à de sales pensées et d'autres choses de cette nature, le défenseur des tartufles tâche à prouver par tout cela que Molière est un athée. Voyez un peu quel heureux raisonnement! quel zèle et quelle profondeur d'esprit! Ah! que cet Observateur sait bien marquer les endroits qui font connoître les athées! Il n'est rien de plus juste que ce qu'il avance. Quoi! Molière formera des coquettes! Quoi! il mettra des équivoques qui tourneront l'esprit à de sales pensées, et l'on ne l'appellera pas athée? Il faudroit bien avoir perdu le jugement pour ne lui pas donner ce nom, puisque c'est là justement ce qui fait un athée! J'avoue, sans être tartufle, que ce raisonnement me fait trembler pour mon

1. Les pièces de Dorimond, de Villiers.

prochain; et je crois que, s'il avoit lieu, l'on pourroit compter autant d'athées qu'il y a d'hommes sur la terre. Nous ne devons pas laisser de louer ce critique : il réussit bien dans ce qu'il entreprend et soutient parfaitement le caractère des faux dévots dont il défend la cause. Ils sont accoutumés à crier et à faire du bruit. Ils grossissent hardiment les choses qui sont de peu de conséquence, et forgent des monstres, afin de faire peur et d'empêcher que l'on n'entreprenne de les combattre.

Savez-vous bien, monsieur, où tout ce beau raisonnement sur l'athéisme aboutit? à une satire de *Tartufle*. L'Observateur n'avoit garde d'y manquer, puisque ses remarques ne sont faites qu'à ce dessein. Comme il sait que tout le monde est désabusé, il a appréhendé que l'on ne le jouât, et c'est ce qui lui a fait mettre la main à la plume. Puisqu'il m'a donné occasion de parler de *Tartufle*, vous ne serez peut-être pas fâché que je dise deux mots en sa défense, et que je combatte tout ce que les faux dévots ont dit contre cette pièce; ils ont parlé sans savoir ce qu'ils disoient; ils ont crié sans savoir contre quoi ils crioient; ils se sont étourdis eux-mêmes du bruit qu'ils ont fait, et ils ont eu tant de peur de se voir joués, qu'ils ont publié que l'on attaquoit les vrais dévots, encore que l'on n'en voulût qu'aux tartufles. Je veux que ce qu'ils publient soit véritable, et que le faux et le véritable dévot n'aient qu'une même apparence. Mais Molière, dont la prudence égale l'esprit, ne dit pas dans toute sa pièce deux vers contre les hypocrites, qu'il n'y en ait ensuite quatre à l'avantage des vrais dévots et qu'il n'en fasse voir la différence. C'est ce qui a fait approuver *le Tartufle* par tant de gens de mérite, depuis que les hypocrites l'ont voulu perdre. Dans toutes les lectures que son auteur a faites aux véritables dévots, cette comédie a toujours triomphé à la honte des hypocrites; et ceux qui n'auroient pas dû la souffrir à cause de leur profession l'ont admirée : ce qui fait voir qu'on ne la pouvoit condamner, à moins d'être surpris par les originaux dont Tartufle n'est qu'une copie. Ils n'ont point démenti leur caractère pour en venir à bout : leur jeu a toujours été couvert, leur prétexte spécieux, leur intrigue secrète. Ils ont cabalé avant que la pièce fût à moitié faite, de peur qu'on ne la permît, voyant qu'il n'y avoit point de mal. Ils ont fait enfin tout ce que des gens comme eux ont de coutume.

et se sont servis de la véritable dévotion pour empêcher de jouer la fausse. Je n'en dois pas demeurer là, et j'ai trop de choses à dire à l'avantage de *Tartufle* pour finir sitôt sa justification, puisque je prétends prouver qu'il est impossible de jouer un véritable dévot, quand même on en auroit dessein et que l'on y travailleroit de tout son pouvoir. Par exemple, si on eût fait paroître sur le théâtre un homme à qui on n'eût donné que le nom de dévot, et que l'on lui eût fait en même temps entreprendre tout ce que fait Tartufle, tout le monde auroit crié : ce n'est point là un véritable dévot, c'est un hypocrite qui tâche à nous tromper sous ce nom. Puisqu'il est ainsi, comme on n'en peut douter, puisque, dis-je, on connoit l'hypocrite par ses méchantes actions lorsqu'il prend le nom et l'extérieur d'un dévot, pourquoi veut-on, pour nuire à Molière, qu'un homme qui a non-seulement le nom d'hypocrite, mais encore qui en fait les actions, soit pris pour un véritable dévot? Cela est inouï. Il faudroit que l'ordre de toutes choses fût renversé. Cependant c'est ce que les hypocrites, qui craignent d'être joués, reprennent dans la pièce de Molière. Pour moi, je ne sais pas par où l'on pourroit jouer un vrai dévot : pour jouer les personnes, il faut représenter naturellement ce qu'elles sont; si l'on représente ce que fait un véritable dévot, l'on ne fera voir que de bonnes actions; si l'on ne fait voir que de bonnes actions, le véritable dévot ne sera point joué. L'on me dira peut-être qu'au lieu de lui faire faire de bonnes actions, on lui en fait faire de méchantes : si l'on lui fait faire de méchantes actions, ce n'est plus un dévot, c'est un hypocrite; et l'hypocrite, par conséquent, est seul joué, et non pas le vrai dévot. Je sais bien que si les vrais et faux dévots paroissoient ensemble, que s'ils avoient un même habit et un même collet, et qu'ils ne parlassent point, on auroit raison de dire qu'ils se ressemblent. C'est là justement où ils ont une même apparence. Mais l'on ne juge pas des hommes par leur habit ni même par leurs discours; il faut voir leurs actions; et ces deux personnes auront à peine commencé d'agir que l'on dira d'abord : voilà un véritable dévot! voilà un hypocrite! Il est impossible de s'y tromper; et si je ne craignois d'être trop long et de vous ennuyer par des raisons que vous devez mieux savoir que moi, je parlerois encore longtemps sur

cette matière. Je vous dirai pourtant, avant que de la quitter, que les véritables dévots ne sont point composés, que leurs manières ne sont point affectées, que leurs grimaces et leurs démarches ne sont point étudiées, que leur voix n'est point contrefaite, et que, ne voulant point tromper, ils n'affectent point de faire paroître que leurs mortifications les ont abattus. Comme leur conscience est nette, ils en ont une joie intérieure qui se répand jusque sur leur visage. S'ils font des austérités, ils ne les publient pas; ils ne chantent point des injures à leur prochain pour le convertir; ils ne le reprennent qu'avec douceur, et ne le perdent point dans l'esprit de tout le monde. C'est une manière d'agir dont les tartufles ne se peuvent défaire et qui passe pour un des plus grands crimes que l'on puisse commettre, puisqu'il est malaisé de rendre la réputation à ceux à qui on l'a une fois fait perdre, encore que ce soit injustement.

Comme la foule est grande aux pièces de monsieur de Molière, et que c'est un témoignage de leur mérite, l'Observateur, qui voit bien que cela suffit pour le faire condamner, et qui combat autant qu'il peut ce qui nuit à son dessein, dit que la curiosité y attire des gens de toutes parts, mais que les gens de bien les regardent comme des prodiges et s'y arrêtent comme aux éclipses et aux comètes. Ce raisonnement se détruit assez de soi-même, et l'on voit bien que c'est chercher de fausses couleurs pour déguiser la vérité. Molière n'a fait que deux pièces que les tartufles reprennent, dont l'une n'a pas été jouée. Cependant, nous avons également vu du monde à douze ou treize de ses pièces. Il faut bien que le mérite l'y attire, et l'on doit être persuadé que toute la France a plus de lumières que l'auteur des Observations du *Festin de Pierre*. Si l'on regardoit ses pièces comme des éclipses et des comètes, on n'iroit pas si souvent; il y a longtemps que l'on ne court plus aux éclipses; on se lasse même des comètes quand elles paroissent trop souvent. L'expérience en fait foi: nous en avons depuis peu vu deux de suite à Paris; et, bien que la dernière fût plus considérable que l'autre, elle n'a trouvé, parmi la grande foule du peuple, que fort peu de gens qui se soient voulu donner la peine de la regarder. Il n'en est pas arrivé de même des pièces de Molière, puisque l'on les a toutes été voir avec le même empressement.

J'oublìois qu'il rapporte quelques exemples des anciens comédiens; mais il n'étale pas leurs ouvrages comme il fait ceux de Molière. Sa malice est affectée, et il semble, à l'entendre dire, qu'ils n'aient été condamnés que pour des bagatelles. Cependant, s'il faisoit une peinture de leurs crimes, vous verriez que les empereurs les ont punis de même que le roi a récompensé Molière selon son mérite. Il parle encore d'un philosophe qui se vantoit que personne ne sortoit chaste de sa leçon : jugez de son crime par son insolence à le publier, et si nous ne punirions pas plus rigoureusement que ceux qu'il nous cite un coupable qui se vanteroit d'un tel crime. Ces exemples sont bons pour surprendre les ignorants, mais ils ne servent qu'à justifier Molière dans l'esprit des personnes raisonnables.

Je dois, monsieur, vous avertir, en finissant, de songer sérieusement à vous. La pièce de Molière va causer des désordres épouvantables; et le zélé réformateur des ouvrages de théâtre, le bras droit des tartufles, l'Observateur enfin qui a écrit contre lui, parle à la fin de son ouvrage comme un désespéré qui se prend à tout. Il menace les trônes des rois; il nous menace de déluges, de peste, de famine; et, si ce prophète dit vrai, je crois que l'on verra bientôt finir le monde. Si j'ose toutefois vous dire ma pensée, je crois que Dieu doit bien punir d'autres crimes, avant que nous faire payer la peine de ceux qui se sont glissés dans les comédies, en cas qu'il y en ait. C'est une vengeance que les hypocrites et ceux qui accusent leur prochain ne verront jamais, puisque, leurs crimes étant infiniment plus grands que ceux-là, ils doivent les premiers sentir les effets de la colère d'un Dieu vengeur.

III.



RÉPONSE AUX OBSERVATIONS TOUCHANT « LE FESTIN DE PIERRE » DE MONSIEUR DE MOLIÈRE.[1]

Les anciens philosophes qui nous ont soutenu que la vertu avoit d'elle-même assez de charmes pour n'avoir pas besoin de partisans qui découvrissent sa beauté par une éloquence étudiée, changeroient sans doute de sentiment, s'ils pouvoient voir combien les hommes d'aujourd'hui l'ont défigurée sous prétexte de l'embellir. Ils se sont imaginé qu'elle paroîtroit bien plus aimable, s'ils en rendoient l'acquisition plus difficile et plus épineuse ; et ce pernicieux dessein leur a réussi si heureusement qu'on ne sauroit plus passer pour vertueux que l'on ne se prive de tous les plaisirs qui n'ont pas la vertu pour leur unique objet. Et comme ils se sont aperçus que la comédie en étoit un, puisqu'elle mortifie moins les sens qu'elle ne les divertit, ils l'ont dépeinte comme l'ennemie et la rivale de la vertu ; ils prétendent qu'elle est incompatible avec les plaisirs les plus innocents ; et ainsi, de cette familière déesse qui s'accommode avec les gens de tous métiers et de tous âges, ils ont fait la plus austère et la plus jalouse de toutes les divinités.

L'auteur à qui je réponds est un de ces sages réformateurs : mais, comme il est encore apprentif dans le métier, il n'ose pas condamner ouvertement ce que nos prédécesseurs ont toujours permis. Il s'est contenté de nous faire la guerre en renard ; et, lorsqu'il a voulu nous montrer que la comédie en général étoit un divertissement que les gens de bien n'approuvoient point, il en a pris une en particulier où son adresse a supposé mille impiétés, pour couvrir le dessein qu'il a de détruire toutes les autres. On a beau lui dire que, puisqu'il ne doit pas répondre de la candeur publique, il devroit laisser à nos évêques et à nos prélats le

1. A Paris, chez Gabriel Quinet, dans la galerie des prisonniers, à *l'Ange Gabriel*, 1665. Avec permission.

soin de sanctifier nos mœurs, il soutient que c'est le devoir d'un chrétien de corriger tous ceux qui manquent; et sans considérer qu'il n'est pas plus blâmable de souffrir les impiétés qu'on pourroit empêcher que d'ambitionner à passer pour le réformateur de la vie humaine, il vient de composer un livre où il se déclare le plus ferme appui et le meilleur soutien de la vertu. Mais n'avouera-t-on point qu'il s'y prend bien mal pour nous persuader que la véritable dévotion le fait agir, lorsqu'il traite monsieur de Molière de démon incarné, parce qu'il a fait des pièces galantes et qu'il n'emploie pas ce beau talent que la nature lui a donné, à traduire la Vie des saints Pères?

Il s'est si bien imaginé que c'est une charité des plus chrétiennes, de diffamer un homme pour l'obliger à vivre saintement, que, si cette manière de corriger les gens pouvoit avoir un jour l'approbation des docteurs et qu'il fût permis de juger de la bonté d'une âme par le nombre des auteurs que sa plume auroit décriés, je réponds de l'humeur dont je le connois qu'on n'attendroit point après sa mort pour le canoniser. Ce n'étoit pourtant assez qu'il aimât la satire pour vomir contre monsieur de Molière comme il a fait; il lui falloit encore quelque vieille animosité ou quelque haine secrète pour tous les beaux esprits; car quelle apparence y a-t-il qu'il paroisse à ses yeux un diable vêtu de chair humaine, parce qu'il a fait une pièce intitulée *le Festin de Pierre?* Elle est, dit-il, tout à fait scandaleuse et diabolique; on y voit un enfant mal élevé, qui réplique à son père; une religieuse qui sort de son couvent; et à la fin ce n'est qu'une raillerie que le foudre qui tombe sur ce débauché.

C'est le bien prendre, en effet. Vous avez tort, monsieur de Molière: il falloit que le père fût absolu, qu'il parlât toujours sans que le fils osât lui dire mot; que la religieuse, bien loin de paroître sur un théâtre, fît dans son couvent une pénitence perpétuelle de ses péchés; et cet athée supposé n'en devoit point échapper: ses abominations, toutes feintes qu'elles étoient, méritoient bien pour leur mauvais exemple une punition effective. L'intrigue de cette comédie auroit été bien mieux conduite, s'il n'y avoit eu pour tous personnages qu'un père qui eût fait des leçons à son fils et qui eût invoqué la colère de Dieu pour l'exterminer, lorsqu'il le trouvoit sourd aux bonnes inspirations.

Notre auteur trouve que la morale en auroit été bien plus belle et les sentiments plus chrétiens, si ce jeune éventé se fût retiré de ses débauches et qu'il eût été touché de ce que Dieu lui disoit par la bouche de son père; et, si on lui montre qu'il est de l'essence de la pièce que le foudre écrase quelqu'un, et que par conséquent il nous faut supposer un homme d'une vie déréglée et qui soit toujours insensible aux bons mouvements, lui (l'auteur des Observations), dont les soins ne buttent qu'à la conversion universelle, nous répliquera sans doute que l'exemple n'en auroit été que plus touchant, si, malgré cet amendement de vie, il n'auroit pas laissé de recevoir le châtiment de ses anciennes impudicités.

Hélas! où en serions-nous, si les contritions et les pénitences ne pouvoient désarmer la main de Dieu, et que ce fût pour nous une nécessité indispensable d'en venir à la punition au sortir de l'offense? Mais pourquoi Dieu nous auroit-il fait une loi de pardonner à nos ennemis, s'il n'avoit voulu lui-même la suivre? Et puisqu'il nous a dit qu'il voudroit que tout le monde fût heureux, ne se contrarieroit-il point en nous laissant une pente si naturelle pour le mal, s'il ne nous réservoit une miséricorde plus grande que notre esprit n'est foible et léger? Nous devons croire qu'il est juste, et non pas vindicatif; il punit une âme égarée qui persévère dans ses emportements, mais il oublie le passé quand elle s'est remise dans le bon chemin. Tombez donc d'accord que monsieur de Molière ne vous a point donné de mauvais exemples, lorsqu'il a fait paroître un jeune homme qui avoit tant d'antipathie pour les bonnes actions. Le dessein qu'il a eu est celui que doivent avoir tous ceux de sa profession, de corriger les hommes en les divertissant : il a fait l'un et l'autre, ou du moins il a tâché de montrer aux méchants la nécessité qu'il y a de ne le point être; et le foudre qu'on entend sur le théâtre nous assure de la bonté de son avertissement.

Je prévois que vous m'allez dire ce que j'ai lu dans votre critique : que ses termes sont trop hardis et qu'il semble se moquer quand il parle de Dieu. Mais quoi! ignorez-vous encore qu'un comédien n'est point un prédicateur et que ce n'est que dans les chaires des églises où l'on montre, les larmes aux yeux, l'horreur que nous devons avoir pour le péché? Je sais qu'il n'est jamais

hors de saison d'avoir de la vénération pour les choses sacrées et qu'elles doivent être en tous lieux ce qu'elles sont sur les autels; mais changent-elles de nature ou de condition, lorsque l'on change de termes ou de ton pour en parler?

Je ne prétends point ici vous prouver que les vers de monsieur de Molière sont pour les jeunes gens des instructions paternelles à la vertu; mais je veux vous montrer clairement que les esprits les plus mal tournés n'y sauroient trouver la moindre apparence de vice; et, puisque chacun sait que le théâtre n'a point été destiné pour expliquer la sainteté de nos mystères et l'importance de notre salut, ces sages réformateurs, si fort zélés pour notre foi, n'ont-ils pas mauvaise grâce de blâmer la comédie, parce que les méchants la peuvent voir sans changer d'inclination? et ne devroient-ils point se contenter que les vertueux n'y prennent point des mœurs pernicieuses et qu'ils en sortent toujours les mêmes?

Je le pardonne pourtant à ces consciencieux qui reprennent pour un véritable motif de dévotion; et quoique les vers[1] de monsieur de Molière n'aient rien d'approchant de l'impiété, je ne saurois m'emporter contre eux, puisqu'ils n'en veulent qu'à ses écrits. Mais lorsque je vois le livre de cet inconnu qui, sans se soucier du tort qu'il fait à son prochain, ne songe qu'à s'usurper une réputation d'homme de bien, je vous avoue que je ne saurois m'empêcher d'éclater; et quoique je n'ignore pas que l'innocence se défende assez d'elle-même, je ne puis que je ne blâme une insulte si condamnable et si mal fondée.

Il prétend que monsieur de Molière est un scélérat achevé, parce qu'il feint des impiétés. N'est-ce pas là une preuve bien convaincante? Et, quoiqu'il sache bien que, de quelque nature que soient les crimes que nous avons commis, nous devons toujours avoir de la confiance à la miséricorde de Dieu, et par conséquent ne désespérer jamais de notre salut, il soutient qu'il n'entrera jamais dans le paradis, parce qu'il a supposé des sacriléges et des abominations dans son *Festin de Pierre*.

Vous pouvez voir par ce raisonnement si sa critique-comédie

1. Ce foible défenseur de Molière semble croire que *le Festin de Pierre* est écrit en vers. Il faut supposer qu'il a en vue l'ensemble des comédies du poëte

étoit nécessaire pour le salut public, et si la moralité et le bon sens sont tout entiers dans son discours, puisqu'il nous donne lieu de conclure qu'il vaut mieux être méchant en effet qu'en apparence et qu'on a plutôt le pardon d'une impiété réelle que d'une feinte.

Cher écrivain, de peur qu'en travaillant à vous attirer cette réputation d'homme de bien, vous ne perdiez celle que vous avez d'être fort habile homme et plein d'esprit, je vous conseille en ami de changer de sentiment. Puisque Dieu lit dans le fond de l'âme, vous devez savoir qu'il ne se fie jamais aux apparences, et que, par conséquent, il faut être coupable en effet pour le paroître devant lui. Ou bien, si vous avez tant d'aversion à vous dédire de ce que vous avez soutenu, ne faites point de scrupule de nous avouer que votre livre n'est point votre ouvrage et que c'est l'envie et la haine qui l'ont composé.

Nous savons bien que monsieur de Molière a trop d'esprit pour n'avoir pas des envieux. Nos intérêts nous sont toujours plus chers que ceux d'autrui; et je suis si fort persuadé qu'il est fort peu de gens, dans le siècle où nous sommes, qui n'aidassent au débris de leurs plus proches voisins, s'il leur devenoit utile ou profitable, que les coups les plus injustes et les plus inhumains ne me surprennent plus. Puisque vous appréhendez que les productions de votre génie, tout sublime qu'il est, ne perdissent beaucoup de leur prix par l'éclat de celles de monsieur de Molière, si vous les abandonniez à la rigueur d'un jugement public, n'est-il pas juste que vous ayez quelque ressentiment du tort qu'elles vous font; et, quoique ces vers ne soient remplis que de pensées aussi honnêtes qu'elles sont fines et nouvelles, doit-on s'étonner si vous avez tâché de montrer à notre illustre monarque que ces ouvrages causoient un scandale public dans tout son royaume, puisque vous savez qu'il est si sensible du côté de la piété et de la religion? Il est vrai que votre passion vous aveugloit beaucoup; car, puisque ce grand prince si chrétien et si religieux ne s'éclaire que par lui-même, vous deviez considérer que les matières les plus embrouillées étoient fort intelligibles pour lui, et que, par conséquent, vos accusations ne serviroient que pour vous convaincre d'une malice d'autant plus noire que le voile que vous lui donniez étoit trompeur et criminel.

Mais aussi, s'il m'est permis de reprendre mes maîtres, je vous ferai remarquer que vous laissâtes glisser dans votre critique quelques mots qui tenoient plutôt de l'animosité que de la véritable dévotion. Car me soutiendrez-vous que c'est par charité que vous l'accusez de piller ses meilleures pensées, de n'avoir point l'esprit inventif, et de faire des postures et des contorsions qui sentent plutôt le possédé que l'agréable bouffon? Il me semble que vous pouviez souffrir de semblables défauts sans appréhender que votre conscience en fût chargée; ou bien Dieu vous a fait des commandements qui ne sont pas comme les nôtres. Il falloit, pour vous couvrir plus adroitement, exagérer, s'il se pouvoit, par un beau discours, la délicatesse et la grandeur de son esprit, le faire passer pour l'acteur le plus achevé qui eût jamais paru; et comme cet éloge nous auroit persuadé que vous preniez plaisir de découvrir à tout le monde ses perfections et ses qualités, nous aurions eu plus de disposition à vous croire, lorsque vous auriez dit qu'il étoit impie et libertin, et que ce n'étoit que par contrainte et pour décharger votre conscience que vous le repreniez de ses défauts.

Je vous aurois même conseillé de le blâmer fort d'avoir fait crier: « Mes gages! mes gages! » à ce valet. On auroit inféré de là que vous aviez l'âme si tendre que vous n'aviez pu souffrir sans compassion que son maître, qu'on traînoit je ne sais où, fût chargé, outre tant d'abominations, d'une dette qui pouvoit elle seule le priver de la présence béatifique jusques à ce que ses héritiers l'en eussent délivré. Ce sentiment étoit d'un homme de bien. Vous en auriez été tout à fait loué; et, pour édifier encore mieux vos lecteurs, vous pouviez faire une invective contre ce valet, en lui montrant quelle étoit son inhumanité, de regretter plutôt son argent que son maître.

Vous auriez bien eu meilleure grâce de blâmer un sentiment criminel et de lâches transports que vos oreilles avoient entendus, que l'impiété de ce fils que vous connoissiez pour imaginaire et pour chimérique.

Voilà l'endroit de la pièce où vous pouviez vous étendre le plus; car vous m'avouerez, quelque scrupuleux que vous soyez, que vous ne trouvez rien à reprendre dans la réception que l'on fait à monsieur Dimanche: il n'est pas plutôt entré dans la maison

qu'on lui donne le plus beau fauteuil de la salle; et, quand il est près de s'en aller, jamais homme ne fut prié de meilleure grâce à souper dans le logis. Je me souviens pourtant encore d'un nouveau sujet que ce valet vous donne de vous plaindre de lui : n'est-il pas vrai que vous souffrez furieusement de le voir à table, tête à tête avec son maître, manger si brutalement à la vue de tant de beau monde? En cela, je suis pour vous ; je ne me mets jamais si fort dans l'intérêt de mes amis, que je ne me laisse plutôt guider par la justice que par la passion de les servir. Comme je vois qu'on ne sauroit tâcher de mettre à couvert monsieur de Molière d'un reproche si bien fondé, qu'on ne se déclare l'ennemi de la raison et le protecteur d'un coupable, j'abandonne sans regret son parti, puisqu'il n'est plus bon, et confesse avec vous que ce valet est un malpropre et qu'il ne mange point comme il faut.

Mais, puisque vous me voyez si sincère, à mon exemple ne voulez-vous point le devenir? Soutiendrez-vous toujours que monsieur de Molière est impie, parce que ses ouvrages sont galants, et qu'il a su trouver le moyen de plaire?

On se seroit bien passé, dites-vous, des postures qu'il fait dans la représentation de son *École des Femmes*. Mais puisque vous savez qu'il a toujours mieux réussi dans le comique que dans le sérieux, devez-vous le blâmer de s'être fait un personnage qu'il a cru le plus propre pour lui? Ne nous dites point qu'il tâche d'expliquer par ses grimaces ce que son Agnès n'oseroit avoir dit par sa bouche : nous sommes dans un siècle où les hommes se portent assez d'eux-mêmes au mal, sans avoir besoin qu'on leur explique nettement ce qui peut en avoir quelque apparence.

Monsieur de Molière, qui connoît le foible des gens, a prévu fort favorablement qu'on tourneroit toutes ces équivoques du mauvais sens; et, pour prévenir une censure aussi injuste que nuisible, il fit voir l'innocence et la pureté de ses sentiments par un discours le mieux poli et le plus coulant du monde. Mais il ne s'est jamais défié qu'on dût faire le même tort à son *Festin de Pierre;* et il s'est si bien imaginé qu'il étoit assez fort de lui-même pour ne point appréhender ses envieux, qu'il n'a jamais voulu leur donner de nouvelles armes en travaillant pour sa

défense ; et comme j'ai connu par là qu'il n'avoit pas besoin d'un grand secours, j'ai cru que ma plume, tout ignorante et toute stérile qu'elle est, pouvoit suffire pour montrer l'injustice de ses ennemis.

Lorsqu'on veut montrer la bonté d'une cause, qui fournit elle seule toutes les raisons qu'il faut pour la soutenir, il me semble qu'il est plus à propos d'en laisser le soin au plus jeune avocat du barreau, qu'au plus célèbre et au plus éloquent; et, par la même raison qu'on croit plutôt un paysan qu'un homme de cour, les ignorants persuadent beaucoup mieux que les plus habiles orateurs. Il est si fort ordinaire à ces messieurs les beaux esprits, de prendre le méchant parti pour exercer la facilité qu'ils ont de prouver ce qui paroît le plus faux, qu'ils ont cru que cette réputation feroit un tort considérable à l'ouvrage de monsieur de Molière, s'ils écrivoient pour en montrer l'innocence et l'honnêteté ; et, d'ailleurs, comme ils ont vu qu'il n'y avoit point de gloire à remporter, quelque fort que fût le raisonnement qu'ils produiroient, ils en ont laissé le soin aux plumes moins intéressées que les leurs.

J'ai donc cru que cela me regardoit ; et, comme je n'avois encore rien mis au jour, je me suis imaginé que c'étoit commencer bien glorieusement que de soutenir une cause où le bon droit étoit tout entier. Dans toute autre matière que celle dont j'ai traité, j'aurois eu lieu d'appréhender que, comme le sentiment des ignorants est toujours différent de celui des gens d'esprit, on eût cru que monsieur de Molière n'avoit point eu l'approbation de ceux-ci, puisque je lui donnois la mienne; mais comme *le Festin de Pierre* a si peu de conformité avec toutes les autres comédies, que les raisons qu'on peut apporter pour montrer que la pièce n'est point honnête sont aussi bien imaginaires et chimériques que l'impiété de son athée foudroyé, jugez par là, monsieur de Molière, s'il ne m'a pas été bien aisé de prouver que vous n'êtes rien moins que ce que cet inconnu a voulu que vous fussiez. Mais, comme il ne démordra jamais de la mauvaise opinion qu'il veut donner de vous à ceux qui ne vous connoissent point, il y a lieu d'appréhender encore quelque chose de bien fâcheux : il ne se sera pas plutôt aperçu que les gens bien sensés ne sont point de son sentiment, lorsqu'il prétend que vous

soyez impie, qu'il va vous prendre par un endroit où je vous trouve bien foible : il vous fera passer pour le plus grand goinfre et le plus malpropre de tous les hommes. Il vous reconnut fort bien à table sous cet habit de valet, et, par conséquent, il aura autant de témoins de votre avidité pour les ragoûts que vous eûtes d'admirateurs de ce chef-d'œuvre. Il faut pourtant s'en consoler : on a toujours mauvaise grâce de s'opposer au devoir d'un chrétien.

Il vous laisseroit sans doute en repos, si ce n'est qu'il falloit publier les défauts des gens pour les en corriger. Je trouve cette maxime bien conçue et fort spirituelle; et, de plus, le succès m'en paroit infaillible : quand on compose un livre qui diffame quelqu'un, tant de différentes personnes sont curieuses de le voir, qu'il est bien malaisé que, parmi ce grand nombre de lecteurs, il ne se rencontre quelque homme de bien qui ait du pouvoir sur l'esprit du décrié, et c'est par là que l'on le tire peu à peu de son aveuglement. Il a cru vous devoir la même charité; mais si, par hasard, il arrive que ceux qui liront ce qu'il a fait contre vous connoissent qu'il s'est mépris et qu'ils ne viennent point vous faire de leçons, ne laissez pas de lui savoir bon gré de son zèle ; et, puisqu'il vous en coûte si peu, servez-lui sans murmurer de moyen pour gagner le paradis; ce sera là où nous ferons tous notre paix.

FIN DE LA POLÉMIQUE RELATIVE AU FESTIN DE PIERRE.

L'AMOUR MÉDECIN

COMÉDIE-BALLET EN TROIS ACTES

15 septembre 1665

NOTICE PRÉLIMINAIRE.

Le 15 septembre 1665,[1] fut représenté à Versailles un impromptu « mêlé d'airs, de symphonies, de voix et de danses, » que Molière avoit intitulé *l'Amour Médecin*. « Molière, dit M. Bazin, y paraissoit de nouveau dans le caractère de Sganarelle, cette fois père de famille, malin, entêté et pourtant crédule... » Ce qui donne une véritable importance à ce simple crayon, c'est qu'il commence réellement la guerre de l'auteur comique contre la médecine et les médecins. *Le Médecin volant* ne sauroit être en effet considéré comme une attaque sérieuse. Les railleries que contenoit *le Festin de Pierre* venoient de Don Juan, impie en médecine comme en tout le reste, et d'un valet qui ne savoit que compromettre les causes qu'il essayoit de défendre. Mais cette fois le coup étoit directement et vigoureusement porté. « Toute superstition, toute profession, dit Auger, dont les succès se fondent sur la foiblesse et la crédulité des hommes, est bien plus gravement compromise par l'indiscrétion de ceux qui en vivent

1. « On avoit jusqu'ici, dit M. Taschereau dans la nouvelle édition de son *Histoire de Molière* (1863), toujours fixé cette représentation à la cour au 16 septembre. Le manuscrit intitulé *Journal des Bienfaits du Roi* la fixe au 15. Le registre de La Grange établit aussi qu'elle est antérieure au 16, mais il donneroit à penser qu'elle dut avoir lieu le 14. » Nous ne demanderions pas mieux que de faire honneur à M. Taschereau de la rectification ; mais nous devons constater que la date du 15 septembre est donnée exactement par tout le monde, par Aimé Martin, par Auger, et par La Grange et Vinot dans l'édition de 1682.

que par la sottise de ceux qui en sont dupes ou par la malignité de ceux qui s'en moquent. Quel tort fait à la médecine la ridicule infatuation d'un vieillard qui se croit malade comme Argan; quel tort lui font les raisonnements et les railleries d'un homme qui se porte bien comme Béralde, si on les compare à cette fameuse scène où quatre médecins consultant à huis clos, parlent de tout excepté de la maladie pour laquelle ils sont appelés, et à cette autre scène où M. Filerin vient gourmander ses confrères qui, au lieu de s'entendre aux dépens des malades, se querellent, et, par leurs dissensions imprudentes, découvrent au peuple la forfanterie de leur art? »

Il paroît certain que dans cette comédie Molière attaqua non-seulement les médecins en général, mais tels médecins déterminés, connus, indiqués par l'imitation de leurs gestes, de leur langage, de leurs habitudes. Guy Patin, médecin lui-même, mais médecin frondeur, écrit à la date du 22 septembre : « On a joué depuis peu à Versailles une comédie des médecins de la cour, où ils ont été traités de ridicules devant le roi, qui en a bien ri. On y met en premier chef les cinq premiers médecins, et, par-dessus le marché, notre maître Élie Béda, autrement le sieur Des Fougerais, qui est un grand homme de probité et fort digne de louanges, si l'on croit ce qu'il en voudroit persuader. » A la date du 25 septembre, Guy Patin écrit encore : « On joue présentement à l'hôtel de Bourgogne *l'Amour malade*. Tout Paris y va en foule pour voir représenter les médecins de la cour, et principalement Esprit et Guénaut, avec des masques faits tout exprès. On y a ajouté Des Fougerais, etc. Ainsi on se moque de ceux qui tuent le monde impunément. » Guy Patin étoit sans doute à l'affût de tout ce qui se faisoit et se disoit à l'égard des médecins, mais il fréquentoit peu le théâtre, et il est clair qu'il ne parle ici que par ouï-dire : il se trompe sur quelques circonstances du fait qu'il raconte; il met six médecins au lieu de cinq, il prend l'hôtel de Bourgogne pour le Palais-Royal; de *l'Amour médecin* il fait *l'Amour malade*. On tient aussi pour suspecte son assertion relative aux masques ressemblants qu'il prête aux acteurs, quoique cette circonstance ne puisse être considérée comme absolument impossible.

Mais ce qui ressort clairement de ce témoignage, c'est que la

voix publique désignoit les personnages mis en scène par Molière. Les « cinq premiers médecins » étoient en effet cinq personnes de cette profession, ayant chacun le titre de « premier médecin » dans les maisons royales; et il n'y en avoit réellement ni plus ni moins, savoir : pour le roi, Valot; pour la reine-mère, Seguin ; pour la reine, Guénaut; pour Monsieur, Esprit; et pour Madame, Yvelin. Des Fougerais n'étant pas de ce nombre et figurant dans la consultation comique, il s'ensuit que deux des cinq ont été épargnés, puisque quatre médecins ridicules seulement y prennent part.

Voici, si l'on en croit Cizeron-Rival, quels étoient les véritables personnages. Boileau auroit composé les noms grecs destinés à couvrir des allusions transparentes. *Desfonandrès* (autrement dit *tueur d'hommes*), c'étoit Des Fougerais; *Bahis* (jappant, aboyant) désignoit Esprit, qui bredouilloit; *Macroton* étoit le pseudonyme de Guénaut qui parloit avec une extrême lenteur; enfin *Tomès* (l'homme aux incisions, le saigneur) représentoit Daquin. M. Raynaud croit avec raison que Cizeron-Rival s'est trompé pour ce dernier, qui étoit un partisan de l'antimoine, et, par conséquent, un adversaire de la saignée, et que *Tomès* figure Valot, alors premier médecin du roi, qui saignoit en effet beaucoup, à commencer par son maître. Daquin d'ailleurs n'étoit encore à cette époque que médecin par quartier.

Quant à M. Filerin, il est communément admis qu'il personnifie la Faculté, qu'il symbolise l'art médical lui-même. On fait venir son nom des mots grecs φίλος ἐρέβους, qui veulent dire : ami de la mort. M. Soulié, qui a rencontré, dans ses recherches parmi les actes notariés du temps,[1] le nom d'un André Filerin, maître d'armes, seroit porté à croire que Molière a plutôt emprunté le nom de son personnage à un artiste apprenant aussi, de son côté, à « tuer son homme par raison démonstrative. »

1. Les résultats de ces recherches viennent d'être publiés en un volume in-8° (1863). Ils n'ajoutent pas un trait nouveau à la physionomie de Molière; mais ils précisent ou confirment divers détails de sa biographie. Nous les ferons amplement connoître, en laissant, bien entendu, au patient investigateur à qui on les doit le mérite de la découverte. Nous aurons soin de tenir compte également de tout ce qui pourroit se révéler encore pendant le cours de la publication que nous avons entreprise, et de faire en sorte que notre édition, par l'ensemble des renseignements qu'elle présente, porte la date, non du jour où elle a été commencée, mais du jour où elle aura pris fin.

Il nous semble que les deux explications sont cherchées à peu près aussi loin l'une que l'autre. Ce qui est certain, c'est que ce type de M. Filerin est plus général, plus impersonnel ; et qu'à ce titre seulement il peut lui être permis de trahir si ouvertement les secrets de la profession.

M. Raynaud donne sur les quatre médecins figurant à la consultation comique les renseignements suivants : Des Fougerais, en 1665, devoit être un vieillard d'environ soixante-dix ans, car sa réception au doctorat date de 1621. Il se nommoit Élie Béda, de son véritable nom, auquel, de son autorité privée, il ajouta celui de Des Fougerais. Il comptoit dans sa clientèle les plus grandes familles de l'aristocratie et de la haute magistrature. Né protestant, il se convertit en 1648, avec un certain éclat, qui put faire douter de sa sincérité : « Je pense, disoit Guy Patin, que si cet homme croyoit qu'il y eût au monde un plus grand charlatan que lui, il le feroit empoisonner. Il a dans sa poche de la poudre blanche, de la rouge et de la jaune. Il fait rage de promettre : il assure de guérir tout le monde ; que tel et tel ne savent que saigner et purger, mais que lui a de grands secrets. Vénérable et détestable charlatan, s'il en fut jamais ; mais il est homme de bien, à ce qu'il dit, et n'a jamais changé de religion que pour faire fortune et mieux avancer ses enfants. »

Esprit, après avoir été l'un des médecins de Richelieu, devint celui de Mazarin et de toute sa famille ; lors de la consultation pour le roi en 1658, il se trouvoit attaché à la personne de Monsieur. Ce seroit lui, d'après Guy Patin, qui auroit ouvert l'avis de donner de l'émétique au roi : « Voyez la belle politique de notre siècle ! dit son hargneux confrère. Le médecin du prochain héritier de la couronne et successeur immédiat *adhibetur in consilium pro rege et venenatum stibium audet præscribere*. S'il en eût été cru, et que le roi fût mort, son maître eût été roi et lui premier médecin du roi ! *Non sic erat in principio :* autrefois on n'appeloit jamais chez le roi malade les médecins des princes du sang, pour des raisons politiques très-fortes. Mais aujourd'hui tout est renversé. »

Guénaut étoit assurément le plus célèbre et le plus répandu des médecins de l'époque. La cour et la ville ne juroient que par lui. Devenu successivement premier médecin du prince de Condé,

puis de la reine, il avoit souvent, dans sa longue pratique, été appelé à donner des soins soit au roi, soit à presque tous les princes du sang. Un homme de qualité ne pouvoit décemment être malade sans l'appeler au moins une fois. A lui seul, il avoit fait les trois quarts de la fortune de l'antimoine; l'antimoine et lui, c'étoit tout un :

> On compteroit plutôt combien, en un printemps,
> Guénaut et l'antimoine ont fait mourir de gens;

Il y avoit fait fortune, d'autant mieux qu'il savoit le prix de son temps. Tous les contemporains, qui en ont beaucoup parlé, s'accordent à nous montrer en lui un homme fort âpre au gain. On lui prêtoit là-dessus toutes sortes de bons mots. Ses hautes influences en faisoient une manière de grand seigneur, qu'il y avoit du courage à attaquer de front.

Le premier médecin du roi étoit aussi un personnage important, grand officier de la maison royale, placé sur le même rang que le grand chambellan, ayant titre héréditaire de comte, et exerçant une juridiction sur l'exercice de la médecine et de la pharmacie dans tout le royaume. Valot, qui succéda en 1652 à Vautier dans cette charge de premier médecin, l'avoit payée 30,000 écus au cardinal Mazarin. C'est Valot qui commença le *Journal de la santé de Louis XIV*, édité récemment par M. J.-A. Le Roi (1862); on peut le juger en parfaite connoissance de cause d'après ce document, où il a laissé à la postérité toutes les formules, qui lui étoient « inspirées du ciel » pour l'entretien de la santé du monarque; on y admire une étrange variété de compositions pharmaceutiques : purgatifs et cordiaux sont prescrits au hasard et tour à tour. Les saignées sont *généreuses :* cinq fois dans la petite vérole; neuf fois dans la scarlatine. Tout ce qui étonne, c'est que la santé du roi put résister à de pareilles épreuves. On sait que ce même Valot fut accusé d'avoir causé la mort de Madame Henriette d'Angleterre, en lui administrant à contre-temps une dose d'opium. On fit contre lui, à ce propos, l'épigramme suivante :

> Le croirez-vous, race future,
> Que la fille du grand Henri
> Eut, en mourant, même aventure
> Que feu son père et son mari !

Tous trois sont morts par assassin,
Ravaillac, Cromwell, médecin :
Henri, d'un coup de baïonnette,
Charles finit sur un billot,
Et maintenant meurt Henriette
Par l'ignorance de Valot.

Plein d'une suffisance bouffonne, courtisan et flatteur à outrance, se mêlant de faire des prédictions comme un astrologue, Valot devoit tenter la comédie et la satire. Il mourut dans la campagne de Flandre, en 1671, et ce fut alors que Daquin, son neveu par alliance, lui succéda.

On a cherché les motifs qui avoient provoqué les attaques de Molière contre la médecine et les médecins. On a prétendu les trouver dans une contestation que Mlle Molière auroit eue avec la femme d'un médecin. On trouve cette anecdote rapportée tout au long dans *Élomire hypocondre*, où Le Boulanger de Chalussay fait ainsi parler Élomire, c'est-à-dire Molière lui-même :

Mon *Amour médecin*, cette illustre satire
Qui plut tant à la cour, et qui la fit tant rire,
Ce chef-d'œuvre qui fut le fléau des médecins,
Me fit des ennemis de tous ces assassins ;
Et du depuis leur haine à ma perte obstinée
A toujours conspiré contre ma destinée...
Écoutez. L'un d'entre eux, dont je tiens ma maison,
Sans vouloir m'alléguer prétexte ni raison,
Dit qu'il veut que j'en sorte et me le signifie.
Mais n'en pouvant sortir ainsi sans infamie,
Et d'ailleurs ne voulant m'éloigner du quartier,
Je pare cette insulte, augmentant mon loyer!
Dieu sait si cette dent que mon hôte m'arrache
Excite mon courroux ! Toutefois je le cache ;
Mais quelque temps après que tout fut terminé,
Quand mon bail fut refait, quand nous l'eûmes signé,
Je cherche à me venger, et ma bonne fortune
M'en fait trouver d'abord la rencontre opportune.

Élomire raconte comment sa femme, ayant aperçu un jour celle du médecin, qui étoit venue à la comédie, la fit mettre à la porte par les employés du théâtre; comment le mari, irrité de ce procédé, monta une cabale, et se fit rendre justice :

Car par un dur arrêt, qui fut irrévocable,
On nous ordonna presque une amende honorable.

Je vais, je viens, je cours; mais j'ai beau tempêter,
On me ferma la bouche, et loin de m'écouter:
« Taisez-vous, me dit-on, petit vendeur de baume,
Et croyez qu'Esculape est plus grand dieu que Mome. »
Après ce coup de foudre, il fallut tout souffrir;
Ma femme en enragea, je faillis d'en mourir:
Et ce qui fut le pis, pendant ma maladie,
Fallut de mes bourreaux souffrir la tyrannie...

Ainsi, d'après Le Boulanger de Chalussay, dont le récit a été répété par Grimarest, une querelle entre propriétaire et locataire fut la cause de la guerre que l'auteur comique déclara à la Faculté. Mais personne n'a attaché la moindre importance à cette explication. Il en est en effet une beaucoup meilleure dans le triste spectacle qu'offroit la médecine à cette époque, dans le formalisme étroit et intolérant, la routine aveugle, la fausse érudition, la pédanterie scolastique, la jalousie et l'arrogance des médecins. Molière, d'ailleurs, ne fut pas l'auteur de cette guerre, il n'en fut que le continuateur le plus vigoureux et le plus acharné. Sans remonter jusqu'à Rabelais ni jusqu'à Montaigne, on peut voir *l'Euphormion* de Barclay, la lettre de Cyrano de Bergerac *contre les médecins*, *le Mariage de rien*, comédie de Montfleury (scène IX), plusieurs passages du *Roman comique* de Scarron, la lettre de Boursault en tête du *Médecin volant*, etc. Citons l'épigramme suivante, que recommande au moins sa brièveté :

Affecter un air pédantesque,
Cracher du grec et du latin,
Longue perruque, habit grotesque,
De la fourrure et du satin,
Tout cela réuni fait presque
Ce qu'on appelle un médecin.

Depuis Molière, la médecine n'a plus été attaquée que rarement sur le théâtre. Après lui, en effet, on ne peut recommencer la guerre qu'à la condition de faire des chefs-d'œuvre; ce qui met l'art des modernes Valot presque à l'abri de la raillerie comique. C'est là un des nombreux et éminents services que Molière a rendus au corps médical.

La satire des médecins n'est pas tout ce qu'il faut signaler dans ce « petit impromptu. » Il s'ouvre par une scène excellente

qui est le pendant de la non moins excellente scène par laquelle commence *le Mariage forcé*. Les deux scènes, avons-nous dit, renferment tout ce qu'on peut étaler de foiblesse ou de ridicule, soit qu'on demande des conseils, soit qu'on en donne. M. Bazin a fait remarquer que, dans cette première scène de *l'Amour médecin*, Molière jette un trait plaisant sur la profession de son père : « Vous êtes orfévre, monsieur Josse ! » mot devenu proverbial, n'est que la moitié de la leçon comique adressée aux donneurs d'avis ; l'autre regarde « monsieur Guillaume, qui vend des tapisseries. »

Le personnage de Sganarelle est digne d'une attention particulière. Lui, qui saisit si bien le travers des gens qui donnent des avis intéressés, il sollicite, comme le Sganarelle du *Mariage forcé*, des conseils pour ne pas les suivre : c'est-à-dire que d'avance il a excepté dans son âme la seule chose qu'il soit raisonnable de lui conseiller, le mariage de sa fille ; et, après qu'il a promis par serment à la pauvre Lucinde de lui accorder tout ce qu'elle pourroit demander, la chose qu'elle demande est précisément celle qu'il refuse. Cependant il aime tendrement sa fille ; il perd la tête de douleur en apprenant qu'elle est malade : mais il s'aime encore plus lui-même ; il trouve ridicule de se priver d'une partie de ses biens et des soins d'une enfant chérie en faveur d'un étranger ; et rien ne lui semble « plus tyrannique que cette coutume où l'on veut assujettir les pères. » Étrange préoccupation de l'égoïsme, qui a été bien souvent mise au théâtre depuis Molière, sous toutes les formes de la comédie ou du drame.

L'Amour médecin eut trois représentations à Versailles ; puis il fut joué, le 22 septembre, à la ville et eut vingt-six représentations consécutives. Il fut publié au commencement de l'année suivante. « *L'Amour médecin*, comédie, par J.-B. P. Molière. A Paris, chez Pierre Trabouillet, au Palais, dans la salle Dauphine près la porte, à la Fortune. 1666. Avec privilége du roi. » Le privilége porte la date du 30 décembre 1665. Il est cédé à Pierre Trabouillet, Nicolas Legras et Théodore Girard. L'achevé d'imprimer est du 15 janvier 1666.

Une deuxième édition fut faite deux ans plus tard. L'achevé d'imprimer pour la seconde fois est du 20 novembre 1668 ; le

frontispice porte la date de 1669. C'est ce texte qui a été inséré dans l'édition de 1673.

Cette pièce figure enfin dans l'édition de 1682 avec cette mention : « Représentée pour la première fois à Versailles, par ordre du roi, le 15 septembre 1665, et donnée depuis au public, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 22 du même mois de septembre 1665, par la troupe du roi. »

Nous suivons l'édition *princeps* et nous donnons les variantes des deux autres éditions.

L. M.

AU LECTEUR.

Ce n'est ici qu'un simple crayon, un petit impromptu dont le roi a voulu se faire un divertissement. Il est le plus précipité de tous ceux que Sa Majesté m'ait commandés; et, lorsque je dirai qu'il a été proposé, fait, appris et représenté en cinq jours, je ne dirai que ce qui est vrai. Il n'est pas nécessaire de vous avertir qu'il y a beaucoup de choses qui dépendent de l'action. On sait bien que les comédies ne sont faites que pour être jouées; et je ne conseille de lire celle-ci qu'aux personnes qui ont des yeux pour découvrir, dans la lecture, tout le jeu du théâtre. Ce que je vous dirai, c'est qu'il seroit à souhaiter que ces sortes d'ouvrages pussent toujours se montrer à vous avec les ornements qui les accompagnent chez le roi. Vous les verriez dans un état beaucoup plus supportable; et les airs et les symphonies de l'incomparable M. Lulli, mêlés à la beauté des voix et à l'adresse des danseurs, leur donnent sans doute des grâces dont ils ont toutes les peines du monde à se passer.

L'AMOUR MÉDECIN

PERSONNAGES DU PROLOGUE.[1]

LA COMÉDIE.
LA MUSIQUE.
LE BALLET.

PERSONNAGES DE LA COMÉDIE.

SGANARELLE, père de Lucinde.
LUCINDE, fille de Sganarelle.
CLITANDRE, amant de Lucinde.
AMINTE, voisine de Sganarelle.
LUCRÈCE, nièce de Sganarelle.
LISETTE, suivante de Lucinde.
M. GUILLAUME, marchand de tapisseries.
M. JOSSE, orfèvre.
M. THOMÈS, } médecins.
M. DESFONANDRÈS, } médecins.
M. MACROTON, } médecins.
M. BAHIS, } médecins.
M. FILERIN, } médecins.
UN NOTAIRE.
CHAMPAGNE, valet de Sganarelle.

PERSONNAGES DU BALLET.

PREMIÈRE ENTRÉE.

CHAMPAGNE, valet de Sganarelle, dansant.
QUATRE MÉDECINS, dansants.

DEUXIÈME ENTRÉE.

UN OPÉRATEUR, chantant.
TRIVELINS ET SCARAMOUCHES, dansants, de la suite de l'Opérateur.

TROISIÈME ENTRÉE.

LA COMÉDIE.
LA MUSIQUE.
LE BALLET.
JEUX, RIS, PLAISIRS, dansants.

La scène est à Paris, dans une salle de la maison de Sganarelle.

1. On a manqué des éléments nécessaires pour dresser la liste des acteurs qui se partagèrent les rôles de cette comédie.

L'AMOUR MÉDECIN

COMÉDIE - BALLET

PROLOGUE.

LA COMÉDIE, LA MUSIQUE, LE BALLET.

LA COMÉDIE.

Quittons, quittons notre vaine querelle,
Ne nous disputons point nos talents tour à tour;
Et d'une gloire plus belle
Piquons-nous en ce jour.
Unissons-nous tous trois d'une ardeur sans seconde
Pour donner du plaisir au plus grand roi du monde.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Unissons-nous tous trois d'une ardeur sans seconde
Pour donner du plaisir au plus grand roi du monde.

LA COMÉDIE.

De ses travaux, plus grands qu'on ne peut croire,
Il se vient quelquefois délasser parmi nous.
Est-il de plus grande gloire?
Est-il bonheur plus doux?

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Unissons-nous tous trois d'une ardeur sans seconde
Pour donner du plaisir au plus grand roi du monde.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

SGANARELLE, AMINTE, LUCRÈCE,
M. GUILLAUME, M. JOSSE.

SGANARELLE.

Ah! l'étrange chose que la vie! et que je puis bien dire, avec ce grand philosophe de l'antiquité, que qui terre a guerre a,[1] et qu'un malheur ne vient jamais sans l'autre! Je n'avois qu'une seule femme, qui est morte.*

MONSIEUR GUILLAUME.

Et combien donc en voulez-vous avoir?**

SGANARELLE.

Elle est morte, monsieur mon ami.*** Cette perte m'est très-sensible, et je ne puis m'en ressouvenir sans pleurer. Je n'étois pas fort satisfait de sa conduite, et nous avions le plus souvent dispute ensemble; mais enfin la mort rajuste toutes choses. Elle est morte; je la pleure. Si elle

* Var. *Je n'avois qu'une femme qui est morte.* (1682.)

** Var. *Et combien donc en vouliez-vous avoir?* (1682.)

*** Var. *Elle est morte, monsieur Guillaume mon ami.* (1682.)

1. Ce que Sganarelle donne pour une sentence de quelque grand philosophe de l'antiquité, dont il ne dit pas le nom, est tout simplement un dicton du moyen âge, commun aux François et aux Italiens; ceux-ci disent: *Chi compra terra, compra guerra.*

étoit en vie, nous nous querellerions. De tous les enfants que le ciel m'avoit donnés, il ne m'a laissé qu'une fille, et cette fille est toute ma peine; car enfin je la vois dans une mélancolie la plus sombre du monde, dans une tristesse épouvantable, dont il n'y a pas moyen de la retirer, et dont je ne saurois même apprendre la cause. Pour moi, j'en perds l'esprit, et j'aurois besoin d'un bon conseil sur cette matière. (A Lucrèce.) Vous êtes ma nièce; (A Aminte.) vous, ma voisine; (A monsieur Guillaume et à monsieur Josse.) et vous, mes compères et mes amis : je vous prie de me conseiller tous ce que je dois faire.

MONSIEUR JOSSE.

Pour moi, je tiens que la braverie et l'ajustement est la chose* qui réjouit le plus les filles; et, si j'étois que de vous,[1] je lui achèterois, dès aujourd'hui, une belle garniture de diamants, ou de rubis, ou d'émeraudes.

MONSIEUR GUILLAUME.

Et moi, si j'étois en votre place, j'achèterois une belle tenture de tapisserie de verdure,[2] ou à personnages, que je ferois mettre dans sa chambre, pour lui réjouir l'esprit et la vue.

* Var. *Que la braverie, que l'ajustement est la chose* (1682.)

1. Dans un bureau de l'Académie françoise, on examinoit cette locution, *si j'étois que de vous.* « Il faut, messieurs, dit le président Rose, que je vous « fasse à ce propos une petite historiette. Au voyage de la paix des Pyrénées, « un jour le maréchal de Clérambault, le duc de Créquy et M. de Lionne « causoient, moi présent, dans la chambre du cardinal Mazarin. Le duc de « Créquy, en parlant au maréchal de Clérambault, lui dit, dans la chaleur « de la conversation : M. le maréchal, *si j'étois que de vous*, je m'irois « pendre tout à l'heure. Hé bien! répliqua le maréchal, *soyez que de moi.* » Le petit conte fut applaudi, et puis on décida que, dans le discours familier, on peut dire, *si j'étois que de vous.* (Auger.)

2. *Une tapisserie de verdure* se disoit d'une tapisserie représentant des arbres, un paysage.

AMINTE.

Pour moi, je ne ferois pas tant de façons, et je la marierois fort bien et le plus tôt que je pourrois, avec cette personne qui vous la fit, dit-on, demander il y a quelque temps.

LUCRÈCE.

Et moi, je tiens que votre fille n'est point du tout propre pour le mariage. Elle est d'une complexion trop délicate et trop peu saine, et c'est la vouloir envoyer bientôt en l'autre monde, que de l'exposer, comme elle est, à faire des enfants. Le monde n'est point du tout son fait; et je vous conseille de la mettre dans un couvent, où elle trouvera des divertissements qui seront mieux de son humeur.

SGANARELLE.

Tous ces conseils sont admirables assurément; mais je les tiens un peu intéressés, et trouve que vous me conseillez fort bien pour vous. Vous êtes orfévre, monsieur Josse,[1] et votre conseil sent son homme qui a envie de se défaire de sa marchandise. Vous vendez des tapisseries, monsieur Guillaume, et vous avez la mine d'avoir quelque tenture qui vous incommode. Celui que vous aimez, ma voisine, a, dit-on, quelque inclination pour ma fille; et vous ne seriez pas fâchée de la voir la femme d'un autre. Et quant à vous, ma chère nièce, ce n'est pas mon dessein, comme on sait, de marier ma fille avec qui que ce

1. Voilà une phrase devenue proverbe. D'où vient cette fortune extraordinaire d'un mot qui ne peut passer ni pour un trait d'esprit, ni pour une réflexion profonde? De ce qu'il jaillit naturellement de la situation, de ce qu'il est à la fois tout ce qu'il y a de plus précis, de plus simple, de plus fort; surtout de ce qu'il joint, au sens étendu d'une moralité, le sel piquant d'une épigramme. (AUGER.)

soit, et j'ai mes raisons pour cela; mais le conseil que vous me donnez de la faire religieuse est d'une femme qui pourroit bien souhaiter charitablement d'être mon héritière universelle. Ainsi, messieurs et mesdames, quoique tous vos conseils soient les meilleurs du monde, vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je n'en suive aucun. (Seul.) Voilà de mes donneurs de conseils à la mode.

SCÈNE II.

LUCINDE, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Ah! voilà ma fille qui prend l'air. Elle ne me voit pas. Elle soupire; elle lève les yeux au ciel. (A Lucinde.) Dieu vous garde! Bonjour, ma mie. Hé bien! qu'est-ce? Comme vous en va? Hé quoi! toujours triste et mélancolique comme cela, et tu ne veux pas me dire ce que tu as? Allons donc, découvre-moi ton petit cœur. Là, ma pauvre mie, dis, dis, dis tes petites pensées à ton petit papa mignon. Courage! Veux-tu que je te baise? Viens. (A part.) J'enrage de la voir de cette humeur-là. (A Lucinde.) Mais, dis-moi, me veux-tu faire mourir de déplaisir; et ne puis-je savoir d'où vient cette grande langueur? découvre-m'en la cause, et je te promets que je ferai toutes choses pour toi. Oui, tu n'as qu'à me dire le sujet de ta tristesse; je t'assure ici et te fais serment, qu'il n'y a rien que je ne fasse pour te satisfaire; c'est tout dire. Est-ce que tu es jalouse de quelqu'une de tes compagnes que tu voies plus brave que toi? et seroit-il quelque étoffe nouvelle dont tu voulusses avoir un habit? Non. Est-ce que ta chambre ne te semble pas assez parée, et que tu souhaiterois quelque

cabinet[1] de la foire Saint-Laurent. Ce n'est pas cela. Aurois-tu envie d'apprendre quelque chose, et veux-tu que je te donne un maître pour te montrer à jouer du clavecin? Nenni. Aimerois-tu quelqu'un, et souhaiterois-tu d'être mariée? (Lucinde fait signe que c'est cela.)

SCÈNE III.

SGANARELLE, LUCINDE, LISETTE.

LISETTE.

Hé bien, monsieur, vous venez d'entretenir votre fille. Avez-vous su la cause de sa mélancolie?

SGANARELLE.

Non. C'est une coquine qui me fait enrager.

LISETTE.

Monsieur, laissez-moi faire, je m'en vais la sonder un peu.

SGANARELLE.

Il n'est pas nécessaire; et, puisqu'elle veut être de cette humeur, je suis d'avis qu'on l'y laisse.

LISETTE.

Laissez-moi faire, vous dis-je. Peut-être qu'elle se découvrira plus librement à moi qu'à vous. Quoi? madame, vous ne nous direz point ce que vous avez, et vous voulez affliger ainsi tout le monde? Il me semble qu'on n'agit point comme vous faites, et que, si vous avez quelque répugnance à vous expliquer à un père, vous n'en devez

1. On appeloit *cabinet* une espèce de buffet monté sur des pieds, et fermé de deux volets, derrière lesquels étoient des tiroirs ou layettes. Ce meuble, que l'on faisoit en bois précieux, ou en marqueterie, servoit à renfermer de l'argent, des bijoux et des colifichets à l'usage des femmes.

avoir aucune à me découvrir votre cœur. Dites-moi, souhaitez-vous quelque chose de lui? Il nous a dit plus d'une fois qu'il n'épargneroit rien pour vous contenter. Est-ce qu'il ne vous donne pas toute la liberté que vous souhaiteriez? Et les promenades et les cadeaux ne tenteroient-ils point votre âme? Heu! avez-vous reçu quelque déplaisir de quelqu'un? Heu! n'auriez-vous point quelque secrète inclination avec qui vous souhaiteriez que votre père vous mariât? Ah! je vous entends. Voilà l'affaire. Que diable! pourquoi tant de façons? Monsieur, le mystère est découvert; et...

SGANARELLE *l'interrompant.*

Va, fille ingrate, je ne te veux plus parler, et je te laisse dans ton obstination.

LUCINDE.

Mon père, puisque vous voulez que je vous dise la chose...

SGANARELLE.

Oui, je perds toute l'amitié que j'avois pour toi.

LISETTE.

Monsieur, sa tristesse...

SGANARELLE.

C'est une coquine qui me veut faire mourir.

LUCINDE.

Mon père, je veux bien...

SGANARELLE.

Ce n'est pas la récompense de t'avoir élevée comme j'ai fait.

LISETTE.

Mais, monsieur...

SGANARELLE.

Non, je suis contre elle dans une colère épouvantable.

LUCINDE.

Mais, mon père.

SGANARELLE.

Je n'ai plus aucune tendresse pour toi.

LISETTE.

Mais...

SGANARELLE.

C'est une friponne.

LUCINDE.

Mais...

SGANARELLE.

Une ingrate.

LISETTE.

Mais...

SGANARELLE.

Une coquine qui ne me veut pas dire ce qu'elle a.

LISETTE.

C'est un mari qu'elle veut.

SGANARELLE, *faisant semblant de ne pas entendre.*

Je l'abandonne.

LISETTE.

Un mari.

SGANARELLE.

Je la déteste.

LISETTE.

Un mari.

SGANARELLE.

Et la renonce pour ma fille.

LISETTE.

Un mari.

SGANARELLE.

Non, ne m'en parlez point.

LISETTE.

Un mari.

SGANARELLE.

Ne m'en parlez point.

LISETTE.

Un mari.

SGANARELLE.

Ne m'en parlez point.

LISETTE.

Un mari, un mari, un mari.[1]

SCÈNE IV.

LUCINDE, LISETTE.

LISETTE.

On dit bien vrai qu'il n'y a point de pires sourds que ceux qui ne veulent point entendre.

LUCINDE.

Hé bien! Lisette, j'avois tort de cacher mon déplaisir, et je n'avois qu'à parler pour avoir tout ce que je souhaitois de mon père! Tu le vois.

1. Quoique fort égoïste, il aime tendrement sa fille. Comment concilier deux penchants si opposés? Il n'appartenoit qu'à un grand maître de montrer qu'ils s'unissent souvent dans le cœur des hommes. Sganarelle fera tout pour Lucinde, mais il ne la mariera pas. Il lui faut quelqu'un qui gouverne sa maison, qui supporte son humeur, qui partage sa solitude. Où trouvera-t-il cette personne, s'il consent à l'éloignement de sa fille? D'ailleurs il n'est pas exempt d'un peu d'avarice; nouvelle raison de ne pas marier Lucinde. Ainsi dans ce rôle, qui malheureusement n'est qu'esquissé, on voit pourquoi Sganarelle évite d'entendre Lucinde et Lisette, lorsqu'elles lui parlent de mariage; et pourquoi, lorsqu'il croit sa fille malade, il témoigne toute l'inquiétude d'un bon père. Cette combinaison est aussi vraie que comique. (PETITOT.)

LISETTE.

Par ma foi, voilà un vilain homme; et je vous avoue que j'aurois un plaisir extrême à lui jouer quelque tour. Mais d'où vient donc, madame, que jusqu'ici vous m'avez caché votre mal?

LUCINDE.

Hélas! de quoi m'auroit servi de te le découvrir plus tôt? et n'aurois-je pas autant gagné à le tenir caché toute ma vie? Crois-tu que je n'aie pas bien prévu tout ce que tu vois maintenant, que je ne susse pas à fond tous les sentiments de mon père, et que le refus qu'il a fait porter à celui qui m'a demandée par un ami, n'ait pas étouffé dans mon âme toute sorte d'espoir?

LISETTE.

Quoi! c'est cet inconnu qui vous a fait demander, pour qui vous...?

LUCINDE.

Peut-être n'est-il pas honnête à une fille de s'expliquer si librement; mais enfin je t'avoue que, s'il m'étoit permis de vouloir quelque chose, ce seroit lui que je voudrois. Nous n'avons eu ensemble aucune conversation, et sa bouche ne m'a point déclaré la passion qu'il a pour moi; mais dans tous les lieux où il m'a pu voir, ses regards et ses actions m'ont toujours parlé si tendrement, et la demande qu'il a fait faire de moi m'a paru d'un si honnête homme, que mon cœur n'a pu s'empêcher d'être sensible à ses ardeurs; et cependant tu vois où la dureté de mon père réduit toute cette tendresse.

LISETTE.

Allez, laissez-moi faire. Quelque sujet que j'aie de me plaindre de vous du secret que vous m'avez fait, je ne

veux pas laisser de servir votre amour; et, pourvu que vous ayez assez de résolution...

LUCINDE.

Mais que veux-tu que je fasse contre l'autorité d'un père? Et, s'il est inexorable à mes vœux...

LISETTE.

Allez, allez, il ne faut pas se laisser mener comme un oison; et pourvu que l'honneur n'y soit pas offensé, on peut se libérer un peu de la tyrannie d'un père. Que prétend-il que vous fassiez? N'êtes-vous pas en âge d'être mariée? et croit-il que vous soyez de marbre? Allez, encore un coup, je veux servir votre passion : je prends dès à présent sur moi tout le soin de ses intérêts, et vous verrez que je sais des détours... Mais je vois votre père. Rentrons, et me laissez agir.

SCÈNE V.

SGANARELLE, seul.

Il est bon quelquefois de ne point faire semblant d'entendre les choses qu'on n'entend que trop bien; et j'ai fait sagement de parer la déclaration d'un désir que je ne suis pas résolu de contenter. A-t-on jamais rien vu de plus tyrannique que cette coutume où l'on veut assujettir les pères, rien de plus impertinent et de plus ridicule que d'amasser du bien avec de grands travaux, et d'élever une fille avec beaucoup de soin et de tendresse, pour se dépouiller de l'un et de l'autre entre les mains d'un homme qui ne nous touche de rien? Non, non, je me moque de cet usage, et je veux garder mon bien et ma fille pour moi.

SCÈNE VI.

SGANARELLE, LISETTE.

LISETTE, courant sur le théâtre, et feignant de ne pas voir Sganarelle.

Ah! malheur! ah! disgrâce! ah! pauvre seigneur Sganarelle, où pourrai-je te rencontrer?

SGANARELLE, à part.

Que dit-elle là?

LISETTE, courant toujours.

Ah! misérable père! que feras-tu, quand tu sauras cette nouvelle?

SGANARELLE, à part.

Que sera-ce?

LISETTE.

Ma pauvre maîtresse!

SGANARELLE.

Je suis perdu!

LISETTE.

Ah!

SGANARELLE, courant après Lisette.

Lisette!

LISETTE.

Quelle infortune!

SGANARELLE.

Lisette!

LISETTE.

Quel accident!

SGANARELLE.

Lisette!

LISETTE.

Quelle fatalité!

SGANARELLE.

Lisette!

LISETTE, *s'arrêtant.*

Ah! monsieur.

SGANARELLE.

Qu'est-ce?

LISETTE.

Monsieur!

SGANARELLE.

Qu'y a-t-il?

LISETTE.

Votre fille...

SGANARELLE.

Ah! ah![1]

LISETTE.

Monsieur, ne pleurez donc point comme cela, car vous me feriez rire.

SGANARELLE.

Dis donc vite.

LISETTE.

Votre fille, toute saisie des paroles que vous lui avez dites, et de la colère effroyable où elle vous a vu contre elle, est montée vite dans sa chambre, et, pleine de désespoir, a ouvert la fenêtre qui regarde sur la rivière.

SGANARELLE.

Hé bien!

LISETTE.

Alors, levant les yeux au ciel: Non, a-t-elle dit, il m'est impossible de vivre avec le courroux de mon père; et puisqu'il me renonce pour sa fille, je veux mourir.

1. Molière a répété ce commencement de scène dans les *Fourberies de Scapin.*

SGANARELLE.

Elle s'est jetée?

LISETTE.

Non, monsieur. Elle a fermé tout doucement la fenêtre, et s'est allée mettre sur son lit. Là, elle s'est prise à pleurer amèrement; et tout d'un coup son visage a pâli, ses yeux se sont tournés, le cœur lui a manqué, et elle est demeurée entre mes bras.

SGANARELLE.

Ah! ma fille! [Elle est morte?

LISETTE.

Non, monsieur.]* A force de la tourmenter, je l'ai fait revenir; mais cela lui reprend de moment en moment, et je crois qu'elle ne passera pas la journée.

SGANARELLE.

Champagne! Champagne! Champagne!

SCÈNE VII.

SGANARELLE, CHAMPAGNE, LISETTE.

SGANARELLE.

Vite, qu'on m'aille querir des médecins, et en quantité. On n'en peut trop avoir dans une pareille aventure. Ah! ma fille! ma pauvre fille!

PREMIER ENTR'ACTE.

Champagne, valet de Sganarelle, frappe, en dansant, aux portes de quatre médecins.

Les quatre médecins dansent, et entrent avec cérémonie chez le père de la malade.

* L'édition de 1682 ajoute quelques mots au texte original dans plusieurs passages de cette comédie. Nous plaçons ces additions entre crochets.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

SGANARELLE, LISETTE.

LISETTE.

Que voulez-vous donc faire, monsieur, de quatre médecins? N'est-ce pas assez d'un pour tuer une personne?

SGANARELLE.

Taisez-vous. Quatre conseils valent mieux qu'un.

LISETTE.

Est-ce que votre fille ne peut pas bien mourir sans le secours de ces messieurs-là?

SGANARELLE.

Est-ce que les médecins font mourir?

LISETTE.

Sans doute; et j'ai connu un homme qui prouvoit, par bonnes raisons, qu'il ne faut jamais dire, Une telle personne est morte d'une fièvre et d'une fluxion sur la poitrine, mais, Elle est morte de quatre médecins et de deux apothicaires.[1]

SGANARELLE.

Chut! N'offensez pas ces messieurs-là.

1. Lisette traduit ici librement l'épitaphe de l'empereur Adrien : *Turba medicorum perii*, la foule des médecins m'a tué. (Voyez Dion Cassius sur Adrien, et Pline, liv. XXIX, ch. Ier.)

LISETTE.

Ma foi, monsieur, notre chat est réchappé depuis peu d'un saut qu'il fit du haut de la maison dans la rue; et il fut trois jours sans manger, et sans pouvoir remuer ni pied ni patte : mais il est bien heureux de ce qu'il n'y a point de chats médecins, car ses affaires étoient faites, et ils n'auroient pas manqué de le purger et de le saigner.

SGANARELLE.

Voulez-vous vous taire? vous dis-je. Mais voyez quelle impertinence! Les voici.

LISETTE.

Prenez garde, vous allez être bien édifié. Ils vous diront en latin que votre fille est malade.

SCÈNE II.

MM. TOMÈS, DESFONANDRÈS, MACROTON, BAHIS, MÉDECINS; SGANARELLE, LISETTE.

SGANARELLE.

Hé bien! messieurs?

MONSIEUR TOMÈS.

Nous avons vu suffisamment la malade, et sans doute qu'il y a beaucoup d'impuretés en elle.

SGANARELLE.

Ma fille est impure?

MONSIEUR TOMÈS.

Je veux dire qu'il y a beaucoup d'impuretés dans son corps, quantité d'humeurs corrompues.

SGANARELLE.

Ah! je vous entends.

MONSIEUR TOMÈS.

Mais nous allons consulter ensemble.

SGANARELLE.

Allons, faites donner des siéges.

LISETTE, *à M. Tomès.*

Ah! monsieur, vous en êtes!

SGANARELLE, *à Lisette.*

De quoi donc connoissez-vous monsieur?

LISETTE.

De l'avoir vu l'autre jour chez la bonne amie de madame votre nièce.

MONSIEUR TOMÈS.

Comment se porte son cocher?

LISETTE.

Fort bien. Il est mort.

MONSIEUR TOMÈS.

Mort?

LISETTE.

Oui.

MONSIEUR TOMÈS.

Cela ne se peut.

LISETTE.

Je ne sais pas si cela se peut; mais je sais bien que cela est.

MONSIEUR TOMÈS.

Il ne peut pas être mort, vous dis-je.

LISETTE.

Et moi, je vous dis qu'il est mort et enterré.

MONSIEUR TOMÈS.

Vous vous trompez.

LISETTE.

Je l'ai vu.

MONSIEUR TOMÈS.

Cela est impossible. Hippocrate dit que ces sortes de maladies ne se terminent qu'au quatorze ou au vingt-un; et il n'y a que six jours qu'il est tombé malade.

LISETTE.

Hippocrate dira ce qu'il lui plaira; mais le cocher est mort.

SGANARELLE.

Paix, discoureuse. Allons, sortons d'ici. Messieurs, je vous supplie de consulter de la bonne manière. Quoique ce ne soit pas la coutume de payer auparavant, toutefois, de peur que je l'oublie, et afin que ce soit une affaire faite, voici... (Il leur donne de l'argent, et chacun, en le recevant, fait un geste différent.)

SCÈNE III.

MM. DESFONANDRÈS, TOMÈS, MACROTON, BAHIS. (Ils s'asseyent et toussent.)

MONSIEUR DESFONANDRÈS.

Paris est étrangement grand, et il faut faire de longs trajets quand la pratique donne un peu.

MONSIEUR TOMÈS.

Il faut avouer que j'ai une mule admirable pour cela, et qu'on a peine à croire le chemin que je lui fais faire tous les jours.

MONSIEUR DESFONANDRÈS.

J'ai un cheval merveilleux, et c'est un animal infatigable.

MONSIEUR TOMÈS.

Savez-vous le chemin que ma mule a fait aujourd'hui? J'ai été, premièrement, tout contre l'Arsenal; de l'Arsenal,

au bout du faubourg Saint-Germain; du faubourg Saint-Germain, au fond du Marais; du fond du Marais, à la Porte Saint-Honoré;[1] de la Porte Saint-Honoré, au faubourg Saint-Jacques; du faubourg Saint-Jacques, à la Porte de Richelieu;[2] de la Porte de Richelieu ici; et d'ici je dois aller encore à la Place Royale.

MONSIEUR DESFONANDRÈS.

Mon cheval a fait tout cela aujourd'hui; et de plus j'ai été à Ruel[3] voir un malade.

MONSIEUR TOMÈS.

Mais, à propos, quel parti prenez-vous dans la querelle des deux médecins Théophraste et Artémius? car c'est une affaire qui partage tout notre corps.

MONSIEUR DESFONANDRÈS.

Moi, je suis pour Artémius.

MONSIEUR TOMÈS.

Et moi aussi. Ce n'est pas que son avis, comme on a vu, n'ait tué le malade, et que celui de Théophraste ne fût beaucoup meilleur, assurément; mais enfin il a tort dans les circonstances, et il ne devoit pas être d'un autre avis que son ancien. Qu'en dites-vous?

MONSIEUR DESFONANDRÈS.

Sans doute. Il faut toujours garder les formalités, quoi qu'il puisse arriver.

1. La Porte Saint-Honoré, qui étoit placée anciennement dans la rue du même nom, vis-à-vis la boucherie des Quinze-Vingts, avoit été transportée à l'endroit où commence la rue du Faubourg-Saint-Honoré: c'est là qu'elle étoit à l'époque où fut joué *l'Amour medecin*. Elle a été démolie le 15 juin 1733.

2. La Porte de Richelieu fut bâtie, vers 1633, par Barbier, intendant des finances, au bout de la rue de Richelieu. Elle fut démolie en 1701.

3. Ruel étoit alors un village très-habité, très-fréquenté, très-célèbre. Il est situé sur la route de Saint-Germain, où la cour faisoit sa résidence ordinaire; et, de plus, le cardinal de Richelieu y avoit eu longtemps une maison de campagne.

MONSIEUR TOMÈS.

Pour moi, j'y suis sévère en diable, à moins que ce soit entre amis; et l'on nous assembla un jour, trois de nous autres, avec un médecin de dehors,[1] pour une consultation où j'arrêtai toute l'affaire, et ne voulus point endurer qu'on opinât, si les choses n'alloient dans l'ordre. Les gens de la maison faisoient ce qu'ils pouvoient; et la maladie pressoit; mais je n'en voulus point démordre, et la malade mourut bravement pendant cette contestation.

MONSIEUR DESFONANDRÈS.

C'est fort bien fait d'apprendre aux gens à vivre, et de leur montrer leur bec jaune.[2]

MONSIEUR TOMÈS.

Un homme mort n'est qu'un homme mort, et ne fait point de conséquence; mais une formalité négligée porte un notable préjudice à tout le corps des médecins.

SCÈNE IV.

SGANARELLE, MM. TOMÈS, DESFONANDRÈS, MACROTON, BAHIS.

SGANARELLE.

Messieurs, l'oppression de ma fille augmente; je vous prie de me dire vite ce que vous avez résolu.

MONSIEUR TOMÈS, à M. Desfonandrès.

Allons, monsieur.

1. Un médecin de dehors étoit un médecin d'une autre Faculté que la Faculté de Paris. On appeloit ainsi, par exemple, les docteurs de Montpellier.

2. Nous avons déjà rencontré cette expression dans *le Festin de Pierre*, acte II, scène v.

MONSIEUR DESFONANDRÈS.

Non, monsieur, parlez, s'il vous plaît.

MONSIEUR TOMÈS.

Vous vous moquez.

MONSIEUR DESFONANDRÈS.

Je ne parlerai pas le premier.

MONSIEUR TOMÈS.

Monsieur.

MONSIEUR DESFONANDRÈS.

Monsieur.

SGANARELLE.

Hé! de grâce, messieurs, laissez toutes ces cérémonies, et songez que les choses pressent.

(Ils parlent tous quatre à la fois.)

MONSIEUR TOMÈS.

La maladie de votre fille...

MONSIEUR DESFONANDRÈS.

L'avis de tous ces messieurs tous ensemble...

MONSIEUR MACROTON.

A-près a-voir bi-en con-sul-té...

MONSIEUR BAHIS.

Pour raisonner...

SGANARELLE.

Hé! messieurs, parlez l'un après l'autre, de grâce.

MONSIEUR TOMÈS.

Monsieur, nous avons raisonné sur la maladie de votre fille, et mon avis, à moi, est que cela procède d'une grande chaleur de sang; ainsi je conclus à la saigner le plus tôt que vous pourrez.

MONSIEUR DESFONANDRÈS.

Et moi, je dis que sa maladie est une pourriture d'hu-

meur causée par une trop grande réplétion; ainsi je conclus à lui donner de l'émétique.

MONSIEUR TOMÈS.

Je soutiens que l'émétique la tuera.

MONSIEUR DESFONANDRÈS.

Et moi, que la saignée la fera mourir.

MONSIEUR TOMÈS.

C'est bien à vous de faire l'habile homme!

MONSIEUR DESFONANDRÈS.

Oui, c'est à moi; et je vous prêterai le collet en tout genre d'érudition.

MONSIEUR TOMÈS.

Souvenez-vous de l'homme que vous fîtes crever ces jours passés.

MONSIEUR DESFONANDRÈS.

Souvenez-vous de la dame que vous avez envoyée en l'autre monde il y a trois jours.

MONSIEUR TOMÈS, à Sganarelle.

Je vous ai dit mon avis.

MONSIEUR DESFONANDRÈS, à Sganarelle.

Je vous ai dit ma pensée.

MONSIEUR TOMÈS.

Si vous ne faites saigner tout à l'heure votre fille, c'est une personne morte. (Il sort.)

MONSIEUR DESFONANDRÈS.

Si vous la faites saigner, elle ne sera pas en vie dans un quart d'heure.[1] (Il sort.)

1. Cette scène avoit dû se répéter des milliers de fois dans la pratique, depuis que la saignée et l'antimoine étoient aux prises, et il faut avouer que MM. Desfonandrès et Tomès sont des modèles de convenance et de modération, en comparaison de tout ce que l'on connoît des démêlés des novateurs et des orthodoxes.

SCÈNE V.

SGANARELLE, MM. MACROTON ET BAHIS.

SGANARELLE.

A qui croire des deux? et quelle résolution prendre sur des avis si opposés? Messieurs, je vous conjure de déterminer mon esprit, et de me dire, sans passion, ce que vous croyez le plus propre à soulager ma fille.

MONSIEUR MACROTON, il parle en allongeant ses mots.

Mon-si-eur, dans ces ma-ti-è-res-là, il faut pro-cé-der a-vec-que cir-con-spec-tion, et ne ri-en fai-re, com-me on dit, à la vo-lée; d'au-tant que les fau-tes qu'on y peut fai-re sont, se-lon no-tre maî-tre Hip-po-cra-te, d'u-ne dan-ge-reu-se con-sé-quen-ce.

MONSIEUR BAHIS, celui-ci parle toujours en bredouillant.

Il est vrai, il faut bien prendre garde à ce qu'on fait; car ce ne sont pas ici des jeux d'enfant; et, quand on a failli, il n'est pas aisé de réparer le manquement, et de rétablir ce qu'on a gâté: *experimentum periculosum*. C'est pourquoi il s'agit de raisonner auparavant comme il faut, de peser mûrement les choses, de regarder le tempérament des gens, d'examiner les causes de la maladie, et de voir les remèdes qu'on y doit apporter.

SGANARELLE, à part.

L'un va en tortue, et l'autre court la poste.

MONSIEUR MACROTON.

Or, mon-si-eur, pour ve-nir au fait, je trou-ve que vo-tre fil-le a u-ne ma-la-di-e chro-ni-que, et qu'el-le peut pé-ri-cli-ter, si on ne lui don-ne du se-cours, d'au-tant que les symp-tô-mes qu'el-le a sont in-di-ca-tifs d'u-ne va-peur fu-li-gi-neu-se et mor-di-can-te qui lui

pi-co-te les mem-bra-nes du cer-veau. Or, cet-te va-peur, que nous nom-mons en grec *at-mos*, est cau-sée par des hu-meurs pu-tri-des, te-na-ces et con-glu-ti-neu-ses, qui sont con-te-nu-es dans le bas-ven-tre.[1]

MONSIEUR BAHIS.

Et comme ces humeurs ont été là engendrées par une longue succession de temps, elles s'y sont recuites, et ont acquis cette malignité qui fume vers la région du cerveau.

MONSIEUR MACROTON.

Si bi-en donc que, pour ti-rer, dé-ta-cher, ar-ra-cher, ex-pul-ser, é-va-cu-er les-di-tes hu-meurs, il fau-dra une pur-ga-ti-on vi-gou-reu-se. Mais, au pré-a-la-ble, je trou-ve à pro-pos, et il n'y a pas d'in-con-vé-ni-ent, d'u-ser de pe-tits re-mè-des a-no-dins, c'est-à-di-re de pe-tits la-ve-ments re-mol-li-ents et dé-ter-sifs, de ju-leps et de si-rops ra-fraî-chis-sants, qu'on mê-le-ra dans sa pti-sa-ne.

MONSIEUR BAHIS.

Après, nous en viendrons à la purgation, et à la saignée, que nous réitérerons, s'il en est besoin.

MONSIEUR MACROTON.

Ce n'est pas qu'a-vec-que tout ce-la vo-tre fil-le ne puis-se mou-rir; mais au moins vous au-rez fait quel-que cho-se, et vous au-rez la con-so-la-ti-on qu'el-le se-ra mor-te dans les for-mes.

1. Cette théorie est bien celle de l'*humorisme* qui régnoit dans les écoles et qui a laissé tant de traces dans le langage populaire. Toute maladie, suivant la médecine de cette époque, provient d'une surabondance d'humeurs. Ces humeurs peuvent pécher par quantité et par qualité : s'il y a simplement excès, c'est alors la pléthore; si les humeurs sont plus ou moins viciées, il y a cacochymie. D'où cette règle générale qui dominoit la thérapeutique : que la pléthore se combat par la saignée, et la cacochymie par la purgation. (MAURICE RAYNAUD.)

MONSIEUR BAHIS.

Il vaut mieux mourir selon les règles que de réchapper contre les règles.

MONSIEUR MACROTON.

Nous vous di-sons sin-cè-re-ment no-tre pen-sé-e.

MONSIEUR BAHIS.

Et vous avons parlé comme nous parlerions à notre propre frère.

SGANARELLE, à M. Macroton, en allongeant ses mots.

Je vous rends très-hum-bles grâ-ces. (A M. Bahis, en bredouillant.) Et vous suis infiniment obligé de la peine que vous avez prise.

SCÈNE VI.

SGANARELLE, seul.

Me voilà justement un peu plus incertain que je n'étois auparavant.[1] Morbleu! il me vient une fantaisie. Il faut que j'aille acheter de l'orviétan, et que je lui en fasse prendre; l'orviétan est un remède dont beaucoup de gens se sont bien trouvés. Holà!

1. Le résultat de la consultation des médecins est le même pour Sganarelle que pour Démiphon, dans le *Phormion* de Térence, celui de la consultation des trois avocats : Cratinus, Hégion, Criton.

Incertior sum multo quam dudum...

« Me voilà beaucoup plus incertain qu'auparavant. » (*Phormion*, acte II, scène IV.)

SCÈNE VII.

SGANARELLE, UN OPÉRATEUR.

SGANARELLE.

Monsieur, je vous prie de me donner une boîte de votre orviétan,[1] que je m'en vais vous payer.

L'OPÉRATEUR chante.

L'or de tous les climats qu'entoure l'Océan
Peut-il jamais payer ce secret d'importance?
Mon remède guérit, par sa rare excellence,
Plus de maux qu'on n'en peut nombrer dans tout un an :
La gale,
La rogne,
La teigne,
La fièvre,
La peste,
La goutte,
Vérole,
Descente,
Rougeole.
O grande puissance de l'orviétan!

1. Vers 1647, un charlatan d'Orviète, ville d'Italie, vint à Paris et se mit à vendre sur le Pont-Neuf une espèce de thériaque propre, suivant lui, à guérir toute sorte de maladie, et particulièrement à servir d'antidote. Cet homme fut d'abord appelé *l'Orviétan;* et bientôt ce nom passa du marchand à la drogue même. On appelle aujourd'hui *marchand d'orviétan* tout charlatan, tout vendeur de drogues réprouvées par la véritable pharmaceutique. Gui Patin, dans une de ses lettres, raconte comment le charlatan d'Orviète obtint, à prix d'argent, de douze médecins de la faculté de Paris, l'approbation de son remède. Ces médecins, dont il donne les noms, et parmi lesquels figurent Guénaut et Des Fougerais, furent chassés de la compagnie par décret, et ensuite rétablis à la condition de demander pardon en pleine assemblée. (Auger.)

SGANARELLE.

Monsieur, je crois que tout l'or du monde n'est pas capable de payer votre remède; mais pourtant voici une pièce de trente sous que vous prendrez, s'il vous plaît.

L'OPÉRATEUR chante.

Admirez mes bontés, et le peu qu'on vous vend
Ce trésor merveilleux que ma main vous dispense.
Vous pouvez, avec lui, braver en assurance
Tous les maux que sur nous l'ire du ciel répand :
La gale,
La rogne,
La teigne,
La fièvre,
La peste,
La goutte,
Vérole,
Descente,
Rougeole,
O grande puissance de l'orviétan!

DEUXIÈME ENTR'ACTE.

Plusieurs Trivelins et plusieurs Scaramouches, valets de l'opérateur, se réjouissent en dansant.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

MM. FILERIN, TOMÈS, DESFONANDRÈS.

MONSIEUR FILERIN.

N'avez-vous point de honte, messieurs, de montrer si peu de prudence, pour des gens de votre âge, et de vous être querellés comme de jeunes étourdis! Ne voyez-vous pas bien quel tort ces sortes de querelles nous font parmi le monde? et n'est-ce pas assez que les savants voient les contrariétés et les dissensions qui sont entre nos auteurs et nos anciens maîtres, sans découvrir encore au peuple, par nos débats et nos querelles, la forfanterie de notre art?[1] Pour moi, je ne comprends rien du tout à cette méchante politique de quelques-uns de nos gens, et il faut confesser que toutes ces contestations nous ont décriés depuis peu d'une étrange manière; et que, si nous n'y prenons garde, nous allons nous ruiner nous-mêmes. Je n'en parle pas pour mon intérêt; car, Dieu merci, j'ai déjà établi mes petites affaires. Qu'il vente, qu'il pleuve, qu'il

1. Cette phrase est tout entière dans Montaigne : « Les médecins se devroient contenter du perpétuel désaccord qui se trouve ès opinions des principaux maistres et aucteurs anciens de cette science, lequel n'est cogneu que des hommes versez aux livres, sans faire voir encore au peuple les controverses et inconstances de jugement qu'ils nourrissent et continuent entre eux. » (*Essais de Montaigne*, liv. II, chap. XXXVII.)

grêle, ceux qui sont morts sont morts, et j'ai de quoi me passer des vivants; mais, enfin, toutes ces disputes ne valent rien pour la médecine. Puisque le ciel nous fait la grâce que, depuis tant de siècles, on demeure infatué de nous, ne désabusons point les hommes avec nos cabales extravagantes, et profitons de leurs sottises le plus doucement que nous pourrons. Nous ne sommes pas les seuls, comme vous savez, qui tâchons à nous prévaloir de la foiblesse humaine. C'est là que va l'étude de la plupart du monde, et chacun s'efforce de prendre les hommes par leur foible, pour en tirer quelque profit.[1] Les flatteurs, par exemple, cherchent à profiter de l'amour que les hommes ont pour les louanges, en leur donnant tout le vain encens qu'ils souhaitent; et c'est un art où l'on fait, comme on voit, des fortunes considérables. Les alchimistes tâchent à profiter de la passion que l'on a pour les richesses, en promettant des montagnes d'or à ceux qui les écoutent; et les diseurs d'horoscopes, par leurs prédictions trompeuses, profitent de la vanité et de l'ambition des crédules esprits. Mais le plus grand foible des hommes, c'est l'amour qu'ils ont pour la vie; et nous en profitons, nous autres, par notre pompeux galimatias, et savons prendre nos avantages de cette vénération que la peur de mourir leur donne pour notre métier.[2] Conservons-nous donc dans le degré d'estime où leur foiblesse nous a

1. Montaigne dit aussi : « Ce n'est pas à eux (aux médecins) que j'en veulx, c'est à leur art, et ne leur donne pas grand blâme de faire leur profit de notre foiblesse; car la plupart du monde fait ainsi. Plusieurs vacations, et moindres et plus dignes que la leur, n'ont fondement et appui qu'aux abus publics. »

2. Montaigne attribue aux mêmes motifs l'empire que la médecine exerce sur les esprits : « C'est la crainte de la douleur, l'impatience du mal, une furieuse et indiscrète soif de la guérison, qui nous aveugle ainsi. »

mis, et soyons de concert auprès des malades, pour nous attribuer les heureux succès de la maladie, et rejeter sur la nature toutes les bévues de notre art.[1] N'allons point, dis-je, détruire sottement les heureuses préventions d'une erreur qui donne du pain à tant de personnes, [et, de l'argent de ceux que nous mettons en terre, nous fait élever de tous côtés de beaux héritages.]

MONSIEUR TOMÈS.

Vous avez raison en tout ce que vous dites, mais ce sont chaleurs de sang dont parfois on n'est pas le maître.

MONSIEUR FILERIN.

Allons donc, messieurs, mettez bas toute rancune, et faisons ici votre accommodement.

MONSIEUR DESFONANDRÈS.

J'y consens. Qu'il me passe mon émétique pour la malade dont il s'agit, et je lui passerai tout ce qu'il voudra pour le premier malade dont il sera question.

MONSIEUR FILERIN.

On ne peut pas mieux dire, et voilà se mettre à la raison.

MONSIEUR DESFONANDRÈS.

Cela est fait.

1. On retrouve encore ici les idées de Montaigne. « Ce que la fortune, a-t-il dit, ce que la nature, ou quelque autre cause estrangière (desquelles le nombre est infini), produict en nous de bon et de salutaire, c'est le privilége de la médecine de se l'attribuer. Touts les heureux succez qui arrivent au patient qui est sous son régime, c'est d'elle qu'il les tient. Et, quant aux mauvais accidents, ou les médecins les désavouent tout à faict, en attribuant la coulpe au patient... ou, s'il leur plaist, ils se servent encores de cet empirement, et en font leurs affaires par cet aultre moyen qui ne leur peut jamais faillir, c'est de nous payer, lorsque la maladie se treuve reschauffée par leurs applications, de l'asseurance qu'ils nous donnent qu'elle seroit bien aultrement empirée sans leurs remèdes. »

MONSIEUR FILERIN.

Touchez donc là. Adieu. Une autre fois, montrez plus de prudence.

SCÈNE II.

M. TOMÈS, M. DESFONANDRÈS, LISETTE.

LISETTE.

Quoi! messieurs, vous voilà, et vous ne songez pas à réparer le tort qu'on vient de faire à la médecine!

MONSIEUR TOMÈS.

Comment! qu'est-ce?

LISETTE.

Un insolent, qui a eu l'effronterie d'entreprendre sur votre métier, et qui, sans votre ordonnance, vient de tuer un homme d'un grand coup d'épée au travers du corps.

MONSIEUR TOMÈS.

Écoutez, vous faites la railleuse; mais vous passerez par nos mains quelque jour.

LISETTE.

Je vous permets de me tuer lorsque j'aurai recours à vous.

SCÈNE III.

CLITANDRE, en habit de médecin; LISETTE.

CLITANDRE.

Hé bien! Lisette, [que dis-tu de mon équipage? Crois-tu qu'avec cet habit je puisse duper le bon homme?] Me trouves-tu bien ainsi?

LISETTE.

Le mieux du monde; et je vous attendois avec impatience. Enfin, le ciel m'a faite d'un naturel le plus humain

du monde, et je ne puis voir deux amants soupirer l'un pour l'autre qu'il ne me prenne une tendresse charitable, et un désir ardent de soulager les maux qu'ils souffrent. Je veux, à quelque prix que ce soit, tirer Lucinde de la tyrannie où elle est, et la mettre en votre pouvoir. Vous m'avez plu d'abord; je me connois en gens, et elle ne peut pas mieux choisir. L'amour risque des choses extraordinaires; et nous avons concerté ensemble une manière de stratagème qui pourra peut-être nous réussir. Toutes nos mesures sont déjà prises. L'homme à qui nous avons affaire n'est pas des plus fins de ce monde; et si cette aventure nous manque, nous trouverons mille autres voies pour arriver à notre but. Attendez-moi là seulement, je reviens vous querir.

(Clitandre se retire dans le fond du théâtre.)

SCÈNE IV.

SGANARELLE, LISETTE.

LISETTE.

Monsieur, allégresse! allégresse!

SGANARELLE.

Qu'est-ce?

LISETTE.

Réjouissez-vous.

SGANARELLE.

De quoi?

LISETTE.

Réjouissez-vous, vous dis-je.

SGANARELLE.

Dis-moi donc ce que c'est, et puis je me réjouirai peut-être.

LISETTE.

Non, je veux que vous vous réjouissiez auparavant, que vous chantiez, que vous dansiez.

SGANARELLE.

Sur quoi ?

LISETTE.

Sur ma parole.

SGANARELLE.

Allons donc. (Il chante et danse.) La, lera la, la ; la, lera la. Que diable !

LISETTE.

Monsieur, votre fille est guérie !

SGANARELLE.

Ma fille est guérie !

LISETTE.

Oui. Je vous amène un médecin, mais un médecin d'importance, qui fait des cures merveilleuses et qui se moque des autres médecins.

SGANARELLE.

Où est-il ?

LISETTE.

Je vais le faire entrer.

SGANARELLE, seul.

Il faut voir si celui-ci fera plus que les autres.

SCÈNE V.

CLITANDRE, en habit de médecin; SGANARELLE, LISETTE.

LISETTE, amenant Clitandre.

Le voici.

SGANARELLE.

Voilà un médecin qui a la barbe bien jeune.

LISETTE.

La science ne se mesure pas à la barbe, et ce n'est pas par le menton qu'il est habile.

SGANARELLE.

Monsieur, on m'a dit que vous aviez des remèdes admirables pour faire aller à la selle.

CLITANDRE.

Monsieur, mes remèdes sont différents de ceux des autres. Ils ont l'émétique, les saignées, les médecines, et les lavements; mais moi, je guéris par des paroles, par des sons, par des lettres, par des talismans, et par des anneaux constellés.

LISETTE.

Que vous ai-je dit?

SGANARELLE.

Voilà un grand homme!

LISETTE.

Monsieur, comme votre fille est là tout habillée dans une chaise, je vais la faire passer ici.

SGANARELLE.

Oui, fais.

CLITANDRE, *tâtant le pouls à Sganarelle.*

Votre fille est bien malade.

SGANARELLE.

Vous connoissez cela ici?

CLITANDRE.

Oui, par la sympathie qu'il y a entre le père et la fille.[1]

1. Molière a emprunté ce trait de la farce italienne intitulée *il Medico volante*. Arlequin tâte le pouls de Pantalon :

« ARLEQUIN. Monsieur, vous me paroissez très-mal.

« PANTALON. Vous vous trompez, monsieur le médecin ; c'est ma fille qui est malade, et non pas moi.

« ARLEQUIN. N'avez-vous jamais lu la loi Scotia sur la puissance pater-

SCÈNE VI.

SGANARELLE, LUCINDE, CLITANDRE, LISETTE.

LISETTE, à Clitandre.

Tenez, monsieur, voilà une chaise auprès d'elle. (A Sganarelle.) Allons, laissez-les là tous deux.

SGANARELLE.

Pourquoi? je veux demeurer là.

LISETTE.

Vous moquez-vous? Il faut s'éloigner. Un médecin a cent choses à demander qu'il n'est pas honnête qu'un homme entende.

(Sganarelle et Lisette s'éloignent.)

CLITANDRE, parlant à Lucinde à part.

Ah! madame, que le ravissement où je me trouve est

nelle, qui dit : Tel est le père, tels sont les enfants? Votre fille n'est-elle pas votre chair et votre sang?

« PANTALON. Oui, monsieur.

« ARLEQUIN. Eh bien! le sang de votre fille étant échauffé, altéré, le vôtre doit l'être aussi.

« PANTALON. Le raisonnement est spécieux ; mais...

« ARLEQUIN. Mais enfin, seigneur Pantalon, votre fille est-elle légitime ou bâtarde? »

Molière, dans l'imitation qu'il a faite de la farce italienne, avoit déjà employé ce trait facétieux. Voyez tome I[er], page CCXLI. Dans le même canevas rimé par Boursault, Crispin traduit ainsi cette explication burlesque :

CRISPIN.

Et cela vous étonne? Une tendresse extrême
Rend la fille le père, et le père elle-même :
Entre eux deux la nature est propice à tel point,
Que le sort les sépare, et le sang les rejoint ;
Étant vrai que l'enfant est l'ouvrage du père,
Sa douleur sur lui-même aisément réverbère ;
Et le sang l'un de l'autre est si fort dépendant,
Que l'enfant met le père en un trouble évident.

(Acte I, scène XI.)

grand! et que je sais peu par où vous commencer mon discours! Tant que je ne vous ai parlé que des yeux, j'avois, ce me sembloit, cent choses à vous dire; et maintenant que j'ai la liberté de vous parler de la façon que je souhaitois, je demeure interdit, et la grande joie où je suis étouffe toutes mes paroles.

LUCINDE.

Je puis vous dire la même chose; et je sens, comme vous, des mouvements de joie qui m'empêchent de pouvoir parler.

CLITANDRE.

Ah! madame, que je serois heureux s'il étoit vrai que vous sentissiez tout ce que je sens, et qu'il me fût permis de juger de votre âme par la mienne! Mais, madame, puis-je au moins croire que ce soit à vous à qui je doive la pensée de cet heureux stratagème qui me fait jouir de votre présence?

LUCINDE.

Si vous ne m'en devez pas la pensée, vous m'êtes redevable au moins d'en avoir approuvé la proposition avec beaucoup de joie.

SGANARELLE, *à Lisette.*

Il me semble qu'il lui parle de bien près.

LISETTE, *à Sganarelle.*

C'est qu'il observe sa physionomie et tous les traits de son visage.

CLITANDRE, *à Lucinde.*

Serez-vous constante, madame, dans ces bontés que vous me témoignez?

LUCINDE.

Mais vous, serez-vous ferme dans les résolutions que vous avez montrées?

CLITANDRE.

Ah! madame, jusqu'à la mort. Je n'ai point de plus forte envie que d'être à vous, et je vais le faire paroître dans tout ce que vous m'allez voir faire.

SGANARELLE, à Clitandre.

Hé bien! notre malade? Elle me semble un peu plus gaie.

CLITANDRE.

C'est que j'ai déjà fait agir sur elle un de ces remèdes que mon art m'enseigne. Comme l'esprit a grand empire sur le corps, et que c'est de lui bien souvent que procèdent les maladies, ma coutume est de courir à guérir les esprits avant que de venir aux corps. J'ai donc observé ses regards, les traits de son visage et les lignes de ses deux mains; et, par la science que le ciel m'a donnée, j'ai reconnu que c'étoit de l'esprit qu'elle étoit malade, et que tout son mal ne venoit que d'une imagination déréglée, d'un désir dépravé de vouloir être mariée. Pour moi, je ne vois rien de plus extravagant et de plus ridicule que cette envie qu'on a du mariage.

SGANARELLE, à part.

Voilà un habile homme!

CLITANDRE.

Et j'ai eu et aurai pour lui toute ma vie une aversion effroyable.

SGANARELLE, à part.

Voilà un grand médecin!

CLITANDRE.

Mais, comme il faut flatter l'imagination des malades, et que j'ai vu en elle de l'aliénation d'esprit, et même qu'il y avoit du péril à ne lui pas donner un prompt secours, je l'ai prise par son foible, et lui ai dit que j'étois venu ici

pour vous la demander en mariage. Soudain son visage a changé, son teint s'est éclairci, ses yeux se sont animés; et, si vous voulez, pour quelques jours, l'entretenir dans cette erreur, vous verrez que nous la tirerons d'où elle est.

SGANARELLE.

Oui-da, je le veux bien.

CLITANDRE.

Après, nous ferons agir d'autres remèdes pour la guérir entièrement de cette fantaisie.

SGANARELLE.

Oui, cela est le mieux du monde. Hé bien! ma fille, voilà monsieur qui a envie de t'épouser, et je lui ai dit que je le voulois bien.

LUCINDE.

Hélas! est-il possible?

SGANARELLE.

Oui.

LUCINDE.

Mais, tout de bon?

SGANARELLE.

Oui, oui.

LUCINDE, à Clitandre.

Quoi! vous êtes dans les sentiments d'être mon mari?

CLITANDRE.

Oui, madame.

LUCINDE.

Et mon père y consent?

SGANARELLE.

Oui, ma fille.

LUCINDE.

Ah! que je suis heureuse, si cela est véritable!

CLITANDRE.

N'en doutez point, madame. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je vous aime, et que je brûle de me voir votre mari. Je ne suis venu ici que pour cela; et, si vous voulez que je vous dise nettement les choses comme elles sont, cet habit n'est qu'un pur prétexte inventé, et je n'ai fait le médecin que pour m'approcher de vous, et obtenir [plus facilement] ce que je souhaite.

LUCINDE.

C'est me donner des marques d'un amour bien tendre, et j'y suis sensible autant que je puis.

SGANARELLE, à part.

Oh la folle! oh la folle! oh la folle!

LUCINDE.

Vous voulez donc bien, mon père, me donner monsieur pour époux?

SGANARELLE.

Oui. Çà, donne-moi ta main. Donnez-moi un peu aussi la vôtre, pour voir.

CLITANDRE.

Mais, monsieur...

SGANARELLE, s'étouffant de rire.

Non, non, c'est pour... pour lui contenter l'esprit. Touchez là. Voilà qui est fait.

CLITANDRE.

Acceptez, pour gage de ma foi, cet anneau que je vous donne. (Bas, à Sganarelle.) C'est un anneau constellé, qui guérit les égarements d'esprit.

LUCINDE.

Faisons donc le contrat, afin que rien n'y manque.

CLITANDRE.

Hélas! je le veux bien, madame. (Bas, à Sganarelle.) Je

vais faire monter l'homme qui écrit mes remèdes, et lui faire croire que c'est un notaire.[1]

SGANARELLE.

Fort bien.

CLITANDRE.

Holà! faites monter le notaire que j'ai amené avec moi.

LUCINDE.

Quoi! vous aviez amené un notaire?

CLITANDRE.

Oui, madame.

LUCINDE.

J'en suis ravie.

SGANARELLE.

Oh la folle! oh la folle!

SCÈNE VII.

LE NOTAIRE, CLITANDRE, SGANARELLE, LUCINDE, LISETTE.

(Clitandre parle bas au notaire.)

SGANARELLE, au notaire.

Oui, monsieur, il faut faire un contrat pour ces deux personnes-là. Écrivez. (Le notaire écrit. — A Lucinde.) Voilà le

1. Il est tout à fait ingénieux, de la part de Clitandre, de faire passer pour un homme qui écrit ses ordonnances le notaire qui doit faire son contrat, et pour des hommes qu'il emploie au soulagement moral de ses malades les musiciens et les danseurs qui doivent célébrer la fête de son mariage, et surtout empêcher que Sganarelle ne s'aperçoive tout de suite de la disparition des deux époux. En tout, il y a, dans l'exécution, dans les détails du stratagème, tout ce qu'il faut d'adresse, moins pour tromper Sganarelle, avec qui tant de précautions ne sont pas nécessaires, que pour contenter le spectateur, qui n'aime pas qu'un personnage, si simple qu'on l'ait annoncé, soit la dupe de moyens trop grossiers. (AUGER.)

contrat qu'on fait. (Au notaire.) Je lui donne vingt mille écus en mariage. Écrivez.

LUCINDE.

Je vous suis bien obligée, mon père

LE NOTAIRE.

Voilà qui est fait. Vous n'avez qu'à venir signer.

SGANARELLE.

Voilà un contrat bientôt bâti.

CLITANDRE, à Sganarelle.

[Mais] au moins, [monsieur...]

SGANARELLE.

Hé! non, vous dis-je. Sait-on pas bien?... (Au notaire.) Allons, donnez-lui la plume pour signer. (A Lucinde.) Allons, signez, signez, signez.* Va, va, je signerai tantôt, moi.

LUCINDE.

Non, non, je veux avoir le contrat entre mes mains.

SGANARELLE.

Hé bien! tiens. (Après avoir signé.) Es-tu contente?

LUCINDE.

Plus qu'on ne peut s'imaginer.

SGANARELLE.

Voilà qui est bien, voilà qui est bien.

CLITANDRE.

Au reste, je n'ai pas eu seulement la précaution d'amener un notaire; j'ai eu celle encore de faire venir des voix et des instruments et des danseurs pour célébrer la fête, et pour nous réjouir. Qu'on les fasse venir. Ce sont des gens que je mène avec moi, et dont je me sers tous les jours pour pacifier avec leur harmonie et leurs danses les troubles de l'esprit.

* Var. *Signe, signe, signe.* (1673, 1682.)

SCÈNE VIII.

LA COMÉDIE, LE BALLET ET LA MUSIQUE.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Sans nous tous les hommes
Deviendroient malsains,
Et c'est nous qui sommes
Leurs grands médecins.

LA COMÉDIE.

Veut-on qu'on rabatte,
Par des moyens doux,
Les vapeurs de rate
Qui vous minent tous?
Qu'on laisse Hippocrate,
Et qu'on vienne à nous.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Sans nous tous les hommes
Deviendroient malsains,
Et c'est nous qui sommes
Leurs grands médecins.

(Durant qu'ils chantent et que les Jeux, les Ris et les Plaisirs dansent, Clitandre emmène Lucinde.)

SCÈNE IX.

SGANARELLE, LISETTE,
LA COMÉDIE, LA MUSIQUE, LE BALLET, JEUX,
RIS, PLAISIRS.

SGANARELLE.

Voilà une plaisante façon de guérir! Où est donc ma fille et le médecin?

LISETTE.

Ils sont allés achever le reste du mariage.

SGANARELLE.

Comment, le mariage?

LISETTE.

Ma foi, monsieur, la bécasse est bridée; et vous avez cru faire un jeu, qui demeure une vérité.

SGANARELLE.

Comment diable! (Il veut aller après Clitandre et Lucinde, les danseurs le retiennent.) Laissez-moi aller, laissez-moi aller, vous dis-je. (Les danseurs le retiennent toujours.) Encore? (Ils veulent faire danser Sganarelle de force.) Peste des gens![1]

1. Ce dénouement est imité du *Pédant joué*, de Cyrano de Bergerac. Dans cette pièce, le père, amoureux de la maîtresse de son fils, refuse de consentir à leur mariage; mais on lui persuade de leur laisser jouer une petite comédie; lui-même se charge d'un rôle, et il signe le contrat des deux amants. C'est alors qu'on lui apprend qu'il est victime d'un stratagème, et qu'il vient de marier son fils. Ce dénouement a servi de modèle à Molière; cependant il est mauvais, et celui de *l'Amour médecin* est excellent. Pourquoi cela? C'est que le père qui, dans *le Pédant joué*, connoît l'amour de son fils, doit nécessairement se douter du tour qu'on lui joue, et qu'il n'est pas naturel qu'il signe réellement lorsqu'il pouvoit se contenter de le feindre. Au lieu que Sganarelle, ignorant que le faux médecin est l'amant de sa fille, ne doit pas se méfier de lui: remarquez même qu'il ne signe réellement que lorsque sa fille l'a pressé de signer. (Cailhava.)

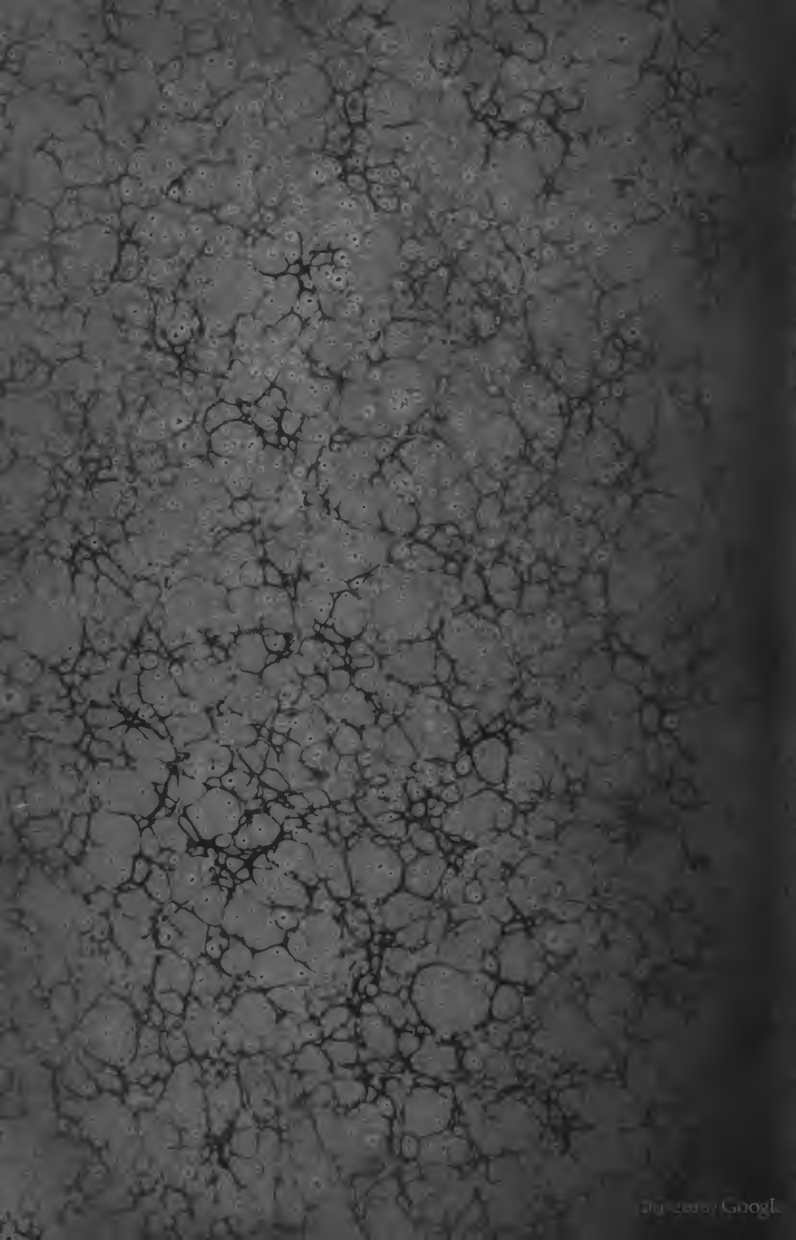
FIN DE L'AMOUR MÉDECIN.

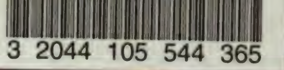
TABLE

DU TOME TROISIÈME.

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME.

PARIS. — IMPRIMERIE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.




3 2044 105 544 365